Potocki

Manuscrit trouvé à Saragosse

(version de 1810)

Édition établie
par François Rosset
et Dominique Triaire

GF

MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE

(version de 1810)

JEAN POTOCKI

Établissement du texte, présentation, notes, chronologie et bibliographie par François Rosset et Dominique Triaire.

GF Flammarion

Les deux versions du *Manuscrit trouvé à Saragosse* ont paru pour la première fois chez Peeters, dans l'édition scientifique de François Rosset et Dominique Triaire (Louvain, 2006, 2 vol.).

© Éditions Flammarion, Paris, 2008, pour cette édition.
ISBN : 978-2-0812-1144-5

PRÉSENTATION

Une œuvre-vie

Le *Manuscrit trouvé à Saragosse* appartient à ces œuvres qui sont à la fois liées de très près à la vie de leur auteur et radicalement différentes de celle-ci. C'est un roman qui réunit en une formidable synthèse les expériences humaines et intellectuelles d'un être en quête perpétuelle de réponses aux questions les plus graves posées par la condition des hommes dans l'histoire, dans l'infinie diversité des cultures, dans l'entrecroisement

des croyances et des rites. Un texte dont l'écriture s'engage comme une inoffensive récréation au milieu des travaux acharnés du Potocki savant, et qui finira par obséder les vingt dernières années d'une vie elle-même des plus romanesques. D'abord improvisé à la légère comme une simple esquisse, puis noué avec une attention grandissante autour d'une trame mobile et toujours plus complexe, il fut recommencé à plusieurs reprises pour se plier aux exigences de nouvelles conceptions esthétiques, et achevé enfin sous une forme à peu près définitive qui est pourtant loin d'annuler les précédentes.

Roman-somme, à l'évidence, mais non pas seulement parce qu'il invite à parcourir l'univers intellectuel particulièrement riche d'un individu d'exception et qu'il apporte aussi, beaucoup plus largement, le bilan le plus complet qui soit, drôle et funèbre tout ensemble, de cette aventure qui porte le nom de Lumières européennes. Car cette somme rend compte également du processus de création de l'œuvre, marche errante et sinueuse à la recherche de la forme la plus adéquate, au milieu des innombrables modèles élaborés par les écrivains de tous lieux et de tous temps. Entre l'œuvre et la vie de son créateur se tissent des liens compliqués où les influences sont réciproques, et les parentés souvent décalées, comme il arrive lorsqu'un roman finit par assumer, sans qu'il ait été nécessairement conçu pour cela, l'essentiel d'une expérience intérieure portée d'abord par d'autres intérêts et d'autres ambitions.

Rien ne prédestinait Jean Potocki à devenir le génial inventeur d'un roman culte. Il aurait dû plutôt, comme ses innombrables cousins ou comme son frère Séverin, tenir son rang de grand aristocrate polonais auprès des souverains d'Europe, dans les salons les plus prestigieux, sur les champs de bataille, au milieu des frères en franc-maçonnerie, sur les listes des titulaires d'honorifiques décorations, d'un côté ou de l'autre des forces engagées à dépecer la Pologne ou à tenter de la préserver. À vrai dire, il fit bel et bien tout cela, et même avec application ; mais, à la différence de ses semblables, il ne prit jamais très au sérieux cette vie protocolaire des élites. Car le monde, pour lui, ne se limitait pas aux lambris des ambassades ou aux lustres des salles de bal. Une yourte dans le Caucase, une cabane de joncs au Maroc, un tumulus en Basse-Saxe ou la pyramide de Chéops lui parlaient bien davantage, de même qu'un conteur à Constantinople, un rabbin de Podolie, un bibliothécaire florentin ou un voyageur anglais à la

recherche des sources du Nil lui étaient plus familiers que les ministres et les souverains de la terre entière. Quant au monde de tous les livres, des textes sacrés aux récits libertins, des histoires d'Hérodote aux démonstrations de Newton, il le fascinait encore bien autrement que celui de tous les hommes, car il nourrissait et justifiait sa préoccupation majeure : la quête du sens – sens de l'histoire, sens du verbe et des signes, sens des communautés humaines, sens de l'existence, sens enfin de la quête même du sens. Démarche achevée, le 23 décembre 1815, par un brutal coup de pistolet soigneusement préparé, mais inscrite sous toutes ses couleurs, claires et obscures, dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, son unique roman[1].

Les années de formation.

Jean Potocki naquit le 8 mars 1761 à Pikôw, en Podolie. Sa famille possédait des biens immenses dans cette province située au sud-ouest de Kiev, espace frontière entre les rites catholique et orthodoxe, entre le monde chrétien et le monde musulman de l'Empire turc, entre l'Europe et l'Asie. Les Potocki régnaient sur ces terres fertiles et sur une population bigarrée où se distinguaient encore les nombreuses communautés juives ashkénazes qui s'y étaient établies dès le XV^{e} siècle. L'environnement pouvait susciter toutes sortes d'antagonismes et de mépris, mais il était propre aussi à inspirer la curiosité, l'intérêt pour la diversité des mœurs et des cultures, ce que suggère chaque page du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Le père de Jean, le comte Joseph Potocki, occupait la charge d'écuyer tranchant de la Couronne ; il passa une bonne partie de sa vie à quérir les places et les honneurs, ce qu'il fit plutôt maladroitement, et à gérer ses affaires, ce qui lui réussit mieux. Il n'était que médiocrement fortuné, en comparaison avec d'autres Potocki, mais ses terres s'étendaient néanmoins sur plus de trois cents kilomètres, les villages qui lui appartenaient se comptaient par centaines, et par dizaines de milliers les paysans rattachés à ce patrimoine. Son épouse, Anne Thérèse, née comtesse Ossoliriska, passait pour l'une des plus belles femmes d'Europe. C'était une réputation qu'il fallait tenir autant à Varsovie qu'à Vienne ou à Paris ; aussi Jean Potocki fut-il habitué dès son plus jeune âge à prendre avec sa mère la route des plus ou moins grandes capitales.

C'est toutefois au pays de la discrétion, dans la Suisse de Jean-Jacques Rousseau, que les Potocki décidèrent de faire éduquer leurs enfants. Jean et son frère Séverin furent confiés à un pasteur vaudois, Louis Constançon, disciple d'Élie Bertrand, qui veilla pendant plus de trois ans (1774-1778) à la destinée et au développement des garçons, suivant des méthodes pédagogiques modernes fondées sur le dialogue, les exercices, l'observation et l'expérience. Au pays de Charles Bonnet, de Lavater, de Haller et du docteur Tissot, il allait de soi que les sciences naturelles feraient l'objet d'une attention toute particulière ; les mathématiques, la géométrie, l'histoire et la grande culture classique n'étaient toutefois pas en reste. Quant à la religion, comme il n'avait jamais été question de convertir les jeunes Polonais au protestantisme, il avait dû être établi que son enseignement se limiterait aux principes fondamentaux du christianisme et à la lecture de la Bible. Les bases de la vie intellectuelle future de Jean Potocki étaient ainsi posées ; mais il y avait encore à accomplir un autre apprentissage : celui du monde.

À peine rentré à Varsovie après ces années passées dans les parages du lac Léman, le jeune homme prit la route de Vienne où il s'enrôla dans l'armée impériale au grade de sous-lieutenant dans un régiment de chevau-légers. Il comptait s'illustrer dans les opérations de la guerre de Succession de Bavière qui venait d'éclater, mais il finit par croupir dans des garnisons en attendant vainement que les belligérants en vinssent enfin aux actes. Faute de combat, il se plongea dans toutes les lectures qui lui tombaient sous la main, puis il décida de partir pour Malte. Pendant deux ans, en 1780 et 1781, il fit son noviciat dans l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, sillonnant la Méditerranée sur les bateaux censés neutraliser les pirates barbaresques. Entre missions et congés, on le vit en Italie, en Sicile, en France, en Espagne, en Tunisie, à Djerba. Finalement, il fut reçu chevalier de Malte en automne 1781.

À cette époque, Potocki a définitivement acquis le goût de voyager ; il a pris aussi l'habitude d'aborder les terres étrangères sans préjugés, attentif à tous les signes du passé et du présent qui pourraient favoriser la juste compréhension des choses et des hommes. C'est avec ce bagage qu'il rentre en Pologne, non sans s'arrêter en divers lieux de l'Italie ; après avoir réglé quelques affaires, il repart pour la Hongrie et la Serbie où il s'adonne à des observations archéologiques et ethnologiques ; il séjourne encore quelque

temps à Vienne avant de retourner en Pologne où il passera l'hiver 1783-1784.

Le voyage en Turquie et en Égypte.

Quand il prend la route en direction de la mer Noire, en avril 1784, Potocki a donc derrière lui bien des expériences de voyageur, mais ce nouveau périple a ceci de particulier qu'il inaugure sa vie d'écrivain. Pendant sept mois passés sur mer et sur terre, de Cherson à Constantinople, puis à Alexandrie, au Caire et à Gizeh, pour aboutir enfin à Venise, il écrit à sa mère des lettres magnifiques qu'il réunira trois ans plus tard sous le titre *Voyage en Turquie et en Égypte*[2] : ce sera son premier livre. Il n'est pas moins attentif aux traces de l'histoire inscrites dans le paysage, les édifices, les gestes et les coutumes qu'au moment présent vécu par des populations plus ou moins heureuses ou misérables, mais qu'il approche toujours dans le plus grand respect, comme les monuments vivants de l'espèce humaine en marche, dans son infinie diversité, sur le chemin de sa propre histoire. Ses lettres témoignent sans cesse du bonheur à la fois tranquille et actif qu'il goûte en voyage. Tout l'intéresse, mais deux choses le marqueront en premier lieu. Chez les Turcs, il découvre un art de vivre qui lui paraît délectable, où le maniement de la parole par les conteurs est parfaitement ajusté à l'indolence raffinée qui préside au quotidien. C'est une sagesse très simple exprimée dans des apologues où les agissements des hommes sont décrits avec une magnanimité souriante sous l'autorité plutôt souple du code du bon sens, loin des dogmes et des rigueurs légalistes, alors même que l'environnement est soumis à l'irrépressible et terrorisant pouvoir du sultan. En Égypte, ensuite, Potocki foule cette terre qui préoccupe depuis quelque temps son âme d'historien ; il peut mettre des couleurs, des formes, une lumière à ce monde qui renferme l'un des mystères des origines de notre culture ; une consistance nouvelle est donnée à une passion qui était déjà née et qui ne le quittera plus : l'étude des Antiquités égyptiennes.

Il n'est pas difficile de percevoir les liens qui se tisseront entre ces expériences et le roman à venir : tout y sera transposé, réfracté, reproduit sous le régime de la fiction, y compris la forme déliée de ces lettres de voyage qui s'ouvrent aux multiples fantaisies de l'auteur, accueillant tour à

tour descriptions, réflexions, aperçus historiques, confidences, histoires insérées, pastiches, calculs, récits d'aventures et frissons du danger. Au cours de cet important voyage, Potocki est né à l'écriture.

Dans le bruit du monde.

Après une quarantaine qui lui est imposée dans le port de Venise, puis un nouveau détour par l'Italie, il séjourne quelque temps en Allemagne, pour rentrer enfin en Pologne où l'attend un brillant mariage. Le 9 mai 1785, il épouse Julie Lubomirska, quatrième fille de la très influente et très fortunée princesse maréchale Élisabeth Lubomirska, née Czartoryska. Avec un tel parti, non seulement son lien avec les plus hautes sphères de l'aristocratie se voit renforcé, mais Potocki entre aussi dans une famille fortement impliquée dans la vie politique polonaise. Sa belle-mère, ancienne maîtresse du roi, est à la tête du clan très puissant des Czartoryski ; quant à ses deux beaux-frères – qui sont aussi ses cousins –, Ignace et Stanislas Kostka Potocki, ils ont épousé deux autres filles de la princesse maréchale et sont sur le point de jouer les premiers rôles dans cette décennie si brillante et si dramatique qui s'annonce pour la Pologne.

Pour l'heure, toutefois, il est encore plutôt question de vivre dans le grand monde européen, à la suite de la belle-mère qui vient de se compromettre dans une affaire assez rocambolesque à Varsovie et qui a décidé de quitter son pays pour un temps. Après une halte à Karlsbad, qui lui donne l'occasion de rencontrer Goethe et Herder, Jean Potocki s'installe à Paris avec sa jeune épouse en septembre 1785 ; ils y resteront deux ans. Leurs fréquentations sont variées : il y a la société relevée du Palais-Royal (Mme de Genlis en tête, la vieille amie de sa mère), le milieu des savants (l'abbé Barthélémy, Joseph de Guignes, Volney), celui des écrivains (Mercier, Restif de la Bretonne, Cazotte, Marmontel) et des artistes (Talma), la jeune génération qui jouera bientôt les premiers rôles, dont Germaine de Staël, que Potocki voit beaucoup. En 1786, peu après la naissance du premier enfant, Alfred, le jeune couple se rend en Italie rejoindre la princesse maréchale et sa petite cour. De retour à Paris, le voyageur redevient savant et passe un hiver studieux, puis, après la naissance de son deuxième fils, Arthur, projette de partir pour l'Angleterre. Mais l'actualité se fait brûlante en Hollande où la révolution menace : il

décide brusquement d'y aller voir. Il y passera un mois, en septembre-octobre 1787, se déplaçant de ville en ville, comme un reporter des temps modernes, à l'affût de l'événement. Les notes qu'il prend alors seront publiées plus tard sous la forme d'un journal passionnant, le *Voyage en Hollande fait pendant la Révolution de 1787*[3]. On y retrouve les qualités d'observation et la diversité des intérêts du voyageur, telles qu'elles s'étaient manifestées en Turquie et en Égypte, mais les circonstances focalisent le regard sur la dimension politique des événements. De cette véritable initiation sur le terrain vécue par Potocki, les années qui suivent ne seront pour lui que le prolongement.

De l'effervescence polonaise à la Révolution française.

De Hollande, Potocki part finalement pour l'Angleterre avec Julie qui l'a rejoint ; après quelques semaines, le couple est de retour à Paris, mais la décision de regagner la Pologne a été prise et, dès le mois de mars 1788, ils sont à Varsovie. La situation y est assez tendue : des bruits font croire que la Prusse projette une invasion de la Pologne tandis que, du côté de la Russie, la pression ne faiblit pas sur le malheureux roi Stanislas Auguste. Alors qu'il s'était tenu jusque-là à l'écart des affaires, Potocki se prend soudain d'un enthousiasme patriotique enflammé. Il se fait voir partout en costume de cosaque, sillonne le pays, s'agite, fait de larges donations pour aider à armer la République, finit par se faire élire nonce à la fameuse Diète, dite « de quatre ans », qui accouchera, le 3 mai 1791, de la première constitution établie dans un pays européen. Il se rappelle aussi son expérience militaire et prend un uniforme de lieutenant du génie. Mais son fait le plus glorieux et sans doute le plus approprié à ses véritables talents est la création, dans son propre palais de Varsovie, d'une imprimerie qu'il qualifiera de « libre » et qu'il fait travailler à la diffusion de centaines d'ouvrages et libelles, presque tous liés à l'actualité politique. Il y imprime aussi le *Journal hebdomadaire de la Diète*[4] auquel il livrera plusieurs articles. On le voit ouvrir une salle de lecture publique, puis fonder un club politique qui ne tarde pas à compter cent cinquante membres. À la fois mécène, activiste et commentateur, il a pris la posture la plus convaincante de l'homme des Lumières.

Pourtant, en dehors de ses travaux d'historien et, bientôt, de l'écriture de son roman, Potocki se consumera toujours en feux de paille. Bientôt lassé, distrait par autre chose, trop peu bagarreur pour durer en politique, il nourrit déjà d'autres projets. D'abord, c'est en Allemagne qu'il se rend, à l'automne 1789 ; il y fréquente la cour de Prusse et surtout les bibliothèques. Puis, de retour à Varsovie, il se lance, en mai 1790, dans une nouvelle aventure, elle aussi très emblématique de ce temps : suivant les directives de l'aérostier français Blanchard, il fait construire dans son palais un immense ballon avec une nacelle équipée d'instruments sophistiqués. Il effectue au-dessus de Varsovie un vol spectaculaire, en compagnie de son chien et de son fidèle serviteur turc ; c'est une première en Pologne : l'enthousiasme est général. Mais au lieu d'approfondir l'expérience, Potocki plie le ballon et se replonge dans ses travaux d'historien, puis, en octobre, décide d'aller voir de près cette révolution qui agite Paris et dont on parle tant. Il y arrive vers le 20 novembre 1790.

Ses frasques et imprévisibles virevoltes inquiètent jusqu'à son roi qui le fait surveiller. Stanislas Auguste apprend ainsi que son turbulent sujet fréquente Mirabeau, La Fayette et d'autres ténors de la jeune république, qu'on le voit assister à des séances de l'Assemblée nationale, notamment en compagnie de son cousin, le très riche Stanislas Félix Potocki, le plus conservateur des magnats polonais, qui se fait néanmoins prêter l'uniforme d'un huissier de cette assemblée pour y parader comme à la comédie. Ce détail n'est pas insignifiant : il montre dans quel esprit ces grands seigneurs étaient venus, en touristes, assister à la Révolution, au temps où ils pouvaient encore le faire sans trop de danger. Les enthousiasmes jacobins que d'aucuns prêtèrent alors à Jean Potocki doivent en ce sens être considérés avec prudence. Ce qui est certain en tout cas, c'est qu'il a vu la Révolution, qu'il en a beaucoup parlé avec ses anciens amis parisiens retrouvés avec joie et qu'il a senti faiblir, devant le spectacle en train de s'emballer sous ses yeux, les sympathies républicaines qu'il avait nourries jusque-là.

Bientôt, il en a assez vu ; il est temps de passer à autre chose. L'occasion se présente d'accompagner le nouvel ambassadeur du roi de Pologne à Madrid : il repart avec plaisir. De mars à juin 1791, il sillonne l'Espagne, récoltant une somme d'expériences, d'images et de motifs qu'il fera revivre à

toutes les pages de son roman. Le 1er juillet, il traverse le détroit de Gibraltar et passe trois bons mois au Maroc. Ce parcours donne lieu à une nouvelle et formidable relation, le *Voyage dans l'empire de Maroc fait en 1791*, qu'il publie l'année suivante. Quel était le motif de cette excursion africaine ? Était-il porteur d'une mission secrète ? Voulait-il seulement, comme il l'affirme, satisfaire sa curiosité ? Le contenu du *Manuscrit trouvé à Saragosse* suggère une autre hypothèse : l'expérience espagnole ne saurait être complète et sensée qu'à condition de remonter jusqu'au berceau des Maures ; notre culture ne peut être pleinement envisagée et comprise qu'à travers les liens qui la rattachent au pourtour de la Méditerranée : Islam, Égypte et tradition juive. Il y a, chez Potocki, une inépuisable énergie de la synthèse qui semble le guider non seulement dans ses pensées et ses écrits, mais aussi sur les chemins du monde. C'est assez, en tout cas, pour supposer que la première gestation de son roman, consciente ou inconsciente, date de ces mois d'heureuse suffocation sous le soleil de l'Espagne et du Maroc.

La Pologne, l'Allemagne et le premier Manuscrit trouvé à Saragosse.

C'est encore par les plus larges détours qu'il regagne la Pologne pour arriver finalement à Varsovie en janvier 1792. La capitale est sous haute tension. Le triomphe des réformateurs au mois de mai précédent n'a fait qu'accentuer l'animosité et les convoitises des voisins. Catherine II, qui ne parvient plus à contrôler le roi Stanislas Auguste qu'elle avait elle-même mis sur le trône de Varsovie en 1764, se fait de plus en plus menaçante, et la Prusse et l'Autriche, complices du premier partage de la Pologne en 1772, se chargent de serrer l'étau de leur côté. La guerre turque une fois achevée, l'impératrice songe à intervenir très concrètement à Varsovie : en mai, elle pousse ses partisans de Pologne, les conservateurs hostiles à la Constitution du 3 mai 1791, à proclamer une confédération, c'est-à-dire, selon les usages de la république nobiliaire, un pouvoir concurrent autoconstitué. Elle peut alors voler au secours de ces vertueux citoyens opprimés. L'un des trois leaders de cette confédération, dite de Targowica, n'est autre que le cousin et ami de Jean, Stanislas Félix Potocki. Mais le voyageur ne le suit pas, du moins pas tout de suite. Il continue d'écrire pour le *Journal hebdomadaire*

de la Diète et reprend même du service armé en participant à la campagne militaire de Lituanie, dernière tentative de résistance qui devait mourir en juillet. Le roi se voit alors forcé de se rallier à la confédération de Targowica, et Jean Potocki prend congé de la politique. La Pologne, elle, devait subir au début de l'année suivante son deuxième partage.

Potocki se retire d'abord au château de sa belle-mère à Lancut, à deux cents kilomètres à l'est de Cracovie, où il compose des pièces pour le divertissement de la petite cour du lieu. Ce sont six délicieuses *Parades* qui révèlent un brillant talent de pasticheur. Il s'installe ensuite à Varsovie, circule de gauche et de droite (Vienne, Lwôw), joue la comédie – médiocrement, disent les témoins –, et règle des affaires, avant de partir, en janvier 1794, pour Hambourg. Il y est attendu par son tristement célèbre cousin, Stanislas Félix, qui lui prête une fois de plus de l'argent et lui enlève définitivement de l'esprit l'idée de résister à la puissance de la Grande Catherine, puisqu'elle seule peut garantir la préservation des fortunes immenses des Potocki en Ukraine. Mais Jean ne s'intéresse plus à tout cela. Il fréquente les savants et les bibliothèques, fait une expédition scientifique en Basse-Saxe dont il donnera une relation, moins étincelante mais non moins riche que les précédentes : *Voyage dans quelques parties de la Basse-Saxe pour la recherche des Antiquités slaves ou vendes fait en 1794*[5]. Plus tôt dans l'année, il avait composé pour la scène du théâtre du prince Henri de Prusse une comédie en vers, *Les Bohémiens d'Andalousie*[6], dans laquelle on reconnaît plus d'un motif du *Manuscrit trouvé à Saragosse,* de la troupe errante des Bohémiens au protagoniste prénommé Alphonse, en passant par les jeunes gens contrariés par leurs aînés et la stratégie du déguisement.

C'est de cette même année 1794 que l'on peut dater avec certitude la première rédaction du roman. Potocki avait l'habitude heureuse d'écrire sur du papier portant, en filigrane, la date de sa fabrication ; l'ensemble des manuscrits conservés montre aussi qu'il n'en faisait pas de grosses réserves et qu'il utilisait son papier dans l'année, tout au plus dans les deux ans suivant son acquisition. Ainsi, outre les indices du voyage en Espagne et au Maroc (dont la relation fut complétée par un conte philosophique, *Le Voyage de Hafez)*[7] et de la comédie *Les Bohémiens d'Andalousie*, un important document permet de fixer cette année 1794 comme le moment le

plus tardif de l'écriture d'une première version du roman. Il s'agit de plusieurs cahiers au papier filigrané 1794[8], qui comportent un manuscrit autographe où sont consignées les journées 19 à 33[9]. On dispose, en outre, d'une page filigranée 1796 présentant la copie mise au net d'un fragment de ce qui était probablement la première journée. Il est donc évident qu'en ces années le projet du roman a pris forme ; même si le texte est encore visiblement en chantier – on y observe des lacunes, des absences de liaisons, des séquences rédigées à part –, il ne s'agit pas de brouillons ; la gestation, commencée probablement dès 1791, est terminée. Cette étape de la création donne ainsi lieu à une première version du roman ; il y en aura par la suite deux autres, celles de 1804 et de 1810[10]. Potocki a plus tard interrompu la rédaction de cette première version du texte, mais ce qu'il en reste – peut-être retrouvera-t-on un jour le manuscrit des dix-huit premières journées ? – est riche d'enseignements. Même s'il sera largement modifié par la suite, le roman, qui fut rédigé en français, possède déjà ses caractéristiques essentielles : le découpage en journées, le principe de l'enchâssement des récits en un ensemble complexe, les personnages et motifs principaux qui resteront à peu près les mêmes. Le texte, qui sera encore complété jusqu'à la trente-neuvième journée en 1799, comme on peut le voir sur un autre manuscrit filigrané à cette date, permet toutefois d'observer, notamment, que l'histoire du Juif errant y était plus développée qu'elle ne le sera dans la version suivante (1804), alors qu'elle allait définitivement disparaître dans l'ultime version (1810).

Le choix de l'Est
une nouvelle famille.

Le 26 août 1794, Julie Potocka meurt à Cracovie, mais Jean reste en Allemagne où il séjournera encore pendant près de deux ans, absorbé par ses recherches sur l'histoire des Slaves. En mai 1796, il fréquente la cour de Brunswick, où il côtoie des personnalités du plus haut rang : les princes d'Orange et d'Angleterre, la nièce de Frédéric II, Louise de Prusse. Sa décision toutefois est prise : ce sont ses derniers jours en Allemagne, il va s'établir en Russie. La Pologne avait subi son troisième et définitif partage l'année précédente, et l'on a vu que l'enthousiasme patriotique n'était plus d'actualité chez l'écrivain. Sans doute a-t-il été conforté dans son choix par

son cousin Stanislas Félix Potocki qui n'a pas dû manquer de lui rappeler qu'après les confiscations opérées en 1793, Catherine II lui avait rendu ses biens en Podolie ; aussi Jean cherche-t-il à s'attirer les bonnes grâces du favori de l'impératrice, Platon Zoubov, en lui envoyant de Berlin les *Fragments historiques et géographiques.* De même, il orne d'un hommage flatteur à Valerian Zoubov, le frère de Platon, le *Mémoire sur un nouveau périple du Pont-Euxin* qu'il fait imprimer à Vienne. Cet ouvrage, qui sera mis sous les yeux de l'impératrice quelques jours avant sa mort, marque un terme. Depuis 1788, Potocki a publié chaque année un ou plusieurs livres (sauf en 1791, parce qu'il voyageait), or lui-même reconnaît qu'il est « fort las de [se] faire imprimer et graver[11] » : il ne publiera rien pendant les six années suivantes.

En décembre, il arrive à Varsovie et reprend contact avec Stanislas Auguste qui a abdiqué et vit exilé à Grodno. Il n'a alors d'autre projet que de retourner en Ukraine et de s'appliquer à la gestion de ses propriétés. Mais le couronnement de Paul I^{er} se prépare, et un Potocki des « provinces du midi » se doit d'y figurer. Probablement soutenu par Stanislas Félix, toujours attentif aux intérêts de la famille, le comte Jean part pour Moscou en avril 1797 afin de représenter la noblesse de Braclaw aux fêtes du couronnement. Il y retrouve Stanislas Auguste ; l'ancien roi, rétabli en grâce par le nouveau tsar, est entouré d'une petite cour de gens puissants, et le délégué de Bractaw profite de l'occasion pour obtenir la permission de voyager dans le Caucase ; en échange, il promet à son ancien souverain, qui avait grandement apprécié ses lettres de Turquie et d'Égypte, la relation de son voyage[12].

Au cours de ce périple qui le mène de Moscou à Astrakan, puis de la mer Caspienne à la mer Noire, et qui dure de mai 1797 à mai 1798 – c'est le plus long qu'il réalisera –, Potocki écrit régulièrement à Stanislas Auguste, du moins jusqu'à la mort du roi en février 1798, tout en tenant le journal de son voyage, l'un alimentant l'autre. Sur les chemins du Caucase, le Potocki du Maroc qui consignait les mœurs des Arabes rejoint celui de la Basse-Saxe à la recherche des « Antiquités ». Par la langue, la religion, le vêtement, etc., il identifie, décrit, compare les peuples rencontrés, mais aussi les inscrit dans l'histoire, et retrouve Hérodote « tout entier[13] ». Double dimension requérant une érudition énorme, que la science moderne,

fille de l'analyse, oubliera. En barque sur la Volga ou le long du Terek, il mûrit l'ouvrage dont il sera le plus fier et qui paraîtra cinq ans plus tard : *l'Histoire primitive des peuples de la Russie avec une exposition complète de toutes les notions, locales, nationales et traditionnelles, nécessaires à l'intelligence du quatrième livre d'Hérodote.* Autre projet, autre domaine : le 17 juin 1797, il rencontre Valerian Zoubov ; le jeune homme, à la tête d'une armée qui avait été envoyée par la défunte tsarine pour gagner des territoires en Perse, vient d'être rappelé par son successeur. Potocki avait vu la poussée russe vers la mer Noire, sa famille comptait d'avides pionniers ; Zoubov lui montre les vastes étendues qui s'ouvrent à la Russie de part et d'autre de la mer Caspienne. Le voyageur relèvera donc méthodiquement toutes les exactions commises par les peuples voisins (Tchétchènes, Ingouches, Kirghizes…) contre les Russes et qui appellent une riposte – premier pas de la future carrière au service d'Alexandre I^{er}.

Dans la version de 1794 du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, nous ne savons pas quelle part des dix-huit premières journées a été rédigée. Il se trouve toutefois, parmi les pièces du Caucase, un feuillet extrait de la première journée, copié sur le même papier que le *Voyage à Astrakan et sur les lignes du Caucase* et filigrané 1796[14]. Il est donc certain que Potocki a travaillé à la première version de son roman au cours de ce voyage : avait-il glissé dans ses bagages une copie déjà mise au net des trois premiers « décamérons » (c'est ainsi qu'il s'était mis lui-même à désigner les parties de son roman composées de dix journées) ou était-ce une simple ébauche avec des fragments plus ou moins achevés ? S'est-il contenté de relire, de chercher l'inspiration ? ou a-t-il pris la plume ? Pas de réponse pour l'instant. Ce qui en revanche est attesté par l'écrivain lui-même, ce sont les onze journées sous la tente qu'il passe dans une horde kalmouke, comme le fera le héros du roman parmi la troupe des Bohémiens : peut-être cet étrange cheminement du capitaine aux gardes wallonnes sous la tente bohémienne trouve-t-il son origine dans les steppes de la Volga.

Jean Potocki franchit le détroit de Kertch le 9 mai 1798 et prend le chemin de l'Ukraine. Les années qui suivent, jusqu'en 1802, sont les plus mal connues de sa vie : aucune lettre en 1799 ni en 1801, une en 1798, une en 1800, soit deux lettres en quatre ans et aucune publication, comme nous l'avons dit. Un événement majeur se produit pourtant pendant cette période

: le 13 juin 1799, Jean Potocki épouse à Tulczyn Constance Potocka, fille du puissant et richissime Stanislas Félix, de vingt ans sa cadette ; déjà proche du traître de Targowica, il devient son gendre. En novembre 1800 naît leur premier enfant, André Bernard, puis ce sera Irène en 1803, et Thérèse en 1805. Potocki fut très attaché à sa jeune épouse comme à leurs enfants ; pour lui qui avait été assez indifférent aux deux aînés et qui s'était montré peu empressé auprès de Julie, le retournement est total. Le silence de ces années est certainement lié à cette nouvelle situation : même si, à quelques reprises, il signale ses travaux d'histoire, il consacre à ses proches la plus grande part de son temps. Il est vrai que la nombreuse et turbulente famille de Stanislas Félix pouvait perturber l'esprit le plus réfléchi ; outre sa nouvelle épouse, la pétulante Sophie, ses enfants et petits-enfants, le magnat accueillait chaque jour dans son palais de Tulczyn de nouveaux émigrés français. Dans un malicieux proverbe, *L'Aveugle*, qui met en scène Constance et ses sœurs, Potocki a restitué cette ambiance familiale[15].

Mais sa route va de nouveau croiser celle de l'histoire : le 11 mars 1801, Paul I^{er} est assassiné. Le rappel de Zoubov, les extravagances de l'empereur repoussaient les grands projets de conquête vers le sud et écartaient Potocki de la politique. L'avènement d'Alexandre I^{er}, petit-fils chéri de Catherine II, bouleverse les stratégies pétersbourgeoises. Il compte parmi ses intimes le cousin germain de Julie Potocka, Adam Georges Czartoryski, qui se voit confier dès l'année suivante les Affaires étrangères. Pour Jean Potocki, l'heure de reparaître vient de sonner.

Entre Saint-Pétersbourg et Florence : vers le deuxième Manuscrit trouvé à Saragosse.

Au début de 1802, Potocki prend la direction de Saint-Pétersbourg. Arrivé en juin dans la capitale russe, il publie à cent exemplaires, sur les presses de l'Académie impériale des sciences, *l'Histoire primitive des peuples de la Russie*. C'est à la fois son livre le plus achevé sur les Slaves et le terme de ses travaux dans ce domaine ; les brochures qu'il donnera encore en 1804 et 1805 n'en seront que des compléments. Malheureusement,

l'ouvrage n'obtient pas le succès attendu : des savants émettent des critiques et la carrière politique ne s'ouvre pas encore ; il est certes nommé conseiller privé par le jeune tsar, mais le titre reste honorifique. Potocki revient donc en Ukraine, non sans amertume ; il complète *l'Histoire primitive des peuples de la Russie*, et prépare une traduction russe.

Dans les semaines de la fin de 1803 et du début de 1804, alors que Potocki est en Italie, deux événements marquent son œuvre. La publication des *Dynasties du second livre de Manéthon*, tout d'abord, qui signalent la nouvelle orientation de ses recherches vers la haute Antiquité et la chronologie : l'ouvrage sera remarqué. De cette époque, en outre, date la première lettre à Adam Georges Czartoryski qui ait été retrouvée, long mémoire inspiré de l'expérience caucasienne qui définit la politique que l'empire devrait mener dans quatre directions méridionales, le Caucase, la Perse, la Turquie, l'Asie centrale. Ce document ouvre la seconde période d'activité politique de Potocki, stimulée par les réponses encourageantes de Czartoryski. À Vienne, où il demeure jusqu'en juin 1804, une nouvelle idée l'occupe : il visite l'Académie des langues orientales fondée par Marie-Thérèse en 1769. Ne serait-il pas bienvenu que la Russie, par sa position géographique, crée un établissement semblable ? Il en jette même les bases et alerte Czartoryski – mais en politique, ses idées ne reçurent leur consécration que du temps ; aucune ne se réalisa de son vivant. Qu'importe, et comme il éprouve une vive gratitude pour son protecteur, il décide, dans le prolongement de *l'Histoire primitive*, d'écrire l'histoire ancienne de tous les gouvernements de la Russie ; l'intention a dépassé de beaucoup la chose.

Potocki arrive à Saint-Pétersbourg en été ou au début de l'automne 1804. Le temps de son séjour dans la capitale, il déploie une grande activité et commence par confier *l'Histoire ancienne du gouvernement de Cherson. Pour servir de suite à l'Histoire primitive des peuples de la Russie* à l'imprimerie de l'Académie impériale des sciences. En décembre, sans doute conseillé par Czartoryski, il écrit à Alexandre I^{er} et lui présente son « plan […] pour une académie orientale[16] ». Il en profite pour solliciter un poste au département asiatique des Affaires étrangères, ce qu'il obtient moins d'un mois plus tard : pendant trois ans, il sera ainsi officiellement au service de la Russie.

Dans la même période, il commence la publication de la deuxième version du *Manuscrit trouvé à Saragosse* (1804). Il y travaillera plus de trois années de suite ; à la différence de la première version, le roman est cette fois en voie d'achèvement : quatre décamérons se succèdent, mais, arrivé à la quarante-cinquième journée, l'auteur s'arrête, hésite, enfin abandonne sans même finir le cinquième décaméron commencé[17]. Il met aussi un point final à ses études historiques sur les Slaves avec trois brochures : *l'Histoire ancienne du gouvernement de Podolie*, *l'Histoire ancienne du gouvernement de Wolhynie* – son grand projet d'écrire « l'histoire ancienne de tous les gouvernements de la Russie » se bornera à celles des trois gouvernements où il réside – et *l'Atlas archéologique de la Russie européenne* auquel il travaillait depuis 1797. En outre, il approfondit ses travaux sur l'Antiquité en publiant la *Chronologie des deux premiers livres de Manéthon* qui fait suite aux *Dynasties* de 1803. Cette activité dut rendre moins triste l'annonce de la mort de Stanislas Félix Potocki, le 26 mars 1805.

L'ami du ministre.

La fièvre éditoriale est brusquement interrompue par un bonheur inattendu : Potocki apprend en mai 1805 qu'il est nommé chef de la partie scientifique d'une ambassade que la Russie envoie en Chine. La reconnaissance tant désirée arrive enfin : c'est le sommet de sa carrière politique. Il prend la route de la Sibérie vers la mi-juin. Fidèle à son habitude, il écrit : cette fois, le destinataire de ses lettres est celui à qui il doit d'avoir été choisi, le ministre Czartoryski. À chaque étape – Kazan, Perm, Tomsk, Irkoutsk –, une longue lettre est confiée au courrier pour Saint-Pétersbourg. Hélas, le ministre n'a pas la tête à la Chine, ayant engagé la Russie dans la troisième coalition qui allait sombrer quelques semaines plus tard à Austerlitz. Mais le comte Jean est bien loin du théâtre européen ; sa curiosité se tourne vers les peuples, le climat, le sol, l'industrie, l'instruction, l'histoire naturelle (les savants rapporteront le premier mammouth). Comme au Caucase, il préserve ses études personnelles et termine en décembre une *Chronologie des Hébreux pour servir de suite à Manéthon* qui restera manuscrite, sans doute en raison de la censure. Il continue de travailler à son roman.

C'est aussi sur les routes de la Chine, au contact de la réalité humaine et géographique, qu'il conçoit son « grand plan », son « système asiatique » qui agitera la chancellerie plusieurs années, et qu'il résume en deux lignes : « Ce ne sont point des conquêtes asiatiques qu'il faut à la Russie, mais une puissante influence qui détourne vers la terre la majeure partie du commerce qui se fait aujourd'hui par mer[18] . » Il faut donc, de la Chine, de l'Inde vers la mer Caspienne, la mer Noire et la Russie, s'assurer que les voies soient à l'abri des pillards et, plus discrètement, que les gouverneurs locaux appliquent convenablement les ordres du ministre ; il faut aussi que les caravanes puissent passer, qu'elles ne rencontrent pas d'obstacles naturels insurmontables – ce que Potocki, à l'aller comme au retour, vérifie lui-même. La Russie devra gagner quelques territoires, mater les peuples rebelles, en maintenant sa pression vers le sud afin de développer le commerce qui à la fois l'enrichira et étendra la civilisation.

Pendant ce temps, l'ambassadeur Iouriï Alex. Golovkine est arrivé, et la belle entreprise va rapidement tourner au désastre. Après avoir pris du retard suite à un désaccord entre Golovkine et les Chinois sur le nombre de Russes autorisés à l'accompagner à Pékin, le convoi franchit enfin la frontière le 30 décembre 1805. Le froid est terrible. À Ourga (Oulan-Bator), le roi de Mongolie prie Golovkine de répéter les prosternations qu'il devra faire devant l'empereur de Chine, ce que le diplomate trouve indigne de son rang. Tractations, courriers, le ton monte et, pour finir, Golovkine ordonne le retour. Potocki, qui a été tenu à l'écart, est abasourdi et adresse à Czartoryski un *Mémoire sur l'ambassade en Chine*[19] où il s'en prend violemment à l'ambassadeur. Il comprend aussi que l'administration russe est incompétente pour les affaires asiatiques ; en conséquence, il insiste auprès du ministre pour obtenir un poste de direction dans cette partie. Il revient par le sud (Barnaoul, Omsk, Orenbourg), toujours occupé de son enquête sur les voies commerciales, mais Czartoryski n'est plus en faveur et les sollicitations du voyageur restent sans effet.

À son retour à Saint-Pétersbourg, le comte Potocki reçoit du tsar « l'ordre verbal » d'écrire ses idées sur le système asiatique, fruit d'une ultime intercession de Czartoryski. Il travaille donc pendant l'été dans les archives des Affaires étrangères et, à la mi-octobre 1806, adresse au souverain une longue lettre. La perspective, « de la mer Pacifique à la mer Noire[20] », est

plus vaste que dans le mémoire de 1804 à Czartoryski : Potocki insiste d'abord sur le commerce avec la Chine et avec les peuples d'Asie centrale, puis sur les conquêtes du Caucase, enfin il examine l'effondrement éventuel de la Turquie et les mesures qui s'imposeraient alors à la Russie.

Sa carrière politique, un moment menacée par l'affaire lamentable de l'ambassade, est relancée et le conduit vers sa passion de toujours, l'Orient. Les événements vont pourtant en décider autrement : sous la pression de Napoléon qui approche, Alexandre I^{er} veut fonder un journal en français qui saura répondre au *Moniteur* sur la scène internationale. Ce sera le *Journal du Nord*, un hebdomadaire, et il pense à Potocki pour le diriger ; le nouveau ministre des Affaires étrangères, Andreï Jakov. Budberg, dont les services recueillent toute la presse d'Europe, est chargé de la réalisation de l'entreprise ; il a aussi pour tâche de la surveiller, et Potocki lui soumettra chaque numéro avant publication. Seuls huit articles peuvent assurément être attribués au directeur : quatre commentent la politique française en 1806 et quatre autres la guerre entre la Russie et l'Empire ottoman. Potocki n'est pas à l'aise ; outre la censure du ministère et sa vieille affection pour la France, il perçoit bien que les reproches qu'il adresse au « chef du gouvernement français » peuvent être retournés contre le tsar. Il profite donc de la proximité du ministre pour engager avec lui une correspondance secrète où il lui livre ses opinions sur l'action de la Russie. De janvier à juillet 1807, il lui écrit plusieurs fois par semaine ; il souligne les progrès de Napoléon qui s'appuie, lui, sur une administration efficace ; il s'inquiète surtout du front méridional et, de manière de plus en plus insistante, il demande un poste de responsabilité « dans les affaires turques[21] », qu'il n'obtiendra pas plus que celui qu'il demandait un an plus tôt à Czartoryski.

Une satisfaction toutefois : invité en mars à rédiger un rapport sur la mission scientifique en Mongolie, il verra récompensés, quelques mois plus tard, tous les savants qui étaient sous ses ordres. Pour lui, en revanche, les ennuis d'argent commencent à se faire sentir : Saint-Pétersbourg est un séjour cher, Stanislas Félix Potocki n'est plus là pour ouvrir sa bourse et la pension de 10 000 roubles qui lui a été versée en 1805 et 1806 n'a pas été renouvelée. Plus encore que les déceptions personnelles, ce sont les circonstances internationales qui balaient les espérances de Potocki : à Tilsit, l'ennemi se métamorphose en ami, et le contempteur de « Buonaparte

» devient gênant ; Budberg aussi se fait discret. L'été est amer ; Potocki, obligé par souci d'économie de se séparer de Constance et des enfants, les renvoie en Ukraine.

À l'automne arrive un nouveau ministre, Nikolaï Petr. Roumiantsev, qu'il connaît depuis longtemps et qui est, comme lui, un ami de la France. C'est à son intention qu'il avait mis au net, en 1802, une copie de sa relation de voyage au Caucase. L'espoir renaît : Potocki présente au ministre ses activités depuis l'ambassade en Chine et lui fait parvenir son système asiatique, occasion de renouveler sa candidature à un poste d'exécution, sans plus de succès qu'avec les prédécesseurs. Comprenant que sa carrière, au moins à ce moment, n'ira pas plus loin, il rédige un mémoire pour assurer l'avenir du *Journal du Nord* et demande un congé de six mois. Il prend pourtant part à une dernière opération diplomatique en communiquant secrètement à un agent de l'ambassade de France, Nicolas de Saint-Aignan, des extraits de son *Mémoire sur l'ambassade en Chine*. Dans les premiers jours de 1808, il publie à Saint-Pétersbourg *l'Examen critique du fragment égyptien, connu sous le nom d'Ancienne Chronique* qui sera repris en avril… dans les colonnes du *Moniteur* ! Saint-Aignan remerciait-il ainsi son informateur asiatique ? À la fin du mois de janvier 1808, celui-ci quitte la capitale et prend la route de l'Ukraine.

La retraite et le dernier Manuscrit trouvé à Saragosse.

Dans ses propriétés, Potocki partage son temps entre sa famille et ses travaux ; pour ceux-ci, comme souvent, les projets sont plus ambitieux que les réalisations. Il en est trois – un ouvrage sur la situation géographique de la Russie, une *Ethnologie ou connaissance des peuples considérés sous le rapport des langues, races et familles* et des *Considérations sur la Russie asiatique* : rien n'a été retrouvé. Quant à la famille, elle lui apporte joies et peines. De 1809 à 1811, il entretient avec sa nièce Maria Potocka une correspondance affectueuse qui éclaire un peu cet homme si réservé. Mais 1809 est aussi l'année du divorce – Constance est devenue la maîtresse du beau-frère de Potocki, Octave de Choiseul-Gouffier –, qui sera suivi de tensions continuelles autour des enfants : l'échec de ce mariage sera pour Jean vieillissant une épreuve douloureuse.

En janvier 1810, il repart pour Saint-Pétersbourg. Il glisse dans son portefeuille un *Mémoire sur les finances de la Russie* avec lequel il espère peut-être attirer l'attention d'Alexandre I^er^. Sans résultat. Il attend plus d'estime du monde savant : outre une réédition de *l'Atlas archéologique de la Russie européenne*, il publie des *Principes de chronologie pour les temps antérieurs aux olympiades* qui annoncent un ouvrage plus vaste et auxquels il donne une large diffusion, en dépit de Joseph de Maistre qui lui reproche d'« attaquer les dogmes ». Il publie aussi une brochure inattendue, *Sophiopolis*, du nom de Sophie Potocka ; celle-ci, qui a le projet de fonder sur ses terres en Crimée une station balnéaire (proche de la future Yalta), cherche des actionnaires et Potocki se transforme en agent publicitaire. Mais il ne peut « être si longtemps éloigné de [sa] petite [Irène, ce qui] est pour [lui] une mort prolongée[22] » ; en juillet, il demande à Roumiantsev un renouvellement de son congé et rentre en Ukraine quatre mois plus tard. Comme ses enfants sont à Tulczyn, Jean Potocki y réside peu ou prou ; c'est aussi, par la ronde des visiteurs, un moyen de lutter contre l'ennui. Pour l'un d'eux, Auguste de Lagarde, il écrit une biographie de Stanislas Félix Potocki, ultime hommage au « cher beau-père[23] ». De 1813 à 1815, il fait paraître les six livres qui développent les *Principes de chronologie*, chacun ne comptant que quelques dizaines de pages.

Outre les études chronologiques, une autre tâche absorbe Potocki jusqu'à la fin de sa vie : l'ultime réécriture du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Pendant ces années, sans qu'on puisse fixer précisément ses périodes de travail, Potocki prépare en effet une troisième version de son œuvre. La date la plus ancienne de cette réécriture est indiquée en filigrane du premier décaméron : 1810. Cette fois, l'entreprise ira à son terme, comptant soixante et une journées. Potocki confiera même les quatre premiers décamérons à un éditeur parisien qui les pillera honteusement[24]. Ce n'est que quelques mois avant sa mort qu'il mettra un point final à son grand roman[25]. Le 23 décembre 1815, alors que les participants au congrès de Vienne sont en train de donner le congé à l'ancienne Europe qui avait été celle de Potocki, il se suicide dans son domaine d'Uladôwka, au nord-ouest de Vinnytsia ; il est inhumé neuf jours plus tard dans le cimetière paroissial de Pikôw, à quelques dizaines de mètres de son lieu de naissance. Pendant plusieurs jours, il avait limé la boule d'un sucrier qu'il avait ensuite glissée dans le

canon de son pistolet. Jusqu'au suicide, il était dit qu'il ne ferait rien comme tout le monde.

Pour lire le Manuscrit trouvé à Saragosse

Éditions et réception.

L'histoire particulièrement mouvementée de la genèse et des éditions successives du *Manuscrit trouvé à Saragosse* n'a pas manqué d'orienter la réception de ce grand roman. Ses premiers lecteurs qui avaient eu accès à des versions plus ou moins complètes sur manuscrits exprimèrent leur étonnement et leur curiosité devant ce texte qu'ils qualifièrent aussitôt d'étrange et de déroutant. Les premières éditions parisiennes de 1813 et 1814, parues sans nom d'auteur explicite chez le libraire Gide, n'avaient donné que des parties du roman qui, détachées de l'ensemble, empêchaient d'en saisir le véritable projet. Il s'agissait respectivement de l'histoire d'Avadoro *(Avadoro, histoire espagnole* par M.L.C.J.P.)[26] et de celle d'Alphonse Van Worden (*Dix journées de la vie d'Alphonse Van Worden*), extraites de la version de 1810 du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Il est difficile de mesurer l'ampleur de la réception de ces deux publications. À en juger par leur rareté dans les collections publiques et privées, comme dans les catalogues de vente des libraires, leur diffusion n'a sans doute pas été bien large. Mais il est sûr qu'elles ne sont pas passées inaperçues, du moins pour les amateurs avertis. C'est ainsi que certaines des histoires isolées extraites des deux volumes firent l'objet de plagiats dont une retentissante affaire judiciaire devait donner l'écho en 1841. Le plagiaire condamné était un plumitif un peu fantasque qui se faisait appeler Cousen de Courchamps, mais d'autres personnages plus recommandables avaient aussi puisé dans le texte de Potocki pour alimenter leurs propres œuvres ; ainsi de Charles Nodier qui publia sous son nom, en 1822, le texte à peine retouché de l'Histoire de Thibaud de La Jaquière, et de Washington Irving qui, en 1840, s'appropria, en la traduisant en anglais et en changeant les noms des personnages, l'Histoire du commandeur de Toralva[27]. En dehors de leur caractère assez piquant, ces épisodes montrent que le texte de Potocki était traité comme une réunion fortuite d'unités détachables ; ce mode de lecture

était promis à un bel avenir, puisque l'on n'a cessé, depuis lors et jusqu'à nos jours, de publier des histoires isolées du *Manuscrit trouvé à Saragosse* dans diverses anthologies et recueils de nouvelles.

La première édition du roman comme ensemble complet date de 1847. Il s'agit d'une traduction polonaise réalisée par Edmund Chojecki (connu plus tard en France, comme auteur dramatique, sous le nom de Charles Edmond), probablement à la demande de Bernard Potocki, le troisième fils de Jean. À partir de cette première édition, réalisée à Leipzig, le *Manuscrit trouvé à Saragosse* entra durablement dans le patrimoine de la littérature polonaise. La traduction de Chojecki donna lieu à son tour à d'autres traductions et, surtout, elle fixa le modèle du roman dans la version qu'on imaginait celle à laquelle Potocki avait abouti avant de se suicider en 1815. Comme les sources manuscrites avaient été dispersées et qu'on ne disposait pas de documents permettant de reconstituer la version originale dont la traduction de Chojecki aurait été l'exact reflet, on n'a plus cessé de penser que, pour éditer le roman sous sa forme originale, il fallait partir en quête des manuscrits correspondant au texte polonais ou alors, si cette quête se révélait infructueuse – et l'on sait maintenant pourquoi elle ne pouvait être qu'infructueuse –, reconstituer les parties originales manquantes, en les retraduisant à partir du texte polonais. C'est exactement à cette dernière opération que s'est livré René Radrizzani lorsqu'il a publié, en 1989 chez José Corti, la première édition française complète du roman, qui a depuis été reprise dans la collection « Le Livre de Poche ».

Il faut toutefois préciser que le *Manuscrit trouvé à Saragosse* avait déjà connu le succès en France grâce à l'édition partielle qu'en avait donnée Roger Caillois en 1958 à partir des épreuves de Paris et Saint-Pétersbourg de 1805[28] ainsi que de l'édition de 1813 *d'Avadoro, histoire espagnole.* L'ensemble, assez hétéroclite et très incomplet, ne comportait qu'un petit tiers du roman, avec les quatorze premières journées, soit l'essentiel de l'histoire d'Alphonse Van Worden et trois histoires extraites du long récit d'Avadoro. L'intérêt évident du texte même fragmentaire, le prestige de l'éditeur (Gallimard), ainsi que l'autorité de Roger Caillois qui enrichit l'édition d'une magnifique préface, se conjuguèrent pour attirer largement l'attention sur le roman de Potocki. Cette édition – qui est périodiquement reprise dans diverses collections de Gallimard – est donc très lacunaire,

mais elle eut aussi pour conséquence de focaliser le regard des lecteurs sur les motifs fantastiques du roman qui sont, en effet, particulièrement abondants dans les pages publiées par Caillois au regard de l'ensemble de l'œuvre où le fantastique, comme plusieurs autres tonalités qui y résonnent conjointement, est radicalement mis en doute, sinon même dénié, par l'usage de la parodie et l'investissement de diverses stratégies de dispersion du sens. L'un des effets de la circulation toujours en vigueur de cette version fragmentaire est que l'on continue trop souvent de classer le roman de Potocki, aux côtés du *Diable amoureux* de Cazotte, de certaines œuvres de Sade et des romans gothiques anglais, parmi les textes précurseurs du fantastique. Même en admettant comme fondée cette manière de pratiquer l'histoire littéraire dans une logique simpliste de la succession chronologique orientée et en acceptant ce lieu commun consistant à cantonner le fantastique dans un XIX^{e} siècle inauguré par E.T.A. Hoffmann (deux postulats au moins discutables), le *Manuscrit trouvé à Saragosse* tel qu'il se présente réellement dans toute sa richesse ne saurait se plier à des catégorisations aussi réductrices, qui sont d'ailleurs non pertinentes lorsqu'on prend simplement la peine de lire le texte dans son intégralité.

Un nouvel état du Manuscrit trouvé à Saragosse.

Ainsi, les lecteurs français disposent, depuis l'édition Radrizzani de 1989, d'une version bien plus élaborée que celle présentée dans l'édition Caillois et nettement plus proche de l'état du texte laissé par son auteur[29]. Il s'en faut pourtant de beaucoup que cette édition puisse être considérée comme intégrale et pleinement originale. Car il faudra bien admettre désormais une réalité incontestable, révélée par l'examen minutieux de manuscrits inconnus ou insuffisamment étudiés jusqu'ici : Jean Potocki n'a pas laissé de version unique et définitive de son roman, état du texte qui aurait servi de base à la traduction polonaise de Chojecki, mais il a écrit successivement plusieurs versions du roman, dont deux sont assez élaborées et suffisamment documentées pour donner un témoignage précis des projets et des atermoiements esthétiques de leur auteur. Chacune de ces versions, celle dite de 1804 et celle dite de 1810 (produites dans les circonstances évoquées ci-dessus), présente un principe d'organisation radicalement

différent dans la mise en œuvre du même matériau narratif, sans qu'il soit possible d'établir une hiérarchie qui permettrait de privilégier l'une ou l'autre, en dehors des goûts personnels, bien sûr, mais aussi indépendamment du fait que l'une de ces deux versions (celle de 1804) est restée inachevée. On avait évidemment toutes les bonnes raisons de croire à la fiabilité de l'ensemble présenté par la traduction de Chojecki, en dépit de quelques incohérences qu'on y a relevées dès sa parution. Mais l'on sait aujourd'hui que le traducteur polonais s'est livré à une manipulation des sources, puisqu'il a mélangé les deux versions en apportant à la version inachevée de 1804 le développement et le dénouement de celle de 1810. Avait-il eu pleine conscience de ce qu'il faisait ou n'a-t-il cherché qu'à mettre de l'ordre dans des manuscrits incomplets qui lui avaient été confiés et dont il n'avait pas su ou pas pu dénouer le secret ? Impossible de répondre. Mais ce qui est certain, c'est qu'il a été contraint, en face de morceaux qu'il n'était pas possible d'ajuster par simple juxtaposition, de créer des sutures, de dénouer des éléments d'intrigues demeurés suspendus, d'inventer des séquences indispensables pour donner une unité à l'ensemble qu'il avait constitué. En d'autres termes, Chojecki a fabriqué le roman que Potocki n'avait justement pas voulu terminer sous cette forme ; ou encore, disons que le texte qu'on lit depuis 1847 n'est pas le roman de Potocki.

Ces faits sont évidemment troublants, et leur exposé nécessite quelques mises au point. Tout d'abord, il n'est pas question ici de jeter la pierre à qui que ce soit : ni aux enfants de Potocki, lesquels, il est vrai, n'ont guère servi l'œuvre de leur père, ni à Chojecki dont le travail a très bien pu être accompli en toute bonne foi, ni aux éditeurs ultérieurs qui ne disposaient pas des informations nécessaires pour voir clair dans cette affaire si compliquée. Pour notre part, c'est beaucoup de chance et une certaine dose d'obstination qui nous ont permis de découvrir, dans les archives de Poznañ, six manuscrits demeurés inconnus parce que inexactement désignés et décrits dans le catalogue du très riche fonds Jarocin. Leur étude matérielle minutieuse (dates de fabrication du papier inscrites dans les filigranes, graphies des copistes, forme et logique des corrections autographes) autant que l'analyse de leur contenu ont permis à la fois d'attribuer à chacun d'eux la place qui lui revient dans la genèse de l'œuvre et de résoudre un certain nombre d'énigmes posées par les autres manuscrits connus depuis longtemps.

Ces découvertes sont certes importantes, mais il faut bien admettre aussi qu'elles ont quelque chose d'embarrassant. Il est indéniable, en effet, que malgré tous ses défauts, le texte constitué par Chojecki s'est fait une place plus qu'honorable dans le paysage de la littérature européenne. C'est par lui, grâce à lui que le *Manuscrit trouvé à Saragosse* appartient depuis plus ou moins longtemps (selon qu'on se situe dans la perspective polonaise ou mondiale) aux grands classiques de notre patrimoine. C'est la lecture de ce texte qui a suscité l'enthousiasme de générations de lecteurs tout prêts à élever ce roman au rang de livre culte. Et c'est encore le même texte qui a inspiré ce chef-d'œuvre du cinéma qu'est le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Wojciech Jerzy Has (1964), sans parler des innombrables pièces de théâtre, nouvelles et romans qui continuent, dans le monde entier, à dialoguer ouvertement avec cette œuvre. Serait-ce malgré lui et par le hasard des circonstances que Potocki serait reconnu comme l'auteur d'un chef-d'œuvre ? La mise au jour des textes qu'il a réellement écrits ne viendra-t-elle pas briser le charme ? Faudra-t-il désormais, pour lire ce texte, s'armer de toute la résistance nécessaire pour supporter le poids des démonstrations philologiques ? Ou encore, plus brutalement, la version connue jusqu'ici ne sera-t-elle pas jugée toujours meilleure que les deux versions restituées dans leur état originel ?

Répondre affirmativement à toutes ces questions ne serait évidemment pas absurde ; ce serait seulement, nous semble-t-il, faire preuve de paresse et d'incuriosité pour se retrouver, au final, enfermé dans le cercle médiocrement restreint des certitudes. Cela reviendrait à soutenir encore aujourd'hui qu'entre Racine et Shakespeare, il faut choisir. Or, le roman de Potocki, dans l'une comme dans l'autre version, ne cesse de mettre à l'examen tous les discours qui reposent sur des certitudes ou qui les véhiculent. Mais il le fait sous deux formes qui sont radicalement différentes dans leur dimension esthétique : l'une, celle de 1804, qui déploie les charmes inquiétants des sinuosités et des entrelacs du baroque, l'autre, celle de 1810, qui réorganise l'immense matière du roman sous le régime plus clair et plus rassurant de l'ordre classique. En somme, tout oppose ces deux versions du même roman : la première est foisonnante, éclatée, débridée, elle dénote une grande liberté dans le réinvestissement des modèles narratifs, depuis la Bible jusqu'au conte libertin ; son régime dominant est celui du jeu dans tous les sens du terme, c'est une polyphonie

qui déploie dans une même musique le grondement des graves et l'éclat des aigus. La deuxième est organisée, mesurée, soumise au principe d'un ordre où les grands cycles narratifs ne se mélangent plus, mais se succèdent ; le propos y est plus prudent, en particulier lorsqu'il s'agit des trois points sensibles : la politique, la religion, les mœurs ; les énergies ne jaillissent plus toutes ensemble et dans tous les sens, mais elles sont concentrées et capables alors de pousser tel personnage jusqu'aux limites de son propre discours, comme dans l'exposé du système du géomètre Velasquez.

Il est vrai toutefois que ces deux versions se succèdent dans le temps. Dans l'écriture, il n'y a pas eu l'une et l'autre, mais l'une puis l'autre. Un moment est arrivé, dans l'écriture de la version de 1804, où Potocki a pris une décision radicale. Il en était à la quarante-cinquième journée ; tout se mêlait : les histoires gigognes d'Avadoro et celle du Juif errant, celle de Velasquez, celle des cabalistes, au point que le géomètre en venait régulièrement à protester contre une complication qui finirait par rendre incompréhensible tout l'ensemble :

> J'ai beau faire attention aux récits de notre chef, je n'y puis plus rien comprendre : je ne sais plus qui parle ou qui écoute. Ici c'est le marquis de Val Florida qui raconte son histoire à sa fille qui la raconte au Bohémien qui nous la raconte. En vérité cela est très confus. Il m'a toujours paru que les romans et autres ouvrages de ce genre devaient être écrits sur plusieurs colonnes comme les traités de chronologie[30].

Qu'à cela ne tienne : la proposition du personnage sera bientôt reprise à son compte par l'auteur qui, en 1810, recommence tout depuis la première journée. Les cycles seront désormais successifs, juxtaposés comme « sur plusieurs colonnes ». Au passage, l'Histoire du Juif errant (pourtant si riche) est définitivement évacuée du roman, tandis que celle de Velasquez s'étend dans des proportions nouvelles. De très nombreuses corrections sont apportées, souvent concrétisées sur des détails, mais toujours dans le même sens : atténuation de l'érotisme et du relativisme religieux, consolidation du substrat historique. Et le roman, quoique comportant encore quelques imperfections, est achevé. Cela signifierait-il que la version de 1810

annulerait celle de 1804 ? On pourrait le soutenir en considérant seulement les circonstances de l'écriture, mais il faut aussi prendre en compte la position du lecteur qui n'a pas à se fixer sur les évidences de la pure chronologie. Pour lui, ce sont deux textes qui se présentent ensemble au regard et à l'examen, avec leurs parentés et leurs différences, comme Castor et Pollux, les deux amants morganatiques de Rébecca qui ne vont pas l'un sans l'autre, comme Emina et Zibeddé, les deux cousines d'Alphonse Van Worden qui seront toutes les deux et en même temps ses fécondes épouses. L'œuvre fournit, elle-même, une abondance d'images soutenant le régime dominant du double qui s'y déploie ; l'existence conjointe des deux versions peut être alors tenue pour assortie à l'esprit même du roman. Elle correspond aussi aux deux tendances contradictoires qui n'ont cessé d'animer simultanément les actions, les pensées et les travaux de leur auteur, toujours partagé entre la rigueur ordonnatrice de la raison et le foisonnement désordonné de l'imagination. Il faut donc admettre désormais qu'il y a deux *Manuscrits trouvés à Saragosse*, comme il y a, par exemple, deux états bien distincts de *l'Histoire comique de Francion*, trois de *Justine*, deux de *L'Éducation sentimentale*, deux du *Horla*. Et chacune des deux versions du chef-d'œuvre de Potocki, même celle de 1804 demeurée inachevée, peut être considérée comme une œuvre à part entière, bien que l'une ne puisse s'apprécier pleinement sans l'autre.

Deux versions autonomes d'une même œuvre.

La donnée de base reste essentiellement la même dans les deux versions. Il s'agit de raconter un épisode de la vie d'un jeune homme rigoureusement éduqué aux principes dictés par un code de l'honneur poussé à son comble, jusqu'au ridicule. Il n'aura donc peur de rien, croira en toutes circonstances au bien-fondé des leçons reçues de son père, de son confesseur et de son maître d'armes, sera toujours prêt à mettre la main à l'épée pour défendre son honneur comme pour secourir la veuve et l'orphelin et, bien sûr, pour accomplir dignement son service auprès du roi d'Espagne, son maître. Or, l'épisode en question se présente comme un processus de contre-éducation. Le pays qui offre, au premier regard, tout l'ordre incontestable du règne très catholique fait surgir au milieu des déserts de la Sierra Morena, au détour de

ses recoins et au fond de ses souterrains, toute l'épaisseur de son passé, toute la diversité confondante des cultures, des codes et des lois. Les rencontres se succèdent, mettant chaque fois en cause telle ou telle certitude ; tout a l'air de ressembler à un processus d'initiation bien orchestré, mais au moment où le secret doit être dévoilé, on s'aperçoit qu'il ne reste plus rien d'autre que le constat du multiple, du divers, du relatif. Au gré des récits et des discours qui défilent sans discontinuer, les croyances s'entrecroisent et se contaminent mutuellement, les disciplines intellectuelles s'accumulent dans une encyclopédie qui n'est plus bonne qu'à nourrir les rats, les pères sont tournés en dérision les uns après les autres, le diable lui-même s'incarne dans une série de mannequins parfaitement carnavalesques, les livres, les paroles, les lois et toutes les sources les plus diverses de *l'auctoritas* sont entraînés dans ce jeu de masques, de substitutions et de confusion programmée. Mais ces éléments sont néanmoins là, bien présents dans le texte, avec toute la consistance verbale et narrative qu'ils peuvent y avoir. Le paysage dans lequel le sujet est contraint de s'interroger sur les fondements du savoir est reconstitué, certes artificiellement, mais dans sa plus grande richesse et diversité. Ainsi, les questions qui se posent à Alphonse Van Worden devant cet univers débordant ne sont pas seulement d'ordre moral (quelle est la juste norme capable de régler mes comportements ?), religieux (quelle est la *vraie* religion, du moment qu'elles m'apparaissent toutes interchangeables ?), philosophique (qui suis-je au milieu de ces repères labiles ? que sont ces objets qui se dérobent à ma perception ? quelle est cette perception ?), épistémologique (quelle méthode, quelle discipline embrasser pour avancer sûrement dans la quête du savoir et du sens ?), mais également esthétique : qu'est-ce qu'un roman et de quoi est-il constitué ? quel est le rapport entre la réalité et ses représentations ? pourquoi la fiction ? Le roman d'initiation déborde bien au-delà des limites propres au récit d'un parcours orienté et caractérisé par telle ou telle tradition (la cabale, la franc-maçonnerie, la gnose, l'arithmosophie, l'exégèse, etc.) : il met en scène l'initiation elle-même, en la décomposant et en la donnant à voir dans la pluralité de ses formes possibles.

Faudrait-il déduire de cela que le roman de Potocki s'adresse avant tout aux lecteurs habités par des préoccupations abstraites ou érudites ? Le succès de cette œuvre auprès du public démontre qu'au contraire elle est

bien loin de limiter son rayonnement aux cercles académiques et aux amphithéâtres. Pourquoi ? Parce que chaque personnage nous invite à une expérience de lecture qui peut n'avoir rien de théorique. Qu'il s'agisse du père-éducateur, du cabaliste, de l'encyclopédiste, de l'officier, du géomètre, du contrebandier ou, plus nettement encore, de l'ermite, du Juif errant, du grand chef (ou grand maître) des Gomelez, de la sylphide, du vampire ou du diable en personne, chacun d'eux ouvre une piste qui lui est propre. C'est un labyrinthe qui se déploie devant Alphonse et, subséquemment, devant le lecteur, où chaque voie suit le cours d'une tradition philosophique, religieuse, intellectuelle, mythologique ou purement littéraire. Ces personnages entraînent à leur suite des chaînes entières de signes conventionnels propres aux codes et aux langages spécifiques de ces différentes traditions. Et comme il est de coutume dans un labyrinthe, les pistes se distinguent, mais elles ne cessent de se croiser, de s'entremêler. Le lecteur reconnaît sans peine les différents signes, mais il se rend bientôt compte qu'en suivant une seule trace, comme il lui semblait, il se trouve avancer en même temps sur plusieurs chemins divergents. Le trajet semble infini et la route paraît, elle-même, indéterminée. Combien de temps peut-on supporter de voyager ainsi ? Longtemps, et même avec plaisir – si l'on en juge par le succès du roman.

Devrait-on voir, dans ce plaisir, le symptôme d'une attirance perverse pour l'errance, d'un goût suspect pour le vertige, d'un désir malsain d'aliénation, d'une fascination tragique pour le néant ? Libre à quiconque de le penser. Mais ce qui est sûr, c'est que le roman de Potocki offre un captivant parcours à travers les strates innombrables de notre culture. Grâce à la multiplicité des signes et à la diversité des conventions auxquelles ces signes se rattachent ouvertement, le texte se présente comme un gigantesque mille-feuille où chacun peut se glisser à sa guise pour trouver sa propre voie. L'érudit s'amusera à retrouver les sources et à identifier les nombreuses citations vraies ou fausses, avouées ou non ; le lecteur doté d'une sensibilité historique trouvera plus d'une occasion de méditer sur cette époque étrange qui vit naître le *Manuscrit*, où tout s'est achevé sans qu'on sache encore ce qui va recommencer ; le philosophe établira l'inventaire raisonné des différents systèmes et conceptions évoqués ; le lettré fera de même avec les formes et genres littéraires ; tous trouveront de quoi exercer leurs dons : le mathématicien, l'amateur d'ésotérisme, l'anthropologue, le

mythologue, tous les *-ologues*, experts ou amateurs. Car, quel qu'il soit, chaque lecteur finira par reconnaître, dans Alphonse comme dans les autres personnages écoutant des histoires ou lisant des livres, des reflets plus ou moins nets de lui-même.

Cela voudrait-il dire qu'il y aurait aussi une autre façon de lire ce roman, plus intériorisée, une lecture vraiment et profondément sérieuse ? Dans ce cas-là, toutes les gymnastiques intellectuelles et analytiques ne seraient qu'échappatoires, confortables détours qui dispensent d'affronter les questions les plus graves. Car en fin de compte, il faudrait bien que ces voies, si multiples et diverses qu'elles soient, conduisent quelque part, apportent des réponses aux interrogations essentielles sur le savoir et la vérité. À ce sujet, les aventures d'Alphonse Van Worden nous disent que tous les chemins mènent au royaume souterrain des Gomelez ; toute route (et donc toute religion, toute science, tout langage) est la bonne, puisqu'elle conduit au même but. Mais que s'avère-t-il enfin ? Au moment de la rencontre finale où sont réunis les principaux personnages-voyageurs-narrateurs, le secret des Gomelez doit être délivré. C'est une mine d'or au fond de laquelle tous sont descendus pour constater que la veine est arrivée à épuisement. Oui, toutes les routes sont bonnes, puisqu'elles permettent d'atteindre au but ; le problème, c'est qu'entre-temps le but s'est vidé de sa substance. Toutes les routes sont bonnes, parce qu'elles sont également inutiles. Le vertige se double d'un frisson, non pas celui qu'entend susciter pour un instant l'inoffensive parodie de roman noir, mais celui de l'angoisse la plus profonde qui accompagne la découverte du néant.

Peu d'œuvres délivrent des leçons aussi graves en fournissant autant de plaisir et d'amusement. Car il est loisible de poser un clin d'œil complice sur tout cela que le roman présente sous le régime de la mascarade. Faut-il en effet prendre au sérieux, par exemple, l'histoire de l'encyclopédiste Hervas, qui s'est ôté la vie après avoir constaté qu'il l'avait sacrifiée en vain à la science ? On le peut, mais on ne le doit pas, comme il n'y a pas non plus d'obligation à faire le lien entre cette scène de roman et la fin véritable de son créateur, même si l'histoire du suicide de Potocki, rehaussée par la légendaire balle d'argent qu'il aurait lui-même façonnée, appartient depuis longtemps à la littérature.

Le dernier roman des Lumières européennes.

Chacun sait que les adjectifs péremptoires, et en particulier ceux qui précisent une position dans l'histoire culturelle, comme *premier* ou *dernier*, sont toujours menacés d'annulation. Soit parce que la personne qui les utilise n'est pas assez informée, et qu'il est presque toujours possible de trouver moyen de la contredire, soit parce que de nouvelles découvertes peuvent être susceptibles de tout remettre en cause. En un mot, ce sont des termes qu'il ne convient pas d'utiliser sans grandes précautions. Aussi ne s'agira-t-il pas ici d'affirmer que le *Manuscrit trouvé à Saragosse* met un point final décisif et historiquement avéré à l'extraordinaire mouvement intellectuel qui a animé toute l'Europe du XVIII^{e} siècle. Ce que l'on peut dire, en revanche, c'est que le roman de Potocki peut être vu comme un bilan, un ultime feu d'artifice des Lumières européennes qui s'embrase de la même façon qu'explose la mine d'or des Gomelez à la clôture du roman. L'œuvre livrerait ainsi, de la fin des Lumières, non pas une affirmation ou une démonstration, mais une image – image foisonnante, généreuse, joyeuse et tragique tout à la fois.

Comme il a déjà été dit, on peut très bien lire ce roman en le considérant comme un immense rébus ou bien comme on jouerait à une variante du jeu « Trivial poursuite » où il s'agirait de reconnaître les citations, les allusions, les reflets d'une multitude d'œuvres antérieures, non seulement des œuvres littéraires, mais des traités de géométrie, de sciences ou de philosophie, des livres sacrés des trois grandes religions monothéistes et des cultes de l'ancienne Égypte, des codes de lois, des recueils d'histoires exemplaires ou des ouvrages techniques. Cette collection infinie est d'ailleurs figurée de diverses manières à l'intérieur du roman, par ces lieux symboliques que sont les bibliothèques et les librairies et surtout par l'archilivre par excellence qu'est l'encyclopédie. Le paysage intellectuel du XVIII^{e} siècle européen est évidemment bien représenté dans cet ensemble. En fait, de Newton à Voltaire, de Condillac à Diderot et La Mettrie, de l'abbé Prévost aux auteurs du roman gothique anglais, de Goethe et Lessing à Cazotte et Sade, des Bernoulli à Volney, sans parler de Rousseau que Potocki a lu et relu, c'est tout le plus haut personnel des Lumières qui hante le paysage du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Le jeu des identifications peut être très plaisant, même

s'il menace de se prolonger à l'infini, et il n'est pas difficile de démontrer, preuves à l'appui, que le roman de Potocki, à la fin du siècle des Lumières, donne la somme des livres qui ont fait de ce siècle ce qu'il a été[31].

Mais est-ce qu'il suffit de dresser cet impressionnant catalogue pour dire que le *Manuscrit trouvé à Saragosse* est un roman des Lumières ? Sans doute non. Car l'essentiel, dans cette œuvre, ce n'est pas d'identifier les sources et de constater leur accumulation, mais de se confronter à celle-ci, comme est conduit à le faire le héros lui-même. Le fond du roman ne tient pas dans une impressionnante démonstration d'érudition, mais dans une question : face à la multiplicité confuse du savoir, comment devenir un sujet libre de comprendre et de choisir ? La réponse à cette question, c'est tout le contenu de l'apprentissage d'Alphonse Van Worden qui dure significativement (dans la version achevée de 1810) soixante et un jours, comme il y a mille et une nuits, comme il peut toujours y avoir, à la limite d'une totalité postulée, l'unité qui annonce le recommencement. Le héros du *Manuscrit trouvé à Saragosse* apprend donc qu'une même aventure, une même histoire, une même vie peuvent être vues sous des angles différents, racontées de manières différentes et évaluées selon des critères de valeur différents. Ces aventures qu'il commence par vivre lui-même, puis dont il entend parler dans les histoires qu'on lui raconte, sont étranges ou même farfelues, souvent très au-delà des frontières du possible dans le monde réel. Pour en caractériser le contenu, on doit faire appel à des adjectifs comme diabolique, fantastique, onirique, mystique, poétique, parodique. Ce sont autant de termes très différents les uns des autres et, cependant, tous pertinents à un moment ou à un autre dans le roman, qui sont exactement à l'opposé de l'idéal de clarté et de rationalité des Lumières. Car chacun sait que la vocation première du discours « philosophique » au XVIII^{e} siècle, y compris dans la fiction, consiste dans l'établissement d'une relation critique face au monde réel, en vue d'influencer celui-ci, d'infléchir son développement, de lui imposer des transformations, pour qu'il devienne un cadre de vie adéquat pour une humanité qui se proclame désormais – selon la fameuse réponse de Kant à la question *Qu'est-ce que les Lumières ?* – capable de raisonner par elle-même, arrivée à maturité.

Si les aventures vécues et perçues par Alphonse Van Worden sont aux antipodes de cet idéal, cela ne change rien au fait que nous avons

néanmoins affaire à un roman profondément réaliste. Il ne s'agit bien sûr pas d'un réalisme de contenu, mais d'un réalisme de discours. Ce n'est pas sans raison que l'auteur, après avoir longtemps hésité, a fini par choisir un titre métalittéraire, plutôt que thématique[32]. On ne soulignera jamais assez l'importance, dans ce roman, des actes de paroles qui se multiplient et se réalisent sous toutes les formes possibles. Du coup, ce sont aussi les traditions discursives de la littérature, non pas seulement les paradigmes thématiques, qui sont sollicitées. Le *Manuscrit trouvé à Saragosse* intègre les grands modèles qui nourrissent, tous ensemble, les extraordinaires innovations formelles si caractéristiques de l'évolution du genre au XVIII^{e} siècle : le conte oriental et sa structure à enchâssement, le roman picaresque, le récit de voyage, le roman-mémoire, le dialogue philosophique, le roman épistolaire, etc. La synthèse de ces différents modèles ne peut se réaliser que dans un acte de communication littéraire pleinement réalisé et représenté à l'intérieur de l'œuvre sous le régime de ce que l'on appelle le second degré ou l'ironie. Celle-ci est à la fois le signe et la garantie que l'échange réalisé entre l'écrivain et son lecteur concerne justement des sujets parvenus à maturité, des sujets critiques. D'où la dimension profondément paradoxale et problématique de tous les grands textes de fiction qui ont accompagné et illustré le mouvement philosophique des Lumières. Car ce qui caractérise ces romans, c'est qu'ils ne sont pas des catalogues d'idées, des déclarations programmatiques déguisées en fictions. C'est la matière même, c'est l'écriture, ce sont les marques de l'intention narrative qui font la particularité la plus essentielle du roman des Lumières, avec toutes les conséquences que cela peut engendrer, en particulier sur le plan de l'interprétation qui ne peut être alors qu'incertaine, ambivalente, touchée par le régime du paradoxe et de l'ironie. En ce sens, le *Manuscrit trouvé à Saragosse* s'inscrit à l'évidence dans cette généalogie que fonde Cervantès dans le monde moderne, qui se poursuit avec les romans comiques du XVII^{e} siècle et le débat esthétique qu'ils imposent, avant de prendre un essor philosophique au XVIII^{e} avec Challe, Lesage, Fielding, Swift et Sterne, le Voltaire des contes philosophiques et le Diderot des fictions, voire le Rousseau de *La Nouvelle Héloïse* (de sa préface tout au moins) et le Goethe de *Wilhelm Meister*, sans parler

d'auteurs un peu moins célèbres, mais non moins inventifs, comme Mouhy, Bordelon, Du Laurens ou Mercier.

On sait bien que les excentricités formelles vont se poursuivre au XIX^{e} siècle, en marge du roman nouveau dit « réaliste » (cette fois-ci au sens de la volonté d'adéquation entre le monde représenté et son modèle), et surtout en un temps où la focalisation sur le sujet s'est à tel point resserrée qu'elle suscite désormais de graves interrogations sur les conditionnements intérieurs de la personne humaine. En ce sens, le *Manuscrit trouvé à Saragosse* n'est pas comparable au *Werther* de Goethe, à *Oberman* de Senancour ou à *Corinne* de Mme de Staël. L'exemple de ces œuvres, dont on sait qu'elles ont été écrites avant l'ultime version du roman de Potocki, montre bien que, lorsqu'on parle de dernier roman des Lumières européennes, ce n'est pas une simple question de chronologie. Certes, on peut dire que le *Manuscrit trouvé à Saragosse* apporte une sorte de point final à la riche série du grand roman des Lumières européennes, mais si l'on peut parler à son propos de fin, d'achèvement, de dernier avatar, c'est d'abord parce qu'il est, sur plusieurs plans déjà évoqués, un roman crépusculaire – ce qui ne veut pas dire nécessairement roman du deuil et de la défaite. La beauté du crépuscule que les peintres et les poètes romantiques sont justement en train de célébrer lorsque Potocki prend congé de la vie n'échappe sans doute pas à l'auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse* où le jeu de la mort et de la renaissance du jour se multiplie jusqu'à soixante et une fois. Il en va d'ailleurs de même pour le suicide de Potocki. Geste de désespoir, signe d'épuisement, fatale conséquence de la neurasthénie, certes. Mais avant tout, comme le suggèrent clairement tous les minutieux apprêts du coup de pistolet, acte maîtrisé par la raison ; raison vagabonde et désorientée, peut-être, mais raison quand même et surtout raison critique. Le prêtre qui sera le premier à découvrir le cadavre dira bien que le plus horrible, pour l'homme de foi, ce n'étaient pas les morceaux de cervelle dispersés dans la pièce, mais le fait qu'au lieu de laisser une ultime pensée, un sentiment ou une dernière volonté, le suicidé avait tracé d'une main ferme, sur un quart de feuille, quelques caricatures fantastiques. On ignore si Potocki avait lu les *Réflexions sur le suicide* que Mme de Staël avait publiées en 1813 et qui lui auraient assurément convenu, mais c'est peu probable ; ce qu'on sait en tout cas, c'est que sa vie et surtout son œuvre

reflètent un scepticisme permanent, nourri aux sources conjointes de la tradition antique des stoïciens et de la pensée rationaliste des Lumières qu'il poussa jusqu'à ses dernières limites, jusqu'aux limites même de la dérision.

La version de 1810.

Cette ultime version, nous l'avons vu, résulte d'un réaménagement complet du roman qui est très spectaculaire ; mais il est tout aussi énigmatique. Aucun document, aucun témoignage, rien ne permet de mettre au jour les motifs et les buts de cette opération qui suscite auprès du lecteur la plus grande perplexité. Car il ne s'agit pas du perfectionnement et de l'achèvement d'une œuvre abandonnée, mais bien de la réécriture de cette œuvre qui s'en trouve radicalement changée. Et ce changement ne peut pas être évalué sûrement dans les termes d'un bilan des pertes et des profits. Nous nous garderons donc de nous prononcer sur la question de savoir quelle est la valeur du texte de 1810, par rapport à celui de 1804 ; chaque lecteur établira lui-même l'ordre de ses préférences. Nous nous contenterons de mettre en évidence certains traits spécifiques de la version de 1810 dont il n'a pas encore été directement question ici.

Il est important de rappeler que l'ultime réécriture du roman intervient dans la période la plus sombre de la vie de Potocki, mais aussi l'une des plus laborieuses. Esseulé, confiné dans sa vaste province de Podolie alors qu'il avait passé toute sa vie à parcourir le monde, rongé par un penchant mélancolique fortement aggravé par ses déboires privés comme par le spectacle du grand chambardement napoléonien qu'il observe à distance en constatant que l'Europe qui se prépare est de plus en plus étrangère à celle qu'il avait aimée, Potocki avait toutes les dispositions psychologiques attendues pour envelopper son roman pétillant de 1804 dans un voile de gravité. Mais surtout, il était plus absorbé encore qu'il ne l'avait jamais été par ses travaux d'historien et par son projet d'une chronologie universelle capable d'embrasser toute l'histoire des hommes en réunissant dans une immense synthèse les tables, les généalogies, les calculs et systèmes élaborés dans les différentes cultures pour saisir et décrire, à partir des origines, tout le déroulement de l'histoire de la terre et des hommes. Projet fou, sans doute, auquel plus d'un esprit pourtant très sérieux s'était déjà attelé, à commencer par Newton qui est l'une des références les plus solides

de Velasquez, le géomètre du *Manuscrit trouvé à Saragosse* ; mais aussi projet total, propre à absorber, à obséder même l'esprit de son créateur. La version de 1810 du *Manuscrit* porte des traces évidentes de cette obsession, à commencer par la nouvelle disposition des histoires « sur plusieurs colonnes, comme les traités de chronologie », même si d'autres penchants de Potocki pourraient être évoqués pour justifier ces « colonnes », comme là tradition cabalistique, elle aussi mise à l'honneur dans le roman. Mais c'est aussi dans le contenu des histoires telles qu'elles ont été corrigées ou totalement réécrites qu'on trouve des traces manifestes de ces préoccupations primordiales de l'historien.

On découvrira au fil du texte, dans les notes explicatives, de nombreuses observations liées aux corrections qui vont dans ce sens, notamment dans le récit d'Avadoro où l'on voit Potocki resserrer et préciser l'information historique liée aux circonstances des conflits européens dans lesquels sont impliqués les différents personnages du récit. Toutefois, les éléments les plus significatifs du nouvel ancrage du roman dans une pensée historienne, voire dans une philosophie de l'histoire, se trouvent dans les parties nouvellement écrites. Il y a d'abord et surtout l'histoire de Velasquez qui prend une ampleur visionnaire avec le développement du « système » du géomètre aboutissant à un commentaire à la fois philologique, historique, scientifique et géologique du récit de la création du monde consigné dans la Genèse. On y voit transparaître les lectures qui absorbent Potocki dans ces années : la Bible qu'il lit et relit dans la perspective des chronologies, Court de Gébelin, De Luc, Lavater, Laplace, Cuvier, Condorcet, Mme de Staël et bien d'autres. La tonalité n'est plus celle, encore très voltairienne, de la version de 1804, où le substrat religieux est traité avec beaucoup d'ironie. Là, Potocki engage son personnage sur un chemin à la fois éclectique et inspiré, où les influences semblent plutôt provenir des naturalistes genevois, du *Génie du christianisme*, et de ce courant qui, de François Vernes à Pierre Simon Ballanche en passant par Cousin de Grainville, Mosneron de Launay et plusieurs auteurs de vaudeville, revient, en littérature, sur la question de l'origine du monde dans des termes bien différents de ceux qui caractérisent le discours de Voltaire et de ses contemporains. Ce ne sont donc pas seulement les dispositions psychologiques de Potocki qui ont changé, mais tout un air du temps qui semble rayonner jusque dans la profonde Podolie. D'aucuns avaient cru voir dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* tel qu'ils

l'avaient lu une réponse post-voltairienne au *Génie du christianisme*[33]. La mise au jour de la véritable chronologie du roman et de ses différentes versions permet de supposer plutôt le contraire en suivant l'évolution idéologique très nette qui se dessine entre les textes de 1804 et de 1810.

L'achèvement du roman, sans doute moins déroutant que le discours de Velasquez, témoigne lui aussi des rapports qu'il convient d'établir entre son écriture et les travaux du chronologiste. L'histoire de la famille Uzeda comme celle des Gomelez sont directement tributaires des chronologies bibliques et égyptiennes, même s'il faut souligner le fait que, dans le traitement des données historiques, Potocki prend d'assez grandes libertés qui permettent de voir, dans son roman, un espace de délassement où le savant s'autorise à jouer avec la matière qu'il travaille par ailleurs très sérieusement.

Lecture séparée ou lecture comparative : cette nouvelle édition commandera nécessairement une approche renouvelée du roman de Potocki. Mais il n'est pas dit qu'elle rende périmés les nombreux et riches commentaires qui en ont été faits jusqu'ici. Bien sûr, telles clés d'interprétation, tels leviers de lecture devront être nuancés ou même abandonnés. Il ne sera plus indiqué, par exemple, de gloser sur la signification du nombre soixante-six qu'on croyait commander la succession des journées du roman ; par chance, le nombre soixante et un n'est pas moins propice aux échappées arithmosophiques et numérologiques. De la même façon, il conviendra de reconsidérer la lecture du personnage du Juif errant qui s'imposait comme une figure majeure du roman, capable d'assumer à elle seule la représentation métaphorique du système narratif mis en œuvre. Même remarque pour le personnage du géomètre Velasquez, que beaucoup d'éléments permettent de considérer comme une projection de l'auteur et dont le discours est marqué, dans la version de 1810, par un spectaculaire infléchissement. Mais en général, au lieu d'annuler ou de reléguer dans la caducité les lectures qui se sont succédé pendant des décennies, la mise au jour des deux versions du *Manuscrit trouvé à Saragosse* devrait plutôt élargir le champ ouvert à son interprétation. Il n'y a pas lieu de parler de resserrement, ni même de recentrage, mais d'extension. Ce n'est pas un roman différent qui apparaît

avec cette première publication des deux versions du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, mais une œuvre plus ample, plus riche, plus suggestive encore qu'a pu l'être le texte, pourtant déjà si inspirant, connu jusqu'ici.

GENÈSE DE LA VERSION DE 1810.

Le premier décaméron nous est parvenu sous la forme d'un manuscrit[34] copié au propre, résultat d'un travail antérieur qui a pu commencer quelques mois ou quelques années plus tôt ; comme ce manuscrit est filigrané 1810 et qu'il se trouve un manuscrit du cinquième décaméron également filigrané 1810, on peut supposer que les quatre premiers décamérons au moins étaient achevés cette année-là. Le premier décaméron appartenait aux collections de Laricut. Potocki a retiré les passages les plus libertins et les plus antireligieux de la version précédente, mais la composition demeure identique.

Aucun exemplaire du second décaméron de 1810 n'a pour l'instant été retrouvé, mais il peut aisément être reconstitué grâce à l'édition parisienne de 1813, *Avadoro, histoire espagnole,* qui comprend la majeure partie des décamérons 2 à 4 de la version de 1810.

Le troisième décaméron existe sous la forme d'une copie manuscrite avec additions autographes, qui fut léguée à Bernard Potocki[35]. Dans ce décaméron, il apparaît que les corrections apportées à la version de 1804 ne sont plus seulement d'ordre stylistique : la composition a été remaniée en profondeur. La vingt et unième journée présente l'Histoire du chef bohémien au moment où il est emporté du cimetière à la place du duc de Sidonia, soit la vingt-septième journée de la version de 1804. La différence de six journées tient à la suppression des Histoires du Juif errant et de Velasquez – celle-ci étant reportée au cinquième décaméron. L'Histoire de Lope Soarez, inachevée en 1804, va ici à son terme (trentième journée).

Le manuscrit du quatrième décaméron[36] présente les mêmes caractéristiques formelles et le même cheminement que le troisième. Le contenu est complètement différent de celui de 1804 : l'Histoire du chef bohémien, qui s'est développée, apparaît en continu, incluant l'Histoire de Frasqueta Salero, puis celles des Hervas, père et fils, aux journées 31 à 35. Les journées 36 à 40, qui terminent l'Histoire d'Hervas fils, puis racontent

les mariages des Avadoro, père et fils, datent de cette version de 1810. À la fin des journées 32, 33, 35 et 36, Potocki n'a fait qu'ébaucher l'encadrement par la formule « Comme le Bohémien », avant de passer à la journée suivante ; nous avons complété sur le modèle des autres journées : « Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on l'appela pour les intérêts de la horde et nous ne le revîmes plus de la journée. » Dans les papiers de Bernard, il se trouve une copie de ce quatrième décaméron[37], de la même main que les deux premiers de 1804 ; nous y reviendrons.

Il est possible que Potocki ait profité de son séjour à Saint-Pétersbourg (1810) pour envoyer à Théophile Étienne Gide les quatre premiers décamérons. Les éditions que celui-ci donna à Paris ne vont pas au-delà : en 1813 paraît *Avadoro, histoire espagnole*, puis, l'année suivante, *Dix Journées de la vie d'Alphonse Van Worden.* Théophile Étienne Gide a dépecé le roman, en publiant d'une part l'Histoire du chef bohémien qui fait le corps des deuxième, troisième et quatrième décamérons, d'autre part le premier décaméron auquel il a joint l'Histoire de Rébecca. Sans doute a-t-il attendu la fin du roman ; ne voyant rien venir, alors que la guerre reprenait entre les deux empereurs, il se serait autorisé ce charcutage. *Avadoro* nous permet toutefois de retrouver la portion de l'Histoire du chef bohémien entrant dans le second décaméron selon la version de 1810 (journées 12 à 20). L'édition de 1814 est la seule source de l'Avertissement, qui rattache le roman à l'actualité d'alors.

En 1810 ou peu après, Potocki commence la réécriture du cinquième décaméron. Un premier manuscrit se trouve dans les papiers de son fils Arthur[38] ; il est autographe, filigrané 1810 et abondamment raturé. C'est un document de travail, interrompu à la quarante-huitième journée. Les corrections apparues dans le cinquième décaméron de 1804 sont prises en compte : l'Histoire du marquis de Torres Rovellas, qui occupe les journées 41 à 45, est relayée par celle du géomètre. Pour les idées ou le système de Velasquez, le bel élan se ralentit : clairement, Potocki est dans l'embarras et peine à les formuler. Il avait fait une première tentative dès la première version du roman. Cette fois, il espère aboutir puisqu'il fait copier ce cinquième décaméron[39], cependant la quarante-huitième journée reste inachevée. Il marque alors une pause. Une première tranche dans cette version de 1810 réunit donc cinq décamérons[40] ; précisons, pour souligner

l'unité de cette série, qu'un même secrétaire a copié le premier décaméron de Madrid, les troisième et quatrième décamérons de Poznan (4238 et 4239) et le cinquième décaméron appartenant à M. Potocki.

Deux ans plus tard, Potocki revient à son roman, et reprend lui-même le cinquième décaméron[41] sur un papier filigrané 1812. Il procède à quelques allégements, mais de nouveau le manuscrit s'interrompt à la quarante-huitième journée, plus tôt encore qu'en 1810, au bas d'une page, sans que l'on puisse savoir si les feuillets suivants ont été arrachés ou perdus.

La solution se trouve à Poznan, dans les archives de Bernard : nous avons signalé plus haut des copies de même facture : premier et deuxième décamérons de 1804[42], quatrième décaméron (4241) de 1810. Bernard – ou sa mère, Constance – a en effet réuni une copie complète du roman de Potocki, en plus des manuscrits totalement ou partiellement autographes qui lui avaient été légués. Il existe ainsi une série de la même main, sur le même papier, sans trace autographe, et peut-être posthume, de cinq décamérons – comme le troisième décaméron fait défaut, il est possible que la série ait été complétée par la copie avec additions autographes (4238), décrite plus haut. L'erreur est qu'ont été mélangés dans cette même série les deux premiers décamérons appartenant à la version de 1804, et les quatre autres appartenant à celle de 1810. Par bonheur, le cinquième décaméron[43] de cette série suit le manuscrit de 1812 et donne les quarante-neuvième et cinquantième journées qui contiennent le fameux système de Velasquez. À la même série appartient l'unique exemplaire retrouvé du sixième décaméron[44].

Même si certains détails ont été négligés (les encadrements du quatrième décaméron, la fin de la quarante-huitième journée qu'il ne sera pas parvenu à écrire), Potocki a mené son œuvre à terme. Puisqu'il travaille au cinquième décaméron en 1812 ou 1813, il a dû achever le dernier peu avant sa mort[45]. Le résultat, demeuré longtemps inconnu, tel que Potocki l'a voulu et tel qu'il l'a écrit, est un roman de soixante et une journées. L'Histoire du chef bohémien s'achève au sixième décaméron (journées 51 à 55) ; on remarquera que l'histoire réelle, déjà présente dans l'Avertissement, prend une place beaucoup plus importante qu'au début de son récit. Le « mystère » de la rétention d'Alphonse Van Worden dans la Sierra Morena est dévoilé dans l'Histoire du grand scheik des Gomelez (journées 56 à 60),

également imprégnée de faits réels. Enfin *l'Histoire de la maison d'Uzeda* (cinquante-neuvième journée) subit l'évidente influence des travaux savants de l'auteur, de la *Chronologie des Hébreux* aux *Principes de chronologie*, qu'il publie au même moment. Dans la soixante et unième journée, Alphonse Van Worden reprend la parole dont il a été privé si longtemps, achève sa propre histoire et donne dans les dernières lignes l'explication du titre, renvoyant à l'Avertissement.

Tableau récapitulatif des documents de la version de 1810

Les documents en gras ont servi à l'établissement du texte (voir page ci-contre). Les astérisques signalent les manuscrits avec corrections autographes.

DÉCAMÉRON	DOCUMENTS AUTOGRAPHES	COPIE DE 1810	ÉDITIONS PARISIENNES	COPIE DE BERNARD POTOCKI
Premier		**Ms. de Madrid**	*Dix journées de la vie d'Alphonse Van Worden* (1814)	Ms. de Poznań 4244 [1804]

Établissement du texte.

La présente édition, qui reprend le texte donné dans le volume IV, 1 des *Œuvres* de Jean Potocki (Louvain, Peeters, 2006), est établie sur les documents suivants :

— Avertissement : *Dix journées de la vie d'Alphonse Van Worden.*

— Premier décaméron : manuscrit de Madrid.

— Deuxième décaméron : nous avons utilisé celui de la version de 1804 (copie de Bernard Potocki, 4245) pour la onzième journée et les encadrements, en supprimant les passages concernant le Juif errant et Velasquez. Le texte de l'Histoire du chef Bohémien est tiré *d'Avadoro, histoire espagnole*, celui de l'Histoire de Rébecca des *Dix journées de la vie d'Alphonse Van Worden.*

— Troisième décaméron : manuscrit de Poznan (4238).

— Quatrième décaméron : manuscrit de Poznan (4239).

— Cinquième décaméron : manuscrits de Poznan (4240 et 4242).

— Sixième décaméron : manuscrit de Poznan.

Nous avons naturellement donné priorité aux manuscrits écrits ou revus par l'auteur. Le dernier état du cinquième décaméron (4240) a été préféré aux précédents, le système de Velasquez provenant de la copie de Bernard Potocki (4242).

On trouvera les textes des vingt-deux documents sources connus du roman, transcrits dans le respect absolu de l'état original, sur le CD-Rom accompagnant le volume IV, 2 de l'édition des *Œuvres.*

Principes d'édition.

Le texte a été modernisé, tant sur le plan des graphies que sur celui de la ponctuation. Nous avons cependant respecté les graphies de Potocki pour les noms propres, en rétablissant en notes les graphies modernes.

Les ouvrages mentionnés en notes le sont sous forme abrégée ; le lecteur trouvera dans la bibliographie (p. 847 *sq.)* la liste des abréviations utilisées et les références complètes des ouvrages cités.

François ROSSET et Dominique TRIAIRE.

MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE

(version de 1810)

AVERTISSEMENT[46]

Officier dans l'armée française, je me trouvai au siège de Saragosse[47]. Quelques jours après la prise de la ville, m'étant avancé vers un lieu un peu écarté, j'aperçus une petite maisonnette assez bien bâtie que je crus d'abord n'avoir encore été visitée par aucun Français.

J'eus la curiosité d'entrer. Je frappai à la porte, mais je vis qu'elle n'était pas fermée ; je la poussai, et j'entrai. J'appelai, je cherchai, ne trouvai personne. Il me parut qu'on avait déjà enlevé tout ce qui avait quelque valeur ; il ne restait sur les tables et dans les meubles que des objets de peu d'importance. Seulement j'aperçus par terre, dans un coin, plusieurs cahiers de papier écrits ; je jetai les yeux sur ce qu'ils contenaient. C'était un manuscrit espagnol ; je ne connaissais que fort peu cette langue, mais cependant j'en savais assez pour comprendre que ce livre pouvait être amusant : on y parlait de brigands, de revenants, de cabalistes, et rien n'était plus propre à me distraire des fatigues de la campagne que la lecture d'un roman bizarre. Persuadé que ce livre ne reviendrait plus à son légitime propriétaire, je n'hésitai point à m'en emparer.

Dans la suite, nous fûmes obligés de quitter Saragosse. M'étant trouvé par malheur éloigné du corps principal de l'armée, je fus pris avec mon détachement par les ennemis ; je crus que c'en était fait de moi. Arrivés à l'endroit où ils nous conduisaient, les Espagnols commencèrent à nous dépouiller de nos effets ; je ne demandai à conserver qu'un seul objet qui ne pouvait leur être utile, c'était le livre que j'avais trouvé. Ils firent d'abord quelque difficulté, enfin ils demandèrent l'avis du capitaine qui, ayant jeté les yeux sur le livre, vint à moi et me remercia d'avoir conservé intact un ouvrage auquel il attachait un grand prix comme contenant l'histoire de l'un de ses aïeux. Je lui contai comment il m'était tombé dans les mains, il m'emmena avec lui, et pendant le séjour un peu long que je fis dans sa

maison, où je fus assez bien traité, je le priai de me traduire cet ouvrage en français ; je l'écrivis sous sa dictée.

PREMIER DÉCAMÉRON
PREMIÈRE JOURNÉE.

Le comte d'Olavidès n'avait pas encore établi des colonies étrangères dans la Sierra Morena[48] ; cette chaîne de monts sourcilleux qui séparent l'Andalousie d'avec la Manche n'était alors habitée que par des contrebandiers, des bandits et quelques Bohémiens qui passaient pour manger les voyageurs qu'ils avaient assassinés, et de là le proverbe espagnol : *Las Gitanas de Sierra Morena quieren carne de hombres*[49].

Ce n'est pas tout. Le voyageur qui se hasardait dans cette sauvage contrée s'y trouvait, disait-on, assailli par mille terreurs capables de glacer les plus hardis courages. Il entendait des voix lamentables se mêler aux sifflements de la tempête ; des lueurs trompeuses l'égaraient, et des mains invisibles le poussaient vers des abîmes sans fond[50].

À la vérité, quelques auberges isolées se trouvaient éparses sur cette route désastreuse, mais des revenants plus diables que les cabaretiers eux-mêmes avaient forcé ceux-ci à leur céder la place et se retirer en des pays où leur repos ne fût plus troublé que par les reproches de leur conscience, sortes de fantômes avec qui les aubergistes ont des accommodements. Celui de l'hôtellerie d'Andujar[51] attestait saint Jacques de Compostelle de la vérité de ces récits merveilleux. Enfin il ajoutait que les archers de la sainte Hermandad[52] avaient refusé de se charger d'aucune expédition pour la Sierra Morena, et que les voyageurs prenaient la route de Jaen ou celle de l'Estrémadure[53].

Je lui répondis que ce choix pouvait convenir à des voyageurs ordinaires, mais que le roi don Philippe Quinto[54] ayant eu la grâce de m'honorer d'une commission de capitaine aux gardes wallonnes[55], les lois sacrées de l'honneur me prescrivaient de me rendre à Madrid par le chemin le plus court, sans demander s'il était le plus dangereux.

— Mon jeune Seigneur, reprit l'hôte, Votre *Merced*[56] me permettra de lui observer que si le roi l'a honoré d'une compagnie aux gardes avant que l'âge

eût honoré du plus léger duvet le menton de Votre *Merced*, il serait expédient de faire des preuves de prudence, or je dis que lorsque les démons s'emparent d'un pays…

Il en eût dit davantage, mais je piquai des deux et m'arrêtai hors de la portée de ses remontrances. Alors je me retournai et je le vis qui me montrait de loin la route de l'Estrémadure. Mon valet Lopez et Moschito, mon *zagal*[57], me regardaient d'un air piteux qui voulait dire à peu près la même chose. Je fis semblant de ne les point comprendre et m'enfonçai dans les bruyères où depuis l'on a bâti la colonie appelée La Carlota[58].

À la place même où se trouve aujourd'hui la maison de poste, était alors un abri fort connu des muletiers qui l'appelaient *Los Alcornoques* ou « les chênes verts[59] », parce que deux beaux arbres de cette espèce ombrageaient une source abondante que recevait un abreuvoir de marbre. C'était la seule eau et le seul ombrage que l'on trouvât depuis Andujar jusqu'à l'auberge dite *venta Quemada*. Cette auberge était bâtie au milieu d'un désert, mais grande et spacieuse. C'était proprement un ancien château des Maures détruit anciennement par un incendie et réparé depuis pour en faire une hôtellerie, de là le nom de venta Quemada[60]. Un bourgeois de Murcie s'y était établi. Les voyageurs partaient donc le matin d'Andujar, dînaient à Los Alcornoques des provisions qu'ils avaient apportées, et puis ils couchaient à la venta Quemada. Souvent même ils y passaient la journée du lendemain pour s'y préparer au passage des montagnes et faire de nouvelles provisions ; tel était aussi le plan de mon voyage.

Mais comme nous approchions déjà des chênes verts, et que je parlais à Lopez du petit repas que nous comptions y faire, je m'aperçus que Moschito n'était point avec nous, non plus que la mule chargée de nos provisions. Lopez me dit qu'il était resté quelque cent pas en arrière pour refaire quelque chose au bât de sa monture, nous l'attendîmes, puis nous fîmes quelques pas en avant, puis nous nous arrêtâmes pour l'attendre encore, nous l'appelâmes, nous retournâmes sur nos pas pour le chercher : le tout en vain. Moschito avait disparu et emportait avec lui nos plus chères espérances, c'est-à-dire tout notre dîner. J'étais le seul à jeun, car Lopez n'avait cessé de ronger le fromage du Toboso[61] dont il s'était muni, mais il n'en était pas plus gai et marmottait entre ses dents que l'aubergiste l'avait bien dit, et que les démons avaient sûrement emporté l'infortuné Moschito.

Lorsque nous fûmes arrivés à Los Alcornoques, je trouvai sur l'abreuvoir un panier rempli de feuilles de vignes ; il paraissait avoir été plein de fruits et oublié par quelque voyageur. J'y fouillai avec curiosité et j'eus le plaisir d'y découvrir quatre belles figues et une orange. J'offris deux figues à Lopez, mais il les refusa, disant qu'il pouvait attendre jusqu'au soir. Je mangeai donc la totalité des fruits, après quoi je voulus me désaltérer à la source voisine. Lopez m'en empêcha, alléguant que l'eau me ferait du mal après les fruits, et qu'il avait à m'offrir un reste de vin d'Alicante. J'acceptai son offre, mais à peine le vin fut-il dans mon estomac que je me sentis le cœur fort oppressé. Je vis la terre et le ciel tourner sur ma tête et je me serais sûrement évanoui si Lopez ne se fût empressé à me secourir. Il me fit revenir de ma défaillance et me dit qu'elle ne devait point m'effrayer, n'étant qu'un effet de la fatigue et de l'inanition. Effectivement, non seulement je me trouvais rétabli, mais même dans un état de force et d'agitation qui avait quelque chose d'extraordinaire. La campagne me semblait émaillée des couleurs les plus vives ; les objets scintillaient à mes yeux comme les astres dans les nuits d'été, et je sentais battre mes artères surtout aux tempes et à la gorge.

Lopez, voyant que mon incommodité n'avait point eu de suites, ne put s'empêcher de recommencer ses doléances :

— Hélas, dit-il, pourquoi ne m'en suis-je pas rapporté à fray Heronimo délia Trinidad, moine, prédicateur, confesseur et l'oracle de notre famille ; il est beau-frère du beau-fils de la belle-sœur du beau-père de ma belle-mère et, se trouvant ainsi le plus proche parent que nous ayons, rien ne se fait dans notre maison que par ses avis. Je n'ai pas voulu les suivre et j'en suis justement puni ; il m'avait bien dit que les officiers aux gardes wallonnes étaient un peuple hérétique, ce que l'on reconnaît aisément à leurs cheveux blonds, à leurs yeux bleus et à leurs joues rouges, au lieu que les vieux chrétiens sont de la couleur de Notre-Dame d'Atocha, peinte par saint Luc[62].

J'arrêtai ce torrent d'impertinences en ordonnant à Lopez de me donner mon fusil à deux coups[63] et de rester auprès des chevaux tandis que j'irais sur quelque rocher des environs pour tâcher de découvrir Moschito ou du moins sa trace. À cette proposition, Lopez fondit en larmes et, se jetant à mes genoux, il me conjura au nom de tous les saints de ne pas le laisser seul

en un lieu si plein de dangers. Je m'offris à garder les chevaux tandis qu'il irait à la découverte, mais ce parti lui parut encore bien plus effrayant ; cependant je lui dis tant de bonnes raisons pour aller chercher Moschito qu'il me laissa partir. Puis il tira un rosaire de sa poche et se mit en prière auprès de l'abreuvoir.

Les sommets que je voulais gravir étaient plus éloignés qu'ils ne me l'avaient paru : je fus près d'une heure à les atteindre et, lorsque j'y fus, je ne vis rien que la plaine déserte et sauvage, nulle trace d'hommes, d'animaux ou d'habitants, nulle route que le grand chemin que j'avais suivi, et personne n'y passait. Partout le plus grand silence. Je l'interrompis par mes cris que les échos répétèrent au loin. Enfin je repris le chemin de l'abreuvoir, j'y trouvai mon cheval attaché à un arbre, mais Lopez avait disparu.

J'avais deux partis à prendre : celui de retourner à Andujar et celui de continuer mon voyage. Le premier parti ne me vint seulement pas à l'esprit. Je m'élançai sur mon cheval et, le mettant tout de suite au plus grand trot, j'arrivai au bout de deux heures sur les bords du Guadalquivir qui n'est point là ce fleuve tranquille et superbe dont le cours majestueux embrasse les murs de Séville. Le Guiadalquivir au sortir des montagnes est un torrent sans rives ni fond, et toujours mugissant contre les rochers qui contiennent ses efforts[64].

La vallée de Los Hermanos[65] commence à l'endroit où le Guadalquivir se répand dans la plaine ; elle était ainsi appelée parce que trois frères, moins unis encore par les liens du sang que par leur goût pour le brigandage, en avaient fait longtemps le théâtre de leurs exploits. Des trois frères, deux avaient été pris et leurs corps se voyaient attachés à une potence à l'entrée de la vallée. Mais l'aîné appelé Zoto s'était échappé des prisons de Cordoue et l'on disait qu'il s'était retiré dans la chaîne des Alpujarras[66].

On racontait des choses bien étranges des deux frères qui avaient été pendus ; on n'en parlait pas comme de revenants, mais on prétendait que leurs corps animés par je ne sais quels démons se détachaient la nuit et quittaient le gibet pour aller désoler les vivants. Ce fait passait pour si certain qu'un théologien de Salamanque[67] avait fait une dissertation dans laquelle il prouvait que les deux pendus étaient des espèces de vampires et que l'un n'était pas plus incroyable que l'autre, ce que les plus incrédules lui

accordaient sans peine. Il courait aussi un certain bruit que ces deux hommes étaient innocents et qu'ayant été condamnés injustement, ils s'en vengeaient avec la permission du ciel sur les voyageurs et les habitants des environs. Comme j'avais beaucoup entendu parler de tout cela à Cordoue, j'eus la curiosité de m'approcher de la potence. Le spectacle en était d'autant plus dégoûtant que les hideux cadavres, agités par le vent, faisaient des balancements extraordinaires tandis que d'affreux vautours les tiraillaient pour arracher des lambeaux de leur chair ; j'en détournai la vue avec horreur et m'enfonçai dans le chemin des montagnes.

Il faut convenir que la vallée de Los Hermanos semblait très propre à favoriser les entreprises des bandits et leur servir de retraite. L'on y était arrêté tantôt par des roches détachées du haut des monts, tantôt par des arbres renversés par l'orage. En bien des endroits, le chemin traversait le lit du torrent ou passait devant des cavernes profondes dont l'aspect malencontreux inspirait la défiance.

Au sortir de cette vallée, j'entrai dans une autre et je découvris la venta qui devait être mon gîte, mais du plus loin que je l'aperçus, je n'en augurai rien de bon. Car je distinguai qu'il ne s'y trouvait ni fenêtres ni volets ; les cheminées ne fumaient point ; je ne voyais point de mouvement dans les environs et je n'entendais pas les chiens avertir de mon arrivée. J'en conclus que ce cabaret était un de ceux que l'on avait abandonnés comme l'avait dit l'aubergiste d'Andujar.

Plus j'approchais de la venta et plus le silence me semblait profond. Enfin j'arrivai et je vis un tronc à mettre des aumônes accompagné d'une inscription ainsi conçue : « Messieurs les voyageurs, ayez la charité de prier pour l'âme de Gonzalez de Murcie, ci-devant cabaretier de la venta Quemada. Sur toute chose, passez votre chemin et ne restez pas ici la nuit sous quelque prétexte que ce soit. »

Je me décidai à braver les dangers dont l'inscription me menaçait. Ce n'était pas que je fusse convaincu qu'il n'y a point de revenants, mais on verra plus loin que toute mon éducation avait été dirigée du côté de l'honneur[68] et je le faisais consister à ne donner jamais aucune marque de crainte.

Comme le soleil ne faisait que de se coucher, je voulus profiter d'un reste de clarté et parcourir tous les coins de cette demeure, moins pour me

rassurer contre les puissances infernales qui en avaient pris possession, que pour chercher quelque nourriture, car le peu que j'avais mangé à Los Alcornoques avait pu suspendre, mais non pas satisfaire le besoin impérieux que j'en ressentais. Je traversai beaucoup de chambres et de salles. La plupart étaient revêtues en mosaïque jusqu'à la hauteur d'un homme, et les plafonds étaient en cette belle menuiserie où les Maures mettaient leur magnificence. Je visitai les cuisines, les greniers et les caves ; celles-ci étaient creusées dans le rocher ; quelques-unes communiquaient avec des routes souterraines qui paraissaient pénétrer fort avant dans la montagne, mais je ne trouvai à manger nulle part. Enfin, comme le jour finissait tout à fait, j'allai prendre mon cheval que j'avais attaché dans la cour ; je le menai dans une écurie où j'avais vu un peu de foin, et j'allai m'établir dans une chambre où se trouvait un grabat, le seul qu'on eût laissé dans toute l'auberge. J'aurais bien voulu avoir une lumière, mais la faim qui me tourmentait avait cela de bon, c'est qu'elle m'empêchait de dormir.

Cependant plus la nuit devenait noire et plus mes réflexions étaient sombres. Tantôt je songeais à la disparition de mes deux domestiques, et tantôt aux moyens de pourvoir à ma nourriture. Je pensais que des voleurs sortant à l'improviste de quelque buisson ou de quelque trappe souterraine avaient attaqué successivement Lopez et Moschito lorsqu'ils se trouvaient seuls et que je n'avais été épargné que parce que ma tenue militaire ne promettait pas une victoire aussi facile. Mon appétit m'occupait plus que tout le reste, mais j'avais vu des chèvres sur la montagne ; elles devaient être gardées par un chevrier, et cet homme devait sans doute avoir une petite provision de pain pour le manger avec son lait. De plus je comptais un peu sur mon fusil. Mais de retourner sur mes pas et de m'exposer aux railleries de l'hôte d'Andujar, c'est là ce que j'étais bien décidé à ne point faire. Je l'étais au contraire bien fermement à continuer ma route.

Toutes ces réflexions étant épuisées, je ne pouvais m'empêcher de repasser dans mon esprit la fameuse histoire des faux-monnayeurs[69] et quelques autres de même genre dont on avait bercé mon enfance. Je songeais à l'inscription mise sur le tronc des aumônes. Je ne croyais pas que le diable eût tordu le cou à l'hôte, mais je ne comprenais rien à sa fin tragique.

Les heures se passèrent ainsi dans un silence profond, lorsque le son inattendu d'une cloche me fit tressaillir de surprise. Elle sonna douze coups et, comme l'on sait, les revenants n'ont de pouvoir que depuis minuit jusqu'au premier chant du coq. Je dis que je fus surpris, et j'avais raison de l'être, car la cloche n'avait point sonné les autres heures ; enfin son tintement me paraissait avoir quelque chose de lugubre. Un instant après, la porte de la chambre s'ouvrit et je vis entrer une figure toute noire, mais non pas effrayante, car c'était une belle négresse demi-nue et tenant un flambeau dans chaque main.

La négresse vint à moi, me fit une profonde révérence et me dit en très bon espagnol :

— Seigneur cavalier, des dames étrangères qui passent la nuit dans cette hôtellerie vous prient de vouloir bien partager leur souper. Ayez la bonté de me suivre.

Je suivis la négresse de corridor en corridor, enfin dans une salle bien éclairée ; au milieu était une table garnie de trois couverts et couverte de vases du Japon et de carafes de cristal. Au fond de la salle était un lit magnifique. Beaucoup de négresses semblaient empressées à servir, mais elles se rangèrent, et je vis entrer deux dames dont le teint de lys et de rose contrastait parfaitement avec l'ébène de leurs soubrettes. Les deux dames se tenaient par la main ; elles étaient mises dans un goût bizarre ou du moins il me parut tel, mais la vérité est qu'il est en usage dans plusieurs villes sur la côte de Barbarie, ainsi que je l'ai vu depuis lorsque j'y ai voyagé. Voici donc quel était ce costume : il ne consistait proprement qu'en une chemise et un corset. La chemise était de toile jusqu'au-dessous de la ceinture, mais plus bas, c'était une gaze de Meknès, sorte d'étoffe qui serait tout à fait transparente si de larges rubans de soie mêlés à son tissu ne le rendaient plus propre à voiler des charmes qui gagnent à être devinés[70]. Le corset richement brodé en perles et garni d'agrafes de diamants couvrait le sein assez exactement ; il n'avait point de manches, celles de la chemise, aussi de gaze, étaient retroussées et nouées derrière le col. Leurs bras nus étaient ornés de bracelets, tant au poignet qu'au-dessus du coude. Les pieds étaient à cru dans une petite mule brodée, et le bas de la jambe orné d'un anneau de gros brillants.

Les deux inconnues s'avancèrent vers moi d'un air affable. C'étaient deux beautés parfaites : l'une grande, svelte, éblouissante, l'autre touchante et timide. La majestueuse avait la taille admirable et les traits de même. La cadette avait la taille ronde, les lèvres un peu avancées, les paupières à demi fermées, et le peu de prunelles qu'elle laissait voir était caché par des cils d'une longueur extraordinaire. L'aînée m'adressa la parole en castillan et me dit :

— Seigneur cavalier, nous vous remercions de la bonté que vous avez eue d'accepter cette petite collation ; je crois que vous devez en avoir besoin.

Elle dit ces derniers mots d'un air si malicieux que je la soupçonnai presque d'avoir fait enlever la mule chargée de nos provisions, mais elle les remplaçait si bien qu'il n'y avait pas moyen de lui en vouloir.

Nous nous mîmes à table et la même dame, avançant vers moi un vase du Japon, me dit :

— Seigneur cavalier, vous trouverez ici une *olla podrida*[71] composée de toutes sortes de viandes, une seule exceptée, car nous sommes fidèles, je veux dire musulmanes.

— Belle inconnue, lui répondis-je, vous aviez bien dit. Sans doute vous êtes fidèles, c'est la religion de l'amour. Mais daignez satisfaire ma curiosité avant mon appétit : dites-moi qui vous êtes.

— Mangez toujours, Seigneur cavalier, reprit la belle Maure, ce n'est pas avec vous que nous garderons l'incognito. Je m'appelle Émina, et ma sœur Zibeddé[72]. Nous sommes établies à Tunis, mais notre famille est originaire de Grenade, et quelques-uns de nos parents sont restés en Espagne où ils professent en secret la loi de leurs pères. Il y a huit jours que nous avons quitté Tunis ; nous avons débarqué près de Malaga dans une plage déserte. Puis nous avons passé dans les montagnes entre Sokka et Antequera[73] puis nous sommes venues dans ce lieu solitaire pour y changer de costume et prendre tous les arrangements nécessaires à notre sûreté. Seigneur cavalier, vous voyez donc que notre voyage est un secret important que nous avons confié à votre loyauté.

J'assurai les belles qu'elles n'avaient aucune indiscrétion à redouter de ma part, et puis je me mis à manger un peu avidement à la vérité, mais

pourtant avec de certaines grâces contraintes qu'un jeune homme a volontiers lorsqu'il se trouve seul de son sexe dans une société de femmes.

Lorsqu'on se fut aperçu que ma première faim était apaisée et que je m'en prenais à ce que l'on appelle en Espagne *las dolces*[74], la belle Émina ordonna aux négresses de me faire voir comment on dansait dans leur pays. Il parut que nul ordre ne pouvait leur être plus agréable. Elles obéirent avec une vivacité qui tenait de la licence. Je crois même qu'il eût été difficile de mettre fin à leur danse, mais je demandai à leurs belles maîtresses si elles dansaient quelquefois. Pour toute réponse, elles se levèrent et demandèrent des castagnettes. Leurs pas tenaient du boléro de Murcie et de la *fofa* que l'on danse dans les Algarves. Ceux qui ont été dans ces provinces pourront s'en faire une idée. Mais pourtant ils ne comprendront jamais tout le charme qu'y ajoutaient les grâces naturelles des deux Africaines, relevées par les draperies diaphanes dont elles étaient revêtues.

Je les contemplai quelque temps avec une sorte de sang-froid ; enfin leurs mouvements pressés par une cadence plus vive, le bruit étourdissant de la musique mauresque, mes esprits soulevés par une nourriture soudaine, en moi, hors de moi, tout se réunissait pour troubler ma raison. Je ne savais plus si j'étais avec des femmes ou bien avec d'insidieux succubes. Je n'osais voir, je ne voulais pas regarder, je mis ma main sur mes yeux et je me sentis défaillir.

Les deux sœurs se rapprochèrent de moi, chacune d'elles prit une de mes mains. Émina demanda si je me trouvais mal : je la rassurai. Zibeddé me demanda ce que c'était qu'un médaillon qu'elle voyait dans mon sein, et si c'était le portrait de ma maîtresse.

— C'est, lui répondis-je, un joyau que ma mère m'a donné et que j'ai promis de porter toujours ; il contient un morceau de la vraie Croix.

À ces mots, je vis Zibeddé reculer et pâlir.

— Vous vous troublez, lui dis-je, cependant la Croix ne peut épouvanter que l'esprit des ténèbres.

Emina répondit pour sa sœur :

— Seigneur cavalier, me dit-elle, vous savez que nous sommes musulmanes, et vous ne devez pas être surpris du chagrin que ma sœur vous a fait voir. Je le partage. Nous sommes bien fâchées de voir un chrétien en vous qui êtes notre plus proche parent. Ce discours vous étonne, mais votre

mère n'est-elle pas une Gomelez ? Nous sommes de la même famille qui n'est qu'une branche de celle des Abencérages[75]. Mais mettons-nous sur ce sofa et je vous en apprendrai davantage.

Les négresses se retirèrent. Émina me plaça dans le coin du sofa et se mit à côté de moi, les jambes croisées sous elle. Zibeddé s'assit de l'autre côté, s'appuya sur mon coussin et nous étions si près les uns des autres que leur haleine se confondait avec la mienne. Émina parut rêver un instant puis, me regardant avec l'air du plus vif intérêt, elle prit ma main et me dit :

— Cher Alphonse, il est inutile de vous le cacher : ce n'est pas le hasard qui vous amène ici. Nous vous attendions ; si la crainte vous eût fait prendre une autre route, vous perdiez à jamais notre estime.

— Vous me flattez, Émina, lui répondis-je, et je ne vois pas quel intérêt vous pouvez prendre à ma valeur.

— Nous prenons beaucoup d'intérêt à vous, reprit la belle Maure, mais peut-être en serez-vous moins flatté lorsque vous saurez que vous êtes à peu près le premier homme que nous ayons vu. Ce que je vous dis vous étonne et vous semblez en douter. Je vous avais promis l'histoire de nos ancêtres, mais peut-être vaudra-t-il mieux que je commence par la nôtre[76].

Nous sommes filles de Gasir Gomelez, oncle maternel du dey de Tunis actuellement régnant[77]. Nous n'avons jamais eu de frère, nous n'avons point connu notre père si bien que, renfermées dans les murs du sérail, nous n'avions aucune idée de votre sexe. Cependant, comme nous étions nées toutes les deux avec un extrême penchant pour la tendresse, nous nous sommes aimées l'une l'autre avec beaucoup de passion. Cet attachement avait commencé dès notre première enfance. Nous pleurions dès que l'on voulait nous séparer, même pour des instants. Si l'on grondait l'une, l'autre fondait en larmes. Nous passions les journées à jouer à la même table et nous couchions dans le même lit.

Ce sentiment si vif semblait croître avec nous et prit de nouvelles forces par une circonstance que je vais raconter. J'avais alors seize ans et ma sœur quatorze. Depuis longtemps nous avions remarqué des livres que ma mère nous cachait avec soin. D'abord nous y avions fait peu d'attention, étant déjà fort ennuyées des livres où l'on nous apprenait à lire. Mais la curiosité nous était venue avec l'âge. Nous saisîmes l'instant où l'armoire défendue se

trouvait ouverte, et nous enlevâmes à la hâte un petit volume qui se trouva être *Les Amours de Medgénoun et de Léïllé*, traduit du persan par Ben-Omri[78]. Ce divin ouvrage, qui peint en traits de flammes tous les délices de l'amour, alluma nos jeunes têtes. Nous ne pouvions le bien comprendre parce que nous n'avions point vu d'êtres de votre sexe, mais nous répétions ses expressions, nous parlions le langage des amants, enfin nous voulûmes nous aimer à leur manière. Je pris le rôle de Medgénoun, ma sœur celui de Léïllé. D'abord je lui déclarai ma passion par l'arrangement de quelques fleurs, sorte de chiffre mystérieux fort en usage dans toute l'Asie. Puis je fis parler mes regards, je me prosternai devant elle, je baisai la trace de ses pas, je conjurai les zéphyrs de lui porter mes tendres plaintes, et du feu de mes soupirs, j'embrasais leur haleine.

Zibeddé, fidèle aux leçons de son auteur, m'accorda un rendez-vous. Je me jetai à ses genoux, je baisai ses mains, je baignai ses pieds de mes larmes ; ma maîtresse faisait d'abord une douce résistance, puis me permettait de lui dérober quelques faveurs, enfin elle finissait par s'abandonner à mon ardeur impatiente. En vérité, nos âmes semblaient se confondre et même j'ignore encore ce qui pourrait nous rendre plus heureuses que nous ne l'étions alors.

Je ne sais plus combien de temps nous nous amusâmes de ces scènes passionnées, mais enfin nous leur fîmes succéder des sentiments plus tranquilles. Nous prîmes du goût pour l'étude de quelques sciences, surtout pour la connaissance des plantes que nous étudiions dans les écrits du célèbre Averroès[79].

Ma mère, qui croyait qu'on ne pouvait trop s'armer contre l'ennui des sérails, vit avec plaisir naître notre goût pour l'étude. Elle fit venir de La Mecque une sainte personne que l'on appelait Hazéréta[80] ou « la sainte par excellence ». Hazéréta nous enseigna la loi du Prophète ; ses leçons étaient conçues dans ce langage si pur et si harmonieux que l'on parle dans la tribu des Koreïsch[81]. Nous ne pouvions nous lasser de l'entendre et nous savions par cœur presque tout le Coran. Ensuite ma mère nous instruisit elle-même de l'histoire de notre maison et mit entre nos mains un grand nombre de mémoires dont les uns étaient en arabe, d'autres en espagnol. Ah ! cher Alphonse, combien votre loi nous y parut odieuse ; combien nous haïssions

vos prêtres persécuteurs. Mais que d'intérêt nous prenions au contraire à tant d'illustres infortunés dont le sang coulait dans nos veines !

Tantôt nous nous enflammions pour Saïd Gomelez qui souffrit le martyre dans les prisons de l'inquisition, tantôt pour son neveu Léis qui mena longtemps dans les montagnes une vie sauvage et peu différente de celle des animaux féroces. De pareils caractères nous firent aimer les hommes ; nous eussions voulu en voir et souvent nous montions sur notre terrasse pour apercevoir de loin les gens qui s'embarquaient sur le lac de La Goulette[82], ou ceux qui allaient aux bains de Hammam Nef[83]. Si nous n'avions pas tout à fait oublié les leçons de l'amoureux Medgénoun, au moins nous ne les répétions plus ensemble. Il me parut même que ma tendresse pour ma sœur n'avait plus le caractère d'une passion, mais un nouvel incident me prouva le contraire.

Un jour ma mère nous amena une princesse du Tafilet[84], femme d'un certain âge ; nous la reçûmes de notre mieux. Lorsqu'elle fut partie, ma mère me dit qu'elle m'avait demandée en mariage pour son fils et que ma sœur épouserait un Gomelez. Cette nouvelle fut pour nous un coup de foudre. D'abord nous en fûmes saisies au point de perdre l'usage de la parole ; ensuite le malheur de vivre l'une sans l'autre se peignit à nos yeux avec tant de force que nous nous abandonnâmes au plus affreux désespoir. Nous arrachâmes nos cheveux, nous remplîmes le sérail de nos cris. Enfin les démonstrations de notre douleur allèrent jusqu'à l'extravagance. Ma mère effrayée promit de ne point forcer nos inclinations ; elle nous assura qu'il nous serait permis de rester filles ou d'épouser le même homme. Ces assurances nous calmèrent un peu.

Quelque temps après, ma mère vint nous dire qu'elle avait parlé au chef de notre famille et qu'il avait permis que nous eussions le même époux à condition que ce serait un homme du sang des Gomelez.

Nous ne répondîmes point d'abord, mais cette idée d'avoir un mari à nous deux nous riait tous les jours davantage. Nous n'avions jamais vu d'homme ni jeune ni vieux que de très loin, mais comme les jeunes femmes nous paraissaient plus agréables que les vieilles, nous voulions que notre époux fût jeune. Nous espérions aussi qu'il nous expliquerait quelques passages de Ben-Omri dont nous n'avions pas bien saisi le sens…

Ici Zibeddé interrompit sa sœur et, me serrant dans ses bras, elle me dit :

— Cher Alphonse, que n'êtes-vous musulman ! quel serait mon bonheur de vous voir dans les bras d'Émina, de m'unir à vos étreintes. Car enfin, cher Alphonse, dans notre maison comme dans celle du Prophète, les fils d'une fille ont les mêmes droits que la branche masculine[85]. Il ne tiendrait peut-être qu'à vous d'être le chef de notre maison qui est prête à s'éteindre. Il ne faudrait pour cela qu'ouvrir les yeux aux saintes vérités de notre loi.

Ceci me parut ressembler si fort à une insinuation de Satan que je croyais déjà voir des cornes sur le joli front de Zibeddé. Je balbutiai quelques mots de religion. Les deux sœurs se reculèrent un peu. Émina prit une contenance plus sérieuse et continua en ces termes :

— Seigneur Alphonse, je vous ai trop parlé de ma sœur et de moi. Ce n'était pas mon intention : je ne m'étais mise ici que pour vous instruire de l'histoire des Gomelez dont vous descendez par les femmes. Voici donc ce que j'avais à vous dire :

Histoire du château de Cassar-Gomelez.

Le premier auteur de notre race fut Massoud Ben Taher, frère de Youssouf Ben Taher, qui est entré en Espagne à la tête des Arabes et a donné son nom à la montagne de Gebal Taher que vous prononcez Gibraltar[86]. Massoud, qui avait beaucoup contribué au succès de leurs armes, obtint du calife de Bagdad[87] le gouvernement de Grenade où il Æsta jusqu'à la mort de son frère. Il y serait resté plus longtemps, car il était chéri des musulmans, ainsi que des mozarabes, c'est-à-dire des chrétiens restés sous la domination des Arabes. Mais Massoud avait des ennemis dans Bagdad, qui le noircirent dans l'esprit du calife. Il sut que sa perte était résolue et prit le parti de s'éloigner. Massoud rassembla donc les siens et se retira dans les Alpujarras qui sont, comme vous le savez, une continuation des montagnes de la Sierra Morena, et cette chaîne sépare le royaume de Grenade d'avec celui de Valence[88].

Les Wisigoths, sur qui nous avons conquis l'Espagne, n'avaient point pénétré dans les Alpujarras : la plupart des vallées étaient désertes. Trois seulement étaient habitées par les descendants d'un ancien peuple de

l'Espagne. On les appelait Turdules. Ils ne connaissaient ni Mahomet ni votre prophète nazaréen ; leurs opinions religieuses et leurs lois étaient contenues dans des chansons que les pères enseignaient à leurs enfants ; ils avaient eu des livres qui s'étaient perdus[89].

Massoud soumit les Turdules plutôt par la persuasion que par la force : il apprit leur langue et leur enseigna la loi musulmane. Les deux peuples se confondirent par des mariages. C'est à ce mélange et à l'air des montagnes que nous devons ce teint animé que vous voyez à ma sœur et à moi, et qui distingue les filles des Gomelez. On voit chez les Maures beaucoup de femmes très blanches, mais elles sont toujours pâles.

Massoud prit le titre de scheik et fit bâtir un château très fort qu'il appela Cassar-Gomelez. Plutôt juge que souverain de la tribu, Massoud était en tout temps accessible et s'en faisait un devoir, mais au dernier vendredi de chaque lune il prenait congé de sa famille, s'enfermait dans un souterrain du château et y restait jusqu'au vendredi suivant. Ces disparitions donnèrent lieu à différentes conjectures : les uns disaient que notre scheik avait des entretiens avec le douzième iman qui doit paraître sur la terre à la fin des siècles[90]. D'autres croyaient que l'Antéchrist était enchaîné dans notre cave[91]. D'autres pensaient que les sept dormants y reposaient avec leur chien Caleb[92]. Massoud ne s'embarrassa pas de ces bruits ; il continua de gouverner son petit peuple tant que ses forces le lui permirent. Enfin il choisit l'homme le plus prudent de la tribu, le nomma son successeur, lui remit la clef du souterrain et se retira dans un ermitage où il vécut encore bien des années.

Le nouveau scheik gouverna comme avait fait son prédécesseur, et fit les mêmes disparitions au dernier vendredi de chaque lune. Tout subsista sur le même pied jusqu'au temps où Cordoue eut ses califes particuliers, indépendants de ceux de Bagdad[93]. Alors les montagnards des Alpujarras, qui avaient pris part à cette révolution, commencèrent à s'établir dans les plaines où ils furent connus sous le nom de Zegris, tandis que l'on conserva le nom de Gomelez à ceux qui restèrent attachés au scheik de Cassar-Gomelez.

Cependant les Zegris achetèrent les plus belles terres du royaume de Grenade et les plus belles maisons de la ville. Leur luxe fixa l'attention du public ; on supposa que le souterrain du scheik renfermait un trésor

immense, mais on ne put s'en assurer, car les Abencérages[94] ne connaissaient pas eux-mêmes la source de leurs richesses.

Enfin ces beaux royaumes, ayant attiré sur eux les vengeances célestes, furent livrés aux mains des infidèles. Grenade fut prise et huit jours après le célèbre Gonzalve de Cordoue vint dans les Alpujarras à la tête de trois mille hommes[95]. Hatem Gomelez était alors notre scheik ; il alla au-devant de Gonzalve et lui offrit les clefs de son château. L'Espagnol lui demanda celles du souterrain. Le scheik les lui donna aussi sans difficultés. Gonzalve voulut y descendre lui-même : il n'y trouva qu'un tombeau et des livres, se moqua hautement de tous les contes qu'on lui avait faits, et se hâta de retourner à Valladolid où le rappelaient l'amour et la galanterie[96].

Ensuite la paix régna sur nos montagnes jusqu'au temps où Charles monta sur le trône[97]. Alors notre scheik était Sefi Gomelez. Cet homme, par des motifs que l'on n'a jamais bien sus, fit savoir au nouvel empereur qu'il lui révélerait un secret important s'il voulait envoyer dans les Alpujarras quelque seigneur en qui il eût confiance. Il ne se passa pas quinze jours que don Ruis de Tolède se présenta aux Gomelez de la part de Sa Majesté, mais il trouva que le scheik avait été assassiné la veille. Don Ruis persécuta quelques individus, se lassa bientôt des persécutions et retourna à la cour.

Cependant les secrets des scheiks étaient restés au pouvoir de l'assassin de Sefi. Cet homme, qui s'appelait Billah Gomelez, rassembla les anciens de la tribu et leur prouva la nécessité de prendre de nouvelles précautions pour la garde d'un secret aussi important. Il fut décidé que l'on instruirait plusieurs membres de la famille des Gomelez, mais que chacun d'eux ne serait initié qu'à une partie du mystère, et que même ce ne serait qu'après avoir donné des preuves éclatantes de courage, de prudence et de fidélité.

Ici Zibeddé interrompit encore sa sœur et lui dit :

— Chère Émina, ne croyez-vous pas qu'Alphonse eût résisté à toutes les épreuves ? Ah ! qui peut en douter ? Cher Alphonse, que n'êtes-vous musulman : d'immenses trésors seraient peut-être en votre pouvoir…

Ceci ressemblait encore tout à fait à l'esprit de ténèbres qui, n'ayant pu m'induire en tentation par la volupté, cherchait à me faire succomber par l'amour de l'or. Mais les deux beautés se rapprochèrent de moi, et il me

semblait bien que je touchais des corps et non pas des esprits. Après un moment de silence, Émina reprit le fil de son histoire :

— Cher Alphonse, me dit-elle, vous savez assez les persécutions que nous avons essuyées sous le règne de Philippe, fils de Charles, on enlevait des enfants, on les faisait élever dans la loi chrétienne. On donnait à ceux-ci tous les biens de leurs parents qui étaient restés fidèles. Ce fut alors qu'un Gomelez fut reçu dans le t*eket*[98] des dervis de saint Dominique et parvint à la charge de Grand Inquisiteur…

Ici nous entendîmes le chant du coq, Émina cessa de parler… Le coq chanta encore une fois… Un homme superstitieux eût pu s'attendre à voir les deux belles s'envoler par le tuyau de la cheminée. Elles ne le firent point, mais elles parurent rêveuses et préoccupées…

Émina fut la première à rompre le silence :

— Aimable Alphonse, me dit-elle, le jour est prêt à paraître ; les heures que nous avons à passer ensemble sont trop précieuses pour les employer à conter des histoires. Nous ne pouvons être vos épouses qu'autant que vous embrasserez notre sainte loi. Mais il vous est permis de nous voir en songe. Y consentez-vous ?

Je consentis à tout.

— Ce n'est pas assez, reprit Émina avec l'air de la plus grande dignité, ce n'est pas assez, cher Alphonse ; il faut encore que vous vous engagiez sur les lois sacrées de l'honneur à ne jamais trahir nos noms, notre existence et tout ce que vous savez de nous. Osez-vous en prendre l'engagement solennel ?

Je promis tout ce qu'on voulut.

— Il suffit, dit Émina. Ma sœur, apportez la coupe consacrée par Massoud, notre premier chef.

Tandis que Zibeddé allait chercher le vase enchanté, Émina s'était prosternée et récitait des prières en langue arabe. Zibeddé reparut, tenant une coupe qui me sembla taillée d'une seule émeraude[99] ; elle y trempa ses lèvres. Émina en fit autant et m'ordonna d'avaler d'un seul trait le reste de la liqueur. Je lui obéis. Émina me remercia de ma docilité et m'embrassa d'un air fort tendre. Ensuite Zibeddé colla sa bouche sur la mienne et parut ne pouvoir s'en détacher. Enfin elles me quittèrent en me disant que je les reverrais et qu'elles me conseillaient de m'endormir le plus tôt possible.

Tant d'événements bizarres, de récits merveilleux et de sentiments inattendus auraient sans doute eu de quoi me faire réfléchir toute la nuit, mais il faut en convenir : les songes que l'on m'avait promis m'occupaient plus que tout le reste. Je me hâtai de me déshabiller et de me mettre dans un lit que l'on avait préparé pour moi. Lorsque je fus couché, j'observai avec plaisir que mon lit était très large et que des rêves n'ont pas besoin d'autant de place. À peine avais-je eu le temps de faire cette réflexion qu'un sommeil irrésistible appesantit ma paupière, et tous les mensonges de la nuit s'emparèrent aussitôt de mes sens. Je les sentais égarés par de fantastiques prestiges, ma pensée emportée sur l'aile des désirs malgré moi me plaçait au milieu des sérails de l'Afrique et s'emparait des charmes renfermés dans leurs enceintes pour en composer mes chimériques jouissances. Je me sentais rêver et j'avais cependant la conscience de ne point embrasser des songes. Je me perdais dans le vague des plus folles illusions, mais je me retrouvais toujours avec mes belles cousines. Je m'endormais sur leur sein, je me réveillais dans leurs bras. J'ignore combien de fois j'ai cru ressentir ces douces alternatives…

SECONDE JOURNÉE.

Enfin je me réveillai réellement ; le soleil brûlait mes paupières, je les ouvris avec peine, je vis le ciel, je vis que j'étais en plein air, mais le sommeil appesantissait encore mes yeux. Je ne dormais plus, mais je n'étais pas encore éveillé. Des images de supplices se succédèrent les unes aux autres, j'en fus épouvanté. Je me soulevai en sursaut.

Où trouverai-je des termes pour exprimer l'horreur dont je fus alors saisi ?… J'étais couché sous le gibet de Los Hermanos. Les cadavres des deux frères de Zoto n'étaient point pendus, ils étaient couchés à mes côtés.

J'avais apparemment passé la nuit avec eux. Je reposais sur des morceaux de cordes, des débris de roues, des restes de carcasses humaines et sur les affreux haillons que la pourriture en avait détachés.

Je crus encore n'être pas bien éveillé et faire un rêve pénible. Je refermai les yeux et je cherchai dans ma mémoire où j'avais été la veille… Alors je sentis que des griffes s'enfonçaient dans mes flancs. Je vis qu'un vautour s'était perché sur moi et dévorait un des compagnons de ma couche. La douleur que me causait l'impression de ses serres acheva de me réveiller[100]. Je vis que mes habits étaient près de moi, et je me hâtai de les mettre. Lorsque je fus habillé, je voulus sortir de l'enceinte du gibet, mais je trouvai la porte clouée et j'essayai en vain de la rompre. Il me fallut donc grimper ces tristes murailles. J'y réussis et, m'appuyant sur une des colonnes de la potence, je me mis à considérer le pays des environs. Je m'y reconnus aisément. J'étais réellement à l'entrée de la vallée de Los Hermanos et non loin des bords du Guadalquivir.

Comme je continuais à observer, je vis près du fleuve deux voyageurs dont l'un apprêtait un déjeuner et l'autre tenait la bride de deux chevaux. Je fus si charmé de voir des hommes que mon premier mouvement fut de leur crier :

— *Agour, agour*[101] ! ce qui veut dire en espagnol « bonjour » ou « je vous salue ».

Les voyageurs, qui virent les politesses qu'on leur faisait du haut de la potence, parurent un instant indécis, mais tout à coup ils montèrent sur leurs chevaux, les mirent au grand galop et prirent le chemin des Alcornoques. Je leur criai de s'arrêter, ce fut en vain : plus je criais et plus ils donnaient des

coups d'éperons à leurs montures. Lorsque je les eus perdus de vue, je songeai à quitter mon poste. Je sautai à terre et me fis un peu de mal.

Boitant tout bas, je gagnai les bords du Guadalquivir et j'y trouvai le déjeuner que les deux voyageurs avaient abandonné ; rien ne pouvait me venir plus à propos, car je me sentais très épuisé. Il y avait du chocolat qui cuisait encore, du *sponhao*[102] trempé dans du vin d'Alicante, du pain et des œufs. Je commençai par réparer mes forces après quoi je me mis à réfléchir sur ce qui m'était arrivé pendant la nuit. Les souvenirs en étaient très confus, mais ce que je me rappelais bien, c'était d'avoir donné ma parole d'honneur d'en garder le secret, et j'étais fortement résolu à la tenir. Ce point une fois décidé, il ne me restait qu'à voir ce que j'avais à faire pour l'instant, c'est-à-dire le chemin que j'avais à prendre, et il me parut que les lois de l'honneur m'obligeaient plus que jamais à passer par la Sierra Morena.

L'on sera peut-être surpris de me voir occupé de ma gloire et si peu des événements de la veille, mais cette façon de penser était encore un effet de l'éducation que j'avais reçue – c'est ce que l'on verra par la suite de mon récit. Pour le moment, j'en reviens à mon voyage.

J'étais fort curieux de savoir ce que les diables avaient fait de mon cheval que j'avais laissé à la venta Quemada et, comme c'était d'ailleurs mon chemin, je me résolus à y passer. Il me fallut faire à pied toute la vallée de Los Hermanos et celle de la venta, ce qui ne laissa pas de me fatiguer et de me faire souhaiter beaucoup de retrouver mon cheval. Je le retrouvai en effet : il était dans la même écurie où je l'avais laissé, et paraissait fringant, bien soigné et étrillé de frais. Je ne savais qui pouvait avoir pris ce soin, mais j'avais vu tant de choses extraordinaires que celle-là de plus ne m'arrêta pas longtemps. Je me serais mis tout de suite en chemin si je n'eusse eu la curiosité de parcourir encore une fois l'intérieur de l'hôtellerie. Je retrouvai la chambre où j'avais couché, mais quelques recherches que j'en fisse, il me fut impossible de retrouver celle où j'avais vu les belles Africaines. Je me lassai donc de la chercher plus longtemps, je montai à cheval et continuai ma route.

Lorsque je m'étais éveillé sous le gibet de Los Hermanos, le soleil était déjà au milieu de sa course. J'avais mis plus de deux heures à venir à la venta ; si bien que lorsque j'eus encore fait une couple de lieues, il me fallut songer à un gîte, mais n'en voyant aucun, je continuai toujours à marcher.

Enfin j'aperçus au loin une chapelle gothique avec une cabane qui paraissait être la demeure d'un ermite. Tout cela était éloigné du grand chemin, mais comme je commençais à avoir faim, je n'hésitai pas à faire ce détour pour me procurer de la nourriture. Lorsque je fus arrivé, j'attachai mon cheval à un arbre, puis je frappai à la porte de l'ermitage et j'en vis sortir un religieux de la figure la plus vénérable. Il m'embrassa avec une tendresse paternelle, puis il me dit :

— Entrez, mon fils, hâtez-vous. Ne passez pas la nuit dehors. Craignez le tentateur, le Seigneur a retiré sa main de dessus nous.

Je remerciai l'ermite de la bonté qu'il me témoignait, et je lui dis que je ressentais un extrême besoin de manger.

Il me répondit :

— Songez à votre âme, ô mon fils. Passez dans la chapelle. Prosternez-vous devant la croix. Je songerai aux besoins de votre corps, mais vous ferez un repas frugal tel qu'on peut l'attendre d'un ermite.

Je passai à la chapelle et je priai réellement, car je n'étais pas esprit fort et j'ignorais même qu'il y en eût ; tout cela était encore un effet de mon éducation.

L'ermite vint me chercher au bout d'un quart d'heure et me conduisit dans la cabane où je trouvai un petit couvert assez propre. Il y avait d'excellentes olives, des cardes conservées dans du vinaigre, des oignons doux dans une sauce et du biscuit au lieu de pain. Il y avait aussi une petite bouteille de vin. L'ermite me dit qu'il n'en buvait jamais, mais qu'il en gardait chez lui pour le sacrifice de la messe. Alors je ne buvais pas plus de vin que l'ermite, mais le reste du souper me fit grand plaisir. Tandis que j'y faisais honneur, je vis entrer dans la cabane une figure plus effrayante que tout ce que j'avais vu jusqu'alors. C'était un homme qui paraissait jeune, mais d'une maigreur hideuse. Ses cheveux étaient hérissés ; un de ses yeux était crevé et il en sortait du sang ; sa langue pendait hors de sa bouche et laissait couler une écume baveuse. Il avait sur le corps un assez bon habit noir, mais c'était son seul vêtement ; il n'avait même ni bas ni chemise.

L'affreux personnage ne dit rien à personne et alla s'accroupir dans un coin où il resta aussi immobile qu'une statue, son œil unique fixé sur un crucifix qu'il tenait à la main. Lorsque j'eus achevé de souper, je demandai à l'ermite ce qu'était cet homme. L'ermite me répondit :

— Cet homme est un possédé que j'exorcise. Sa terrible histoire prouve bien la fatale puissance que l'ange de ténèbres usurpe dans cette malheureuse contrée ; le récit en peut être utile à votre salut et je vais lui ordonner de le faire.

Alors se tournant du côté du possédé, il lui dit :

— Pascheco ! Pascheco[103] ! Au nom de ton Rédempteur, je t'ordonne de raconter ton histoire.

Pascheco poussa un horrible hurlement et commença en ces termes :

Histoire du démoniaque Pascheco.

Je suis né à Cordoue ; mon père y vivait dans un état au-dessus de l'aisance. Ma mère est morte il y a trois ans. Mon père parut d'abord la regretter beaucoup, mais au bout de quelques mois, ayant eu occasion de faire un voyage à Séville, il y devint amoureux d'une jeune veuve appelée Camille de Tormes. Cette personne ne jouissait pas d'une trop bonne réputation, et plusieurs des amis de mon père cherchèrent à le détacher de son commerce, mais en dépit des soins qu'ils voulurent bien en prendre, le mariage eut lieu deux ans après la mort de ma mère. La noce se fit à Séville et quelques jours après, mon père revint à Cordoue avec Camille, sa nouvelle épouse, et une sœur de Camille, qui s'appelait Inésille.

Ma nouvelle belle-mère répondit parfaitement à la mauvaise opinion que l'on avait eue d'elle, et débuta dans la maison par vouloir m'inspirer de l'amour. Elle n'y réussit pas. Je devins pourtant amoureux, mais ce fut de sa sœur Inésille. Ma passion devint même bientôt si forte que j'allai me jeter aux pieds de mon père et lui demander la main de sa belle-sœur.

Mon père me releva avec bonté, puis il me dit :

— Mon fils, je vous défends de songer à ce mariage, et je vous le défends par trois raisons. Premièrement : il serait contre la gravité que vous devinssiez le beau-frère de votre père. Secondement : les saints canons de l'Église n'approuvent point ces sortes de mariages. Troisièmement : je ne veux pas que vous épousiez Inésille.

Mon père m'ayant fait part de ces trois raisons me tourna le dos et s'en alla.

Je me retirai dans ma chambre où je m'abandonnai au désespoir. Ma belle-mère, que mon père informa aussitôt de ce qui s'était passé, vint me trouver et me dit que j'avais tort de m'affliger, que si je ne pouvais devenir l'époux d'Inésille, je pouvais être son *cortehho*, c'est-à-dire son amant, et qu'elle en faisait son affaire, mais en même temps, elle me déclara l'amour qu'elle avait pour moi et fit valoir le sacrifice qu'elle faisait en me cédant à sa sœur. Je n'ouvris que trop mon oreille à des discours qui flattaient ma passion ; mais Inésille était si modeste qu'il me semblait impossible qu'on pût jamais l'engager à répondre à mon amour.

Dans ce temps-là, mon père se détermina à faire le voyage de Madrid dans l'intention d'y briguer la place de corrégidor[104] de Cordoue, et il conduisit avec lui sa femme et sa belle-sœur. Son absence ne devait être que de deux mois, mais ce temps me parut trop long parce que j'étais éloigné d'Inésille.

Lorsque les deux mois furent à peu près passés, je reçus une lettre de mon père par laquelle il m'ordonnait d'aller à sa rencontre et de l'attendre à la venta Quemada, à l'entrée de la Sierra Morena. Je ne me serais pas aisément déterminé à passer par la Sierra Morena quelques semaines auparavant, mais on venait précisément de pendre les deux frères de Zoto. Sa bande était dispersée et les chemins passaient pour être assez sûrs.

Je partis donc de Cordoue vers les dix heures du matin et j'allai coucher à Andujar chez un hôte des plus bavards qu'il y eût en Andalousie. Je commandai chez lui un souper abondant, j'en mangeai une partie et gardai le reste pour mon voyage.

Le lendemain je dînai à Los Alcornoques de ce que j'avais réservé la veille, et j'arrivai le même soir à la venta Quemada. Je n'y trouvai point mon père mais, comme par sa lettre il m'ordonnait de l'attendre, je m'y déterminai d'autant plus volontiers que je me trouvais dans une hôtellerie spacieuse et commode. L'aubergiste qui la tenait alors était un certain Gonzalez de Murcie, assez bon homme quoique hâbleur, qui ne manqua pas de me promettre un souper digne d'un grand d'Espagne. Tandis qu'il s'occupait du soin de le préparer, j'allai me promener sur les bords du Guadalquivir et lorsque je revins à l'hôtellerie, j'y trouvai un souper qui effectivement n'était point mauvais.

Lorsque j'eus mangé, je dis à Gonzalez de faire mon lit… Alors je vis qu'il se troublait, il me tint quelques discours qui n'avaient pas trop de sens. Enfin il m'avoua que l'hôtellerie était obsédée par des revenants, que lui et sa famille passaient toutes les nuits dans une petite ferme sur les bords du fleuve, et il ajouta que si j'y voulais coucher aussi, il me ferait mettre un lit auprès du sien.

Cette proposition me parut très déplacée : je lui dis qu'il n'avait qu'à s'aller coucher où il voudrait, et qu'il eût à m'envoyer mes gens. Gonzalez m'obéit et se retira en hochant la tête et levant les épaules.

Mes domestiques arrivèrent un instant après ; ils avaient aussi entendu parler de revenants et voulurent m'engager à passer la nuit à la ferme. Je reçus leurs conseils un peu brutalement et leur ordonnai de faire mon lit dans la chambre même où j'avais soupé. Ils m'obéirent quoiqu'à regret, et lorsque le lit fut fait, ils me conjurèrent encore, les larmes aux yeux, de venir coucher à la ferme. Sérieusement impatienté de leurs remontrances, je me permis quelques démonstrations qui les mirent en fuite, et comme je n'étais pas dans l'usage de me faire déshabiller par mes gens, je me passai facilement d'eux pour m'aller coucher. Cependant, ils avaient été plus attentifs que je ne le méritais par mes façons à leur égard : ils avaient laissé près de mon lit une bougie allumée, une autre de rechange, deux pistolets et quelques volumes dont la lecture pouvait me tenir éveillé, mais la vérité est que j'avais perdu le sommeil.

Je passai une couple d'heures tantôt à lire, tantôt à me retourner dans mon lit. Enfin j'entendis le son d'une cloche ou d'une horloge qui sonna minuit. J'en fus surpris parce que je n'avais pas entendu sonner les autres heures. Bientôt la porte s'ouvrit et je vis entrer ma belle-mère ; elle était en déshabillé de nuit et tenait un bougeoir à la main. Elle s'approcha de moi en marchant sur la pointe de ses pieds et le doigt sur sa bouche comme pour m'imposer silence, puis elle posa son bougeoir sur ma table de nuit, s'assit sur mon lit, prit une de mes mains et me parla en ces termes :

— Pascheco, voici le moment où je puis vous donner les plaisirs que je vous ai promis. Il y a une heure que nous sommes arrivés à ce cabaret. Votre père est allé coucher à la ferme, mais comme j'ai su que vous étiez ici, j'ai obtenu la permission d'y passer la nuit avec ma sœur Inésille. Elle vous attend et se dispose à ne vous rien refuser, mais il faut vous informer des conditions que j'ai mises à votre bonheur. Vous aimez Inésille et je vous

aime. Je veux bien vous réunir, mais je ne puis me résoudre à vous laisser seuls, je ne vous quitterai point[105]. Venez.

Ma belle-mère ne me laissa pas le temps de lui répondre ; elle me prit par la main et me conduisit de corridor en corridor jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à une porte où elle mit l'œil au trou de la serrure[106].

Lorsqu'elle eut assez regardé, elle me dit :

— Tout va bien, voyez vous-même…

Je pris sa place à la serrure et je vis effectivement la charmante Inésille dans son lit, mais qu'elle était loin de la modestie que je lui avais toujours vue !

L'expression de ses yeux, sa respiration troublée, son teint animé, son attitude, tout en elle prouvait qu'elle attendait un amant.

Camille, m'ayant laissé bien regarder, me dit :

— Mon cher Pascheco, restez à cette porte ; quand il en sera temps, je viendrai vous avertir.

Lorsqu'elle fut entrée, je remis mon œil au trou de la serrure et je vis mille choses que j'ai de la peine à raconter. D'abord Camille se déshabilla assez exactement, puis se mettant dans le lit de sa sœur, elle lui dit :

— Ma pauvre Inésille, est-il bien vrai que tu veuilles avoir un amant ? Pauvre enfant, tu ne sais pas le mal qu'il te fera. D'abord il te terrassera, te foulera et puis il t'écrasera, te déchirera.

Lorsque Camille crut son élève assez endoctrinée, elle vint m'ouvrir la porte, me conduisit au lit de sa sœur. Que vous dirai-je de cette nuit fatale : j'épuisai les délices et les crimes. Longtemps je combattis contre le sommeil et la nature pour prolonger d'autant mes infernales jouissances. Enfin je m'endormis et je m'éveillai le lendemain sous le gibet des frères de Zoto et couché entre leurs infâmes cadavres.

L'ermite interrompit ici le démoniaque et me dit :

— Eh bien ! mon fils, que vous en semble ? Je crois que vous auriez été bien effrayé de vous trouver couché entre deux pendus.

Je lui répondis :

— Mon père, vous m'offensez. Un gentilhomme ne doit jamais avoir peur, et moins encore lorsqu'il a [l']honneur d'être capitaine aux gardes wallonnes.

— Mais mon fils, reprit l'ermite, avez-vous jamais ouï dire qu'une pareille aventure soit arrivée à quelqu'un ?

J'hésitai un instant, après quoi je lui répondis :

— Mon père, si cette aventure est arrivée au seigneur Pascheco, elle peut être arrivée à d'autres ; j'en jugerai encore mieux si vous voulez bien lui ordonner de continuer son histoire.

L'ermite se tourna du côté du possédé et lui dit :

— Pascheco ! Pascheco ! Au nom de ton Rédempteur, je t'ordonne de continuer ton histoire.

Pascheco poussa un affreux hurlement et continua en ces termes :

J'étais à demi mort lorsque je quittai le gibet. Je me traînai sans savoir où. Enfin je rencontrai des voyageurs qui eurent pitié de moi et me ramenèrent à la venta Quemada. J'y trouvai le cabaretier et mes gens fort en peine de moi. Je leur demandai si mon père avait couché à la ferme. Ils me répondirent que personne n'était venu.

Je ne pus prendre sur moi de rester plus longtemps à la venta, et je repris le chemin d'Andujar. Je n'y arrivai qu'après le soleil couché. L'auberge était pleine ; on me fit un lit dans la cuisine et je m'y couchai, mais je ne pus dormir, car je ne pouvais éloigner de mon esprit les horreurs de la nuit précédente. J'avais laissé une chandelle allumée sur le foyer de la cuisine. Tout à coup elle s'éteignit et je sentis aussitôt comme un frisson mortel qui me glaça les veines.

L'on tira ma couverture, puis j'entendis une petite voix qui disait :

— Je suis Camille, ta belle-mère. J'ai froid, mon petit cœur, fais-moi place sous ta couverture.

Puis une autre petite voix me dit :

— Moi, je suis Inésille, laisse-moi entrer dans ton lit. J'ai froid, j'ai froid.

Puis je sentis une main glacée qui me prenait sous le menton. Je ramassai toutes mes forces pour dire tout haut :

— Satan, retire-toi !

Alors les petites voix me dirent :

— Pourquoi nous chasses-tu ? N'es-tu pas notre petit mari ? Nous avons froid. Nous allons faire du feu.

En effet je vis bientôt après de la flamme sur l'âtre de la cuisine. Elle devint plus claire et j'aperçus non plus Inésille et Camille, mais les deux

frères de Zoto pendus dans la cheminée.

Cette vision me mit hors de moi. Je sortis de mon lit ; je sautai par la fenêtre et me mis à courir dans la campagne. Un moment je pus me flatter d'avoir échappé à tant d'horreurs, mais je me retournai et je vis que j'étais suivi par les deux pendus. Je me mis encore à courir et je vis que les pendus étaient restés en arrière. Mais ma joie ne fut pas de longue durée. Les détestables êtres se mirent à faire la roue et furent en un instant sur moi. Je courus encore, enfin mes forces m'abandonnèrent.

Alors je sentis qu'un des pendus me saisissait par la cheville du pied gauche. Je voulus m'en débarrasser, mais l'autre pendu me coupa le chemin. Il se présenta devant moi, faisant des yeux épouvantables et tirant une langue rouge comme du fer que l'on sortirait du feu. Je demandai grâce, ce fut en vain. D'une main, il me saisit à la gorge et de l'autre, il m'arracha l'œil qui me manque. À la place de mon œil, il entra sa langue brûlante. Il m'en lécha le cerveau et me fit rugir de douleur.

Alors l'autre pendu, qui m'avait saisi la jambe gauche, voulut aussi jouer de la griffe. D'abord il commença par me chatouiller la plante du pied qu'il tenait. Puis le monstre en arracha la peau, en sépara tous les nerfs, les mit à nu et voulut jouer dessus comme sur un instrument de musique, mais comme je ne rendais pas un son qui lui fît plaisir, il enfonça son ergot dans mon jarret, pinça les tendons et se mit à les tordre comme on fait pour accorder une harpe. Enfin il se mit à jouer sur ma jambe dont il avait fait un psaltérion. J'entendis son rire diabolique. Tandis que la douleur m'arrachait des mugissements affreux, les hurlements de l'enfer y firent chorus. Mais lorsque j'en vins à entendre les grincements des damnés, il me sembla que chacune de mes fibres était broyée sous les dents des frères Zoto. Enfin je perdis connaissance. Le lendemain des pâtres me trouvèrent dans la campagne et me portèrent à cet ermitage. J'y ai confessé mes péchés et j'ai trouvé au pied de la croix quelque soulagement à mes maux. Ici le démoniaque poussa un affreux hurlement et se tut.

Alors l'ermite prit la parole et me dit :

— Jeune homme, vous voyez la puissance de Satan, priez et pleurez. Mais il est tard. Il faut nous séparer. Je ne vous propose pas de vous coucher dans ma cellule, car Pascheco fait pendant la nuit des cris qui pourraient

vous incommoder. Allez vous coucher dans la chapelle. Vous y serez sous la protection de la croix qui triomphe des démons.

Je répondis à l'ermite que je coucherais où il voudrait. Nous portâmes à la chapelle un petit lit de sangles. Je m'y couchai et l'ermite me souhaita le bonsoir.

Lorsque je me trouvai seul, le récit de Pascheco me revint à l'esprit. J'y trouvais beaucoup de conformité avec mes propres aventures et j'y réfléchissais encore lorsque j'entendis sonner minuit. Je ne savais pas si c'était l'ermite qui sonnait ou si j'aurais encore affaire à des revenants. Alors j'entendis gratter à ma porte. J'y allai et je demandai :

— Qui va là ?

Une petite voix me répondit :

— Nous avons froid, ouvrez-nous, ce sont vos petites femmes.

— Oui-da, maudits pendus, leur répondis-je, retournez à votre gibet et laissez-moi dormir.

Alors la petite voix me dit :

— Tu te moques de nous parce que tu es dans une chapelle, mais viens un peu dehors.

— J'y vais à l'instant, leur répondis-je.

J'allai chercher mon épée et je voulus sortir, mais je trouvai que la porte était fermée. Je le dis aux revenants qui ne répondirent point. J'allai me coucher et je dormis jusqu'au jour.

TROISIÈME JOURNÉE.

Je fus réveillé par l'ermite qui me parut très content de me voir sain et sauf. Il m'embrassa, me baigna les joues de ses larmes et me dit :

— Mon fils, il s'est passé cette nuit d'étranges choses. Dis-moi vrai : as-tu couché à la venta Quemada ? Les démons se sont-ils emparés de toi ? il y a encore du remède. Viens aux pieds de l'autel. Confesse tes fautes. Fais pénitence.

L'ermite se répandit en exhortations pareilles, puis il se tut pour attendre ma réponse. Alors je lui dis :

— Mon père, je me suis confessé en partant de Cadix. Depuis lors je ne crois pas avoir commis de péché mortel, si ce n'est peut-être en songe. Il est

véritable que j'ai couché à la venta Quemada, mais si j'y ai vu quelque chose, j'ai de bonnes raisons pour n'en point parler.

Cette réponse parut surprendre l'ermite ; il m'accusa d'être possédé du démon de l'orgueil et voulut me persuader qu'une confession générale m'était nécessaire, mais voyant que mon obstination était invincible, il quitta un peu son ton apostolique et, prenant un air plus naturel, il me dit :

— Mon enfant, votre courage m'étonne. Dites-moi qui vous êtes, l'éducation que vous avez reçue, et si vous croyez aux revenants ou bien si vous n'y croyez pas. Ne vous refusez pas à contenter ma curiosité.

Je lui répondis :

— Mon père, le désir que vous montrez de me connaître ne peut que me faire honneur, et je vous en suis obligé comme je le dois. Permettez que je me lève ; j'irai vous trouver à l'ermitage où je vous informerai de tout ce que vous voudrez savoir sur mon compte.

L'ermite m'embrassa encore et se retira.

Lorsque je fus habillé, j'allai le trouver. Il réchauffait du lait de chèvre qu'il me présenta avec du sucre et du pain ; lui-même mangea quelques racines cuites à l'eau.

Quand nous eûmes fini de déjeuner, l'ermite se tourna du côté du démoniaque et lui dit :

— Pascheco ! Pascheco ! Au nom de ton Rédempteur, je t'ordonne d'aller conduire mes chèvres sur la montagne.

Pascheco poussa un affreux hurlement et se retira. Alors je commençai mon histoire que je lui contai en ces termes :

Histoire d'Alphonse Van Worden.

Je suis issu d'une famille très ancienne, mais qui n'a eu que peu d'illustration et moins encore de biens. Tout notre patrimoine n'a jamais consisté qu'en un fief noble appelé Worden, relevant du cercle de Bourgogne et situé au milieu des Ardennes[107].

Mon père ayant un frère aîné dut se contenter d'une très mince légitime qui suffisait cependant pour l'entretenir honorablement à l'armée. Il fit toute la guerre de Succession et à la paix, le roi Philippe V lui donna le grade de lieutenant-colonel aux gardes wallonnes[108].

Il régnait alors dans l'armée espagnole un certain point d'honneur poussé jusqu'à la plus excessive délicatesse. Mon père enchérissait encore sur cet excès, et véritablement on ne peut l'en blâmer puisque l'honneur est proprement l'âme et la vie d'un militaire. Il ne se faisait pas dans Madrid un seul duel dont mon père ne réglât le cérémonial, et dès qu'il disait que les réparations étaient suffisantes, chacun se tenait pour satisfait. Si par hasard quelqu'un ne s'en montrait pas content, il avait aussitôt affaire avec mon père lui-même qui ne manquait pas de soutenir à la pointe de l'épée la valeur de chacune de ses décisions. De plus mon père avait un livre blanc dans lequel il écrivait l'histoire de chaque duel avec toutes les circonstances, ce qui lui donnait réellement un grand avantage pour pouvoir prononcer avec justice dans tous les cas embarrassants.

Toujours occupé de son tribunal de sang, mon père s'était fait voir peu sensible aux charmes de l'amour, mais enfin son cœur fut touché par les attraits d'une demoiselle encore assez jeune, appelée Uraque de Gomelez, fille de l'*oidor*[109] de Grenade, et du sang des anciens rois du pays. Des amis communs eurent bientôt rapproché les parties intéressées et le mariage fut conclu.

Mon père jugea à propos d'inviter à sa noce tous les gens avec qui il s'était battu. Il s'en trouva cent vingt-deux à table, treize absents de Madrid et trente-trois avec qui il s'était battu à l'armée, dont il n'avait pas de nouvelles. Ma mère m'a dit souvent que cette fête avait été extraordinairement gaie et que l'on y avait vu régner la plus grande cordialité, ce que je n'avais pas de peine à croire, car mon père avait au fond un excellent cœur et il était fort aimé de tout le monde.

De son côté, mon père étant très attaché à l'Espagne ne l'eût jamais quittée, mais, deux mois après son mariage, il reçut une lettre signée par le magistrat d'une ville de Bouillon[110]. On lui annonçait que son frère était mort sans enfants et que le fief lui était échu. Cette nouvelle jeta mon père dans le plus grand trouble et ma mère m'a conté qu'il était alors si distrait que l'on ne pouvait en tirer une parole. Enfin il ouvrit sa chronique des duels, choisit les douze hommes de Madrid qui en avaient eu le plus, les invita à se rendre chez lui et leur tint ce discours :

— Mes chers frères d'armes, vous savez assez combien de fois j'ai mis votre conscience en repos dans les cas où l'honneur semblait compromis.

Aujourd'hui je me vois moi-même obligé de recourir à vos lumières parce que je crains que mon propre jugement ne se trouve en défaut, ou plutôt qu'il ne soit obscurci par quelque sentiment de partialité. Voici la lettre que m'écrivent les magistrats de Bouillon dont le témoignage est respectable bien qu'ils ne soient pas gentilshommes. Dites-moi si l'honneur m'oblige à habiter le château de mes pères, ou si je dois continuer à servir le roi don Philippe qui m'a comblé de ses bienfaits et qui vient dernièrement de m'élever au rang de brigadier général. Je laisse la lettre sur la table et je me retire. Je reviendrai dans une demi-heure savoir ce que vous aurez décidé.

Après avoir ainsi parlé, mon père sortit en effet. Il entra au bout d'une demi-heure et alla aux voix. Il s'en trouva cinq pour rester au service, et sept pour aller vivre dans les Ardennes. Mon père se rangea sans murmure à l'avis du plus grand nombre.

Ma mère aurait bien voulu rester en Espagne, mais elle était si attachée à son époux qu'il ne put même s'apercevoir de la répugnance qu'elle avait à s'expatrier. Enfin l'on ne s'occupa plus que des préparatifs du voyage et de quelques personnes qui devaient en être afin de représenter l'Espagne au milieu des Ardennes. Quoique je ne fusse pas encore au monde, mon père, qui ne doutait pas que j'y vinsse, songea qu'il était temps de me donner un maître en fait d'armes. Pour cela il jeta les yeux sur Garcias Hierro[111], le meilleur prévôt de salle qu'il y eût à Madrid. Ce jeune homme, las de recevoir tous les jours des bourrades à la place de la Cevada[112], se détermina facilement à venir. D'un autre côté, ma mère ne voulant point partir sans un aumônier fit choix d'Inigo Velez, théologien gradué à Cuenza[113]. Il devait aussi m'instruire dans la religion catholique et la langue castillane. Tous ces arrangements furent pris un an et demi avant ma naissance.

Lorsque mon père fut prêt à partir, il alla prendre congé du roi et selon l'usage de la cour d'Espagne, il alla un genou en terre pour lui baiser la main, mais en le faisant il eut le cœur si serré qu'il tomba en défaillance, et l'on fut obligé de le transporter chez lui. Le lendemain il alla prendre congé de don Fernand de Lara, alors Premier ministre[114]. Ce seigneur le reçut avec une distinction extraordinaire et lui apprit que le roi lui accordait une pension de douze mille réales[115] avec le grade de *serhant* général qui revient à maréchal de camp. Mon père eût donné une partie de son sang

pour la satisfaction de se jeter encore une fois aux pieds de son maître, mais comme il avait déjà pris congé, il se contenta d'exprimer dans une lettre une partie des sentiments dont son cœur était plein. Enfin il quitta Madrid en répandant bien des larmes.

Mon père choisit la route de Catalogne pour revoir encore une fois les pays où il avait fait la guerre, et prendre congé de quelques-uns de ses anciens camarades qui avaient des commandements sur cette frontière. Ensuite il entra en France par Perpignan.

Son voyage jusqu'à Lyon ne fut troublé par aucun événement fâcheux, mais comme il était parti de cette ville avec des chevaux de poste, il fut devancé par une chaise qui, étant plus légère, arriva la première au relais. Mon père, qui arriva un instant après, vit que l'on mettait déjà les chevaux à la chaise. Aussitôt il prit son épée et, s'approchant du voyageur, il lui demanda la permission de l'entretenir un instant en particulier. Le voyageur qui était un colonel français, voyant à mon père un uniforme d'officier général, prit aussitôt son épée pour lui faire honneur. Ils entrèrent dans une auberge qui était vis-à-vis de la poste, et demandèrent une chambre. Lorsqu'ils furent seuls, mon père dit à l'autre voyageur :

— Seigneur cavalier, votre chaise a devancé mon carrosse pour arriver à la poste avant moi. Ce procédé, qui en lui-même n'est point une insulte, a cependant quelque chose de désobligeant dont je crois devoir vous demander raison.

Le colonel très surpris rejeta toute la faute sur les postillons et assura qu'il n'y en avait aucune de sa part.

— Seigneur cavalier, reprit mon père, je ne prétends pas non plus faire de ceci une affaire sérieuse et je me contenterai du premier sang.

En disant cela, il tira son épée.

— Attendez encore un instant, dit le Français, il me semble que ce ne sont point mes postillons qui ont devancé les vôtres, mais que ce sont les vôtres qui allant plus lentement sont restés en arrière.

Mon père, après avoir un peu réfléchi, dit au colonel :

— Seigneur cavalier, je crois que vous avez raison et si vous m'eussiez fait cette observation plus tôt et avant que j'eusse tiré l'épée, je pense que nous ne nous serions pas battus, mais vous sentez bien qu'au point où en sont les choses, il faut un peu de sang.

Le colonel, qui sans doute trouva cette dernière raison assez bonne, tira aussi son épée. Le combat ne fut pas long. Mon père se sentant blessé, baissa aussitôt la pointe de son épée et fit beaucoup d'excuses au colonel de la peine qu'il lui avait donnée. Celui-ci y répondit par des offres de services, donna l'adresse où on le trouverait à Paris, remonta dans sa chaise et partit.

Mon père jugea d'abord sa blessure très légère, mais il en était si couvert qu'un nouveau coup ne pouvait guère porter que sur une ancienne cicatrice. En effet le coup d'épée du colonel avait rouvert un ancien coup de mousquet dont la balle était restée. Le plomb fit de nouveaux efforts pour se faire jour, sortit enfin après un pansement de deux mois, et l'on se remit en route.

Mon père étant arrivé à Paris, son premier soin fut de rendre ses devoirs au colonel qui s'appelait le marquis d'Urfé[116]. C'était un des hommes de la cour dont on faisait le plus de cas. Il reçut mon père avec une extrême obligeance et lui offrit de le présenter au ministre, ainsi que dans les meilleures maisons. Mon père le remercia et le pria seulement de le présenter au duc de Tavannes qui était alors doyen des maréchaux, parce qu'il voulait être informé de tout ce qui regardait le tribunal du point d'honneur[117] dont il s'était fait toujours les plus hautes idées et dont il avait souvent parlé en Espagne comme d'une institution très sage, et qu'il aurait bien voulu voir introduire dans le royaume. Le maréchal reçut mon père avec beaucoup de politesse et le recommanda au chevalier de Bélièvre, premier exempt de messeigneurs les maréchaux et rapporteur de leur tribunal[118].

Comme le chevalier venait souvent chez mon père, il eut connaissance de sa chronique des duels. Cet ouvrage lui parut unique dans son genre et il demanda la permission de le communiquer à messeigneurs les maréchaux qui en jugèrent comme leur premier exempt et firent demander à mon père la faveur d'en faire une copie qui serait gardée au greffe de leur tribunal. Nulle proposition ne pouvait flatter davantage mon père et il en ressentit une joie inexprimable.

De pareils témoignages d'estime rendaient le séjour de Paris très agréable à mon père, mais ma mère en jugeait autrement. Elle s'était fait une loi non seulement de ne point apprendre le français, mais même de ne pas écouter lorsqu'on parlait cette langue. Son confesseur Inigo Velez ne cessait de faire d'amères plaisanteries sur les libertés de l'Église gallicane[119], et

Garcias Hierro terminait toutes les conversations par décider que les Français étaient des gavaches[120].

Enfin on quitta Paris ; l'on arriva au bout de quatre jours à Bouillon. Mon père s'y fit reconnaître du magistrat et alla prendre possession de son fief.

Le toit de nos pères, privé de la présence de ses maîtres, l'était aussi d'une partie de ses tuiles si bien qu'il pleuvait dans les chambres autant que dans la cour, avec la différence que le pavé de la cour séchait très promptement, au lieu que l'eau avait fait dans les chambres des mares qui ne séchaient jamais. Cette inondation domestique ne déplut pas à mon père parce qu'elle lui rappelait le siège de Lérida où il avait passé trois semaines les jambes dans l'eau[121].

Cependant son premier soin fut de placer à sec le lit de son épouse. Il y avait dans le salon de compagnie une cheminée à la flamande autour de laquelle quinze personnes pouvaient se chauffer à l'aise, et le manteau de la cheminée y formait comme un toit soutenu par deux colonnes de chaque côté. L'on boucha le tuyau de cette cheminée et sous son manteau, l'on put placer le lit de ma mère avec sa table de nuit et une chaise, et comme l'âtre était élevé d'un pied au-dessus, il formait une sorte d'île assez inabordable.

Mon père s'établit de l'autre côté du salon sur des tables jointes par des planches et, de son lit à celui de ma mère, on pratiqua une jetée fortifiée dans le milieu par une sorte de batardeau, construit de coffres et de caisses. Cet ouvrage fut achevé le jour même de notre arrivée au château, et je suis venu au monde neuf mois après, jour pour jour[122].

Tandis que l'on travaillait avec beaucoup d'activité aux réparations les plus nécessaires, mon père reçut une lettre qui le combla de joie. Elle était signée par le maréchal de Tavannes et ce seigneur lui demandait son opinion sur une affaire d'honneur qui alors occupait le tribunal. Cette faveur authentique parut à mon père d'une telle conséquence qu'il la voulut célébrer en donnant une fête à tout le voisinage. Mais nous n'avions pas de voisins si bien que la fête se borna à un fandango exécuté par le maître d'armes et la signora Frasca[123], première camériste de ma mère.

Mon père, en répondant à la lettre du maréchal, demanda qu'on voulût bien dans la suite lui communiquer les extraits des procédures portées au tribunal. Cette grâce lui fut accordée et tous les premiers de chaque mois, il

en recevait un pli qui suffisait pendant plus de quatre semaines aux entretiens et menus devis dans les soirées d'hiver autour de la grande cheminée, et pendant l'été sur deux bancs qui étaient devant la porte du château.

Pendant toute la grossesse de ma mère, mon père lui parla toujours du fils qu'elle aurait, et il songea à me donner un parrain. Ma mère penchait pour le maréchal de Tavannes ou pour le marquis d'Urfé. Mon père convenait que ce serait beaucoup d'honneur pour nous, mais il craignit que ces deux seigneurs ne crussent lui faire trop d'honneur et, par une délicatesse bien placée, il se décida pour le chevalier de Bélièvre qui de son côté accepta avec estime et reconnaissance.

Enfin je vins au monde ; à trois ans, je tenais déjà un petit fleuret et à six, je pouvais tirer un coup de pistolet sans cligner les yeux. J'avais environ sept ans lorsque nous eûmes la visite de mon parrain. Ce gentilhomme s'était marié à Tournai et il exerçait la charge de lieutenant de la connétablie[124] et rapporteur du point d'honneur. Ce sont des emplois dont l'institution remonte au temps des jugements par champions, et dans la suite ils ont été réunis au tribunal des maréchaux de France.

Madame de Bélièvre était d'une santé très délicate et son mari la menait aux eaux de Spa[125]. Tous deux me prirent en une extrême affection et comme ils n'avaient point d'enfants, ils conjurèrent mon père de leur confier mon éducation qui aussi bien n'eût pu être soignée dans une contrée aussi solitaire que celle, du château de Worden. Mon père y consentit, déterminé surtout par la charge de rapporteur du point d'honneur qui lui promettait que dans la maison de Bélièvre, je ne manquerais pas d'être imbu de bonne heure de tous les principes qui devaient un jour déterminer ma conduite.

Il fut d'abord question de me faire accompagner par Garcias Hierro parce que mon père jugeait que la plus noble manière de se battre était à l'épée et le poignard dans la main gauche, genre d'escrime tout à fait inconnu en France. Mais comme mon père avait pris l'habitude de tirer tous les matins à la muraille avec Hierro et que cet exercice était devenu nécessaire à sa santé, il ne crut pas devoir s'en priver.

Il fut aussi question d'envoyer avec moi le théologien Inigo Velez, mais comme ma mère ne savait toujours que l'espagnol, il était bien naturel qu'elle ne pût se passer d'un confesseur qui sût cette langue ; si bien que je

n'eus pas auprès de moi les deux hommes qui avant ma naissance avaient été destinés à faire mon éducation. Cependant on me donna un valet de chambre espagnol pour m'entretenir dans l'usage de la langue castillane.

Je partis pour Spa avec mon parrain, nous y passâmes deux mois, nous fîmes un voyage en Hollande et nous arrivâmes à Tournai vers la fin de l'automne. Le chevalier de Bélièvre répondit parfaitement à la confiance que mon père avait eue en lui et, pendant six ans, il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à faire un jour de moi un excellent officier. Au bout de ce temps, madame de Bélièvre vint à mourir ; son mari quitta la Flandre pour venir s'établir à Paris, et je fus rappelé dans la maison paternelle.

Après un voyage que la saison avancée rendit assez fâcheux, j'arrivai au château environ deux heures après le soleil couché, et j'en trouvai les habitants rassemblés autour de la grande cheminée. Mon père, bien que charmé de me voir, ne s'abandonna point à des démonstrations qui eussent pu compromettre ce que vous autres Espagnols appelez la *gravedad.* Ma mère me baigna de ses larmes. Le théologien Inigo Velez me donna sa bénédiction et le spadassin Hierro me présenta un fleuret. Nous fîmes un assaut dont je me tirai d'une manière au-dessus de mon âge. Mon père était trop connaisseur pour ne pas s'en apercevoir, et sa gravité fit place à la plus vive tendresse. On servit à souper et l'on y fut très gai.

Après souper, l'on se remit autour de la cheminée et mon père dit au théologien :

— Révérend don Inigo Velez, vous me feriez plaisir d'aller chercher votre gros volume dans lequel il y a tant d'histoires merveilleuses, et de nous en lire quelqu'une.

Le théologien monta dans sa chambre et en revint avec un in-folio relié en parchemin blanc que le temps avait rendu jaune. Il l'ouvrit au hasard et y lut ce qui suit :

Histoire de Trivulce de Ravenne[126].

Il y avait une fois dans une ville d'Italie appelée Ravenne un jeune homme appelé Trivulce. Il était beau, riche et rempli d'une haute opinion de lui-même. Les jeunes filles de Ravenne se mettaient aux fenêtres pour le voir passer, mais aucune ne lui plaisait ou s'il prenait quelquefois un peu de

goût pour l'une ou pour l'autre, il ne le lui témoignait pas dans la crainte de lui faire trop d'honneur ; enfin tout cet orgueil ne put tenir contre les charmes de la jeune et belle Nina Dei-Gieraci. Trivulce daigna lui déclarer son amour. Nina répondit que le seigneur Trivulce lui faisait bien de l'honneur, mais que depuis son enfance elle aimait son cousin Thebaldo Dei-Gieraci[127] et que sûrement elle n'aimerait jamais que lui. À cette réponse inattendue, Trivulce sortit en donnant des marques de la plus extrême fureur.

Huit jours après, qui était un dimanche, comme tous les citoyens de Ravenne allaient à l'église métropolitaine de Saint-Pierre[128], Trivulce distingua dans la foule Thebaldo donnant le bras à sa cousine. Il mit son manteau sur son nez et les suivit. Lorsqu'on fut entré dans l'église où il n'est point permis de cacher son visage dans son manteau, les deux amants se seraient facilement aperçus que Trivulce les suivait, mais ils n'étaient occupés que de leur amour et ils y songeaient plus qu'à la messe, ce qui est un grand péché.

Cependant Trivulce s'était assis dans un banc derrière eux. Il entendait tous leurs discours et il en nourrissait sa rage. Alors un prêtre monta en chaire et dit :

— Je suis ici pour publier les bans de Thebaldo et de Nina Dei-Gieraci ; quelqu'un fait-il opposition à leur mariage ?

— J'y fais opposition ! s'écria Trivulce, et en même temps il donna vingt coups de poignard aux deux amants. On voulut l'arrêter, mais il donna encore des coups de poignard, sortit de l'église, puis de la ville et gagna l'État de Venise.

Trivulce était orgueilleux, gâté par la fortune, mais son âme était sensible. Les remords vengèrent ses victimes : il traîna de ville en ville une existence déplorable. Au bout de quelques années, ses parents arrangèrent son affaire et il revint à Ravenne, mais ce n'était plus ce même Trivulce rayonnant de bonheur et fier de ses avantages. Il était si changé que sa nourrice elle-même ne le reconnut point.

Dès le premier jour de son arrivée, Trivulce demanda où était le tombeau de Nina. On lui dit qu'elle était enterrée avec son cousin dans l'église de Saint-Pierre, tout auprès de la place où ils avaient été assassinés. Trivulce y

entra en tremblant, et lorsqu'il fut auprès du tombeau il l'embrassa et versa un torrent de larmes.

Quelle que fût la douleur qu'éprouva dans ce moment le malheureux assassin, il sentit que les pleurs l'avaient soulagé. C'est pourquoi il donna sa bourse au sacristain et obtint de lui de pouvoir entrer dans l'église toutes les fois qu'il le voudrait ; si bien qu'il finit par y venir tous les soirs, et le sacristain qui s'y était accoutumé y faisait peu d'attention.

Un soir Trivulce, qui n'avait pas dormi la nuit précédente, s'endormit auprès du tombeau, et lorsqu'il se réveilla il trouva que l'église était fermée. Il prit aisément le parti d'y passer la nuit parce qu'il aimait à entretenir sa tristesse et nourrir sa mélancolie. Il entendait successivement sonner les heures et il eût voulu être à celle de sa mort.

Enfin minuit sonna. Alors la porte de la sacristie s'ouvrit et Trivulce vit entrer le sacristain, tenant sa lanterne dans une main et un balai dans l'autre. Mais ce sacristain n'était qu'un squelette. Il avait un peu de peau sur le visage et comme des yeux fort creux, mais son surplis qui collait sur ses os faisait assez voir qu'il n'avait pas de chair du tout.

L'affreux sacristain posa sa lanterne sur le maître-autel et alluma les cierges comme pour vêpres. Ensuite il se mit à balayer l'église et épousseter les bancs. Il passa même plusieurs fois près de Trivulce, mais il ne parut point l'apercevoir.

Enfin il alla à la porte de la sacristie et sonna la cloche. Alors les tombeaux s'ouvrirent, les morts y parurent, enveloppés de leurs linceuls, et entonnèrent des litanies sur un ton fort mélancolique.

Après qu'ils eurent ainsi psalmodié pendant quelque temps, un mort revêtu d'un surplis et d'une étole monta sur la chaire et dit :

— Mes frères, je suis ici pour publier les bans de Thebaldo et de Nina Dei-Gieraci ; damné Trivulce, y faites-vous opposition ?

Mon père interrompit ici le théologien et, se tournant vers moi, il me dit :

— Mon fils Alphonse, à la place de Trivulce, auriez-vous eu peur ?

Je lui répondis :

— Mon cher père, il me semble que j'aurais eu grand'peur.

Alors mon père se leva furieux, sauta sur son épée et voulut me la passer au travers du corps. On se mit au-devant de lui et enfin on l'apaisa un peu.

Cependant, lorsqu'il eut repris sa place, il me lança un regard terrible et me dit :

— Fils indigne de moi, ta lâcheté déshonore en quelque façon le régiment des gardes wallonnes où j'avais intention de te faire entrer.

Après ces durs reproches qui manquèrent à me faire mourir de honte, il se fit un grand silence. Garcias le rompit le premier et s'adressant à mon père, il lui dit :

— Monseigneur, si j'osais dire mon avis à Votre Excellence, ce serait de prouver à Monsieur votre fils qu'il n'y a point de revenants ni de spectres ni de morts qui chantent des litanies, et qu'il ne peut y en avoir. De cette manière-là, il n'en aurait sûrement pas peur.

— Monsieur Hierro, répondit mon père avec un peu d'aigreur, vous oubliez que j'ai eu l'honneur de vous montrer hier une histoire de revenants écrite de la propre main de mon bisaïeul.

— Monseigneur, reprit Garcias, je ne donne pas un démenti au bisaïeul de Votre Excellence.

— Qu'appelez-vous, dit mon père, « je ne donne pas un démenti » ? Savez-vous que cette expression suppose la possibilité d'un démenti donné par vous à mon bisaïeul ?

— Monseigneur, dit encore Garcias, je sais bien que je suis trop peu de chose pour que Monseigneur votre bisaïeul voulût tirer quelque satisfaction de moi.

Alors mon père, prenant encore un air plus terrible, dit :

— Hierro, que le ciel vous préserve de faire des excuses, car elles supposeraient une offense.

— Enfin, dit Garcias, il ne me reste plus qu'à me soumettre au châtiment qu'il plaira à Votre Excellence de m'infliger au nom de son bisaïeul ; seulement pour l'honneur de ma profession, je voudrais que cette peine me fût imposée par votre aumônier pour que je pusse la considérer comme pénitence ecclésiastique.

— Cette idée n'est point mauvaise, dit alors mon père d'un ton plus tranquille. Je me rappelle avoir écrit autrefois un petit traité sur les satisfactions admissibles dans les cas où le duel ne pouvait avoir lieu. Laissez-moi y réfléchir.

Mon père parut d'abord s'occuper de cet objet, mais de réflexions en réflexions, il finit par s'endormir dans son fauteuil. Ma mère dormait déjà

ainsi que le théologien, et Gardas ne tarda pas à suivre leur exemple. Alors je crus devoir me retirer, et c'est ainsi que s'est passée la première journée de mon retour à la maison paternelle.

Le lendemain je fis des armes avec Garcias. J'allai à la chasse, on soupa, et lorsqu'on fut levé de table mon père pria encore le théologien d'aller chercher son gros volume. Le révérend obéit, l'ouvrit au hasard et lut ce que je vais raconter.

Histoire de Landulphe de Ferrare.

Dans une ville d'Italie appelée Ferrare, il y avait un jeune homme appelé Landulphe. C'était un libertin sans religion en horreur à toutes les bonnes âmes du pays. Ce méchant aimait passionnément le commerce des courtisanes, et il avait fait le tour de toutes celles de la ville, mais aucune ne lui plut autant que Blanca de Rossi parce qu'elle surpassait toutes les autres en impureté.

Blanca était non seulement libertine, intéressée, dépravée, mais elle voulait encore que ses amants fissent pour elle des actions déshonorantes. Elle exigea de Landulphe qu'il la conduisît tous les soirs chez lui et la fit souper avec sa mère et sa sœur. Landulphe alla aussitôt chez sa mère et lui en fit la proposition comme de la chose du monde la plus convenable. La bonne mère fondit en larmes et conjura son fils d'avoir égard à la réputation de sa sœur. Landulphe fut sourd à ses prières et promit seulement de tenir la chose aussi secrète qu'il pourrait, puis il alla chez Blanca et la conduisit chez lui.

La mère et la sœur de Landulphe reçurent la courtisane mieux qu'elle ne méritait. Mais celle-ci voyant leur bonté en redoubla d'insolence ; elle tint à souper des propos très libres et donna à la sœur de son amant des leçons dont elle se serait bien passée. Enfin elle lui signifia ainsi qu'à sa mère qu'elles feraient bien de s'en aller parce qu'elle voulait rester seule avec Landulphe.

Le lendemain la courtisane raconta cette histoire dans toute la ville, et pendant plusieurs jours on ne parla pas d'autre chose ; si bien que le bruit public en informa bientôt Odoardo Zampi, frère de la mère de Landulphe. Odoardo était un homme que l'on n'offensait point impunément. Il crut l'être

dans la personne de sa sœur et fit dès le jour même assassiner l'infâme Blanca. Landulphe étant allé voir sa maîtresse la trouva poignardée et nageant dans son sang. Il apprit bientôt que c'était son oncle qui avait fait le coup ; il courut chez lui pour l'en punir, mais il le trouva environné des plus braves de la ville qui se moquèrent de son ressentiment.

Landulphe, ne sachant sur qui exercer sa fureur, courut chez sa mère avec l'intention de l'accabler d'outrages. La pauvre femme était avec sa fille et allait se mettre à table. Lorsqu'elle vit entrer son fils, elle lui demanda si Blanca viendrait souper.

— Puisse-t-elle venir, dit Landulphe, et te mener en enfer avec ton frère et toute la famille des Zampi !

La pauvre mère tomba à genoux et dit :

— Ô mon Dieu, pardonne-lui ses blasphèmes.

Dans ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas et l'on vit entrer un spectre hâve, déchiré de coups de poignard et conservant néanmoins avec Blanca une affreuse ressemblance. La mère et la sœur de Landulphe se mirent en prière et Dieu leur fit la grâce de pouvoir soutenir ce spectacle sans expirer d'horreur. Le fantôme, s'avançant à pas lents, s'assit à table comme pour souper. Landulphe, avec un courage que le démon seul pouvait inspirer, osa prendre un plat et l'offrir. Le fantôme ouvrit une bouche si grande que sa tête parut se partager en deux, et il en sortit une flamme rougeâtre. Ensuite il avança une main toute brûlée, prit un morceau, l'avala et on l'entendit tomber sous la table. Lorsque le plat fut vide, le fantôme, fixant Landulphe avec des yeux épouvantables, lui dit :

— Landulphe, quand je soupe ici, j'y couche. Allons, mets-toi au lit…

Ici mon père interrompit l'aumônier et se tournant de mon côté, il me dit :

— Mon fils Alphonse, à la place de Landulphe, auriez-vous eu peur ?

Je lui répondis :

— Mon père, je vous assure que je n'aurais pas eu la plus légère frayeur.

Mon père parut satisfait de cette réponse et fut très gai pendant tout le reste de la veillée.

Nos jours se passaient ainsi sans que rien n'en altérât l'uniformité ; si ce n'est que dans la belle saison, au lieu de se mettre autour de la cheminée, on s'asseyait sur des bancs qui étaient près de la porte. Six ans entiers se sont

écoulés dans cette douce tranquillité et à présent il me semble que ce soient autant de semaines.

Lorsque j'eus achevé ma dix-septième année, mon père songea à me faire entrer au régiment des gardes wallonnes et en écrivit à un de ses anciens camarades sur lesquels il comptait le plus. Ces dignes et respectables militaires réunirent en ma faveur tout ce qu'ils avaient de crédit, et obtinrent une commission de capitaine. Quand mon père eut reçu cette nouvelle, il éprouva un saisissement si vif que l'on craignit pour ses jours. Mais il se rétablit promptement et ne songea plus qu'aux préparatifs de mon départ. Il voulut que j'allasse par mer afin d'entrer en Espagne par Cadix et me présenter d'abord à don Henri de Sa[129] commandant de la province et qui avait le plus contribué à mon avancement.

Lorsque la chaise de poste fut déjà toute attelée dans la cour du château, mon père me conduisit dans sa chambre et, après en avoir fermé la porte, il me dit :

— Mon cher Alphonse, je vais vous confier un secret que je tiens de mon père et que vous ne confierez qu'à votre fils lorsque vous l'en croirez digne.

Comme je ne doutais pas qu'il ne s'agît de quelque trésor caché, je répondis que je n'avais jamais regardé l'or que comme un moyen de venir au secours des malheureux.

Mais mon père me répondit :

— Non, mon cher Alphonse, il ne s'agit ici ni d'or ni d'argent. Je veux vous enseigner une botte secrète avec laquelle en parant au contre et marquant la flanconade, vous êtes sûr de désarmer votre ennemi.

Alors il prit des fleurets, me montra la botte en question, me donna sa bénédiction et me conduisit à ma voiture. Je baisai encore la main de ma mère et je partis.

J'allai en poste jusqu'à Flessingue où je trouvai un vaisseau qui me porta à Cadix. Don Henri de Sa me reçut comme si j'eusse été son propre fils ; il s'occupa de mon équipage et me recommanda deux domestiques dont l'un s'appelait Lopez, et l'autre Moschito. De Cadix j'ai été à Séville, et de Séville à Cordoue, puis je suis venu à Andujar où j'ai pris le chemin de la Sierra Morena. J'ai eu le malheur d'être séparé de mes domestiques près de

l'abreuvoir de Los Alcornoques. Cependant je suis arrivé le même jour à la venta Quemada, et hier au soir dans votre ermitage.

— Mon cher enfant, me dit Termite, votre histoire m'a vivement intéressé et je vous suis très obligé d'avoir bien voulu me la raconter. Je vois bien à présent que de la manière dont vous avez été élevé, la peur est un sentiment qui vous doit être tout à fait étranger. Mais puisque vous avez couché à la venta Quemada, je crains bien que vous ne soyez exposé aux obsessions des deux pendus et que vous n'ayez le triste sort du démoniaque.

— Mon père, répondis-je à l'anachorète, j'ai beaucoup réfléchi cette nuit au récit du seigneur Pascheco. Bien qu'il ait le diable au corps, il n'en est pas moins gentilhomme et, à ce titre, je le crois incapable de manquer à ce que l'on doit à la vérité. Mais Inigo Velez, aumônier de notre château, m'a dit que s'il y a eu des possédés dans les premiers siècles de l'Église, il n'y en avait sûrement plus à présent ; et son témoignage me paraît d'autant plus respectable que mon père m'a ordonné de croire Inigo sur toutes les matières qui ont rapport à notre religion.

— Mais, dit l'ermite, n'avez-vous pas vu la mine affreuse du possédé, et comme les démons l'ont rendu borgne ?

Je lui répondis :

— Mon père, le seigneur Pascheco peut avoir perdu l'œil d'une autre manière. Au reste je m'en rapporte sur toutes ces choses à ceux qui en savent plus que moi. Il me suffit de n'avoir peur ni des revenants ni des vampires. Cependant si vous voulez me donner quelque sainte relique pour me préserver de leurs entreprises, je vous promets de la porter avec foi et vénération.

L'ermite me parut sourire un peu de cette naïveté, puis il me dit :

— Je vois, mon cher enfant, que vous avez encore de la foi, mais je crains que vous n'y persistiez pas. Ces Gomelez, de qui vous descendez par les femmes, sont tous nouveaux chrétiens. Quelques-uns même sont, à ce que l'on dit, musulmans au fond du cœur. S'ils vous offraient une fortune immense pour changer de religion, l'accepteriez-vous ?

— Non assurément, lui répondis-je, il me semble que de renoncer à sa religion ou d'abandonner ses drapeaux sont deux choses également déshonorantes.

L'ermite parut encore sourire, puis il me dit :

— Je vois avec chagrin que vos vertus reposent sur un point d'honneur fort exagéré, et je vous avertis que vous ne trouverez plus Madrid aussi ferrailleur qu'il était au temps de votre père. De plus les vertus ont d'autres principes plus sûrs. Mais je ne veux pas vous arrêter davantage, car vous avez une forte journée à faire avant que d'arriver à la venta del Pegnon ou « cabaret du Rocher ». L'hôte y est resté en dépit des voleurs parce qu'il comptait sur la protection d'une bande de Bohémiens campés dans les environs. Après-demain vous arriverez à la venta de Cardegnas[130] où vous serez déjà hors de la Sierra Morena. J'ai mis quelques provisions dans les poches de votre selle.

Ayant dit ces choses, l'ermite m'embrassa tendrement, mais il ne me donna point de relique pour me préserver des démons. Je ne voulus plus lui en parler et je montai à cheval.

Chemin faisant, je me mis à réfléchir sur les maximes que je venais d'entendre, ne pouvant concevoir qu'il y eût pour les vertus des bases plus solides que le point d'honneur qui me semblait comprendre à lui seul toutes les vertus. J'étais encore occupé de ces réflexions lorsqu'un cavalier sortant tout à coup de derrière un rocher me coupa le chemin et me dit :

— Vous appelez-vous Alphonse ?

Je répondis qu'oui.

— Si cela est, dit le cavalier, je vous arrête de la part du roi et de la très sainte Inquisition. Rendez-moi votre épée.

J'obéis sans réplique. Alors le cavalier donna un coup de sifflet et, de tous les côtés, je vis des gens armés fondre sur moi. Ils m'attachèrent les mains derrière le dos et nous primes dans les montagnes un chemin de traverse qui au bout d'une heure nous conduisit à un château très fort. Le pont-levis se baissa et nous entrâmes. Comme nous étions encore sous le donjon, l'on ouvrit une petite porte de côté et l'on me jeta dans un cachot sans se donner seulement la peine de défaire les liens qui me tenaient garrotté.

Le cachot était tout à fait obscur et, n'ayant pas les mains libres pour les mettre devant moi, j'aurais eu de la peine à y marcher sans donner du nez contre les murailles. C'est pourquoi je m'assis à la place où je me trouvais et, comme on l'imagine aisément, je me mis à réfléchir sur ce qui pouvait avoir donné lieu à mon emprisonnement. Ma première et ma seule idée fut

que l'inquisition s'était emparée de mes belles cousines et que les négresses avaient dit tout ce qui s'était passé à la venta Quemada. Dans la supposition que je fusse interrogé sur le compte des belles Africaines, je n'avais que le choix, ou de les trahir et de manquer à ma parole d'honneur, ou de nier que je les connusse, ce qui m'aurait embarqué dans une suite de honteux mensonges. Après m'être un peu consulté sur le parti que j'avais à prendre, je me décidai pour le silence le plus absolu et je pris une ferme résolution de ne rien répondre à tous les interrogatoires.

Ce doute une fois éclairci dans mon esprit, je me mis à rêver aux événements des deux jours précédents. Je ne doutai pas que mes cousines ne fussent des femmes en chair et en os. J'en étais averti par je ne sais quel sentiment plus fort que tout ce qu'on m'avait dit sur la puissance des démons. Quant au tour que quatrième journée l'on m'avait joué de me mettre sous la potence, j'en étais fort indigné.

Cependant les heures se passaient. Je commençais d'avoir faim et, comme j'avais entendu dire que les cachots étaient quelquefois garnis de pain et d'une cruche d'eau, je me mis à chercher avec les jambes et les pieds si je ne trouverais pas quelque chose de semblable. Effectivement je sentis bientôt un corps étranger qui se trouva être la moitié d'un pain. La difficulté était de la porter à ma bouche. Je me couchai à côté du pain et je voulus le saisir avec les dents, mais il m'échappait et glissait faute de résistance. Je le poussai tant que je l'appuyai contre le mur, alors je pus manger parce que le pain était coupé par le milieu. S'il avait été entier, je n'aurais pu y mordre. Je trouvai aussi une cruche, mais il me fut impossible de boire. À peine avais-je humecté mon gosier que toute l'eau se versa. Je poussai plus loin mes recherches : je trouvai de la paille dans un coin et je m'y couchai. Mes mains étaient artistement nouées, c'est-à-dire très fort, mais sans me faire du mal, si bien que je n'eus pas de peine à m'endormir[131].

QUATRIÈME JOURNÉE.

J'avais dormi plusieurs heures, lorsqu'on vint me réveiller. Je vis entrer un moine de saint Dominique, suivi de plusieurs hommes de très mauvaise mine. Quelques-uns portaient des flambeaux, d'autres des instruments qui m'étaient tout à fait inconnus et que je jugeai devoir servir à des tortures. Je me rappelai mes résolutions et je m'y raffermis. Je songeai à mon père. Il

n'avait jamais eu la torture. Mais n'avait-il pas souffert entre les mains des chirurgiens mille opérations douloureuses ? Je savais qu'il les avait souffertes sans proférer une plainte. Je résolus de l'imiter, de ne pas proférer une parole et, s'il était possible, de ne pas laisser échapper un soupir. L'inquisiteur se fit donner un fauteuil, s'assit auprès de moi, prit un air doux et patelin, et me tint à peu près ce discours :

— Mon cher, mon doux enfant, rends grâce au ciel qui t'a conduit dans ce cachot. Mais dis-moi, pourquoi y es-tu ? Quelle faute as-tu commise ? Confesse-toi, répands tes larmes dans mon sein… Tu ne me réponds pas ? Hélas ! mon enfant, tu as tort. Nous n'interrogeons point, c'est notre méthode. Nous laissons au coupable le soin de s'accuser lui-même. Cette confession, quoiqu'un peu forcée, n'est pas sans quelque mérite, surtout lorsque le coupable dénonce ses complices. Tu ne réponds pas ? Tant pis pour toi. Allons, il faut te mettre sur les voies : connais-tu deux princesses de Tunis ? ou plutôt deux infâmes sorcières, vampires exécrables et démons incarnés… Tu ne dis rien ! Que l'on fasse venir ces deux infantes de Lucifer.

Ici l'on amena mes deux cousines qui avaient comme moi les mains liées derrière le dos. Puis l'inquisiteur continua en ces termes :

— Tu ne dis rien encore. Mon cher fils, les reconnais-tu ? Tu ne dis rien ? Mon cher fils, ne t'effraye point de ce que je vais te dire. On va te faire un peu de mal. Tu vois ces deux planches : on y mettra tes jambes, on les serrera avec une corde. Ensuite on mettra entre tes jambes les coins que tu vois ici, et on les enfoncera à coups de marteau. D'abord les pieds enfleront, ensuite le sang jaillira de tes orteils, et les ongles des autres doigts tomberont tous. Ensuite la plante de tes pieds crèvera et l'on en verra sortir une graisse mêlée de chairs écrasées. Cela te fera beaucoup de mal. Tu ne réponds rien ? Aussi tout cela n'est-il encore que la question ordinaire… Cependant tu t'évanouiras. Voici des flacons remplis de divers esprits avec lesquels on te fera revenir… Lorsque tu auras repris tes sens, on ôtera ces coins et l'on mettra ceux-ci qui sont beaucoup plus gros… Au premier coup, tes genoux et tes chevilles se briseront. Au second, tes jambes se fendront dans leur longueur. La moelle en sortira et coulera sur cette paille, mêlée avec ton sang. Tu ne veux pas parler ? Allons, qu'on lui serre les pouces. (Les bourreaux prirent mes jambes et les attachèrent entre les planches.) Tu

ne veux pas parler ? Placez les coins ! Tu ne veux pas parler ?… Levez les marteaux[132] !…

En ce moment, on entendit une décharge d'armes à feu. Émina s'écria :

— Ô Mahomet, nous sommes sauvés. Zoto est venu à notre secours.

Zoto entra avec sa troupe, mit les bourreaux à la porte et attacha l'inquisiteur à un anneau rivé dans la muraille du cachot. Puis il nous dégarrotta, les deux Mauresques et moi. Le premier usage qu'elles firent de la liberté de leurs bras fut de se jeter dans les miens. On nous sépara. Zoto me dit de monter à cheval et de prendre les devants, m'assurant qu'il suivrait bientôt avec les deux dames.

L'avant-garde avec laquelle je partis était de quatre cavaliers. À la pointe du jour, nous arrivâmes en un lieu fort désert où nous trouvâmes un relais. Ensuite nous suivîmes de hauts sommets et des crêtes de montagnes chenues[133].

Vers les quatre heures, nous arrivâmes à de certains creux de rocher où nous devions passer la nuit ; mais je me félicitai bien d'y être venu pendant qu'il faisait encore jour, car la vue en était admirable et devait surtout me paraître telle à moi qui n'avais vu que les Ardennes de la Zélande. J'avais à mes pieds cette belle *vega de Granada* que les Grenadins appellent par contre-vérité la *nuestra vegilla*[134]. Je la voyais tout entière avec ses six villes, ses quarante villages ; le cours tortueux du Genil, les torrents qui se précipitaient du haut des Alpujarras, des bosquets, de frais ombrages, des édifices, des jardins et une immense quantité de *quintas* ou « métairies ». Charmé de voir que mon œil pouvait à la fois embrasser tant de beaux objets, je m'abandonnai à la contemplation. Je sentis que je devenais amant de la nature. J'oubliai mes cousines ; cependant elles arrivèrent bientôt dans des litières portées sur des chevaux. Elles prirent place sur des carreaux dans la grotte et lorsqu'elles furent un peu reposées, je leur dis :

— Mesdames, je ne me plains point de la nuit que je passai à la venta Quemada, mais je vous avoue qu'elle a fini d'une manière qui m'a infiniment déplu.

Émina me répondit :

— Mon Alphonse, ne nous accusez que de la belle partie de vos songes. Mais de quoi vous plaignez-vous ? N'avez-vous pas eu une occasion de faire preuve d'un courage plus qu'humain ?

— Comment, lui répondis-je, quelqu'un douterait ici de mon courage ? Si je savais le trouver, je me battrais avec lui sur un manteau ou le mouchoir en bouche[135].

Émina me répondit :

— Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre mouchoir et votre manteau. Il y a des choses que je ne puis vous dire ; il y en a que je ne sais pas moi-même. Je ne fais rien que par les ordres du chef de notre famille, successeur du scheik Massoud et qui sait tous les secrets de Cassar-Gomelez. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous êtes notre très proche parent. L'*oidor* de Grenade, père de votre mère, avait eu un fils qui fut trouvé digne d'être initié. Il embrassa la religion musulmane et épousa les quatre filles du dey de Tunis alors régnant. La cadette seule eut des enfants, et elle est notre mère. Peu de temps après la naissance de Zibeddé, mon père et ses trois autres femmes moururent dans une contagion qui à cette époque désola toute la côte de Barbarie[136]… Mais laissons là toutes ces choses que peut-être vous saurez un jour. Parlons de vous, de la reconnaissance que nous vous devons, ou plutôt de notre admiration pour vos vertus. Avec quelle indifférence vous avez regardé les apprêts du supplice ! Quel respect religieux pour votre parole ! Oui, Alphonse, vous surpassez tous les héros de notre race, et nous sommes devenues votre bien.

Zibeddé, qui laissait volontiers parler sa sœur lorsque la conversation était sérieuse, reprenait ses droits lorsqu'elle prenait le ton du sentiment. Enfin je fus flatté, caressé, content de moi-même et des autres. Puis arrivèrent les négresses ; on donna le souper et Zoto nous servit lui-même avec les marques du plus profond respect. Ensuite les négresses firent pour mes cousines un assez bon lit dans une espèce de grotte. J'allai me coucher dans une autre et nous goûtâmes tous un repos dont nous avions besoin.

CINQUIÈME JOURNÉE.

Le lendemain la caravane fut sur pied de bonne heure. Nous descendîmes les montagnes et tournâmes dans de creux vallons ou plutôt dans des précipices qui semblaient atteindre aux entrailles de la terre. Ils coupaient la chaîne des monts sur tant de directions différentes qu'il était impossible de s'orienter ni de savoir de quel côté l'on allait.

Nous marchâmes ainsi pendant six heures et nous arrivâmes aux ruines d'une ville abandonnée et déserte. Là Zoto nous fit mettre pied à terre et, me conduisant à un puits, il me dit :

— Seigneur Alphonse, faites-moi la grâce de regarder dans ce puits et de me dire ce que vous en pensez.

Je lui dis que je voyais de l'eau et que je pensais que c'était un puits.

— Eh bien ! reprit Zoto, vous vous trompez, car c'est l'entrée de mon palais.

Ayant ainsi parlé, il mit la tête dans le puits et cria d'une certaine manière. Alors je vis d'abord des planches qui sortirent d'un côté du puits et qui furent posées à quelques pieds au-dessus de l'eau. Ensuite un homme armé sortit de la même ouverture, et puis un autre. Ils grimpèrent hors du puits et lorsqu'ils furent dehors, Zoto me dit :

— Seigneur Alphonse, j'ai l'honneur de vous présenter mes deux frères, Cicio et Momo. Vous avez peut-être vu leurs corps attachés à une certaine potence, mais ils ne s'en portent pas moins bien et vous seront toujours dévoués, étant ainsi que moi au service du grand scheik des Gomelez.

Je lui répondis que j'étais charmé de voir les frères d'un homme qui semblait m'avoir rendu un service important.

Il fallut se résoudre à descendre dans le puits. On apporta une échelle de corde dont les deux sœurs se servirent avec plus d'aisance que je ne l'avais espéré. Je descendis après elles. Lorsque nous fûmes arrivés aux planches, nous trouvâmes une petite porte latérale où l'on ne pouvait passer qu'en se baissant beaucoup. Mais tout de suite après, nous nous trouvâmes sur un bel escalier taillé dans le roc, éclairé par des lampes. Nous descendîmes plus de deux cents marches. Enfin nous arrivâmes dans une demeure souterraine composée d'une quantité de salles et de chambres. Les pièces que l'on habitait étaient tapissées en liège, ce qui les garantissait de l'humidité. J'ai vu depuis à Cintra, près de Lisbonne, un couvent taillé dans le roc dont les cellules étaient ainsi tapissées, et que l'on appelle à cause de cela le couvent de liège[137]. De plus de bons feux, bien disposés, donnaient une température très agréable au souterrain de Zoto. Les chevaux qui servaient à sa cavalerie étaient dispersés dans les environs. Cependant en un besoin, on pouvait aussi les retirer dans le sein de la terre par une ouverture qui donnait sur le vallon voisin, et il y avait une machine faite exprès pour les hisser.

— Toutes ces merveilles, me dit Émina, sont l'ouvrage des Gomelez. Ils creusèrent ce rocher dans le temps qu'ils étaient les maîtres du pays, c'est-à-dire qu'ils achevèrent de le creuser, car les idolâtres qui habitaient les Alpujarras à leur arrivée en avaient déjà fort avancé le travail. Les savants prétendent qu'en ce lieu même étaient les mines d'or natif de la Bétique[138], et d'anciennes prophéties annoncent que toute la contrée doit retourner un jour au pouvoir des Gomelez. Qu'en dites-vous, Alphonse ? Ce serait un joli patrimoine.

Ce discours d'Émina me parut très déplacé ; je le lui témoignai, puis, changeant de propos, je lui demandai quels étaient ses projets pour l'avenir.

Émina me répondit qu'après ce qui s'était passé, elles ne pouvaient plus rester en Espagne, mais qu'elles voulaient se reposer un peu jusqu'à ce que l'on eût préparé leur embarquement.

On nous donna un dîner très abondant, surtout en venaison, et beaucoup de confitures sèches. Les trois frères nous servaient avec le plus grand empressement. J'observai à mes cousines qu'il était impossible de trouver des pendus plus honnêtes. Émina en convint et, s'adressant à Zoto, elle lui dit :

— Vous et vos frères, vous devez avoir eu des aventures bien étranges ; vous nous feriez beaucoup de plaisir de nous les raconter.

Zoto, après s'être fait un peu presser, prit place auprès de nous et commença en ces termes :

Histoire de Zoto[139].

Je suis né dans la ville de Bénévent, capitale du duché de ce nom. Mon père, qui s'appelait Zoto comme moi, était un armurier habile dans sa profession, mais comme il y en avait deux autres dans la ville, qui avaient même plus de réputation, son état ne suffisait qu'à peine à l'entretenir avec sa femme et ses trois enfants, à savoir mes deux frères et moi.

Trois ans après que mon père se fut marié, une sœur cadette de ma mère épousa un marchand d'huile, appelé Lunardo, qui lui donna pour présent de noces des boucles d'oreilles en or avec une chaîne du même métal à mettre autour du cou. Ma mère, en revenant de la noce, parut plongée dans une

sombre mélancolie. Son mari voulut en savoir le motif ; elle se défendit longtemps de le lui dire, enfin elle lui avoua qu'elle se mourait d'envie d'avoir des pendants d'oreilles et un collier comme sa sœur. Mon père ne répondit rien. Il avait un fusil de chasse du plus beau travail, avec les pistolets de même façon, ainsi que le couteau de chasse. Le fusil tirait quatre coups sans être rechargé. Mon père y avait travaillé quatre ans. Il l'estimait trois cents onces d'or de Naples[140]. Il alla chez un amateur, vendit toute la garniture pour quatre-vingts onces. Puis il alla acheter des bijoux tels que sa femme en avait désiré, et les lui apporta. Ma mère alla dès le même jour les montrer à la femme de Lunardo, et même ses boucles d'oreilles furent trouvées un peu plus riches que celles de sa sœur, ce qui lui fit un extrême plaisir.

Mais huit jours après, la femme de Lunardo vint chez ma mère pour lui rendre sa visite. Elle avait les cheveux tressés, tournés en limaçon et rattachés par une aiguille d'or dont la tête était une rose de filigrane enrichie d'un petit rubis. Cette rose d'or enfonça une cruelle épine dans le cœur de ma mère. Elle retomba dans sa mélancolie et n'en sortit que lorsque mon père lui eut promis une aiguille pareille à celle de sa sœur. Cependant, comme mon père n'avait ni argent ni moyen de s'en procurer, et qu'une pareille aiguille coûtait quarante-cinq onces, il devint bientôt aussi mélancolique que ma mère l'avait été quelques jours auparavant.

Sur ces entrefaites, mon père reçut la visite d'un brave[141] du pays, appelé Grillo Monaldi, qui vint chez lui pour faire nettoyer ses pistolets. Monaldi, s'apercevant de la tristesse de mon père, lui en demanda la raison et mon père ne la lui cacha point. Monaldi, après un moment de réflexion, lui parla en ces termes :

— Monsieur Zoto, je vous suis plus redevable que vous ne le pensez. L'autre jour, on a par hasard trouvé mon poignard dans le corps d'un homme assassiné sur le chemin de Naples. La justice a fait porter ce poignard chez tous les armuriers, et vous avez généreusement attesté que vous ne le connaissiez point. Cependant c'était une arme que vous aviez faite et vendue à moi-même. Si vous eussiez dit la vérité, vous pouviez me causer quelque embarras. Voici donc les quarante-cinq onces dont vous avez besoin, et de plus ma bourse vous sera toujours ouverte.

Mon père accepta avec reconnaissance, alla acheter une aiguille d'or enrichie d'un rubis, et la porta à ma mère qui ne manqua pas dès le jour même de s'en parer aux yeux de son orgueilleuse sœur.

Ma mère, de retour chez elle, ne douta point de revoir madame Lunardo ornée de quelque nouveau bijou. Mais celle-ci formait bien d'autres projets. Elle voulait aller à l'église, suivie d'un laquais de louage en livrée, et elle en avait fait la proposition à son mari[142]. Lunardo, qui était très avare, avait bien consenti à faire l'acquisition de quelque morceau d'or qui au fond lui semblait aussi en sûreté sur la tête de sa femme que dans sa propre cassette. Mais il n'en fut pas de même lorsqu'on lui proposa de donner une once d'or à un drôle, seulement pour se tenir une demi-heure derrière le dos de sa femme. Cependant les persécutions de madame Lunardo furent si violentes et si souvent répétées qu'il se détermina enfin à la suivre lui-même en habit de livrée. Madame Lunardo trouva que son mari était pour cet emploi aussi bien qu'un autre, et dès le dimanche suivant, elle voulut paraître à la paroisse, suivie de ce laquais d'espèce nouvelle. Les voisins rirent un peu de cette mascarade, mais ma tante n'attribua leurs plaisanteries qu'à l'envie qui les dévorait.

Lorsqu'elle fut proche de l'église, les mendiants firent une grande huée et lui crièrent dans leur jargon :

— *Mira Lunardo che fa la criarda de sua mugiera*[143].

Cependant comme les gueux ne poussent la hardiesse que jusqu'à un certain point, madame Lunardo entra librement dans l'église où on lui rendit toutes sortes d'honneur. On lui présenta l'eau bénite, on la plaça dans un banc, tandis que ma mère était debout et confondue avec les femmes de la dernière classe du peuple.

Ma mère, de retour au logis, prit aussitôt un habit bleu de mon père et se mit à orner les manches d'un reste de bandoulière jaune qui avait appartenu à la giberne d'un miquelet[144]. Mon père surpris demanda ce qu'elle faisait. Ma mère lui raconta toute l'histoire de sa sœur, et comme son mari avait eu la complaisance de la suivre en habit de livrée. Mon père l'assura qu'il n'aurait jamais cette complaisance. Mais le dimanche suivant, il donna une once d'or à un laquais de louage qui suivit ma mère à l'église où elle joua un rôle encore plus beau que madame Lunardo n'avait fait le dimanche précédent.

Ce même jour, tout de suite après la messe, Monaldi vint chez mon père et lui tint ce discours :

— Mon cher Zoto, je suis informé de la rivalité d'extravagance qui existe entre votre femme et sa sœur. Si vous n'y remédiez, vous serez malheureux toute votre vie. Vous n'avez donc que deux partis à prendre : l'un, de corriger votre femme, l'autre, d'embrasser un état qui vous mette à même de satisfaire son goût pour la dépense. Si vous prenez le premier parti, je vous offre une baguette de coudrier dont je me suis servi avec ma défunte femme tant qu'elle a vécu. On a d'autres baguettes de coudrier qu'on prend par les deux bouts ; elles tournent dans la main et servent à découvrir les sources d'eau, et même les trésors. Cette baguette-ci n'a point les mêmes propriétés. Mais si vous la prenez par un bout et que vous appliquiez l'autre sur les épaules de votre épouse, je vous assure que vous la corrigerez aisément de tous ses caprices. Si au contraire vous prenez le parti de satisfaire à toutes les fantaisies de votre femme, je vous offre l'amitié des plus braves gens de toute l'Italie. Ils se rassemblent volontiers à Bénévent parce que c'est une frontière[145]. Je pense que vous m'entendez ; ainsi faites vos réflexions.

Après avoir ainsi parlé, Monaldi laissa sa baguette de coudrier sur la table de mon père et s'en alla.

Pendant ce temps-là, ma mère était allée après la messe montrer son laquais de louage au corso et chez quelques-unes de ses amies. Enfin elle rentra triomphante, mais mon père la reçut tout autrement qu'elle ne s'y attendait. De sa main gauche, il saisit son bras gauche et prenant la baguette de coudrier à la main droite, il commença de mettre en exécution les conseils de Monaldi : sa femme s'évanouit. Mon père maudit la baguette, demanda pardon, l'obtint et la paix se trouva rétablie.

Quelques jours après, mon père alla trouver Monaldi pour lui dire que le bois de coudrier n'avait point fait un bon effet et qu'il se recommandait aux braves dont il lui avait parlé. Monaldi lui répondit :

— Monsieur Zoto, il est assez surprenant que n'ayant pas le cœur d'infliger la moindre punition à votre femme, vous ayez celui d'attendre les gens au coin d'un bois. Cependant tout cela est possible et le cœur humain recèle bien d'autres contradictions. Je veux bien vous présenter à mes amis, mais il faut auparavant que vous ayez commis au moins un assassinat. Tous

les soirs, lorsque vous aurez fini votre ouvrage, prenez une épée de longueur, mettez un poignard à votre ceinture et promenez-vous d'un air un peu fier vers le portail de la Madone ; peut-être quelqu'un viendra-t-il vous employer. Adieu ! puisse le ciel bénir vos entreprises.

Mon père fit ce que Monaldi lui avait conseillé et bientôt il s'aperçut que divers cavaliers de sa trempe et les sbires[146] le saluaient d'un air d'intelligence. Au bout de quinze jours de cet exercice, mon père fut un soir accosté par un homme bien mis qui lui dit :

— Monsieur Zoto, voici cent onces que je vous donne. Dans une demi-heure, vous verrez passer deux jeunes gens qui auront des plumes blanches à leurs chapeaux. Vous vous approcherez d'eux avec l'air de vouloir leur faire une confidence, et vous direz à demi-voix : « Qui de vous est le marquis Feltri ? » L'un d'eux dira : « C'est moi. » Vous lui donnerez un coup de poignard dans le cœur. L'autre jeune homme qui est un lâche s'enfuira. Alors vous achèverez Feltri. Lorsque le coup sera fait, n'allez pas vous réfugier dans une église. Retournez tranquillement chez vous et je vous suivrai de près.

Mon père suivit ponctuellement les instructions qu'on lui avait données. Lorsqu'il fut de retour chez lui, il vit arriver l'inconnu dont il avait servi le ressentiment. Celui-ci lui dit :

— Monsieur Zoto, je suis très sensible à ce que vous avez fait pour moi. Voici encore une bourse de cent onces que je vous prie d'accepter, et en voici encore une autre de même valeur que vous présenterez au premier homme de justice qui viendra chez vous.

Après avoir ainsi parlé, l'inconnu se retira.

Bientôt après, le chef des sbires se présenta chez mon père qui lui donna aussitôt les cent onces destinées à la justice, et celui-ci invita mon père à venir faire chez lui un souper d'amis. Ils se rendirent à un logement adossé à la prison publique et ils y trouvèrent pour convives le *barigel*[147] et le confesseur des prisonniers. Mon père était un peu ému et ainsi qu'on l'est d'ordinaire après un premier assassinat. L'ecclésiastique remarquant son trouble lui dit :

— Monsieur Zoto, point de tristesse. Les messes de la cathédrale sont à douze *taris*[148] la pièce. On dit que le marquis Feltri a été assassiné. Faites

dire une vingtaine de messes pour le repos de son âme, et l'on vous donnera par-dessus le marché une absolution générale.

Après cela, il ne fut plus question de ce qui s'était passé, et le souper fut assez gai.

Le lendemain Monaldi vint chez mon père et lui fit compliment sur la manière dont il s'était montré. Mon père voulut lui rendre les quarante-cinq onces qu'il en avait reçues, mais Monaldi lui dit :

— Zoto, vous offensez ma délicatesse. Si vous me reparlez encore de cet argent, je croirai que vous me reprochez de n'en avoir pas fait assez. Ma bourse est à votre service et mon amitié vous est acquise. Je ne vous cacherai plus que je suis moi-même le chef de la troupe dont je vous ai parlé. Elle est composée de gens d'honneur et d'une exacte probité. Si vous voulez en être, dites que vous allez à Brescia pour y acheter des canons de fusils, et venez nous joindre à Capoue[149]. Logez-vous à la *Croce d'oro* et ne vous embarrassez pas du reste.

Mon père partit au bout de trois jours et fit une campagne aussi honorable que lucrative.

Quoique le climat de Bénévent soit très doux, mon père, qui n'était pas encore fait au métier, ne voulut pas travailler dans la mauvaise saison. Il passa son quartier d'hiver dans le sein de sa famille, et son épouse eut un laquais le dimanche, des agrafes d'or à son corset noir, et un crochet d'or où pendaient ses clefs.

Vers le printemps, il arriva que mon père fut appelé dans la rue par un domestique inconnu qui lui dit de le suivre à la porte de la ville. Là il trouva un seigneur d'un certain âge et quatre hommes à cheval. Le seigneur lui dit :

— Monsieur Zoto, voici une bourse de cinquante sequins[150]. Je vous prie de vouloir bien me suivre dans un château voisin et de permettre que l'on vous bande les yeux.

Mon père consentit à tout et, après une assez longue traite et plusieurs détours, ils arrivèrent au château du vieux seigneur. On le fit monter et on lui ôta son bandeau. Alors il vit une femme masquée, attachée dans un fauteuil et ayant un bâillon dans la bouche. Le vieux seigneur lui dit :

— Monsieur Zoto, voici encore cent sequins. Ayez la complaisance de poignarder ma femme.

Mais mon père répondit :

— Monsieur, vous vous êtes mépris sur mon compte. J'attends les gens au coin d'une rue ou je les attaque dans un bois ainsi qu'il convient à un homme d'honneur, mais je ne me charge point de l'office d'un bourreau.

Après avoir ainsi parlé, mon père jeta les deux bourses aux pieds du vindicatif époux. Celui-ci n'insista pas davantage, fit encore bander les yeux à mon père et ordonna à ses gens de le conduire aux portes de la ville. Cette action noble et généreuse fit beaucoup d'honneur à mon père, mais ensuite il en fit une autre qui fut encore plus généralement approuvée.

Il y avait à Bénévent deux hommes de qualité dont l'un s'appelait le comte Montalto et l'autre, le marquis Serra. Le comte Montalto fit appeler mon père et lui promit cinq cents sequins pour assassiner Serra. Mon père s'en chargea, mais il demanda du temps parce qu'il savait que le marquis était fort sur ses gardes.

Deux jours après, le marquis Serra fit appeler mon père dans un lieu écarté et lui dit :

— Zoto, voici une bourse de cinq cents sequins. Elle est à vous, donnez-moi votre parole d'honneur de tuer Montalto.

Mon père prit la bourse et lui répondit :

— Monsieur le Marquis, je vous donne ma parole d'honneur de poignarder Montalto, mais il faut que je vous l'avoue : je lui ai donné ma parole de vous faire périr.

Le marquis dit en riant :

— J'espère bien que vous ne le ferez pas.

Mon père répondit très sérieusement :

— Pardonnez-moi, Monsieur le Marquis, je l'ai promis et je le ferai.

Le marquis sauta en arrière et tira son épée, mais mon père tira un pistolet de sa ceinture et cassa la tête au marquis. Ensuite il se rendit chez Montalto et lui annonça que son ennemi n'était plus. Le comte l'embrassa et lui remit les cinq cents sequins. Alors mon père avoua d'un air un peu confus que le marquis avant de mourir lui avait donné cinq cents sequins pour l'assassiner. Le comte dit qu'il était charmé d'avoir prévenu son ennemi.

— Monsieur le Comte, lui répondit mon père, cela ne vous servira de rien, car j'ai donné ma parole.

En même temps, il lui donna un coup de poignard. Le comte en tombant poussa un cri qui attira ses domestiques. Mon père se débarrassa d'eux à

coups de poignard et gagna les montagnes où il trouva la troupe de Monaldi. Tous les braves qui la composaient vantèrent à l'envi un attachement aussi religieux à sa parole. Je vous assure que ce trait est encore dans la bouche de tout le monde et que pendant longtemps on en parlera dans Bénévent[151]…

Comme Zoto était à cet endroit de l'histoire de son père, un de ses frères vint lui dire qu'on demandait des ordres au sujet de l'embarquement. Il nous quitta donc en nous demandant la permission de reprendre le lendemain le fil de son récit. Mais ce qu'il avait dit me donnait beaucoup à penser. Il n'avait cessé de vanter l'honneur, la délicatesse, l'exacte probité de gens à qui l'on aurait fait grâce de les pendre. L'abus de ces mots, dont il se servait avec tant de confiance, brouillait toutes mes idées.

Émina s'apercevant de ma rêverie, m'en demanda le sujet. Je lui répondis que l'histoire du père de Zoto me rappelait ce que j'avais entendu dire à un certain ermite, à savoir qu'il était pour les vertus des bases plus sûres que le point d'honneur. Émina me répondit :

— Mon cher Alphonse, respectez cet ermite et croyez ce qu'il vous dit. Vous le retrouverez plus d'une fois dans le cours de votre vie.

Puis les deux sœurs se levèrent et se retirèrent avec les négresses dans l'intérieur de l'appartement, c'est-à-dire dans la partie du souterrain qui leur était destinée. Elles revinrent pour le souper et puis chacun s'alla coucher.

Mais lorsque tout fut tranquille dans la caverne, je vis entrer Émina tenant comme Psyché[152] une lampe d'une main et conduisant de l'autre sa petite sœur qui était plus jolie que l'amour[153].

— Alphonse, me dit Émina, brave Alphonse, reçois la récompense de ta valeur héroïque. Tu bravas les tortures plutôt que de nous trahir. Nous sommes ton bien, nous sommes tes épouses. Puisse le saint Prophète perpétuer en nous le sang illustre des Abencérages !

Je n'étais point assez casuiste pour savoir jusqu'à quel point il m'était permis d'écouter de pareilles propositions de mariage. Je cherchai des arguments à leur opposer, je n'en trouvai point. Je balbutiai quelques mots sur les convenances, l'honneur, la différence des cultes ; on me ferma la bouche et la faiblesse de mes raisons ou la mienne termina la dispute à l'avantage de mes cousines.

SIXIÈME JOURNÉE.

Je fus réveillé par Zoto qui me dit que j'avais dormi très longtemps et que le dîner était prêt. Je m'habillai à la hâte et j'allai trouver mes cousines qui m'attendaient dans la salle à manger. Leurs yeux me caressaient encore et elles semblaient occupées de la veille, plus que du dîner qu'on leur servit. Lorsqu'on eut ôté la table, Zoto prit place auprès de nous et reprit en ces termes le récit de son histoire :

Suite de l'histoire de Zoto.

Lorsque mon père alla joindre la troupe de Monaldi, je pouvais avoir sept ans et je me rappelle qu'on nous mena en prison, ma mère, mes deux frères et moi. Mais ce ne fut que pour la forme : comme mon père n'avait pas oublié la part des gens de loi, ils furent aisément convaincus que nous n'avions aucune relation avec lui.

Le chef des sbires eut un soin tout particulier de nous pendant notre détention et même il en abrégea le terme. Ma mère au sortir de la prison fut très bien reçue par les voisines et tout le quartier, car dans le midi de l'Italie, les bandits sont les héros du peuple comme les contrebandiers le sont en Espagne. Nous avions notre part dans l'estime universelle, et moi en particulier j'étais regardé comme le prince des polissons de notre rue.

Vers ce temps, Monaldi fut tué dans une affaire et mon père qui prit le commandement de la troupe voulut débuter par une action d'éclat. Il alla se poster sur le chemin de Salerne pour y attendre une remise d'argent qu'envoyait le vice-roi de Sicile[154]. L'entreprise réussit, mais mon père y fut blessé d'un coup de mousquet dans les reins, qui le rendit incapable de servir plus longtemps. Le moment où il prit congé de la troupe fut extraordinairement touchant. L'on assure même que plusieurs bandits y pleurèrent, ce que j'aurais de la peine à croire si moi-même je n'avais pleuré une fois en ma vie, et ce fut après avoir poignardé ma maîtresse, ainsi que je vous le dirai en son lieu.

La troupe ne tarda pas à se dissoudre ; quelques-uns de nos braves allèrent se faire pendre en Toscane, les autres furent joindre Testalunga qui commençait à acquérir quelque réputation en Sicile[155]. Mon père lui-même passa le détroit et se rendit à Messine où il demanda un asile aux Augustins del Monte[156]. Il mit son petit pécule entre les mains de ces pères, fit une pénitence publique et s'établit sous le portail de leur église où il menait une vie fort douce, ayant la liberté de se promener dans les jardins et les cours du couvent. Les moines lui donnaient la soupe et il faisait chercher une couple de plats à une gargote voisine. Le frater de la maison pansait encore ses blessures par dessus le marché.

Je suppose qu'alors mon père nous faisait tenir de fortes remises, car l'abondance régnait dans notre maison. Ma mère prit part aux plaisirs du carnaval et dans le carême elle fit une crèche (ou presepe) représentée par des petites poupées, des châteaux de sucre et autres enfantillages de cette espèce qui sont fort en vogue dans tout le royaume de Naples et forment un objet de luxe pour les bourgeois[157]. Ma tante Lunardo eut aussi un *presepe*, mais il n'approchait pas du nôtre.

Autant que je me rappelle de ma mère, il me semble qu'elle était très bonne, et souvent nous l'avons vue pleurer sur les dangers auxquels s'exposait son époux, mais quelques triomphes remportés sur sa sœur ou sur ses voisines séchaient bien vite ses larmes. La satisfaction que lui donna sa belle crèche fut le dernier plaisir de ce genre qu'elle put goûter. Je ne sais comment elle gagna une pleurésie dont elle mourut au bout de quelques jours.

À sa mort, nous n'aurions su que devenir si le *barigel* ne nous eût retirés chez lui. Nous y passâmes quelques jours, après quoi l'on nous remit à un muletier qui nous fit traverser toute la Calabre et arriver le quatorzième jour à Messine. Mon père était déjà informé de la mort de son épouse. Il nous reçut avec beaucoup de tendresse, nous fit donner une natte auprès de la sienne et nous présenta aux moines qui nous mirent au nombre des enfants de chœur. Nous servions la messe, nous mouchions les cierges, nous allumions les lampes et à cela près, nous étions d'aussi fieffés polissons que nous l'avions été à Bénévent. Lorsque nous avions mangé la soupe des moines, mon père nous donnait un tari à chacun, dont nous achetions des châtaignes et des craquelins, après quoi nous allions jouer sur le port et ne

revenions plus qu'à la nuit. Enfin nous étions d'heureux polissons, lorsqu'un événement qu'aujourd'hui même je ne puis me rappeler sans un mouvement de rage décida du sort de ma vie entière.

Un certain dimanche, comme on allait chanter vêpres, je revins au portail de l'église, chargé de marrons que j'avais achetés pour mes frères et pour moi, et j'en faisais les dividendes, lorsque je vis arriver une voiture superbe, attelée de six chevaux et précédée de deux chevaux de même couleur qui couraient en liberté, sorte de luxe que je n'ai vu qu'en Sicile. La voiture s'ouvrit et j'en vis sortir d'abord un gentilhomme *braciere*[158] qui donna le bras à une belle dame, ensuite un abbé et enfin un petit garçon de mon âge, d'une figure charmante et magnifiquement habillé à la hongroise, ainsi que l'on habillait alors les enfants assez communément. Sa petite *hongreline*[159] était de velours bleu, brodée en or et garnie de zibelines ; elle lui descendait à la moitié des jambes et couvrait même une partie de ses bottines qui étaient en maroquin jaune. Son bonnet également garni de zibelines était aussi en velours bleu et surmonté d'une houppe de perles qui tombaient sur une épaule. Sa ceinture était en glands et cordons d'or, et son petit sabre enrichi de pierreries. Enfin il avait à la main un livre de prières monté en or.

Je fus si émerveillé de voir un si bel habit à un garçon de mon âge que, ne sachant ce que je faisais, j'allai à lui et lui offris deux châtaignes que j'avais à la main, mais l'indigne garnement, au lieu de répondre à la petite amitié que je lui faisais, me donna de son livre de prières par le nez, et cela de toute la force de son bras. J'eus l'œil gauche presque poché, et un fermoir du livre étant entré dans une de mes narines, la déchira de façon que je fus en un instant couvert de sang. Il me semble qu'alors j'entendis aussi le petit seigneur pousser des cris affreux, mais j'avais pour ainsi dire perdu connaissance. Lorsque je la repris, je me trouvai près de la fontaine du jardin, entouré de mon père et de mes frères qui me lavaient le visage et cherchaient à arrêter l'hémorragie.

Cependant, comme j'étais encore tout en sang, nous vîmes revenir le petit seigneur, suivi de son abbé, du gentilhomme *braciere* et de deux valets de pied dont l'un portait un paquet de verges. Le gentilhomme expliqua en peu de mots que madame la princesse de Rocca Fiorita exigeait que je fusse fouetté jusqu'au sang en réparation de la frayeur que je lui avais causée,

ainsi qu'à son *principino* ; et tout de suite les valets de pied mirent la sentence à exécution. Mon père, qui craignait de perdre son asile, n'osa d'abord rien dire, mais voyant que l'on me déchirait impitoyablement, il n'y put tenir et s'adressant au gentilhomme avec tout l'accent d'une fureur étouffée, il lui dit :

— Faites finir ceci, ou rappelez-vous que j'en ai assassiné qui en valaient dix de votre sorte.

Le gentilhomme, considérant que ces paroles renfermaient un grand sens, ordonna que l'on mît fin à mon supplice, mais comme j'étais encore couché sur le ventre, le *principino* s'approcha de moi et me donna un coup de pied dans le visage en me disant :

— *Managia la tua facia de banditu*[160].

Cette dernière insulte mit le comble à ma rage. Je puis dire que depuis ce moment, je n'ai plus été enfant, ou du moins que je n'ai plus goûté les douces joies de cet âge, et longtemps après je ne pouvais de sang-froid voir un homme richement habillé.

Il faut que la vengeance soit le péché originel de notre pays car, bien que je n'eusse alors que huit ans, la nuit comme le jour, je ne songeais plus qu'à punir le *principino*. Je me réveillais en sursaut, rêvant que je le tenais aux cheveux et le rouais de coups ; et le jour je pensais à lui faire du mal de loin, car je me doutais bien qu'on ne me laisserait pas approcher. De plus je voulais m'enfuir après avoir fait le coup. Enfin je me décidai à lui lancer une pierre dans le visage, sorte d'exercice que j'entendais déjà assez bien ; cependant, pour m'y entretenir, je choisis un but contre lequel je m'exerçais presque toute la journée.

Une fois, mon père me demanda ce que je faisais. Je lui répondis que mon intention était d'écraser le visage du *principino*, et puis de m'enfuir et de me faire bandit. Mon père parut ne pas croire à ce que je disais, mais il me sourit d'une manière qui me confirma dans mon projet.

Enfin arriva le dimanche qui devait être le jour de la vengeance. Le carrosse parut, l'on descendit. J'étais fort ému, cependant je me remis. Mon petit ennemi me démêla dans la foule et me tira la langue. Je tenais ma pierre, je la lançai et il tomba à la renverse.

Aussitôt je me mis à courir et ne m'arrêtai qu'à l'autre bout de la ville. Là je rencontrai un petit ramoneur de ma connaissance qui me demanda où

j'allais. Je lui racontai mon histoire et il me conduisit aussitôt à son maître. Celui-ci, qui manquait de garçons et ne savait où en prendre pour un métier aussi rude, me reçut avec plaisir. Il me dit que personne ne me reconnaîtrait lorsque j'aurais le visage barbouillé de suie, et que de grimper les cheminées était une science souvent très utile. En cela il ne m'a point trompé. J'ai souvent dû la vie au talent que j'acquis alors.

La poussière des cheminées et l'odeur de la suie m'incommodèrent beaucoup d'abord, mais je m'y accoutumai, car j'étais dans l'âge où l'on se fait à tout. Il y avait environ six mois que j'exerçais ma profession lorsqu'il m'arriva l'aventure que je vais rapporter.

J'étais sur un toit et je prêtais l'oreille pour savoir par quel tuyau sortirait la voix du maître. Il me parut l'entendre crier dans la cheminée la plus voisine de moi. J'y descendis, mais je trouvai que sous le toit le tuyau se séparait en deux. Là j'aurais encore dû appeler, mais je ne le fis point et je me décidai étourdiment pour une des deux ouvertures. Je m'y laissai glisser et je me trouvai dans un beau salon, mais le premier objet que j'y aperçus fut mon *principino* en chemise et jouant au volant.

Quoique ce petit sot eût sans doute vu d'autres ramoneurs, il s'avisa de me prendre pour le diable. Il se mit à genoux et me pria de ne point l'emporter, promettant d'être bien sage. Les protestations m'auraient peut-être touché, mais j'avais à la main mon petit balai de ramoneur et la tentation d'en faire usage était devenue trop forte ; de plus je m'étais bien vengé du coup que le *principino* m'avait donné avec son livre de prières, et en partie des coups de verges, mais j'avais encore sur le cœur le coup de pied qu'il m'avait donné au visage, en me disant : *Managia la tua facia de banditu*. Enfin un Napolitain aime à se venger plutôt un peu plus qu'un peu moins.

Je détachai donc une poignée de verges de mon balai, puis je déchirai la chemise du *principino* et quand son dos fut à nu, je le déchirai aussi, ou du moins je l'accommodai assez mal, mais ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que la peur l'empêchait de crier.

Lorsque je crus en avoir fait assez, je me débarbouillai le visage et lui dis :

— *Ciucio maledetto, io no zuno la diavola, io zuno lu picolu banditu delli Augustini*[161].

Alors le *principino* retrouva l'usage de la voix et se mit à crier au secours, mais je n'attendis pas que l'on vînt, et je remontai par où j'étais descendu.

Lorsque je fus sur le toit, j'entendis encore la voix du maître qui m'appelait, mais je ne jugeai pas à propos de répondre. Je me mis à courir de toit en toit, et j'arrivai à celui d'une écurie devant laquelle était un chariot de foin. Je me jetai du toit sur le chariot, et du chariot à terre. Puis j'arrivai tout courant au couvent des Augustins où je racontai à mon père tout ce qui venait de m'arriver. Mon père m'écouta avec beaucoup d'intérêt, puis il me dit :

— *Zoto, Zoto ! Gia vegio che tu serai banditu*[162].

Ensuite, se tournant vers un homme qui était à côté de lui, il lui dit :

— *Padron Lettereo, prendete lo chiutosto vui*[163].

Lettereo est un nom de baptême particulier à Messine. Il provient d'une lettre que la Vierge doit avoir écrite aux habitants de cette ville et qu'elle doit avoir datée « L'an 1452 de la naissance de mon fils ». Les Messinois ont autant de dévotion à cette lettre que les Napolitains au sang de saint Janvier[164]. Je vous fais ce détail parce qu'un an et demi après, j'ai fait à la Madonna délia Lettera une prière que j'ai cru être la dernière de ma vie.

Or donc patron Lettereo était capitaine d'une *pinque*[165] armée (soi-disant) pour la pêche du corail, mais au fond contrebandier et même forban selon que l'occasion s'en présentait, ce qui lui arrivait rarement parce qu'il ne portait pas de canons et qu'il fallait surprendre des bâtiments en des plages désertes.

L'on savait tout cela à Messine, mais Lettereo faisait la contrebande pour le compte des principaux marchands de la ville. Les commis de la douane y avaient leur part, et d'ailleurs le patron passait pour être très libéral de *coltelades*[166], ce qui en imposait à ceux qui auraient voulu lui faire de la peine. Enfin il avait une figure véritablement imposante : sa taille et sa carrure auraient déjà suffi à le faire remarquer, mais tout le reste de son extérieur y répondait si bien que les gens d'un caractère timide ne le voyaient point sans ressentir un mouvement de frayeur. Son visage d'un brun déjà très foncé était encore obscurci par un coup de poudre à canon qui lui avait laissé beaucoup de marques, et sa peau bise était chamarrée de divers dessins tout particuliers. Les matelots de la Méditerranée ont presque

tous l'usage de se faire picoter sur les bras et la poitrine des chiffres, des profils de galère, des croix et autres ornements pareils. Mais Lettereo avait renchéri sur cet usage. Il avait gravé sur l'une de ses joues un crucifix et sur l'autre, une Madone, desquelles images l'on ne voyait pourtant que le haut, car le bas en était caché dans une barbe épaisse que le rasoir ne touchait jamais et que les ciseaux seuls contenaient dans de certaines bornes. Ajoutez à cela des anneaux d'or aux oreilles, un bonnet rouge, une ceinture de même couleur, une veste sans manches, des culottes de matelot, les bras et les pieds nus, et les poches pleines d'or. Tel était le patron.

L'on prétend que dans sa jeunesse il avait eu de bonnes fortunes du plus haut parage. Alors encore il était la coqueluche des femmes de son état et la terreur de leurs époux.

Enfin, pour achever de vous faire connaître Lettereo, je vous dirai qu'il avait été l'ami intime d'un homme d'un vrai mérite qui depuis a fait parler de lui sous le nom du capitaine Pepo. Ils avaient servi ensemble dans les corsaires de Malte. Ensuite Pepo était entré au service de son roi, tandis que Lettereo, à qui l'honneur était moins cher que l'argent, avait pris le parti de s'enrichir par toutes sortes de voies et, en même temps, il était devenu l'irréconciliable ennemi de son ancien camarade.

Mon père, qui dans son asile n'avait rien à faire qu'à panser sa blessure dont il n'espérait plus l'entière guérison, entrait volontiers en conversation avec des héros de son acabit. C'était là ce qui l'avait lié avec Lettereo ; et en me recommandant à lui, il avait lieu d'espérer que je ne serais pas refusé. Il ne se trompa point ; Lettereo fut même sensible à cette marque de confiance. Il promit à mon père que mon noviciat serait moins rude que ne l'est d'ordinaire celui d'un mousse de vaisseau, et il l'assura que puisque j'avais été ramoneur, il ne me faudrait pas deux jours pour apprendre à monter dans les manœuvres.

Pour moi, j'étais enchanté, car mon nouvel état me paraissait plus noble que de gratter les cheminées. J'embrassai mon père et mes frères, et pris gaiement avec Lettereo le chemin de son navire. Lorsque nous fûmes à bord, le patron rassembla son équipage, composé de vingt hommes dont les figures ressemblaient assez bien à la sienne. Il me présenta à ces messieurs et leur tint ce discours :

— *Anime managie, quiesta criadura e la filici de Zoto, se uno de voi à utri, si mette la mano sopra, io li mangio lanima*[167].

Cette recommandation eut tout l'effet qu'elle devait avoir. On voulut même que je mangeasse à la gamelle commune, mais comme je vis deux mousses de mon âge qui servaient les matelots et mangeaient leurs restes, je fis comme eux. On me laissa faire et l'on m'en aima davantage. Mais lorsque l'on vit ensuite comme je montais l'antenne, chacun s'empressa à me combler de témoignages d'estime. L'antenne tient lieu de la vergue dans les voiles latines, mais il est beaucoup moins dangereux de se tenir sur les vergues, car elles sont toujours dans une position horizontale.

Nous mîmes à la voile et arrivâmes le troisième jour au détroit de Saint-Boniface qui sépare la Sardaigne d'avec la Corse. Nous y trouvâmes plus de soixante barques occupées de la pêche du corail. Nous nous mîmes aussi à pêcher, ou plutôt nous en faisions le semblant. Mais moi en mon particulier, j'en tirai beaucoup d'instruction, car en quatre jours, je nageais et je plongeais comme le plus hardi de mes camarades.

Au bout de huit jours, notre petite flottille fut dispersée par une *grégalade,* c'est le nom que dans la Méditerranée l'on donne à un coup de vent de nord-est. Chacun se sauva comme il put. Pour nous, nous arrivâmes à un ancrage connu sous le nom de la rade de Saint-Pierre. C'est une plage déserte sur la côte de Sardaigne. Nous y trouvâmes une polacre vénitienne qui semblait avoir beaucoup souffert de la tempête. Notre patron forma aussitôt des projets sur ce navire et jeta l'ancre tout proche de lui. Puis il mit une partie de son équipage à fond de cale afin de paraître avoir moins de monde. Ce qui était presque une précaution superflue, car les bâtiments latins en ont toujours plus que les autres.

Lettereo ne cessant d'observer l'équipage vénitien vit qu'il n'était composé que du capitaine, du contremaître, de six matelots et d'un mousse. Il observa de plus que la voile de hune était déchirée et qu'on la descendait pour la raccommoder, car les navires marchands n'ont pas de voiles de rechange. Muni de ces observations, il mit huit fusils et autant de sabres dans la chaloupe, couvrit le tout d'une toile goudronnée et se résolut à attendre le moment favorable.

Lorsque le temps se fut remis au beau, les matelots ne manquèrent pas de monter sur les huniers pour déferler la voile, mais comme ils ne s'y

prenaient pas bien, le contremaître monta aussi et fut suivi du capitaine. Alors Lettereo fit mettre la chaloupe à la mer, s'y glissa avec sept matelots et aborda par l'arrière de la polacre. Le capitaine qui était sur la vergue leur cria :

— *A larga, ladron, a larga*[168] !

Mais Lettereo le coucha en joue avec menace de tuer le premier qui voudrait descendre. Le capitaine, qui paraissait un homme déterminé, se jeta dans le hauban pour descendre. Lettereo le tira au vol. Il tomba dans la mer et on ne le revit plus. Les matelots demandèrent grâce. Lettereo laissa quatre hommes pour les tenir en arrêt, et avec les trois autres, il se mit à parcourir l'intérieur du vaisseau. Dans la chambre du capitaine, il trouva un baril, de ceux où l'on met les olives. Mais comme il était un peu pesant et cerclé avec soin, il jugea qu'il y trouverait peut-être d'autres objets ; il l'ouvrit et fut agréablement surpris d'y trouver plusieurs sacs d'or. Il n'en demanda pas davantage et sonna la retraite. Le détachement vint à bord et nous mîmes à la voile ; comme nous rangions l'arrière du vénitien, nous lui criâmes encore par raillerie :

— *Viva San Marco* !

Cinq jours après nous arrivâmes à Livourne. Aussitôt le patron se rendit chez le consul de Naples[169] avec deux de ses gens, et y fit sa déclaration comme quoi son équipage avait pris querelle avec celui d'une polacre vénitienne, et comme quoi le capitaine vénitien avait malheureusement été poussé par un matelot et était tombé dans la mer. Une partie du baril d'olives fut employée à donner à ce récit l'air de la plus grande vraisemblance.

Lettereo, qui avait un goût décidé pour la piraterie, aurait sans doute tenté d'autres entreprises de ce genre, mais on lui proposa à Livourne un nouveau commerce auquel il donna la préférence. Un Juif appelé Nathan Lévi, ayant observé que le pape et le roi de Naples gagnaient beaucoup sur leurs monnaies de cuivre, voulut aussi prendre part à ce gain. C'est pourquoi il fit fabriquer des monnaies pareilles dans une ville d'Angleterre appelée Birmingham[170]. Lorsqu'il en eut une certaine quantité, il établit un de ses commis à La Flariola[171], hameau de pêcheurs situé sur la frontière des deux États, et Lettereo se chargea du soin d'y transporter et débarquer la marchandise.

Le profit fut considérable et, pendant plus d'un an, nous ne fîmes qu'aller et venir, toujours chargés de nos monnaies romaines et napolitaines. Peut-être même eussions-nous pu continuer longtemps nos voyages, mais Lettereo, qui avait du génie pour les spéculations, proposa aussi au Juif de faire fabriquer des monnaies d'or et d'argent. Celui-ci suivit son conseil et établit à Livourne même une petite manufacture de sequins et de *scudi*[172]. Notre profit excita la jalousie des puissances. Un jour que Lettereo était à Livourne, et prêt à mettre à la voile, on vint lui dire que le capitaine Pepo avait ordre du roi de Naples de l'enlever, mais qu'il ne pouvait se mettre en mer qu'à la fin du mois. Ce faux avis n'était qu'une ruse de Pepo qui tenait déjà la mer depuis quatre jours. Lettereo en fut la dupe. Le vent était favorable ; il crut pouvoir faire encore un voyage et mit à la voile.

Le lendemain à la pointe du jour, nous nous trouvâmes au milieu de l'escadrille de Pepo, composée de deux galiotes et de deux *scampavies*[173]. Nous étions entourés : il n'y avait nul moyen d'échapper. Lettereo avait la mort dans les yeux. Il mit toutes les voiles dehors et gouverna sur le capitaine. Pepo était sur le pont et donnait des ordres pour l'abordage. Lettereo prit un fusil, le coucha en joue et lui cassa un bras. Tout cela fut l'affaire de quelques secondes.

Bientôt après, les quatre bâtiments mirent le cap sur nous, et nous entendions de tous côtés :

— *Mayna, ladro, mayna, can senza fede*[174].

Lettereo mit à l'orse[175] en sorte que notre bande rasait la surface de l'eau. Puis s'adressant à l'équipage, il nous dit :

— *Anime managie, io in galera non civado. Pregate per me la santissima Madonna della Lettera*[176].

Nous nous mîmes tous à genoux. Lettereo mit des boulets de canon dans ses poches. Nous crûmes qu'il voulait se jeter à la mer. Mais le malin pirate ne s'y prit pas ainsi. Il y avait un gros tonneau plein de cuivre, amarré sur le vent. Lettereo s'arma d'une hache et coupa l'amarre. Aussitôt le tonneau roula sur l'autre bande et comme nous penchions déjà beaucoup, il nous fit chavirer tout à fait. D'abord nous autres qui étions à genoux, nous tombâmes tous sur les voiles et lorsque le navire s'engouffra, celles-ci par

leur élasticité nous rejetèrent heureusement à plusieurs toises[177] de l'autre côté.

Pepo nous repêcha tous, à l'exception du capitaine, d'un matelot et d'un mousse. À mesure que l'on nous tirait de l'eau, l'on nous garrottait et l'on nous jetait dans le gavon[178] de la capitane[179]. Quatre jours après, nous abordâmes à Messine. Pepo fit avertir la justice qu'il avait à remettre entre ses mains des sujets dignes de son attention. Notre débarquement ne manqua pas d'une certaine pompe. C'était précisément l'heure du corso où toute la noblesse se promène sur ce que l'on appelle la Marine. Nous marchions gravement, précédés et suivis par des sbires.

Le *principino* se trouva au nombre des spectateurs. Il me reconnut aussitôt qu'il m'eut aperçu, et s'écria :

— *Ecco su picolu banditu des Augustini*[180].

En même temps, il me sauta aux yeux, me saisit par les cheveux et m'égratigna le visage. Comme j'avais les mains liées derrière le dos, j'avais de la peine à me défendre.

Cependant, me rappelant un tour que j'avais vu faire à Livourne à des matelots anglais, je débarrassai ma tête et j'en donnai un grand coup dans l'estomac du *principino*. Il tomba à la renverse. Puis se levant furieux, il tira un petit couteau de sa poche et voulut m'en frapper. Je l'évitai et lui donnant un croc-en-jambe, je le fis tomber lui-même fort rudement, et même en tombant il se blessa avec le couteau qu'il tenait en main. La princesse, qui arriva sur ces entrefaites, voulut encore me faire battre par ses gens. Mais les sbires s'y opposèrent et nous conduisirent en prison.

Le procès de notre équipage ne fut pas long : ils furent condamnés à recevoir l'estrapade, et puis à passer le reste de leurs jours aux galères. Quant aux mousses qui étaient échappés et à moi, nous fûmes relâchés comme n'ayant pas l'âge compétent. Dès que la liberté nous fut rendue, j'allai au couvent des Augustins. Mais je n'y trouvai plus mon père. Le frère portier me dit qu'il était mort et que mes frères étaient mousses sur un vaisseau espagnol. Je demandai à parler au père prieur. Je fus introduit et contai ma petite histoire, sans oublier le coup de tête et le croc-en-jambe donnés au *principino*. Sa Révérence m'écouta avec beaucoup de bonté, puis elle me dit :

— Mon enfant, votre père en mourant a laissé au couvent une somme considérable. C'était un bien mal acquis auquel vous n'aviez aucun droit. Il est dans les mains de Dieu et doit être employé à l'entretien de ses serviteurs. Cependant nous avons osé en détourner quelques écus que nous avons donnés au capitaine espagnol qui s'est chargé de vos frères. Quant à vous, on ne peut plus vous donner asile dans ce couvent par égard pour madame la princesse de Rocca Fiorita, notre illustre bienfaitrice. Mais, mon enfant, vous irez à la ferme que nous avons au pied de l'Etna, et vous y passerez doucement les années de votre enfance.

Après m'avoir dit ces choses, le prieur appela un frère lai et lui donna des ordres relatifs à mon sort.

Le lendemain je partis avec le frère lai. Nous arrivâmes à la ferme et je fus installé. De temps à autre, l'on m'envoyait à la ville pour des commissions qui avaient rapport à l'économie. Dans ces petits voyages, je fis tout mon possible pour éviter le *principino*. Cependant, une fois que j'achetais des marrons dans la rue, il vint à passer, me reconnut et me fit rudement fustiger par ses laquais. Quelque temps après, je m'introduisis chez lui à la faveur d'un déguisement et sans doute il m'eût été facile de l'assassiner, et je me repens tous les jours de ne l'avoir pas fait. Mais alors je n'étais point encore familiarisé avec les procédés de ce genre, et je me contentai de le maltraiter. Pendant les premières années de ma jeunesse, il ne s'est point passé six mois ni même quatre, sans que j'eusse quelque rencontre avec ce maudit *principino* qui souvent avait sur moi l'avantage du nombre. Enfin j'atteignis quinze ans et j'étais alors un enfant pour l'âge et la raison, mais j'étais presque un homme pour la force et le courage, ce qui ne doit point vous surprendre si l'on considère que l'air de la mer et ensuite celui des montagnes avaient fortifié mon tempérament.

J'avais donc quinze ans lorsque je vis pour la première fois le brave et digne Testalunga, le plus honnête et vertueux bandit qu'il y ait eu en Sicile. Demain si vous le permettez, je vous ferai connaître cet homme dont la mémoire vivra éternellement dans mon cœur. Pour l'instant je suis obligé de vous quitter. Le gouvernement de ma caverne exige des soins attentifs auxquels je ne puis me refuser.

Zoto nous quitta et chacun de nous fit sur son récit des réflexions analogues à son propre caractère. J'avouai ne pouvoir refuser une sorte d'estime à des hommes aussi courageux que ceux qu'il me dépeignait.

Émina soutenait que le courage ne mérite notre estime qu'autant qu'on l'emploie à faire respecter la vertu. Zibeddé dit qu'un petit bandit de seize ans pouvait bien inspirer de l'amour[181].

Nous soupâmes et chacun fut se coucher. Mes cousines vinrent me trouver, j'avais des scrupules.

— Je ne suis point votre mari, leur dis-je.

— Vous l'êtes, me répondirent-elles.

Cette altercation dura longtemps ; la nuit finit cependant comme la précédente.

SEPTIÈME JOURNÉE.

Le lendemain matin, je me réveillai de meilleure heure que la veille. J'allai voir mes cousines. Émina lisait le Coran, Zibeddé essayait des perles et des châles. J'interrompis ces graves occupations par de douces caresses qui tenaient presque autant de l'amitié que de l'amour. Puis nous dînâmes. Après le dîner, Zoto vint reprendre le fil de son histoire, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire de Zoto.

J'avais promis de vous parler de Testalunga, je vais vous tenir parole. Mon ami était un paisible habitant de Val-Castera[182] petit bourg au pied de l'Etna. Il avait une femme charmante. Le jeune prince de Val-Castera, visitant un jour ses domaines, vit cette femme qui était venue le complimenter avec les autres femmes des notables. Le présomptueux jeune homme, loin d'être sensible à l'hommage que ses vassaux lui offraient par les mains de la beauté, ne fut occupé que des charmes de madame Testalunga. Il lui expliqua sans détour l'effet qu'elle faisait sur ses sens, et mit la main dans son corset. Le mari se trouvait dans cet instant derrière sa femme. Il tira un couteau de sa poche et l'enfonça dans le cœur du jeune prince. Je crois qu'à sa place tout homme d'honneur en eût fait autant. Testalunga, après avoir fait ce coup, se retira dans une église où il resta jusqu'à la nuit. Mais jugeant qu'il lui fallait prendre d'autres mesures pour l'avenir, il se résolut à joindre quelques bandits qui s'étaient depuis peu réfugiés sur le sommet de l'Etna. Il y alla et les bandits le reconnurent pour leur chef.

L'Etna avait alors vomi une prodigieuse quantité de lave et ce fut au milieu de ces torrents enflammés que Testalunga fortifia sa troupe, dans des repaires dont les chemins n'étaient connus que de lui[183]. Lorsqu'il eut ainsi pourvu à sa sûreté, ce brave chef s'adressa au vice-roi et lui demanda sa grâce et celle de ses compagnons. Le gouvernement refusa dans la crainte, à ce que j'imagine, de compromettre l'autorité. Alors Testalunga entra en pourparlers avec les principaux fermiers des terres voisines. Il leur dit :

— Volons en commun ; je viendrai et je demanderai, vous me donnerez ce que vous voudrez, et vous n'en serez pas moins à couvert devant vos maîtres.

C'était toujours voler, mais Testalunga partageait le tout entre ses compagnons et ne gardait pour lui que l'absolu nécessaire. Au contraire, s'il traversait un village, il faisait tout payer au double si bien qu'il devint en peu de temps l'idole du peuple des Deux-Siciles.

Je vous ai déjà dit que plusieurs bandits de la troupe de mon père avaient été joindre Testalunga qui pendant quelques années se tint au midi de l'Etna pour faire des courses dans le Val di Noto et le Val di Mazara. Mais à l'époque dont je vous parle, c'est-à-dire lorsque j'eus atteint quinze ans, la troupe revint au Val Demoni et, un beau jour, nous les vîmes arriver à la ferme des moines[184].

Tout ce que vous pouvez imaginer de leste et de brillant n'approcherait pas encore des hommes de Testalunga. Les habits de miquelets, les cheveux dans une résille de soie, une ceinture de pistolets et de poignards, une épée de longueur et un fusil de même, tel était à peu près leur équipage de guerre. Ils furent trois jours à manger nos poules et boire notre vin. Le quatrième, on vint leur annoncer qu'un détachement des dragons de Syracuse s'avançait avec l'intention de les envelopper. Cette nouvelle les fit rire de tout leur cœur. Ils se mirent en embuscade dans un chemin creux, attaquèrent le détachement et le dispersèrent. Ils étaient un contre dix, mais chacun d'eux portait plus de dix bouches à feu, et toutes de la meilleure qualité.

Après la victoire, les bandits revinrent à la ferme et moi qui de loin les avais vus combattre, j'en fus si enthousiasmé que je me jetai aux pieds du chef pour le conjurer de me recevoir dans sa troupe. Testalunga demanda qui j'étais. Je répondis que j'étais le fils du bandit Zoto. À ce nom chéri, tous

ceux qui avaient servi sous mon père poussèrent un cri de joie. Puis l'un d'eux me prenant dans ses bras me posa sur la table et dit :

— Mes camarades, le lieutenant de Testalunga a été tué dans le combat, nous sommes embarrassés à le remplacer : que le petit Zoto soit notre lieutenant. Ne voyez-vous pas que l'on donne des régiments aux fils des ducs et des princes ? Faisons pour le fils du brave Zoto ce que l'on fait pour eux. Je réponds qu'il se rendra digne de ces honneurs.

Ce discours mérita de grands applaudissements à l'orateur et je fus proclamé à l'unanimité.

Mon grade d'abord n'était qu'une plaisanterie et chaque bandit éclatait de rire en m'appelant *signor tenente*. Mais il fallut changer de ton : non seulement j'étais toujours le premier à l'attaque et le dernier à couvrir la retraite, mais aucun d'eux n'en savait autant que moi lorsqu'il s'agissait d'épier les mouvements de l'ennemi ou d'assurer le repos de la troupe. Tantôt je gravissais le sommet des rochers pour découvrir plus de pays et faire les signaux convenus, et tantôt je passais des journées entières tout au milieu des ennemis, ne descendant d'un arbre que pour grimper sur un autre. Souvent même, il m'est arrivé de passer les nuits sur les plus hauts châtaigniers de l'Etna. Et lorsque je ne pouvais plus résister au sommeil, je m'attachais aux branches avec une courroie. Tout cela ne m'était pas bien difficile puisque j'avais été mousse et ramoneur.

J'en fis tant enfin que la sûreté commune me fut entièrement confiée. Testalunga m'aimait comme son fils, mais, si je l'ose dire, j'acquis une renommée qui surpassait presque la sienne ; et les exploits du petit Zoto devinrent en Sicile le sujet de tous les entretiens. Tant de gloire ne me rendit pas insensible aux douces distractions que m'inspirait mon âge. Je vous ai déjà dit que chez nous les bandits étaient les héros du peuple, et vous jugez bien que les bergères de l'Etna ne m'auraient pas disputé leur cœur, mais le mien était destiné à se rendre à des charmes plus délicats et l'amour lui réservait une conquête plus flatteuse.

J'étais lieutenant depuis deux ans et j'en avais dix-sept finis lorsque notre troupe fut obligée de retourner vers le sud parce qu'une nouvelle éruption du volcan avait détruit nos retraites ordinaires. Au bout de quatre jours, nous arrivâmes à un château appelé Rocca Fiorita, fief et manoir en chef du *principino* mon ennemi.

Je ne pensais plus guère aux injures que j'en avais reçues, mais le nom du lieu me rendit toute ma rancune. Ceci ne doit point vous surprendre : dans nos climats, les cœurs sont implacables.

Si le *principino* eût été dans son château, je crois que je l'aurais mis à feu et à sang. Je me contentai d'y faire tout le dégât que je pus, et mes camarades, qui connaissaient mes motifs, me secondèrent de leur mieux. Les domestiques du château, qui avaient voulu d'abord nous résister, ne résistèrent point au bon vin de leur maître que nous répandions à grands flots. Ils furent des nôtres. Enfin nous fîmes de Rocca Fiorita un véritable pays de cocagne.

Cette vie dura cinq jours. Le sixième, nos espions m'avertirent que nous allions être attaqués par tout le régiment de Syracuse et que le *principino* viendrait ensuite avec sa mère et plusieurs dames de Messine. Je fis retirer ma troupe, mais je fus curieux de rester et je m'établis sur le sommet d'un chêne touffu qui était à l'extrémité du jardin ; cependant j'avais eu la précaution de faire un trou dans la muraille du jardin pour faciliter mon évasion.

Enfin je vis arriver le régiment qui campa devant la porte du château après avoir placé des postes tout autour. Puis arriva une file de litières dans lesquelles étaient les dames, et dans la dernière était le *principino* lui-même, couché sur une pile de coussins. Il descendit avec peine, soutenu par deux écuyers, se fit précéder par une compagnie de soldats et lorsqu'il sut que personne de nous n'était resté dans le château, il y entra avec les dames et quelques gentilshommes de sa suite.

Il y avait au pied de mon arbre une source d'eau fraîche, une table de marbre et des bancs. C'était la partie du jardin la plus ornée. Je supposai que la société ne tarderait pas à s'y rendre, et je me résolus de l'attendre pour la voir de plus près. Effectivement, au bout d'une demi-heure, je vis venir une jeune personne à peu près de mon âge. Les anges n'ont pas plus de beauté et l'impression qu'elle fit sur moi fut si forte et si subite que je serais peut-être tombé du haut de mon arbre si je n'y eusse été attaché par ma ceinture, ce que je faisais quelquefois pour me reposer avec plus de sûreté.

La jeune personne avait les yeux baissés et l'air de la mélancolie la plus profonde. Elle s'assit sur un banc, s'appuya sur la table de marbre et versa beaucoup de larmes. Sans trop savoir ce que je faisais, je me laissai couler en bas de mon arbre et me plaçai de manière à ce que je pouvais la voir sans

être moi-même aperçu. Alors je vis le *principino* qui s'avançait, tenant un bouquet à la main. Il y avait près de trois ans que je ne l'avais vu. Il s'était formé. Sa figure était belle, pourtant assez fade.

Lorsque la jeune personne le vit, sa physionomie exprima le mépris d'une manière dont je lui sus bon gré. Cependant le *principino* l'aborda d'un air content de lui-même et lui dit :

— Ma chère promise, voici un bouquet que je vous donnerai si vous me promettez de ne jamais plus parler de ce petit gueux de Zoto.

La demoiselle répondit :

— Monsieur le Prince, il me semble que vous avez tort de mettre des conditions à vos faveurs, et puis, quand je ne vous parlerais pas du charmant Zoto, toute la maison vous en entretiendrait. Votre nourrice elle-même ne vous a-t-elle pas dit qu'elle n'avait jamais vu un aussi joli garçon ? Et pourtant vous étiez là.

Le *principino* fort piqué répliqua :

— Méprisable créature, puisque tu es amoureuse d'un bandit, voilà ce que tu mérites.

En même temps, il lui donna un soufflet.

Alors la demoiselle s'écria :

— Zoto, que n'es-tu ici pour punir ce lâche !

Elle n'avait pas achevé ces mots que je parus, et je dis au prince :

— Tu dois me reconnaître. Je suis bandit et je pourrais t'assassiner. Mais je respecte Mademoiselle qui a daigné m'appeler à son secours, et je veux bien me battre à la manière de vous autres nobles.

J'avais sur moi deux poignards et quatre pistolets. J'en fis deux parts, je les mis à dix pas l'une de l'autre et je laissai le choix au *principino*. Mais le malheureux était tombé évanoui sur un banc.

Sylvia prit alors la parole et me dit :

— Brave Zoto, je suis noble et pauvre. Je devais demain épouser le prince ou bien être mise au couvent. Je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je veux être à toi pour la vie.

Et elle se jeta dans mes bras.

Vous pensez bien que je ne me fis pas prier. Cependant il fallait empêcher le prince de troubler notre retraite. Je pris un poignard et, me servant d'une pierre en guise de marteau, je lui clouai la main contre le banc sur lequel il était assis. Il poussa un cri et retomba évanoui. Nous sortîmes

par le trou que j'avais fait dans le mur du jardin, et nous regagnâmes le sommet des monts.

Mes camarades avaient tous des maîtresses ; ils furent charmés que j'en eusse fait une, et leurs belles jurèrent d'obéir en tout à la mienne.

J'avais passé quatre mois avec Sylvia lorsque je fus obligé de la quitter pour reconnaître les changements que la dernière éruption avait faits dans le nord. Je trouvai dans ce voyage à la nature des charmes qu'auparavant je n'avais pas aperçus. Je remarquai des gazons, des grottes, des ombrages, en des lieux où je n'aurais auparavant vu que des embuscades ou des postes de défense. Enfin Sylvia avait attendri mon cœur de brigand. Mais il ne tarda pas à reprendre toute sa férocité.

Je reviens à mon voyage au nord de la montagne. Je m'exprime ainsi parce que les Siciliens, lorsqu'ils parlent de l'Etna, disent toujours *il monte* ou « le mont par excellence ». Je dirigeai d'abord ma marche sur ce que nous appelons la tour du Philosophe[185] mais je ne pus y parvenir. Un gouffre, qui s'était ouvert sur les flancs du volcan, avait vomi un torrent de lave qui, se divisant un peu au-dessus de la tour et se rejoignant un mille au-dessous, y formait une île tout à fait inabordable.

Je sentis tout de suite l'importance de cette position et de plus nous avions dans la tour même un dépôt de châtaignes que je ne voulais pas perdre. À force de chercher, je retrouvai un conduit souterrain où j'avais passé d'autres fois et qui me conduisit jusqu'au pied, ou plutôt dans la tour elle-même. Aussitôt je résolus de placer dans cette île tout notre peuple femelle. J'y fis construire des huttes de feuillages. J'en ornai une autant que je le pus. Puis je retournai au sud d'où je ramenai toute la colonie qui fut enchantée de son nouvel asile.

À présent, lorsque je reporte ma mémoire au temps que j'ai passé dans cet heureux séjour, je l'y retrouve comme isolé au milieu des cruelles agitations qui ont assailli ma vie. Nous étions séparés des hommes par des torrents de flammes. Celles de l'amour embrasaient nos sens. Tout y obéissait à mes ordres et tout était soumis à ma chère Sylvia. Enfin, pour mettre le comble à mon bonheur, mes deux frères me vinrent trouver. Tous les deux avaient eu des aventures intéressantes, et j'ose vous assurer que si quelque jour vous voulez en entendre le récit, il vous donnera plus de satisfaction que celui que je vous fais.

Il est peu d'hommes qui ne puissent compter de beaux jours, mais je ne sais s'il y en a qui peuvent compter de belles années. Mon bonheur à moi ne dura pas un an entier. Les braves de la troupe étaient très honnêtes entre eux. Nul n'aurait osé jeter les yeux sur la maîtresse de son camarade et moins encore sur la mienne. La jalousie était donc bannie de notre île, ou plutôt elle n'en était qu'exilée pour un temps, car cette furie ne retrouve que trop aisément le chemin des lieux qu'habite l'amour[186].

Un jeune bandit appelé Antonino devint amoureux de Sylvia et sa passion étant très forte, il ne pouvait la cacher. Je l'apercevais moi-même, mais le voyant fort triste, je jugeai que ma maîtresse n'y répondait pas, et j'étais tranquille. Seulement j'aurais voulu guérir Antonino que j'aimais à cause de sa valeur. Il y avait dans la troupe un autre bandit appelé Moro que je détestais au contraire à cause de sa lâcheté, et si Testalunga m'en avait cru, il l'aurait dès longtemps chassé.

Moro sut gagner la confiance du jeune Antonino et lui promit de servir son amour. Il sut aussi se faire écouter de Sylvia et lui fit accroire que j'avais une maîtresse dans un village voisin. Sylvia craignit de s'expliquer avec moi. Elle eut un air contraint que j'attribuai à un changement dans le sentiment qu'elle me portait. En même temps, Antonino instruit par Moro redoubla d'assiduité auprès de Sylvia et il prit un air de satisfaction qui me fit supposer qu'elle le rendait heureux.

Je n'étais pas exercé à démêler des trames de ce genre. Je poignardai Sylvia et Antonino. Celui-ci, qui ne mourut pas sur-le-champ, me dévoila la trahison de Moro. J'allai chercher le scélérat, mon poignard sanglant à la main. Il en fut effrayé, tomba à genoux et m'avoua que le prince de Rocca Fiorita l'avait payé pour me faire périr ainsi que Sylvia, et qu'enfin il ne s'était joint à notre troupe que dans l'intention d'accomplir ce dessein. Je le poignardai. Puis j'allai à Messine et m'étant introduit chez le prince à la faveur d'un déguisement, je l'envoyai dans l'autre monde joindre son confident et mes deux autres victimes. Telle fut la fin de mon bonheur et même de ma gloire. Mon courage tourna en une entière indifférence pour la vie, et comme j'avais la même indifférence pour la sûreté de mes camarades, je perdis bientôt leur confiance. Enfin je puis vous assurer que depuis lors, je suis devenu un brigand des plus ordinaires.

Peu de temps après, Testalunga mourut d'une pleurésie et toute la troupe se dispersa. Mes frères qui connaissaient bien l'Espagne me persuadèrent d'y aller. Je me mis à la tête de douze hommes. J'allai dans la baie de Taormine et m'y tins caché pendant trois jours. Le quatrième, nous nous emparâmes d'un senau sur lequel nous arrivâmes aux côtes d'Andalousie.

Quoiqu'il y ait en Espagne plusieurs chaînes de montagnes qui pouvaient nous offrir des retraites avantageuses, je donnai la préférence à la Sierra Morena et je n'eus point lieu de m'en repentir. J'enlevai deux convois de piastres et je fis d'autres coups importants.

Enfin mes succès donnèrent de l'ombrage à la cour. Le gouvernement de Cadix eut ordre de nous avoir morts ou vifs et y fit marcher plusieurs régiments. D'un autre côté, le grand scheik des Gomelez me proposa d'entrer à son service et m'offrit une retraite dans cette caverne. J'acceptai sans balancer.

L'audience de Grenade ne voulut point en avoir le démenti : voyant qu'elle ne pouvait nous trouver, elle fit saisir deux pâtres de la vallée et les fit pendre sous le nom des deux frères de Zoto. Je connaissais ces deux hommes et je sais qu'ils ont commis plusieurs meurtres. On dit pourtant qu'ils sont irrités d'avoir été pendus à notre place et que la nuit ils se détachent du gibet pour commettre mille désordres. Je n'en ai pas été témoin et je ne sais que vous en dire. Cependant il est véritable qu'il m'est arrivé plusieurs fois de passer près du gibet pendant la nuit et lorsqu'il y avait clair de lune, j'ai bien vu que les deux pendus n'y étaient point, et le matin ils y étaient de nouveau.

Voilà, mes chers maîtres, le récit que vous m'avez demandé. Je crois que mes deux frères, dont la vie n'a pas été aussi sauvage, auraient eu des choses plus intéressantes à vous dire, mais ils n'en auront pas le temps, car notre embarquement est prêt et j'ai des ordres positifs pour qu'il ait lieu demain matin.

Zoto se retira et la belle Émina dit avec l'accent de la douleur :

— Cet homme avait bien raison ; le temps du bonheur tient bien peu de place dans la vie humaine. Nous avons passé ici trois jours que nous ne retrouverons peut-être jamais.

Le souper ne fut point gai et je me hâtai de souhaiter le bonsoir à mes cousines. J'espérais les revoir dans ma chambre à coucher et réussir mieux à

dissiper leur mélancolie[187].

HUITIÈME JOURNÉE.

Je m'étais endormi ; je fus réveillé par une cloche qui sonna douze coups et que je n'avais pas entendue les nuits précédentes. Son tintement lugubre me rappela la cloche de la venta. Je m'attendais à quelque apparition. Émina parut. Zibeddé suivait sa sœur. Elle avait le doigt sur la bouche comme pour me recommander le plus grand silence. Émina mit sa lampe à terre. Zibeddé ôta de son col une tresse[188] de cheveux mêlés de fils d'or. Elle me montra par signes qu'elle voulait la passer à mon cou, mais que je devais ôter la relique que j'y portais. Je m'y refusai. Puis, songeant qu'elles étaient musulmanes et qu'un objet révéré des chrétiens pouvait leur faire de la peine, j'eus la faiblesse d'y consentir. J'ôtai le petit reliquaire, mais j'eus un scrupule et je le repris à l'instant. Alors un cri se fit entendre. La lampe s'éteignit, je restai dans l'obscurité. Le cri fut répété et je le reconnus pour le hurlement du démoniaque Pascheco.

Une main sèche et dure s'empara de la mienne et m'entraînait hors de mon lit. Je ne m'étais point déshabillé. Je cherchai mon épée à tâtons, je la trouvai et me laissai conduire. Je marchai longtemps dans l'obscurité, enfin je sortis du souterrain et la lune qui était dans son plein me fit voir que Pascheco m'avait réellement servi de guide.

Nous fîmes encore quelques pas dans la campagne. Pascheco sembla succomber à ses douleurs et se roula dans la poussière. Un autre homme parut et me fit signe de le suivre ; il marchait à grands pas et autant que je pouvais le distinguer au clair de la lune, il n'avait pas meilleure mine que le démoniaque. D'ailleurs son vêtement avait quelque chose d'extraordinaire, et il avait un bandeau sur le front.

Nous arrivâmes sur le sommet d'une montagne. Mon guide s'arrêta et me dit :

— Reste ici jusqu'au jour. Lorsque le soleil sera levé, tu découvriras la potence des frères Zoto, tu y trouveras un homme endormi et tu l'éveilleras.

— Qui es-tu ? demandai-je à mon guide.

— Je suis, me répondit-il, celui qui est né et qui ne meurt point, qui marche et ne repose point, qui veille et ne dort point, qui a eu un corps et

qui n'en a plus. Je suis le Juif errant. Adieu, je vais secourir Pascheco, nous nous reverrons quelque jour[189].

Le soleil levant me fit découvrir au loin la potence des frères Zoto. Je marchai une heure dans les bruyères avant d'y arriver. Je trouvai la porte ouverte et un homme couché entre les pendus. Je le réveillai. L'inconnu voyant où il était se prit à rire et dit :

— Il faut convenir que dans l'étude de la cabale on est sujet à des méprises assez bizarres. Les mauvais génies savent prendre tant de formes que l'on ne sait à qui l'on a affaire. Mais pourquoi ai-je une corde au cou ? Je croyais avoir une tresse de cheveux.

Puis il m'aperçut et me dit :

— Non, vous n'êtes pas des nôtres ; vous vous appelez Alphonse, votre mère était une Gomelez, vous êtes capitaine aux gardes wallonnes, brave, mais encore un peu simple. N'importe, il faut sortir d'ici.

Alors l'inconnu se tourna vers son épaule droite et marmotta quelques mots comme s'il donnait un ordre à voix basse.

— J'ai, dit-il, fait venir mes chevaux et vous allez les voir paraître.

En effet nous vîmes bientôt arriver un nègre à cheval qui tenait un autre cheval en laisse ; l'inconnu monta sur l'un, moi sur l'autre, et nous arrivâmes ainsi à la venta Quemada.

— Voilà, me dit mon compagnon, un cabaret où l'on m'a joué cette nuit un tour bien cruel. Il faut pourtant que nous y entrions : j'y ai laissé quelques provisions qui nous feront du bien.

Nous entrâmes en effet dans la désastreuse venta et nous trouvâmes dans la salle à manger une table couverte et garnie d'un pâté de perdrix et de deux bouteilles de vin. Nous en mangeâmes assez copieusement et puis nous remontâmes sur nos chevaux et prîmes la route de l'ermitage.

Nous y arrivâmes au bout d'une heure et le premier objet que j'aperçus fut Pascheco étendu au milieu de la chambre. Il semblait à l'agonie ou du moins il avait la poitrine déchirée par ce râle affreux, dernier pronostic d'une mort prochaine. Je voulus lui parler, mais il ne me reconnut pas. L'ermite prit de l'eau bénite, en aspergea le démoniaque et lui dit :

— Pascheco ! Pascheco ! Au nom de ton Rédempteur, je t'ordonne de nous dire ce qui t'est arrivé cette nuit.

Pascheco frémit, fit entendre un long hurlement et commença en ces termes :

Récit de Pascheco.

Mon père, vous étiez dans la chapelle et vous y chantiez les litanies lorsque j'entendis frapper à cette porte, et des bêlements qui ressemblaient parfaitement à ceux de notre chèvre blanche. Je crus que c'était elle et qu'ayant oublié de la traire, la pauvre bête venait me le rappeler ; la même chose était arrivée auparavant. Je sortis donc de l'ermitage et je vis effectivement la chèvre blanche qui me tournait le dos et me montrait ses pis gonflés. Je voulus la saisir pour lui rendre le service qu'elle me demandait, elle s'échappa de mes mains et toujours s'arrêtant et m'échappant toujours, elle me conduisit au bord du précipice qui est au nord de l'ermitage.

Lorsque nous y fûmes, la chèvre blanche se changea en un bouc noir ; cette métamorphose me fit grand'peur et je voulus fuir du côté de notre demeure, mais le bouc noir me coupa le chemin puis, se dressant sur ses pieds de derrière et me regardant avec des yeux enflammés, il me causa une telle frayeur que mes sens en furent glacés.

Alors le bouc maudit se mit à me donner des coups de cornes en me ramenant vers le précipice. Lorsque j'y fus, il s'arrêta pour jouir de mes mortelles angoisses. Enfin il me précipita. Je me croyais en poudre, mais le bouc fut au fond du précipice avant moi et me reçut sur son dos sans que je me fisse du mal.

De nouvelles frayeurs ne tardèrent pas à m'assaillir, car dès que le bouc m'eut senti sur son dos, il se mit à galoper d'une étrange manière. Il ne faisait qu'un bond d'une montagne à l'autre, franchissant les plus profondes vallées comme si elles n'eussent été que des fossés[190].

Nous arrivâmes ainsi sous la potence des frères Zoto qui se décrochèrent aussitôt. L'un d'eux se mit à cheval sur le bouc, l'autre sur mon cou, nous partîmes comme un éclair et je ne sais comment cela pouvait être, mais j'allai aussi vite que le bouc. Le pendu qui me chevauchait trouva que je n'allais pas à son gré. Il ramassa deux scorpions, les attacha à ses talons et se mit à me déchirer les côtes avec la plus étrange barbarie. Nous arrivâmes ainsi dans de vastes souterrains qui paraissaient habités, mais tout le monde

y dormait profondément. Nous entrâmes dans une écurie. Les deux pendus se mirent à genoux devant le bouc noir qui leur lécha le bout du nez. Alors ils quittèrent leur affreuse figure et me parurent deux jeunes dames mauresques d'une beauté surprenante.

L'une d'elles prit une lampe dans sa main, donna l'autre à sa jeune compagne et elles s'enfoncèrent dans le souterrain. Le bouc noir s'envola par un trou du rocher.

Bientôt après, je vis entrer un homme sec et hâve qui avait sur le front un signe flamboyant, assez ressemblant à une croix ; il s'approcha de moi et me dit :

— Pascheco ! Pascheco ! Au nom de ton Rédempteur, je t'ordonne de suivre les deux pendus jusqu'au lit du jeune cavalier que tu connais déjà, et de l'entraîner hors de ce souterrain. Je te l'ordonne et je t'en donnerai le pouvoir.

J'obéis, j'entraînai le jeune Alphonse, mais je fus à peine hors du souterrain que mes flancs déchirés me causèrent une douleur affreuse. L'homme qui m'avait parlé dans le souterrain m'enleva comme une plume, me porta jusqu'à votre ermitage où j'ai trouvé quelque soulagement. Mais il est venu trop tard : le venin des scorpions a pénétré dans mes entrailles. Je me meurs.

Ici le démoniaque Pascheco poussa un affreux hurlement et se tut.

Alors l'ermite prit la parole et me dit :

— Mon fils, vous l'avez entendu : vous êtes livré à la puissance des démons. Venez. Confessez-vous. Avouez votre coulpe, la clémence divine n'a point de bornes. Seriez-vous tombé dans l'endurcissement ?

Je lui répondis :

— Mon père, ce gentilhomme démoniaque a vu des choses singulières ; il peut avoir eu les yeux fascinés. Les événements qui nous occupent sont d'une nature très extraordinaire. On ne saurait prendre trop d'informations sur ce qui les concerne. Voici un gentilhomme que j'ai eu l'honneur de trouver endormi sous le gibet. S'il voulait nous raconter son aventure, ce récit ne pourrait que nous intéresser beaucoup.

— Seigneur Alphonse, répondit le cabaliste, les gens qui comme moi s'occupent de sciences occultes ne peuvent pas tout dire. Je tâcherai

cependant de contenter votre curiosité autant qu'il sera en mon pouvoir, mais ce ne sera pas aujourd'hui. Soupons et allons nous coucher.

L'anachorète nous servit un frugal repas, après lequel chacun ne songea qu'à s'aller coucher. Le cabaliste prétendit avoir des raisons pour coucher auprès du démoniaque, et je fus comme l'autre fois renvoyé à la chapelle. Mon lit de mousse y était encore. Je m'y couchai. L'ermite me souhaita le bonsoir et m'avertit que pour plus de sûreté, il fermerait la porte.

Je m'endormis ; je fus réveillé par une cloche qui sonna minuit. Bientôt j'entendis donner des coups contre ma porte et comme les bêlements d'une chèvre. Je pris mon épée, j'allai à la porte et je dis d'une voix forte :

— Si tu es le diable, tâche d'ouvrir cette porte, car l'ermite l'a fermée.

La chèvre se tut, j'allai me coucher et je dormis jusqu'au lendemain.

NEUVIÈME JOURNÉE.

L'ermite vint m'éveiller, s'assit sur mon lit et me dit :

— Mon enfant, de nouvelles obsessions ont cette nuit assailli mon malheureux ermitage. Les solitaires de la Thébaïde n'ont pas été plus exposés à la malice de Satan[191]. Je ne sais non plus que penser de l'homme qui est venu avec toi et qui se dit cabaliste. Il a entrepris de guérir Pascheco et lui a fait réellement beaucoup de bien, mais il ne s'est point servi des exorcismes prescrits par le rituel de notre sainte Église. Viens dans ma cabane, nous déjeunerons et puis nous lui demanderons son histoire qu'il nous a promise hier au soir.

Je me levai et suivis l'ermite. Je trouvai en effet que l'état de Pascheco était devenu plus supportable et sa figure moins hideuse. Il était toujours borgne, mais sa langue était rentrée dans sa bouche. Il n'écumait plus et son œil paraissait moins hagard. J'en fis compliment au cabaliste qui me répondit que ce n'était là qu'un très faible échantillon de son savoir-faire. Ensuite l'ermite apporta le déjeuner qui consistait en lait bien chaud et châtaignes.

Tandis que nous déjeunions, on entendit les pas d'un cheval qui paraissait venir au grand galop. La porte de l'ermitage s'ouvrit[192]. Un coureur entra et me remit une lettre conçue en ces termes :

Seigneur Alphonse,

C'est de la part de notre roi don Fernand Quarto, que je vous fais parvenir l'ordre de ne point entrer encore en Castille. N'attribuez cette rigueur qu'au malheur que vous avez eu de mécontenter le saint tribunal chargé de conserver la pureté de la foi dans les Espagnes. Ne diminuez point de zèle pour le service du roi. Vous trouverez ci-joint un congé de trois mois. Passez ce temps sur les frontières de la Castille et de l'Andalousie, sans trop vous faire voir dans aucune de ces deux provinces. L'on a eu soin de tranquilliser votre respectable père et de lui faire voir cette affaire sous un point de vue qui ne lui fasse pas trop de peine.

Votre affectionné,
don Sanche de Tor de Pennas,
ministre de la Guerre[193].

Cette lettre était accompagnée d'un congé de trois mois en bonne forme et revêtu de tous les seings et cachets accoutumés. L'ermite me dit :

— Mon jeune ami, vous en êtes quitte à bon marché. Nous verrons ce qu'il y aura à faire. Pour le moment, demandez à ce gentilhomme qu'il veuille bien nous conter son histoire qui doit être intéressante.

Le cabaliste nous répondit qu'il y aurait dans son récit bien des choses que nous ne pourrions comprendre, mais après avoir un instant réfléchi, il commença en ces termes :

Histoire du cabaliste.

On m'appelle en Espagne don Pedre de Uzeda, et c'est sous ce nom que je possède un joli château à une lieue d'ici, mais mon véritable nom est Rabi Sadok Ben Mamoun, et je suis juif. Cet aveu est en Espagne un peu dangereux à faire[194] mais outre que je m'en fie à votre probité, je vous avertis qu'il ne serait pas très aisé de me nuire. L'influence des astres sur ma destinée commença à se manifester dès l'instant de ma naissance, et mon père qui tira mon horoscope fut comblé de joie lorsqu'il vit que j'étais venu au monde précisément à l'entrée du soleil dans le signe de la Vierge[195]. Il avait à la vérité employé tout son art pour que cela arrivât ainsi, mais il n'avait pas espéré autant de précision dans le succès. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon père Mamoun était le premier astrologue de son temps.

Mais la science des constellations était une des moindres qu'il possédât, car il avait poussé celle de la cabale jusqu'à un degré où nul rabbin n'était parvenu avant lui.

Quatre ans après que je fus venu au monde, mon père eut une fille qui naquit sous le signe des Gémeaux[196]. Malgré cette différence, notre éducation fut la même. Je n'avais pas encore atteint douze ans et ma sœur huit, que nous savions déjà l'hébreu, le chaldéen, le syro-chaldéen, le samaritain, le copte, l'abyssin et plusieurs autres langues mortes ou mourantes[197].

De plus nous pouvions sans le secours d'un crayon combiner toutes les lettres d'un mot de toutes les manières indiquées par les règles de la cabale.

Ce fut aussi à la fin de ma douzième année que l'on nous boucla tous les deux avec beaucoup d'exactitude, et pour que rien ne démentît la pruderie du signe sous lequel j'étais né, l'on ne nous donna à manger que des animaux vierges, avec l'attention de ne me faire manger que des mâles, et des femelles à ma sœur.

Lorsque j'eus atteint l'âge de seize ans, mon père commença à nous initier aux mystères de la cabale Schafiroth. D'abord il mit entre nos mains le *Sepher Zoohâr* ou « livre lumineux », appelé ainsi parce qu'on n'y comprend rien du tout tant la clarté qu'il répand éblouit les yeux de la raison. Ensuite nous étudiâmes le *Siphra Dzaniutha* ou « livre occulte » dont le passage le plus clair peut passer pour une énigme. Enfin nous en vînmes au *Hadra Raba* et *Hadra Sutha*, c'est-à-dire au grand et petit Sanhédrin[198]. Ce sont des dialogues dans lesquels Rabbi Siméon, fils de Johaï, auteur des deux autres ouvrages, rabaissant son style à celui de la conversation, feint d'instruire ses amis des choses les plus simples et leur révèle les plus étonnants mystères, ou plutôt toutes ces révélations nous viennent directement du prophète Élie, lequel quitta furtivement le séjour céleste et assista à cette assemblée sous le nom de rabbin Abba[199]. Peut-être vous imaginez-vous, vous autres, avoir acquis quelque idée de tous ces divins écrits par la traduction latine que l'on a imprimée avec l'original chaldéen en l'année 1684 dans une petite ville d'Allemagne, appelée Francfort[200], mais nous rions de la présomption de ceux qui imaginent que pour lire il suffise de l'organe matériel de la vue. Cela pourrait suffire en effet pour de certaines langues modernes, mais dans l'hébreu, chaque lettre

est un nombre, chaque mot une combinaison savante, chaque phrase une formule épouvantable qui bien prononcée avec toutes les aspirations, les accents convenables, pourrait abîmer les monts et dessécher les fleuves. Vous savez assez qu'Adunaï créa le monde par la parole, ensuite il se fit parole lui-même[201]. La parole frappe l'air et l'esprit, elle agit sur les sens et sur l'âme. Quoique profane, vous pouvez aisément en conclure qu'elle doit être le véritable intermédiaire entre la matière et les intelligences de tous les ordres. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que tous les jours nous acquérions non seulement de nouvelles connaissances, mais un pouvoir nouveau ; et si nous n'osions pas en faire usage, au moins nous avions le plaisir de sentir nos forces et d'en avoir la conviction intérieure. Mais nos félicités cabalistiques furent bientôt interrompues par le plus funeste de tous les événements. Tous les jours, nous remarquions, ma sœur et moi, que notre père Mamoun perdait de ses forces. Il semblait un esprit pur qui aurait revêtu une forme humaine, seulement pour être perceptible aux sens grossiers des êtres sublunaires. Un jour enfin, il nous fit appeler dans son cabinet. Son air était si vénérable et divin que par un mouvement involontaire, nous nous mîmes tous deux à genoux. Il nous y laissa et, nous montrant une horloge de sable, il nous dit :

— Avant que ce sable se soit écoulé je ne serai plus… Ne perdez aucune de mes paroles… Mon fils, je m'adresse d'abord à vous… Je vous ai destiné des épouses célestes, filles de Salomon et de la reine de Saba[202]. Leur naissance ne les destinait qu'à être de simples mortelles, mais Salomon avait révélé à la reine le grand nom de Celui qui est. La reine le proféra à l'instant même de ses couches. Les génies du Grand Orient[203] accoururent et reçurent les deux jumelles avant qu'elles eussent touché le séjour impur que l'on nomme terre. Ils les portèrent dans la sphère des filles d'Élohim où elles reçurent le don de l'immortalité avec le pouvoir de le communiquer à celui qu'elles choisiraient pour leur époux commun. Ce sont ces deux épouses ineffables que leur père a eues en vue dans son *Schir Haschirim* ou Cantique des cantiques[204]. Étudiez ce divin épithalame de neuf en neuf versets. Pour vous, ma fille, je vous destine un hymen encore plus beau. Les deux Thamims, ceux que les Grecs ont connus sous le nom de Dioscures, les Phéniciens sous celui de Kabires, en un mot les Gémeaux célestes[205],

ils seront vos époux. Que dis-je ? Votre cœur sensible… Je crains qu'un mortel… Le sable… sable s'écoule… Je meurs…

Après ces mots, mon père s'évanouit et nous ne trouvâmes à la place où il avait été qu'un peu de cendres brillantes et légères. Je recueillis ces restes précieux, je les enfermai dans une urne et je les plaçai dans le tabernacle intérieur de notre maison, sous les ailes des Chérubins.

Vous jugez bien que l'espoir de jouir de l'immortalité et de posséder deux épouses célestes me donna une nouvelle ardeur pour les sciences cabalistiques ; mais je fus des années avant que d'oser m'élever à une telle hauteur, et je me contentai de soumettre à mes conjurations quelques génies du dix-huitième ordre[206].

Cependant, m'enhardissant peu à peu, j'essayai l'année passée un travail sur les premiers versets du *Schir Haschirim*. À peine en avais-je composé une ligne qu'un bruit affreux se fit entendre et mon château sembla s'écrouler sur ses fondements. Tout cela ne m'effraya point ; au contraire j'en conclus que mon opération était bien faite. Je passai à la seconde ligne ; lorsqu'elle fut achevée, une lampe que j'avais sur ma table sauta sur le parquet, y fit quelques bonds et alla se placer devant un grand miroir qui était au fond de ma chambre. Je regardai dans le miroir et je vis le bout de deux pieds de femme très jolis. Puis deux autres petits pieds. J'osai me flatter que ces pieds charmants appartenaient aux célestes filles de Salomon, mais je ne crus pas devoir pousser plus loin mes opérations.

Je les repris la nuit suivante et je vis les quatre petits pieds jusqu'à la cheville. Puis la nuit d'après, je vis les jambes jusqu'aux genoux, mais le soleil sortit du signe de la Vierge et je fus obligé de discontinuer.

Lorsque le soleil fut entré dans le signe des Gémeaux, ma sœur fit des opérations semblables aux miennes et eut une vision non moins extraordinaire que je ne vous dirai point par la raison qu'elle ne fait rien à mon histoire.

Cette année-ci, je me préparais à recommencer lorsque j'appris qu'un fameux adepte devait passer par Cordoue. Une discussion que j'eus à son sujet avec ma sœur m'engagea à l'aller voir à son passage. Je partis un peu tard et n'arrivai ce jour-là qu'à la venta Quemada. Je trouvai ce cabaret abandonné par la peur des revenants, mais comme je ne les crains pas, je m'établis dans la chambre à manger et j'ordonnai au petit Nemraël de

m'apporter à souper. Ce Nemraël est un petit génie d'une nature très abjecte, que j'emploie à des commissions pareilles, et c'est lui qui est allé chercher votre lettre à Puerto Lapice[207]. Il alla à Andujar où couchait un prieur des bénédictins, s'empara sans façon de son souper et me l'apporta. Il consistait dans ce pâté de perdrix que vous avez trouvé le lendemain matin. Quant à moi, j'étais fatigué et j'y touchai à peine. Je renvoyai Nemraël chez ma sœur et j'allai me coucher.

Au milieu de la nuit, je fus réveillé par une cloche qui sonna douze coups. Après ce prélude, je m'attendais à voir quelque revenant et je me préparais même à l'écarter parce qu'en général ils sont incommodes et fâcheux. J'étais dans ces dispositions lorsque je vis une forte clarté sur une table qui était au milieu de la chambre, et puis il y parut un petit rabbin bleu de ciel qui s'agitait devant un pupitre comme les rabbins font quand ils prient. Il n'avait pas plus d'un pied de haut, et non seulement son habit était bleu, mais même son visage, sa barbe, son pupitre et son livre. Je reconnus bientôt que ce n'était pas là un revenant, mais un génie du vingt-septième ordre. Je ne savais pas son nom et je ne le connaissais pas du tout. Cependant je me servis d'une formule qui a quelque pouvoir sur tous les esprits en général. Alors le petit rabbin bleu de ciel se tourna de mon côté et me dit :

— Tu as commencé tes opérations à rebours, et voilà pourquoi les filles de Salomon se sont montrées à toi, les pieds les premiers. Commence par les derniers versets et cherche d'abord le nom des deux beautés célestes.

Après avoir ainsi parlé, le petit rabbin disparut. Ce qu'il m'avait dit était contre toutes les règles de la cabale. Cependant j'eus la faiblesse de suivre son avis. Je me mis après le dernier verset du *Schir Haschirim* et, cherchant le nom des deux immortelles, je trouvai Émina et Zibeddé. J'en fus très surpris ; cependant je commençai les invocations. Alors la terre s'agita sous mes pieds d'une façon épouvantable, je crus voir les cieux s'écrouler sur ma tête et je tombai sans connaissance.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans un séjour tout éclatant de lumière dans les bras de quelques jeunes gens plus beaux que des anges. L'un d'eux me dit :

— Fils d'Adam, reprends tes esprits, tu es ici dans la demeure de ceux qui ne sont point morts. Nous sommes gouvernés par le patriarche Hénoch qui a marché devant Élohim et qui a été enlevé de dessus la terre. Le prophète Élie est notre grand prêtre et son chariot sera toujours à ton service quand tu voudras te promener dans quelque planète. Quant à nous, nous sommes des Égrégors nés du commerce des fils d'Élohim avec les filles des hommes. Tu verras aussi parmi nous quelques Néphelims, mais en petit nombre[208]. Viens, nous allons te présenter à notre souverain.

Je les suivis et j'arrivai au pied du trône sur lequel siégeait Hénoch. Je ne pus jamais soutenir le feu qui sortait de ses yeux, et je n'osais élever les miens plus haut que sa barbe qui ressemblait assez à cette lumière pâle que nous voyons autour de la lune dans les nuits humides. Je craignis que mon oreille ne pût soutenir le son de sa voix, mais sa voix était plus douce que celle des orgues célestes. Cependant il l'adoucit encore pour me dire :

— Fils d'Adam, l'on va t'amener tes épouses.

Aussitôt je vis entrer le prophète Élie, tenant les mains des deux beautés dont les appas ne sauraient être conçus par les mortelles. C'étaient des charmes si délicats que leurs âmes se voyaient à travers, et l'on apercevait distinctement le feu des passions lorsqu'il se glissait dans leurs veines et se mêlait à leur sang. Derrières elles, deux Néphelims portaient un trépied d'un métal aussi supérieur à l'or que celui-ci est plus précieux que le plomb. On plaça mes deux mains dans celles des filles de Salomon, et l'on mit à mon cou une tresse tissue de leurs cheveux. Une flamme vive et pure sortant alors du trépied consuma en un instant tout ce que j'avais de mortel. Nous fûmes conduits à une couche resplendissante de gloire et embrasée d'amour. On ouvrit une grande fenêtre qui communiquait avec le troisième ciel[209], et les concerts des anges achevèrent de mettre le comble à mon ravissement… Mais vous le dirai-je, le lendemain je me réveillai sous le gibet de Los Hermanos et couché auprès de leurs deux infâmes cadavres aussi bien que le cavalier que voilà[210]. J'en conclus que j'ai eu affaire à des esprits très malins et dont la nature ne m'est pas bien connue ; je crains même beaucoup que toute cette aventure ne me nuise auprès des véritables filles de Salomon dont je n'ai vu que le bout des pieds.

— Malheureux aveugle, dit l'ermite, et que regrettes-tu ? Tout n'est qu'illusion dans ton art funeste. Les maudits succubes qui t'ont joué ont fait éprouver les plus affreux tourments à l'infortuné Pascheco, et sans doute un sort pareil attend ce jeune cavalier qui par un endurcissement funeste ne veut point nous avouer ses fautes. Alphonse, mon fils Alphonse, repens-toi, il en est encore temps !

Cette obstination de l'ermite à me demander des aveux que je ne voulais point lui faire me déplut beaucoup ; j'y répondis assez froidement en lui disant que je respectais ses saintes exhortations, mais que je ne me conduisais que par les lois de l'honneur ; ensuite on parla d'autre chose.

Le cabaliste me dit :

— Seigneur Alphonse, puisque vous êtes poursuivi par l'inquisition et que le roi vous ordonne de passer trois mois dans ces déserts, je vous offre mon château ; vous y verrez ma sœur Rébecca qui est presque aussi belle que savante. Oui, venez, vous descendez des Gomelez, et ce sang a droit de nous intéresser.

Je regardai l'ermite pour lire dans ses yeux ce qu'il pensait de cette proposition. Le cabaliste parut deviner ma pensée et s'adressant à l'ermite, il lui dit :

— Mon père, je vous connais plus que vous ne pensez. Vous pouvez beaucoup par la foi. Mes voies ne sont pas aussi saintes, mais elles ne sont pas diaboliques. Venez aussi chez moi avec Pascheco dont j'achèverai la guérison.

L'ermite avant de répondre se mit en prière, puis après un instant de méditation, il vint à nous d'un air riant et dit qu'il était prêt à nous suivre. Le cabaliste se tourna du côté de son épaule droite et ordonna qu'on lui amenât des chevaux. Un instant après, on en vit deux à la porte de l'ermitage avec deux mules sur lesquelles se mirent l'ermite et le possédé. Bien que le château fût à une journée, à ce que nous avait dit Ben Mamoun, nous y fûmes en moins d'une heure.

Pendant le voyage, Ben Mamoun m'avait beaucoup parlé de sa savante sœur et je m'attendais à voir une Médée[211] à la noire chevelure, une baguette à la main, et marmottant quelques mots de grimoire, mais cette idée était tout à fait fausse. L'aimable Rébecca qui nous reçut à la porte du château était la plus aimable et touchante blonde qu'il soit possible

d'imaginer ; ses beaux cheveux dorés tombaient sans art sur ses épaules, une robe blanche la couvrait négligemment, mais elle était fermée par des agrafes d'un prix inestimable. Son extérieur annonçait une personne qui ne s'occupait jamais de sa parure, mais en s'en occupant davantage, il eût été difficile de mieux réussir.

Rébecca sauta au cou de son frère et lui dit :

— Combien vous m'avez inquiétée ; j'ai toujours eu de vos nouvelles, hors la première nuit. Que vous était-il donc arrivé ?

— Je vous conterai tout cela, répondit Ben Mamoun. Pour le moment, ne songez qu'à bien recevoir les hôtes que je vous amène. Celui-ci est l'ermite de la vallée, et ce jeune homme est un Gomelez.

Rébecca regarda l'ermite avec assez d'indifférence, mais lorsqu'elle eut jeté les yeux sur moi, elle parut rougir et dit d'un air assez triste :

— J'espère pour votre bonheur que vous n'êtes pas un des nôtres.

Nous entrâmes et le pont-levis fut aussitôt fermé sur nous. Le château était assez vaste et tout y paraissait dans le plus grand ordre. Cependant nous n'y vîmes que deux domestiques, à savoir un jeune mulâtre et une mulâtre du même âge. Ben Mamoun nous conduisit d'abord à sa bibliothèque ; c'était une petite rotonde qui servit aussi de salle à manger. Le mulâtre vint mettre la nappe, apporta une *olla podrida* et quatre couverts, car la belle Rébecca ne se mit point à table avec nous. L'ermite mangea plus qu'à l'ordinaire et parut aussi s'humaniser davantage. Pascheco toujours borgne ne semblait d'ailleurs plus se ressentir de sa possession. Seulement il était sérieux et silencieux. Ben Mamoun mangea avec assez d'appétit, mais il avait l'air préoccupé et nous avoua que son aventure de la veille lui avait donné beaucoup à penser. Dès que nous fûmes sortis de table, il nous dit :

— Mes chers hôtes, voilà des livres pour vous amuser, et mon nègre sera empressé de vous servir en toutes choses, mais permettez-moi de me retirer avec ma sœur pour un travail important. Vous ne nous reverrez que demain à l'heure du dîner.

Ben Mamoun se retira effectivement et nous laissa pour ainsi dire les maîtres de la maison.

L'ermite prit dans la bibliothèque une légende des Pères du désert et ordonna à Pascheco de lui en lire quelques chapitres. Moi, je passai sur la

terrasse dont la vue se portait sur un précipice au fond duquel roulait un torrent qu'on ne voyait pas, mais qu'on entendait mugir. Quelque triste que parût ce paysage, ce fut avec un extrême plaisir que je me mis à le considérer, ou plutôt à me livrer aux sentiments que m'inspirait sa vue. Ce n'était pas de la mélancolie, c'était presque un anéantissement de toutes mes facultés produit par les cruelles agitations auxquelles j'avais été livré depuis quelques jours. À force de réfléchir à ce qui m'était arrivé et de n'y rien comprendre, je n'osais plus y penser, crainte d'en perdre la raison. L'espoir de passer quelques jours tranquilles dans le château d'Uzeda était pour le moment ce qui me flattait le plus. De la terrasse je revins à la bibliothèque. Puis le jeune mulâtre nous servit une petite collation de fruits secs et de viandes froides parmi lesquelles il ne se trouvait point de viandes impures. Ensuite nous nous séparâmes. L'ermite et Pascheco furent conduits dans une chambre, et moi dans une autre.

Je me couchai et m'endormis, mais bientôt après, je fus réveillé par la belle Rébecca qui me dit :

— Seigneur Alphonse, pardonnez-moi d'oser interrompre votre sommeil. Je viens de chez mon frère : nous avons fait les plus épouvantables conjurations pour connaître les deux esprits auxquels il a eu affaire dans la venta, mais nous n'avons point réussi. Nous croyons qu'il a été joué par des Baalims[212] sur lesquels nous n'avons point de pouvoir. Cependant le séjour d'Hénoch est réellement tel qu'il l'a vu. Tout cela est d'une grande conséquence pour nous et je vous conjure de nous dire ce que vous en savez.

Après avoir ainsi parlé, Rébecca s'assit sur mon lit, mais elle s'y assit pour s'asseoir, et semblait uniquement occupée des éclaircissements qu'elle me demandait. Cependant elle ne les obtint point et je me contentai de lui dire que j'avais engagé ma parole d'honneur de ne jamais en parler.

— Mais, Seigneur Alphonse, reprit Rébecca, comment pouvez-vous imaginer qu'une parole d'honneur donnée à deux démons puisse vous engager ? Or nous savons que ce sont deux démons femelles et que leurs noms sont Émina et Zibeddé. Mais nous ne connaissons pas bien la nature de ces démons parce que, dans notre science comme dans toutes les autres, on ne peut pas tout savoir.

Je me tins toujours sur la négative et priai la belle de n'en plus parler. Alors elle me regarda avec une sorte de bienveillance et me dit :

— Que vous êtes heureux d'avoir des principes de vertu d'après lesquels vous dirigez toutes vos actions, et demeurez tranquille dans le chemin de votre conscience. Combien notre sort en diffère ! Nous avons voulu voir ce qui n'est point accordé aux yeux des hommes, et savoir ce que leur raison ne peut comprendre. Je n'étais point faite pour ces sublimes connaissances. Que m'importe un vain empire sur les démons ! Je me serais bien contentée de régner sur le cœur d'un époux. Mon père l'a voulu, je dois subir ma destinée.

En disant ces mots, Rébecca tira son mouchoir et parut cacher quelques larmes, puis elle ajouta :

— Seigneur Alphonse, permettez-moi de revenir demain à la même heure, et de faire encore quelques efforts pour vaincre votre obstination ou, comme vous l'appelez, ce grand attachement à votre parole. Bientôt le soleil entrera dans le signe de la Vierge, alors il n'en sera plus temps et il en arrivera ce qui pourra.

En me disant adieu, Rébecca serra ma main avec l'expression de l'amitié et parut retourner avec peine à ses opérations cabalistiques.

DIXIÈME JOURNÉE.

Je me réveillai plus matin qu'à l'ordinaire et j'allai sur la terrasse pour y respirer plus à mon aise avant que le soleil eût embrasé l'atmosphère. L'air était calme. Le torrent semblait mugir avec moins de fureur et laissait entendre le concert des oiseaux. La paix des éléments passa jusqu'à mon âme et je pus réfléchir avec quelque tranquillité sur ce qui m'était arrivé depuis mon départ de Cadix. Quelques mots échappés à don Emmanuel[213] de Sa, gouverneur de cette ville, et que je ne me rappelai qu'alors, me firent juger qu'il entrait aussi dans la mystérieuse existence des Gomelez et qu'il savait une partie de leur secret. C'était lui qui m'avait donné mes deux valets, Lopez et Moschito, et je supposai que c'était par son ordre qu'ils m'avaient quitté à l'entrée désastreuse de Los Hermanos. Mes cousines m'avaient souvent fait entendre que l'on voulait m'éprouver. Je pensai que l'on m'avait donné à la venta un breuvage pour m'endormir et que pendant mon sommeil, on m'avait transporté sous le gibet. Pascheco pouvait être

devenu borgne par un tout autre accident que par sa liaison amoureuse avec les deux pendus, et son effroyable histoire pouvait être un conte. L'ermite, cherchant toujours à surprendre mon secret sous les formes de la confession, me paraissait être un agent des Gomelez qui voulait éprouver ma discrétion. Il me parut enfin que je commençais à voir plus clair dans mon histoire et à l'expliquer sans avoir recours aux êtres surnaturels, lorsque j'entendis au loin une musique fort gaie dont les sons semblaient tourner la montagne. Ils devinrent bientôt plus distincts et j'aperçus une troupe joyeuse de Bohémiens qui s'avançaient en cadence, chantant et s'accompagnant de leurs *son-ahhas* et *cas-carras*[214]. Ils établirent leur petit camp volant près de la terrasse et me donnèrent la facilité de remarquer l'air d'élégance répandu sur leurs habits et leur train. Je supposai que c'étaient là ces mêmes Bohémiens voleurs sous la protection desquels s'était mis l'aubergiste de la venta de Cardegnas à ce que m'avait dit l'ermite, mais ils me paraissaient trop galants pour des brigands. Tandis que je les examinais, ils dressaient leurs tentes, mettaient leurs *olles* sur le feu, suspendaient les berceaux de leurs enfants aux branches des arbres voisins[215]. Et lorsque tous ces apprêts furent finis, ils se livrèrent de nouveau aux plaisirs attachés à leur vie vagabonde dont le plus grand à leurs yeux est la fainéantise.

Le pavillon du chef était distingué des autres non seulement par le bâton à grosse pomme d'argent qui était planté à l'entrée, mais encore parce qu'il était bien conditionné et même orné d'une riche frange, ce que l'on ne voit pas communément aux tentes des Bohémiens. Mais quelle ne fut pas ma surprise en voyant le pavillon s'ouvrir et mes deux cousines en sortir dans cet élégant costume que l'on appelle en Espagne à la *gitana maja*[216]. Elles s'avancèrent jusqu'au pied de la terrasse, mais sans paraître m'apercevoir. Puis elles appelèrent leurs compagnes et se mirent à danser ce *polo* si connu sur les paroles,

Quando me Paco me azze
Las Palmas para vaylar
Me se puene al corpecito
Como hecho de marzapan, etc[217].

Si la tendre Émina et la gentille Zibeddé m'avaient fait tourner la tête, revêtues de leurs simarres mauresques, elles ne me ravirent pas moins dans ce nouveau costume. Seulement je leur trouvais un air malin et moqueur qui véritablement n'allait pas mal à des diseuses de bonne aventure, mais qui semblait présager qu'elles songeaient à me jouer quelque nouveau tour, en se présentant à moi sous cette forme nouvelle[218].

Cependant elles ne parurent point s'occuper de moi et s'éloignèrent après avoir dansé. Je rentrai dans la bibliothèque où je trouvai sur la table un gros volume écrit en caractères gothiques dont le titre était *Relations curieuses de Hapelius*[219]. Ce volume était ouvert et la page pliée à dessein sur le commencement d'un chapitre où je lus l'histoire suivante :

Histoire de Thibaud de La Jacquière.

Il y avait autrefois à Lyon en France, ville située sur le Rhône, un très riche marchand appelé Jacques de La Jacquière ; c'est-à-dire pourtant qu'il ne prit le nom de La Jacquière que lorsqu'il eut quitté le commerce et fut devenu prévôt de la cité, qui est une charge que les Lyonnais ne donnent qu'à des hommes qui ont une grande fortune et une renommée sans tache. Tel était aussi le bon prévôt de La Jacquière, charitable envers les pauvres et bienfaisant envers les moines et autres religieux.

Mais tel n'était point le fils unique du prévôt, messire Thibaud de La Jacquière, guidon des hommes d'armes du roi : gentil soudard et friand de la lame, grand piqueur[220] des fillettes, rafleur des dés, casseur de vitres, briseur de lanternes, jureur et sacreur, arrêtant mainte fois les bourgeois dans la rue pour troquer son vieux manteau contre un tout neuf, et son feutre usé contre un meilleur. Si bien qu'il n'était bruit que de messire Thibaud tant à Paris qu'à Blois, Fontainebleau et autres séjours du roi. Or donc il advint que notre bon sire de sainte mémoire François premier[221] fut enfin marri des déportements du jeune soudrille[222] et le renvoya à Lyon afin d'y faire pénitence dans la maison de son père, le bon prévôt de La Jacquière qui demeurait pour lors au coin de la place de Bellecour, à l'entrée de la rue Saint-Raimond.

Le jeune Thibaud fut reçu dans la maison paternelle avec autant de joie que s'il fût arrivé chargé de toutes les indulgences de Rome. Non seulement

on tua pour lui le veau gras, mais le bon prévôt donna à ses amis un banquet qui coûta plus d'écus d'or qu'il ne s'y trouva de convives. On fit plus. On but à la santé du jeune gars et chacun lui souhaita sagesse et résipiscence. Mais ces vœux charitables lui déplurent. Il prit sur la table une tasse d'or, la remplit de vin et dit :

— Sacre mort du grand diable, je lui veux dans ce vin bailler mon sang et mon âme si jamais je deviens plus homme de bien que je ne suis.

Ces affreuses paroles firent dresser les cheveux à la tête des convives. Ils se signèrent et quelques-uns se levèrent de table.

Messire Thibaud se leva aussi et alla prendre l'air sur la place de Bellecour où il trouva deux de ses anciens camarades et grivois de même étoffe. Il les embrassa, les conduisit chez lui et leur fit apporter maint flacon, sans plus s'embarrasser de son père et de tous les convives.

Ce que Thibaud avait fait le jour de son arrivée, il le fit le lendemain et tous les jours d'après. Si bien que le bon prévôt en eut le cœur navré. Il songea à le recommander à son patron, monsieur saint Jacques, et porta devant son image un cierge de dix livres, orné de deux anneaux d'or de cinq marcs[223] chacun ; mais comme le prévôt voulut placer le cierge sur l'autel, il le fit tomber et renversa une lampe d'argent qui brûlait devant le saint. Le prévôt avait fait fondre ce cierge pour une autre occasion, mais n'ayant rien de plus à cœur que la conversion de son fils, il en fit l'offrande avec joie. Cependant lorsqu'il vit le cierge tombant et la lampe renversée, il en tira un mauvais présage et s'en retourna tristement chez lui.

En ce même jour, messire Thibaud festoya encore ses amis. Ils sablèrent maint flacon et puis, comme la nuit était déjà avancée et bien noire, ils sortirent pour prendre l'air sur la place de Bellecour ; et lorsqu'ils y furent, ils se prirent tous les trois sous les bras et se promenèrent ainsi, d'un air faraud, à la manière des grivois qui s'imaginent par là attirer les regards des jeunes filles. Cependant, pour cette fois, ils n'y gagnaient rien, car il ne passait ni fille ni femme ; et l'on ne pouvait pas non plus les apercevoir des fenêtres parce que la nuit était sombre, comme je l'ai déjà dit. Si bien donc que le jeune Thibaud, grossissant sa voix et jurant son juron coutumier, dit :

— Sacre mort du grand diable, je lui baille mon sang et mon âme que si la grande diablesse sa fille venait à passer, je la prierais d'amour tant je me sens échauffé par le vin.

Ce propos déplut aux deux amis de Thibaud qui n'étaient pas d'aussi grands pécheurs que lui, et l'un d'eux lui dit :

— Messire notre ami, songez que le diable est l'ennemi éternel des hommes et qu'il leur fait assez de mal, sans qu'on l'y invite et que l'on invoque son nom.

À cela répondit Thibaud :

— Comme je le dis, je le ferai.

Sur ces entrefaites, les trois ribauds virent sortir d'une rue voisine une jeune dame voilée, d'une taille accorte et qui annonçait la première jeunesse. Un petit nègre courait après elle. Il fit un faux pas, tomba sur le nez et cassa la lanterne. La jeune personne parut fort effrayée et ne savait quel parti prendre. Alors messire Thibaud s'approcha d'elle le plus poliment qu'il put, et lui offrit son bras pour la reconduire chez elle.

La pauvre dariolette[224] accepta après quelques façons et messire Thibaud, se retournant vers ses amis, leur dit à demi-voix :

— À donc vous voyez que celui que j'ai invoqué ne m'a pas fait attendre. Par ainsi je vous souhaite le bonsoir.

Les deux amis comprirent ce qu'il voulait et prirent congé de lui en riant et lui souhaitant liesse et joie.

Thibaud donna donc le bras à la belle, et le petit nègre dont la lanterne s'était éteinte marchait devant eux. La jeune dame paraissait d'abord si troublée qu'elle ne se soutenait qu'avec peine, mais elle se rassura peu à peu et s'appuya plus franchement sur le bras du cavalier ; quelquefois même elle faisait de faux pas et lui serrait le bras en voulant s'empêcher de choir : alors le cavalier, voulant la retenir, poussait son bras contre son cœur, ce qu'il faisait pourtant avec beaucoup de discrétion pour ne pas effaroucher le gibier.

Ainsi ils marchèrent et marchèrent si longtemps qu'à la fin il semblait à Thibaud qu'ils s'étaient égarés dans les rues de Lyon ; mais il en fut bien aise, car il lui parut qu'il en aurait d'autant meilleur marché de la belle fourvoyée. Cependant, voulant d'abord savoir avec qui il avait affaire, il la pria de vouloir bien s'asseoir sur un banc de pierre que l'on entrevoyait auprès d'une porte. Elle y consentit et il s'assit auprès d'elle. Ensuite il prit une de ses mains d'un air galant et lui dit avec beaucoup d'esprit :

— Belle étoile errante, puisque mon étoile a fait que je vous ai rencontrée dans la nuit, faites-moi la faveur de me dire qui vous êtes et où vous demeurez.

La jeune personne parut d'abord très intimidée, se rassura peu à peu et répondit en ces termes :

Histoire de la gente Dariolette
Du Châtel de Sombre.

Mon nom est Orlandine, au moins c'est ainsi que m'appelaient le peu de personnes qui habitaient avec moi le châtel de Sombre dans les Pyrénées[225]. Là je n'ai vu d'autre humain que ma gouvernante qui était sourde, une servante qui bégayait si fort qu'on eût pu l'appeler muette, et un vieux portier qui était aveugle.

Ce portier n'avait pas beaucoup à faire, car il n'ouvrait la porte qu'une fois par an, et cela à un monsieur qui ne venait chez nous que pour me prendre par le menton et pour parler à ma duègne en langue biscayenne[226] que je ne sais point. Heureusement je savais parler lorsqu'on m'enferma au châtel de Sombre, car je ne l'aurais sûrement pas appris des deux compagnes de ma prison. Pour ce qui est du portier aveugle, je ne le voyais qu'au moment où il venait nous passer notre dîner à travers les grilles de la seule fenêtre que nous eussions. À la vérité, ma sourde gouvernante me criait souvent aux oreilles je ne sais quelles leçons de morale, mais je les entendais aussi peu que si j'eusse été aussi sourde qu'elle, car elle me parlait des devoirs du mariage et ne me disait pas ce que c'était qu'un mariage. Elle parlait de même de beaucoup de choses qu'elle ne voulait pas m'expliquer.

Souvent aussi ma servante bègue s'efforçait de me conter quelque histoire qu'elle m'assurait être fort drôle ; mais ne pouvant jamais aller jusqu'à la seconde phrase, elle était obligée d'y renoncer et s'en allait en me bégayant des excuses dont elle se tirait aussi mal que de son histoire.

Je vous ai dit que nous n'avions qu'une seule fenêtre, c'est-à-dire qu'il n'y en avait qu'une qui donnât dans la cour du châtel. Les autres avaient la vue sur une autre cour qui, étant plantée de quelques arbres, pouvait passer pour un jardin et n'avait d'ailleurs aucune autre issue que celle qui conduisait à ma chambre. J'y cultivais quelques fleurs, ce fut mon seul amusement. Je dis mal : j'en avais encore un, et tout aussi innocent. C'était un grand miroir

où j'allais me contempler dès que j'étais levée, et même au saut du lit. Ma gouvernante, déshabillée comme moi, venait s'y mirer aussi et je m'amusais à comparer ma figure à la sienne. Je me livrais aussi à cet amusement avant de me coucher et lorsque ma gouvernante était déjà endormie. Quelquefois je m'imaginais voir dans mon miroir une compagne de mon âge qui répondait à mes gestes et partageait mes sentiments. Plus je me livrais à cette illusion et plus le jeu m'en plaisait.

Je vous ai dit qu'il y avait un monsieur qui venait tous les ans une fois pour me prendre par le menton et parler basque avec ma gouvernante. Un jour ce monsieur au lieu de me prendre par le menton, me prit par la main et me conduisit à un carrosse à soupentes où il m'enferma avec ma gouvernante. On peut bien dire enferma, car le carrosse ne recevait de jour que par en haut. Nous n'en sortîmes que le troisième jour, ou plutôt que la troisième nuit, au moins la soirée était-elle fort avancée. Un homme ouvrit la portière et nous dit :

— Vous voici sur la place de Bellecour, à l'entrée de la rue de Saint-Raimond, et voici la maison du prévôt de La Jacquière ; où voulez-vous qu'on vous mène ?

— Entrez dans la première porte cochère après celle du prévôt, répondit ma gouvernante.

Ici le jeune Thibaud devint fort attentif, car il était réellement le voisin d'un gentilhomme nommé le sire de Sombre, qui passait pour être d'un caractère jaloux ; et ledit sire de Sombre s'était mainte fois vanté devant Thibaud de montrer un jour qu'on pouvait avoir femme fidèle, et qu'il faisait nourrir en son châtel une *dariolette* qui deviendrait sa femme et prouverait son dire. Mais le jeune Thibaud ne savait pas qu'elle fût à Lyon et se réjouit bien de l'avoir en sa main. Cependant Orlandine continua en ces termes :

Nous entrâmes donc dans une porte cochère et l'on me fit monter en des grandes et belles chambres, et puis de là par un escalier tournant, en une tourelle d'où il me sembla qu'on aurait découvert toute la ville de Lyon s'il eût fait jour ; mais le jour même on n'y eût rien vu, car les fenêtres étaient bouchées avec un drap vert très fort. Au revenant[227] la tourelle était éclairée par un beau lustre de cristal monté en émail. Ma duègne m'ayant assise en

un siège me donna son chapelet pour m'amuser et sortit en fermant la porte sur elle à double et triple tour.

Lorsque je me vis seule, je jetai mon chapelet, je pris des ciseaux que j'avais à ma ceinture, et je fis une ouverture dans le drap vert qui bouchait la fenêtre. Alors je vis une autre fenêtre fort près de moi, et par cette fenêtre une chambre fort éclairée où soupaient trois jeunes cavaliers et trois jeunes filles, plus beaux, plus gais que tout ce que l'on peut imaginer. Ils chantaient, buvaient, riaient, s'embrassaient. Quelquefois même ils se prenaient par le menton, mais c'était d'un tout autre air que le monsieur du châtel de Sombre qui pourtant n'y venait que pour cela. De plus ces cavaliers et ces demoiselles se déshabillaient toujours un peu plus, comme je faisais le soir devant mon grand miroir, et en vérité cela leur allait aussi bien, et non pas comme à ma vieille duègne.

Ici messire Thibaud vit bien qu'il s'agissait d'un souper qu'il avait fait la veille avec ses deux amis. Il passa son bras autour de la taille souple et ronde d'Orlandine, et la serra contre son cœur.

— Oui, lui dit-elle, voilà justement comme faisaient ces jeunes cavaliers. En vérité il me semblait qu'ils s'aimaient tous beaucoup. Cependant ne voilà-t-il pas qu'un de ces jeunes gars dit qu'il aimait mieux que les autres. « Non, c'est moi, c'est moi, dirent les deux autres. – C'est lui. – C'est l'autre, dirent les jeunes filles. » Alors celui qui s'était vanté d'aimer le mieux s'avisa pour prouver son dire d'une singulière invention.

Ici Thibaud, qui se rappela ce qui s'était passé, faillit à étouffer de rire.

— Eh bien ! dit-il, belle Orlandine, quelle était cette invention dont s'avisa le jeune homme ?

— Oh ! reprit Orlandine, ne riez pas, Monsieur, je vous assure que c'était une très belle invention, et j'y étais fort attentive, lorsque j'entendis ouvrir la porte. Je me remis aussitôt à mon chapelet, et ma duègne entra.

La duègne me prit encore par la main sans me rien dire, et me fit entrer dans un carrosse qui n'était pas fermé comme le premier, et j'aurais bien pu voir la ville dans celui-là, mais il était nuit close et je vis seulement que nous allions bien loin, bien loin, si bien que nous arrivâmes enfin dans la campagne, tout au bout de la ville. Nous nous arrêtâmes dans 1a dernière maison du faubourg. Ce n'était qu'une cabane pour l'apparence, et même elle est couverte de chaume, mais bien jolie en dedans, comme vous le

verrez si le petit nègre en sait le chemin, car je vois qu'il a trouvé de la lumière et rallumé sa lanterne.

Orlandine termina ici son histoire. Messire Thibaud baisa sa main et lui dit :

— Belle fourvoyée, faites-moi le plaisir de me dire si vous habitez toute seule cette maison.

— Toute seule, reprit la belle, avec ce petit nègre et ma gouvernante. Mais je ne pense pas qu'elle puisse revenir ce soir au logis. Le monsieur qui me prenait par le menton m'a fait dire de venir le trouver chez une de ses sœurs avec ma gouvernante, mais qu'il ne pouvait envoyer son carrosse qui était allé chercher un prêtre. Nous y allions donc à pied. Quelqu'un nous a arrêtées pour me dire qu'il me trouvait jolie. Ma duègne qui est sourde a cru qu'il me disait des injures, et lui en a répondu. D'autres gens sont survenus et se sont mêlés de la querelle. J'ai eu peur et je me suis mise à courir. Le petit nègre a couru après moi. Il est tombé, sa lanterne s'est brisée ; et c'est alors, beau Sire, que pour mon bonheur je vous ai rencontré.

Messire Thibaud, charmé de la naïveté de ce récit, allait répondre quelque galanterie. Lorsque le petit nègre rapporta sa lanterne allumée dont la lumière venant[228] à donner sur le visage de Thibaud, Orlandine s'écria :

— Que vois-je ? C'est le même cavalier qui s'avisa de la belle invention.

— C'est moi-même, dit Thibaud, je vous assure que ce que j'ai fait alors n'est rien auprès de ce que pourrait attendre de moi une accorte et honnête demoiselle. Car celles avec qui j'étais n'étaient rien moins que cela.

— Vous aviez bien l'air de les aimer toutes les trois, dit Orlandine.

— C'est que je n'en aimais aucune, dit Thibaud.

Si bien dit-il, si bien dit-elle que tout en marchant et devisant, ils arrivèrent au bout du faubourg, à une chaumière isolée dont le petit nègre ouvrit la porte avec une clef qu'il avait à sa ceinture. Certes, l'intérieur de la maison n'était pas d'une chaumière. On y voyait belles tentures de Flandres à personnages si bien ouvrés et portraits[229] qu'ils semblaient vivants, des lustres à bras en argent fin et massif, de riches cabinets en ivoire et ébène, des fauteuils en velours de Gênes, garnis de franges d'or et un lit en moire de Venise. Mais tout cela n'occupait guère messire Thibaud. Il ne voyait qu'Orlandine et eût bien voulu en être à la fin de l'aventure.

Sur ce, le petit nègre vint couvrir la table et Thibaud s'aperçut que ce n'était pas un enfant comme il l'avait cru d'abord, mais comme un vieux nain tout noir et d'une figure affreuse. Cependant le petit homme apporta quelque chose qui n'était point laid. C'était un bassin de vermeil dans lequel fumaient quatre perdrix appétissantes et bien apprêtées, et sous le bras, il avait un flacon d'hypocras. Thibaud n'eut pas plus tôt bu et mangé qu'il lui sembla qu'un feu liquide circulait dans ses veines. Pour Orlandine, elle mangeait peu et regardait beaucoup son convive, tantôt d'un regard tendre et naïf, et tantôt avec des yeux si pleins de malice que le jeune homme en était presque embarrassé.

Enfin le petit nègre vint ôter la table. Alors Orlandine prit Thibaud par la main et lui dit :

— Beau cavalier, à quoi voulez-vous que nous passions cette soirée ?

Thibaud ne sut que répondre.

— Il me vient une idée, dit encore Orlandine. Voici un grand miroir. Allons y faire des mines comme j'en faisais au châtel de Sombre. Je m'y amusais à voir que ma gouvernante était faite autrement que moi. À présent, je veux savoir si je ne suis pas faite autrement que vous.

Orlandine plaça leurs chaises devant le miroir, après quoi elle délaça la fraise de Thibaud et lui dit :

— Vous avez le cou fait à peu près comme moi, les épaules aussi, mais pour la poitrine, quelle différence ! La mienne était comme cela l'année passée, mais j'ai tant engraissé que je ne me reconnais plus. Ôtez donc votre ceinture, défaites votre pourpoint. Pourquoi toutes ces aiguillettes ?…

Thibaud ne se possédant plus porta Orlandine sur le lit de moire de Venise et se crut le plus heureux des hommes…

Mais bientôt il changea de pensée, car il sentit comme des griffes qui s'enfonçaient dans son dos :

— Orlandine ! Orlandine ! s'écria-t-il, que veut dire ceci ?

Orlandine n'était plus. Thibaud ne vit à sa place qu'un horrible assemblage de formes hideuses et inconnues :

— Je ne suis point Orlandine, dit le monstre d'une voix épouvantable. Je suis Belzébuth.

Thibaud voulut invoquer le nom de Jésus, mais Satan qui le devina lui saisit la gorge avec les dents et l'empêcha de prononcer ce saint nom.

Le lendemain matin, les paysans qui allaient vendre leurs légumes au marché de Lyon entendirent des gémissements dans une masure abandonnée qui était près du chemin et servait de voirie. Ils y allèrent et trouvèrent Thibaud couché sur une charogne à demi pourrie. Ils le prirent et le placèrent en travers sur leurs paniers et ils le portèrent ainsi chez le prévôt de Lyon… Le malheureux La Jacquière reconnut son fils…

Le jeune homme fut mis dans un lit. Bientôt après, il parut reprendre un peu ses sens, et d'une voix faible et presque inintelligible, il dit :

— Ouvrez à ce saint ermite.

D'abord on ne le comprit pas, enfin on ouvrit la porte et l'on vit entrer un vénérable religieux qui demanda qu'on le laissât seul avec Thibaud. Il fut obéi et l'on ferma la porte sur eux. Longtemps on entendit les exhortations de l'ermite auxquelles Thibaud répondit d'une voix forte :

— Oui, mon père, je me repens et j'espère en la miséricorde divine.

Enfin, comme l'on n'entendait plus rien, on crut devoir entrer. L'ermite avait disparu et Thibaud fut trouvé mort avec un crucifix entre les mains.

Je n'eus pas plus tôt achevé cette histoire que le cabaliste entra et sembla vouloir lire dans mes yeux l'impression que m'avait faite cette lecture. La vérité est qu'elle m'en avait fait, beaucoup, mais je ne voulus pas le lui témoigner et je me retirai chez moi. Là je réfléchis sur tout ce qui m'était arrivé et j'en vins presque à croire que des démons avaient, pour me tromper, animé des corps de pendus et que j'étais un second La Jacquière. On sonna pour le dîner ; le cabaliste ne s'y trouva point. Tout le monde me parut préoccupé parce que je l'étais moi-même…

Après le dîner, je retournai à la terrasse. Les Bohémiens avaient placé leur camp à quelque distance du château. Les Bohémiennes ne parurent point. La nuit vint et je me retirai chez moi. J'attendis longtemps Rébecca, elle ne vint point et je m'endormis.

Fin du premier décaméron.

SECOND DÉCAMÉRON
ONZIEME JOURNÉE.

Je fus réveillé par Rébecca ; lorsque j'ouvris les yeux, la douce Israélite était déjà établie sur mon lit et tenait une de mes mains.

— Brave Alphonse, me dit-elle, vous avez voulu hier surprendre les deux Bohémiennes, mais la grille du torrent était fermée. Je vous en apporte la clef[230]. Si elles approchent aujourd'hui du château, je vous prie de les suivre, même jusqu'à leur camp. Je vous assure que vous ferez grand plaisir à mon frère de lui en donner des nouvelles. Quant à moi, ajouta-t-elle d'un ton mélancolique, je dois m'éloigner. Mon sort le veut ainsi, mon sort bizarre. Ah ! mon père, que ne m'avez-vous laissé une destinée commune. J'aurais bien su aimer en réalité, et non pas dans un miroir.

— Que voulez-vous dire par ce miroir ?

— Rien, rien, répliqua Rébecca, vous le saurez un jour. Adieu, adieu !

La Juive s'éloigna avec l'air fort ému, et je ne pus m'empêcher de songer qu'elle aurait de la peine à se conserver pure pour les Gémeaux célestes dont elle devait être l'épouse à ce que m'avait dit son frère.

J'allai sur la terrasse. Les Bohémiens s'étaient encore plus éloignés que la veille. Je pris un livre dans la bibliothèque, mais je lus peu. J'étais distrait et préoccupé. Enfin on se mit à table. La conversation roula comme à l'ordinaire sur les esprits, les spectres et les vampires. Notre hôte dit que l'Antiquité en avait eu des idées confuses sous les noms d'empuses, larves et lamies, mais que les cabalistes anciens valaient bien les modernes, bien qu'ils ne fussent connus que sous le nom de philosophes qui leur était commun avec beaucoup de gens qui n'avaient aucune teinture des sciences hermétiques. L'ermite parla de Simon le Magicien, mais Uzeda soutint qu'Apollonius de Thyane devrait être regardé comme le plus grand cabaliste de ces temps-là, puisqu'il avait pris un empire extraordinaire sur tous les êtres du monde pandémoniaque[231]. Et là-dessus, étant allé chercher un Philostrate de l'édition de Morel 1608[232], il jeta les yeux sur le texte grec, et sans paraître éprouver le moindre embarras à le bien comprendre, il lut en espagnol, ce que je vais raconter :

Histoire de Ménipe de Lycie.

Il y avait à Corinthe un Lycien nommé Ménipe ; il était âgé de vingt-cinq ans, spirituel et bien fait. On racontait dans la ville qu'il était aimé d'une femme étrangère, belle et très riche, et dont il ne devait la

connaissance qu'au hasard. Il l'avait rencontrée sur le chemin qui mène à Kenchrée, où elle l'aborda d'un air charmant et lui dit :

— Ô Ménipe, je vous aime depuis longtemps. Je suis phénicienne et je demeure à l'extrémité du faubourg de Corinthe le plus prochain. Si vous venez chez moi, vous m'entendrez chanter ; vous boirez d'un vin tel que vous n'en avez jamais bu ; vous n'aurez aucun rival à craindre et vous trouverez toujours en moi autant de fidélité que je vous crois réellement de probité.

Le jeune homme, d'ailleurs ami de la sagesse, ne sut point résister à ces belles paroles, proférées par une belle bouche, et s'attacha à sa nouvelle maîtresse.

Lorsqu'Apollonius vit Ménipe pour la première fois, il se mit à le considérer comme [un] sculpteur qui eût entrepris de faire son buste. Puis il lui dit :

— Ô beau jeune homme, vous caressez un serpent et un serpent vous caresse.

Ménipe fut surpris de ce discours, mais Apollonius ajouta :

— Vous êtes aimé d'une femme qui ne peut pas être votre épouse ; croyez-vous qu'elle vous aime ?

— Certainement, dit le jeune homme, elle m'aime beaucoup.

— L'épouserez-vous ? dit Apollonius.

— Il me sera bien doux, dit le jeune homme, d'épouser une femme que j'aime.

— Quand ferez-vous la noce ? dit Apollonius.

— Peut-être demain, repartit le jeune homme.

Apollonius fit attention au temps du festin, et lorsque les convives se furent rassemblés, il entra dans la salle et dit :

— Où est la belle qui donne ce festin ?

Ménipe répondit :

— Elle n'est pas loin.

Puis il se leva un peu honteux. Apollonius continua en ces termes :

— Cet or, cet argent et les autres ornements de cette salle sont-ils à vous ou à cette femme ?

Ménipe répondit :

— Ils sont à cette femme. Pour moi, je ne possède que mon manteau de philosophe.

Alors Apollonius dit :

— Avez-vous vu les jardins de Tantale qui sont et ne sont pas[233] ?

Les convives répondirent :

— Nous les avons vus dans Homère, car nous ne sommes point descendus aux Enfers.

Alors Apollonius leur dit :

— Tout ce que vous voyez ici est comme ces jardins. Le tout n'est qu'apparence, sans aucune réalité ; et afin que vous reconnaissiez la vérité de ce que je dis, sachez que cette femme est une de ces empuses que l'on appelle communément larves ou lamies. Elles sont fort avides, non des plaisirs de l'amour, mais de chair humaine ; et c'est par l'appât du plaisir qu'elles attirent ceux qu'elles veulent dévorer.

La prétendue Phénicienne dit alors :

— Parlez mieux que vous ne faites.

Et se montrant un peu irritée, elle déclama contre les philosophes et les traita d'insensés. Mais aux paroles que prononça Apollonius, la vaisselle d'or et d'argent disparut. Les échansons, les cuisiniers disparurent également. Alors l'empuse fit semblant de pleurer et pria Apollonius de ne plus la tourmenter. Mais celui-ci la pressant sans relâche, elle avoua enfin qui elle était, qu'elle avait rassasié Ménipe de plaisirs pour le dévorer ensuite, et qu'elle aimait à manger les plus beaux jeunes gens parce que leur sang lui faisait beaucoup de bien.

— Je pense, dit l'ermite, que c'était l'âme de Ménipe qu'elle voulait dévorer plutôt que son corps, et que cette empuse n'était que le démon de la concupiscence. Mais je ne conçois pas quelles étaient ces paroles qui donnaient un si grand pouvoir à Apollonius. Car enfin il n'était pas chrétien et ne pouvait user des armes terribles que l'Église met entre nos mains. De plus les philosophes ont pu usurper quelque puissance sur les démons avant la naissance du Christ, mais la Croix qui a fait taire les oracles doit à plus forte raison avoir anéanti tout autre pouvoir des idolâtres. Et je pense qu'Apollonius, bien loin de pouvoir chasser le moindre démon, n'en aurait pas imposé au dernier des revenants, puisque ces espèces d'esprits reviennent sur la terre avec la permission divine, et cela toujours pour demander des messes, preuve qu'il n'y en avait pas au temps du paganisme.

Uzeda fut d'un avis différent : il soutint que les païens avaient été obsédés par les revenants autant que les chrétiens, bien que ce fût sans doute pour d'autres motifs ; et pour le prouver, il prit un volume des *Lettres* de Pline où il lut ce qui suit :

Histoire du philosophe Athénagore[234].

Il y avait à Athènes une maison fort logeable, mais décriée et déserte. Souvent dans le plus profond silence de la nuit, l'on y entendait un bruit de fer qui se choquait contre du fer, et si l'on prêtait l'oreille avec plus d'attention, un bruit de chaînes qui semblait venir de loin et ensuite s'approcher. Bientôt on voyait un spectre fait comme un vieillard, maigre, abattu, avec une longue barbe, des cheveux hérissés et des fers aux pieds et aux mains qu'il secouait d'une manière effrayante. Cette horrible apparition ôtait le sommeil, et les insomnies occasionnaient des maladies qui finissaient de la manière la plus triste. Car pendant le jour, bien que le spectre ne parût plus, l'impression qu'il avait faite le remettait toujours devant les yeux et la frayeur continuait toujours avec la même force, quoique l'objet qui l'avait causée eût disparu. À la fin, la maison fut abandonnée et laissée tout entière au fantôme. On y mit pourtant un écriteau pour avertir qu'elle était à louer ou à vendre dans la pensée que quelqu'un peu instruit d'une incommodité si terrible pourrait y être trompé.

Le philosophe Athénagore vint alors à Athènes. Il aperçoit l'écriteau, il demande le prix. Sa modicité le met en défiance. Il s'informe. On lui raconte l'histoire qui, loin de lui faire rompre son marché, l'engage à le conclure sans remise. Il se loge dans la maison et sur le soir il ordonne qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on lui apporte ses tablettes et de la lumière, et que ses gens se retirent au fond de la maison. Lui, craignant que son imagination trop libre n'allât au gré d'une crainte frivole se figurer de vains fantômes, applique son esprit, ses yeux et sa main à écrire.

Au commencement de la nuit, le silence régnait dans cette maison comme partout ailleurs, mais ensuite il entendit des fers s'entrechoquer, des chaînes qui se heurtaient. Il ne lève point les yeux, il ne quitte point sa plume, se rassure et s'efforce, pour ainsi dire, de ne point entendre.

Le bruit s'augmente ; il semble qu'il se fasse à la porte de la chambre, enfin dans la chambre même. Il regarde ; il aperçoit le spectre tel qu'on le lui avait dépeint. Le spectre était debout et l'appelait du doigt. Athénagore lui fait signe de la main de l'attendre un peu et continue à écrire comme si

de rien n'était. Le spectre recommence son fracas avec ses chaînes qu'il fait résonner aux oreilles du philosophe.

Celui-ci se retourne et voit qu'on l'appelle du doigt encore une fois. Il se lève, prend la lumière et suit le fantôme. Le fantôme marchait d'un pas lent comme si le poids des chaînes l'eût accablé. Après qu'il fut arrivé dans la cour de la maison, il disparaît tout à coup et laisse là notre philosophe qui ramasse des herbes et des feuilles, et les pose à l'endroit où le spectre l'avait quitté pour pouvoir le reconnaître. Le lendemain il va trouver les magistrats et les supplie d'ordonner que l'on fouille en cet endroit. On le fait. On trouve des os décharnés enlacés dans des chaînes.

Les chairs ayant été consumées par le temps et l'humidité de la terre, il n'était resté que des os dans des liens. On les rassemble et la ville se charge de les faire ensevelir. Et depuis que l'on eut rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus l'ordre de cette maison.

Après que le cabaliste eut achevé cette lecture, il ajouta :

— Les revenants sont revenus dans tous les temps comme nous le voyons, mon révérend père, par l'histoire de la Baltoyve d'Endor[235] et il a toujours été au pouvoir des cabalistes de les faire revenir. Mais j'avoue qu'il y a eu d'ailleurs de grands changements dans le monde démonagorique. Et les vampires entre autres sont une invention nouvelle, si j'ose m'exprimer ainsi. J'en distingue deux espèces : les vampires de Hongrie et de Pologne qui sont des corps morts qui sortent la nuit des tombeaux et vont sucer le sang des hommes, et les vampires d'Espagne qui sont des esprits immondes qui animent le premier corps qu'ils trouvent, lui donnent toutes sortes de formes et[236]…

Voyant où le cabaliste en voulait venir, je me levai de table, peut-être un peu trop brusquement, et j'allai sur la terrasse. Il n'y avait pas encore une demi-heure que j'y étais lorsque j'aperçus mes deux Bohémiennes qui semblaient prendre le chemin du château et qui à cette distance ressemblaient parfaitement à Émina et Zibeddé. Je me proposai aussitôt de faire usage de ma clef. J'allai dans ma chambre chercher ma cape et mon épée, et je descendis en moins de rien jusqu'à la grille. Mais lorsque je l'eus ouverte, le plus fort n'était pas fait, car j'avais encore le torrent à passer. Pour cela, il fallut suivre le mur de la terrasse en me cramponnant à des fers

qu'on y avait placés à dessein. Enfin j'arrivai à un lit de pierres et, sautant de l'une à l'autre, je me trouvai de l'autre côté du torrent et nez à nez avec mes Bohémiennes, mais ce n'étaient point mes cousines. Elles n'en avaient pas non plus les manières, sans avoir pourtant les façons communes et populaires des femmes de leur nation. Il semblait presque qu'elles jouassent un rôle pour en soutenir le caractère. Elles voulurent d'abord me dire la bonne aventure. L'une m'ouvrit la main, et l'autre faisant semblant d'y voir tout mon avenir me dit en son patois :

— Ah ! Cavalier, *che vejo en vuestra bast ? dirvanos kamela*, *ma por quen ? por demonios*. C'est-à-dire : « Ah ! Cavalier, que vois-je dans votre main ? beaucoup d'amour, mais pour qui ? pour des démons[237]. »

L'on peut bien juger que je n'aurais jamais deviné que *dirvanos kamela* voulût dire « beaucoup d'amour » dans le jargon des Bohémiennes. Mais elles prirent la peine de m'expliquer ; puis me prenant chacune par un bras, elles me conduisirent à leur camp où elles me présentèrent à un vieillard de bonne mine et encore frais qu'elles me dirent être leur père. Le vieillard me dit d'un air un peu malin :

— Savez-vous bien, Seigneur cavalier, que vous êtes ici au milieu d'une bande dont on dit un peu de mal dans le pays ? N'avez-vous pas un peu peur de nous ?

Au mot de peur, j'avais mis la main sur la garde de mon épée. Mais le vieux chef me tendit affectueusement la main et me dit :

— Pardon, Seigneur cavalier, je n'ai pas voulu vous offenser et j'en suis si éloigné que je vous prie même de passer quelques jours avec nous. Si un voyage dans ces montagnes peut vous intéresser, nous promettons de vous faire voir les plus beaux vallons comme les plus affreux, les sites les plus riants et tout à côté, ce que l'on appelle de belles horreurs. Et si vous aimez la chasse, vous aurez tout loisir de satisfaire votre goût.

J'acceptai cette offre avec un plaisir d'autant plus grand que je commençais à m'ennuyer un peu des dissertations du cabaliste et de la solitude de son château.

Alors le vieux Bohémien me conduisit à sa tente et me dit :

— Seigneur cavalier, ce pavillon sera votre demeure pendant tout le temps que vous voudrez bien passer avec nous, et je ferai tendre une

canonnière[238] tout auprès dans laquelle je coucherai pour pouvoir veiller d'autant mieux à votre sûreté.

Je répondis au vieillard qu'ayant l'honneur d'être capitaine aux gardes wallonnes, je ne devais chercher de protection que celle de ma propre épée.

Cette réponse le fit rire et il me dit :

— Seigneur cavalier, les mousquets de nos bandits tueraient un capitaine aux gardes wallonnes tout comme un autre ; mais quand ils seront avertis, vous pourrez même vous écarter de notre troupe. Jusque-là, il y aurait de l'imprudence à le tenter.

Le vieillard avait raison et j'eus quelque honte de ma bravade.

Nous passâmes la soirée à rôder dans le camp, à causer avec les jeunes Bohémiennes qui me parurent les plus folles, mais les plus heureuses femmes du monde. Puis on nous servit à souper. Le couvert fut mis à l'abri d'un caroubier, près de la tente du chef. Nous nous étendîmes sur des peaux de cerfs, et l'on nous servit sur une peau de buffle passée en façon de maroquin, qui nous tenait lieu de nappe. La chère fut bonne, surtout en gibier. Le vin était versé par les filles du chef, mais je donnai la préférence à l'eau d'une source qui sortait du rocher à deux pas de nous. Le chef lui-même soutint agréablement la conversation. Il paraissait instruit de mes aventures et m'en présageait de nouvelles.

Enfin il fallut se coucher. On me fit un lit dans la tente du chef et l'on mit une garde à la porte. Mais vers le milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut. Puis je sentis que l'on soulevait à la fois les deux côtés de ma couverture, et qu'on venait se presser contre moi.

— Bon Dieu, me dis-je en moi-même, faudra-t-il encore m'éveiller entre les deux pendus ?

Cependant je ne m'arrêtai point à cette idée. Je m'imaginai que ces manières tenaient à l'hospitalité bohémienne, et qu'il convenait peu à un militaire de mon âge de ne s'y point prêter. Ensuite je m'endormis avec la ferme persuasion de ne pas être avec les deux pendus.

DOUZIÈME JOURNÉE.

Effectivement je ne me réveillai point sous le gibet de Los Hermanos, mais dans mon lit, au bruit que les Bohémiens faisaient en levant leur camp.

— Levez-vous, Seigneur cavalier, me dit le chef, nous avons une forte traite à faire. Mais vous monterez une mule qui n'a pas sa pareille dans les Espagnes, et vous ne vous sentirez pas aller.

Je m'habillai à la hâte et je montai sur ma mule. Nous prîmes les devants avec quatre Bohémiens, tous bien armés. Le reste de la troupe suivait de loin, ayant en tête les deux jeunes personnes avec qui je croyais avoir passé la nuit. Quelquefois les zigzags que les sentiers faisaient dans les montagnes me faisaient passer à quelques centaines de pieds au-dessus ou au-dessous d'elles. Alors je m'arrêtais à les considérer et il me semblait que c'étaient mes cousines. Le vieux chef paraissait s'amuser de mon embarras.

Au bout de quatre heures d'une marche assez précipitée, nous arrivâmes à un plateau sur le haut d'une montagne, et nous y trouvâmes un grand nombre de ballots dont le vieux chef fit aussitôt l'inventaire, après quoi il me dit :

— Seigneur cavalier, voilà des marchandises d'Angleterre et du Brésil, de quoi en fournir les quatre royaumes de l'Andalousie, Grenade, Valence et la Catalogne. Le roi souffre un peu de notre petit commerce, mais cela lui revient d'un autre côté ; et un peu de contrebande amuse et console le peuple. D'ailleurs en Espagne, tout le monde s'en mêle. Quelques-uns de ces ballots seront déposés dans les casernes des soldats, d'autres dans les cellules des moines, et jusque dans les caveaux des morts. Les ballots marqués en rouge sont destinés à être saisis par les *alguazils*[239] qui s'en feront un mérite à la douane et n'en seront que plus attachés à nos intérêts.

Après avoir ainsi parlé, le chef bohémien fit cacher les marchandises en divers trous de rochers. Puis il fit servir dans une grotte dont la vue s'étendait fort au-delà de la portée de nos sens, c'est-à-dire que l'horizon y était si éloigné qu'il semblait se confondre avec le ciel. Devenant tous les jours plus sensible aux beautés de la nature, cet aspect me plongea dans un véritable ravissement dont je fus tiré par les deux filles du chef qui apportèrent le dîner. De près, comme je l'ai dit, elles ne ressemblaient pas du tout à mes cousines. Leurs regards dérobés semblaient me dire qu'elles étaient contentes de moi, mais quelque chose en moi m'avertissait que ce n'étaient pas elles qui étaient venues me trouver la nuit.

Les belles apportèrent cependant une *olla* bien chaude que des gens envoyés à l'avance avaient fait mitonner pendant toute la matinée. Nous en

mangeâmes copieusement, le vieux chef et moi, avec la différence qu'il entremêlait son manger de fréquentes accolades à une outre remplie de bon vin, tandis que je me contentais de l'eau d'une source voisine.

Lorsque nous eûmes contenté notre appétit, je lui témoignai quelque curiosité de le connaître. Il se défendit, je le pressai ; enfin il consentit à me conter son histoire qu'il commença en ces termes :

Histoire de Pandesowna, chef des Bohémiens.

Tous les Bohémiens de l'Espagne me connaissent sous le nom de Pandesowna ; c'est dans leur jargon la traduction de mon nom de famille qui est Avadoro[240], car je ne suis point né parmi les Bohémiens. Mon père, don Phelipe Avadoro, bon gentilhomme de la Castille nouvelle, était fort connu à Madrid par son caractère grave et méthodique. Cette dernière qualité, il la poussait si loin que l'histoire d'une de ses journées sera celle de sa vie entière ou du moins, de tout le temps qui s'est écoulé entre ses deux mariages. Le premier à qui je dois le jour, et le second qui causa sa mort par l'irrégularité qu'il mit dans sa manière de vivre.

Mon père, étant encore dans la maison du sien, se prit d'une tendre habitude pour une parente éloignée qu'il épousa aussitôt qu'il en fut le maître. Elle mourut en me mettant au monde et mon père, inconsolable de sa perte, se renferma chez lui pendant plusieurs mois sans vouloir même recevoir ses proches. Le temps, qui adoucit toutes les peines, calma aussi sa douleur. Enfin on le vit ouvrir la porte de son balcon qui donnait sur la rue de Tolède[241]. Il y respira l'air frais pendant un quart d'heure et alla ensuite ouvrir une fenêtre qui donnait sur une rue de traverse. Il aperçut dans la maison vis-à-vis quelques personnes de sa connaissance et les salua d'un air assez gai. On lui vit faire les mêmes choses les jours suivants, et ce changement dans sa manière de vivre fut enfin connu de fray Heronimo Santez, théatin[242], oncle de ma mère.

Ce religieux se transporta chez mon père, lui fit compliment sur le retour de sa santé, lui parla peu de consolations, mais beaucoup du besoin qu'il avait de se distraire. Il poussa même l'indulgence jusqu'à lui conseiller d'aller à la comédie. Mon père, qui avait la plus grande confiance en fray Heronimo, alla dès le même soir au théâtre de la Cruz. On y jouait une

pièce nouvelle qui était soutenue par tout le parti des Pollacos, tandis que celui des Sorices cherchait à la faire tomber[243]. Le jeu de ces factions intéressa mon père et depuis lors il n'a jamais manqué volontairement un seul spectacle. Il s'attacha même particulièrement au parti des Pollacos et n'allait au théâtre du Prince que lorsque celui de la Cruz était fermé.

Vous savez qu'à Madrid les hommes font une double haie pour forcer les femmes à défiler une à une ; mon père se mettait au bout de la file et dès que la dernière femme était passée, il prenait le chemin de la Croix de Malte[244] où il faisait un léger souper avant de rentrer chez lui.

Le matin, le premier soin de mon père était d'ouvrir le balcon qui donnait sur la rue de Tolède. Il y respirait l'air frais pendant un quart d'heure. Puis il allait ouvrir la fenêtre qui donnait dans la petite rue. S'il y avait quelqu'un à la fenêtre vis-à-vis, il saluait d'un air gracieux en disant *Agour*, et refermait ensuite la fenêtre.

Ce mot *agour*, « je vous salue », était quelquefois le seul qu'il prononçât de toute la journée, car bien qu'il s'intéressât vivement au succès de toutes les comédies que l'on donnait au théâtre de la Cruz, il ne témoignait cet intérêt qu'en battant des mains, et jamais par des paroles. S'il n'y avait personne à la fenêtre vis-à-vis, il attendait patiemment que quelqu'un parût pour placer son gracieux *agour.*

Ensuite mon père allait à la messe aux Théatins. Il trouvait à son retour la chambre faite par la servante de la maison, et prenait un soin particulier à remettre chaque meuble à la place où il avait été la veille. Il y mettait une attention extraordinaire et découvrait à l'instant le moindre brin de paille ou grain de poussière qui avait échappé au balai de la servante.

Lorsque mon père était satisfait de l'ordre de sa chambre, il prenait un compas et des ciseaux, et coupait vingt-quatre morceaux de papier d'une grandeur égale, les remplissait d'une tramée de tabac du Brésil et en faisait vingt-quatre cigares si bien pliés, si unis qu'on pouvait les regarder comme les plus parfaits cigares de toute l'Espagne. Il fumait six de ces chefs-d'œuvre en comptant les tuiles du palais d'Albe[245], et six en comptant les gens qui entraient par la porte de Tolède. Ensuite il regardait la porte de sa chambre jusqu'à ce qu'il vît arriver son dîner.

Après le dîner, il fumait les douze autres cigares ; puis il fixait les yeux sur la pendule jusqu'à ce qu'elle sonnât l'heure du spectacle. S'il n'y en avait

à aucun théâtre, il allait chez le libraire Moreno[246]. Quelques gens de lettres s'y rassemblaient ces jours-là ; il les écoutait avec plaisir, mais sans se mêler à leurs entretiens. Lorsqu'il était malade, il faisait chercher la pièce que l'on jouait au théâtre de la Cruz, et à l'heure du spectacle, il lisait la pièce sans oublier d'applaudir tous les passages que la faction des Pollacos avait coutume de relever.

Cette vie était fort innocente ; cependant mon père, songeant à remplir les devoirs de sa religion, demanda un confesseur aux théatins. On lui amena mon grand-oncle fray Heronimo qui prit cette occasion de lui rappeler que j'étais au monde, et dans la maison de dona Feliz Dalanosa, sœur de ma défunte mère. Soit que mon père craignît que ma vue ne lui rappelât la personne chérie dont j'avais innocemment causé la mort, ou que peut-être il ne voulût pas que mes cris enfantins troublassent ses habitudes silencieuses, toujours est-il certain qu'il pria fray Heronimo de ne point me rapprocher de lui, mais en même temps, il pourvut à mon entretien en m'assignant le revenu d'une ferme qu'il avait dans les environs de Madrid, et en confia la direction au procureur des théatins.

Hélas ! il semble que mon père, en m'éloignant ainsi de lui, ait eu quelque pressentiment de la prodigieuse différence que la nature avait mise entre nos caractères. On a vu combien il était méthodique, et je puis assurer qu'il serait impossible de trouver un homme plus inconstant que moi[247].

Ma tante Dalanosa m'avait retiré chez elle. Elle n'avait point d'enfant et semblait avoir réuni en ma faveur toute l'indulgence des mères à toute celle des tantes ; en un mot, je fus un enfant gâté. Je le fus même tous les jours davantage, car à mesure que je croissais en forces et en intelligence, j'étais aussi plus tenté d'abuser des bontés que l'on avait pour moi. D'un autre côté, n'éprouvant point d'opposition à mes volontés, je ne résistais pas à celles des autres, ce qui me donnait presque l'air de la docilité. Ma tante accompagnait ses ordres d'un certain sourire caressant auquel j'obéissais toujours.

Tel que j'étais enfin, la bonne Dalanosa se persuada que la nature, aidée de ses soins, avait fait de moi un chef-d'œuvre. Mais un point essentiel manquait à son bonheur : c'était de ne pouvoir rendre mon père témoin de mes prétendus progrès, et le convaincre de mes perfections, car il s'obstinait toujours à ne me point voir.

Mais quelle est l'obstination dont une femme ne vienne point à bout ! Madame Dalanosa agit avec tant d'efficacité sur son oncle Heronimo qu'il se résolut à en parler à mon père à sa première confession et lui faire un cas de conscience de la cruelle indifférence qu'il témoignait à un enfant qui ne pouvait avoir aucun tort avec lui.

Le père Heronimo le fit comme il l'avait promis à ma tante. Mais mon père ne put sans le plus grand effroi songer à me recevoir dans l'intérieur de sa chambre. Le père Heronimo proposa une entrevue au jardin du Buen-Retiro[248], mais cette promenade n'entrait point dans le plan uniforme et méthodique dont mon père ne s'écartait jamais. Plutôt que de s'y résoudre, il consentit à me recevoir chez lui, et le père Heronimo annonça cette bonne nouvelle à ma tante qui pensa en mourir de joie.

Je dois vous apprendre que dix années d'hypocondrie avaient fort ajouté aux singularités de la vie de mon père. Entre autres manies, il avait pris celle de faire de l'encre, et voici comment le goût lui en était venu. Un jour il se trouvait chez le libraire Moreno avec plusieurs des plus beaux esprits de l'Espagne, la conversation tomba sur la difficulté qu'il y avait à trouver de la bonne encre : chacun dit qu'il n'en avait point ou qu'il avait vainement tenté d'en faire. Moreno dit qu'il avait dans son magasin un recueil de recettes où l'on trouverait sûrement à s'instruire sur cet objet. Il alla chercher le volume en question et ne le trouva pas tout de suite. Lorsqu'il revint, la conversation avait changé d'objet ; on s'était animé sur le succès d'une pièce nouvelle, personne ne voulut parler d'encre ni ouvrir le recueil de recettes. Il n'en fut pas de même de mon père. Il prit le livre, trouva la composition de l'encre et fut très surpris de comprendre si bien une chose que les plus beaux esprits de l'Espagne regardaient comme très difficile. En effet il ne s'agissait que de mêler de la teinture de noix de galle avec une solution de vitriol, et d'y ajouter de la gomme. L'auteur avertissait qu'on n'aurait jamais de bonne encre qu'autant qu'on en ferait une grande quantité à la fois, qu'on tiendrait le mélange chaud et qu'on le remuerait souvent parce que la gomme, n'ayant aucune affinité avec les substances métalliques, tendait toujours à s'en séparer ; que de plus la gomme en elle-même tendait à une dissolution putride qu'on ne pouvait prévenir qu'en y ajoutant une petite dose d'alcool.

Mon père acheta le livre et se procura dès le lendemain les ingrédients nécessaires, une balance pour les doses, enfin le plus grand flacon qu'il pût trouver dans Madrid parce que son auteur recommandait de faire l'encre en grande quantité à la fois. L'opération réussit parfaitement. Mon père porta une bouteille de son encre aux beaux esprits rassemblés chez Moreno ; tous la trouvèrent admirable, tous en voulurent avoir.

Mon père, dans sa vie retirée et silencieuse, n'avait jamais eu l'occasion d'obliger qui que ce fût, et moins encore celle de recevoir des louanges. Il trouva qu'il était doux d'obliger, plus doux encore d'être loué, et s'attacha singulièrement à la composition qui lui procurait des jouissances aussi agréables.

Voyant que les beaux esprits de Madrid avaient en moins de rien tari le plus grand flacon qu'il eût pu trouver dans toute la ville, mon père fit venir de Barcelone une dame-jeanne, de celles où les matelots de la Méditerranée mettent leur provision de vin. Il put faire ainsi, tout à la fois, vingt bouteilles d'encre que les beaux esprits épuisèrent comme ils avaient fait des autres, et toujours en comblant mon père de louanges et de remerciements.

Mais plus les flacons de verre étaient grands, plus ils avaient d'inconvénients. On ne pouvait y chauffer la composition, moins encore la remuer, surtout il était difficile de la transvaser. Mon père se décida donc à faire venir du Toboso[249] une de ces grandes jarres de terre dont on se sert pour la fabrication du salpêtre. Lorsqu'elle fut arrivée, il la fit maçonner sur un petit fourneau dans lequel on entretenait constamment le feu de quelques braises. Un robinet adapté au bas de la jarre servait à en tirer le liquide, et en montant sur le fourneau, on pouvait commodément le remuer avec un pilon de bois. Ces jarres ont la hauteur d'un homme ; ainsi vous pouvez imaginer la quantité d'encre que mon père fit à la fois, et il avait soin d'en ajouter autant qu'il en ôtait. C'était une jouissance pour lui de voir entrer la servante ou le domestique de quelque homme de lettres fameux pour lui demander de l'encre ; et lorsque cet homme publiait quelque ouvrage et qu'on en parlait chez Moreno, il souriait avec complaisance comme y étant pour quelque chose. Enfin, pour tout vous dire, mon père ne fut plus connu dans la ville que sous le nom de *don Phelipe Tintero Largo* ou « don

Philippe au Grand Encrier ». Son nom d'Avadoro n'était connu que d'un petit nombre de personnes.

Je savais tout cela, j'avais entendu parler du caractère singulier de mon père, de l'ordre de sa chambre, de sa grande jarre d'encre, et je brûlais d'en juger par mes yeux. Pour ce qui est de ma tante, elle ne doutait pas que dès que mon père aurait le bonheur de me voir, il renoncerait à toutes ses manies pour ne plus s'occuper que du soin de m'admirer du matin au soir. Enfin le jour de la présentation fut fixé. Mon père se confessait au père Heronimo tous les derniers dimanches de chaque mois. Le père devait encore le fortifier dans la résolution de me voir, enfin lui annoncer que je l'attendais chez lui, et l'accompagner jusqu'à son logement. Le père Heronimo, en nous faisant part de cet arrangement, me recommanda de ne toucher à rien dans la chambre de mon père. Je promis tout ce qu'on voulut, et ma tante se chargea de me garder à vue.

Enfin arriva le dimanche tant attendu. Ma tante me fit mettre un habit de *majo*[250] couleur de rose, relevé de franges d'argent, avec des boutons en topaze du Brésil. Elle m'assura que j'avais l'air de l'amour lui-même et que mon père en deviendrait fou de joie. Remplis d'espérances flatteuses, nous nous acheminâmes gaiement à travers la rue des Ursulines et nous gagnâmes le Prado[251] où plusieurs femmes s'arrêtèrent pour me caresser. Enfin nous arrivâmes dans la rue de Tolède, enfin dans la maison de mon père. On nous ouvrit sa chambre et ma tante qui redoutait ma vivacité me plaça dans un fauteuil, s'assit vis-à-vis de moi et se saisit des franges de mon écharpe pour m'empêcher de me lever et de toucher à quelque chose.

Je me dédommageai d'abord de cette contrainte en promenant mes regards dans tous les coins de la chambre dont j'admirai la propreté. L'endroit destiné à la fabrication de l'encre était aussi propre et aussi bien rangé que le reste ; la grande jarre du Toboso en faisait comme l'ornement et tout à côté, il y avait une grande armoire vitrée où étaient rangés tous les ingrédients et les instruments.

La vue de cette armoire étroite et haute m'inspira un désir d'y monter, aussi soudain qu'irrésistible. Il me parut que rien ne serait plus agréable que de voir mon père me chercher en vain dans toute la chambre et m'apercevoir enfin juché au-dessus de sa tête. Par un mouvement aussi prompt que la

pensée, je me débarrassai de l'écharpe que tenait ma tante, je m'élançai sur le fourneau et de là sur l'armoire.

D'abord ma tante ne put s'empêcher d'applaudir à mon adresse. Puis elle me conjura de descendre. Dans ce moment, l'on nous annonça que mon père montait les escaliers. Ma tante se mit à genoux pour me prier de quitter mon poste. Je ne pus résister à ses touchantes supplications. Mais en voulant descendre sur le fourneau, mon pied posa sur le bord de la jarre. Je voulus me retenir, je sentis que j'allais entraîner l'armoire, je lâchai les mains et je tombai dans la jarre d'encre. Je m'y serais noyé, mais ma tante prit le pilon qui servait à remuer la liqueur, en donna un grand coup sur la jarre et la brisa en mille morceaux. Mon père entra, il vit un fleuve d'encre qui inondait sa chambre et une petite figure noire qui la faisait retentir des plus affreux hurlements. Il se précipita dans l'escalier, se démit le pied et tomba évanoui.

Quant à moi, je ne hurlai pas longtemps : l'encre que j'avais avalée me causa un malaise mortel. Je perdis connaissance et je ne la recouvrai entièrement qu'après une maladie qui fut suivie d'une longue convalescence. Ce qui contribua le plus à ma guérison fut que ma tante m'annonça que nous allions quitter Madrid et nous établir à Burgos. L'idée d'un voyage me transporta de joie et l'on craignit que je n'en perdisse la tête. L'extrême plaisir que j'en ressentais fut cependant troublé lorsque ma tante me demanda si je voulais aller dans sa chaise ou bien être porté dans une litière.

— Ni l'un ni l'autre, lui répondis-je avec le plus extrême emportement. Je ne suis point une femme. Je veux voyager à cheval ou du moins sur une mule, avec un bon fusil de Ségovie accroché à ma selle, deux pistolets à ma ceinture et une épée de longueur. N'est-ce pas à moi de vous défendre ?

Je dis mille folies pareilles qui me paraissaient les choses du monde les plus sensées et qui étaient assez agréables dans la bouche d'un enfant de douze ans[252].

Les préparatifs du voyage me fournirent l'occasion de déployer une activité extraordinaire. J'allais, je venais, je portais, j'ordonnais, j'étais la mouche du coche et j'avais réellement beaucoup à faire, car ma tante qui allait s'établir à Burgos y portait tout son mobilier. Enfin arriva le jour fortuné du départ. Nous envoyâmes les gros bagages par la route d'Aranda et nous prîmes celle de Valladolid.

Ma tante avait d'abord eu l'intention d'aller en chaise, mais voyant que j'étais décidé à monter une mule, elle prit le même parti. On lui mit au lieu de selle une petite chaise très commode, montée sur un bât et surmontée d'un parasol. Un *zagal*[253] marchait devant elle pour ôter jusqu'à l'apparence du danger. Tout le reste de notre train, qui occupait douze mules, avait très bon air ; et moi qui me regardais comme le chef de cette élégante caravane, j'étais tantôt à la tête, tantôt fermant la marche, et toujours quelqu'une de mes armes à la main, particulièrement à tous les détours du chemin et autres endroits suspects.

L'on imagine bien qu'il ne se présenta aucune occasion d'exercer ma valeur, et nous arrivâmes heureusement à Labajos[254] où nous trouvâmes deux caravanes aussi nombreuses que la nôtre. Les bêtes étaient au râtelier, et les voyageurs à l'autre bout de l'écurie, dans la cuisine qui n'était séparée de l'écurie que par quelques degrés de pierre. Il en était alors de même dans presque toutes les auberges de l'Espagne. Toute la maison ne formait qu'une seule pièce fort longue dont les mules occupaient la meilleure partie, et les hommes la plus petite. Mais on n'était que plus gai. Le *zagal*, tout en étrillant les montures, décochait mille traits malins à l'hôtesse qui lui répliquait avec la vivacité de son sexe et de son état, jusqu'à ce que l'hôte, interposant sa gravité, interrompît ces petits combats d'esprit qui n'étaient suspendus que pour recommencer l'instant d'après. Les servantes faisaient retentir la maison du bruit de leurs castagnettes et dansaient aux rauques chants du chevrier. Les voyageurs faisaient connaissance ; on se rassemblait autour de la *brasière*[255]. Chacun disait ce qu'il était, d'où il venait, et quelquefois racontait toute son histoire. C'était le bon temps. Aujourd'hui l'on a de meilleurs gîtes, mais la vie sociale et tumultueuse des voyages d'alors avait des charmes que je ne saurais vous peindre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'y fus alors si sensible que je décidai dans mon petit cerveau de courir toute ma vie.

Cependant une circonstance particulière me confirma encore dans cette résolution. Après le souper, lorsque tous les voyageurs se furent rassemblés autour de la *brasière* et que chacun eut raconté quelque aventure, l'un d'eux, qui n'avait pas ouvert la bouche, dit :

— Messieurs, tout ce qui vous est arrivé dans vos voyages est sans doute fort intéressant, et je voudrais qu'il ne me fût pas arrivé pis, mais en

voyageant dans la Calabre, il m'est arrivé une aventure si extraordinaire, si surprenante, si effrayante que je ne puis en écarter le souvenir. Il me poursuit, m'obsède, empoisonne toutes les jouissances que je puis avoir, et c'est beaucoup si je n'en perds pas la raison.

Un pareil début excita vivement la curiosité. On pria le voyageur de faire ce récit admirable ; il se fit presser, enfin il commença en ces termes :

Histoire, de Giulio Romati et de la princesse de Mont-Salerne[256].

Mon nom est Giulio Romati ; mon père appelé Pietro Romati est le plus illustre des hommes de loi de Palerme, et même de la Sicile. Il est, comme vous le pouvez croire, fort attaché à une profession qui lui donne une existence honorable ; mais encore plus attaché à la philosophie, il lui consacre tous les moments qu'il peut dérober aux affaires.

Je puis sans me vanter dire que j'ai marché sur ses traces dans les deux carrières, car j'étais docteur en droit à l'âge de vingt-deux ans ; et m'étant ensuite appliqué à l'astronomie, j'y réussis assez pour commenter Copernic et Galilée. Je ne vous dis point ces choses pour en tirer vanité, mais parce qu'ayant à vous entretenir d'une aventure très surprenante, je ne veux pas être pris pour un homme crédule et superstitieux. J'en suis si éloigné que la théologie est peut-être la seule science que j'aie constamment négligée. Quant aux autres, je m'y adonnais avec un zèle infatigable, ne connaissant d'autre récréation que dans le changement d'études.

Tant d'application prit sur ma santé et mon père, ne connaissant aucun genre de distraction qui pût-me convenir, me proposa de voyager. Il exigea même de moi que je fisse le tour de l'Europe et que je ne revinsse en Sicile qu'au bout de quatre ans.

J'eus d'abord beaucoup de peine à me séparer de mes livres, de mon cabinet, de mon observatoire. Mais mon père l'exigeait, il fallut obéir. Je ne fus pas plus tôt en route qu'il s'opéra en moi un changement très favorable. Je retrouvai mon appétit, mes forces, en un mot, toute ma santé. J'avais d'abord voyagé en litière, mais dès la troisième journée, je pris une mule et je m'en trouvai bien.

Beaucoup de gens connaissent le monde entier, excepté leur pays. Je ne voulus pas que le mien pût me reprocher un pareil travers, et je commençai mon voyage par visiter les merveilles que la nature a répandues dans notre île avec tant de profusion. Au lieu de suivre la côte de Palerme à Messine, je passai par Castro-Nuovo, Caltanissetta[257], et j'arrivai au pied de l'Etna à un village dont j'ai oublié le nom. Là je me préparai au voyage de la montagne, me proposant d'y consacrer un mois. J'y passai effectivement tout ce temps, occupé principalement à vérifier quelques expériences que l'on a faites depuis peu sur le baromètre[258]. La nuit, j'observais les astres et j'eus le plaisir d'apercevoir deux étoiles qui n'étaient point visibles à l'observatoire de Palerme parce qu'elles étaient au-dessous de son horizon.

Ce fut avec un véritable regret que je quittai ces hauts lieux où je croyais presque participer à l'harmonie des corps célestes dont j'avais tant étudié les lois. D'ailleurs il est certain que l'air plus rare des montagnes agit sur nos corps d'une façon toute particulière, en rendant notre pouls plus fréquent et le mouvement de nos poumons plus rapide. Enfin je quittai la montagne et je la descendis du côté de Catane.

Cette ville est habitée par une noblesse aussi illustre que celle de Palerme, et plus éclairée. Ce n'est pas que les sciences exactes aient plus d'amateurs à Catane que dans le reste de notre île, mais l'on y était occupé des arts, des antiquités, de l'histoire ancienne des peuples qui ont habité la Sicile. Les fouilles surtout et les belles choses que l'on en obtenait y faisaient le sujet de toutes les conversations.

Alors précisément on venait de tirer du sein de la terre un très beau morceau de marbre, chargé de caractères inconnus. L'ayant examiné avec attention, je jugeai que l'inscription était en langue punique[259]; et l'hébreu que je sais assez bien me mit à même de l'expliquer d'une manière qui satisfit les connaisseurs. Ce succès me valut un accueil obligeant, et les plus distingués de la ville voulurent m'y retenir par des offres de fortune assez séduisantes. Mais j'avais quitté Palerme dans d'autres vues, je refusai donc et pris le chemin de Messine. Cette place, fameuse par le commerce qui s'y fait, me retint une semaine entière, après quoi je passai le détroit et j'abordai à Reggio.

Jusque-là mon voyage n'avait été qu'une partie de plaisir, mais à Reggio l'entreprise devint plus sérieuse. Un bandit nommé Zoto désolait la Calabre

et la mer était couverte de pirates tripolitains. Je ne savais absolument comment faire pour me rendre à Naples, et si je n'eusse été retenu par je ne sais quelle mauvaise honte, je serais retourné à Palerme.

Il y avait déjà huit jours que j'étais retenu à Reggio et livré à ces incertitudes, lorsqu'un jour, après m'être assez longtemps promené sur le port, je m'assis sur des pierres du côté de la plage où il y avait le moins de monde.

Là je fus abordé par un homme d'une figure avantageuse, couvert d'un manteau écarlate ; il s'assit à côté de moi et me dit :

— Le Seigneur Romati est-il occupé de quelque problème d'algèbre ou de géométrie[260] ?

— Point du tout, lui répondis-je. Le Seigneur Romati voudrait seulement aller de Reggio à Naples, et le problème qui l'embarrasse en cet instant est de savoir comment il échappera à la bande du seigneur Zoto.

Alors l'inconnu prit un air fort sérieux et me dit :

— Seigneur Romati, vos talents font déjà honneur à votre pays ; vous lui en ferez encore plus lorsque les voyages que vous entreprenez auront étendu la sphère de vos connaissances. Zoto est trop galant homme pour vouloir vous arrêter dans une aussi noble entreprise. Prenez ces aigrettes rouges, mettez-en une à votre chapeau, faites porter les autres à vos gens et partez hardiment. Quant à moi, je suis ce Zoto que vous craignez tant, et pour que vous n'en doutiez pas, je vais vous montrer les instruments de ma profession.

En même temps, il ouvrit son manteau et me fit voir une ceinture de pistolets et de poignards, puis il me serra affectueusement la main et disparut.

Ici j'interrompis le chef des Bohémiens pour lui dire que j'avais entendu parler de ce Zoto et que je connaissais ses deux fils.

— Je les connais aussi, reprit Pandesowna ; ils sont ainsi que moi au service du grand scheik des Gomelez.

— Quoi, vous aussi à son service ? m'écriai-je avec le plus grand étonnement.

En ce moment, un Bohémien vint parler à l'oreille du chef qui se leva aussitôt et me laissa le temps de m'occuper de ce qu'il venait de

m'apprendre.

— Quelle est donc, me dis-je en moi-même, quelle est cette puissante association qui paraît n'avoir d'autre but que de cacher je ne sais quel secret, ou de me fasciner les yeux par des prestiges dont je devine quelquefois une partie, tandis que d'autres circonstances ne tardent pas à me replonger dans le doute ? Il est clair que je fais moi-même partie de cette chaîne invisible. Il est clair que l'on veut m'y retenir encore plus étroitement.

Mes réflexions furent interrompues par les deux filles du chef qui vinrent me proposer une promenade. J'acceptai et les suivis. La conversation fut en bon espagnol et sans aucun mélange de *jerigonza*, ou « jargon bohémien[261] ». Leur esprit était cultivé, et leur caractère gai et ouvert. Après la promenade, on soupa et l'on fut se coucher. Mais la nuit, point de cousines.

TREIZIÈME JOURNÉE.

Le chef des Bohémiens me fit apporter un ample déjeuner et me dit :

— Seigneur cavalier, les ennemis approchent, c'est-à-dire les gardes de la douane. Il est juste de leur céder le champ de bataille. Ils y trouveront les ballots qui leur sont destinés ; le reste est déjà en sûreté. Déjeunez à votre aise et puis nous partirons.

Comme on voyait déjà les gardes de la douane de l'autre côté du vallon, je déjeunai à la hâte, tandis que le gros de la troupe prenait les devants. Nous errâmes de montagnes en montagnes, nous enfonçant toujours davantage dans les déserts de la Sierra Morena. Enfin nous nous arrêtâmes dans une vallée fort profonde où déjà l'on nous attendait et l'on avait préparé notre repas. Après qu'il fut terminé, je priai le chef de continuer l'histoire de sa vie, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire de Pandesowna.

Vous m'avez laissé, écoutant de toutes mes oreilles le récit admirable de Giulio Romati. Voici donc à peu près comment il s'exprima :

Suite de l'histoire de Giulio Romati.

Le caractère connu de Zoto me fit prendre une confiance entière aux assurances qu'il m'avait données. Je retournai très satisfait à mon auberge et je fis chercher des muletiers. Il s'en offrit plusieurs, car les bandits ne leur faisaient aucun mal, non plus qu'à leurs bêtes. Je choisis l'homme qui parmi eux jouissait de la meilleure réputation. Je pris une mule pour moi, une pour mon domestique et deux pour mon bagage. Le muletier en chef avait aussi sa mule et deux valets suivaient à pied.

Je partis le lendemain à la pointe du jour et je ne fus pas plus tôt en chemin que j'aperçus des partis de la bande de Zoto qui semblaient me suivre de loin et se relayaient de distance en distance. Vous jugez bien qu'avec de telles escortes il ne pouvait m'arriver aucun mal.

Je fis un voyage fort agréable et ma santé se raffermissait de jour en jour. Je n'étais plus qu'à deux journées de Naples, lorsque j'eus l'idée de me détourner de mon chemin pour passer à Salerne. Cette curiosité était fort naturelle. La renaissance des arts est pour tous les pays l'époque historique la plus intéressante ; l'école de Salerne avait été leur berceau en Italie[262]. Enfin je ne sais quelle fatalité m'entraînait à ce funeste voyage.

Je quittai le grand chemin à Monte Brugio[263] et, conduit par un guide du village, je m'enfonçai dans le pays le plus sauvage qu'il soit possible d'imaginer. Sur le midi, nous arrivâmes à une masure toute ruinée que le guide m'assura être une auberge, mais je ne m'en serais pas douté à la réception de l'hôte, car loin de m'offrir quelques provisions, il me demanda en grâce de lui faire part de celles que je pourrais avoir avec moi. J'avais effectivement des viandes froides que je partageai avec lui, avec mon guide et mon valet. Les muletiers étaient restés à Monte Brugio.

Je quittai ce mauvais gîte vers les deux heures après midi ; bientôt après, je découvris un château très vaste, situé sur le haut d'une montagne. Je demandai à mon guide comment ce château s'appelait et s'il était habité. Il me répondit que dans le pays on appelait ce lieu Lo Monte ou bien Lo Castello, que le château était entièrement désert et ruiné, mais que dans l'intérieur, on avait bâti une chapelle avec quelques cellules où les franciscains de Salerne entretenaient habituellement quelques religieux, puis il ajouta avec beaucoup de naïveté :

— On fait bien des histoires sur ce château, mais je ne puis vous en dire aucune. Car dès qu'on commence d'en parler, je m'enfuis de la cuisine et je m'en vais chez ma belle-sœur la Pepa, où je trouve toujours quelque père franciscain qui me donne son scapulaire à baiser.

Je demandai si nous passerions près du château. Il me répondit que nous passerions à mi-côte, à une portée de fusil.

Sur ces entrefaites, le ciel se chargea de nuages et, sur le soir, un orage affreux vint à fondre sur nos têtes. Nous étions alors sur un dos de montagne qui n'offrait aucun abri. Le guide dit qu'il savait une caverne où nous pourrions nous mettre à couvert, mais que le chemin en était difficile. Je m'y hasardai. À peine étions-nous engagés entre les rochers que le tonnerre tomba à côté de nous. Ma mule s'abattit et je roulai de la hauteur de quelques toises. Je m'accrochai à un arbre et lorsque je sentis que j'étais sauvé, j'appelai mes compagnons de voyage, mais aucun ne répondit.

Les éclairs se succédaient avec tant de rapidité qu'à leur lumière je pus distinguer les objets qui m'environnaient et changer de place avec quelque sûreté. J'avançai en me tenant aux arbres et j'arrivai à une petite caverne qui, n'aboutissant à aucun chemin frayé, ne pouvait être celle où le guide voulait me conduire.

Les averses, les coups de vent, les coups de tonnerre se succédaient sans interruption. Je grelottais dans mes habits mouillés, et il me fallut rester plusieurs heures dans cette situation fâcheuse. Tout à coup, je crois entrevoir des flambeaux errant dans le creux du vallon. J'entends des cris, je pense que ce sont mes gens, j'appelle, on me répond.

Bientôt je vois arriver un jeune homme de bonne mine, suivi de quelques valets dont les uns portaient des flambeaux, d'autres des paquets de hardes. Le jeune homme me salua très respectueusement et me dit :

— Seigneur Romati, nous appartenons à madame la princesse de Mont-Salerne. Le guide que vous avez pris à Monte Brugio nous a dit que vous vous étiez égaré dans ces montagnes. Nous vous cherchons par ordre de la princesse. Prenez ces habits et suivez-nous au château.

— Quoi ! lui répondis-je, vous voulez me conduire à ce château ruiné qui est au haut de la montagne ?

— Point du tout, reprit le jeune homme. Vous verrez un palais superbe, et nous en sommes très proches.

Je jugeai qu'effectivement quelque princesse du pays avait son habitation dans les environs. Je m'habillai et suivis le jeune homme. Bientôt je me trouvai devant un portail de marbre noir et comme les flambeaux n'éclairaient point le reste de l'édifice, je n'en pus porter aucun jugement. Nous entrâmes. Le jeune homme me quitta au bas de l'escalier et lorsque j'en eus monté la première rampe, je trouvai une dame d'une beauté peu commune, qui me dit :

— Monsieur Romati, madame la princesse de Mont-Salerne m'a chargée de vous faire voir les beautés de ce séjour.

Je lui répondis qu'en jugeant de la princesse par ses dames d'honneur, l'on en prenait une assez haute idée.

En effet la dame qui devait me conduire était, comme je l'ai déjà dit, d'une beauté parfaite et son air était si noble que ma première idée fut de la prendre pour la princesse elle-même. Je remarquai aussi qu'elle était mise à peu près comme nos portraits de famille, faits dans le siècle dernier ; mais j'imaginai que c'était là le costume des dames de Naples, et qu'elles avaient repris d'anciennes modes.

Nous entrâmes dans une salle où tout était d'argent massif. Le parquet était en carreaux d'argent, les uns mats, les autres polis. La tapisserie aussi d'argent massif imitait un damas dont le fond eût été poli, et les ramages en argent mat. Le plafond était ciselé comme les menuiseries des anciens châteaux. Enfin les lambris, les bords de la tapisserie, les lustres, les cadres, les tables étaient du travail d'orfèvrerie le plus admirable.

— Monsieur Romati, me dit la prétendue dame d'honneur, toute cette vaisselle vous arrête bien longtemps. Ce n'est ici que l'antichambre où se tiennent les valets de pied de madame la princesse.

Je ne répondis rien et nous entrâmes dans une pièce à peu près semblable à la première, si ce n'est que tout y était en vermeil, avec des ornements de cet or nuancé qui étaient fort à la mode il y a quelque cinquante ans.

— Cette pièce, dit la dame, est l'antichambre où se tiennent les gentilshommes d'honneur, le majordome et les autres officiers de la maison. Vous ne verrez ni or ni argent dans les appartements de la princesse. La simplicité a seule le droit de lui plaire. Vous en pourrez juger par cette salle à manger.

Alors elle ouvrit une porte latérale. Nous entrâmes dans une salle dont les murs étaient revêtus de pierres de couleur, ayant pour frise un magnifique bas-relief en marbre blanc qui régnait tout autour. L'on y voyait aussi de magnifiques buffets couverts de vases en cristal de roche, et de jattes de la plus belle porcelaine des Indes[264].

Puis nous rentrâmes dans l'antichambre des officiers d'où nous passâmes dans le salon de compagnie.

— Par exemple, dit la dame, je vous permets d'admirer cette pièce.

Je l'admirai en effet. Le parquet était en lapis, incrusté de pierres dures en mosaïque de Florence[265], dont une table coûte plusieurs années de travail. Le dessin avait une intention générale et présentait l'ensemble le plus régulier. Mais lorsqu'on en examinait les divers compartiments, on voyait que la plus grande variété dans les détails n'ôtait rien de l'effet que produit la symétrie. En effet, quoique ce fût toujours le même dessin, ici il offrait l'assemblage des fleurs les mieux nuancées, là c'étaient les coquillages les mieux émaillés, plus loin des papillons, ailleurs des colibris. Enfin les plus belles pierres du monde étaient employées à l'imitation de ce que la nature a de plus beau. Au centre de ce magnifique parquet, était représenté un écrin composé de toutes les pierres de couleur, entouré d'un fil de grosses perles. Le tout paraissait en relief et réel comme dans les tables de Florence.

— Monsieur Romati, me dit la dame, si vous vous arrêtez à tout, nous n'en finirons point.

Je levai donc les yeux et ils tombèrent d'abord sur un tableau de Raphaël qui paraissait être la première idée de son *École d'Athènes* et qui était plus beau par le coloris, d'autant qu'il était peint à l'huile[266].

Ensuite je remarquai un *Hercule aux pieds d'Omphale* ; la figure de l'Hercule était de Michel-Ange, et l'on reconnaissait le pinceau du Guide dans la figure de la femme[267]. En un mot, chacun des tableaux de ce salon était plus parfait que tout ce que j'avais vu jusqu'alors. La tapisserie était un velours vert tout uni dont la couleur faisait ressortir les peintures.

Aux deux côtés de chaque porte, étaient des statues un peu plus petites que nature. Il y en avait quatre. L'une était le célèbre *Amour de Phydias*, dont Pythagore exigea le sacrifice ; la seconde, le *Faune* du même artiste ; la troisième, la véritable *Vénus de Praxitèle*, dont celle de Médicis n'est

qu'une copie ; la quatrième, un *Antinoüs* de la plus grande beauté[268]. Il y avait encore des groupes dans chaque fenêtre.

Tout autour du salon étaient des commodes à tiroirs qui, au lieu d'être ornées en bronze, l'étaient d'un beau travail de joaillerie enrichi de camées. Les commodes renfermaient une suite de médailles en or du plus grand module.

— C'est ici, me dit la dame, que la princesse passe ses après-dînées, et l'examen de cette collection donne lieu à des entretiens aussi instructifs qu'intéressants. Mais vous avez encore bien des choses à voir. Ainsi suivez-moi.

Alors nous entrâmes dans la chambre à coucher. Cette pièce était octogone. Elle avait quatre alcôves et autant de lits très larges. On n'y voyait ni lambris ni tapisserie ni plafond. Tout était couvert de mousseline des Indes, drapée avec un goût merveilleux, brodée avec un art surprenant, et d'une telle finesse qu'on l'eût prise pour quelque brouillard que la main d'Arachné aurait enfermé dans une légère broderie[269].

— Pourquoi quatre lits ? demandai-je à la dame.

— C'est, me répondit-elle, pour en changer lorsqu'on se trouve échauffé et qu'on ne peut dormir.

— Mais, ajoutai-je, pourquoi ces lits sont-ils si grands ?

— C'est, répliqua la dame, parce que la princesse y admet quelquefois ses femmes, lorsqu'elle veut causer avant de s'endormir. Mais passons à la chambre des bains.

C'était une rotonde tapissée en nacre avec des bordures en burgaux[270]. Au lieu de draperies, le haut des parois était garni d'un filet de perles à grosses mailles, avec une frange de perles, toutes de la même grandeur et de la même eau. Le plafond était fait d'une seule glace à travers laquelle on voyait nager des poissons dorés de la Chine. Au lieu de baignoire, il y avait un bassin circulaire autour duquel régnait un cercle de mousse artificielle où l'on avait rangé les plus belles coquilles de la mer des Indes. Ici, je ne pus plus renfermer en moi-même les témoignages de mon admiration, et je dis :

— Ah ! Madame, le paradis n'est pas un plus beau séjour.

— Le paradis ! s'écria la dame avec l'air de l'égarement et du désespoir, le paradis ! N'a-t-il pas parlé du paradis ? Monsieur Romati, je vous prie de

ne plus vous exprimer de cette manière. Je vous en prie sérieusement. Suivez-moi.

Nous passâmes alors dans une volière remplie de tous les oiseaux du tropique et de tous les aimables chanteurs de nos climats. Nous y trouvâmes une table servie pour moi seul.

— Ah ! Madame, dis-je à ma belle conductrice, comment songe-t-on à manger dans un séjour aussi divin ? Je vois que vous ne voulez pas vous mettre à table, et je ne saurais me résoudre à m'y mettre seul, à moins que vous ne daigniez m'entretenir de la princesse qui possède tant de merveilles.

La dame sourit obligeamment, me servit, s'assit et commença en ces termes :

— Je suis fille du dernier prince de Mont-Salerne…

— Qui ? vous, Madame ?

— Je voulais dire la princesse de Mont-Salerne ; mais ne m'interrompe plus.

Histoire de la princesse de Mont-Salerne.

Le prince de Mont-Salerne, qui descendait des anciens ducs de Salerne, était grand d'Espagne, grand connétable, grand écuyer, enfin il réunissait en sa personne toutes les grandes charges de la couronne de Naples. Mais bien qu'il fût au service de son roi, il avait lui-même une maison dont plusieurs officiers étaient titrés. Au nombre de ceux-ci se trouvait le marquis de Spinaverde, premier gentilhomme du prince et possédant toute sa confiance qu'il partageait néanmoins avec sa femme, la marquise de Spinaverde, première dame d'atours de la princesse.

J'avais dix ans… Je voulais dire que la fille unique du prince avait dix ans lorsque sa mère mourut. À cette époque, les Spinaverde quittèrent la maison du prince, le mari pour prendre la régie des fiefs, la femme pour avoir soin de mon éducation. Ils laissèrent à Naples leur fille aînée appelée Laure qui eut auprès du prince une existence un peu équivoque. Sa mère et la jeune princesse vinrent résider à Mont-Salerne. On s'occupait peu de l'éducation d'Elfrida, mais on donnait beaucoup de soins à ses entours. On leur enseignait à courir au-devant de mes moindres désirs.

— De vos moindres désirs ? dis-je à la dame.

— Je vous avais prié de ne point m'interrompre, reprit-elle avec beaucoup d'humeur.

Après quoi elle continua en ces termes :

Je me plaisais à mettre la soumission de mes femmes à toutes sortes d'épreuves. Je leur donnais des ordres contradictoires dont elles ne pouvaient jamais exécuter que la moitié. Je les en punissais en les pinçant, les égratignant ou leur enfonçant des épingles dans les bras. Elles me quittèrent. La Spinaverde m'en donna d'autres qui me quittèrent aussi.

Sur ces entrefaites, mon père tomba malade et nous allâmes à Naples. Je le voyais peu, mais les Spinaverde ne le quittaient pas d'un instant. Il mourut et par son testament il nommait Spinaverde seul tuteur et administrateur de mes biens.

Les funérailles nous occupèrent quelques semaines et puis nous retournâmes à Mont-Salerne où je recommençai à pincer mes femmes de chambre. Quatre années se passèrent à ces occupations innocentes. La Spinaverde m'assurait tous les jours que j'avais toujours raison, que tout le monde était fait pour m'obéir et que ceux qui ne m'obéissaient pas assez vite et assez bien méritaient toutes sortes de punitions.

Un soir pourtant, mes femmes me quittèrent l'une après l'autre, et je me vis sur le point d'être réduite à me déshabiller moi-même. J'en pleurai de rage et je courus chez la Spinaverde qui me dit :

— Chère et douce Princesse, essuyez vos beaux yeux. Je vous déshabillerai ce soir, et demain je vous amènerai six femmes de chambre dont sûrement vous serez contente.

Le lendemain à mon réveil, la Spinaverde me présenta six grandes filles très belles. Leur vue me causa une sorte d'émotion. Elles-mêmes paraissaient émues. Je fus la première à me remettre de mon trouble. Je sautai de mon lit toute en chemise. Je les embrassai les unes après les autres, et les assurai qu'elles ne seraient jamais grondées ni pincées. En effet, soit qu'elles fissent quelque gaucherie en m'habillant, soit qu'elles osassent me contrarier, je ne me fâchais jamais.

— Mais Madame, dis-je à la princesse, ces six grandes filles étaient peut-être des garçons déguisés.

La princesse prit un air de dignité et me dit :

— Monsieur Romati, je vous avais prié de ne point m'interrompre.

Ensuite elle reprit ainsi le fil de son discours :

Le jour où j'achevai seize ans, l'on m'annonça une visite illustre. C'était un secrétaire d'État, l'ambassadeur d'Espagne et le duc de Guadarrama[271]. Celui-ci venait me demander en mariage. Les deux autres n'y étaient que pour appuyer sa demande. Le jeune duc avait la meilleure mine qu'on puisse imaginer, et je ne puis nier qu'il n'ait fait quelque impression sur moi.

Le soir, on proposa une promenade au parc. À peine y fûmes-nous qu'un taureau furieux s'élança du milieu d'un bouquet d'arbres et vint fondre sur nous. Le duc courut à sa rencontre, son manteau dans une main et son épée dans l'autre. Le taureau s'arrêta un instant, s'élança sur le duc, s'enferra lui-même dans son épée et tomba à mes pieds.

Je me crus redevable de la vie à la valeur du duc. Mais le lendemain j'appris que le taureau avait été aposté exprès par l'écuyer du duc, et que son maître avait fait naître cette occasion de me faire une galanterie à la manière de son pays. Bien loin de lui en savoir quelque gré, je ne pus lui pardonner la peur qu'il m'avait faite, et je refusai sa main.

La Spinaverde me sut gré de ce refus. Elle saisit cette occasion de me faire connaître les avantages de ma situation et combien je perdrais à me donner un maître. Quelque temps après, le même secrétaire d'État vint encore me voir, accompagné d'un autre ambassadeur, ainsi que du prince régnant de Noudel-Hansberg[272]. Ce souverain était grand, gros, gras, blond, blanc, blafard ; il voulut m'entretenir des majorais qu'il avait dans les États héréditaires, mais en parlant italien, il avait l'accent du Tyrol. Je me mis à parler comme lui et tout en le contrefaisant, je l'assurai que sa présence était très nécessaire dans ses majorais. Il s'en alla un peu piqué. La Spinaverde me mangea de caresses, et pour me retenir plus sûrement à Mont-Salerne, elle a fait exécuter toutes les belles choses que vous voyez.

— Ah ! m'écriai-je, elle a parfaitement réussi : ce beau lieu peut être appelé un paradis sur la terre.

À ces mots la princesse se leva avec indignation et me dit :

— Romati, je vous avais prié de ne plus vous servir de cette expression.

Puis elle se mit à rire d'un air affreux et convulsif, en répétant toujours :

— Oui, le paradis, le paradis, il a bonne grâce de parler du paradis.

Cette scène devenait pénible. La princesse reprit enfin son sérieux, me regarda d'un air sévère et m'ordonna de la suivre.

Alors elle ouvrit une porte et nous nous trouvâmes dans des voûtes souterraines, au-delà desquelles on apercevait comme un lac d'argent et qui effectivement était d'argent vif. La princesse frappa dans ses mains et l'on vit paraître une barque conduite par un nain jaune. Nous montâmes dans la barque et je m'aperçus que le nain avait le visage d'or, les yeux de diamant, la bouche de corail. En un mot, c'était un automate qui au moyen de petits avirons, fendait l'argent vif avec beaucoup d'adresse et faisait avancer la barque. Ce nocher d'une espèce nouvelle nous conduisit au pied d'un roc qui s'ouvrit, et nous entrâmes encore dans un souterrain où mille automates nous offrirent le spectacle le plus singulier. Des paons faisant la roue étalèrent une queue émaillée et couverte de pierreries. Des perroquets dont le plumage était d'émeraude volaient sur nos têtes. Des nègres d'ébène nous présentaient des plats d'or, remplis de cerises en rubis, et de raisins en saphirs ; mille autres objets surprenants remplissaient ces voûtes merveilleuses dont l'œil n'apercevait pas la fin.

Alors, je ne sais pourquoi, je fus encore tenté de répéter ce mot de paradis pour voir l'effet qu'il ferait sur la princesse. Je cédai à cette fatale curiosité et je lui dis :

— En vérité, Madame, on peut dire que vous avez le paradis sur la terre.

La princesse me sourit le plus agréablement du monde, et me dit :

— Pour vous mettre à même de juger des agréments de ce séjour, je vais vous présenter mes six femmes de chambre.

Elle prit une clef d'or pendue à sa ceinture et alla ouvrir un grand coffre, couvert de velours noir et garni en argent massif.

Lorsque le coffre fut ouvert, j'en vis sortir un squelette qui s'avança vers moi d'un air menaçant. Je tirai mon épée. Le squelette s'arrachant à lui-même son bras gauche, s'en servit comme d'une arme et m'assaillit avec beaucoup de fureur. Je me défendis assez bien, mais un autre squelette sortit du coffre, arracha une côte au premier squelette et m'en donna un coup sur la tête. Je le saisis à la gorge, il m'entoura de ses bras décharnés et voulut me jeter à terre. Je m'en débarrassai. Un troisième squelette sortit du coffre et se joignit aux deux premiers. Les trois autres parurent aussi. Ne pouvant

espérer de me tirer d'un combat aussi inégal, je me jetai à genoux et demandai grâce à la princesse. Elle ordonna aux squelettes de rentrer dans le coffre, puis elle me dit :

— Romati, rappelez-vous toute votre vie de ce que vous avez vu cette nuit.

En même temps, elle me saisit le bras ; je le sentis brûler jusqu'à l'os, et je m'évanouis. Je ne sais combien de temps je restai dans cet état. Lorsque je m'éveillai, j'entendis psalmodier assez près de moi. Je vis que j'étais au milieu de vastes ruines. Je voulus en sortir, j'arrivai dans une cour intérieure, j'y trouvai une chapelle et des moines qui chantaient matines. Lorsque leur service fut fini, le supérieur m'invita à entrer dans sa cellule. Je l'y suivis et, tâchant de rassembler mes esprits, je lui racontai ce qui m'était arrivé. Lorsque j'eus achevé mon récit, le supérieur me dit :

— Mon fils, ne portez-vous pas quelque marque au bras que la princesse a saisi ?

Je relevai ma manche et je vis effectivement mon bras tout brûlé et les marques des cinq doigts de la princesse.

Alors le supérieur ouvrit un coffre qui était près de son lit, et en tira un vieux parchemin.

— Voilà, dit-il, la bulle de notre fondation ; elle pourra vous éclairer sur ce que vous avez vu.

Je déroulai le parchemin et j'y lus ce qui suit :

> En l'année du Seigneur 1503, Elfrida de Mont-Salerne, poussant l'impiété jusqu'à l'excès, se vantait de posséder le véritable paradis et de renoncer volontairement à celui que nous attendons dans la vie éternelle. Mais dans la nuit du jeudi au vendredi saint, un tremblement de terre abîma son palais dont les ruines sont devenues un séjour de Satan, où se sont établis des démons qui ont longtemps obsédé et obsèdent encore par des fascinations ceux qui osent approcher du Mont-Salerne, et même les bons chrétiens qui habitent dans les environs. C'est pourquoi, nous Alexandre VI[273], serviteur des serviteurs de Dieu, etc., nous autorisons la fondation d'une chapelle dans l'enceinte même des ruines…

Je ne me rappelle plus le reste de la bulle. Le supérieur m'apprit que les obsessions étaient devenues plus rares, mais qu'elles se renouvelaient constamment dans la nuit du jeudi au vendredi saint. En même temps, il me conseilla de faire dire quelques messes et d'y assister moi-même. Je suivis son conseil et puis je partis pour continuer mes voyages. Mais ce que j'ai vu dans cette nuit fatale m'a laissé une impression mélancolique que rien ne peut effacer. En disant cela, Romati releva sa manche et nous fit voir son bras où l'on distinguait la forme des doigts de la princesse et comme des marques de brûlure.

Ici j'interrompis le chef pour lui dire que j'avais feuilleté chez le cabaliste les relations variées de Hapelius et que j'y avais trouvé une histoire à peu près semblable[274].

— Cela peut être, reprit le chef. Peut-être Romati a-t-il pris son histoire dans ce livre, peut-être l'a-t-il inventée. Toujours est-il sûr que son récit contribua beaucoup à me donner le goût des voyages et même un espoir vague de trouver des aventures merveilleuses que je ne trouvai jamais. Mais telle est la force des impressions que nous recevons dans notre enfance que cet espoir extravagant troubla longtemps ma tête et que je ne m'en suis jamais bien guéri.

— Monsieur Pandesowna, dis-je alors au chef bohémien, ne m'avez-vous pas fait entendre que depuis que vous viviez dans ces montagnes, vous y aviez vu des choses que l'on peut appeler merveilleuses ?

— Cela est vrai, me répondit-il, j'ai vu des choses qui m'ont rappelé l'histoire de Romati…

En ce moment, un Bohémien vint nous interrompre. Puis l'on dîna, et comme le chef avait encore des occupations, je pris mon fusil et j'allai chasser. Je gravis quelques sommets et ayant jeté les yeux sur la vallée qui s'étendait à mes pieds, je crus reconnaître la potence funeste des deux frères de Zoto. Cette vue piqua ma curiosité. Je pressai ma marche et effectivement je me trouvai au pied du gibet, et les deux pendus y étaient accrochés. J'en détournai les yeux et je repris tristement le chemin de notre camp. Le chef me demanda où j'avais été et je lui répondis que j'avais été jusqu'à la potence des deux frères de Zoto.

— Y étaient-ils ? me dit le Bohémien.

— Comment, lui répondis-je, ont-ils quelquefois la coutume de s'absenter ?

— Très souvent, dit le chef, surtout la nuit.

Ce peu de mots me rendit excessivement rêveur. Je me retrouvais tout à coup dans le voisinage de ces maudits fantômes et, qu'ils fussent des vampires ou que l'on s'en servît pour me persécuter, il me semblait toujours que j'en avais beaucoup à craindre. Je fus triste tout le reste de la journée. Je m'allai coucher sans souper et je rêvai de vampires, de fantômes, de cauchemars, de spectres, de revenants et de pendus.

QUATORZIÈME JOURNÉE.

Les Bohémiens apportèrent mon chocolat et voulurent bien déjeuner avec moi ; ensuite je pris mon fusil et je ne sais quelle distraction funeste me conduisit à la potence des frères Zoto. Ils étaient décrochés. J'entrai dans l'intérieur du gibet ; j'y trouvai les deux cadavres étendus de leur long, et entre eux une jeune fille que je reconnus pour Rébecca.

Je l'éveillai le plus doucement qu'il me fut possible. Cependant la surprise que je ne pus lui sauver tout à fait la mit dans un état cruel. Elle eut des convulsions, pleura, s'évanouit. Je la pris dans mes bras et la portai jusqu'à une source voisine. Je lui jetai de l'eau au visage, et la fis revenir insensiblement.

Je n'eus jamais osé lui demander comment elle était venue à cette potence, mais ce fut elle qui parla la première.

— Je l'avais bien prévu, me dit-elle, que votre discrétion nous serait funeste. Vous n'avez pas voulu nous conter votre aventure et je suis devenue comme vous la victime de ces maudits vampires. Je ne puis encore me persuader les horreurs de cette nuit. Je vais cependant tâcher de me les rappeler et de vous en faire le récit ; mais vous me comprendrez mal si je ne reprenais d'un peu plus haut l'histoire de ma vie.

Rébecca donna quelques instants à la réflexion et commença en ces termes :

Histoire de Rébecca.

Mon frère, en vous contant son histoire, vous a dit une partie de la mienne. On lui destinait pour épouses les deux filles de la reine de Saba, et

l'on prétendit me faire épouser les deux génies qui président à la constellation des Gémeaux. Flatté d'une alliance aussi belle, mon frère redoubla d'ardeur pour les sciences cabalistiques. Ce fut le contraire chez moi. Épouser deux génies me parut une chose effrayante ; je ne pus prendre sur moi de composer deux lignes de cabale. Chaque jour je remettais l'ouvrage au lendemain et je finis par oublier presque cet art aussi difficile que dangereux.

Mon frère ne tarda pas à s'apercevoir de ma négligence, il m'en fit d'amers reproches, me menaça de se plaindre à mon père. Je le conjurai de m'épargner. Il promit d'attendre jusqu'au samedi suivant, mais ce jour-là, comme je n'avais encore rien fait, il entra chez moi à minuit, m'éveilla et me dit qu'il allait évoquer l'ombre terrible de Mamoun. Je me précipitai à ses genoux, il fut inexorable. Je l'entendis proférer la formule, jadis inventée par la Baltoyve d'Endor. Aussitôt mon père m'apparut, assis sur un trône d'ivoire. Un œil menaçant m'inspirait la terreur : je craignis de ne pas survivre au premier mot qui sortirait de sa bouche. Je l'entendis cependant. Il parla, Dieu d'Abraham ! Il prononça des imprécations épouvantables. Je ne vous répéterai pas ce qu'il me dit…

Ici la jeune Israélite couvrit son visage de ses deux mains, et parut frémir à la seule idée de cette scène cruelle. Elle se remit cependant et continua en ces termes :

Je n'entendis pas la fin du discours de mon père : j'étais évanouie avant qu'il fût achevé. Revenue à moi, je vis mon frère qui me présentait le livre des Schafiroth. Je pensai m'évanouir de nouveau. Mais il fallut se soumettre. Mon frère, qui se doutait bien qu'il faudrait avec moi en revenir aux premiers éléments, eut la patience de les rappeler peu à peu à ma mémoire. Je commençai par la composition des syllabes, je passai à celle des mots et des formules, enfin je finis par m'attacher à cette science sublime. Je passais les nuits dans le cabinet qui avait servi d'observatoire à mon père, et j'allais me coucher lorsque la lumière du jour venait troubler mes opérations ; alors je tombais de sommeil. Ma mulâtre Zulica me déshabillait presque sans que je m'en aperçusse. Je dormais quelques heures et puis je retournais à des occupations pour lesquelles je n'étais point faite, comme vous l'allez voir.

Vous connaissez Zulica et vous avez pu faire quelque attention à ses charmes ; elle en a infiniment. Ses yeux ont l'expression de la tendresse, sa bouche s'embellit par le sourire, son corps a des formes parfaites. Un matin, je revenais de l'observatoire, j'appelai pour me déshabiller, elle ne m'entendit pas. J'allai à sa chambre qui est à côté de la mienne ; je la vis à sa fenêtre penchée en dehors à demi nue, faisant des signes de l'autre côté du vallon et soufflant sur sa main des baisers que son âme entière semblait suivre. Je n'avais aucune idée de l'amour. L'expression de ce sentiment frappait pour la première fois mes regards. Je fus tellement émue et surprise que j'en restai aussi immobile qu'une statue. Zulica se retourna. Un vif incarnat perçait à travers la couleur noisette de son sein et se répandit sur toute sa personne. Je rougis aussi, puis je pâlis ; j'étais prête à défaillir. Zulica me reçut dans ses bras, et son cœur, que je sentis palpiter contre le mien, y fit passer le désordre qui régnait dans ses sens.

Zulica me déshabilla à la hâte ; lorsque je fus couchée, elle parut se retirer avec plaisir et fermer sa porte avec plus de plaisir encore. Bientôt après, j'entendis les pas de quelqu'un qui entrait dans sa chambre. Un mouvement aussi prompt qu'involontaire me fit courir à sa porte et attacher mon œil au trou de la serrure. Je vis le jeune mulâtre Tanzaï[275]. Il apportait une corbeille remplie des fleurs qu'il venait de cueillir dans la campagne. Zulica courut au-devant de lui, prit les fleurs à poignée et les pressa contre son sein. Tanzaï s'approcha pour respirer leur parfum qui s'exhalait avec les soupirs de sa maîtresse. Je vis distinctement Zulica éprouver dans tous ses membres un frémissement qu'il me parut ressentir avec elle. Elle tomba dans les bras de Tanzaï, et j'allai dans mon lit cacher ma faiblesse et ma honte.

Ma couche fut inondée de mes larmes. Les sanglots m'étouffaient et dans l'excès de ma douleur, je m'écriai :

— Ô ma cent et douzième aïeule de qui je porte le nom, douce et tendre épouse d'Isaac[276], si du sein de votre beau-père, du sein d'Abraham, si vous voyez l'état où je suis, apaisez l'ombre de Mamoun et dites-lui que sa fille est indigne des honneurs qu'il lui destine.

Mes cris avaient éveillé mon frère. Il entra chez moi et, me croyant malade, il me fit prendre un calmant.

Il revint à midi, me trouva le pouls agité et s'offrit à continuer pour moi mes opérations cabalistiques. J'acceptai, car il m'eût été impossible de travailler. Je m'endormis vers le soir et j'eus des rêves bien différents de ceux que j'avais eus jusqu'alors. Le lendemain je rêvais tout éveillée, ou du moins j'avais des distractions qui auraient pu le faire croire. Les regards de mon frère me faisaient rougir sans que j'en eusse de motif. Huit jours se passèrent ainsi.

Une nuit mon frère entra dans ma chambre. Il avait sous le bras le livre des Schafiroth et dans sa main un bandeau constellé où se voyaient écrits les soixante-douze noms que Zoroastre a donnés à la constellation des Gémeaux[277].

— Rébecca, me dit-il, Rébecca ! Sortez d'un état qui vous déshonore. Il est temps que vous essayiez votre pouvoir sur les peuples élémentaires. Et cette bande constellée vous garantira de leur pétulance. Choisissez sur les monts d'alentour le lieu que vous croirez le plus propre à votre opération. Songez que votre sort en dépend.

Après avoir ainsi parlé, mon frère m'entraîna hors de la porte du château et ferma la grille sur moi.

Abandonnée à moi-même, je rappelai mon courage. La nuit était sombre, j'étais en chemise, nu-pieds, les cheveux épars, mon livre dans une main et mon bandeau magique dans l'autre. Je dirigeai ma course vers la montagne qui était la plus proche. Un pâtre voulut mettre la main sur moi. Je le repoussai avec le livre que je tenais, et il tomba mort à mes pieds. Vous n'en serez pas surpris lorsque vous saurez que la couverture du livre était faite avec du bois de l'arche dont la propriété était de faire périr tout ce qui la touchait[278].

Le soleil commençait à paraître lorsque j'arrivai sur le sommet que j'avais choisi pour mes opérations. Je ne pouvais les commencer que le lendemain à minuit. Je me retirai dans une caverne, j'y trouvai une ourse avec ses petits, elle se jeta sur moi, mais la reliure de mon livre fit son effet et le furieux animal tomba à mes pieds. Ses mamelles gonflées me rappelèrent que je mourais d'inanition, et je n'avais encore aucun génie à mes ordres, pas même le moindre esprit follet. Je pris le parti de me jeter à terre à côté de l'ourse et de sucer son lait. Un reste de chaleur que l'animal conservait encore rendait ce repas moins dégoûtant, mais les petits oursons

vinrent me le disputer. Imaginez, Alphonse, une fille de seize ans qui n'avait jamais quitté les lieux de sa naissance, et dans cette situation. J'avais en main des armes terribles, mais je ne m'en étais jamais servie, et la moindre inattention pouvait les tourner contre moi.

Cependant l'herbe se desséchait sous mes pas, l'air se chargeait d'une vapeur enflammée et les oiseaux expiraient au milieu de leur vol. Je jugeai que les démons avertis commençaient à se rassembler. Un arbre s'alluma de lui-même ; il en sortit des tourbillons de fumée qui, au lieu de s'élever, environnèrent ma caverne et me plongèrent dans les ténèbres. L'ourse étendue à mes pieds parut se ranimer ; ses yeux étincelèrent d'un feu qui pour un instant dissipa l'obscurité. Un esprit malin sortit de sa gueule sous la forme d'un serpent ailé. C'était Nemraël, démon du plus bas étage, que l'on destinait à me servir. Mais bientôt après, j'entendis parler la langue des Égrégors, les plus illustres des anges tombés. Je compris qu'ils me feraient l'honneur d'assister à ma réception dans le monde des êtres intermédiaires. Cette langue est la même que celle que nous avons dans le livre d'Hénoch, ouvrage dont j'ai fait une étude particulière.

Enfin Sémiaras[279], prince des Égrégors, voulut bien m'avertir qu'il était temps de commencer. Je sortis de ma caverne, j'étendis en cercle ma bande constellée, j'ouvris mon livre et je prononçai à haute voix les formules terribles que jusqu'alors je n'avais osé lire que des yeux… Vous jugez bien, Seigneur Alphonse, que je ne puis vous dire ce qui se passa en cette occasion, et vous ne pourriez le comprendre. Je vous dirai seulement que j'acquis un assez grand pouvoir sur les esprits et qu'on m'enseigna les moyens de me faire connaître des Gémeaux célestes. Vers ce temps-là, mon frère aperçut le bout des pieds des filles de Salomon. J'attendis que le soleil entrât dans le signe des Gémeaux, et j'opérai à mon tour. Je ne négligeai rien pour obtenir le succès complet et pour ne point perdre le fil de mes combinaisons ; je prolongeai mon travail si avant dans la nuit qu'enfin vaincue par le sommeil, je fus obligée de lui céder.

Le lendemain devant mon miroir, j'aperçus deux figures humaines qui semblaient être derrière moi. Je me retournai et je ne vis rien. Je regardai dans le miroir et je les revis encore. Au reste cette apparition n'avait rien d'effrayant. Je vis deux jeunes gens dont la stature était un peu au-dessus de la taille humaine.

Leurs épaules avaient aussi plus de largeur, mais une rondeur qui tenait de celle de notre sexe. Leurs poitrines s'élevaient aussi comme celle des femmes, mais leurs seins étaient comme ceux des hommes. Leurs bras arrondis et parfaitement formés étaient couchés sur leurs hanches dans l'attitude que l'on voit aux statues égyptiennes. Leurs cheveux d'une couleur mêlée d'or et d'azur tombaient en grosses boucles sur leurs épaules. Je ne vous parle pas des traits de leurs visages ; vous pouvez imaginer si des demi-dieux sont beaux, car enfin c'étaient là les Gémeaux célestes. Je les reconnus aux petites flammes qui brillaient sur leurs têtes[280].

— Comment ces demi-dieux étaient-ils habillés ? demandai-je à Rébecca.

— Ils ne l'étaient pas du tout, me répondit-elle, chacun avait quatre ailes dont deux étaient couchées sur leurs épaules, et deux autres se croisaient autour de leurs ceintures. Ces ailes étaient à la vérité aussi transparentes que des ailes de mouche, mais des parties de pourpre et d'or, mêlées à leur tissu diaphane, cachaient tout ce qui aurait pu être alarmant pour la pudeur.

— Les voilà donc, dis-je en moi-même, les époux célestes auxquels je suis destinée.

Je ne pus m'empêcher de les comparer intérieurement au jeune mulâtre qui adorait Zulica. J'eus honte de cette comparaison. Je regardai dans le miroir, je crus voir que les demi-dieux me jetaient un regard plein de courroux, comme s'ils eussent lu dans mon âme et qu'ils se trouvassent offensés de ce mouvement involontaire.

Je fus plusieurs jours sans oser lever les yeux sur la glace ; enfin je m'y hasardai. Les divins Gémeaux avaient les mains croisées sur la poitrine ; leur air plein de douceur m'ôta ma timidité. Je ne savais cependant que leur dire ; pour sortir d'embarras, j'allai chercher un volume des ouvrages d'Edris, que vous appelez Atlas[281]. C'est ce que nous avons de plus beau en fait de poésie ; l'harmonie des vers d'Edris a quelque ressemblance avec celle des corps célestes. Comme la langue de cet auteur ne m'est pas très familière, craignant d'avoir mal lu, je portais à la dérobée les yeux dans la glace pour y voir l'effet que je faisais sur mon auditoire. J'eus tout lieu d'en

être contente. Les Thamims se regardaient l'un l'autre et semblaient m'approuver, et quelquefois ils jetaient dans le miroir des regards que je ne rencontrais pas sans émotion.

Mon frère entra et la vision s'évanouit. Il me parla des filles de Salomon dont il avait vu le bout des pieds. Il était gai, je partageai sa joie. Je me sentais pénétrée d'un sentiment qui jusqu'alors m'avait été inconnu. Le saisissement intérieur que l'on éprouve dans les opérations cabalistiques faisait place à je ne sais quel doux abandon dont jusqu'alors j'avais ignoré les charmes.

Mon frère fit ouvrir la porte du château ; elle ne l'avait pas été depuis mon voyage à la montagne. Nous goûtâmes le plaisir de la promenade. La campagne me parut émaillée des plus belles couleurs. Je trouvai aussi dans les yeux de mon frère je ne sais quel feu, très différent de l'ardeur qu'on a pour l'étude. Nous nous enfonçâmes dans un bosquet d'orangers ; j'allai rêver de mon côté, lui du sien, et nous rentrâmes encore tout remplis de nos rêveries.

Zulica pour me coucher m'apporta un miroir. Je vis que je n'étais pas seule ; je fis emporter la glace, me persuadant comme l'autruche que je ne serais pas vue dès que je ne verrais pas. Je me couchai et m'endormis ; mais bientôt des rêves bizarres s'emparèrent de mon imagination. Il me sembla que je voyais dans l'abîme des cieux deux astres brillants[282] qui s'avançaient majestueusement dans le zodiaque. Ils s'en écartèrent tout à coup et puis revinrent, ramenant avec eux la petite nébuleuse du pied d'Auriga[283].

Ces trois corps célestes continuèrent ensemble leur route éthérée et puis ils s'arrêtèrent et prirent l'apparence d'un météore igné. Ensuite ils m'apparurent sous la forme de trois anneaux lumineux qui, après avoir tourbillonné quelque temps, se fixèrent à un même centre. Alors ils s'échangèrent en une sorte de gloire ou d'auréole qui environnait un trône de saphir. Je vis les Gémeaux me tendant les bras et me montrant la place que je devais occuper entre eux. Je voulus m'élancer, mais, dans ce moment, je crus voir le mulâtre Tanzaï qui m'arrêtait en me saisissant par le milieu du corps. Je fus en effet fort saisie et je m'éveillai en sursaut.

Ma chambre était sombre et je vis par les fentes de la porte que Zulica avait chez elle de la lumière. Je l'entendis se plaindre et la crus malade. J'aurais dû l'appeler, je ne le fis point. Je ne sais quelle étourderie me fit

encore avoir recours au trou de la serrure. Je vis le mulâtre Tanzaï prenant avec Zulica des libertés qui me glacèrent d'horreur ; mes yeux se fermèrent et je tombai évanouie.

Lorsque je revins à moi, j'aperçus près de mon lit mon frère avec Zulica. Je jetai sur celle-ci un regard foudroyant et lui ordonnai de ne plus se présenter devant moi. Mon frère me demanda le motif de ma sévérité. Je lui contai en rougissant ce qui m'était arrivé pendant la nuit. Il me répondit qu'il les avait mariés la veille, mais qu'il en était fâché, n'ayant pas prévu ce qui venait d'arriver. Il n'y avait eu à la vérité que ma vue de profanée, mais l'extrême délicatesse des Thamims lui donnait de l'inquiétude. Pour moi, j'avais perdu tout sentiment, excepté celui de la honte, et je serais morte plutôt que de jeter les yeux sur un miroir.

Mon frère ne connaissait pas le genre de mes relations avec les Thamims, mais il savait que je ne leur étais plus inconnue, et voyant que je me laissais aller à une sorte de mélancolie, il craignit que je ne négligeasse les opérations que j'avais commencées. Le soleil était prêt à sortir du signe des Gémeaux et il crut devoir m'en avertir. Je me réveillai comme d'un songe ; je tremblai de ne plus revoir les Thamims et de me séparer d'eux pour onze mois sans savoir comment j'étais dans leur esprit, et même tremblante de m'être rendue tout à fait indigne de leur attention.

Je pris la résolution d'aller dans une salle haute du château qui est ornée d'une glace de Venise de douze[284] pieds de haut ; mais pour avoir une contenance, je pris avec moi le volume d'Edris où se trouve son poème sur la création du monde[285]. Je m'assis très loin du miroir et me mis à lire tout haut. Ensuite m'interrompant et élevant la voix, j'osai demander aux Thamims s'ils avaient été témoins de ces merveilles. Alors la glace de Venise quitta la muraille et se plaça devant moi. J'y vis les Gémeaux me sourire avec un air de satisfaction et baisser tous les deux la tête pour me témoigner qu'ils avaient réellement assisté à la création du monde et que tout s'y était passé comme le dit Edris. Je m'enhardis davantage, je fermai mon livre et je confondis mes regards avec ceux de mes divins amants. Cet instant d'abandon pensa me coûter cher. Je tenais encore de trop près à l'humanité pour pouvoir soutenir une communication aussi intime. La flamme qui brillait dans leurs yeux pensa me dévorer. Je baissai les miens et, m'étant un peu remise, je continuai ma lecture. Je tombai précisément sur

le second chant d'Edris où ce premier des poètes décrit les amours des fils d'Élohim avec les filles des hommes[286]. Il est impossible de se faire aujourd'hui une idée de la manière dont on aimait dans ce premier âge du monde. Les exagérations que je ne comprenais pas bien moi-même me faisaient souvent hésiter. Dans ces moments-là, mes yeux se tournaient involontairement vers le miroir, et il me sembla voir que les Thamims prenaient un plaisir toujours plus vif à m'entendre. Ils me tendaient les bras, ils s'approchèrent de ma chaise. Je les vis déployer les brillantes ailes qu'ils avaient aux épaules. Je distinguai même un léger flottement dans celles qui leur servaient de ceinture. Je crus qu'ils allaient aussi les déployer, et je mis une main sur mes yeux ; au même instant, je la sentis baiser, ainsi que celle dont je tenais mon livre. Au même instant aussi, j'entendis que le miroir se brisait en mille éclats. Je compris que le soleil était sorti du signe des Gémeaux et que c'était un congé qu'ils prenaient de moi.

Le lendemain j'aperçus encore dans un autre miroir comme deux ombres, ou plutôt comme une légère esquisse des deux formes célestes. Le surlendemain je ne vis plus rien du tout. Alors pour charmer les ennuis de l'absence, je passais les nuits à l'observatoire et, l'œil collé au télescope, je suivais mes amants jusqu'à leur coucher. Ils étaient déjà sous l'horizon et je croyais les voir encore. Enfin lorsque la queue du cancer disparaissait à ma vue, je me retirais et souvent ma couche était baignée de pleurs involontaires et qui n'avaient aucun motif.

Cependant mon frère plein d'amour et d'espérance s'adonnait plus que jamais à l'étude des sciences occultes. Un jour il vint chez moi et me dit qu'à certains signes qu'il avait aperçus dans le ciel, il jugeait qu'un fameux adepte devait passer à Cordoue le 23 de notre mois Thybi[287], à minuit et quarante minutes[288]. Ce célèbre cabaliste vivait depuis deux cents ans dans la pyramide de Saophis[289] et son intention était de s'embarquer pour l'Amérique. J'allai le soir à l'observatoire. Je trouvai que mon frère avait raison, mais mon calcul me donna un résultat un peu différent du sien. Mon frère soutint que le sien était juste, et comme il est fort attaché à ses opinions, il voulut aller lui-même à Cordoue pour me prouver que la raison était de son côté. Il aurait pu faire son voyage en aussi peu de temps que j'en mets à vous le raconter, mais il voulut jouir du plaisir de la promenade et suivre la pente des coteaux, choisissant la route où de beaux sites

contribueraient le plus à l'amuser et à le distraire. Il arriva ainsi à la venta Quemada. Il s'était fait accompagner par le petit Nemraël, cet esprit malin qui m'avait apparu dans la caverne. Il lui ordonna de lui apporter à souper. Nemraël enleva le souper d'un prieur de bénédictins et l'apporta dans la venta. Ensuite mon frère me renvoya Nemraël comme n'en ayant plus besoin. J'étais dans cet instant à l'observatoire et je vis dans le ciel des choses qui me firent trembler pour mon frère : j'ordonnai à Nemraël de retourner à la venta et de ne plus quitter son maître. Il y alla et revint un instant après me dire qu'un pouvoir supérieur au sien l'avait empêché de pénétrer dans l'intérieur du cabaret. Mon inquiétude fut à son comble ; enfin je vous vis arriver avec mon frère. Je démêlai dans vos traits une assurance et une sérénité qui me prouvèrent que vous n'étiez pas cabaliste. Mon père avait prédit que j'aurais beaucoup à souffrir d'un mortel, et je craignis que vous ne fussiez ce mortel. Bientôt d'autres soins m'occupèrent, mon frère me conta l'histoire de Pascheco et ce qui lui était arrivé à lui-même, mais il ajouta à ma grande surprise qu'il ne savait pas à quelle espèce de démons il avait eu affaire. Nous attendîmes la nuit avec la plus extrême impatience et nous fîmes les plus épouvantables conjurations ; ce fut en vain. Nous ne pûmes rien savoir sur la nature des deux êtres et nous ignorions si mon frère avait réellement perdu avec eux ses droits à l'immortalité. Je crus pouvoir tirer de vous quelques lumières, mais fidèle à je ne sais quelle parole d'honneur, vous ne voulûtes rien nous dire.

Alors, pour servir et tranquilliser mon frère, je résolus de passer moi-même une nuit à la venta Quemada. Je suis partie hier et la nuit était avancée lorsque quatorzième journée j'arrivai à l'entrée du vallon. Je rassemblai quelques vapeurs dont je composai un feu follet, et je lui ordonnai de me conduire à la *venta*. C'est un secret qui s'est conservé dans notre famille et c'est par un moyen pareil que Moïse, propre frère de mon soixante-troisième aïeul, composa la colonne de feu qui conduisit les Israélites dans le désert[290].

Mon feu follet s'alluma très bien et se mit à marcher devant moi, mais il ne prit pas le plus court chemin. Je m'aperçus bien de son infidélité, mais je n'y fis pas assez d'attention.

Il était minuit lorsque j'arrivai. En entrant dans la cour de la venta, je vis qu'il y avait de la lumière dans la chambre du milieu, et j'entendis une

musique fort harmonieuse. Je m'assis sur un banc de pierre. Je fis quelques opérations cabalistiques qui ne produisirent aucun effet. Il est vrai que cette musique me charmait et me distrayait au point qu'à l'heure qu'il est, je ne puis vous dire si mes opérations étaient bien faites, et je soupçonne y avoir manqué en quelque point essentiel. Mais alors je crus avoir procédé régulièrement et, jugeant qu'il n'y avait dans l'auberge ni démons ni esprits, j'en conclus qu'il n'y avait que des hommes, et je me livrai au plaisir de les entendre chanter. C'étaient deux voix soutenues d'un instrument à cordes, mais elles étaient si mélodieuses, si bien d'accord qu'aucune musique sur la terre ne peut entrer en comparaison.

Les airs que ces voix faisaient entendre inspiraient une tendresse si voluptueuse que je ne puis en donner aucune idée. Longtemps je les écoutai assise sur mon banc, mais enfin je me déterminai à entrer puisque je n'étais venue que pour cela. Je montai donc et je trouvai dans la chambre du milieu deux jeunes gens, grands, bien faits, assis à table, mangeant, buvant et chantant de tout leur cœur. Leur costume était oriental : ils étaient coiffés d'un turban, la poitrine et les bras nus, et de riches armes à leur ceinture.

Ces deux inconnus que je pris pour des Turcs se levèrent, m'approchèrent une chaise, remplirent mon assiette et mon verre, et se mirent à chanter en s'accompagnant d'un théorbe dont ils jouaient tour à tour.

Leurs manières libres avaient quelque chose de communicatif : ils ne faisaient point de façons, je n'en fjs point ; j'avais faim, je mangeai ; il n'y avait point d'eau, je bus du vin. Il me prit envie de chanter avec les jeunes Turcs qui parurent charmés de m'entendre. Je chantai une séguedille espagnole ; ils répondirent sur les mêmes rimes. Je leur demandai où ils avaient appris l'espagnol.

L'un d'eux me répondit :

— Nous sommes nés en Morée, et marins de profession[291]. Nous avons facilement appris la langue des ports que nous fréquentions. Mais laissons là les séguedilles ; écoutez les chansons de notre pays.

Leurs chants avaient une mélodie qui faisait passer l'âme par toutes les nuances du sentiment, et lorsqu'on était à l'excès de l'attendrissement, des accents inattendus vous ramenaient à la plus folle gaieté.

Je n'étais point dupe de tout ce manège. Je fixais attentivement les prétendus matelots et il me semblait trouver à l'un et à l'autre une extrême ressemblance avec mes divins Gémeaux.

— Vous êtes turcs, leur dis-je, et nés en Morée ?

— Point du tout, me répondit celui qui n'avait point encore parlé. Nous sommes grecs, nés à Sparte. Ah ! divine Rébecca, pouvez-vous me méconnaître ? Je suis Pollux, et voici mon frère.

La frayeur m'ôta l'usage de la voix. Les Gémeaux prétendus déployèrent leurs ailes et je me sentis enlever dans les airs. Par une heureuse inspiration, je prononçai un nom sacré dont mon frère et moi sommes seuls dépositaires. À l'instant même, je fus précipitée sur la terre et tout à fait étourdie de ma chute. C'est vous, Alphonse, qui m'avez rendu l'usage de mes sens. Un sentiment interne m'avertit que je n'ai rien perdu de ce qu'il m'importe de conserver. Mais je suis lasse de tant de merveilles : je sens que je suis née pour rester simple mortelle.

Rébecca finit ici son récit et ma première idée fut qu'elle s'était moquée de moi d'un bout à l'autre et qu'elle n'avait eu d'autre but que d'abuser de ma crédulité. Je la quittai assez brusquement et, me mettant à réfléchir sur ce qu'elle m'avait raconté, je me dis en moi-même :

— Ou cette femme est de moitié avec les Gomelez pour m'éprouver et me rendre musulman, ou bien elle a quelque autre intérêt à m'arracher le secret de mes cousines ; et pour ce qui est de mes cousines, ou bien elles sont des démons, ou bien elles sont aussi aux ordres des Gomelez !…

J'en étais encore à suivre le fil de mes conjectures lorsque j'aperçus que Rébecca faisait des cercles en l'air et d'autres simagrées magiques. Un instant après, elle vint à moi et me dit :

— J'ai fait savoir à mon frère où j'étais, et sûrement il sera ici ce soir. En attendant allons joindre le camp des Bohémiens.

Elle s'appuya sur mon bras assez franchement et nous arrivâmes chez le vieux chef qui reçut la Juive avec beaucoup de démonstrations de respect.

Pendant toute la journée, Rébecca fut fort naturelle et parut avoir oublié les sciences occultes. Son frère arriva avant la nuit. Ils se retirèrent ensemble et je m'allai coucher. Lorsque je fus au lit, je réfléchis encore au récit de Rébecca, mais comme j'entendais pour la première fois de ma vie

parler de cabale, d'adeptes, de signes célestes, je ne trouvais rien de solide à objecter à ce que j'avais entendu, et je m'endormis dans cette incertitude.

QUINZIÈME JOURNÉE.

Je m'éveillai d'assez bonne heure et m'allai promener en attendant le déjeuner. Je vis de loin le cabaliste et sa sœur qui paraissaient avoir une conversation assez animée. Je me détournai dans la crainte de les interrompre, mais bientôt je vis que le cabaliste s'en allait du côté du camp et que Rébecca s'avançait vers moi avec assez d'empressement. Je fis quelques pas au-devant d'elle et puis nous continuâmes notre promenade sans nous dire grand-chose. Enfin la belle Israélite rompit le silence et me dit :

— Seigneur Alphonse, je vais vous faire une confidence qui ne vous sera pas indifférente si vous prenez quelque intérêt à ce qui me concerne. C'est que je viens de renoncer aux sciences cabalistiques. J'ai fait cette nuit toutes mes réflexions. Quelle est cette vaine immortalité dont mon père a voulu me douer ? Ne sommes-nous pas tous immortels ? Ne devons-nous pas tous aller au séjour des justes ? Je veux jouir de cette courte vie. Je la veux passer avec un époux, et non pas entre deux astres. Je veux être mère, je veux voir les enfants de mes enfants et puis, lassée et rassasiée de l'existence, je veux m'endormir entre leurs bras et voler dans le sein d'Abraham. Que dites-vous de ce projet ?

— Je l'approuve très fort, répondis-je à Rébecca, mais qu'en dit votre frère ?

— Il a, me dit-elle, d'abord été furieux, mais enfin il m'a promis qu'il en ferait autant s'il lui fallait renoncer aux filles de Salomon. Il attendra que le soleil soit entré dans le signe de la Vierge, et le décidera ensuite. En attendant il veut savoir quels sont ces vampires qui l'ont joué à la *venta* et qui selon lui s'appellent Émina et Zibeddé. Il a renoncé à vous questionner sur leur sujet parce qu'il prétend que vous n'en savez pas plus que lui.

Comme Rébecca en était à cet endroit de son discours, on vint nous avertir que le déjeuner était prêt. On l'avait mis dans une grotte spacieuse où l'on avait aussi retiré les tentes parce que le ciel se couvrait de nuages. L'orage ne tarda pas à se faire entendre. Voyant donc que nous étions

condamnés à passer le reste de la journée dans la grotte, je priai le vieux chef de continuer son histoire, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Vous vous rappellerez, Seigneur Alphonse, l'histoire de la princesse de Mont-Salerne qui me fut contée par Giulio Romati, et je vous ai dit combien elle m'avait fait d'impression. Lorsque nous fûmes couchés, la chambre ne resta éclairée que par une lampe dont la lumière était très faible. Je n'osais regarder les endroits les plus sombres de l'appartement, surtout un certain coffre où l'hôte avait coutume de mettre sa provision d'orge. Il me semblait à tout instant que j'allais en voir sortir les six squelettes de la princesse. Je m'enfonçai sous les couvertures pour ne rien voir, et bientôt je m'endormis.

Les grelots des mules me réveillèrent le lendemain et je fus un des premiers sur pied. J'oubliai Giulio Romati et ne songeai qu'au plaisir de continuer notre voyage.

Il fut des plus agréables : le soleil un peu voilé par les nuages ne nous incommodait pas trop et les muletiers se résolurent à faire la journée d'une traite, en s'arrêtant seulement à l'abreuvoir Dos Leones où la route de Ségovie se réunit à celle de Madrid[292]. Ce lieu offre un bel ombrage et deux lions qui versent de l'eau dans un bassin de marbre contribuent à l'embellir.

Il était midi lorsque nous arrivâmes. Nous y étions à peine que nous vîmes venir des voyageurs par la route de Ségovie. Celle de leurs mules qui ouvrait la marche était montée par une jeune fille qui paraissait de mon âge, bien qu'elle eût réellement quelques années de plus. Le garçon qui conduisait sa mule pouvait avoir seize ans ; il était joli et mis avec goût, bien que dans le costume ordinaire des *zagals* ou « valets d'écurie ». Ensuite venait une dame d'un certain âge qu'on aurait prise pour ma tante, non pas qu'elle lui ressemblât, mais parce qu'elle avait absolument le même air et surtout la même bonté exprimée dans tous ses traits. Ensuite venaient quelques domestiques.

Comme nous étions venus les premiers, nous invitâmes les voyageuses à partager notre repas qu'on étalait sous les arbres. Elles acceptèrent, mais

d'un air fort triste, surtout la jeune fille. De temps à autre, elle regardait le jeune valet d'un air assez tendre et celui-ci la servait d'un air fort empressé. La dame âgée jetait sur eux des yeux de compassion. Je voyais leur chagrin et j'aurais voulu les consoler, mais ne sachant comment m'y prendre, je mangeais de mon mieux.

On se remit en route ; ma bonne tante fit aller sa mule à côté de celle de la dame ; moi, je me rapprochai de la jeune fille. Je vis que le jeune *zagal*, sous prétexte de lui rattacher sa selle, touchait son pied ou sa main, et même je m'aperçus une fois qu'il la lui baisa.

Nous arrivâmes au bout de deux heures à Olmedo[293] où nous devions passer la nuit. Ma tante fit apporter des chaises devant la porte de l'auberge et s'y assit avec l'autre dame. Un moment après, elle me dit de lui faire faire du chocolat. J'entrai dans la maison et voulant chercher nos gens, je me trouvai dans une chambre où je vis le jeune homme et la jeune fille se tenant étroitement embrassés et versant des torrents de larmes.

Mon cœur se brisa à cette vue : je me jetai au cou du jeune garçon et je pleurai jusqu'à en gagner des convulsions.

Les deux matrones entrèrent sur ces entrefaites. Ma tante fort émue m'entraîna hors de la chambre et me demanda la cause de mes larmes. Je ne savais pas du tout pourquoi nous avions pleuré et il me fut impossible de le lui dire. Cependant l'autre matrone s'était renfermée avec la jeune fille et le jeune garçon ; nous les entendions sangloter et elles ne reparurent qu'à l'heure du souper.

Ce repas ne fut pas très gai ni très long. Lorsqu'on eut desservi, ma tante s'adressa à la dame âgée et lui dit :

— Señora, le ciel me préserve de penser mal de mon prochain et surtout de vous qui paraissez avoir l'âme toute bonne et toute chrétienne ; mais enfin j'ai eu l'avantage de souper avec vous, et je m'en ferai sûrement un honneur dans toutes les occasions. Cependant voilà que mon neveu a vu cette jeune demoiselle embrassant un valet d'écurie, bien joli à la vérité, et de ce côté-là, il n'y a rien à lui reprocher. Vous, Madame, vous avez l'air de n'y trouver rien de répréhensible. Moi, sûrement, je n'ai aucun droit… Néanmoins ayant eu l'honneur de souper avec vous, et le voyage jusqu'à Burgos étant encore…

Ici ma bonne tante s'embarrassa si fort qu'elle ne se serait jamais tirée de sa phrase, mais l'autre dame l'interrompit tout à propos et lui dit :

— Oui, Madame, vous avez tout droit de vous informer des motifs de mon indulgence. J'ai bien des raisons de les cacher, mais enfin je vois la nécessité de ne vous rien taire de ce qui me regarde.

Alors la dame tira son mouchoir, essuya ses yeux et commença en ces termes :

Histoire de Marie de Torres.

Je suis fille aînée de don Emanuel de Norugna, *oidor* de l'audience de Ségovie. J'ai été mariée à dix-huit ans à don Henrique de Torres, colonel retiré du service. Ma mère était morte depuis de longues années. Nous perdîmes mon père deux mois après mon mariage et nous recueillîmes chez nous ma sœur cadette Elvire de Norugna qui alors n'avait pas encore quatorze ans, mais dont la beauté faisait déjà beaucoup de bruit. La succession de mon père se réduisait à rien. Pour ce qui est de mon mari, il avait un assez beau bien ; mais par des arrangements de famille, nous étions tenus à faire des pensions à cinq chevaliers de Malte et à doter cinq religieuses de nos parentes, si bien que notre revenu suffisait à peine à nous faire vivre. Mais une pension que la cour avait accordée à mon mari, comme une récompense de ses services, nous mettait un peu plus à l'aise.

Il y avait alors à Ségovie nombre de maisons très nobles qui n'étaient pas plus aisées que la nôtre ; liées par un intérêt commun, elles avaient introduit la mode de faire peu de dépense. On n'allait que rarement les uns chez les autres. Les dames se tenaient aux fenêtres, les cavaliers dans la rue. On jouait beaucoup de la guitare, on soupirait encore davantage, et tout cela ne coûtait rien. Les fabricants de draps et de vigognes vivaient avec luxe, mais comme nous ne pouvions les imiter, nous nous en vengions en les méprisant et les tournant en ridicule.

À mesure que ma sœur grandissait, notre rue se trouvait toujours plus encombrée de guitares. Quelques racleurs soupiraient tandis que d'autres raclaient, ou bien ils soupiraient et raclaient tous ensemble. Les beautés de la ville en mouraient de jalousie, mais celle à qui s'adressaient tous ces hommages n'y faisait aucune attention. Ma sœur se montrait peu, et moi, pour ne point paraître impolie, je restais à la fenêtre, disant à chacun

quelque chose d'obligeant : c'était un devoir de bienséance dont je n'aurais pu me dispenser. Mais lorsque le dernier racleur était parti, je fermais ma fenêtre avec un extrême plaisir. Mon mari et ma sœur m'attendaient dans la chambre à manger. Nous faisions un souper frugal que nous assaisonnions par mille plaisanteries sur les soupirants. Chacun avait son lot, et je pense que s'ils eussent écouté aux portes, pas un ne serait revenu. Ces conversations n'étaient pas très charitables ; cependant nous y prenions tant de plaisir que nous les prolongions très avant dans la nuit.

Un soir qu'à souper nous traitions notre sujet favori, Elvire, prenant un air un peu sérieux, me dit :

— Ma sœur, avez-vous observé que lorsque tous les joueurs de guitare ont quitté la rue et qu'il n'y a plus de lumières dans celle de vos chambres qui y donne, on entend tous les soirs une ou deux séguedilles chantées et accompagnées d'une manière qui annonce un maître plutôt qu'un amateur.

Mon mari dit que cela était vrai et qu'il avait fait la même observation. Je répondis à peu près de même et nous plaisantâmes ma sœur sur son nouveau soupirant. Mais nous crûmes apercevoir qu'elle recevait nos plaisanteries d'un air moins libre que de coutume.

Le lendemain, après que j'eus congédié les guitares et fermé la fenêtre, j'éteignis la lumière et je restai dans la chambre. Bientôt j'entendis la voix dont ma sœur avait parlé. On commença par préluder avec infiniment de méthode ; ensuite on chanta un couplet sur les plaisirs du mystère, un autre sur l'amour timide ; après quoi je n'entendis plus rien. En sortant de la chambre, je vis ma sœur qui avait écouté à la porte. Je n'eus point l'air de m'en être aperçue, mais je remarquai qu'à souper elle avait l'air rêveur et préoccupé.

Le mystérieux chanteur continua ses sérénades et nous nous y accoutumâmes si bien que nous n'allions souper qu'après l'avoir entendu. Cette constance et ce mystère rendirent Elvire curieuse et non pas sensible. Sur ces entrefaites, nous vîmes arriver à Ségovie un nouveau personnage qui tourna toutes les têtes et renversa toutes les fortunes. C'était le comte de Rovellas, exilé de la cour, et, à ce titre, important aux yeux des provinciaux.

Rovellas était né à la Veracruz[294]. Sa mère qui était mexicaine avait porté dans cette maison des richesses immenses, et comme les Américains étaient alors bien vus à la cour, il avait passé la mer dans l'idée d'obtenir la

grandesse[295]. Vous pouvez juger qu'élevé dans un autre monde, il n'avait pas un grand usage de celui-ci. Mais son luxe était éblouissant et ses naïvetés amusèrent le roi. Cependant, comme elles venaient pour la plupart de la haute opinion qu'il avait de lui-même, on finit par s'en moquer.

Les jeunes seigneurs avaient alors la coutume chevaleresque de choisir une dame de leur pensée dont ils portaient les couleurs et dans certaines occasions le chiffre, comme par exemple aux *parejos* qui sont des espèces de carrousels[296].

Rovellas qui avait le cœur très haut arbora le chiffre de l'infante Marie-Thérèse, fille du roi[297]. Le roi s'en amusa, mais la princesse s'en étant offensée, un alguazil de cour vint prendre le comte chez lui et le conduisit à la tour de Ségovie[298]. Il y passa huit jours et eut ensuite la ville pour prison. Le sujet de cet exil, comme vous le voyez, n'était pas très honorable, mais comme il entrait dans le caractère du comte de tirer vanité de tout, il aimait à parler de sa disgrâce et laissait volontiers soupçonner que l'infante était au fond d'intelligence avec lui.

Rovellas avait véritablement tous les genres d'amour-propre. Il croyait tout savoir et réussir en tout ; mais ses plus grandes prétentions étaient de combattre le taureau, chanter et danser. Personne ne fut assez impoli pour lui disputer les deux derniers talents, mais les taureaux n'avaient pas autant de complaisance. Cependant le comte accompagné de ses piqueurs se croyait toujours invincible.

Je vous ai dit que nos maisons n'étaient point ouvertes. Il faut en excepter les premières visites que nous recevions toujours. Comme mon mari était distingué et par sa naissance et par ses services militaires, Rovellas crut devoir commencer ses visites par notre maison. Je le reçus sur mon estrade et lui en dehors, l'usage de notre province étant encore de mettre un grand espace entre nous et les hommes qui viennent nous voir.

Rovellas parla beaucoup et avec facilité ; au milieu de la conversation, ma sœur entra et vint s'asseoir à côté de moi. Le comte resta comme pétrifié. Il balbutia quelques mots qui n'avaient pas de sens, puis il demanda à ma sœur quelle était sa couleur favorite. Elvire répondit qu'elle n'avait de préférence pour aucune.

— Madame, reprit le comte, puisque vous annoncez tant d'indifférence, il me convient de n'annoncer que de la tristesse, et le brun sera désormais

ma couleur.

Ma sœur, qui n'était point accoutumée à de pareils compliments, ne sut que lui répondre. Rovellas se leva et prit congé de nous. Dès le soir même, nous apprîmes que dans toutes les visites qu'il avait faites, il n'avait parlé que de la beauté d'Elvire, et le lendemain nous sûmes qu'il avait commandé quarante livrées brunes, chamarrées d'or et de noir. Dès lors, la voix touchante du soir ne se fit plus entendre.

Rovellas, ayant su que l'usage des maisons nobles de Ségovie n'était pas de recevoir habituellement, se résigna à venir passer les soirées sous nos fenêtres avec les autres gentilshommes qui nous faisaient cet honneur. Comme il n'était pas grand d'Espagne et que la plupart de nos jeunes gens étaient *Titolados de Castilla*[299], ils se croyaient ses égaux et le traitèrent comme tel. Mais peu à peu les richesses reprirent leur invincible ascendant : toutes les guitares se turent devant celle de Rovellas, et il donna le ton dans la conversation comme dans nos concerts.

Cette prééminence ne satisfaisait point encore l'orgueilleux Mexicain. Il brûlait d'envie de courir le taureau devant nous et de danser avec ma sœur. Il nous annonça donc avec assez d'emphase qu'il avait fait venir cent taureaux de Guadarrama et qu'il faisait planchéier une place à cent pas de l'amphithéâtre, où l'on passerait à danser les nuits qui suivraient le spectacle. Ce peu de mots fit un grand effet à Ségovie ; il tourna toutes les têtes et s'il ne renversa pas les fortunes, il servit au moins à les beaucoup entamer.

Le bruit du combat de taureaux ne se fut pas plus tôt répandu que l'on vit tous les jeunes gens courir comme des écervelés, prendre les attitudes de ce combat, commander des habits dorés et des manteaux écarlates. Je vous laisse à penser ce que firent les femmes. Elles essayèrent tout ce qu'elles avaient d'habits et de coiffures, et ce n'est pas beaucoup dire, mais on fit venir des tailleurs, des modistes, et le crédit suppléa aux richesses.

Tout le monde était si occupé que notre rue commençait à se désemplir. Rovellas y vint cependant à l'heure accoutumée. Il nous dit qu'il avait fait venir de Madrid vingt-cinq confiseurs et qu'il nous priait de prononcer sur leur talent. Au même instant, vinrent des gens en livrée brune et or, qui portaient des rafraîchissements sur de grands cabarets de vermeil.

Le lendemain ce fut la même chose et mon mari en prit un juste ombrage. Il ne lui parut pas décent que notre porte devînt un lieu d'assemblée publique ; il eut la bonté de me consulter sur ce point, je fus de son avis comme j'en étais toujours. Nous prîmes la résolution de nous retirer au petit bourg de Villaca[300] où nous avions une maison et un domaine. Nous y trouvions d'ailleurs un grand avantage, celui de l'économie. Au moyen de cet arrangement, nous pouvions manquer quelques fêtes de taureaux et quelques bals ; c'étaient autant de toilettes épargnées. Cependant, comme la maison de Villaca avait besoin de réparations, nous fûmes obligés de renvoyer notre départ à trois semaines. Dès que ce projet fut annoncé, Rovellas ne cacha point le chagrin qu'il en ressentait, non plus que les sentiments que lui avait inspirés ma sœur. Pour ce qui est d'Elvire, il me semble qu'elle avait oublié la voix touchante du soir, mais qu'elle recevait les soins de Rovellas avec la plus extrême indifférence.

J'aurais dû vous dire qu'à cette époque mon fils avait deux ans, et ce fils n'est autre que le petit valet de mules que vous avez vu avec nous. Cet enfant que nous appelions Lonzeto[301] faisait notre joie ; Elvire l'aimait presque autant que moi, et je puis vous assurer qu'il était notre unique consolation lorsque nous étions trop lasses de toutes les fadaises que l'on débitait sous nos fenêtres. Au moment où nous devions partir pour Villaca, Lonzeto gagna la petite vérole. Vous pouvez juger de notre désespoir. Nous passions les jours et les nuits à le soigner, et alors la voix touchante du soir recommença ses concerts. Elvire rougissait, mais elle n'était réellement occupée que de Lonzeto. Enfin ce cher enfant guérit, notre fenêtre se rouvrit aux soupirants et le mystérieux chanteur cessa de se faire entendre.

Dès que la fenêtre fut rouverte, Rovellas ne manqua pas de se présenter. Il nous dit que le combat de taureaux n'avait été retardé qu'à cause de nous, et il nous pria d'en fixer le jour. Nous répondîmes à cette politesse comme nous le devions. Enfin ce combat fameux fut fixé au dimanche suivant qui n'arriva que trop tôt pour le pauvre Rovellas.

Je passerai sur tous les détails de ce spectacle : quand on en a vu un, c'est comme mille. Vous savez pourtant que les nobles ne combattent pas le taureau comme les roturiers. Ils l'attaquent d'abord à cheval avec le *rejon* ou javelot ; après qu'ils ont porté le premier coup, il faut en recevoir un, mais comme les chevaux sont dressés à cet exercice, le coup ne fait qu'effleurer

la croupe ; alors le noble combattant met pied à terre et l'épée à la main. Pour que tout cela réussisse, il faut avoir des *toros francos*, c'est-à-dire que le taureau soit loyal et sans malice. Mais les piqueurs du comte eurent la maladresse de lâcher un *toro marrajo* qui était réservé pour d'autres occasions[302]. Les connaisseurs virent d'abord la faute que l'on avait faite, mais Rovellas était déjà dans l'arène et il n'y avait pas moyen de reculer. Il eut l'air de ne pas s'apercevoir du danger qu'il courait. Il caracola autour de l'animal et lui porta son coup de *rejon* dans l'épaule droite, lui-même ayant le bras passé et tout le corps penché entre les cornes de son adversaire. Tout cela était dans les règles de l'art.

Le taureau eut l'air de s'enfuir du côté de la porte, mais se retournant tout à coup et courant sur Rovellas, il l'enleva sur ses cornes avec tant de force que le cheval tomba hors de la barrière et lui en dedans. Alors le taureau revint sur lui, engagea sa corne dans le collet de son habit, le fit pirouetter en l'air et le lança de l'autre côté de l'amphithéâtre. Après cela, l'animal, voyant que sa victime lui allait échapper, la cherchait partout avec des yeux féroces. Il l'aperçut et le considéra avec une fureur toujours croissante, creusant la terre avec ses pieds et battant ses flancs de sa queue… En ce moment, un jeune homme s'élança par dessus la barrière, saisit l'épée et le manteau écarlate de Rovellas, et se présenta devant le taureau. Le malicieux animal fit plusieurs feintes qui ne déconcertèrent point l'inconnu. Enfin il s'élança sur lui, les cornes baissées jusqu'à terre, s'enferra dans son épée et tomba mort à ses pieds. Ensuite l'inconnu jeta son épée et son manteau sur le taureau, regarda du côté de notre loge, nous salua, franchit la barrière et se perdit dans la foule. Elvire me serra la main et me dit :

— Je suis sûre que c'est là notre chanteur.

Comme le chef bohémien en était à cet endroit de son récit, l'un de ses affidés[303] vint lui parler d'affaires. Il nous pria de lui permettre de remettre au lendemain la suite de son histoire, et s'en alla vaquer aux soins de son petit empire.

— En vérité, dit Rébecca, je suis très fâchée de cette interruption : notre chef a laissé le comte de Rovellas dans une triste situation et s'il reste jusqu'à demain dans l'amphithéâtre, il n'y aura plus moyen de lui porter de secours.

— N'en soyez point en peine, lui répondis-je, soyez sûre qu'un homme riche ne reste point ainsi abandonné, et vous pouvez vous en fier à ses piqueurs.

— Vous avez raison, reprit la Juive, aussi n'est-ce pas là ce qui me met le plus en peine ; mais je voudrais savoir le nom de celui qui a tué le taureau et s'il est le même que le chanteur du soir.

— Mais Madame, lui dis-je, je pensais que rien ne vous était caché.

— Alphonse, me dit-elle, ne me parlez plus de sciences occultes ; je ne veux plus savoir que ce que l'on me dit, ni étudier d'autre science que celle de faire le bonheur de celui que j'aimerai.

— Vous avez donc fait un choix ?

— Point du tout, et ce choix n'est pas une chose facile. Je ne sais pourquoi, j'imagine qu'un homme de ma religion pourrait difficilement me plaire. Je n'épouserai jamais un homme de la vôtre ; reste donc à épouser un musulman. On dit que ceux de Tunis et de Fez sont des hommes jolis et aimables ; pourvu que j'en trouve un de sensible, c'est tout ce que je demande.

— Mais, dis-je à Rébecca, pourquoi cette antipathie pour les chrétiens ?

— Ne m'interrogez pas sur ce sujet, me répondit-elle. Qu'il vous suffise de savoir qu'après ma religion, la musulmane est la seule que je puisse embrasser.

Nous causâmes quelque temps sur ce ton, mais comme la conversation commençait à languir, je pris congé de la jeune Israélite et je passai presque toute la journée à la chasse. Je revins à l'heure du souper. Je trouvai tout le monde d'assez bonne humeur. Nous eussions bien voulu avoir pour le soir même la suite de l'histoire du Bohémien, mais il nous demanda la permission de remettre ce récit au lendemain. Nous allâmes nous coucher et mon sommeil ne fut point interrompu.

SEIZIÈME JOURNÉE.

Le chant des cigales si vif et si animé dans l'Andalousie me réveilla d'assez grand matin. J'étais devenu sensible aux beautés de la nature. Je sortis de ma tente pour considérer l'effet des premiers rayons du soleil sur le vaste horizon où s'étendait ma vue. Je songeai à Rébecca.

— Elle a raison, me dis-je en moi-même, de préférer les jouissances de cette vie humaine et matérielle aux vaines spéculations d'un monde idéal auquel nous appartiendrons aussi bien tôt ou tard. Ce monde-ci ne nous offre-t-il pas assez de sensations diverses, d'impressions délicieuses pour nous occuper pendant le temps de notre courte durée ?

Des réflexions semblables, qui n'étaient que de véritables rêveries, me charmèrent quelques instants. Ensuite, voyant que l'on prenait le chemin de la grotte pour y déjeuner, je dirigeai mes pas du même côté. Nous mangeâmes comme des gens qui avaient dormi à l'air des montagnes, et lorsque notre appétit fut satisfait, nous priâmes le chef bohémien de reprendre le fil de son récit, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Je vous disais, *mis Señores*[304] que nous étions à notre seconde couchée de Madrid à Burgos, que nous y étions avec une très jeune fille, amoureuse d'un très jeune garçon, déguisé en valet de mules et fils de Marie de Torres. Cette Marie nous disait que le comte de Rovellas était resté pour mort à un bout de l'amphithéâtre, tandis qu'un jeune inconnu avait à l'autre bout tué le taureau qui menaçait ses jours. C'est donc Marie de Torres qui va continuer son histoire :

Suite de l'histoire de Marie de Torres.

Dès que le redoutable taureau se fut roulé dans son sang, les écuyers du comte Rovellas se précipitèrent dans l'amphithéâtre pour lui porter des secours ; il ne donnait aucun signe de vie. On le mit sur un brancard et il fut porté chez lui. Le spectacle n'eut point lieu et chacun s'en retourna chez soi, mais dès le même soir nous apprîmes que Rovellas était hors de danger. Le lendemain mon mari envoya demander de ses nouvelles. Notre page tarda longtemps à revenir ; enfin il nous apporta une lettre conçue en ces termes :

> Monsieur le colonel, Seigneur don Henrique de Torres, Votre *Merced* verra par la présente que la miséricorde divine daigne me laisser encore l'usage de quelque force. Cependant une grande

douleur que je ressens à la poitrine me fait douter de mon entière guérison. Vous savez, Seigneur don Henrique, que la providence m'a comblé des biens du siècle. J'en destine une partie au jeune inconnu qui a exposé ses jours pour sauver les miens. Le reste ne saurait être dans de meilleures mains que celles d'Elvire de Norugna, votre incomparable belle-sœur. Veuillez bien lui faire part des sentiments respectueux qu'elle inspire à celui qui peut-être ne sera dans peu que poussière, mais à qui le ciel permet encore de se dire

le comte de Rovellas,
marquis de Vera Lonza y Cruz-Velada,
commandeur héréditaire de Tallaverde y Rio Floro,
seigneur de Tolasquez y Riga Fuera y Mendez y Lonzos, *y otros y otros*.

Vous serez surpris de ce que je me rappelle tant de titres, mais nous les donnions à ma sœur par plaisanterie les uns après les autres, et nous avons fini par les apprendre par cœur[305].

Dès que mon mari eut reçu cette lettre, il nous en fit part et demanda à ma sœur la réponse qu'il avait à y faire. Elvire répondit qu'elle n'agirait jamais que par les conseils de mon mari, mais elle avoua que les bonnes qualités de Rovellas l'avaient moins frappée que l'amour-propre excessif qui perçait dans tous ses discours comme dans toutes ses actions.

Mon mari la comprit à demi-mot : il écrivit au comte qu'Elvire de Norugna était encore trop jeune pour apprécier les sentiments de Son Excellence, que néanmoins elle unissait ses vœux à tous ceux que l'on faisait pour le rétablissement de sa santé. Rovellas ne prit point ceci pour un refus ; il parla même de son mariage avec Elvire comme d'une chose arrangée. Cependant nous partîmes pour Villaca.

Notre maison située à l'extrémité de la bourgade était presque à la campagne et dans une situation charmante ; on l'avait assez bien réparée. Mais tout vis-à-vis de nous était une maison de simple paysan que l'on avait arrangée avec un goût tout à fait particulier. Il y avait des pots de fleurs sur le perron, de belles fenêtres, une volière, enfin je ne sais quoi d'agréable et de soigné. On nous dit que cette maison venait d'être achetée par un *labrador* de Murcie. Les cultivateurs, à qui l'on donne dans notre province

le nom de *labradores*, sont une classe mitoyenne entre le petit noble et le paysan.

Il était tard lorsque nous arrivâmes à Villaca. Nous commençâmes par visiter la maison, de la cave au grenier, et puis nous fîmes mettre des chaises devant la porte et nous prîmes le chocolat. Mon mari raillait Elvire sur la pauvreté de sa maison, peu digne de recevoir une future comtesse de Rovellas. Elle reçut ses plaisanteries assez gaiement. Peu après, nous vîmes dans la campagne une charrue qu'on ramenait du travail. Elle était attelée de quatre puissants bœufs conduits par un valet, et suivie par un jeune homme qui donnait le bras à une jeune femme. Le jeune homme était remarquable par sa taille et lorsqu'il fut près de nous, Elvire et moi nous reconnûmes le sauveur de Rovellas. Mon mari n'y fit pas d'attention, mais ma sœur me jeta un coup d'œil que je compris très bien. Le jeune laboureur nous salua de l'air d'un homme qui ne veut pas faire connaissance, et rentra chez lui. La jeune femme nous examina avec attention.

— Voilà un joli couple, dit dona Manuela, notre concierge.

— Comment un joli couple ? dit Elvire, ils sont mariés ?

— Sans doute qu'ils le sont, reprit Manuela. À vous dire le vrai, c'est quelque mariage fait contre le gré des parents, quelque fille enlevée. Personne ici n'en est la dupe ; nous voyons bien que ce ne sont pas là des paysans.

Mon mari demanda à Elvire pourquoi elle s'était écriée et il ajouta :

— On dirait que c'est là le chanteur mystérieux.

En ce moment, nous entendîmes dans la maison vis-à-vis des préludes de guitare et une voix qui confirma les soupçons de mon mari.

— Cela est singulier, dit-il, mais puisqu'il est marié, ses sérénades s'adressaient apparemment à quelque voisine.

— En vérité, dit Elvire, j'avais cru qu'elles étaient pour moi.

Cette naïveté nous fit un peu rire et puis nous n'en parlâmes plus. Nous passâmes six semaines à Villaca. Pendant ce temps, les jalousies de la maison vis-à-vis restèrent constamment fermées ; nous n'aperçûmes pas nos voisins et je crois qu'ils avaient quitté Villaca avant nous.

Bientôt nous apprîmes que le comte de Rovellas était rétabli et que les spectacles de taureaux allaient recommencer. Nous retournâmes à Ségovie. Ce ne furent que fêtes et inventions galantes. Les soins du comte finirent

par toucher le cœur d'Elvire, et les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence.

Le comte était marié depuis trois semaines lorsqu'il apprit que son exil était fini et qu'on lui permettait de reparaître à la cour. Il se faisait un grand plaisir d'y conduire ma sœur, mais il voulut avant de quitter Ségovie savoir le nom de celui qui avait sauvé ses jours. Il fit donc publier que tout homme qui lui en donnerait des nouvelles certaines recevrait une récompense de cent pièces de huit, c'est-à-dire huit cents pistoles[306]. Le lendemain il reçut la lettre suivante :

> Monsieur le Comte de Rovellas,
>
> Votre Excellence se donne une peine inutile. Renoncez au projet de connaître l'homme qui vous a sauvé la vie. Contentez-vous de savoir que vous lui avez arraché la sienne.

Rovellas montra cette lettre à mon mari et il lui dit d'un air hautain que cet écrit ne pouvait venir que d'un rival, qu'il ne savait pas qu'Elvire avait eu des affaires de cœur, et que s'il l'eût su, il ne l'eût pas épousée. Mon mari pria le comte de mettre plus de réserve dans ses discours et ne retourna plus chez lui.

Il ne fut plus question d'aller à la cour. Rovellas devint sombre et emporté. Toute sa vanité était devenue de la jalousie, et la jalousie tourna en une fureur concentrée. Mon mari m'ayant communiqué le contenu de la lettre anonyme, nous en conclûmes que le paysan de Villaca avait dû être quelque amant déguisé et malheureux. Nous fîmes prendre des informations, mais l'inconnu avait disparu et vendu sa maison.

Elvire était enceinte ; nous lui cachâmes soigneusement tout ce que nous savions sur les sentiments de son mari. Elle s'aperçut de son changement et ne sut à quoi l'attribuer. Le comte ne la vit plus qu'aux heures des repas ; alors la conversation était pénible et sur le ton de l'ironie.

Comme ma sœur entrait dans son neuvième mois, Rovellas prétexta des affaires qui l'appelaient à Cadix. Au bout de huit jours, nous vîmes arriver un homme de loi qui remit une lettre à Elvire, lui enjoignant d'en faire lecture devant témoins. Nous nous rassemblâmes, et voici quel était le contenu de cet épître :

Madame,

J'ai découvert votre intrigue avec don Sanche de Penna Sombre[307]. Je m'en doutais depuis longtemps, mais son séjour à Villaca prouve assez votre perfidie, maladroitement couverte par la sœur de don Sanche qu'il faisait passer pour sa femme. Mes richesses méritaient sans doute la préférence. Vous ne les partagerez point. Nous ne vivrons plus ensemble. J'assurerai cependant votre existence, mais je ne reconnais point l'enfant qui naîtra de vous.

Elvire n'entendit pas la fin de cette lecture : elle était évanouie dès les premières lignes. Mon mari partit dès le même soir pour venger l'injure de ma sœur. Rovellas venait de s'embarquer pour l'Amérique ; mon mari se mit sur un autre navire. Un coup de vent les fit périr tous les deux[308]. Elvire accoucha de la jeune fille qui est avec moi, et mourut deux jours après. Comment ne suis-je pas morte aussi ? En vérité, je n'en sais rien.

Je crois que la force de mon chagrin m'a donné celle de le supporter. La petite avait au baptême reçu le nom d'Elvire[309]. En elle je revoyais sa mère ; elle n'avait au monde que moi, et je résolus de lui consacrer ma vie.

Je cherchai d'abord à faire valoir ses droits sur la succession de son père. On me dit qu'il fallait s'adresser à l'audience de Mexico. J'écrivis en Amérique ; il me fut répondu que la succession avait été partagée entre vingt collatéraux et que l'on savait assez que Rovellas n'avait pas reconnu la fille de ma sœur. Tout mon revenu n'eût pas suffi pour payer six pages de procédure. Je me contentai de constater à Ségovie la naissance et l'état d'Elvire. Je vendis la maison que j'avais en ville, et je me retirai à Villaca avec mon petit Lonzeto qui avait bientôt trois ans, et ma petite Elvire qui avait autant de mois. Mon plus grand chagrin était d'avoir toujours devant les yeux la maison où s'était allé nicher le maudit inconnu avec son mystérieux amour. Enfin je m'y accoutumai et mes enfants me consolaient de tout.

Il n'y avait pas encore un an que j'étais retirée à Villaca, lorsque je reçus d'Amérique une lettre ainsi conçue :

Madame de Torres,

Les présentes lignes vous sont adressées par l'infortuné dont le respectueux amour a causé les malheurs de votre maison. Mon respect pour l'incomparable Elvire était, s'il est possible, plus grand encore que l'amour qu'elle m'inspira dès la première vue. Je n'osais donc faire entendre mes soupirs et ma guitare que lorsque, la rue étant abandonnée, je n'avais plus de témoins de mon audace.

Le comte de Rovellas s'étant déclaré l'esclave des charmes vainqueurs de ma liberté, je crus devoir renfermer dans mon sein jusqu'aux moindres étincelles d'une flamme qui pouvait devenir coupable. Sachant cependant que vous deviez passer quelque temps à Villaca, j'y achetai une maison. Là, caché derrière mes jalousies, je contemplais quelquefois celle à qui je n'eusse jamais osé adresser la parole et moins encore déclarer mes vœux. J'avais avec moi ma sœur que je faisais passer pour ma femme afin d'écarter tout ce qui eût pu donner lieu de croire que je fusse un amant.

Le danger d'une mère chérie nous fit courir dans ses bras. À mon retour, je trouvai Elvire portant le nom de Rovellas. Je déplorai la perte d'un bien auquel je n'avais jamais osé prétendre, et j'allai cacher ma douleur dans les déserts d'un autre hémisphère. C'est là que j'ai appris les indignités dont j'avais été la cause innocente, et les horreurs dont on avait accusé mon respectueux amour.

Je déclare donc que le feu comte de Rovellas en a menti lorsqu'il a avancé que mon respect pour la divine Elvire avait pu me rendre père de l'enfant qu'elle portait dans son sein.

Je déclare que cela est faux, et je jure sur ma foi et mon salut de n'avoir jamais d'autre femme que la fille d'Elvire, ce qui doit prouver qu'elle n'est point la mienne. Et en témoignage de cette vérité, j'atteste la Vierge et le sang précieux de son fils, qui me soient en aide à ma dernière heure.

Don Sanche de Penna Sombre.

P. S. J'ai fait contresigner cette lettre par le corrégidor d'Acapulco[310] ; faites-la aussi vidimer et légaliser à l'audience de Ségovie.

Je n'eus pas plus tôt achevé la lecture de cette lettre que je me répandis en imprécations contre le Penna Sombre et son mystérieux amour.

— Ah ! malheureux, lui dis-je, extravagant, original, Satan, Lucifer ! Pourquoi le taureau que tu as tué sous nos yeux ne t'a-t-il pas plutôt éventré ? Ton maudit respect a causé la mort de mon mari et de ma sœur, tu as ruiné cette pauvre petite, tu m'as condamnée à passer ma vie dans la misère, et maintenant tu viens demander en mariage un enfant de dix mois. Que le ciel te confonde !

Enfin je dis tout ce que le dépit m'inspira, et puis j'allai à Ségovie où je fis légaliser la lettre de don Sanche. À mon arrivée dans notre ville, je trouvai mes affaires en mauvais état. Les payements de la maison que j'avais vendue avaient été arrêtés pour subvenir aux pensions que nous faisions aux cinq chevaliers de Malte, et celle de mon mari fut supprimée. Il ne me resta que notre petit domaine de Villaca et j'y retournai avec d'autant plus de plaisir. J'y trouvai mes enfants sains et joyeux. Je gardai la femme qui en avait eu soin, et avec un laquais et un valet de charrue, elle composa tout mon domestique. Je vécus de cette manière sans connaître le besoin. Ma naissance et le rang qu'avait occupé mon mari me faisaient considérer dans la bourgade et chacun m'y rendait les services qui étaient en son pouvoir. Six années se passèrent ainsi, et je souhaite de n'en pas avoir de plus malheureuses.

Un jour l'alcade[311] de notre bourg vint chez moi ; il avait connaissance de la déclaration extraordinaire de don Sanche et me dit en m'apportant la gazette de Madrid :

— Madame, agréez que je vous fasse mon compliment sur le brillant mariage que va faire Mademoiselle votre nièce. Lisez cet article :

> Don Sanche de Penna Sombre a rendu au roi les plus éminents services tant par l'acquisition de deux provinces très riches en mines, situées au nord du Nouveau-Mexique, que par la prudence avec laquelle il a terminé la révolte de Cusco[312]. En conséquence, Sa Majesté lui a conféré la grandesse avec le titre de comte de Penna Velez. Il vient de partir pour les Philippines[313] en qualité de capitaine général.

— Dieu soit loué, dis-je à l'alcade, Elvire aura sinon un mari, au moins un protecteur. Puisse-t-il revenir heureusement des Philippines, être fait vice-roi du Mexique et nous faire rendre notre bien !

Ce que je désirais si fort arriva quatre ans après. Le comte de Penna Velez fut fait vice-roi et je lui écrivis en faveur de ma nièce. Il me répondit que je lui faisais une cruelle injure en supposant qu'il pût oublier la fille de l'incomparable Elvire ; que bien loin d'être coupable d'un pareil oubli, il avait fait déjà les démarches nécessaires à l'audience de Mexico ; que le procès durerait longtemps et qu'il n'osait pas en presser la marche parce que, ne voulant pas avoir d'autre femme que ma nièce, il ne convenait pas qu'il fit faire à la justice des exceptions en sa faveur. Je vis donc que mon homme tenait ferme à son idée.

Quelque temps après, un banquier de Cadix me fit remettre mille pièces de huit, sans vouloir me dire de qui elles venaient. Je me doutai bien que c'était du vice-roi ; mais par délicatesse, je ne voulus pas accepter cette somme ni même y toucher, et je priai le même banquier de la placer dans la banque de l'Assiento[314].

Je tins toutes ces choses aussi secrètes que je le pus ; mais comme tout finit par se savoir, on sut aussi dans Villaca les vues du vice-roi sur ma nièce, et on ne l'appelait que la petite vice-reine. Ma petite Elvire avait alors onze ans et je crois que la tête eût tourné à toute autre en pareille occasion, mais l'esprit et le cœur de la jeune personne avaient pris un autre pli qui empêchait que la vanité n'y eût prise, et dont je m'aperçus trop tard. Depuis sa première enfance, elle avait bégayé les mots d'amour et de tendresse, et son petit cousin Lonzeto était l'objet de ses sentiments précoces. Souvent j'eus l'idée de les séparer, mais je ne savais que faire de mon fils. Je grondai ma nièce, et tout ce que j'y gagnai, c'est qu'elle se cacha de moi. Vous savez qu'en province nos lectures consistent en romans ou novellas, et en romances que l'on récite en s'accompagnant de la guitare, en manière de mélodrames[315]. Nous avions à Villaca une vingtaine de volumes de cette belle littérature. Je défendis à Elvire de les lire, mais lorsque je m'avisai de cette défense, depuis longtemps elle les savait par cœur[316].

Ce qu'il y avait de particulier, c'est que mon petit Lonzeto avait précisément la même tournure d'esprit romanesque. Tous deux s'entendaient à merveille, surtout pour se cacher de moi.

J'avais cependant quelques soupçons de leur manège et je voulais mettre Elvire au couvent, mais je n'avais pas trop de quoi payer sa pension. Probablement je ne fis pas ce que j'aurais dû faire, et il en advint que la petite personne, au lieu d'être enchantée du titre de vice-reine, alla s'imaginer qu'elle était une amante infortunée, victime du sort et illustre par ses malheurs. Elle communiqua ses belles idées à son cousin et tous deux résolurent de soutenir les droits sacrés de l'amour contre les tyranniques décrets de la fortune. Tout cela dura trois ans, sans que je m'en doutasse le moins du monde.

Enfin un beau jour, je les surpris au poulailler dans l'attitude la plus tragique : Elvire était couchée sur une cage à poulets, tenant un mouchoir et fondant en larmes ; Lonzeto à genoux pleurait aussi de toutes ses forces. Je leur demandai ce qu'ils faisaient là ; ils me répondirent qu'ils représentaient une situation du *Roman de Fuenderozas y Lindamora*[317]. Pour le coup, je ne fus pas leur dupe et je vis bien qu'il y avait de l'amour sur jeu. Je ne parus pas m'en apercevoir, mais j'allai chez notre curé et lui demandai conseil sur le parti que j'avais à prendre. Le curé, après avoir un peu réfléchi, dit qu'il écrirait à un ecclésiastique de ses amis qui pourrait prendre Lonzeto chez lui ; qu'en attendant, je devais dire des neuvaines à la Vierge et bien fermer la porte du cabinet où couchait Elvire. Je remerciai le curé, je dis les neuvaines, je fermai la porte d'Elvire, mais malheureusement je n'avais pas fermé la fenêtre. Une nuit j'entendis du bruit chez elle, j'ouvris la porte et je la trouvai couchée avec Lonzeto. Ils sautèrent de leur lit en chemise et, se jetant à mes pieds, ils me dirent qu'ils étaient mariés.

— Qui vous a mariés ? leur dis-je. Quel prêtre a pu commettre une pareille indignité ?

— Non, Madame, me répondit Lonzeto avec un grand sérieux, aucun prêtre ne s'est mêlé de cette affaire. Nous nous sommes mariés sous le grand marronnier ; le dieu de la nature a reçu nos serments en présence de l'aurore naissante, et les oiseaux d'alentour en ont été les témoins. C'est ainsi, Madame, que la charmante Lindamora est devenue l'épouse de l'heureux Fuenderozas, et cela est imprimé dans leur histoire[318].

— Ah ! malheureux enfants, leur dis-je, vous n'êtes point mariés et vous ne pouvez l'être : vous êtes cousins germains.

Le chagrin m'avait si fort abattue que je n'eus pas même le courage de gronder. Je dis à Lonzeto de se retirer et je me jetai sur le lit d'Elvire, que j'inondai de mes pleurs.

Comme le chef bohémien en était à cet endroit de son récit, il se rappela une affaire qui exigeait sa présence, et nous demanda la permission de se retirer. Lorsqu'il fut parti Rébecca me dit :

— Ces enfants m'intéressent. L'amour m'a paru charmant sous les traits mulâtres de Tanzaï et de Zulica. Il dut être bien plus séduisant lorsqu'il animait le joli Lonzeto et la gentille Elvire. C'est le groupe de l'Amour et de Psyché[319].

— Cette comparaison est heureuse, lui répondis-je. Elle annonce que vous ferez autant de progrès dans l'art qu'enseignait Ovide que vous en avez fait dans les livres d'Hénoch et d'Atlas[320].

— Je crois, dit Rébecca, que la science dont vous me parlez est aussi dangereuse que celles dont je m'occupais jusqu'ici, et que l'amour a sa magie aussi bien que la cabale.

J'étais si las de magie que je n'écoutais plus lorsque l'on mettait la conversation sur ce sujet. Je m'éloignai donc et j'allai chasser. Je revins vers le soir. Le chef bohémien était allé je ne sais où. Je soupai avec ses filles, car le cabaliste ne parut point, non plus que sa sœur. J'éprouvai quelque embarras de me trouver avec ces deux jeunes personnes. Il me parut pourtant que ce n'étaient pas elles qui avaient été de nuit dans ma tente. Il me semblait que c'étaient mes cousines. Mais qu'est-ce que c'était que ces cousines ou démons ? C'est ce que je ne pouvais m'expliquer à moi-même.

DIX-SEPTIÈME JOURNÉE.

Lorsque je vis que le monde s'assemblait à la grotte, je m'y rendis aussi. L'on se pressa de déjeuner et Rébecca fut la première à demander des nouvelles de Marie de Torres. Le chef bohémien ne se fit point prier et commença en ces termes :

Suite de l'histoire de Marie de Torres.

Après avoir longtemps pleuré sur le lit d'Elvire, j'allai pleurer sur le mien. Mon affliction eût peut-être été moindre si j'eusse osé prendre conseil de quelqu'un, mais je n'osais révéler la honte de mes enfants et je mourais de honte moi-même, me regardant comme la seule coupable. Je passai ainsi deux jours à pleurer continuellement. Le troisième, je vis arriver devant ma maison une longue file de chevaux et de mules. On m'annonça le corrégidor de Ségovie. Ce magistrat, après les premiers compliments, me dit que le comte de Penna Velez, grand d'Espagne et vice-roi du Mexique, arrivé en Europe depuis peu de jours, l'avait chargé d'une lettre pour moi, et que la considération qu'il avait pour ce seigneur l'avait engagé à me la remettre en mains propres. Je le remerciai de son attention et je pris la lettre qui était conçue en ces termes :

> Madame la Marquise de Torres,
>
> Il y a aujourd'hui treize ans moins deux mois que j'eus l'honneur de vous déclarer que je n'aurais jamais d'autre femme qu'Elvire de Rovellas, âgée de sept mois et demi, le jour où ma lettre fut écrite en Amérique. Le respect que j'avais dès lors pour son aimable personne n'a fait que croître avec ses charmes. Je me proposais de voler à Villaca, pour me jeter à ses pieds, mais les ordres suprêmes de Sa Majesté don Carlos II[321] me prescrivent de ne point me rapprocher de Madrid de plus de cinquante lieues. C'est pourquoi je m'attends à voir vos grâces sur le chemin qui conduit de Ségovie à Burgos.
>
> Je suis avec respect,
>
> de vos grâces,
> le fidèle serviteur,
> don Sanche, comte de Penna Velez.

Telle était la lettre du respectueux vice-roi. Malgré mon chagrin, je ne pus m'empêcher d'en rire un peu. Le corrégidor me remit encore le portefeuille où se trouvait la somme que j'avais placée à l'Assiento, puis il prit congé de moi, alla dîner chez l'alcade et partit pour Ségovie.

Quant à moi, je restai aussi immobile qu'une statue, tenant la lettre dans une main et le portefeuille dans l'autre. Je n'étais même pas encore revenue

de ma surprise lorsque l'alcade vint me dire qu'il avait reconduit le corrégidor jusqu'à la frontière de son territoire et qu'il était à mes ordres pour me procurer des mules, des valets, des guides, des selles, des vivres, enfin tout ce qu'il fallait pour me mettre en voyage.

Je laissai faire le bon alcade. Grâce à ses soins empressés, nous fûmes en état de partir le lendemain. Nous avons couché à Villa-Verde et nous voici. Demain nous arriverons à Villa-Real[322] où nous trouverons le respectueux vice-roi. Mais que lui dirai-je ? Que dira-t-il lui-même en voyant les pleurs de cette petite ? Je n'ai pas osé laisser mon fils à la maison pour ne pas donner de soupçons à l'alcade et au curé, et peut-être plus encore par faiblesse et dans la crainte de faire de la peine à ce pauvre enfant. Je l'ai donc déguisé en valet de mules. Dieu sait ce qui en arrivera. Je crains et je désire que tout se découvre. Enfin il faut que je voie le vice-roi ; il faut que je sache de lui ce qu'il a fait pour recouvrer le bien d'Elvire. Si elle ne mérite plus d'être sa femme, je veux qu'elle l'intéresse assez pour qu'il en fasse sa pupille. Mais moi, à mon âge, de quel front lui ferai-je l'aveu de ma négligence ? En vérité, si je n'étais chrétienne, je préférerais la mort à un pareil moment.

La bonne Marie finit ici son récit et, s'abandonnant à la douleur, elle versa un torrent de larmes. Ma bonne tante tira aussi son mouchoir et se mit à pleurer ; je pleurai aussi. Elvire sanglota au point qu'il fallut la délacer et la mettre au lit. Cet accident fut cause que tout le monde alla se coucher.

Je me couchai aussi et m'endormis. Le soleil n'était pas encore levé que je me sentis tirer par le bras. Je m'éveillai et je dis :

— Qui va là ?

— Parlez bas, me répondit-on. Je suis Lonzeto. Elvire et moi, nous avons imaginé un expédient qui nous tirera d'embarras, au moins pour quelques jours. Voilà ses habits que je vous ai apportés : mettez-les, Elvire prendra les vôtres. Ma mère est bonne, elle nous pardonnera. Pour ce qui est des muletiers et autres gens de Villaca, ils ne pourront nous trahir, car ils viennent d'être remplacés par d'autres envoyés par le vice-roi. La femme de chambre est dans nos intérêts. Habillez-vous vite, puis vous vous coucherez dans le lit d'Elvire et elle se mettra dans le vôtre.

Je ne trouvai rien à objecter à la proposition de Lonzeto, et je m'habillai le plus vite que je pus. J'avais douze ans, j'étais grand pour mon âge et les habits d'Elvire m'allaient parfaitement.

Dès que je fus habillé, j'allai me mettre sur le lit d'Elvire et bientôt après, j'entendis comme l'on disait à sa tante que le majordome du vice-roi l'attendait dans la cuisine qui servait de salle commune. Un instant après, on appela Elvire et je descendis à sa place. Sa tante leva les mains au ciel et tomba sur une chaise qui était derrière elle, mais le majordome ne le vit point. Il mit un genou en terre, m'assura des respects de son maître et me présenta un écrin. Je le reçus très gracieusement et lui ordonnai de se relever. Beaucoup de gens du vice-roi entrèrent pour me saluer et crièrent par trois fois :

— *Viva la nuestra virreina*[323] !

Ma tante vint ensuite, suivie d'Elvire habillée en garçon. Elle faisait à Marie de Torres des signes d'intelligence pour qu'elle comprît qu'il n'y avait rien à faire qu'à nous laisser aller notre train.

Le majordome demanda quelle était cette dame ; je lui répondis qu'elle était de Madrid et qu'elle allait à Burgos placer son fils au collège des Théatins[324]. Il la pria de vouloir bien accepter les litières du vice-roi. Ma tante en demanda une pour son neveu qu'elle dit être très délicat et fatigué de la route. Le majordome donna ses ordres en conséquence. Ensuite il me présenta sa main gantée et me fit monter dans ma litière. Bientôt après, j'ouvris la marche et toute la troupe se mit en mouvement.

Me voilà donc future vice-reine, un écrin de brillants à la main, porté par deux mules blanches dans une litière dorée, escorté de deux écuyers qui caracolaient à mes portières. Cette situation était singulière pour un garçon de mon âge et je me mis pour la première fois de ma vie à réfléchir sur le mariage, sorte de lien dont la nature ne m'était pas tout à fait connue. Cependant j'en savais assez pour être certain que le vice-roi ne m'épouserait jamais et qu'ainsi je ne risquais rien de prolonger son erreur et de donner à mon ami Lonzeto le temps d'imaginer quelque expédient pour se tirer d'affaire ; et servir un ami me paraissait très beau. Enfin je me résolus à faire la jeune fille. Pour m'y exercer, je m'enfonçai dans ma litière, minaudant et me donnant des airs. Je me rappelai aussi qu'en marchant il

fallait éviter de faire de grands pas et en tout me garder des grands mouvements.

J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'un grand tourbillon de poussière m'annonça le vice-roi. Le majordome me fit mettre pied à terre et me dit de m'appuyer sur son bras. Le vice-roi descendit de cheval, mit un genou en terre et me dit :

— Madame, daignez agréer les témoignages d'un amour qui a commencé à votre naissance et qui ne finira qu'à ma mort.

Ensuite il me baisa la main et sans attendre ma réponse, il me remit dans ma litière, remonta à cheval et fit continuer la route. Comme il caracolait à côté de ma litière et ne jetait pas souvent les yeux sur moi, j'eus le temps de l'examiner à mon aise. Ce n'était plus ce jeune homme qui avait paru si beau à Marie de Torres lorsqu'il délivra Rovellas ou lorsqu'il revenait avec sa charrue au village de Villaca. Le vice-roi pouvait encore passer pour un bel homme, mais son teint brûlé par le soleil de la ligne[325] était beaucoup plus près du noir que du blanc, et ses sourcils qui lui tombaient sur les yeux donnaient à sa physionomie, que tous les soins qu'il prenait ne parvenaient pas à adoucir, une tournure qui n'avait rien d'affable. Lorsqu'il parlait aux hommes, il avait une voix de tonnerre, et lorsqu'il parlait aux femmes, c'était un fausset flûté qu'on ne pouvait entendre sans rire. Quand il se tournait du côté de ses gens, il semblait commander une armée, et quand il s'adressait à moi, il paraissait prendre mes ordres pour une expédition.

Plus je faisais d'observations sur le vice-roi et moins je me trouvais à mon aise. Je réfléchis sur son caractère et il me parut évident que le moment où il découvrirait que j'étais un garçon deviendrait le signal d'une fustigation dont l'idée seule me faisait frémir. Je n'eus donc pas besoin de feindre la timidité. Je tremblais de tous mes membres et je n'osai plus lever les yeux sur personne.

Nous arrivâmes à Valladolid ; le majordome me donna la main et me conduisit à l'appartement qui m'était destiné. J'y fus suivi par les deux tantes. Elvire voulut entrer, mais on la renvoya comme un polisson. Pour Lonzeto, il restait avec les valets d'écurie.

Dès que je me vis seul avec les tantes, je me jetai à leurs pieds, les conjurant de ne point me trahir et leur faisant une cruelle peinture des

punitions auxquelles m'exposerait la moindre indiscrétion. L'idée de me voir fouetté mit ma tante au désespoir : elle joignit ses instances aux miennes, mais elles étaient superflues ; Marie de Torres aussi effrayée que nous ne songeait qu'à retarder le dénouement autant qu'elle le pourrait.

Enfin on annonça le dîner ; le vice-roi me reçut à la porte de la salle à manger, me conduisit à ma place et se mit à ma gauche. Il mit Marie de Torres à côté de lui et ma tante vis-à-vis. Tout cet arrangement se fit avec beaucoup d'appareil et le majordome indiqua aux autres personnes de la suite les places qu'elles devaient occuper. On mangea longtemps en silence ; enfin le vice-roi, s'adressant à Marie de Torres, lui dit :

— Madame, j'ai vu avec peine dans une lettre que vous m'avez écrite en Amérique, que vous semblassiez douter que je vinsse remplir ma promesse et demander en mariage la charmante Elvire.

— Monseigneur, dit Marie, ma nièce paraîtrait et serait véritablement plus digne de Votre Grandeur, si j'avais pensé que ce fût votre sérieux.

— On voit bien, dit le vice-roi, que vous êtes d'Europe, car dans le Nouveau Monde, on sait que je ne plaisante jamais.

Ensuite la conversation tomba et ne se releva plus. Lorsqu'on fut levé de table, le vice-roi me conduisit jusqu'à la porte de mon appartement. Les deux tantes allèrent chercher la véritable Elvire que l'on avait fait manger à la table du majordome. Je restai avec sa femme de chambre qui était devenue la mienne ; elle savait que j'étais un garçon et ne m'en servit pas avec moins de zèle, mais elle avait aussi une peur affreuse du vice-roi. Nous nous encourageâmes mutuellement et nous finîmes par rire d'assez bon cœur.

Mes tantes revinrent et comme le vice-roi ne devait plus nous revoir de la journée, elles firent entrer secrètement Elvire et Lonzeto. Alors la joie fut complète : nous rîmes comme des fous, les deux tantes, charmées d'avoir un jour de répit, partagèrent presque notre gaieté.

Lorsque la soirée fut plus avancée, nous entendîmes une guitare et nous aperçûmes le vice-roi, enveloppé d'un manteau et demi-caché par une maison voisine. Sa voix n'était plus celle d'un jeune homme, mais il chanta très juste et l'on pouvait juger qu'il s'était beaucoup occupé de musique.

La petite Elvire, qui était au fait des usages de la galanterie, ôta un de mes gants et le jeta dans la rue. Le vice-roi le ramassa, le baisa et le mit dans son sein. Mais je n'eus pas plus tôt accordé cette faveur qu'il me

sembla que ce seraient cent coups de verges que je recevrais lorsque le vice-roi saurait quelle Elvire il avait en moi. Cette réflexion me rendit si triste que je ne songeai plus qu'à m'aller coucher. Elvire et Lonzeto prenant congé de moi versèrent quelques larmes.

— À demain, leur dis-je.

— Peut-être, me répondit Lonzeto.

Puis je me couchai dans une même chambre avec ma nouvelle tante. Je me déshabillai le plus modestement que je pus, ce qu'elle fit aussi de son côté.

Le lendemain matin, nous fûmes réveillés par ma tante Dalanosa qui nous apprit qu'Elvire et Lonzeto s'étaient échappés pendant la nuit et qu'on ne savait ce qu'ils étaient devenus. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour madame de Torres qui, perdant à la fois sa nièce et son fils, en était dans une extrême douleur. Et moi, il me semblait qu'abandonné par Elvire, il ne me restait plus qu'à devenir vice-reine à sa place ou bien à recevoir un châtiment que je craignais plus que la mort.

Comme le chef bohémien en était à cet endroit de son récit, un des siens vint lui parler d'affaires. Il se leva et demanda la permission de remettre au lendemain la suite de son récit.

Rébecca observa avec une sorte d'impatience que nous étions toujours interrompus à l'endroit d'une histoire le plus intéressant. Ensuite on parla de choses indifférentes. Je ne sais plus ce qu'on fit le reste de la journée. C'est pourquoi je passe à celle du lendemain qui fut plus fertile en événements.

DIX-HUITIÈME JOURNÉE[326].

Le chef commença en ces termes :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Au moment où l'on nous interrompait hier, je vous contais comment ma tante Dalanosa était venue nous annoncer que Lonzeto s'était évadé avec Elvire habillée en garçon, et toute la consternation où cette nouvelle nous plongea. La tante Torres qui avait perdu à la fois sa nièce et son fils en était

dans une douleur inconcevable. Et moi, il me semblait qu'abandonné par Elvire, il ne me restait plus qu'à devenir vice-reine à sa place ou bien à recevoir un châtiment que je craignais plus que la mort. J'étais à faire mes réflexions sur cette cruelle alternative, lorsque le majordome m'annonça qu'il fallait partir et m'offrit le bras pour descendre l'escalier. J'avais l'esprit frappé de la nécessité de devenir vice-reine, et, par un mouvement involontaire, je me rengorgeai et pris un air de dignité qui fit rire mes tantes en dépit de leur chagrin.

Ce jour-là, le vice-roi ne caracola pas à mes portières. Nous le trouvâmes à Torquemada[327], à la porte de l'auberge. La faveur que je lui avais accordée la veille l'avait rendu hardi. Il me montra mon gant caché derrière sa veste, puis il me prit la main pour me faire descendre, la serra un peu et la baisa. Je ne pouvais me défendre d'une sorte de plaisir, en me voyant ainsi traité par un vice-roi ; mais j'étais toujours troublé par l'idée du fouet qui probablement succéderait à tous ces témoignages de respect.

Nous passâmes un instant dans l'appartement destiné aux femmes, et puis l'on annonça le dîner. Nous fûmes placés à peu près comme la veille. Le premier service se passa dans un grand silence. Lorsqu'on commença à apporter le second service, le vice-roi, s'adressant à ma tante Dalanosa, lui dit :

— J'ai appris, Madame, le tour que vous ont joué votre neveu et son petit valet. Si nous étions au Mexique, ils seraient bientôt entre mes mains ; mais enfin j'ai ordonné qu'on les cherchât. Si on les trouve, votre neveu recevra solennellement le fouet dans la cour des Théatins, et le petit valet d'écurie fera un tour aux galères.

Ce mot de galères joint à l'idée de son fils fit à l'instant évanouir madame de Torres, et l'idée du fouet dans la cour des Théatins me fit tomber de ma chaise.

Le vice-roi mit à me secourir la galanterie la plus empressée. Je me remis un peu et fis assez bonne contenance pendant le reste du repas. Lorsqu'on fut levé de table, le vice-roi, au lieu de me conduire dans mon appartement, me mena ainsi que les deux tantes, sous des arbres vis-à-vis de l'auberge, et nous ayant fait asseoir, il nous dit :

— Mesdames, je me suis aperçu que vous aviez pris quelque ombrage d'une apparente dureté que l'on voit dans mes manières, et que peut-être j'ai

gagnée dans l'exercice des grands emplois, car elle est très loin de mon cœur. Je pense aussi que vous ne pouvez me connaître sur quelques traits de ma vie dont vous ignorez les motifs et l'enchaînement. Vous devez désirer de savoir mon histoire et il me semble convenable de vous la raconter. J'espère au moins qu'en me connaissant davantage, vous n'aurez plus de moi la peur que je vous ai vue aujourd'hui.

Après avoir ainsi parlé, le vice-roi se tut pour savoir notre réponse. Nous lui témoignâmes le plus vif désir de le connaître plus particulièrement. Il nous remercia de cette marque d'intérêt et commença en ces termes :

Histoire du comte de Penna Velez.

Je suis né dans le beau pays qui environne Grenade, dans une maison de campagne que mon père avait sur les bords du romantique Genil[328]. Vous savez que les poètes espagnols placent dans notre province le théâtre de toutes les scènes pastorales[329]. Ils nous ont persuadés que notre climat devait inspirer l'amour et il n'est guère de Grenadin qui ne passe sa jeunesse et quelquefois sa vie entière sans autre occupation que d'aimer.

Lorsque chez nous un jeune homme entre dans le monde, son premier soin est de choisir la dame de ses pensées ; si elle accepte son hommage, il se déclare son *embecevido*, c'est-à-dire fou ou forcené de ses appas. La dame, en le recevant pour tel, prend un engagement tacite de ne confier qu'à lui ses gants ou son éventail, et de lui donner la préférence lorsqu'il s'agit de lui apporter un verre d'eau que l'*embecevido* présente à genoux ; de plus il a le droit de caracoler à ses portières, de lui offrir de l'eau bénite à l'église et quelques autres privilèges de la même importance. Les maris ne sont point jaloux de ces sortes de relations et ils auraient tort de l'être, d'abord parce que les femmes ne reçoivent point compagnie chez elles, où d'ailleurs elles sont toute la journée environnées de duègnes et de camériste ; puis à vous dire le vrai, celles de nos femmes qui se décident à être infidèles à leurs maris ne donnent point la préférence à l'*embecevido* : elles jettent les yeux sur quelque jeune parent qui ait accès dans la maison, et les plus corrompues prennent des amants dans les dernières classes de la société.

Tel était le ton de la galanterie grenadine lorsque je parus dans le monde, mais la mode ne m'entraîna point. Ce n'est pas que je fusse insensible ; bien

loin de là, mon cœur avait plus qu'un autre ressenti la tendre influence de notre climat, et le besoin d'aimer fut le premier sentiment qui anima ma jeunesse. Mais je ne tardai pas à me convaincre que l'amour était tout autre chose que ce commerce de fadaises que nos dames entretenaient avec leurs *embecevidos,* commerce qui véritablement n'avait rien de coupable, mais dont l'effet était pourtant d'intéresser le cœur d'une femme pour un homme qui ne devait jamais posséder sa personne, et d'affaiblir ses sentiments pour celui auquel appartenaient sa personne et son cœur. Ce partage me révolta. Amour et mariage me parurent devoir être une seule et même chose ; et le mariage embelli de tous les traits de l'amour devint la plus secrète comme la plus chère de mes pensées, l'idole de mon imagination. Enfin, s'il faut vous l'avouer, à force de caresser cette idée favorite, elle s'empara si bien de toutes les facultés de mon âme que ma raison en reçut quelque atteinte, et quelquefois on m'eût pris pour un véritable *embecevido*[330].

Entrais-je dans une maison, bien loin de m'occuper de la conversation, je me plaisais à imaginer que la maison était à moi, et j'y logeais ma femme. Je meublais son salon des plus belles toiles des Indes, de nattes de la Chine et de tapis de Perse sur lesquels je voyais déjà l'empreinte de ses pas. Je croyais voir aussi les carreaux où elle s'asseyait de préférence. Sortait-elle pour prendre l'air, elle trouvait un balcon orné des plus belles fleurs avec une volière peuplée des oiseaux les plus rares. Quant à sa chambre à coucher, c'était un sanctuaire que mon imagination n'osait profaner. Pendant que je m'occupais ainsi, la conversation allait toujours son train ; je n'y prenais part qu'en répondant à tort et à travers lorsqu'on m'adressait la parole, et c'était toujours avec un peu d'humeur parce que je n'aimais pas à être troublé dans mes arrangements.

Telle était la façon singulière dont je me comportais dans les visites. À la promenade, c'était même folie : si j'avais un ruisseau à passer, j'entrais dans l'eau jusqu'à mi-jambe ; ma femme passait sur les pierres, s'appuyant sur mon bras, et récompensait mes soins par un sourire céleste. Les enfants me ravissaient : je n'en rencontrais pas un, que je ne le mangeasse de caresses, et une femme nourrissant le sien me semblait le chef-d'œuvre de la création…

Ici le vice-roi, se tournant de mon côté d'un air tendre et respectueux, me dit :

— Je n'ai point changé d'avis sur ce point et je me persuade que l'adorable Elvire ne fera point passer dans le sang de ses enfants le lait souvent impur d'une mercenaire[331].

Cette proposition me déconcerta plus que vous ne pouvez l'imaginer. Je joignis les mains et je dis :

— Monseigneur, au nom du ciel, ne me parlez jamais de choses pareilles, car je n'y entends rien du tout.

— Mademoiselle, reprit le vice-roi, je ne me console point d'avoir alarmé votre innocence et je continuerai mon histoire sans retomber dans une pareille faute.

En effet il continua en ces termes :

Mes fréquentes distractions firent penser à Grenade que j'avais perdu la raison, et véritablement il en était quelque chose, ou plutôt je paraissais fou parce que ma folie était différente de celle de mes concitoyens. J'aurais passé pour sage si j'eusse été le fou déclaré de quelque dame de Grenade. Cependant comme cette réputation n'a rien de flatteur, je pris le parti de quitter mon pays pour quelque temps. J'y étais encore déterminé par un autre motif : je voulais être heureux avec ma femme, et par elle. Si j'eusse épousé une Grenadine, elle se serait crue en droit d'accepter les hommages d'un *embecevido*, et comme on l'a vu, ce n'était pas mon compte. Je me déterminai donc à partir et j'allai à la cour. J'y trouvai les mêmes fadaises sous d'autres dénominations. Celle d'*embecevido*, qui de Grenade a passé aujourd'hui jusqu'à Madrid, n'était point alors en usage ; les dames de la cour appelaient *cortejo* leur amant préféré, bien que malheureux, et elles appelaient simplement *galanes* les amoureux encore plus mal traités qui n'étaient payés au plus que d'un sourire, et cela une ou deux fois par mois. Mais tous indistinctement portaient les couleurs de leur dame et caracolaient autour de sa voiture, ce qui faisait tous les jours au Prado une poussière qui rendait inhabitables les rues voisines de cette belle promenade.

Je n'avais ni un nom assez illustre ni assez de fortune pour être fort remarqué à la cour, mais je m'y fis connaître par mon adresse dans les

combats de taureaux. Le roi m'adressa plusieurs fois la parole et les grands me firent l'honneur de rechercher mon amitié. J'étais entre autres fort connu du comte de Rovellas ; mais lorsque j'ai tué son taureau, il était privé de sentiment et n'a pu me reconnaître. Deux de ses piqueurs me connaissaient très bien, mais apparemment ils étaient occupés ailleurs, sans quoi ils n'eussent pas manqué de réclamer les mille pièces de huit, promises par le comte à qui lui donnerait des nouvelles de son libérateur[332].

Un jour que je dînais chez le ministre de la *Hacienda* ou des « Finances », je m'y trouvai placé à côté de don Henrique de Torres, le digne époux de Madame. Il était venu à Madrid pour affaires. C'était la première fois que j'avais l'honneur de lui adresser la parole, mais son air inspirait la confiance et je ne tardai pas à mettre la conversation sur mon sujet favori, c'est-à-dire sur le mariage et la galanterie. Je demandai à don Henrique si les dames de Ségovie avaient aussi des *embecevidos, cortejos* ou *galanes*.

— Non, me répondit-il, nos mœurs n'ont encore admis aucun personnage de cette espèce. Lorsque nos dames vont à la promenade appelée le *Zocodover*[333], elles sont à demi voilées, et il n'est pas d'usage qu'on les aborde, soit qu'elles soient à pied ou en voiture. Nous ne recevons non plus dans nos maisons, que la première visite tant d'un homme que d'une femme ; mais il est d'usage que nos femmes passent les soirées à leurs balcons qui sont peu élevés au-dessus de la rue. Les hommes s'arrêtent pour parler aux personnes de leur connaissance. Les jeunes gens, après avoir rôdé de balcon en balcon, finissent leur soirée devant quelque maison où se trouve une fille à marier. Mais, ajouta don Henrique, de tous les balcons de Ségovie, c'est le mien qui reçoit les hommages les plus assidus, et il les doit à ma belle-sœur Elvire de Norugna qui, à toutes les excellentes qualités de mon épouse, joint une beauté qui n'a pas sa pareille dans les Espagnes.

Ce discours du marquis de Torres me fit une grande impression. Une personne aussi belle, douée de qualités aussi excellentes et dans un pays où il n'y avait pas d'*embecevidos*, tout cela me parut destiné par le ciel à faire ma félicité. Plusieurs Ségoviens que je fis causer sur le même sujet convenaient que la beauté d'Elvire était incomparable. Je me déterminai à en juger par mes propres yeux.

Je n'avais pas encore quitté Madrid que ma passion pour Elvire avait acquis une certaine force, mais ma timidité augmentait d'autant, et lorsque

je fus arrivé à Ségovie, je ne pus prendre sur moi d'aller voir monsieur de Torres ni aucune des connaissances que j'avais faites à Madrid. J'aurais voulu que quelqu'un prévînt Elvire en ma faveur, comme j'étais moi-même prévenu pour elle. J'enviais ceux qu'un grand nom ou des qualités brillantes annoncent avant qu'ils arrivent ; et il me parut que si, au premier abord, je ne faisais aucune impression sur Elvire, il me serait ensuite impossible d'obtenir un sentiment de préférence.

Je passai plusieurs jours à mon auberge, ne voyant personne. Enfin je me fis conduire dans la rue où demeurait don Henrique, et voyant un écriteau à la maison vis-à-vis, je demandai s'il s'y trouvait quelque chambre à louer ; on m'en montra une sous le toit ; je m'en accommodai pour douze réaux par mois. Je pris le nom d'Alonzo[334] et dis être venu pour affaires de commerce.

Cependant toutes mes affaires se bornaient à regarder à travers ma jalousie. Et sur le soir, je vous vis paraître à votre balcon avec l'incomparable Elvire. Vous le dirai-je ? Je crus au premier moment ne voir qu'une beauté commune. Après un court examen, je m'aperçus que la parfaite harmonie qui régnait entre ses traits rendait sa beauté moins frappante, mais qu'elle reprenait tous ses avantages dès qu'on la comparait avec une autre femme. Vous-même, Madame de Torres, vous étiez belle, et j'ose dire que vous ne pouviez soutenir la comparaison.

Du haut de mon grenier, je remarquai avec un plaisir extrême qu'Elvire était indifférente à tous les hommages, que même elle en paraissait ennuyée. Mais cette observation m'ôta entièrement le désir d'augmenter le nombre de ses adorateurs, c'est-à-dire des gens qui l'ennuyaient. Je me résolus à la regarder de ma fenêtre, en attendant quelque occasion favorable de me faire connaître, et s'il faut tout vous dire, je comptais un peu sur les combats de taureaux.

Vous vous rappellerez, Madame, qu'alors je chantais assez bien. Je ne pus résister au désir de faire entendre ma voix. Lorsque tous les amoureux eurent gagné leur logis, je descendis avec ma guitare et je chantai une *tirane*[335] du mieux qu'il me fût possible. J'en fis autant plusieurs soirées de suite. Enfin je m'aperçus qu'on ne se retirait chez vous qu'après m'avoir entendu. Cette observation remplit mon âme de je ne sais quel sentiment très doux qui cependant était encore très loin de l'espérance.

J'appris alors que Rovellas était exilé à Ségovie. J'en fus au désespoir et je ne doutai pas un instant qu'il ne devînt amoureux d'Elvire. Je ne me trompai point : se croyant toujours à Madrid, il se déclara publiquement le *cortejo* de votre sœur. Il prit ses couleurs ou ce qu'il imagina être ses couleurs, et en bariola sa livrée. Du haut de mon grenier, je fus longtemps témoin de son impertinente fatuité et j'eus le plaisir de voir qu'Elvire le jugeait sur ses qualités personnelles plutôt que sur l'éclat dont il était environné. Mais il était riche, sur le point d'obtenir la grandesse ; que pouvais-je offrir en comparaison de pareils avantages ? Rien, sans doute. J'en étais convaincu et j'aimais Elvire avec un tel désintéressement que j'en vins au point de désirer qu'elle épousât Rovellas. Je ne songeai plus à être connu d'elle et je cessai de chanter sous vos fenêtres.

Cependant Rovellas n'exprimait sa passion que par des galanteries et ne faisait aucune démarche pour obtenir la main d'Elvire. J'appris même que monsieur de Torres voulait se retirer à Villaca. J'avais pris une douce habitude de demeurer vis-à-vis de sa maison. Je voulus m'assurer le même avantage à la campagne. J'allai à Villaca ; j'y parus sous le nom d'un laboureur de Murcie. J'achetai une maison vis-à-vis de la vôtre. Je la meublai à ma fantaisie. Mais comme les amants déguisés ont toujours quelque chose qui les fait reconnaître, j'imaginai d'aller chercher ma sœur à Grenade et de la faire passer pour ma femme, ce qui paraissait devoir écarter tout soupçon. Lorsque j'eus pris tous ces arrangements, je retournai à Ségovie où j'appris que Rovellas se préparait à donner un magnifique combat de taureaux… Mais, Madame de Torres, vous aviez alors un enfant de deux ans ; voudriez-vous bien m'en dire des nouvelles ?

La tante Torres, se rappelant que cet enfant de deux ans était le petit valet d'écurie que le vice-roi voulait envoyer aux galères, tira son mouchoir et fondit en larmes.

— Pardonnez, dit le vice-roi, je vois que je vous retrace quelque cruel souvenir, mais la suite de mon histoire exige que je vous parle de ce malheureux enfant.

Vous vous rappellerez qu'il eut alors la petite vérole. Vous eûtes pour lui les tendres soins d'une mère et je sus qu'Elvire passait aussi les jours et les nuits auprès du lit de l'enfant. Je ne pus résister au plaisir de vous faire connaître qu'il était encore un mortel qui partageait vos peines, et toutes les

nuits j'allais sous vos fenêtres chanter quelques mélancoliques romances. Je ne sais, Madame de Torres, si vous vous le rappelez ?

— Je me le rappelle parfaitement, dit la tante Torres.

Et le vice-roi continua en ces termes :

La maladie de votre enfant faisait la nouvelle de toute la ville, car c'était elle qui retardait la fête des taureaux. Le rétablissement de cet enfant causa une joie universelle. La fête eut lieu, mais elle n'alla pas jusqu'au bout. Rovellas fut cruellement maltraité par le premier taureau et eût infailliblement péri si je n'eusse prévenu le féroce animal. Je lui plongeai mon épée dans la gorge. Je jetai un coup d'œil dans votre loge et je vis qu'Elvire se penchait vers vous, parlait de moi avec une expression qui me fit plaisir. Cependant je me perdis dans la foule.

Le lendemain Rovellas un peu rétabli écrivit une lettre au marquis votre époux pour lui demander la main d'Elvire. On dit qu'il ne fut pas accepté ; il dit qu'il l'était, mais comme j'appris que vous vous disposiez à partir pour Villaca, j'en conclus qu'il avait été refusé. Je partis moi-même pour Villaca où je pris toutes les manières d'un laboureur, conduisant moi-même ma charrue ou du moins en faisant le semblant, car je laissais tout faire à mon valet.

Au bout de quelques jours, comme je rentrais chez moi à la suite de mes bœufs, et donnant le bras à ma sœur qui passait pour ma femme, je vous vis avec Elvire et votre époux[336]. Vous étiez assise devant la porte de votre maison et vous preniez du chocolat. Votre sœur me reconnut, mais je ne me trahis point.

J'eus cependant la malice, pour accroître votre curiosité, de jouer en rentrant chez moi, quelques-uns des airs que j'avais fait entendre pendant la maladie de Lonzeto. J'attendais pour me déclarer d'être sûr que Rovellas avait été refusé.

— Ah ! Monseigneur, dit la tante Torres, il est sûr que vous intéressiez Elvire, et il est sûr aussi qu'elle avait refusé Rovellas. Si elle l'a épousé ensuite, c'est peut-être parce qu'elle vous a cru marié.

— Madame, reprit le vice-roi, ne murmurons pas contre la providence qui avait des desseins sur mon indigne personne. En effet, si j'eusse obtenu la main d'Elvire, les Assenipoels, les Apalaches-Chirigoas n'eussent pas été convertis à la foi chrétienne, et la croix, signe sacré de notre rédemption, n'eût pas été plantée à trois degrés au nord de la mer Vermeille[337].

— Cela peut être, dit la tante Torres, mais ma sœur et mon mari vivraient encore. Cependant, Monseigneur, veuillez bien reprendre la suite de votre histoire.

Le vice-roi continua en ces termes :

Quelques jours après votre arrivée à Villaca, j'appris que ma mère était dangereusement malade. L'amour fit place à la tendresse filiale et je partis avec ma sœur. La maladie de ma mère dura trois mois ; enfin elle expira dans nos bras. Je ne la pleurai pas assez longtemps peut-être, et je repris le chemin de Ségovie où j'appris qu'Elvire était devenue comtesse de Rovellas. Je sus qu'en même temps le comte avait promis une récompense à celui qui découvrirait son libérateur. Je lui écrivis une lettre anonyme et je partis pour Madrid où je sollicitai un emploi en Amérique. Je l'obtins facilement et je m'embarquai le plus tôt qu'il me fut possible. Mon séjour à Villaca avait été un mystère connu seulement de ma sœur et de moi. Je le croyais du moins, mais nos gens sont des espions-nés auxquels rien n'échappe. Un domestique que j'avais renvoyé en partant pour le Nouveau Monde entra au service du comte de Rovellas ; il donna sa confiance et son cœur à une femme de chambre de la première camériste, et lui raconta toute l'histoire de Villaca et de mon déguisement. La camériste la conta à la dueña mayor qui s'en fit un mérite auprès du comte. Celui-ci, combinant tous ces faits avec la lettre anonyme et mon adresse dans les combats de taureaux, en conclut que j'avais été l'amant heureux de son épouse. J'ai su tout ceci depuis, mais à mon arrivée en Amérique, je fus bien surpris de recevoir une lettre ainsi conçue :

> Seigneur don Sanche de Penna Sombre,
>
> Je suis informé du commerce que vous avez eu avec l'infâme que je ne reconnais plus pour comtesse de Rovellas. Vous pouvez faire chercher, si vous le jugez à propos, l'enfant qui naîtra d'elle.

Quant à moi, je vais vous suivre de près en Amérique où j'espère vous voir pour la dernière fois de ma vie.

Cette lettre me mit au désespoir et ma douleur fut à son comble lorsque j'appris la mort d'Elvire, celle de votre mari et de Rovellas que j'eusse voulu convaincre de son injustice. Je fis cependant ce qui était en mon pouvoir pour repousser la calomnie et constater l'état de sa fille. Je pris donc l'engagement solennel de l'épouser dès qu'elle serait en âge d'être mariée, ou du moins de n'avoir d'autre femme qu'elle. Après avoir rempli ce devoir, je crus qu'il m'était permis de chercher la mort que ma religion me défendait de me donner à moi-même.

Un peuple sauvage allié des Espagnols avait la guerre avec ses voisins. Je me fis recevoir dans la nation. Il fallait, pour être reçu, souffrir que l'on piquât tout mon corps avec une aiguille pour y imprimer la figure d'un serpent et d'une tortue ; la tête du serpent est dessinée sur mon épaule droite, son corps fait seize tours autour du mien et vient aboutir à mon orteil gauche. Pendant l'opération, le sauvage qui la fait pique à dessein les os des jambes et autres endroits sensibles, et il est défendu au récipiendaire de donner aucune marque de douleur. Je soutins cette épreuve, je m'armai du casse-tête et du martyre, je volai au combat. Nous en rapportâmes cent trente chevelures et je fus élu cacique sur le champ de bataille. Au bout de deux ans, les nations du Nouveau-Mexique furent soumises à la couronne d'Espagne et converties à la foi chrétienne. Vous devez savoir à peu près le reste de mon histoire. Je suis parvenu à la plus grande dignité dont un sujet du roi des Espagnes puisse être revêtu ; mais, charmante Elvire, je dois vous apprendre que vous ne serez jamais vice-reine. La politique du Conseil de Madrid ne permet point que des hommes mariés soient dans le Nouveau Monde revêtus d'un aussi grand pouvoir. Du moment que vous daignerez m'épouser, je ne serai plus vice-roi. Je ne puis mettre à vos pieds qu'une grande fortune, le titre de grand et un cœur tendre et fidèle[338].

Rébecca prit mon bras et, me conduisant en un lieu où l'on ne pouvait nous entendre, elle me dit :

— Seigneur Alphonse, je vous conjure de me dire votre opinion sur tout ce que vous entendez et voyez depuis que vous êtes dans ces montagnes, et ce que vous pensez de ces maudits pendus qui jouent de si vilains tours.

Je lui répondis :

— Madame, votre question m'embarrasse infiniment. Le point qui intéresse votre frère est un secret que j'ignore. Pour ce qui me regarde, je suis persuadé que l'on m'a porté sous le gibet après m'avoir endormi au moyen d'un breuvage assoupissant. D'ailleurs vous m'avez parlé du pouvoir que les Gomelez exercent secrètement dans cette contrée.

— Ah ! oui, dit Rébecca, je crois qu'ils veulent vous rendre musulman, et peut-être ne feriez-vous pas mal de céder à leurs désirs.

— Comment ? lui dis-je, seriez-vous de moitié dans leurs vues ?

— Non, me répondit-elle, ce sont peut-être les miennes que je suis. Je vous ai déjà dit que je n'aimerais jamais ni un homme de ma religion ni un chrétien ; mais rejoignons la société, nous traiterons ce sujet une autre fois.

Rébecca alla trouver son frère, et moi, je m'en fus de mon côté réfléchir à tout ce que j'avais vu et entendu, mais plus je réfléchissais et moins je le pouvais comprendre.

DIX-NEUVIÈME JOURNÉE[339].

L'on marcha une partie du jour. On s'arrêta, l'on se rassembla dans la tente du chef et lorsque l'on eut soupé, on le pria de continuer l'histoire de sa vie, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

En finissant ce discours, le vice-roi mit un genou en terre et baisa ma main, mais ces respects ne me rassuraient point du tout : j'avais toujours eu peur de lui. Le serpent brodé à l'aiguille sur son corps, les Indiens auxquels il avait cassé la tête et l'idée du fouet chez les Théatins, tout accroissait ma frayeur et j'étais prêt à perdre connaissance.

Madame de Torres prit courage et dit au vice-roi :

— Monseigneur, vous faites mourir de peur cette jeune personne ; daignez vous relever et nous dire ce qu'est devenue la fortune du feu comte de Rovellas.

— Madame, dit le comte en se relevant, Rovellas avait fort entamé sa fortune par ses prodigalités. J'ai supporté tous les frais de la procédure, néanmoins je n'ai pu tirer de son bien que seize plantations à La Havane, vingt-deux actions dans la Compagnie des Philippines, cinquante-six dans l'Assiento et d'autres menus effets dont la valeur ne se monte qu'à vingt-sept millions de piastres fortes plus ou moins[340].

Ensuite il fit venir son secrétaire et se fit apporter une cassette d'un bois précieux des Indes. Le vice-roi aimait à se mettre à genoux. Lorsqu'on eut apporté la cassette, il reprit encore son attitude favorite et me dit :

— Fille charmante d'une mère que mon cœur n'a point cessé d'adorer, daignez recevoir le fruit de treize années de soins, car il m'a fallu tout ce temps pour arracher votre bien à vos collatéraux.

Je ne savais si je devais accepter la cassette, mais madame de Torres la saisit avec un mouvement où il paraissait un peu d'avidité, et dit au vice-roi :

— Monseigneur, cette jeune personne n'a jamais vu d'homme à ses genoux. Permettez-lui de se retirer dans son appartement.

Le vice-roi baisa ma main et ensuite me présenta la sienne pour me conduire à la chambre que j'occupais. Lorsque nous y fûmes, nous fermâmes la porte à double tour et la tante Torres s'abandonna à la joie la plus vive, baisant cent fois la cassette et remerciant le ciel du sort brillant qu'il destinait à Elvire.

Un instant après, l'on frappa à la porte ; nous ouvrîmes et nous vîmes entrer le secrétaire du comte avec un homme de loi qui inventoria les papiers contenus dans la cassette et en demanda une décharge. Il se contenta de la signature de madame de Torres ; la mienne, à cause de ma minorité, lui parut superflue.

Ensuite nous nous enfermâmes encore, les deux tantes et moi.

— Mesdames, leur dis-je, voici donc le sort de mademoiselle de Rovellas assuré, mais la fausse Rovellas, comment la ferons-nous entrer aux Théatins ? et la véritable, où la trouverons-nous ainsi que Lonzeto ?

À peine eus-je proféré ces mots que les tantes se mirent à gémir, la mienne s'imaginant déjà me voir entre les mains des fustigateurs, et madame de Torres craignant pour sa nièce et son fils tant de dangers de toutes espèces auxquels étaient exposés de malheureux enfants sans guide et sans appui. Chacun s'alla coucher fort tristement. Je rêvai longtemps aux moyens de nous tirer d'affaire, mais je m'endormis sans avoir rien trouvé, et nous n'étions plus qu'à une demi-journée de Burgos. Le rôle que j'allais y jouer m'embarrassait beaucoup ; il fallut néanmoins remonter dans ma litière et le vice-roi se remit à caracoler près de moi, entremêlant la sévérité habituelle de ses traits de je ne sais quels airs tendres qui me mettaient fort mal à mon aise. Nous arrivâmes ainsi à un abreuvoir fort ombragé où nous trouvâmes une collation que nous avaient fait préparer les bourgeois de Burgos.

Le vice-roi me donna la main pour descendre de litière, mais au lieu de me conduire à la collation, il me mena un peu plus loin, me fit asseoir à l'ombre, s'assit auprès de moi et me dit :

— Charmante personne, plus j'ai le bonheur de vous approcher et plus je me persuade que le ciel vous a destinée à embellir le déclin d'une vie orageuse, consacrée au bien de mon pays et à la gloire de mon roi. J'ai assuré à l'Espagne l'archipel des Philippines, j'ai découvert la moitié du Nouveau-Mexique, j'ai fait rentrer dans le devoir la race turbulente des Incas[341], j'ai eu sans cesse à disputer mon existence aux vagues de l'océan, aux intempéries de la ligne, aux funestes exhalaisons des mines que je faisais ouvrir. Qui me payera des années les plus belles de ma vie ? Je pouvais les consacrer aux plaisirs, à l'amitié ou même à des sentiments encore plus doux. Ah ! sans doute, le roi des Espagnes et des Indes[342],

quelque puissant qu'il soit, ne l'est point assez pour me récompenser, mais vous, charmante Elvire, cette récompense est en votre pouvoir. Votre destinée unie à la mienne ne me laissera rien à désirer. Passant mes jours sans autre affaire que celle d'épier les mouvements de votre belle âme, je serai heureux par un de vos sourires et transporté de plaisir à la moindre marque d'affection qu'il vous plaira de me donner. L'image de cet avenir paisible succédant aux agitations de ma vie passée me ravit au point que j'ai pris cette nuit la résolution de hâter l'instant où vous serez à moi. Je vous quitte donc, belle Elvire, mais c'est pour me rendre à Burgos où vous verrez les effets de mon empressement.

Après avoir ainsi parlé, le vice-roi mit un genou en terre, me baisa la main, remonta à cheval et partit au galop. Je n'ai pas besoin de vous dire quelles étaient mes angoisses. Je m'attendais aux scènes les plus désagréables ; et cette perspective était toujours terminée par la fustigation que je ne manquerais pas de recevoir à la porte des Théatins. J'allai rejoindre les deux tantes que je trouvai occupées à déjeuner. Je voulus leur faire part de la nouvelle déclaration du vice-roi, mais il n'y eut pas moyen : l'infatigable majordome me pressa de remonter en litière, il fallut obéir.

Arrivés aux portes de Burgos, nous y trouvâmes un page de mon futur époux. Il nous avertit que nous étions attendus au palais épiscopal. Une sueur froide que je sentis couler de mon front m'avertit que j'existais encore, car d'ailleurs la peur m'avait plongé dans une sorte d'anéantissement dont je ne sortis que lorsque je me trouvai devant l'archevêque. Ce prélat était dans un fauteuil vis-à-vis du vice-roi ; son clergé était au-dessous de lui, et les principaux habitants de Burgos étaient assis du côté du vice-roi. À l'autre bout de la salle était un autel orné pour la cérémonie. L'archevêque se leva, me bénit et me baisa au front.

Surmonté par tous les sentiments dont mon âme était agitée, je tombai aux pieds de l'archevêque, et comme inspiré par je ne sais quelle présence d'esprit, je lui dis :

— Monseigneur, ayez pitié de moi ! Je veux être religieuse. Oui, je veux être religieuse.

Après que j'eus fait cette déclaration dont toute la salle retentit, il me parut convenable de m'évanouir. Je me relevai donc pour retomber dans les bras des deux tantes qui avaient bien de la peine à se soutenir elles-mêmes. J'avais les yeux entrouverts et je vis que l'archevêque se tenait

respectueusement devant le vice-roi et semblait attendre qu'il prit quelque résolution.

Le vice-roi pria l'archevêque de reprendre sa place et de lui laisser le temps de la réflexion. L'archevêque s'assit et me laissa voir la physionomie de mon auguste adorateur qui, plus sévère encore que de coutume, avait une expression à faire trembler les plus hardis. Il parut quelque temps absorbé dans ses réflexions. Puis mettant fièrement son chapeau, il dit :

— Mon incognito est fini. L'archevêque peut rester assis.

Tout le reste de l'assemblée se leva avec respect.

— Messieurs, dit alors le vice-roi, il y a aujourd'hui quatorze ans que d'infâmes calomniateurs m'ont accusé d'être le père de cette jeune personne. Je ne trouvai d'autre moyen de leur fermer la bouche que de jurer solennellement de l'épouser dès qu'elle aurait l'âge requis. Tandis qu'elle croissait en grâces et en vertus, le roi agréant mes services me faisait monter de grade en grade et m'a enfin revêtu de la dignité éminente qui me rapproche du trône. Cependant le temps d'accomplir ma promesse étant venu, je demandai au roi la permission de venir en Espagne et de m'y marier. Le Conseil de Madrid me répondit au nom de Sa Majesté que je pouvais venir en Espagne, mais que je n'aurais les honneurs de vice-roi que du moment où je renoncerais au mariage. Il m'était en même temps prescrit de ne point m'approcher de Madrid de plus de vingt lieues[343]. Je compris facilement que j'avais à renoncer au mariage ou à la faveur de mon maître, mais j'avais promis : il n'y avait pas à balancer. Lorsque j'ai vu la charmante Elvire, j'ai cru deviner que le ciel voulait me tirer de la voie des honneurs et me faire trouver la félicité dans les jouissances paisibles de la retraite. Mais puisque le ciel jaloux veut appeler à lui une âme dont le monde n'était pas digne, je vous la remets, Monseigneur l'archevêque. Faites-la conduire au couvent des Annonciades[344] et qu'elle y commence son noviciat. J'ai juré de n'avoir jamais d'autre épouse et je tiendrai mes serments. Je vais écrire au roi et lui demander la permission de me jeter à ses pieds.

Après avoir ainsi parlé, le terrible vice-roi salua tout le monde, remit son chapeau, l'enfonça sur ses yeux de l'air le plus sévère et reprit le chemin de son carrosse. Il fut reconduit par l'archevêque, le clergé et les magistrats. Nous restâmes dans la salle avec quelques sacristains qui déshabillaient l'autel. Alors les deux tantes et moi, nous nous jetâmes dans une chambre

voisine et je courus à la fenêtre pour voir s'il n'y avait pas moyen d'échapper et d'esquiver le couvent.

La fenêtre donnait sur une cour intérieure, ornée d'une fontaine. J'y vis deux garçons déguenillés qui semblaient pressés de se désaltérer. Je reconnus les habits que j'avais échangés avec Elvire. Je la reconnus elle-même ; l'autre garçon déguenillé était Lonzeto. Je poussai un cri de joie. Il y avait quatre portes dans la chambre où nous étions. La première que j'ouvris donnait sur un petit escalier et conduisait à la cour intérieure où étaient mes polissons. Je courus les chercher et la bonne Torres pensa mourir de joie en embrassant son fils et sa nièce.

En ce moment, nous entendîmes l'archevêque qui ayant reconduit le vice-roi venait me chercher pour me conduire au couvent des Annonciades. Je n'eus que le temps de me jeter sur la porte et de la fermer. Ma tante cria que la jeune personne avait eu un second évanouissement et qu'elle n'était pas en état de voir du monde. Nous nous hâtâmes de changer encore une fois d'habits ; on banda la tête d'Elvire comme si elle se fût blessée en tombant, et l'on eut soin de lui cacher une partie du visage afin que l'on s'aperçût plus difficilement de l'échange.

Lorsque tout fut prêt, je m'échappai avec Lonzeto et l'on ouvrit la porte. L'archevêque n'y était plus, mais il avait laissé son grand vicaire qui conduisit au couvent Elvire et madame de Torres. Ma tante Dalanosa se rendit à l'auberge de Las Rosas[345] où elle m'avait donné rendez-vous. Nous prîmes un appartement et pendant huit jours, nous ne songeâmes qu'à nous réjouir. Lonzeto qui n'était plus muletier demeurait avec nous et il était connu pour le fils de madame de Torres.

Ma tante fit plusieurs visites au couvent des Annonciades. Il y fut convenu qu'Elvire témoignerait d'abord un grand désir d'entrer en religion ; que la ferveur de sa vocation irait toujours en diminuant, qu'enfin on la ferait sortir et qu'on chercherait à avoir les dispenses de Rome pour lui faire épouser son cousin germain[346].

Bientôt nous apprîmes que le vice-roi avait été à Madrid où le roi l'avait fort bien reçu. Il obtint même l'agrément de Sa Majesté pour faire passer ses biens et ses titres à son neveu, fils de cette sœur qu'il avait menée à Villaca, et peu de temps après il s'embarqua pour le Mexique. Quant à moi, les agitations d'un voyage aussi singulier que le nôtre avaient fort ajouté à ce

que mon humeur avait déjà de léger et de vagabond, et je ne songeais qu'avec répugnance à l'instant où il faudrait se cloîtrer chez les Théatins, mais mon grand-oncle l'avait résolu et il fallut s'y déterminer après tous les délais que je pus imaginer.

Comme le chef bohémien en était à cet endroit de son histoire, on vint le chercher. Chacun de nous fit quelques réflexions sur une aventure aussi bizarre.

VINGTIÈME JOURNÉE[347].

Ce jour fut consacré au repos. Le genre de vie de nos Bohémiens et la contrebande dont ils faisaient profession exigeaient des déplacements continuels et fatigants ; je fus donc charmé de pouvoir passer toute une journée à l'endroit où j'avais passé la nuit. Chacun prit quelque soin de sa personne.

L'on choisit un bel ombrage pour y servir un dîner plus recherché que nos repas ordinaires, et lorsqu'il fut fini, Rébecca dit que le chef bohémien n'étant pas occupé comme de coutume, il n'y aurait pas d'indiscrétion à lui demander la suite de son histoire. Il ne se fit pas prier et commença en ces termes :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Je n'entrai donc au collège, comme je crois vous l'avoir dit, qu'après avoir épuisé tous les prétextes et les délais que je pus imaginer. D'abord je ne fus pas trop fâché de me trouver avec autant de jeunes gens de mon âge, mais la dépendance continuelle où nous tenaient les recteurs ne tarda pas à me paraître insupportable. Je m'étais fait une douce habitude des caresses de ma tante et de sa tendre indulgence ; j'étais aussi très flatté de ce que, cent fois par jour, elle remarquait que j'avais un excellent cœur. Ici le bon cœur ne servait de rien : il fallait prêter une attention continuelle ou sentir la férule. L'un et l'autre m'étaient presque également odieux. Il en résulta de ma part une aversion complète pour tout ce qui portait la robe noire, et je la manifestais en leur jouant tous les tours imaginables. Parmi les théatins qui nous traitaient avec le plus de rigueur, nul ne nous avait donné des preuves

d'une sévérité plus inflexible que le père Sanudo[348], recteur de première. Tant de dureté n'était cependant pas dans son cœur : ce religieux était au contraire né trop sensible, ses penchants secrets avaient été toujours en opposition avec ses devoirs. Sanudo était arrivé à trente ans sans jamais cesser de combattre et de vaincre.

Sans pitié pour lui-même, Sanudo était devenu inexorable pour les autres. Les sacrifices continuels qu'il faisait aux mœurs étaient d'autant plus méritoires que jamais on n'avait vu plus qu'en lui le vœu de la nature opposé à ceux de la religion. Car il était le plus bel homme qu'on puisse imaginer et peu de femmes avaient pu le rencontrer sans lui témoigner quelque sorte d'admiration. Mais Sanudo baissait les yeux, fronçait le sourcil et passait sans paraître s'en apercevoir. Tel était ou plutôt tel avait longtemps été le père Sanudo. Mais tant de victoires avaient fatigué son âme : elle n'avait plus la même énergie. Forcé de craindre les femmes, il avait fini par y penser sans cesse et l'ennemi qu'il avait si longtemps combattu était toujours présent à son imagination. Enfin une maladie violente suivie d'une convalescence pénible avait laissé après elle une sensibilité trop grande qui se manifestait par une impatience continuelle. Nos moindres fautes l'irritaient, nos excuses pouvaient lui arracher des larmes ; il était devenu rêveur et dans ses distractions, ses yeux se fixant sur quelque objet que ce fût, prenaient cependant l'expression de la tendresse, ou si quelqu'un l'interrompait au milieu d'une de ces extases, son regard exprimait la douleur et non pas la sévérité. Nous avions trop l'habitude d'épier notre mentor pour qu'un si grand changement pût nous échapper, mais nous n'en démêlions pas encore la cause, lorsque nous eûmes lieu de faire une observation qui nous mit sur les voies. Cependant pour me bien faire comprendre, je dois reprendre la chose d'un peu plus haut. Les deux plus illustres maisons de Burgos étaient les comtes de Lirias et les marquis de Fuen-Castilla[349]. Les premiers étaient même de ceux qu'en Espagne on appelle *agraviados*, ce qui exprime le tort qu'on leur a fait de ne pas les nommer grands. Aussi les autres grands les tutoient comme ils se tutoient entre eux, ce qui est une manière de les agréger à leur corps.

Le chef de la maison de Lirias était un vieillard de soixante-dix ans, du caractère le plus noble et le plus aimable. Il avait eu deux fils qui étaient

morts et tous ses biens tombaient en partage à la jeune comtesse de Lirias, fille unique de son fils aîné.

Le vieux comte privé d'héritiers de son nom avait promis la main de sa petite-fille à l'héritier des Fuen-Castilla qui à cette occasion devait prendre le titre de Fuen de Lirias y Castilla. Cette union si bien assortie d'ailleurs l'était aussi pour l'âge, la figure et le caractère des deux époux ; aussi s'aimaient-ils avec une extrême passion, et le vieux Lirias se plaisait au spectacle de leurs innocentes amours qui ramenaient ses souvenirs aux plus douces époques de sa vie.

La future comtesse de Fuen de Lirias demeurait au couvent des Annonciades, mais tous les jours elle allait dîner chez son grand-père pour y rester jusqu'au soir dans la société de son futur époux. Alors elle était accompagnée d'une *dueña mayor* appelée doña Clara Mendoce, femme d'environ trente ans, très honnête, mais point morose, car le vieux comte n'aimait point les gens de cette humeur.

Tous les jours, la jeune Lirias et sa duègne passaient devant notre collège parce que c'était le chemin pour aller chez le vieux comte, et comme c'était aussi l'heure de notre récréation, nous nous trouvions souvent aux fenêtres ou bien nous y courions dès que nous entendions le bruit de la voiture.

Les premiers venus à la fenêtre avaient souvent entendu que la Mendoce disait à sa jeune élève :

— Voyons le beau théatin.

C'était le nom que le public féminin donnait au père Sanudo. La duègne en effet n'avait des yeux que pour lui. Quant à la jeune personne, elle promenait ses regards sur nous tous, notre âge lui rappelant celui de son amant, ou bien elle cherchait à reconnaître deux cousins qu'elle avait au collège.

Pour ce qui est de Sanudo, il courait comme les autres à la fenêtre, mais dès que les femmes paraissaient l'apercevoir, il prenait son air sombre et se reculait avec dédain. Nous fûmes frappés de cette contradiction.

— Car enfin, disions-nous, s'il a horreur des femmes, pourquoi vient-il à la fenêtre ? Et s'il est curieux d'en voir, il a tort de détourner les yeux !

Un jeune étudiant appelé Veyras me dit à ce sujet que Sanudo n'était plus l'ennemi des femmes comme par le passé, et qu'il tenterait un moyen de s'en

assurer. Ce Veyras était le meilleur ami que j'eusse au collège, c'est-à-dire qu'il m'aidait dans tous mes tours dont souvent il était l'inventeur.

Il avait paru à cette époque un nouveau roman dont le titre était *L'Amoureux Léonce*[350]. L'auteur de cet ouvrage avait peint l'amour avec des couleurs qui en rendaient la lecture très dangereuse, et nos instituteurs l'avaient sévèrement prohibé. Veyras trouva le moyen de se procurer un exemplaire du *Léonce* et le mit dans sa poche, en ayant soin d'en laisser sortir une partie. Sanudo l'aperçut et le confisqua ; il menaça Veyras du plus rigoureux traitement si jamais il retombait en pareille faute, puis il prétexta je ne sais quelle maladie et ne parut point à la leçon du soir. Nous de notre côté, nous prétextâmes une grande sollicitude pour la santé de notre maître. Nous entrâmes à l'improviste dans sa chambre. Nous l'y trouvâmes occupé du dangereux *Léonce* et les yeux baignés de pleurs, ce qui prouvait combien cette lecture avait eu de charmes pour lui. Sanudo parut embarrassé ; nous ne fîmes point semblant de nous en apercevoir, et bientôt nous eûmes une nouvelle preuve du grand changement qui s'était fait dans le cœur de l'infortuné religieux.

Les femmes en Espagne remplissent souvent les devoirs de leur religion et demandent à chaque fois le même confesseur. On appelle cela *buscar el su padre*[351]. De là vient que certains railleurs outrés, saisissant l'équivoque lorsqu'ils voient un enfant à l'église, demandent s'il vient *buscar el su padre*.

Les dames de Burgos eussent bien voulu se confesser au père Sanudo, mais l'ombrageux recteur avait déclaré qu'il ne se chargeait pas de diriger la conscience des personnes du sexe. Cependant le lendemain de la fatale lecture, une des plus jolies femmes de la ville demanda le père Sanudo et, sur-le-champ, il se rendit à son confessionnal. On lui fit à ce sujet quelques compliments équivoques. Il répondit avec beaucoup de sérieux qu'il n'avait plus à craindre un ennemi qu'il avait tant combattu. Les pères le crurent peut-être, mais nous autres écoliers, nous savions à quoi nous en tenir.

Sanudo parut s'intéresser tous les jours davantage aux secrets que le beau sexe venait déposer au tribunal de la pénitence. Il fut exact au confessionnal, expédiait promptement les dames âgées, retenait plus longtemps les jeunes ; et toujours il courait à la fenêtre pour voir passer la belle Lirias et l'aimable Mendoce. Puis lorsque le carrosse avait passé, il détournait les yeux avec dédain.

Un jour que nous avions pris nos leçons avec beaucoup de négligence et que nous avions éprouvé la sévérité de Sanudo, Veyras me prit à part d'un air mystérieux et me dit :

— Il est temps de nous venger du maudit pédant qui marque nos plus beaux jours par des pénitences et semble se complaire à nous infliger des punitions. J'imagine un tour excellent, mais il nous faudrait trouver une jeune fille dont la taille rappelât celle de la Lirias. La Joanita, fille du jardinier, nous sert bien dans tous nos tours, mais elle n'a pas assez d'esprit pour celui-ci.

— Mon cher Veyras, lui répondis-je, lors même que nous aurions une personne qui, pour la taille, ressemblât à la jeune Lirias, je ne vois pas comment nous lui donnerions son charmant visage.

— Je n'ai point d'inquiétude à cet égard, reprit Veyras, nos femmes viennent d'adopter pour le carême des voiles qu'elles appellent *catafalcos*. Ce sont comme des falbalas de crêpe qui tombent les uns sur les autres et les déguisent si bien qu'au bal même elles ne pourraient être mieux masquées. La Joanita sera toujours bonne sinon pour représenter, au moins pour habiller la fausse Lirias et sa duègne.

Veyras n'en dit pas davantage ce jour-là, mais un beau dimanche, comme le père Sanudo siégeait au confessionnal, il vit entrer deux femmes couvertes de mantes et de crêpes. L'une s'assit à terre sur une natte comme font les femmes dans les églises d'Espagne ; l'autre prit auprès de lui sa place de pénitente. Celle-ci qui paraissait très jeune ne faisait que fondre en larmes et s'étouffer de sanglots. Sanudo fit ce qu'il put pour la calmer, mais elle répétait toujours :

— Mon père, je suis en péché mortel !

Enfin Sanudo lui dit qu'elle n'était point en état de lui ouvrir son âme et qu'elle eût à revenir le lendemain. La jeune pécheresse s'éloigna, se prosterna devant les autels, pria longtemps avec beaucoup de ferveur et sortit de l'église avec sa compagne[352].

Les deux pénitentes revinrent le lendemain à la même heure et Sanudo les attendait depuis longtemps. La plus jeune reprit sa place au confessionnal. Elle paraissait un peu plus maîtresse d'elle-même ; cependant il y eut encore bien des pleurs et des sanglots ; enfin d'une voix argentine, elle fit entendre ces mots :

— Mon père, il n'y a pas longtemps encore que mon cœur d'accord avec mes devoirs semblait pour jamais affermi dans le sentier de la vertu. On me destinait un époux aimable et jeune, et je croyais l'aimer…

Ici les sanglots recommencèrent, mais Sanudo, par des discours pleins d'une sainte onction, rassura la jeune personne qui poursuivit en ces termes :

— Une duègne imprudente m'a rendue trop attentive au mérite d'un homme à qui je ne puis appartenir, auquel je ne dois même jamais songer. Cependant je ne puis vaincre cette passion sacrilège.

Ce mot de sacrilège semblait avertir Sanudo qu'il s'agissait d'un prêtre, et peut-être de lui-même.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix tremblante, vous devez toutes vos affections à l'époux dont vos parents ont fait choix.

— Ah ! mon père, reprit la jeune personne, que ne ressemble-t-il à l'homme que j'aime ! que n'a-t-il son regard tendre et sévère, ses traits si nobles et si beaux !…

— Mademoiselle, dit Sanudo, ce n'est point ainsi que l'on se confesse !

— Ce n'est pas une confession, dit la jeune personne, c'est un aveu.

Et, comme honteuse, elle se leva, fut joindre sa compagne et toutes les deux sortirent de l'église. Sanudo les suivit des yeux ; le reste du jour il parut préoccupé. Le lendemain il resta presque tout le jour au confessionnal, mais personne ne parut, non plus que le surlendemain.

Le troisième jour, la jeune personne revint avec la duègne, se mit au confessionnal et dit à Sanudo :

— Mon père, je crois avoir eu cette nuit une révélation. Je me sentais surmontée par la honte et le désespoir ; mon mauvais ange m'inspira de passer une de mes jarretières autour de mon cou : je ne respirais plus. Tout à coup j'ai cru qu'on arrêtait ma main. Mes yeux furent frappés d'une vive lumière et je vis sainte Thérèse, ma patronne, debout devant mon lit. Elle me dit : « Ma fille, confessez-vous demain au père Sanudo et priez-le de vous donner une boucle de ses cheveux. Vous la porterez sur votre cœur et la grâce y rentrera. »

— Retirez-vous, Mademoiselle, dit Sanudo, allez aux pieds des autels pleurer votre égarement. De mon côté, je vais implorer pour vous les miséricordes divines.

Sanudo se leva, quitta le confessionnal et se retira dans une chapelle ; il y resta jusqu'au soir, priant avec une extrême ferveur.

Le lendemain la duègne vint seule. Elle se mit au confessionnal et dit :

— Ô mon père, je suis ici pour implorer votre indulgence en faveur d'une jeune pécheresse dont l'âme est en danger de perdition. Vous l'avez traitée hier avec une rigueur qui la met au désespoir. Vous avez, dit-elle, refusé de lui donner une sainte relique dont vous êtes en possession. Son esprit s'égare ; elle cherche les moyens de se détruire. Montez chez vous, mon père ; apportez la relique qu'elle vous a demandée. Ne me refusez pas cette grâce.

Sanudo cacha son visage dans son mouchoir, sortit de l'église et revint bientôt après. Il tenait à la main un petit reliquaire et le présentant à la duègne, il lui dit :

— Madame, ce que je vous donne est une parcelle du crâne de notre saint fondateur. Une bulle du pape attache à cette relique nombre d'indulgences ; nous n'en avons pas ici de plus précieuse. Que votre élève porte ces restes sacrés sur son cœur et que le ciel lui soit en aide.

Lorsque la relique fut entre nos mains, nous en défîmes la monture, espérant y trouver quelque mèche de cheveux, mais nous n'y trouvâmes rien. Sanudo n'était que tendre et crédule, peut-être un peu vain, mais vertueux et fidèle à ses principes.

Veyras, après la leçon du soir, lui dit :

— Mon père, pourquoi n'est-il pas permis aux prêtres de se marier ?

— Pour leur malheur dans ce monde et peut-être leur damnation dans l'autre, répondit Sanudo. Puis prenant l'air plus austère, il ajouta :

— Veyras, ne me faites jamais de questions pareilles !

Le lendemain Sanudo ne parut point au confessionnal ; la duègne le demanda, mais un autre religieux vint à sa place. Nous étions prêts à désespérer du succès de nos détestables malices, lorsque le hasard nous servit au-delà de nos espérances.

La jeune comtesse de Lirias, au moment d'être unie au comte de Fuen-Castilla, tomba dangereusement malade. Elle eut une fièvre chaude, accompagnée d'un transport au cerveau ou plutôt d'une sorte de délire. Tout Burgos s'intéressait à ces deux maisons illustres et la maladie de mademoiselle de Lirias répandit dans la ville une véritable consternation. Les pères théatins ne furent pas des derniers à en être informés et Sanudo reçut dans la soirée une lettre ainsi conçue :

Mon père,

Sainte Thérèse est irritée, elle dit que vous m'avez trompée, elle fait aussi des reproches à la Mendoce : pourquoi m'avoir fait passer tous les jours devant les Théatins ? Elle m'aime, sainte Thérèse. Ce n'est pas comme vous. J'ai fort mal à la tête, je me meurs.

Cette lettre était écrite d'une main tremblante et presque illisible, et plus bas l'on avait ajouté d'une autre main :

Mon père,

Elle écrit vingt de ces billets en un jour ; maintenant elle n'est plus en état d'écrire. Priez pour nous, mon père. Voilà tout ce que je puis vous dire pour le moment.

La tête du pauvre Sanudo n'y tint plus, son trouble fut excessif : il allait, venait, sortait, questionnait, et ce que nous y trouvions de plus agréable, c'est qu'il ne donnait plus de leçons ou du moins elles étaient si courtes que nous les pouvions supporter sans ennui. Enfin une crise heureuse et je ne sais quel sudorifique sauvèrent les jours de l'aimable Lirias. La convalescence fut déclarée et Sanudo reçut une lettre conçue en ces termes :

Mon père,

Enfin le danger est passé, mais la raison n'est point encore revenue. La jeune personne est à tout moment sur le point de m'échapper. Voyez, mon père, s'il ne vous serait pas possible de nous recevoir dans votre cellule. La clôture n'a lieu chez vous qu'à onze heures et nous pourrions venir à la nuit tombante. Peut-être vos exhortations auront-elles plus d'effet que vos reliques. Si cela dure, il est probable que je deviendrai folle aussi. Mon père, au nom du ciel, sauvez l'honneur de deux maisons illustres.

Cette lettre affecta tellement Sanudo qu'il eut de la peine à retrouver le chemin de sa cellule. Il alla s'y enfermer et nous nous tînmes sur la porte pour entendre ce qui s'y passait. D'abord nous l'entendîmes sangloter et

pleurer, ensuite prier avec beaucoup de ferveur. Puis il fit venir le portier de la maison et lui dit :

— Mon frère, si deux femmes viennent me demander, vous ne les laisserez entrer sous aucun prétexte.

Sanudo ne vint point souper ; il passa la soirée en prière et, vers les onze heures, il entendit frapper à sa porte. Il ouvrit. Une jeune personne se précipita dans sa chambre et renversa sa lampe qui s'éteignit aussitôt. En ce moment, on entendit la voix du père préfet appelant Sanudo[353]. Celui-ci n'eut que le temps de fermer sa porte à double tour et de descendre auprès de son supérieur. Ce serait faire tort à votre pénétration d'imaginer que vous n'ayez pas déjà deviné que la fausse Mendoce n'était autre que Veyras, et que la belle Lirias était la même personne que le vice-roi du Mexique voulait épouser, c'est-à-dire moi-même ! Je me voyais donc renfermé dans la cellule de Sanudo sans lumière et ne sachant trop quel dénouement je donnerais à ma pièce qui n'avait pas tout à fait tourné comme nous le voulions. Car nous avions trouvé Sanudo crédule, mais jamais faible ou hypocrite. Ce que nous eussions fait de mieux sans doute eût été de ne donner à notre pièce aucun dénouement. Le mariage de mademoiselle de Lirias, qui eut lieu quelques jours après, et le bonheur des deux époux eussent été pour Sanudo des énigmes inexplicables qui l'eussent tourmenté toute sa vie. Mais nous voulions jouir de la confusion de notre mentor et j'étais seulement en peine de savoir s'il valait mieux terminer ce dernier acte par de grands éclats de rire ou par quelques piquantes ironies. J'étais encore occupé de ce malicieux projet, lorsque j'entendis ouvrir la porte.

Sanudo parut et sa vue m'en imposa plus que je ne m'y étais attendu. Il était en étole et en surplis, tenant un bougeoir d'une main et un crucifix d'ébène de l'autre. Il posa son bougeoir sur la table, prit son crucifix dans ses deux mains et me dit :

— Mademoiselle, vous me voyez revêtu d'ornements sacrés qui vous doivent rappeler le caractère religieux imprimé sur toute ma personne. Prêtre d'un Dieu sauveur, je ne puis mieux remplir mon saint ministère qu'en vous arrêtant sur le bord d'un abîme. Le démon du mal a troublé votre raison pour vous entraîner à des penchants vicieux. Détournez-en vos pas, Mademoiselle, rentrez dans le sentier de la vertu. Pour vous, il ne fut semé que de fleurs, un jeune époux vous tend la main. Il vous est présenté par ce

vieillard vertueux dont le sang coule dans vos veines. Votre père fut son fils. Ce père vous a précédés tous les deux dans le séjour des âmes pures et vous en montre les chemins. Élevez vos yeux vers les lumières célestes, redoutez l'esprit de mensonge qui, fascinant vos regards, les égara parmi les serviteurs de ce Dieu dont il est l'éternel ennemi…

Sanudo dit encore plusieurs belles choses faites pour opérer ma conversion, si j'eusse été mademoiselle de Lirias, amoureuse de son confesseur, mais je n'étais qu'un polisson affublé d'une jupe et d'une mante, et fort en peine de savoir comment tout ceci finirait…

Sanudo reprit haleine et puis il me dit :

— Venez, Mademoiselle, tout est préparé pour vous ménager un moyen de sortir du cloître. Je vais vous conduire chez la femme du jardinier et l'on avertira la Mendoce de venir vous y prendre.

En même temps, Sanudo m'ouvrit la porte. Aussitôt je m'élançai pour sortir et m'enfuir à toutes jambes ; et c'est là certainement ce que j'aurais dû faire, mais dans cet instant même, je ne sais quel mauvais génie m'inspira l'idée d'ôter mon voile et de me jeter au cou du recteur en lui disant :

— Cruel ! voulez-vous faire mourir l'amoureuse Lirias ?

Sanudo me reconnut et d'abord sa consternation fut extrême, ensuite il versa des larmes et donnant des marques de la plus extrême douleur, il répétait :

— Mon Dieu ! Ô mon Dieu ! prenez pitié de moi, éclaircissez mes doutes ! Ô mon Dieu ! que dois-je faire ?

Le pauvre recteur me fit compassion : j'embrassai ses genoux et le priant de me pardonner, je lui jurai que Veyras et moi, nous lui garderions le secret.

Sanudo me releva, me baigna de ses pleurs et me dit :

— Malheureux enfant, peux-tu croire que la crainte de faire rire à mes dépens puisse me mettre en cet état ? Infortuné, c'est sur toi que je pleure. Tu n'as pas craint de profaner ce que la religion a de plus saint ! Tu t'es joué du tribunal sacré de la pénitence. Mon devoir est de te dénoncer à celui de l'inquisition. Les cachots, les supplices seront ton partage.

Ensuite m'embrassant avec l'expression d'une douleur profonde, il me dit :

— Non, mon enfant, ne livre point ton âme au désespoir. J'obtiendrai peut-être que l'on nous abandonne ton châtiment. Il sera cruel, mais il n'aura

point d'influence sur le reste de ta vie.

Après avoir ainsi parlé, Sanudo sortit en fermant la porte à double tour et me laissa dans une consternation que je vous laisse imaginer ; je n'entreprendrai pas de la décrire. L'idée du crime ne s'était jamais présentée à mon esprit et nos inventions sacrilèges ne nous avaient paru que des malices très innocentes. Le châtiment dont j'étais menacé me jeta dans un abattement qui m'ôta jusqu'à la faculté de pleurer. Je restai dans cet état je ne sais combien de temps. Enfin la porte s'ouvrit. Le père préfet entra, suivi du pénitencier et de deux frères lais qui me prirent sous les bras et me conduisirent à travers tous les corridors de la maison jusqu'en une chambre écartée ; ils m'y poussèrent sans entrer et j'entendis plusieurs verrous se fermer sur moi.

Je repris haleine et j'examinai ma prison. La lune donnait en plein à travers les barreaux de ma fenêtre. Je ne vis que des murs charbonnés d'inscriptions, et de la paille dans un coin.

Ma fenêtre donnait sur un cimetière. Trois corps enveloppés dans leurs linceuls et couchés sur autant de brancards avaient été déposés sous un portique. Cette vue me causa de la frayeur : je n'osai regarder ni dans ma chambre ni dehors.

Bientôt j'entendis du bruit dans le cimetière et j'y vis entrer un capucin avec quatre fossoyeurs. Ils s'avancèrent vers le portique et le capucin dit :

— Voici le corps du marquis de Valornez, vous le mettrez dans la chambre d'imbalsamation[354]. Quant à ces deux chrétiens, vous les jetterez dans la nouvelle fosse ouverte d'hier.

Le capucin n'eut pas plus tôt achevé sa phrase que j'entendis un long gémissement, et trois spectres affreux se firent voir sur le mur du cimetière[355].

Cette apparition et le gémissement dont elle fut accompagnée épouvantèrent les quatre fossoyeurs et le capucin, leur chef : ils s'enfuirent en poussant de grands cris. Quant à moi, j'eus peur aussi, mais l'effet en fut différent, car je restai comme cloué à ma fenêtre et dans un état voisin de l'anéantissement.

Je vis alors que deux spectres s'élancèrent de dessus le mur dans le cimetière et donnèrent la main au troisième qui avait de la peine à descendre. Puis d'autres spectres parurent et sautèrent aussi dans le

cimetière jusqu'au nombre de dix à douze. Alors celui à qui les autres avaient donné la main pour le faire descendre vint sous le portique examiner les trois morts puis se tournant du côté des autres spectres, il leur dit :

— Mes amis, voici le corps du marquis de Valornez. Vous avez vu le traitement que m'ont fait éprouver les ânes, mes confrères. Cependant ils s'étaient tous trompés en prenant la maladie du marquis pour une hydropisie de poitrine. Moi seul, moi, le docteur Sangro-Moreno[356] j'ai su toucher au but en y reconnaissant l'*anguina polyposa*, si bien décrite par les maîtres de l'art.

« Cependant je n'eus pas plus tôt nommé l'*anguina polyposa* que les ânes bâtés, mes confrères, ont levé les épaules et m'ont tourné le dos comme si je fusse un membre indigne de leur corps. Ah ! sans doute, le docteur Sangro-Moreno n'est pas fait pour figurer avec eux. Les âniers de la Galice et les muletiers de l'Estrémadure, voilà les gens qu'il faudrait pour les conduire et leur faire entendre raison. Mais le ciel est juste : nous avons eu l'année passée une grande mortalité parmi le bétail ; si l'épizootie se manifeste encore cette année-ci, soyez persuadés qu'aucun de mes confrères n'y saurait échapper. Alors le docteur Sangro-Moreno restera maître du champ de bataille et vous, mes chers disciples, vous y viendrez arborer l'étendard de la médecine chimique[357]. Vous avez vu comme j'ai sauvé la jeune Lirias par le seul effet d'un heureux mélange de phosphore et d'antimoine. Les demi-métaux et leurs savantes combinaisons, voilà les remèdes héroïques, propres à combattre et vaincre tous les maux, et non pas les racines et les herbes qui ne sont bonnes qu'à être broutées par les ânes bâtés, mes honorables confrères.

« Mes chers disciples, vous avez été témoins des instances que j'ai faites à la marquise de Valornez pour qu'il me fût seulement permis d'enfoncer la pointe du scalpel dans la trachée-artère de l'illustre marquis, mais séduite par mes ennemis, la marquise n'y voulut jamais consentir. Enfin je me trouve en état de fournir mes preuves. Ah ! s'il était au nombre des choses possibles que l'illustre marquis assistât lui-même à l'ouverture de son propre corps, avec quel plaisir je lui montrerais la matière hydatique et polypeuse prenant ses racines dans les bronches et poussant des rameaux jusque dans le larynx !

« Mais que dis-je ! l'avare Castillan, indifférent au progrès des sciences, nous refuse des choses dont lui-même ne peut faire aucun usage. Si le marquis eût été doué du moindre goût pour la médecine, il nous eût abandonné ses poumons, son foie et tous ses viscères qui ne peuvent plus lui servir. Mais non : il faut qu'au péril de notre vie, nous allions violer les asiles de la mort et troubler la paix des sépulcres.

« N'importe, mes chers disciples. Plus nous rencontrerons d'obstacles et plus nous aurons de gloire à les surmonter. Courage donc et mettons fin à cette grande entreprise. Lorsque vous aurez sifflé trois fois, vos camarades restés de l'autre côté de la muraille passeront les échelles et tout de suite, nous enlèverons l'illustre marquis. On doit se féliciter d'être mort d'une maladie aussi rare, mais plus encore d'être tombé entre les mains de gens habiles qui ont reconnu la maladie et l'ont nommée de son vrai nom. Après-demain nous serons dans le cas de venir chercher ici un personnage illustre mort par l'effet, par l'effet… mais chut ! il ne faut pas tout dire. »

Le docteur ayant achevé son discours, l'un des disciples siffla trois fois et je vis des échelles qu'on passait par-dessus le mur. Ensuite le corps du marquis fut entouré de cordes et passé de l'autre côté. Les spectres le suivirent et les échelles disparurent. Lorsque je ne vis plus personne, je me mis à rire de bon cœur de la peur que j'avais eue.

Mais ici je dois vous rendre compte d'une manière d'ensevelir particulière à quelques couvents de l'Espagne et de la Sicile. On y construit de petits caveaux obscurs où cependant la circulation de l'air devient très vive au moyen de courants ménagés avec art. On dépose dans ces caveaux certains corps que l'on veut conserver ; l'obscurité les préserve des insectes et l'air les dessèche. Au bout de six mois, l'on ouvre le caveau ; si l'opération a réussi, les moines vont en procession en faire compliment à la famille, puis ils mettent au mort un habit de capucin et le placent dans un caveau destiné à des corps présumés saints ou du moins parvenus à un certain degré de béatitude. Dans ces couvents, le convoi n'accompagne les corps que jusqu'à la porte du cimetière où les frères lais viennent les prendre pour en disposer selon les ordres de leurs supérieurs. D'ordinaire c'était le soir qu'on apportait les corps, les supérieurs en délibéraient et la nuit on les portait à leur destination. Beaucoup de corps n'étaient pas susceptibles d'être conservés.

Les capucins voulaient dessécher le corps du marquis de Valornez, ils allaient y procéder lorsque les spectres mirent les fossoyeurs en fuite. Ceux-ci reparurent à la petite pointe du jour, marchant sur la pointe du pied et serrés les uns contre les autres. Leur frayeur fut extrême lorsqu'ils virent que le corps du marquis avait disparu. Ils jugèrent que le diable l'avait emporté. Bientôt après, tous les moines arrivèrent armés de goupillons, aspergeant, exorcisant et braillant à tue-tête. Quant à moi, n'en pouvant plus de sommeil, je me jetai sur la paille et m'endormis aussitôt.

Le lendemain ma première idée fut celle des châtiments dont j'étais menacé. La seconde, celle des moyens de m'y soustraire. Veyras et moi, nous avions tant pillé de garde-manger que les escalades nous étaient devenues familières. Nous savions aussi très bien détacher les barreaux d'une fenêtre et les replacer sans que l'on s'en aperçût. Je me servis d'un couteau que j'avais en poche pour détacher un clou du bois de ma fenêtre. Avec ce clou, j'usai l'enchâssure d'un barreau. J'y travaillai sans relâche jusqu'à midi. Alors le guichet de ma porte s'ouvrit et je reconnus le visage d'un frère lai qui servait dans notre dortoir. Il me passa du pain avec une cruche d'eau et me demanda s'il pouvait m'être utile à quelque chose. Je le priai d'aller de ma part chez le père Sanudo le conjurer de me faire donner des draps avec une couverture, étant juste que je fusse puni, mais non pas que je fusse malpropre. Ce raisonnement fut pris en bonne part : on m'envoya ce que j'avais demandé, on y joignit quelque viande pour me soutenir. Je m'informai de loin de ce que faisait Veyras. J'appris qu'il n'était pas inquiété et je vis avec plaisir qu'on ne cherchait pas des coupables. Je demandai quand ma punition commencerait. Le frère lai me répondit qu'il n'en savait rien, mais que d'ordinaire on laissait trois jours de réflexion. Il ne m'en fallait pas davantage et je fus tout à fait tranquille.

J'employai l'eau qu'on m'avait donnée pour humecter l'enchâssure de mur que je voulais user, et ce travail allait grand train. Le barreau fut entièrement libre dès le matin du second jour. Alors je découpai mes draps et ma couverture, et j'en fis une chaîne qui ne ressemblait pas mal à une échelle de corde. J'attendis la nuit pour effectuer mon évasion. Il était temps d'y songer, car le guichetier m'avertit que le lendemain je devais être jugé par une junte composée de théatins et présidée par un membre du Saint-Office. Vers le soir, on apporta un corps couvert d'un drap noir garni de

riches franges d'argent ; je jugeai que c'était là le grand seigneur dont avait parlé Sangro-Moreno.

Lorsque la nuit fut bien noire et le silence assez profond, je dégageai le barreau, j'attachai l'échelle et j'allais descendre, lorsque les spectres reparurent sur la muraille ; c'étaient, comme vous le jugez bien, les élèves du docteur. Ils allèrent droit au grand seigneur défunt et l'enlevèrent, mais sans toucher au drap noir garni de franges.

Quand ils furent partis, j'ouvris ma fenêtre et je descendis le plus heureusement du monde. Ensuite je me proposai de poser un des brancards contre le mur et de m'en servir en guise d'échelle. Comme j'allais y procéder, j'entendis qu'on ouvrait la porte du cimetière. Je courus me cacher dans le portique, je m'étendis sur le brancard et je me couvris du drap à franges dont je relevai le coin pour voir ce qui allait entrer. D'abord ce fut un écuyer vêtu de noir qui tenait un flambeau d'une main et son épée dans l'autre. Puis venaient des valets en deuil, enfin une dame d'une beauté merveilleuse, couverte de crêpes noirs depuis la tête jusqu'aux pieds. La belle éplorée vint à mon brancard et se jetant à genoux, elle proféra ces paroles lamentables :

— Ô restes adorés du plus aimable des époux ! Que ne puis-je comme une autre Artémise mêler vos cendres à ma boisson[358] ! Elles circuleraient avec mon sang et ranimeraient ce cœur qui n'a jamais battu que pour vous ; mais puisque ma religion ne me permet point de vous servir de sépulcre vivant, je veux au moins vous enlever à la poussière des morts. Je veux arroser tous les jours de mes pleurs les fleurs qui naîtront sur votre tombe où mon dernier soupir nous réunira bientôt.

Après avoir ainsi parlé, la dame se tourna du côté de son écuyer et lui dit :

— Don Diègue, faites enlever le corps de votre maître ; nous l'enterrerons ensuite dans la chapelle du jardin.

Aussitôt quatre valets robustes se chargèrent du brancard et s'ils croyaient porter un mort, ils ne se trompaient guère, car j'étais à moitié mort de frayeur.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de son histoire, on le vint chercher pour les intérêts de la horde. Il nous quitta et nous ne le revîmes plus de la journée.

Fin du second décaméron.

TROISIÈME DÉCAMÉRON[359].

VINGT ET UNIÈME JOURNÉE.

Le séjour de la Sierra Morena était comme on l'a vu un exil pour moi et je le supportais impatiemment. J'aurais voulu être à Madrid, voir le roi que j'allais servir, la compagnie que j'allais commander. Cependant je commençais à me laisser aller aux charmes d'une vie vagabonde. Tant de sites variés, tant d'aspects tout nouveaux pour un habitant des plaines avaient sur moi l'effet de surprises continuelles. Les récits merveilleux du chef et de Rébecca tenaient mon âme dans un état d'attente et de suspension qui la préparait aux impressions qu'on voulait me donner, au mouvement dont on voulait m'agiter. Mes nuits avaient aussi leur féerie. On eût bien voulu me faire croire que les filles du chef bohémien y étaient pour quelque chose, mais j'étais sûr d'être avec les princesses de Tunis bien qu'aucune parole ne les trahît jamais. Il paraît que le chef des Gomelez les avait autorisées à se regarder comme mes épouses, et qu'elles ne voyaient rien que de légitime dans cette union. Sans doute, il eût été pour moi un motif de plus pour m'y refuser, mais je n'étais pas dans l'âge de me montrer casuiste rigoureux, peu de jeunes gens l'eussent été à ma place. En les laissant suivre leur loi, il me parut que je ne dérogeais pas trop à la mienne. Telles étaient les réflexions dont j'occupais mon esprit, lorsqu'on m'annonça que la société était rassemblée dans la grotte ; je ne tardai pas à m'y rendre. On déjeuna ensuite ; le chef reprit en ces termes la suite de son histoire :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Tandis que l'on me portait sur mon brancard, j'avais défait une couture dans le drap noir dont j'étais couvert. Je vis que la dame était montée dans une litière drapée de noir, que son écuyer était à cheval et que mes porteurs se relayaient pour aller plus vite. Nous étions sortis de Burgos par je ne sais

quelle porte et nous marchâmes environ une heure. Après quoi l'on s'arrêta devant un jardin, on y entra et je fus enfin déposé dans un pavillon au milieu d'une salle drapée de noir et faiblement éclairée par la lueur de quelques lampes.

— Don Diègue, dit la dame à son écuyer, retirez-vous, je veux encore pleurer sur ces restes adorés auxquels ma douleur me rejoindra bientôt.

Lorsque la dame fut seule, elle s'assit devant moi et dit :

— Barbare, voilà donc où t'a conduit ton implacable fureur. Tu nous condamnas sans nous entendre ; comment en répondras-tu au tribunal terrible de l'éternité ?

En ce moment, vint une autre femme ; elle avait un poignard à la main et tout l'air d'une furie.

— Où sont, dit-elle, les restes infâmes de ce monstre à figure humaine ? Je veux savoir s'il eut des entrailles, je les veux déchirer, je veux arracher son impitoyable cœur, je veux l'écraser dans mes mains, je veux assouvir ma rage !

Il me parut alors qu'il était temps de me faire connaître. Je me débarrassai de mon drap noir et embrassant les genoux de la femme au poignard, je lui dis :

— Madame, ayez pitié d'un pauvre écolier qui s'est caché sous ce drap mortuaire pour échapper au fouet.

— Petit malheureux, dit la femme au poignard, où donc est le corps du duc de Sidonia ?

— Il est, lui dis-je, entre les mains du docteur Sangro-Moreno ; ses disciples l'ont enlevé cette nuit.

— Juste ciel, dit la femme au poignard, lui seul a reconnu que le duc est mort par le poison. Je suis perdue.

— Ne craignez rien, lui dis-je, le docteur n'osera jamais avouer les enlèvements qu'il fait au cimetière des capucins ; et ceux-ci qui croient que le diable emporte les corps qui disparaissent se garderont bien de convenir que Satan ait acquis autant de pouvoir dans l'enceinte de leur couvent.

Alors la femme au poignard, me regardant d'un air sévère, me dit :

— Et toi, petit malheureux, qui nous répondra de ta discrétion ?

— Madame, lui répondis-je, je dois être aujourd'hui jugé par une junte de théatins, présidée par un membre de l'inquisition. Sans doute ils me

condamneront à recevoir mille coups de fouet. Je vous supplie de vous assurer de ma discrétion en me dérobant à tous les regards.

La femme au poignard, au lieu de me répondre, ouvrit une trappe ménagée dans un coin de la salle et me fit signe d'y descendre. J'obéis et la trappe se referma sur moi.

Je descendis un escalier très obscur qui me conduisit à un souterrain tout aussi sombre. Je heurtai contre un poteau, des chaînes se présentèrent sous ma main, puis mes pieds rencontrèrent une pierre sépulcrale, surmontée d'une croix de métal. Ces tristes objets n'invitaient pas au sommeil, mais j'étais dans l'âge heureux où l'on dort en dépit de tout. Je m'étendis sur le marbre funéraire et je ne tardai pas à m'endormir très profondément.

Le lendemain je vis ma prison éclairée par une lampe allumée dans un autre caveau séparé du mien par des barreaux de fer. Bientôt la femme au poignard parut à la grille pour y déposer une corbeille couverte d'un linge. Elle voulut parler, mais ses pleurs l'en empêchèrent. Elle me fit entendre par signes que ce lieu lui rappelait d'affreux souvenirs. Je trouvai dans sa corbeille d'abondantes provisions et quelques livres. J'étais rassuré contre la fustigation, j'étais sûr aussi de ne voir aucun théatin, et toutes ces considérations firent que ma journée se passa fort agréablement.

Le lendemain ce fut la jeune veuve qui m'apporta la provision. Elle voulut aussi parler, mais elle n'en eut pas la force et se retira sans pouvoir dire un seul mot.

Le jour suivant, elle revint encore ; elle avait sa corbeille sous les bras, et la passa à travers les barreaux de la grille. Le caveau où elle était avait un grand crucifix. Elle se jeta à genoux devant cette image de notre sauveur et fit la prière suivante :

— Ô mon Dieu, sous ce marbre reposent les restes mutilés d'un être doux et tendre. Il a sans doute pris sa place parmi les anges dont il était l'image sur la terre. Sans doute il implore ta clémence pour son barbare meurtrier, pour celle qui vengea sa mort et pour l'infortunée, complice involontaire et victime de tant d'horreurs !

Ensuite là dame continua sa prière à voix basse, mais avec beaucoup de ferveur. Enfin elle se releva, s'approcha de la grille et me dit d'un ton plus calme :

— Dites-moi s'il vous manque quelque chose, et ce que nous pouvons vous faire.

— Madame, lui répondis-je, j'ai une tante appelée Dalanosa. Elle demeure rue des Théatins. Je voudrais bien qu'elle sût que j'existe et que je suis en sûreté.

— Une pareille commission, dit la dame, pourrait nous compromettre. Néanmoins je vous promets de chercher les moyens de tranquilliser votre tante.

— Madame, lui répondis-je, vous êtes la bonté même et l'époux qui fit votre malheur dut sans doute être un monstre.

— Hélas ! dit la dame, quelle erreur est la vôtre : il était le meilleur et le plus sensible des hommes.

Le jour suivant, ce fut la femme au poignard qui m'apporta ma provision. Elle me parut moins affectée ou du moins plus maîtresse d'elle-même.

— Mon enfant, me dit-elle, j'ai moi-même été chez votre tante ; elle paraît avoir pour vous la tendresse d'une mère, et sans doute vous n'avez plus de parents ?

Je lui répondis que j'avais effectivement perdu ma mère et qu'ayant eu le malheur de tomber dans l'encrier de mon père, il m'avait pour toujours banni de sa présence.

La dame voulut avoir une explication de ce que je venais de lui dire. Je lui racontai mon histoire qui parut lui arracher un sourire. Elle me dit :

— Mon enfant, je crois que j'ai ri ; depuis longtemps, cela ne m'était arrivé. J'avais un fils, il repose sous ce marbre où vous êtes assis. Je voudrais le retrouver en vous. J'ai nourri la duchesse de Sidonia, je ne suis qu'une femme du peuple, mais j'ai un cœur qui sait aimer et haïr, et les personnes de ce caractère ne sont jamais à mépriser.

Je remerciai la dame et je l'assurai que j'aurais toujours pour elle les sentiments d'un fils.

Plusieurs semaines se passèrent à peu près de la même manière, les deux dames s'accoutumèrent à moi tous les jours davantage. La nourrice me traitait comme un fils, et la duchesse avec une bienveillance extrême. Elle passait souvent plusieurs heures au souterrain.

Un jour qu'elle paraissait un peu moins triste que de coutume, j'osai lui demander le récit de ses infortunes ; elle se défendit longtemps, enfin elle voulut bien céder à mes instances et s'exprima en ces termes :

Histoire de la duchesse de Medina Sidonia.

Je suis la fille unique de don Emanuel de Val Florida, premier secrétaire d'État, mort depuis peu, honoré des regrets de son maître et, m'a-t-on dit, regretté même dans les cours de l'Europe alliées de notre puissant monarque[360]. Je n'ai connu cet homme respectable que dans les dernières années de sa vie.

Ma jeunesse s'était passée dans les Asturies auprès de ma mère qui, séparée de son époux dans les premières années de son mariage, vivait chez son père, le marquis d'Astorgas[361], dont elle était unique héritière.

J'ignore jusqu'à quel point ma mère mérita de perdre l'affection de son époux, mais je sais que les longues peines de sa vie eussent suffi pour expier les fautes les plus graves. La mélancolie semblait l'avoir pénétrée. Il y avait des larmes dans son regard, de la douleur dans son sourire. Son sommeil même n'était pas exempt de tristesse ; des soupirs et des sanglots en troublaient la tranquillité. Ce n'est pas que la séparation fût entière : ma mère recevait régulièrement des lettres de son époux et lui répondait de même. Elle avait deux fois été le voir à Madrid, mais le cœur de cet époux s'était fermé pour toujours. La marquise avait l'âme aimante et tendre. Elle réunit toutes ses affections sur son père et ce sentiment qu'elle porta jusqu'à l'exaltation mêla quelque douceur à l'amertume de ses longs chagrins.

Pour ce qui me regarde, je serais embarrassée à définir le sentiment que ma mère me portait. Elle m'aimait sans doute, mais on eût dit qu'elle craignait de se mêler de ma destinée. Bien loin de me faire des leçons, à peine osait-elle me donner des conseils. Enfin il faut vous le dire : ayant offensé la vertu, elle ne se croyait plus digne de l'enseigner à sa fille. On laissa donc mon enfance dans une espèce d'abandon qui m'eût privé des avantages d'une bonne éducation, si je n'avais eu près de moi la Girona, d'abord nourrice et devenue ensuite ma gouvernante. Vous la connaissez, vous savez qu'elle a l'âme forte et l'esprit très cultivé. Elle n'a rien négligé pour faire de moi la plus heureuse des femmes, mais une destinée irrésistible l'emporte sur tous ses soins. Pedro Giron[362], mari de ma nourrice, avait été connu par un caractère entreprenant, mais équivoque. Forcé de quitter l'Espagne, il s'était embarqué pour l'Amérique et ne donnait plus de ses nouvelles. La Girona n'avait eu de lui qu'un fils qui était mon

frère de lait. Cet enfant était d'une beauté merveilleuse, ce qui lui fit donner le surnom d'Hermosito[363] qu'il garda pendant tout le court espace de sa vie. Un même lait nous avait nourris, nous avions souvent reposé dans le même berceau. Notre intimité ne fit que croître jusqu'à ma septième année. Alors la Girona crut qu'il était temps d'instruire son fils de la différence des rangs et de la grande distance que le sort avait mise entre lui et sa jeune amie.

Un jour que nous avions eu quelque querelle d'enfant, la Girona appela son fils et, prenant un ton fort sérieux, elle lui dit :

— N'oubliez jamais que mademoiselle de Val Florida est votre maîtresse et la mienne, et que nous sommes seulement les premiers serviteurs de la maison.

Hermosito se le tint pour dit : il n'eut d'autres volontés que les miennes, il mettait même son étude à les deviner et les prévenir. Cet entier dévouement paraissait avoir pour lui des charmes inexprimables et moi, je pris beaucoup de plaisir à le voir m'obéir en toutes choses.

La Girona vit bientôt les dangers de la nouvelle manière d'être qui s'était établie entre nous, et se proposa de nous séparer dès que nous aurions treize années. Ensuite elle n'y pensa plus et tourna son attention vers d'autres objets.

La Girona, comme vous le savez, a l'esprit très cultivé : de bonne heure, elle mit entre nos mains quelques bons auteurs espagnols et nous donna une idée générale de l'histoire ; voulant aussi nous former le jugement, elle nous faisait raisonner nos lectures et nous montrait comment on en pouvait faire le sujet d'utiles réflexions. Il est assez ordinaire aux enfants, lorsqu'ils commencent à étudier l'histoire, de se passionner pour les personnages dont le rôle est le plus brillant. Dans ce cas-là, mon héros devenait aussitôt celui de mon jeune ami, et si j'en changeais, il adoptait aussitôt mon nouvel engouement.

Je m'étais si parfaitement accoutumée à la soumission d'Hermosito que la moindre résistance de sa part m'eût fort étonnée ; mais cela n'était point à craindre et je fus de moi-même obligée de mettre des bornes à mon autorité ou du moins de n'en user qu'avec prudence. Un jour je voulus avoir un coquillage brillant que je voyais au fond d'une eau claire et profonde. Hermosito s'y précipita au même instant et faillit à se noyer. Une autre fois, voulant atteindre un nid dont j'avais envie, une branche se rompit sous lui et

il se fit beaucoup de mal. Depuis lors, je mis de la circonspection à témoigner mes désirs, mais je trouvais qu'il était beau d'avoir un si grand pouvoir et de n'en point user. Ce fut là, si je m'en rappelle bien, mon premier mouvement d'orgueil ; je crois en avoir eu quelques autres depuis.

Ainsi se passa notre treizième année. Le jour qu'Hermosito l'eut finie, sa mère lui dit :

— Mon fils, aujourd'hui nous avons célébré le treizième anniversaire de votre naissance. Vous n'êtes plus un enfant et vous ne pouvez plus être aussi rapproché de Mademoiselle que vous l'avez été jusqu'à présent. Demain vous partirez pour vous rendre en Navarre auprès de votre grand-père.

La Girona n'eut pas plus tôt achevé sa phrase qu'Hermosito donna des marques du plus affreux désespoir. Il pleura, s'évanouit, reprit ses sens pour pleurer encore. Quant à moi, je le consolais plus que je ne partageais sa peine. Je le regardais comme un être tout à fait dépendant de moi, qui pour ainsi dire ne respirait qu'avec ma permission ; je trouvais son désespoir une chose très naturelle, mais je ne croyais point lui devoir le moindre retour. J'étais aussi trop jeune et trop accoutumée à le voir pour que sa merveilleuse beauté pût faire sur moi quelque impression.

La Girona n'était point de ces personnes que l'on pût toucher par des pleurs ; ceux d'Hermosito furent inutiles, il lui fallut partir ; mais au bout de deux jours, son muletier vint d'un air fort affligé nous dire qu'en passant par un bois, il avait pour un instant quitté ses mules et qu'en revenant, il n'avait plus retrouvé le garçon, qu'il avait vainement appelé, puis cherché dans la forêt et qu'apparemment le loup l'avait mangé. La Girona parut moins affligée que surprise.

— Vous verrez, dit elle, que ce petit obstiné nous reviendra.

Elle ne se trompait point : bientôt nous vîmes revenir le jeune fugitif. Il embrassa les genoux de sa mère et lui dit :

— Je suis né pour servir mademoiselle de Val Florida et je mourrai si l'on veut m'éloigner de la maison.

Peu de jours après, la Girona reçut une lettre de son mari qui depuis longtemps ne donnait plus de ses nouvelles. Il informait sa femme de la fortune qu'il avait faite à la Veracruz, et témoignait le désir d'avoir son fils auprès de lui. La Girona, qui voulait à tout prix éloigner Hermosito, ne manqua pas d'accepter la proposition.

Hermosito depuis son retour ne demeurait plus au château ; on l'avait logé dans une ferme que nous avions sur le bord de la mer. Un matin sa mère alla l'y trouver et le força de s'embarquer sur le bateau d'un pêcheur qui s'était engagé de le conduire à bord d'un vaisseau américain. Hermosito pendant la nuit se jeta à la nage et gagna la côte. La Girona le força de se rembarquer encore. C'étaient autant de sacrifices qu'elle faisait à son devoir ; il était aisé de voir combien ils coûtaient à son cœur. Tous les événements que je viens de rapporter s'étaient suivis de très près ; ensuite il en survint de fort tristes. Mon grand-père tomba malade, ma mère, depuis longtemps consumée par une maladie de langueur, confondit son dernier soupir avec celui du marquis d'Astorgas.

Mon père avait tous les jours été attendu dans les Asturies, mais le roi ne put se résoudre à le laisser partir et l'état des affaires ne permettait pas son éloignement. Le marquis de Val Florida écrivit à la Girona dans les termes les plus touchants et lui ordonna de m'amener à Madrid en toute hâte. Mon père avait pris à son service tous les domestiques du marquis d'Astorgas dont j'étais la seule héritière. Ils se mirent en route avec moi et me composèrent un cortège très brillant. La fille d'un secrétaire d'État est d'ailleurs assez sûre d'être bien accueillie d'un bout de l'Espagne à l'autre. Les honneurs que je reçus dans ce voyage contribuèrent, je crois, à faire naître en moi les sentiments ambitieux qui depuis ont décidé de mon sort. J'éprouvais une autre sorte d'orgueil en approchant de Madrid. J'avais vu la marquise de Val Florida aimer, idolâtrer son père, ne respirer, n'exister que pour lui et me traiter avec une sorte de froideur.

À présent, j'allais avoir un père à moi ; je me promettais de l'aimer de toute mon âme, je voulais même contribuer à son bonheur. Cet espoir me rendait fière ; j'oubliais mes quatorze ans, je me croyais une grande personne.

Ces idées flatteuses m'occupaient encore lorsque ma voiture entra dans la porte de notre hôtel. Mon père me reçut au bas de l'escalier et me fit mille tendres caresses. Bientôt un ordre du roi l'appela à la cour. Je me retirai dans mon appartement, mais j'étais fort agitée et je passai la nuit sans dormir.

Le lendemain matin, mon père me fit appeler ; il prenait son chocolat et me fit déjeuner avec lui. Ensuite il me dit :

— Ma chère Éléonore, mon intérieur est triste et mon humeur en est devenue un peu sombre, mais puisque vous m'êtes rendue, j'espère voir désormais des jours plus sereins. Mon cabinet vous sera toujours ouvert : apportez-y quelque ouvrage de femme. J'ai un cabinet plus retiré pour les conférences et le travail secret ; je chercherai, au milieu des affaires, des intervalles pour causer avec vous et j'espère en ces doux entretiens retrouver quelque image du bonheur domestique que j'ai depuis si longtemps perdu.

Après avoir ainsi parlé, le marquis sonna, son secrétaire entra portant deux corbeilles dont l'une renfermait les lettres arrivées ce jour-là, l'autre les lettres arriérées dont on avait retardé l'expédition.

Je fus une heure dans ce cabinet et puis je revins pour celle du dîner. J'y trouvai quelques-uns des amis intimes de mon père, employés comme lui aux affaires les plus importantes. Ils en parlèrent devant moi sans se gêner beaucoup ; à leurs graves entretiens, je mêlai des mots naïfs qui les amusèrent. Je crus m'apercevoir qu'ils intéressaient mon père et mon courage s'en accrut. Le lendemain je me rendis dans son cabinet dès que je sus qu'il y était. Il prenait son chocolat et me dit d'un air satisfait :

— C'est aujourd'hui vendredi, nous aurons des lettres de Lisbonne.

Ensuite il sonna, le secrétaire apporta les deux corbeilles, mon père fouilla d'un air empressé dans celle des nouveautés. Il en tira une lettre qui contenait deux feuilles, l'une chiffrée qu'il remit à son secrétaire, l'autre écrite qu'il se mit à lire lui-même avec un air de complaisance et d'une tendre bienveillance. Tandis qu'il était occupé de cette lecture, j'avais pris l'enveloppe de la lettre et j'en considérais le cachet. Il était enrichi d'une Toison, chargée d'un bonnet ducal[364].

Hélas ! ces pompeuses armoiries devaient un jour être les miennes. Le jour suivant vint la poste de France, et successivement toutes les autres, mais aucune n'intéressa mon père autant que celle de Portugal.

Lors donc que la semaine fut révolue, comme mon père prenait son chocolat, je lui dis :

— C'est aujourd'hui vendredi, nous aurons la poste de Lisbonne.

Le secrétaire entra, je courus fouiller dans la corbeille. J'en tirai la lettre favorite et j'allai la présenter à mon père qui pour m'en récompenser m'embrassa tendrement.

Je répétai le même manège plusieurs vendredis de suite. Ensuite, un jour, je m'enhardis jusqu'à demander à mon père ce que c'était que cette lettre qu'il distinguait de toutes les autres.

— Cette lettre, me répondit-il, est de notre ambassadeur à Lisbonne, du duc de Medina Sidonia[365], mon ami, mon bienfaiteur et plus que tout cela, car je crois de bonne foi que mon existence est attachée à la sienne.

— En ce cas, lui dis-je, cet aimable duc a le droit de m'intéresser et je dois chercher à le connaître ; je ne vous demande pas ce qu'il vous écrit en chiffre, mais je vous prie de me lire la feuille écrite en lettres vulgaires.

Cette proposition parut mettre mon père dans une colère véritable ; il me traita d'enfant gâtée, volontaire et remplie de fantaisies. Il me dit encore d'autres choses fort dures. Ensuite il se radoucit et non seulement il me lut la lettre du duc de Sidonia, mais il m'en fit présent. Je l'ai là-haut et je vous l'apporterai la première fois que je vous verrai.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on vint le chercher pour les intérêts de la horde et nous ne le revîmes plus de la journée.

VINGT-DEUXIÈME JOURNÉE.

Le déjeuner nous rassembla tous d'assez bonne heure. Le chef bohémien se trouvait de loisir et Rébecca le pria de reprendre la suite de son histoire, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

La duchesse m'apporta effectivement la lettre dont elle m'avait parlé la veille, elle était ainsi conçue :

> Le duc de Medina Sidonia au marquis de Val Florida,
>
> Vous trouverez, cher ami, dans la dépêche chiffrée la suite de nos négociations. Ici je veux encore vous parler de la cour dévote et galante où je suis condamné de vivre. Un de mes gens doit porter

cette lettre à la frontière, ce qui fait que je m'étendrai sur ce sujet avec plus de confiance.

Le roi don Pedre[366] continue à faire des couvents le théâtre de ses galanteries. Il a quitté l'abbesse des Ursulines pour la prieure des Visitandines. Sa Majesté veut que je l'accompagne dans ses amoureux pèlerinages, et pour le bien des affaires, il faut m'y prêter. Le roi se tient chez la prieure, séparé d'elle par une grille menaçante qui par un mécanisme secret peut, dit-on, s'abaisser sous la main toute-puissante du monarque.

Nous autres sommes répandus en d'autres parloirs dont les plus jeunes recluses nous font les honneurs. Les Portugais trouvent un extrême plaisir à la conversation des religieuses, qui d'ailleurs n'a guère plus de sens que le ramage des oiseaux en cage à qui elles ressemblent d'ailleurs par la clôture où elles vivent. Mais la touchante pâleur de ces vierges sacrées, leurs dévots soupirs, les tendres applications qu'elles font du langage de la piété, leur demi-naïveté et leurs vagues désirs, voilà sans doute ce qui charme les seigneurs portugais et ce qu'ils ne trouveraient pas chez les dames de Lisbonne.

D'ailleurs tout dans ces retraites porte à l'ivresse de l'âme et des sens. L'air qu'on y respire est embaumé, les fleurs y sont entassées devant les images des saints. L'œil au-delà des parloirs entrevoit des dortoirs solitaires, également parés et parfumés ; les sons de la guitare profane s'y confondent avec les accords des orgues sacrées et couvrent le doux chuchotage de jeunes amants collés aux deux côtés d'une grille[367].

Pour moi, je puis pendant quelques instants me mêler à ces tendres folies, mais ensuite les propos caressants de passion et d'amour ne tardent pas à me rappeler des idées de crime et de meurtre. Je n'ai pourtant jamais commis qu'un meurtre, j'ai tué un ami qui avait sauvé vos jours et les miens. Les belles manières du beau monde ont amené ces événements funestes qui ont flétri ma vie ; j'étais alors dans cet âge d'épanouissement où l'âme s'ouvre au bonheur ainsi qu'à la vertu. Sans doute la mienne se fût ouverte à l'amour, mais ce sentiment ne put naître au milieu de si cruelles

impressions. Je n'entendais pas parler d'amour que je ne visse mes mains teintes de sang.

Cependant je sentais le besoin d'aimer ; ce sentiment qui dans mon cœur fût devenu de l'amour devint une bienveillance générale qui cherchait à se répandre autour de moi. J'aimai mon pays, j'aimai surtout ce bon peuple espagnol, si fidèle à son culte, à ses rois, à sa parole. Les Espagnols me rendaient amour pour amour et la cour trouva que l'on m'aimait trop. Depuis lors dans un exil honorable, j'ai pu servir mon pays, j'ai pu, quoique de loin, faire quelque bien à mes vassaux. L'amour de ma patrie et de l'humanité a rempli mon existence de sentiments assez doux.

Pour ce qui est de cet autre amour dont se fût embelli le printemps de ma vie, quel bien en pourrais-je attendre aujourd'hui ? Je l'ai résolu, je serai le dernier des Sidonia. Je sais que les filles des grands ambitionnent de s'unir à moi, mais elles ignorent que le don de ma main est un dangereux présent. Mon humeur ne peut s'accommoder aux mœurs du jour. Nos pères ont vu dans leurs épouses les dépositaires de leur bonheur et de leur honneur. Le poignard et le poison étaient dans l'antique Castille la punition de l'infidélité. Je suis loin de blâmer mes ancêtres, je ne voudrais pas être dans le cas de les imiter ; et comme je vous l'ai dit, il vaut mieux que ma maison finisse en moi…

Comme mon père était à cet endroit de la lettre, il parut hésiter et ne vouloir pas en continuer la lecture, mais je fis si bien qu'il la reprit et lut ce qui suit :

Je me réjouis avec vous du bonheur que vous trouvez dans la société de l'aimable Éléonore ; la raison à cet âge doit avoir des formes bien séduisantes. Ce que vous en dites me prouve que vous êtes heureux et me rend heureux moi-même…

Je ne pus en entendre davantage, j'embrassai les genoux de mon père. Je faisais son bonheur, j'en étais sûre, j'étais transportée de plaisir. Lorsque ces premiers moments de joie se furent passés, je demandai quel âge avait le duc de Sidonia.

— Il a, me dit mon père, cinq ans de moins que moi, c'est-à-dire trente-cinq. Mais, ajouta-t-il, c'est une de ces figures qui restent longtemps jeunes.

J'étais dans cet âge où les jeunes filles n'ont point encore porté leurs idées sur l'âge des hommes. Un garçon qui n'eût eu comme moi que quatorze ans ne m'eût paru qu'un enfant tout à fait indigne de mon attention. Mon père ne paraissait point vieux et le duc, étant plus jeune que mon père, me semblait devoir être un jeune homme. Ce fut l'idée que j'en pris alors, et dans la suite elle contribua à décider mon sort.

Ensuite je demandai ce que c'étaient que ces meurtres dont parlait le duc. Ici mon père devint très sérieux. Il donna quelques instants à la réflexion et puis il me dit :

— Ma chère Éléonore, ces événements ont un rapport intime avec la séparation que vous avez vu exister entre votre mère et moi. Je ne devrais peut-être pas vous en parler, mais tôt ou tard votre curiosité s'y porterait d'elle-même ; plutôt que de la laisser s'exercer sur un sujet aussi délicat qu'affligeant, j'aime mieux vous en instruire moi-même.

Après ce préambule, mon père me fit l'histoire de sa vie et la commença en ces termes :

Histoire du marquis de Val Florida.

Vous savez que la maison d'Astorgas a fini dans la personne de votre mère. Cette maison et celle de Val Florida étaient les plus anciennes dans les Asturies et le vœu général de la province me destinait la main de mademoiselle d'Astorgas. Accoutumés de bonne heure à cette idée, nous avions pris l'un pour l'autre les sentiments qui peuvent rendre un mariage heureux. Diverses circonstances retardèrent cependant notre union et je ne me mariai que l'âge de vingt-cinq ans finis.

Six semaines après celle de notre noce, je dis à mon épouse que tous mes ancêtres ayant exercé la profession des armes, je croyais que l'honneur me prescrivait de suivre leur exemple et que d'ailleurs il y avait en Espagne beaucoup de garnisons où nous passerions notre temps plus agréablement que dans les Asturies. Madame de Val Florida me répondit qu'elle serait toujours de mon avis dans les choses où je croirais mon honneur intéressé. Il fut donc décidé que je servirais. J'en écrivis en cour et j'obtins une

compagnie de cavalerie dans le régiment de Medina Sidonia. Il était en garnison à Barcelone et c'est là que vous êtes née.

À cette époque, la guerre se faisait encore en Portugal, ou plutôt elle y languissait. La cour de Madrid avait trop de hauteur pour reconnaître les Bragance et pas assez d'énergie pour les déposséder. Don Louis de Haro, plus habile que son oncle Olivarès[368], avait néanmoins une partie de ses défauts ; il était à la vérité moins négligent, moins absorbé dans les intrigues de la cour, mais sa lenteur et son hésitation avaient souvent fait beaucoup de mal. De temps à autre, il faisait entrer un corps en Portugal, mais bientôt il lui paraissait qu'il serait mieux employé ailleurs. On retirait une partie des forces et bientôt le corps lui-même était obligé d'évacuer le sol portugais.

À une de ces époques d'activité, on fit entrer en Portugal un corps de douze mille hommes et notre régiment en faisait partie. Un autre corps devait attaquer les provinces du Nord, et des bandes wallonnes mettre à contribution le petit royaume des Algarves. Les Portugais sacrifièrent habilement les extrémités de leur pays et réunirent leurs forces contre nous. Nous entrâmes du côté de Badajoz et nous marchâmes sur Elvas[369], et bientôt nous trouvâmes les Portugais forts de près de vingt mille hommes. Don Estevan Lara[370], notre général, présenta le combat sans s'être beaucoup informé des forces de l'ennemi. Il eut néanmoins la prudence de former une forte arrière-garde dont notre régiment faisait partie. Sur la fin du jour, on vit paraître des colonnes portugaises de troupes toutes fraîches, et les nôtres furent mises en désordre. En cet instant, un héros nous apparut. Il était dans la fleur de la jeunesse et couvert d'armes éclatantes.

— À moi, dit-il, je suis votre colonel, le duc de Sidonia.

Certes il fit bien de se nommer, car peut-être nous l'eussions pris pour l'ange des batailles ou pour quelque autre prince de l'armée céleste. Son air avait réellement quelque chose de divin. Notre régiment fut comme inspiré et l'enthousiasme se communiqua à tout ce qui composait l'arrière-garde. On fondit sur l'ennemi qui fut aussitôt dispersé. La nuit favorisa la retraite et nous restâmes maîtres du champ de bataille.

J'ai lieu de croire qu'après le duc, ce fut moi qui fis les plus belles actions. Du moins j'en reçus un témoignage très flatteur par l'honneur que me fit mon illustre colonel de me demander mon amitié. De sa part, ce

n'était point un vain compliment : nous devînmes véritablement amis, sans que ce sentiment prît chez le duc aucun caractère de protection ni chez moi quelque teinte d'infériorité. On reproche aux Espagnols une certaine gravité qu'ils mettent dans leurs manières, mais c'est pourtant en évitant la familiarité que nous savons être fiers sans orgueil et respectueux avec noblesse.

Le champ de bataille que nous avions gardé toute la nuit et le jour suivant ne rendait pas nos affaires beaucoup meilleures. L'ennemi s'était formé à trois lieues d'Elvas et comptait nous attaquer de nouveau. Notre général prit une position sur les hauteurs de Bourgo Léon, et les Portugais se décidèrent à envoyer des détachements au secours de leurs provinces du Nord et du Midi.

Alors des révoltes éclatèrent en Catalogne. Don Sanche[371] reçut l'ordre de s'y porter avec la moitié de son corps. En même temps, le roi donna au duc de Sidonia le rang de lieutenant général, et la commission périlleuse de se maintenir à tout prix sur le territoire portugais et d'attendre des secours. Il y a apparence que l'on voulait s'épargner la honte d'une retraite entière. J'ai cependant aussi des raisons de croire que ce projet fut dicté par les ennemis de la maison de Sidonia.

Le duc sentit bien le danger de sa situation : il ne lui restait que cinq mille hommes avec lesquels il se fortifia comme il put. Il me nomma son quartier-maître et je remplis cette charge, j'ose le dire, avec zèle. Lorsque les Portugais furent informés de la diminution de nos forces, ils se rassemblèrent de nouveau et nous entourèrent de manière à ce que nous ne pouvions leur échapper ; néanmoins ils n'osaient pas nous attaquer.

Bientôt la France prit ouvertement sous sa protection les révoltés de Catalogne[372]. On se décida à Madrid à proposer une trêve au Portugal, mais il fallait auparavant dégager le duc. Un courrier espagnol qui eut bien de la peine à parvenir jusqu'à nous, nous informa de l'état des affaires. Mais ce n'était pas tout que d'avoir la permission de quitter notre poste : il fallait passer au travers des Portugais qui avaient détruit les chemins, palissadé la sortie des gorges et armé le peuple des environs. Nous reçûmes des secours d'un côté où nous ne les attendions pas.

Van Berg, colonel des bandes wallonnes, ayant assez désolé le royaume des Algarves, se retirait sur Badajoz[373]. Il apprend la situation du duc, force

de marche, fond sur les lignes portugaises et nous dégage complètement d'un côté. Le duc en profite et dès le lendemain, nous étions à Badajoz sans avoir perdu un canon et seulement trois cents hommes. Les Wallons de Van Berg y entrèrent avec nous.

Dès que nous eûmes pris nos quartiers, le duc vint chez moi et me dit :

— Mon cher Val Florida, le nombre de deux est, je le sais, celui qui convient à l'amitié ; on ne peut le passer sans blesser ses saintes lois, mais je crois que le service éminent que Van Berg nous a rendu mérite une exception. Nous lui devons, je crois, l'offre de votre amitié comme de la mienne, et par là l'admettre en tiers dans le nœud qui nous lie.

Je fus de l'avis du duc qui se rendit chez Van Berg et lui fit des offres d'amitié avec une solennité qui répondait à l'importance qu'il attachait au titre d'ami. Van Berg en parut surpris.

— Monsieur le Duc, lui dit-il, Votre Excellence me fait beaucoup d'honneur, mais j'ai l'habitude de m'enivrer presque tous les jours. Quand par hasard je ne suis pas soûl, je joue le plus gros jeu que je puis. Si Votre Excellence n'a pas les mêmes habitudes, je ne crois pas que notre liaison puisse être de quelque durée.

Cette réponse déconcerta le duc, mais elle le fit rire. Il assura Van Berg de toute son estime et lui promit de s'employer à la cour pour qu'il fût récompensé d'une manière éclatante. Mais Van Berg voulait des récompenses lucratives. Le duc partit pour Madrid : il obtint pour notre libérateur la baronnie de Deulen, située dans l'arrondissement de Malines[374] , on me donna le grade de lieutenant-colonel, enfin nous fûmes tous récompensés. Le duc désirait avoir la charge de colonel général de cavalerie. On lui en promit la survivance. En conséquence il se proposa de passer l'hiver à Badajoz, d'y exercer son régiment et de connaître à fond le service de cette arme. Quant au commandement de son petit corps, il le remit au commandant de la province, plus ancien lieutenant général que lui.

Chacun s'arrangea donc pour passer l'hiver à Badajoz[375]. Madame de Val Florida vint m'y joindre ; elle aimait le monde et je me fis un plaisir d'ouvrir ma maison aux principaux officiers de l'armée. Mais le duc et moi, nous prenions peu de part au tumulte de la société : des occupations sérieuses remplissaient tous nos moments. La vertu du jeune Sidonia était son idole, le bien public sa chimère. Nous faisions une étude particulière de

la constitution de l'Espagne et beaucoup de plans pour sa prospérité future ; pour rendre les Espagnols heureux, nous voulions d'abord leur faire aimer la vertu et ensuite les détacher de leur intérêt, ce qui nous paraissait très facile. Nous voulions aussi ranimer l'antique esprit de chevalerie. Un Espagnol devait être aussi fidèle à son épouse qu'au roi et chacun devait avoir un frère d'armes. Moi, j'étais déjà celui du duc. Nous n'étions pas éloignés de croire que le monde s'entretiendrait un jour de notre amitié et qu'à notre exemple, les âmes honnêtes se prenant ainsi par deux rendraient à l'avenir les chemins de la vertu plus faciles et plus sûrs.

Ma chère Éléonore, j'aurais honte de vous parler de ces folies, mais depuis longtemps on a fait l'observation : les jeunes gens qui ont donné dans les travers de l'enthousiasme peuvent ensuite devenir des hommes utiles et grands ; au contraire les jeunes Catons[376], refroidis encore par l'âge, ne peuvent plus s'élever au-dessus des stricts calculs de l'intérêt. Leur âme rétrécit leur esprit et les rend tout à fait incapables des conceptions qui constituent l'homme d'État ou l'homme utile à ses semblables. Cette règle souffre peu d'exceptions.

Ainsi livrant notre imagination à de vertueux écarts, le duc et moi, nous espérions réaliser en Espagne les règnes de Saturne et de Rhée, mais pendant ce temps-là, Van Berg y ramenait réellement l'âge d'or[377]. Il avait vendu sa baronnie de Deulen à un livrancier de l'armée appelé Walter Wandyk[378], et en avait tiré cent soixante mille piastres fortes et en espèces sonnantes[379]. Alors il avait déclaré et s'était engagé sur sa parole d'honneur non seulement de dépenser tout cet argent pendant les deux mois de notre quartier d'hiver, mais encore de faire dix mille piastres de dettes. Notre prodigue Flamand trouva ensuite que pour satisfaire à sa parole, il lui fallait dépenser environ cinq mille cinq cents piastres par jour, ce qui n'était pas très facile dans une ville comme Badajoz. Il craignit de s'être avancé trop légèrement ; on lui représenta qu'il pouvait employer une partie de son argent à secourir les misérables et faire des heureux, mais Van Berg rejeta cette idée : il disait qu'il s'était engagé à dépenser et non pas à donner, et que sa délicatesse ne lui permettait point de détourner pour des bienfaits la moindre partie de cet argent. Son jeu même n'y pouvait entrer, car il avait la chance de gagner, et l'argent perdu n'était pas de l'argent dépensé.

Un si cruel embarras parut affecter Van Berg ; il eut quelques jours l'air préoccupé. Il trouva un biais qui lui parut mettre son honneur à couvert : il rassembla tout ce qu'il put trouver de cuisiniers, musiciens, comédiens et d'autres personnes d'une profession encore plus joyeuse. Il donnait de grands repas le matin, bal et comédie le soir, et des cocagnes devant la porte de son hôtel, et si, malgré tous ses soins, on n'avait pu dépenser les cinq mille cinq cents piastres, il faisait jeter le restant par la fenêtre, disant qu'une pareille action ne dérogeait point à la prodigalité.

Lorsque Van Berg eut ainsi mis sa conscience en repos, il reprit toute sa gaieté. Il avait beaucoup d'esprit naturel et en mettait infiniment à défendre ses bizarres travers sur lesquels on l'attaquait partout. Ce plaidoyer auquel il s'était souvent exercé donnait à sa conversation quelque chose de brillant et le distinguait surtout de nous autres Espagnols qui avons tous beaucoup de réserve et de sérieux.

Van Berg venait souvent chez moi, aussi bien que les autres officiers de distinction, mais il venait aussi dans les moments où je n'y étais pas. Je le savais et n'en pris point d'ombrage. J'imaginais qu'un excès de confiance lui persuadait qu'il était le bienvenu partout et à toutes les heures. Le public fut plus clairvoyant et des bruits injurieux à mon honneur ne tardèrent pas à se répandre ; je les ignorais, mais le duc en était informé. Il savait combien j'étais attaché à mon épouse, et l'amitié qu'il avait pour moi le faisait souffrir à ma place.

Un matin le duc se rendit chez madame de Val Florida, se jeta à ses genoux, la conjura de ne point oublier ses devoirs et de ne plus voir Van Berg dans les moments où elle serait seule. Je ne sais trop ce qu'on lui répondit, mais Van Berg y passa la matinée et sans doute fut informé des vertueuses exhortations qu'on avait faites à madame de Val Florida.

Le duc se rendit chez Van Berg avec l'intention de lui parler sur le même ton et de le ramener à des sentiments plus conformes à la vertu. Il ne le trouva point chez lui et revint dans l'après-dînée. Sa chambre était remplie de monde, mais Van Berg était seul, assis à une table de jeu et remuant des dés dans un cornet. Je m'y trouvais aussi et je causais avec un jeune Fonsèque[380], beau-frère du duc, époux chéri d'une sœur que le duc chérissait.

Sidonia aborda Van Berg d'un ton amical et lui demanda en riant des nouvelles de sa dépense.

Van Berg lui jeta un regard plein de courroux et dit :

— Je fais de la dépense pour recevoir mes amis et non pas les malhonnêtes gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

— Est-ce moi, dit le duc, qu'on peut appeler un malhonnête homme ? Van Berg, rétractez ce propos.

— Je ne me rétracte point ! dit Van Berg.

— Non, dit le duc, vous avez sauvé mon honneur et celui de l'Espagne, mon bras se refuse à vous ôter la vie.

Van Berg prononça le mot de lâche. Le duc lui jeta son gant au visage en lui disant :

— À outrance.

La salle était remplie des amis de Van Berg qui en avait réellement plus que nous ; il se fit une grande rumeur. Il était alors d'usage dans les duels d'avoir beaucoup de secondants qui se battaient entre eux pendant le combat des principaux adversaires ou même après. Fonsèque et moi, nous fûmes les deux secondants du duc et nous eûmes chacun deux secondants. Van Berg prit de son côté six Flamands. On alla sur les bords du Guadiana dans une plaine très propre à ce genre de combat.

Van Berg reçut un coup mortel ; deux Flamands voulurent le venger, mais selon l'usage établi, il fallait d'abord qu'ils nous eussent mis hors de combat, le duc, Fonsèque et moi[381]. C'est ce qu'ils firent : Fonsèque fut tué et je fus dangereusement blessé. Sidonia tua nos deux adversaires et ne reçut qu'une légère blessure. Les autres secondants se battirent entre eux. Un seul resta en état de se mesurer avec le duc qui le jeta sur le carreau. On enterra les uns, on porta les autres dans leur lit ; et le duc, le seul qui fut en état de marcher, était le plus à plaindre : il imaginait sa sœur chérie lui reprochant la mort de son époux, moi mourant, tout cela par zèle, pour la réputation de mon épouse qu'il avait à jamais perdue.

Van Berg était donc mort et j'étais mourant. Je fus pourtant sauvé. Votre mère, en me soignant, avait répandu beaucoup de larmes que j'attribuais à l'intérêt qu'elle prenait à mes jours. Mais lorsque je fus guéri, ses larmes ne tarissaient point et je ne savais plus à quoi les attribuer. J'ignorais aussi ce qui avait pu donner lieu à la querelle du duc et de Van Berg, et je me tuais à

le demander à tout le monde. Enfin quelqu'un de charitable eut pitié de moi et m'instruisit de tout ce que j'aurais voulu ignorer. Je m'étais persuadé, je ne sais sur quel fondement, que ma femme ne pouvait aimer que moi. Je fus plusieurs jours avant de pouvoir me convaincre du contraire ; enfin quelques circonstances m'ayant donné de nouvelles lumières, j'allai chez madame de Val Florida et je lui dis :

— Madame, on m'écrit que votre père est malade, je crois qu'il serait convenable que vous fussiez auprès de lui. Votre fille d'ailleurs demande vos soins et c'est en Asturies que vous devez vivre désormais.

Madame de Val Florida baissa les yeux et reçut son arrêt avec résignation ; vous savez comment nous avons vécu depuis. Votre mère avait mille qualités estimables, et même des vertus auxquelles j'ai toujours rendu justice[382]…

La guerre recommença au printemps et nous la fîmes en gens d'honneur, mais non plus avec le même cœur qu'auparavant. Nous avions ressenti les premières atteintes du malheur. Le duc avait eu beaucoup d'estime pour le courage et les talents militaires de Van Berg. Il se reprocha ce zèle outré pour mon repos, qui l'avait troublé d'une manière aussi cruelle. Il apprit qu'il ne suffisait pas de faire le bien et qu'il fallait encore savoir le faire[383]. Quant à moi, comme bien des époux, je renfermais mes douleurs et je les ressentais d'autant plus vivement. Nous ne faisions plus de projets pour la prospérité de l'Espagne.

Enfin don Louis de Haro conclut la fameuse paix des Pyrénées. Le duc prit le parti de voyager : nous vîmes ensemble l'Italie, la France, l'Angleterre. À notre retour, mon noble ami entra dans le Conseil de Castille et je fus fait rapporteur du même Conseil.

Les voyages et quelques années de plus avaient mûri l'esprit du duc. Non seulement il était revenu des vertueux écarts de sa jeunesse, mais il avait acquis infiniment de prudence. Le bien public n'était plus sa chimère, il était encore sa passion ; mais il savait qu'on ne peut le faire tout à la fois, qu'il faut y préparer les esprits et cacher soigneusement ses moyens et son but. Sa circonspection était telle qu'il semblait au Conseil n'avoir jamais un avis à lui et suivre ceux des autres. C'était lui cependant qui les avait inspirés. Le soin que le duc prenait de cacher ses talents et d'en dérober la connaissance ne servait qu'à les faire ressortir davantage. Les Espagnols le devinèrent et

l'aimèrent, et la cour en conçut de la jalousie. On offrit au duc l'ambassade de Lisbonne ; il vit bien qu'on ne lui permettrait pas de refuser, il accepta, mais à condition que je serais secrétaire d'État. Depuis je ne l'ai plus vu, mais nos cœurs sont restés unis.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de son récit, on l'appela pour les intérêts de la horde et nous ne le revîmes plus de la journée[384].

VINGT-TROISIÈME JOURNÉE.

On se rassembla d'assez bonne heure et le Bohémien se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de son histoire :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

La duchesse de Sidonia, après m'avoir conté l'histoire de son père, fut ensuite plusieurs jours sans venir et ce fut la Girona qui m'apporta la corbeille. Elle m'apprit aussi que mon affaire était arrangée grâce à mon grand-oncle, le théatin fray Bartholomeo Santez. Dans le fond, on était bien aise que je fusse échappé. Le décret du Saint-Office ne parlait que d'imprudence et d'une pénitence de deux ans ; on ne m'avait même désigné que par les premières lettres de mon nom. La Girona me dit de la part de ma tante Dalanosa que j'eusse à me cacher pendant ces deux années et qu'elle se rendrait à Madrid où elle s'occuperait des revenus de la *quinta*, c'est-à-dire de la ferme dont les revenus m'étaient assignés.

Je demandai à la Girona si elle pensait que je dusse passer ces deux années dans le souterrain où j'étais. Elle me répondit que ce serait le plus sûr et que d'ailleurs sa sûreté à elle demandait des précautions.

Le lendemain ce fut la duchesse qui vint et j'en fus charmé parce que je l'aimais mieux que son altière nourrice. Je voulais aussi savoir la suite de son histoire ; je la lui demandai et elle la reprit en ces termes :

Suite de l'histoire de la Duchesse de Sidonia.

Je remerciai mon père de la confiance qu'il m'avait témoignée en me faisant part des événements les plus remarquables de sa vie ; et le vendredi suivant, je lui remis encore la lettre du duc de Sidonia. Il ne me la lut point, non plus que toutes celles qu'il reçut depuis, mais il me parlait souvent de son ami et je voyais que nulle conversation ne pouvait l'intéresser autant.

Quelque temps après, j'eus la visite d'une dame, veuve d'un officier. Son père était né vassal du duc et elle réclamait un fief relevant du duché de Sidonia. Il ne m'était jamais arrivé d'accorder ma protection ; je fus flattée de l'occasion qui s'en présentait. Je fis un mémoire où je déduisis les droits de la veuve avec beaucoup de précision et de clarté, je le portai à mon père qui en fut content et l'envoya au duc ; j'avais prévu qu'il le ferait. Le duc fit droit aux prétentions de la veuve et m'écrivit une lettre toute remplie de compliments sur ma raison supérieure à mon âge. En effet je ne négligeais rien pour cultiver et mon esprit et ma raison ; J'y étais aidée par les lumières de la Girona qui en a infiniment. Deux années se passèrent ainsi.

J'avais seize ans faits lorsqu'un jour que j'étais chez mon père, j'entendis du bruit dans la rue et comme les acclamations d'un peuple attroupé. Je courus à la fenêtre, je vis beaucoup de peuple en tumulte et comme conduisant en triomphe un carrosse doré sur lequel je reconnus les armes de Sidonia.

Une foule d'hidalgos et de pages se précipitèrent aux portières et je vis sortir du carrosse un homme de la figure la plus avantageuse. Il était en habit castillan que notre cour venait d'abandonner, c'est-à-dire qu'il avait la fraise, le manteau court, le panache, et ce qui relevait encore la beauté de ce costume était la Toison enrichie de brillants qui brillaient sur sa poitrine.

— Ah ! c'est lui, s'écria mon père, je savais bien qu'il viendrait.

Je me retirai dans mon appartement et je ne vis le duc que le lendemain, mais ensuite je le vis tous les jours, car il ne quittait pas la maison de mon père.

Le duc avait été rappelé pour des affaires très importantes. Il s'agissait de calmer une fermentation que de nouveaux impôts avaient produite dans l'Aragon. Ce royaume a des constitutions particulières, entre autres celle des *ricos-hombres* qui répondait autrefois à ce que la Castille appelait grands. Les Sidonia étaient les plus anciens entre les *ricos-hombres*, ce qui aurait suffi au duc pour avoir une grande considération, mais il était chéri pour ses qualités personnelles. Le duc se rendit à Saragosse et sut concilier les

intérêts de la cour avec le vœu de la nation[385]. On lui donna le choix d'une récompense ; il demanda la permission de respirer quelque temps l'air de la patrie.

Le duc, ayant beaucoup de franchise dans le caractère, ne cachait point le plaisir qu'il trouvait à s'entretenir avec moi, et nous étions presque toujours ensemble, tandis que les autres amis de mon père décidaient des affaires de l'État.

Sidonia m'avoua son penchant à la jalousie et quelquefois même à la violence ; en général il me parlait presque toujours de lui-même ou de moi, de moi ou de lui, et lorsque ce genre de conversation s'établit entre un homme et une femme, les rapports ne tardent pas à devenir plus intimes. Je n'éprouvai donc pas une grande surprise, lorsqu'un jour mon père m'appela dans son cabinet et m'apprit que le duc me demandait en mariage. Je lui répondis que je ne lui demandais point de temps pour y réfléchir parce que prévoyant que le duc pourrait porter un vif intérêt à la fille de son ami, j'avais à l'avance réfléchi sur son caractère et sur la différence de nos âges.

— Mais, ajoutai-je, les grands en Espagne se marient entre eux. De quel œil verront-ils notre union ? Ils pourraient aller jusqu'à refuser de tutoyer le duc, ce qui est le premier signe de leur malveillance.

— C'est, me dit mon père, une objection que j'ai faite au duc. Il m'a répondu qu'il voulait seulement avoir votre consentement et que le reste était son affaire.

Sidonia n'était pas loin ; il parut avec un air timide qui contrastait avec sa fierté naturelle. J'en fus touchée et mon consentement ne se fit pas beaucoup attendre. Je fis ainsi deux heureux, car mon père l'était au-delà de ce que je puis vous dire. La Girona était folle de joie.

Le lendemain le duc fit inviter à dîner tous les grands qui se trouvaient à Madrid. Lorsqu'ils furent rassemblés, il les fit asseoir et leur tint ce discours :

— D'Albe, je m'adresse à toi, te regardant comme le premier d'entre nous ; non pas que ta maison soit plus illustre que la mienne, mais par respect pour le héros dont tu portes le nom[386]. Un préjugé qui nous honore veut que nous choisissions nos épouses parmi les filles des grands, et sûrement je mépriserais celui d'entre nous qui se mésallierait par l'amour des richesses, ou bien entraîné dans quelque penchant licencieux. Le cas

que je vous propose est bien différent. Vous savez que les Asturiens se disent « nobles comme le roi et un peu davantage[387] ». Quelque exagérée que soit cette expression, leurs titres étant pour la plupart antérieurs aux Maures, ils ont le droit de se regarder comme les meilleurs gentilshommes de l'Europe. Eh bien ! le plus pur sang des Asturies coule dans les veines d'Éléonore de Val Florida ; elle y réunit les plus rares vertus. Je soutiens qu'une pareille alliance ne peut qu'honorer la maison d'un grand d'Espagne. Si quelqu'un est d'un avis différent, qu'il relève ce gant que je jette au milieu de l'assemblée.

— Je le relève, dit le duc d'Albe, mais c'est pour te le rendre et pour te faire mon compliment sur une union aussi belle.

Ensuite il l'embrassa et tous les grands en firent autant. Mon père, en me rendant compte de cette scène, me dit d'un air assez triste :

— Voilà mon ancien Sidonia avec sa chevalerie. Ma chère Éléonore, garde-toi de l'offenser !

Je vous ai avoué que j'avais dans le caractère quelque disposition à l'orgueil, mais cet amour altier des grandeurs me quitta sitôt qu'il fut satisfait. Je devins duchesse de Sidonia et mon cœur se remplit des sentiments les plus doux. Le duc était dans son intérieur le plus aimable des mortels parce qu'il en était le plus aimant ; il avait une bonté constante, une bienveillance inépuisable, une tendresse de tous les moments, et son âme angélique se peignait dans tous ses traits. Quelquefois seulement s'ils étaient altérés par quelque mouvement sévère, ils prenaient un caractère effrayant et me faisaient frissonner. Mais peu de chose avait le pouvoir de fâcher Sidonia et tout en moi pouvait le rendre heureux. Il aimait à me voir agir, à m'entendre parler ; il devinait mes moindres pensées. Je crus qu'il ne pouvait m'aimer davantage, mais la naissance d'une fille accrut encore son amour et mit le comble à notre bonheur.

Le jour que je fus relevée de couches, la Girona me dit :

— Ma chère Éléonore, vous êtes femme, mère heureuse, vous n'avez plus besoin de moi et mon devoir m'appelle en Amérique.

Je voulus la retenir.

— Non, me dit-elle, ma présence y est nécessaire.

La Girona partit et emporta avec elle tout ce que j'avais eu jusqu'alors de bonheur. Je vous ai dépeint cette courte époque de félicité céleste qui ne pouvait durer, parce qu'apparemment tant de bien n'est pas fait pour cette vie. Je n'ai pas aujourd'hui la force de vous raconter mes infortunes. Adieu, jeune ami, vous me verrez demain[388].

VINGT-QUATRIÈME JOURNÉE.

On se rassembla de bonne heure et le chef bohémien reprit en ces termes la suite de son récit :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Le récit de la jeune duchesse m'avait beaucoup intéressé ; je désirais en savoir la suite et comment tant de félicité avait pu se changer en des malheurs affreux. Tout en y rêvant, je songeais aussi au propos de la Girona qui pensait que je dusse rester deux ans dans le caveau. Ce n'était nullement mon compte et je préparai des moyens d'évasion. La duchesse m'apporta mes provisions. Elle avait les yeux rouges et paraissait avoir beaucoup pleuré ; elle me dit pourtant qu'elle se croyait assez de force pour me faire l'histoire de ses malheurs, ce qu'elle fit en ces termes :

Suite de l'histoire de la Duchesse de Sidonia.

Je vous ai dit que la Girona avait eu près de moi l'emploi de *dueña mayor*. J'eus à sa place une certaine doña Mencia, femme de trente ans encore assez belle, dont l'esprit n'était pas sans quelque culture, ce qui lui mérita d'être quelquefois admise dans notre société. Dans ces moments-là, elle se conduisit comme si elle eût été amoureuse de mon mari. Je ne faisais qu'en rire et lui n'y faisait aucune attention. D'ailleurs la Mencia cherchait à me plaire, surtout à me connaître. Souvent elle mettait la conversation sur des sujets assez gais, ou bien elle m'entretenait des aventures de la ville, et plus d'une fois je fus obligée de lui imposer silence.

J'avais nourri ma fille et j'eus le bonheur de la sevrer avant les événements dont il me reste à vous entretenir. Mon premier malheur fut la

mort de mon père ; attaqué d'une maladie aiguë et violente, il expira dans mes bras, me bénissant et prévoyant peu tout ce qui nous allait arriver. Il y eut des révoltes en Biscaye[389]. Le duc y fut envoyé et je l'accompagnai jusqu'à Burgos. Nous avons des terres dans toutes les provinces de l'Espagne et des maisons dans toutes les villes. Mais les Sidonia n'avaient à Burgos qu'une maison de plaisance, située à une lieue de la ville, et c'est celle où vous êtes aujourd'hui. Le duc m'y laissa avec toute sa suite et partit pour sa destination. Un jour, en rentrant chez moi, je trouvai du bruit dans ma cour ; on me dit qu'on avait trouvé un voleur qu'on avait assommé d'un coup de pierre à la tête, mais que c'était un jeune homme si beau qu'il ne s'était jamais rien vu de pareil. Quelques valets l'apportèrent à mes pieds et je reconnus Hermosito.

— Oh ! ciel, m'écriai-je, ce n'est point un voleur, c'est un garçon d'Astorgas élevé chez mon grand-père.

Puis me tournant du côté du majordome, je lui dis de prendre ce jeune homme chez lui et d'en avoir le plus grand soin. Je crois même avoir dit qu'il était fils de la Girona, mais je ne m'en rappelle pas très bien.

Le lendemain dona Mencia me dit que le jeune homme avait la fièvre et que dans le délire il parlait beaucoup de moi en termes très passionnés. Je dis à la Mencia que si elle continuait à me tenir de pareils propos, je la ferais chasser.

— Nous verrons, me dit-elle.

Je lui ordonnai de ne plus reparaître devant moi.

Le lendemain elle fit demander sa grâce, vint se jeter à mes pieds et je lui pardonnai. Huit jours après, comme j'étais seule, je vis entrer la Mencia, soutenant Hermosito dont la faiblesse paraissait extrême.

— Vous m'avez ordonné de venir ? me dit-il d'une voix éteinte.

Je regardai la Mencia d'un air surpris, mais je ne voulais pas faire de peine au fils de la Girona et je lui fis approcher une chaise à quelques pas de moi.

— Mon cher Hermosito, lui dis-je, votre mère n'a jamais prononcé votre nom devant moi et je désire savoir ce qui vous est arrivé depuis notre séparation.

Hermosito avait de la peine à parler, cependant il fit un effort et s'exprima en ces termes :

Histoire d'Hermosito Giron.

Lorsque je vis notre navire à la voile, je perdis tout espoir de regagner le rivage de ma patrie et je déplorai la sévérité que ma mère avait mise à me bannir, sans pouvoir en comprendre les motifs. On m'avait dit que j'étais votre serviteur, et je vous servais avec tout le zèle dont j'étais capable. Je ne vous avais jamais désobéi.

— Pourquoi donc, me disais-je, me chasser comme si j'eusse commis les fautes les plus graves ?

Plus j'y pensais et moins je pouvais le comprendre. Le cinquième jour de notre navigation, nous nous trouvâmes au milieu de l'escadre de don Fernand Arudez[390]. On nous cria de passer à l'arrière du vaisseau amiral. Sur un balcon doré et pavoisé de mille couleurs, je vis don Fernand, richement décoré des chaînes de plusieurs ordres. Les officiers l'entouraient avec l'air du respect. Il avait un porte-voix à la main. Il nous fit plusieurs questions sur nos rencontres en mer, et puis nous ordonna de faire route. Lorsque nous eûmes passé, le capitaine me dit :

— Voilà un marquis, et pourtant il a commencé comme ce mousse qui balaye la cabine.

Comme Hermosito en était à cet endroit de sa narration, il jeta plusieurs fois les yeux sur la Mencia avec un air d'embarras. Je crus comprendre qu'il craignait de s'expliquer devant elle, et je lui dis de sortir. Je ne consultai en cela que mon amitié pour la Girona et l'idée d'être soupçonnée ne me vint point à l'esprit. Lorsque la Mencia fut sortie, Hermosito continua en ces termes :

Je crois, Madame, qu'en puisant ma première nourriture aux mêmes sources que vous, il s'est formé en moi une âme sympathique qui ne peut penser qu'à vous et par vous, et qui vous rapporte tout ce qui la touche. Le capitaine me dit que don Fernand était devenu marquis, ayant commencé par être mousse. Je me rappelai que vous étiez marquise ; il me parut que rien n'était plus beau que de devenir marquis, et je demandai comment s'y était pris don Fernand. Le capitaine m'expliqua qu'il avait monté de grade en grade et s'était distingué par des actions éclatantes. Dès ce moment, je

résolus de me faire matelot et je m'exerçai à monter dans les manœuvres. Le capitaine, qui s'était chargé de moi, s'y opposa tant qu'il put, mais je lui résistai et j'étais déjà assez bon marin lorsque nous arrivâmes à la Veracruz.

Mon père avait sa maison sur le bord de la mer ; nous y allâmes en chaloupe. Mon père me reçut, entouré d'une troupe de jeunes filles mulâtres qu'il me fit embrasser les unes après les autres. Elles dansèrent, m'agacèrent de cent façons, et la soirée se passa à faire mille folies.

Le lendemain le corrégidor de la Veracruz fit dire à mon père que lorsqu'on avait une maison montée comme la sienne, on ne gardait pas son fils chez soi et qu'il eût à m'envoyer au collège des Théatins. Mon père obéit quoique à regret.

Je trouvai au collège un père recteur qui, pour nous encourager à l'étude, nous disait souvent que le marquis de Campo-Salez, alors second secrétaire d'État, avait aussi commencé à n'être qu'un pauvre étudiant, et qu'il ne devait sa fortune qu'à son application[391]. Voyant qu'on pouvait aussi devenir marquis par cette voie, j'étudiai pendant deux ans avec beaucoup d'ardeur.

Le corrégidor de la Veracruz fut changé ; son successeur avait des principes moins rigides, mon père crut pouvoir hasarder de me reprendre chez lui. Je me trouvai de nouveau exposé à la pétulance des jeunes mulâtres que mon père encourageait de mille manières. Ces folies étaient loin de me plaire. Cependant elles m'avertirent de mille choses que j'avais ignorées jusqu'alors, et je compris enfin pourquoi l'on m'avait éloigné d'Astorgas.

Alors aussi se fit en moi la plus funeste révolution. Des sentiments nouveaux se développant en mon âme y réveillèrent le souvenir des jeux de mon premier âge, l'idée de ce bonheur que j'avais perdu, des jardins d'Astorgas où je courais avec vous, la mémoire confuse de mille témoignages de votre bonté. Trop d'ennemis à la fois vinrent assiéger ma faible raison ; elle n'y put résister, non plus que ma santé. Les médecins dirent que j'avais une fièvre lente. Quant à moi, je ne me croyais point malade ; mais le désordre de mes sens en vint au point que souvent je croyais voir des objets qui n'étaient point devant mes yeux et qui n'avaient aucune réalité. C'était vous, Madame, que mes visions présentaient le plus souvent à mon imagination égarée, non telle que vous êtes aujourd'hui, mais

telle à peu près que je vous avais quittée. La nuit, m'éveillant en sursaut, vous me sembliez percer l'ombre et m'apparaître brillante et radieuse. Si je sortais, les bruits dans la campagne me semblaient répéter votre nom. Quelquefois il me paraissait que vous aviez traversé la plaine devant mes yeux et si je les levais vers le ciel pour lui demander la fin de mon tourment, je voyais encore votre image empreinte dans les airs.

J'avais observé que je souffrais moins dans une église et surtout la prière me donnait du soulagement. Je finis par passer des journées entières dans ces asiles de la dévotion. Un religieux blanchi dans les exercices de la pénitence, m'aborda un jour et me dit :

— Ô mon fils, ton âme est pleine d'un immense amour qui n'est point fait pour ce monde. Viens dans ma cellule, je te montrerai les chemins du paradis.

Je le suivis ; je vis chez lui des cilices, des haires et d'autres instruments de martyre qui ne m'effrayèrent pas beaucoup : ce que je souffrais était bien une autre peine. Le religieux me lut quelques passages de la vie des saints. Je lui demandai la permission d'emporter le livre et j'y lus toute la nuit. Ma tête se remplit d'idées toutes nouvelles : je vis en songe les cieux ouverts et des anges qui véritablement vous ressemblaient tous un peu.

On sut alors à la Veracruz votre mariage avec le duc de Sidonia. Depuis longtemps je nourrissais l'idée de me consacrer à la vie religieuse. Je mettais ma félicité à prier jour et nuit pour votre bonheur dans ce monde et votre salut dans l'autre. Mon pieux instituteur me dit que le relâchement était grand dans les couvents de l'Amérique et qu'il me conseillait de faire mon noviciat dans un couvent de Madrid.

J'annonçai ma résolution à mon père ; il avait toujours vu ma dévotion avec déplaisir, mais n'osant pas m'en détourner ouvertement, il me pria d'attendre au moins ma mère qui devait arriver dans peu. Je lui dis que je n'avais plus de parents sur la terre et que le ciel était ma famille. Il n'eut rien à me répondre. Ensuite j'allai chez le corrégidor qui loua mon dessein et me fit embarquer sur le premier vaisseau. En arrivant à Bilbao, j'appris que ma mère s'était embarquée pour l'Amérique. Mes lettres d'obédience étaient pour Madrid. J'en pris le chemin. En passant à Burgos, je sus que vous habitiez dans les environs de cette ville. Je voulus vous voir encore une fois avant de quitter le monde. Il me semblait qu'après vous avoir vue, je prierais pour votre salut avec plus de ferveur.

Je pris donc le chemin de votre maison de plaisance, j'entrai dans la première cour et je me proposai d'y chercher quelque ancien domestique, de ceux que vous aviez à Astorgas, car je savais qu'ils vous avaient suivie. Je voulais me faire connaître au premier qui passerait et le prier de me placer de manière à ce que je pusse vous voir lorsque vous monteriez dans votre carrosse, car je voulais vous voir et non pas me présenter à vous.

Il ne passa que des inconnus et je commençais à me trouver embarrassé de ma personne. J'entrai dans une chambre absolument vide, ensuite je crus voir passer quelqu'un de connaissance, je sortis et je fus renversé d'un coup de pierre… Mais je vois, Madame, que mon récit vous a fait une vive impression…

Je puis vous assurer, me dit la duchesse, que le pieux délire d'Hermosito ne m'avait inspiré que de la pitié ; mais lorsqu'il avait parlé des jardins d'Astorgas, des jeux de mon enfance, le souvenir du passé, l'idée de mon bonheur présent, une crainte subite de l'avenir, je ne sais quel sentiment doux et mélancolique avait oppressé mon cœur, et je me sentis baignée de mes larmes.

Hermosito se leva et je crois qu'il voulut baiser le bas de ma robe, ses genoux ployèrent sous lui, sa tête tomba sur les miens et ses bras m'enlacèrent avec beaucoup de force. Dans cet instant, je jetai les yeux sur une glace : j'y vis la Mencia avec le duc, mais les traits de celui-ci avaient une expression de fureur tellement effrayante qu'on avait de la peine à le reconnaître. Mes sens furent glacés d'horreur. Je levai les yeux sur la même glace et je ne vis plus rien. Je me débarrassai des bras d'Hermosito, j'appelai, la Mencia vint, je lui ordonnai de prendre soin de ce jeune homme et je passai dans un cabinet. La vision que j'avais eue me donnait beaucoup d'inquiétude, mais on m'assura que le duc était absent.

Le lendemain je fis demander des nouvelles d'Hermosito ; on me dit qu'il n'était plus chez moi. Trois jours après, comme j'étais prête à m'aller coucher, la Mencia me remit une lettre du duc ; elle ne contenait que ces mots :

> Faites tout ce qui vous sera prescrit par doña Mencia.
> Je vous l'ordonne, moi, votre époux et votre juge.

Mencia attacha un mouchoir sur mes yeux, je sentis qu'on me saisissait les bras et je fus conduite dans ce souterrain. J'entendis des bruits de chaînes. On ôta mon bandeau. Je vis Hermosito attaché par le cou au poteau où vous êtes appuyé. Ses yeux étaient éteints et sa pâleur extrême.

— Est-ce vous ? me dit-il d'une voix mourante. J'ai peine à vous parler ; on ne me donne point d'eau, ma langue est collée à mon palais, mon martyre ne sera pas long. Si je vais au ciel, j'y parlerai de vous.

Comme Hermosito disait ces mots, un coup de feu qui partit de la fente que vous voyez à ces murs, lui cassa le bras. Il s'écria :

— Mon Dieu, pardonnez à mes bourreaux !

Un second coup de feu partit du même endroit, mais j'ignore quel en fut l'effet, car je perdis toute connaissance.

Lorsque je retrouvai l'usage de mes sens, j'étais au milieu de mes femmes qui me parurent n'être instruites de rien ; seulement elles me dirent que la Mencia avait quitté la maison. Dans la matinée, un écuyer vint de la part de mon époux. Il me dit que le duc était parti pour la France, chargé d'une commission secrète, et ne serait de retour que dans quelques mois. Ainsi livrée à moi-même, je rappelai mon courage, j'abandonnai ma cause au juge suprême et je donnai tous mes soins à ma fille.

Au bout de trois mois, je vis arriver la Girona ; elle était revenue d'Amérique et avait déjà été chercher son fils à Madrid dans le couvent où il devait faire son noviciat. Ne l'y ayant point trouvé, elle était allée à Bilbao et avait suivi les traces d'Hermosito jusqu'à Burgos. Craignant de tristes éclats, je lui dis une partie de la vérité, elle sut m'arracher le reste. Vous savez que le caractère de cette femme est dur et violent. La fureur, la rage et tous les sentiments affreux qui peuvent déchirer le cœur s'emparèrent du sien. J'étais moi-même trop malheureuse pour pouvoir soulager ses peines.

Un jour la Girona faisant quelques changements dans sa chambre, découvrit une porte cachée par la tapisserie et pénétra jusqu'au caveau. Elle y reconnut le poteau dont je lui avais parlé. Il était encore teint de sang. Elle vint chez moi dans un état voisin de l'égarement. Depuis lors elle se renfermait souvent dans sa chambre, mais je crois qu'elle était alors dans le funeste souterrain et méditait ses vengeances.

Un mois après, l'on m'annonça l'arrivée du duc. Il entra d'un air calme et composé, fit quelques caresses à ma fille, puis il me fit asseoir et s'assit près de moi.

— Madame, me dit-il, j'ai beaucoup réfléchi à la conduite que j'ai à tenir avec vous. Je n'en changerai point. Vous serez dans la maison servie avec autant de respect et vous recevrez en apparence de moi les mêmes témoignages d'estime. Ceci durera jusqu'au jour où votre fille aura seize ans…

— Et quand ma fille aura seize ans, que m'arrivera-t-il ? demandai-je au duc.

En cet instant, la Girona vint apporter du chocolat. J'eus l'idée qu'il était empoisonné, mais le duc reprenant aussitôt la parole, me dit :

— Le jour que votre fille aura seize ans je lui dirai : « Ma fille, vos traits me rappellent ceux d'une femme dont je veux vous conter l'histoire. Elle était belle et son âme paraissait plus belle encore, mais ses vertus étaient feintes ; à force d'en contrefaire les apparences, elle parvint à faire le plus grand mariage de l'Espagne. Un jour son mari dut s'éloigner d'elle pour quelques semaines ; aussitôt elle fit venir de sa province un petit misérable. Ils se rappelèrent d'anciennes amours et tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ma fille, cette exécrable hypocrite, la voilà : c'est votre mère. » Ensuite je vous bannirai de ma présence et vous irez pleurer sur le tombeau d'une mère qui ne valait pas mieux que vous.

L'injustice avait tellement endurci mon âme que cet affreux discours ne me fit pas une très grande impression. Je pris ma fille dans mes bras et je passai dans un cabinet.

Malheureusement j'oubliai le chocolat. Le duc, ainsi que je l'ai su depuis, n'avait rien mangé de deux jours. La tasse était devant lui, il la vida jusqu'à la dernière goutte. Ensuite il passa dans son appartement. Au bout d'une demi-heure, il ordonna qu'on fit chercher le docteur Sangro-Moreno et qu'excepté lui, on ne fit entrer personne. On alla chez le docteur : il était parti pour une maison de campagne où il faisait ses dissections. On y alla, il n'y était plus, on le chercha chez toutes ses pratiques, il ne vint qu'au bout de trois heures et trouva le duc expiré.

Sangro-Moreno examina le corps avec beaucoup d'attention ; il regarda aux ongles, aux yeux, à la langue ; il fit apporter de chez lui plusieurs flacons et en fit je ne sais quel usage. Ensuite il vint chez moi et me dit :

— Madame, soyez sûre que le duc est mort par les effets d'un détestable et savant mélange d'une résine narcotique avec un métal corrosif. Je n'exerce point un ministère de sang et je laisse au grand juge de là-haut le

soin de dévoiler les crimes. Je vais publier que le duc est mort d'un coup d'apoplexie.

D'autres médecins vinrent ensuite et s'en tinrent à l'avis de Sangro-Moreno.

Je fis venir la Girona et je lui rapportai le discours du docteur. Son trouble la trahit.

— Vous avez, lui dis-je, empoisonné mon époux ; comment une chrétienne se rend-elle coupable d'un pareil crime ?

— Je suis chrétienne, me dit-elle, mais je fus mère. Si l'on égorgeait votre enfant, vous deviendriez peut-être plus cruelle que la lionne en furie.

Je n'eus rien à lui répondre. Je lui observai pourtant qu'elle aurait pu m'empoisonner au lieu du duc.

— Non, me répondit-elle, j'avais l'œil au trou de la serrure et si vous aviez touché la tasse, j'entrais à l'instant.

Ensuite les capucins vinrent demander le corps du duc et comme ils exhibèrent un ordre de l'archevêque, on ne put le refuser. La Girona, qui jusqu'alors avait montré beaucoup d'intrépidité, parut tout à coup inquiète et craintive. Elle eut peur qu'en embaumant le corps, on ne vint à découvrir les traces de poison. Elle fut poursuivie par cette idée jusqu'à faire craindre qu'elle n'altérât sa raison ; ses instances me forcèrent à l'enlèvement qui nous a procuré l'honneur de vous posséder chez nous. Le discours emphatique que j'ai tenu dans le cimetière était fait à dessein de tromper mes gens ; et lorsque nous avons vu que c'était vous qu'on avait apporté, il fallut les tromper encore et l'on a enterré un mannequin dans la chapelle du jardin.

Malgré toutes ces précautions, la Girona n'est point tranquille, elle parle de retourner en Amérique et veut vous retenir jusqu'à ce qu'elle ait pris un parti. Pour moi, je suis sans crainte : si jamais je suis interrogée, je dirai toute la vérité. J'en ai prévenu la Girona. L'injustice du duc et sa cruauté lui avaient ôté ma tendresse et je n'eusse jamais pu me résoudre à vivre avec lui. J'ai mis mon bonheur dans ma fille et ne suis point inquiète de son sort. Vingt grandesses sont accumulées sur sa tête. C'est de quoi être bien reçue dans une famille. Voilà, mon jeune ami, ce que vous avez voulu savoir. La Girona n'ignore point que je vous raconte toute notre histoire ; elle trouve qu'il ne faut pas vous laisser instruit à moitié. Mais l'air de ce caveau est étouffant : je vais là-haut respirer avec plus de liberté.

VINGT-CINQUIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et l'histoire du Bohémien inspirant toujours plus d'intérêt, on lui demandait la suite qu'il reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

La duchesse, ayant fini le récit de sa lamentable histoire, sortit du caveau, disant qu'elle y étouffait. Lorsqu'elle fut partie, je jetai les yeux autour de moi et je trouvai réellement que ce séjour avait quelque chose d'étouffant. Le tombeau du jeune martyr et le poteau où on l'avait attaché me parurent un ameublement assez triste. Je m'étais plu dans cette prison tant que j'avais craint la junte des théatins, mais mon affaire étant arrangée, je commençai à m'y déplaire. Je ris beaucoup de la confiance de la Girona qui prétendait m'y retenir deux ans. Les deux dames savaient très peu leur métier de geôlières. Elles laissaient ouverte la porte de leur caveau, croyant peut-être que la grille qui m'en séparait était quelque obstacle insurmontable. Cependant j'avais fait non seulement le plan de mon évasion, mais encore celui de toute ma conduite pendant les deux années que devait durer ma pénitence. Je vais expliquer les idées que j'avais là-dessus.

Pendant tout mon séjour au collège des Théatins, j'avais souvent réfléchi au bonheur dont me paraissaient jouir quelques petits mendiants qui se tenaient à la porte de notre église. Leur sort me semblait bien préférable au mien. En effet, tandis que je pâlissais sur des livres et sans pouvoir jamais contenter entièrement mes maîtres, ces heureux enfants de la misère couraient les rues, jouaient aux cartes sur le marbre d'un perron et payaient en châtaignes. Ils se battaient sans qu'on les séparât ; ils se salissaient sans qu'on les obligeât de se laver ; ils se déshabillaient dans la rue et lavaient leur chemise dans le ruisseau. Pouvait-on passer le temps d'une manière plus agréable ? Ces idées sur le bonheur dont jouissaient ces petits gueux me revinrent dans ma prison et réfléchissant sur le meilleur parti que j'avais à prendre, il me parut que c'était d'embrasser l'état de mendiant pour tout le temps que devait durer ma pénitence. J'avais véritablement dans l'esprit une

culture qui eût pu me trahir par un langage plus poli que celui de mes collègues, mais j'espérais prendre aisément leur ton et leurs manières, et revenir ensuite aux miennes. Ce parti était singulier, mais au fond le meilleur que je pusse prendre dans la situation où je me trouvais.

Ce point une fois résolu, je cassai la lame d'un couteau et me mis à travailler après un des barreaux de la grille. Il me fallut cinq jours pour le dégager. Je recueillais soigneusement les débris de la pierre et les remettais près du barreau en sorte qu'il n'y paraissait pas. Le jour où mon ouvrage fut achevé, la Girona m'apporta ma corbeille. Je lui demandai si elle ne craignait pas qu'on vînt à savoir qu'elle nourrissait un jeune homme dans la cave de sa maison.

— Non, me répondit-elle, la trappe par où vous êtes descendu donne dans un pavillon séparé, celui dans lequel on vous a déposé. J'en ai fait murer la porte sous prétexte qu'il rappelait à la duchesse de tristes souvenirs, et le passage par lequel nous venons aboutit à ma chambre à coucher. L'entrée en est couverte par une tapisserie.

— J'espère, lui dis-je, qu'il y a là quelque bonne porte de fer.

— Non, me répondit-elle, la porte est assez légère, mais elle est bien cachée ; d'ailleurs je ferme toujours la porte de ma chambre.

En disant cela, la Girona parut vouloir s'en aller.

— Pourquoi vous en allez-vous déjà ? lui demandai-je.

— C'est, me répondit-elle, parce que la duchesse va sortir : elle a fini aujourd'hui les premières six semaines de son deuil et veut s'aller promener.

J'avais appris tout ce qu'il m'importait de savoir et je ne retins plus la Girona qui s'en alla encore sans fermer la porte du caveau. J'écrivis en hâte à la duchesse une lettre d'excuse et de remerciements, et je la posai sur la grille. Ensuite je dégageai le barreau et j'entrai dans le caveau des deux dames, puis dans un passage obscur qui aboutissait à une porte que je trouvai fermée. J'entendis le bruit d'une voiture et de plusieurs chevaux. J'en conclus que la duchesse était sortie et que la nourrice n'était pas chez elle. Je me mis en devoir de rompre la porte, elle était à moitié pourrie et céda à mes premiers efforts. Je me trouvai alors dans la chambre de la nourrice et sachant qu'elle en fermait la porte avec soin, je crus pouvoir m'y arrêter avec sûreté. Je vis ma figure dans une glace et je trouvai que mon extérieur ne répondait pas assez à l'état que j'allais embrasser. Je pris un charbon dans une *brasière* et je m'en servis à modérer l'éclat de mon teint, ensuite je

déchirai un peu ma chemise et mon habit, puis je m'approchai de la fenêtre. Elle donnait dans un petit jardin, favorisé jadis par la présence de ses maîtres, mais qui paraissait alors tout à fait abandonné. J'ouvris la fenêtre et je n'en vis aucune qui donnât du même côté ; elle n'était pas non plus très haute et j'eusse pu sauter dans le jardin, mais j'aimai mieux me servir des draps de la Girona. Ensuite la charpente d'une ancienne charmille me donna les moyens de grimper sur le mur d'où je pris mon élan dans la campagne, ravi de respirer l'air des champs et plus encore d'être défait des théatins, des inquisiteurs, des duchesses et de leurs nourrices.

Je vis de loin la ville de Burgos, mais je pris la route opposée. J'arrivai à un cabaret borgne ; je montrai à l'hôtesse une pièce de six sous que j'avais soigneusement enveloppée dans du papier, et je lui dis que je voulais dépenser tout cet argent chez elle. Elle se mit à rire et me donna du pain et des oignons pour le double de cette somme. J'avais quelque argent, mais je craignais de le montrer ; j'allai donc à l'écurie et j'y dormis comme on dort à seize ans.

J'arrivai à Madrid sans qu'il m'arrivât rien qui vaille la peine de vous être raconté. J'y entrai à la chute du jour. Je sus retrouver la maison de ma tante et je laisse à juger le plaisir qu'elle eut à me revoir, mais je ne restai qu'un moment dans la crainte de me trahir. Je traversai tout Madrid, je vins au Prado, je m'y couchai à terre et m'endormis.

Dès qu'il fut jour, je me mis à parcourir les rues et les places pour choisir celles où je voulais principalement exercer ma profession. En passant par la rue de Tolède, je rencontrai une servante qui portait une bouteille d'encre. Je lui demandai si elle ne venait point de chez le seigneur Avadoro.

— Non, me répondit-elle, je viens de chez don Phelipe Tintero Largo.

Je vis donc que mon père était toujours connu par le même surnom et qu'il s'occupait aux mêmes choses.

Cependant il fallait songer à un établissement ; je vis sous le portail de Saint-Roch[392] quelques gueux de mon âge, dont la physionomie me prévint en leur faveur. J'allai à eux et leur dis que j'étais un garçon de la province, que j'étais venu à Madrid pour me recommander aux âmes charitables, que cependant il me restait encore une petite poignée de liards[393] et que s'ils avaient une caisse commune, j'y déposerais volontiers ce trésor. Ce début prévint en ma faveur : ils me dirent qu'ils avaient véritablement une caisse

commune, mise sous la garde d'une vendeuse de châtaignes, établie au bout de la rue. Ils m'y conduisirent et puis nous revînmes au portail où nous nous mîmes à jouer au tarot[394]. Tandis que nous étions occupés de ce jeu qui demande assez d'attention, un homme bien mis parut nous examiner, fixant tantôt l'un de nous, tantôt l'autre ; ensuite, paraissant se décider pour moi, il m'appela et me dit de le suivre. Il me conduisit dans une rue écartée et me dit :

— Mon enfant, je t'ai donné la préférence sur tes camarades parce que ta figure annonce plus d'esprit et qu'il en faut pour la commission dont je veux te charger. Voici de quoi il est question. Il va passer ici bien des femmes qui seront toutes en jupe de velours noir et mantille noire garnie de dentelles qui leur cache si bien le visage qu'il est impossible de les reconnaître ; mais heureusement les dessins des velours et des dentelles n'étant point les mêmes, on a quelque moyen de suivre la trace de ces belles inconnues. Je suis l'amant aimé d'une jeune personne qui me semble avoir quelque penchant à l'inconstance ; j'ai résolu de m'en assurer. Voici deux échantillons de velours et deux des dentelles. S'il passe deux femmes dont les habits y répondent, tu observeras si elles entrent dans cette église ou bien dans la maison vis-à-vis qui est celle du chevalier de Tolède, et puis tu viendras m'en rendre compte chez le marchand de *bévandes*[395] au bout de la rue. Voici une pièce d'or ; tu en recevras une seconde si tu t'acquittes bien de ma commission.

Tandis que cet homme me parlait, je l'avais examiné avec beaucoup d'attention. Il me parut qu'il n'avait point l'air d'un amant, mais bien plutôt d'un mari. Les fureurs du duc de Sidonia me revinrent à l'esprit ; je me fis un scrupule de sacrifier les intérêts de l'amour aux noirs soupçons de l'hymen. Je me résolus donc à ne faire que la moitié de la commission, c'est-à-dire que si les deux dames entraient dans l'église, je me proposais de l'aller dire au jaloux, mais que si elles allaient ailleurs, j'allais au contraire les avertir du danger dont elles étaient menacées. Je retournai auprès de mes camarades ; je leur dis de continuer à jouer sans faire attention à moi, puis je me couchai derrière eux, ayant sous les yeux les échantillons de velours et de dentelles.

Bientôt un grand nombre de femmes arriva par couples et enfin deux qui portaient réellement sur elles les étoffes dont j'avais les montres[396]. Les

deux femmes firent mine d'entrer dans l'église, mais elles s'arrêtèrent sous le portail, regardèrent autour d'elles pour voir si on les suivait, et puis elles traversèrent la rue aussi vite qu'elles purent et entrèrent dans la maison vis-à-vis[397]. Je les atteignis comme elles étaient encore sur l'escalier. Je leur montrai les échantillons et leur fis part de mes instructions. Puis je leur dis :

— Mesdames, entrez réellement dans l'église. J'irai chercher l'amant prétendu qui sans doute est l'époux de l'une de vous deux. Lorsqu'il vous aura vues, probablement il s'en ira. Alors vous pourrez vous-mêmes aller où bon vous semblera.

Les deux dames goûtèrent ce conseil. J'allai dans la boutique des *bévandes* et je dis à mon homme que les deux dames étaient réellement entrées à l'église. Nous y allâmes ensemble ; je lui montrai les deux jupes de velours conformes aux échantillons, aussi bien que les dentelles. Il paraissait douter encore, mais une des deux dames se retourna, relevant son voile avec un air de négligence. Aussitôt une satisfaction conjugale se peignit dans les traits du jaloux. Bientôt il se mêla dans la foule et sortit de l'église. Je le joignis dans la rue ; il me remercia et me donna encore une pièce d'or. J'eus quelque conscience de l'accepter, mais je craignis de me trahir. Je le suivis des yeux, puis j'allai chercher les deux dames et je les reconduisis jusqu'à la maison du chevalier. La plus jolie voulut me donner une pièce d'or.

— Non, Madame, lui dis-je, j'ai trahi votre amant prétendu parce qu'en lui j'ai bien reconnu le mari, et ma conscience m'y obligeait, mais je l'ai trop délicate pour me faire payer des deux côtés.

Je revins au portail de Saint-Roch et j'y montrai les deux pièces d'or ; mes camarades en furent éblouis. Souvent ils s'étaient chargés de commissions pareilles, mais on ne les avait jamais aussi richement payés.

J'allai porter cet or à la caisse commune ; mes camarades me suivirent pour voir l'étonnement de la marchande qui réellement fut émerveillée à la vue de cet or. Elle déclara que non seulement elle nous donnerait des châtaignes tant que nous voudrions, mais qu'elle se fournirait de petites saucisses et de tout ce qu'il fallait pour les griller. L'espoir d'une chère aussi délicieuse répandit la joie dans notre troupe, mais je n'y pris point, de part et je me proposai de chercher une meilleure cuisine. Cependant nous nous

fournîmes de châtaignes, nous retournâmes au portail de Saint-Roch, on soupa, chacun s'enveloppa de son manteau et ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain l'une des dames de la veille vint m'aborder et me remit un billet, me priant de le porter chez le chevalier. J'y allai et je remis le billet à son valet de chambre. Bientôt après, je fus moi-même introduit.

L'extérieur du chevalier de Tolède me prévint fort en sa faveur et je compris aisément que les dames ne devaient pas le voir avec indifférence. C'était un jeune homme de la figure la plus agréable. Il n'avait pas besoin de rire pour que la gaieté se peignît dans tous ses traits. Elle y était comme empreinte. Avec cela, je ne sais quelle grâce accompagnait tous ses mouvements. Seulement on démêlait dans ses manières quelque chose de libertin et de léger qui eût pu lui faire du tort auprès des femmes si chacune d'elles ne se croyait faite pour fixer les plus volages.

— Mon ami, me dit le chevalier, je connais déjà ton intelligence et ta délicatesse. Veux-tu entrer à mon service ?

— Cela m'est impossible, lui répondis-je, je suis né gentilhomme, et je ne puis embrasser une condition servile. Je me suis fait mendiant parce que c'est un état qui ne déroge point.

— Bravo ! répondit le chevalier, voilà des sentiments dignes d'un Castillan ; mais mon ami, que puis-je donc faire pour ton service ?

— Monsieur le Chevalier, lui dis-je, j'aime ma profession parce qu'elle est honorable et parce qu'elle me fait vivre, mais on y fait bien mauvaise chère ; vous m'obligeriez donc en me permettant de venir manger avec vos gens et partager avec eux votre desserte.

— Très volontiers, dit le chevalier. Les jours où j'attends des femmes, je renvoie d'ordinaire mes gens, et si ta noblesse le permettait, j'aimerais assez que tu vinsses me servir dans ces occasions-là.

— Monsieur, lui réponde-je, lorsque vous serez avec votre maîtresse, j'aurai l'honneur de venir vous servir, car le plaisir que j'aurai à vous être utile anoblira cette action à mes propres yeux.

Ensuite je pris congé du chevalier et j'allai dans la rue de Tolède. Je demandai la maison du seigneur Avadoro : personne ne sut me répondre. Ensuite je demandai don Phelipe Tintero. On me montra un balcon où je vis un homme d'un extérieur très grave, qui fumait un cigare et semblait compter les tuiles du palais d'Albe. Il me parut extraordinaire que la nature eût donné tant de gravité au père et si peu au fils. Il me semblait qu'elle eût

mieux fait d'en donner un peu à chacun ; mais ensuite je fis réflexion qu'il fallait, comme on dit, louer Dieu de toute chose. Je retournai près de mes camarades. Nous allâmes essayer les saucisses de la marchande et j'y pris tant de goût que j'oubliai la desserte du chevalier.

Sur le soir, je vis les deux dames entrer chez lui. Elles y restèrent assez longtemps. J'y allai pour voir si l'on aurait besoin de moi, mais les dames en sortaient. Je fis à la plus jolie un compliment un peu équivoque dont elle me paya par un coup d'éventail sur la joue.

L'instant d'après, je fus abordé par un jeune homme d'un extérieur imposant que relevait encore la croix de Malte brodée sur son manteau. Le reste de son habillement annonçait un voyageur. Il me demanda où logeait le chevalier de Tolède. Je m'offris de le conduire. Nous ne trouvâmes personne dans l'antichambre. J'ouvris la porte et j'entrai avec lui. La surprise du chevalier de Tolède fut extrême.

— Que vois-je, s'écria-t-il, toi… mon cher Aguilar ! à Madrid !… que je suis heureux… que fait-on à Malte ? que fait le grand prieur, le grand bailli, le maître des novices[398] ? Que je t'embrasse donc !

Le chevalier d'Aguilar répondit à toutes ses amitiés avec la même tendresse, mais avec beaucoup de sérieux.

Je jugeai que les deux amis seraient bien aises de souper ensemble. Je trouvai dans l'antichambre de quoi couvrir la table et j'allai chercher le souper. Lorsqu'il fut servi, le chevalier de Tolède m'ordonna de demander à son sommelier des bouteilles de vin de France mousseux. Je les apportai et j'en fis sauter les bouchons.

Pendant ce temps-là, les deux amis s'étaient dit bien des choses, rappelé bien des souvenirs. Tolède en cet instant prenait la parole et dit :

— Je ne conçois pas, mon ami, comment étant des caractères si opposés, nous pouvons nous aimer autant. Tu possèdes toutes les vertus. Eh bien ! je t'aime comme si tu étais le plus mauvais sujet du monde. Cela est si vrai que je n'ai fait encore aucune liaison à Madrid, et tu es encore mon seul ami ; mais à dire le vrai, je ne suis pas tout à fait aussi constant en amour.

— As-tu, dit Aguilar, toujours les mêmes principes à l'égard des femmes ?

— Les mêmes principes ? dit Tolède. Non, pas tout à fait. Autrefois, je faisais succéder mes maîtresses les unes aux autres aussi rapidement que je

le pouvais, mais je trouvais que de cette manière, on perdait beaucoup de temps. À présent, je commence une nouvelle liaison avant que l'autre soit finie et j'en ai déjà une troisième en vue.

— Ainsi, dit Aguilar, tu ne comptes jamais renoncer à ton libertinage ?

— Ma foi non, dit Tolède, je crains plutôt que ce ne soit lui qui me quitte.

— Notre ordre, dit Aguilar, est militaire, mais il est aussi religieux. Nous faisons des vœux comme les moines et les prêtres.

— Sans doute, dit Tolède, et comme les femmes quand elles promettent d'être fidèles à leurs maris.

— Peut-être, dit Aguilar, en seront-elles punies dans un autre monde.

— Mon ami, dit Tolède, j'ai toute la foi qu'un chrétien doit avoir, mais il y a nécessairement dans tout cela quelque malentendu : comment diable veux-tu que la femme de l'*oidor* Uscaritz, qui vient de passer une heure chez moi, aille pour cela brûler pendant une éternité ?

— La religion, dit Aguilar, nous enseigne qu'il est des lieux d'expiation.

— Tu veux parler du purgatoire ? dit Tolède, oh ! pour celui-là, j'y ai passé. C'est le temps que j'aimais cette peste de Navarra, la créature la plus fantasque, la plus exigeante ; aussi je renonçai aux femmes de théâtre. Mais mon ami, tu ne manges ni ne bois. J'ai vidé ma bouteille, et ton verre est toujours plein. À quoi penses-tu ? mais à quoi penses-tu donc ?

— Je pensais, dit Aguilar, que j'avais vu le soleil aujourd'hui.

— Ah ! pour cela je le crois, dit Tolède, car moi qui te parle, je l'ai vu tout de même.

— Je pensais aussi, dit Aguilar, que je voudrais bien voir le soleil demain.

— Mais tu le verras, dit Tolède, à moins qu'il n'y ait du brouillard.

— Cela n'est pas bien sûr, dit Aguilar, car je pourrais mourir cette nuit.

— Il faut convenir, dit Tolède, que tu nous apportes de Malte des propos de table tout à fait réjouissants.

— Hélas ! dit Aguilar, on est sûr de mourir, mais l'heure en est incertaine.

— Écoute donc, dit Tolède, de qui tiens-tu toutes ces agréables nouveautés ? Ce doit être quelque mortel d'un commerce très amusant. L'invite-t-on souvent à souper ?

— Point du tout, dit Aguilar, c'est mon confesseur qui m'a dit cela ce matin.

— Eh quoi ! dit Tolède, tu arrives à Madrid et tu te confesses le même jour, mais tu es donc venu pour te battre ?

— C'est cela même, dit Aguilar.

— À la bonne heure, dit Tolède, aussi bien y a-t-il longtemps que je n'ai ferraillé. Je serai ton secondant.

— Voilà précisément ce qui ne peut être, dit Aguilar. Tu es le seul homme au monde que je ne puisse pas prendre pour secondant.

— Juste ciel ! dit Tolède, tu as recommencé ta maudite querelle avec mon frère.

— C'est cela même, dit Aguilar. Le duc de Lerne n'a point voulu consentir aux réparations que j'exigeais. Nous nous battrons cette nuit aux flambeaux sur les bords du Manzanares au-dessous du grand pont[399].

— Bon Dieu ! dit Tolède, faudra-t-il ce soir perdre un frère ou un ami ?

— Peut-être l'un et l'autre, dit Aguilar, nous aurons un combat à outrance : au lieu d'épées, de courtes dagues et le poignard dans la main gauche. Tu sais que ce sont des armes cruelles.

Tolède, dont l'âme sensible cédait à toutes les impressions, passa dans un instant de la gaieté la plus vive au plus extrême désespoir.

— J'ai prévu ta douleur, dit Aguilar, et je ne voulais point te voir, mais une voix du ciel s'est fait entendre en moi et m'ordonne de te parler des peines d'une autre vie.

— Ah ! mon ami, dit Tolède, laisse là ma conversion.

— Je ne suis qu'un soldat, dit Aguilar, je ne sais point prêcher, mais j'obéis à la voix du ciel.

En ce moment, nous entendîmes sonner onze heures. Aguilar embrassa son ami et puis il lui dit :

— Tolède, écoute-moi : un secret pressentiment m'avertit que je périrai, mais je veux que ma mort soit utile à ton salut. Je veux retarder le combat jusqu'à minuit. Sois alors bien attentif : s'il est possible aux morts de se faire entendre des vivants, sois assuré que ton ami te donnera des nouvelles d'un autre monde ; mais sois bien attentif à minuit. C'est l'heure des apparitions.

Ensuite Aguilar embrassa encore son ami et partit. Tolède se jeta sur son lit et versa bien des larmes, et moi je me retirai dans l'antichambre, laissant

cependant la porte ouverte pour voir ce qui arriverait à minuit.

Tolède se levait, regardait à sa montre et puis il retournait à son lit et pleurait. La nuit était orageuse, la lueur de quelques éclairs lointains brillait à travers les ais[400] de nos volets. L'orage se rapprocha et ses terreurs ajoutèrent à la tristesse de notre situation. Minuit sonna et nous entendîmes frapper trois coups contre notre volet.

Tolède ouvrit le volet et dit :

— Es-tu mort ?

— Je suis mort, répondit une voix sépulcrale.

— Y a-t-il un purgatoire ? dit Tolède.

— Il y a un purgatoire et j'y suis déjà, répondit la même voix, et puis nous entendîmes comme un gémissement douloureux.

Tolède tomba prosterné, le front dans la poussière. Ensuite il se leva, prit son manteau et sortit. Je le suivis, nous prîmes le chemin du Manzanares, mais nous n'étions pas encore au grand pont que nous vîmes une troupe de gens dont quelques-uns portaient des flambeaux. Tolède reconnut son frère.

— Ne va pas plus loin, lui dit le duc de Lerne, tu rencontrerais le corps de ton ami.

Tolède s'évanouit. Je le vis entouré des siens et je pris le chemin du portail. Lorsque j'y fus, je me mis à réfléchir sur ce que nous avions entendu. Le père Sanudo m'avait toujours dit qu'il y avait un purgatoire ; je ne fus donc point surpris de me l'entendre dire encore. Toute cette scène ne me fit pas une grande impression et je dormis aussi bien que de coutume.

VINGT-SIXIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien, voyant le désir que nous avions de connaître la suite de son histoire, en reprit le récit en ces termes :

Suite de l'histoire du chef Bohémien.

Je vous ai dit qu'on avait emporté chez lui le chevalier de Tolède et que je m'étais allé tranquillement coucher sous le portail de Saint-Roch. Le lendemain le premier homme qui entra dans l'église, ce fut Tolède, mais si

pâle et si défait qu'on avait de la peine à le reconnaître. Il fit sa prière et demanda un confesseur.

Le chevalier avait apparemment laissé beaucoup de péchés s'accumuler sur sa conscience, car il resta longtemps au confessionnal. Il le quitta baigné de larmes et donnant des marques de la plus parfaite contrition. Il m'aperçut et me fit signe de le suivre.

Il était très grand matin. Les rues étaient encore désertes. Le chevalier prit les premières mules de louage que nous rencontrâmes, et nous sortîmes de la ville. Je lui représentai que ses gens concevraient de l'inquiétude d'une trop longue absence.

— Non, me répondit-il, ils sont prévenus et ne m'attendront pas.

— Monsieur le Chevalier, lui dis-je alors, permettez-moi de vous faire une observation. La voix que nous avons entendue hier vous a dit une chose que vous eussiez tout aussi bien trouvée dans votre catéchisme. Vous vous êtes confessé et sans doute on ne vous a point refusé l'absolution ; mettez quelque réforme dans votre conduite, mais ne vous affectez pas comme vous le faites.

— Ah ! mon ami, dit le chevalier, quand une fois l'on a entendu la voix des morts, on n'a pas longtemps à rester parmi les vivants.

Je compris alors que mon jeune patron croyait bientôt mourir et qu'il s'était affecté de cette idée. J'en eus pitié et je pris la résolution de ne le point quitter.

Nous entrâmes dans un chemin peu fréquenté qui traversait une contrée assez sauvage et nous conduisit à la porte d'un couvent de camaldules[401]. Le chevalier paya ses muletiers, puis il sonna. Un moine parut ; le chevalier se fit connaître et demanda la permission de faire une retraite de quelques semaines.

On nous conduisit dans un ermitage situé au bout du jardin, et l'on nous fit entendre par signes qu'une cloche annoncerait l'heure de réfectoire. Notre cellule était fournie de livres de dévotion dont la lecture devint la seule occupation du chevalier. Quant à moi, je trouvai un camaldule qui péchait à la ligne, je me joignis à lui et ce fut mon seul amusement.

Le silence, qui fait partie de la règle des camaldules, ne me déplut pas trop le premier jour, mais dès le troisième, il m'était devenu insupportable. Pour ce qui est du chevalier, sa mélancolie augmentait tous les jours.

Nous étions dans ce couvent depuis huit jours, lorsque j'y vis arriver un de mes camarades du portail Saint-Roch. Il nous avait vus monter sur nos mules de louage, puis ayant rencontré le même muletier, il avait su de lui le lieu de notre retraite. Il m'apprit que le chagrin de m'avoir perdu avait en partie dispersé la petite troupe et que lui s'était mis au service d'un négociant de Cadix, malade à Madrid. Ce jeune, ayant eu par accident les bras et les jambes cassés, avait besoin de monde pour le servir.

Je lui dis que je ne pouvais plus me supporter chez les camaldules et je le priai de prendre ma place auprès du chevalier seulement pour quelques jours.

Il me répondit qu'il le ferait volontiers, mais qu'il craignait de manquer au négociant de Cadix qui l'avait pris à son service. On l'avait engagé sous le portail de Saint-Roch et s'il manquait à son engagement, il pouvait faire tort aux garçons qui s'y rassemblaient.

Je lui répliquai que je pouvais prendre sa place auprès du jeune malade ; j'avais su prendre de l'autorité sur mes petits compagnons et celui-ci ne crut pas devoir me résister. Je le menai chez le chevalier qui ne parlant point me fit comprendre par signes qu'il consentait à l'échange.

J'allai donc à Madrid et je me rendis aussitôt à l'auberge que m'avait indiquée mon camarade, mais je trouvai qu'on avait transféré le malade chez un médecin dans la rue et Alcantara[402]. Je n'eus pas de peine à le trouver. Je dis que j'étais venu à la place de mon petit camarade Chiquito, que je m'appelais Avarito, enfin que je rendrais les mêmes services et avec la même fidélité.

On me répondit que mes services seraient acceptés, mais qu'il fallait tout de suite que j'allasse dormir parce que j'aurais à veiller le malade pendant plusieurs nuits de suite. Je dormis donc, et le soir je me présentai pour entrer en fonction. On me conduisit chez le malade que je trouvai dans une situation fort gênante : ayant tous les membres assujettis à cause de fractures, il ne pouvait faire usage que de sa main gauche et ressentait de grandes douleurs dans les autres membres qu'il avait eus brisés. J'essayai de lui faire oublier ses souffrances en l'occupant et le distrayant. Je fis si bien qu'il consentit à me raconter son histoire, ce qu'il fit en ces termes :

HISTOIRE DE LOPE SOAREZ.

Je suis le fils unique de Gaspard Soarez, le plus riche négociant de Cadix. Mon père, dont l'humeur est naturellement austère et rigide, exigeait que je ne fusse occupé que des affaires du comptoir, et ne permettait point que je prisse part aux amusements où se livrent les fils des premières maisons de Cadix.

Désirant lui complaire en tout, je fréquentais peu le spectacle, et le dimanche je n'étais pas de ces brillantes parties de plaisir qui plaisent tant dans les villes de commerce et en rendent le séjour agréable.

Cependant comme l'esprit a besoin de délassement, j'en cherchai dans les lectures de ces livres amusants, mais dangereux, connus sous le nom de romans. Le goût que j'y pris me donna beaucoup de disposition à la tendresse ; mais comme je sortais peu et qu'il ne venait pas de femmes chez nous, je n'avais pas d'occasion de disposer de mon cœur. Mon père se trouva avoir des affaires en cour et crut que ce serait une bonne occasion de me faire voir Madrid. Il m'annonça ses intentions ; je fus loin de m'y opposer, j'étais charmé de pouvoir respirer un air plus libre, hors des grilles du comptoir et de la poussière des magasins.

Lorsqu'on eut fait tous les préparatifs de mon voyage, mon père me fit venir dans son cabinet et me tint ce discours :

— Vous allez dans un pays où les négociants ne jouent point comme à Cadix le premier rôle, et ils ont besoin d'une conduite très grave et décente pour n'y point voir ravaler un état qui les honore puisqu'il contribue puissamment à la prospérité de leur patrie, ainsi qu'à la force réelle du monarque[403]. Voici donc trois préceptes que vous observerez fidèlement sous peine d'encourir mon indignation :

« Premièrement, je vous ordonne d'éviter la conversation des nobles : ils croient nous honorer lorsqu'ils nous adressent la parole et nous disent quelques mots. Il ne faut point les laisser dans cette erreur puisque notre gloire est tout à fait indépendante de ce qu'ils peuvent nous dire.

« Secondement, je vous ordonne de vous faire appeler Soarez tout court, et non pas don Lope Soarez. Les titres n'ajoutent rien à la gloire d'un

négociant : elle consiste tout entière dans l'étendue de ses relations et la sagesse de ses entreprises.

« Troisièmement, je vous défends de jamais tirer l'épée ; l'usage le voulant, je consens à ce que vous en portiez une. Mais vous devez vous rappeler que l'honneur d'un négociant consiste tout entier dans son exactitude à remplir ses engagements ; aussi n'ai-je jamais voulu que vous prissiez une seule leçon d'escrime.

« Si vous contreveniez à quelqu'un de ces trois points, vous encourriez par là même mon indignation. Mais il en est un quatrième dans lequel vous devez aussi m'obéir sous peine d'encourir non seulement mon indignation, mais encore ma malédiction, celle de mon père et celle de mon grand-père qui est votre bisaïeul et le premier auteur de notre fortune. Ce point est de n'avoir jamais de communication directe ni indirecte avec la maison des frères Moro, banquiers de la cour[404].

« Les frères Moro jouissent à juste titre de la réputation d'être les plus honnêtes gens du monde, et cette défense de ma part a droit de vous surprendre ; mais votre surprise cessera lorsque vous saurez les griefs que notre maison a contre eux. C'est pourquoi je veux en peu de mots vous faire notre histoire » :

HISTOIRE DE LA MAISON SOAREZ.

L'auteur de notre fortune fut Inigo Soarez qui, après avoir passé sa jeunesse à courir les mers, prit ensuite une part considérable dans l'*apalte* des mines du Potosi[405] et fonda une maison de commerce à Cadix[406] en conséquence de quoi il rechercha l'amitié des principaux négociants de l'Espagne. Les Moro jouaient dès lors un grand rôle. Mon aïeul les informa de l'intention où il était de former avec eux des relations suivies. Il obtint leur consentement et pour entrer en affaire, il fit des fonds à Anvers et tira sur eux à Madrid ; mais quelle ne fut pas son indignation lorsqu'il reçut sa traite qui lui fut renvoyée avec un protêt ! Par la poste suivante, il reçut une lettre remplie d'excuses : Rodrigue Moro lui mandait s'être trouvé à Saint-Ildefonse[407] auprès du ministre et que la lettre d'avis d'Anvers ayant tardé, son premier commis n'avait pas cru devoir s'écarter de la règle du comptoir, que cependant il n'y avait pas de réparations auxquelles il ne se prêtât pas ;

mais l'offense était faite, Inigo Soarez rompit tout commerce avec les Moro, et en mourant il recommanda à son fils de n'avoir jamais aucune relation avec eux.

Ruiz Soarez, mon père, fut longtemps obéissant au sien, mais des grandes banqueroutes qui diminuèrent inopinément le nombre des maisons de commerce le forcèrent pour ainsi dire d'avoir recours aux Moro ; il eut tout lieu de s'en repentir. Je vous ai dit que nous avions une grande part à l'*apalte* des mines du Potosi. Cette circonstance mettant entre nos mains beaucoup de lingots, nous avions l'habitude d'en faire nos payements qui par là n'étaient point affectés par les variations du change. À cet effet nous avions des caisses en bois de cèdre qui contenaient chacune cent livres d'argent, soit deux mille sept cents piastres fortes et six réales. Vous avez encore pu voir quelques-unes de ces caisses au magasin ; elles étaient garnies en fer et munies de cachets de plomb à la marque de notre maison. Chaque caisse avait son numéro ; elles allaient aux Indes, revenaient en Europe, retournaient en Amérique sans que personne songeât à les ouvrir, et chacun les recevait en payement avec le plus grand plaisir. Elles étaient fort connues à Madrid même. Cependant quelqu'un ayant à faire un payement à la maison Moro y porta quatre de ces caisses et le chef du comptoir non seulement les fit ouvrir, mais fit essayer l'argent. Lorsque la nouvelle de ce procédé injurieux parvint à Cadix, mon père en conçut la plus vive indignation. À la vérité par la poste suivante, il reçut une lettre d'Antoine Moro, fils de Rodrigue. La lettre était remplie d'excuses. Rodrigue alléguait qu'il avait été mandé à Valladolid où se tenait la cour, qu'à son retour, il avait désapprouvé la conduite de son premier commis qui étant étranger ne connaissait pas les usages de l'Espagne. Mon père ne se contenta point de ces excuses, il rompit tout commerce avec les Moro, et en mourant il me recommanda de n'avoir jamais de relation avec eux.

Longtemps je fus obéissant et je m'en trouvai bien ; enfin des circonstances particulières me réunissant avec les Moro, j'oubliai ou plutôt je n'eus pas toujours assez présentes les dernières leçons de mon père, et vous verrez ce qui m'en arriva.

Quelques affaires en cour m'obligeaient d'aller à Madrid ; j'y fis connaissance avec un certain Livardez, négociant retiré et vivant de ses capitaux qui étaient considérables. Cet homme avait dans le caractère quelque chose qui convenait au mien. Notre liaison était déjà trop avancée,

lorsque j'appris que Livardez était oncle de Sanche Moro, alors chef de cette maison.

J'aurais dû rompre tout de suite avec Livardez. Je ne le fis point ; tout au contraire ma liaison avec lui devint plus étroite. Un jour Livardez me dit que, sachant avec quelle intelligence je faisais le commerce des Philippines, il voulait y mettre un million à titre de commandite. Je lui représentai qu'étant oncle des Moro, il devait plutôt leur confier ses fonds.

— Non, me répondit-il, je n'aime point avoir des affaires d'intérêt avec mes proches.

Enfin il sut me persuader et il y eut d'autant moins de peine que véritablement je n'entrais par là dans aucune relation avec les frères Moro. De retour à Cadix, j'ajoutai un navire aux deux autres que j'envoyais tous les ans aux Philippines et puis je n'y pensai plus.

L'année suivante, le pauvre Livardez mourut et Sanche Moro m'écrivit que son oncle, ayant placé un million chez moi, il me priait de le lui renvoyer. Peut-être aurais-je dû l'informer de nos conditions et de la commandite, mais je ne voulais avoir aucune relation avec cette maison maudite et je renvoyai simplement le million. Mes vaisseaux revinrent au bout de deux ans et mon capital avait triplé. Il revenait donc encore deux millions au défunt Livardez. Il fallut bien alors entrer en correspondance avec les Moro. Je leur écrivis que j'avais deux millions à leur remettre. Ils me répondirent que le capital avait été encaissé deux ans auparavant et que c'était une affaire dont ils ne voulaient plus entendre parler. Vous jugez bien, mon fils, que je ne pus qu'être sensible à un affront aussi sanglant, car c'était absolument vouloir me faire présent de deux millions !

J'en parlai à quelques négociants de Cadix ; ils me dirent que les Moro avaient raison et qu'on ne pouvait avoir part aux profits d'un capital encaissé. Moi, je m'offrais à prouver que le capital de Livardez était réellement sur les vaisseaux et que s'ils eussent péri, j'avais droit à me faire rendre le million ; mais je vis bien que le nom Moro en imposait et que si j'avais demandé une junte de négociants, leur parère m'eût été défavorable.

Je consultai un avocat ; il me dit que les Moro ayant retiré ce capital sans la permission de leur oncle qui était mort, et moi l'ayant employé selon l'intention dudit oncle, ledit capital était encore réellement chez moi, et que le million encaissé par les Moro était un million tout différent qui ne pouvait avoir aucun rapport avec celui de Livardez. Mon avocat me

conseilla d'assigner les Moro à l'audience de Séville. Je le fis, je plaidai six ans, il m'en coûta cent mille piastres ; malgré tout cela, je perdis mon procès et les deux millions me sont restés.

J'eus d'abord envie d'en faire quelque fondation pieuse, mais je craignis que les mérites n'en retombassent en partie sur ces maudits Moro. Je ne sais encore ce que je ferai de cet argent. En attendant, quand je fais mon bilan général de « doit et avoir », je mets dans l'avoir deux millions de moins. Vous voyez donc, mon fils, que j'ai des motifs suffisants pour vous défendre toute relation avec les Moro.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on vint l'interrompre et nous ne le revîmes plus de la journée.

VINGT-SEPTIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le chef bohémien se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de son histoire :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Vous vous rappellerez que j'étais au chevet du lit d'un pauvre jeune homme qui ne pouvait s'y remuer et n'avait que l'usage de sa langue. C'était pour lui une consolation de me faire l'histoire de son malheur. Il m'avait fait celle de sa famille et reprit en ces termes la suite de son récit :

Suite de l'histoire de Lope Soarez.

Mon père, ainsi que je vous en ai instruit, m'avait défendu de prendre le titre de don, de tirer l'épée et de fréquenter les nobles, mais sur toutes choses, de n'avoir aucune relation avec la maison Moro. Je vous ai dit aussi le goût exclusif que j'avais pour la lecture des romans. Je pris donc soin de graver dans ma mémoire les préceptes de mon père, puis j'allai chez les libraires de Cadix me fournir de ce genre d'ouvrages dont, pendant mon voyage, je me promettais un plaisir infini. Enfin je m'embarquai sur une pinque. Je quittai notre île aride, poudreuse et brûlée[408]. J'abordai aux

rivages fleuris du Guadalquivir et je vins à Séville. Je ne restai dans cette ville que le temps nécessaire pour trouver des muletiers. Il s'en présenta un qui au lieu d'une chaise avait à m'offrir un carrosse assez commode. Je lui donnai la préférence. Je remplis ma voiture des romans que j'avais achetés à Cadix, et je partis pour Madrid.

Les belles contrées qu'on traverse jusqu'à Cordoue, les sites pittoresques de la Sierra Morena, les mœurs pastorales des Manchègues, tout ce que je voyais ajoutait à l'effet de mes lectures favorites. J'attendrissais mon âme, je la nourrissais de sentiments exaltés et délicats. Enfin je puis dire qu'en arrivant à Madrid, j'étais éperdument amoureux sans l'être d'aucun objet déterminé.

En arrivant à la capitale, je descendis à la Croix de Malte[409]. Il était midi et l'on ne tarda pas à couvrir ma table. Ensuite je me mis à ranger mes effets comme il est ordinaire aux voyageurs lorsqu'ils prennent possession d'une chambre d'auberge. Pendant ce temps-là, j'entendis et je vis quelque mouvement à ma serrure. J'y allai et j'ouvris ma porte un peu brusquement. La résistance que j'avais éprouvée me fit juger que j'avais heurté quelqu'un. En effet je vis derrière ma porte un homme assez bien mis, s'essuyant le nez qu'il avait écorché.

— Seigneur don Lope, me dit l'inconnu, j'ai su dans l'auberge l'arrivée du digne fils de l'illustre Gaspard Soarez et je venais vous rendre mes devoirs.

— Monsieur, lui répondis-je, si vous aviez eu simplement l'intention d'entrer chez moi, je vous eusse fait en ouvrant la porte quelque bosse au front, mais comme vous avez le nez écorché, je pense que vous aviez peut-être l'œil au trou de la serrure.

— Bravo ! dit l'inconnu, votre pénétration est admirable. Il est vrai que désirant faire connaissance avec vous, j'ai voulu prendre à l'avance quelque idée de vos manières et j'ai été charmé de l'air noble avec lequel vous vous promeniez par la chambre et rangiez vos petits effets.

Après avoir ainsi parlé, l'inconnu entra chez moi sans que je l'en priasse et, poursuivant son discours, il me dit :

— Seigneur don Lope, vous voyez en moi l'illustre rejeton des Busqueros[410] de Castille-Vieille, qu'il ne faut pas confondre avec d'autres Busqueros, originaires de Léon. Quant à moi, je suis connu sous le nom de

don Roque Busqueros ; mais désormais je ne veux plus être distingué que par mon dévouement pour le service de Votre Seigneurie.

Je me rappelai alors les ordres de mon père et je dis :

— Seigneur don Roque, je crois devoir vous informer d'une circonstance de famille : lorsque j'ai pris congé de Gaspard Soarez dont je suis le fils, il m'a recommandé de ne jamais souffrir qu'on me donnât le titre de don ; il m'a aussi défendu de jamais fréquenter aucun noble, par où Votre Seigneurie peut voir qu'il ne me sera pas possible de profiter de ses intentions obligeantes.

Ici Busqueros prit un air fort sérieux et me dit :

— Seigneur don Lope, et non pas Lope Soarez, le discours de Votre Seigneurie me met dans un grand embarras, car mon père en mourant dans mes bras m'a ordonné de toujours donner le don aux illustres négociants et de rechercher leur société, par où Votre Seigneurie peut juger qu'elle ne peut obéir à son père sans que je ne contrevienne aux dernières volontés du mien, et qu'autant vous ferez d'efforts pour m'éviter, autant j'en dois faire pour être avec vous aussi souvent qu'il me sera possible.

Le raisonnement de Busqueros me confondit. D'ailleurs il avait pris un air fort sérieux et mon père m'ayant défendu de tirer l'épée, je devais faire mon possible pour éviter les querelles.

Cependant don Roque avait trouvé sur ma table quelques pièces de huit, c'est-à-dire qu'elles valent huit ducats de Hollande[411].

— Seigneur don Lope, me dit-il, je fais collection de ces pièces et précisément il m'en manque qui soient frappées dans les années que je vois marquées ici. Vous savez ce que c'est que la manie des collections, et je crois vous faire plaisir en vous offrant une occasion de m'obliger, ou plutôt c'est le hasard qui vous l'offre, car j'ai de ces pièces-là depuis l'an sept où l'on commença d'en frapper, et il fallait précisément que ces deux-là me manquassent.

J'offris les deux pièces d'or à don Roque et je crus qu'il s'en irait ensuite, mais ce n'était pas là son intention. Il reprit tout d'un coup son air le plus sérieux et me dit :

— Seigneur don Lope, je crois qu'il sera tout à fait inconvenable que nous mangeassions tous les deux dans la même assiette ou que nous

fussions réduits à nous passer alternativement la cuillère ou la fourchette, je vais donc faire apporter un second couvert.

Busqueros donna ses ordres en conséquence ; ensuite on servit, et je suis forcé d'avouer que le propos de mon importun convive était assez amusant. Sans le chagrin de désobéir à mon père, je l'eusse vu à ma table avec plaisir.

Busqueros s'en alla dès qu'il eut dîné ; pour moi, je laissai passer la grande chaleur du jour et je me fis ensuite conduire au Prado. J'admirai les beautés de cette promenade, mais j'étais impatient de voir le Buen-Retiro : ce jardin solitaire est fameux dans nos romans[412] et je ne sais quel pressentiment m'avertissait que j'y formerais une tendre liaison.

La vue du Buen-Retiro me ravit plus que je ne puis vous le dire, et je me serais longtemps abandonné à mon admiration, mais j'en fus tiré par la vue de quelque chose de brillant que je distinguai dans l'herbe. Je ramassai cet objet et je vis que c'était un portrait attaché à une chaîne d'or. Le portrait était celui d'un très beau jeune homme ; de l'autre côté du médaillon était une natte de cheveux traversée par une bande d'or avec ces mots : « Tout à toi, ma chère Inès. » Je mis le joyau dans ma poche et je poursuivis ma promenade.

Ensuite revenu au même endroit, j'y trouvai deux femmes ; l'une d'elles, très jeune et très belle personne, cherchait à terre avec l'air chagrin qu'on a d'avoir perdu un objet précieux. Je n'eus pas de peine à deviner qu'elle cherchait le portrait. Je l'abordai et lui dis :

— Madame, je crois avoir trouvé l'objet que vous cherchez, mais la prudence ne me permet pas de m'en dessaisir jusqu'à ce que vous daigniez en faire une sorte de description qui prouve votre droit de propriété.

— Monsieur, me répondit la belle inconnue, je cherche un portrait attaché à un bout de chaîne dont voici le reste.

— N'y aurait-il pas, lui dis-je, quelque inscription avec ce portrait ?

— Il y en a une, dit l'inconnue en rougissant, elle vous aura appris que je m'appelle Inès et que l'original de ce portrait est tout à moi. Eh bien ! qu'est-ce qui vous empêche encore de me le rendre ?

— Madame, lui dis-je, vous ne m'apprenez pas à quel titre cet heureux mortel vous appartient.

— Monsieur, dit l'inconnue, j'ai cru devoir satisfaire vos scrupules et non pas contenter votre curiosité, et vous n'avez réellement pas le droit de

me faire de pareilles questions.

— Ma curiosité, lui répondis-je, eût avec plus de justice été appelée de l'intérêt. Quant à mon droit, voici ce que je vous prie d'observer : ceux qui trouvent un effet perdu ont droit à une récompense honnête. Celle que je vous demande est de me dire ce qui me rendra peut-être le plus malheureux des hommes.

La belle inconnue prit un air assez sérieux et me dit :

— Vous vous avancez beaucoup pour une première entrevue ; ce n'est pas toujours un sûr moyen d'en avoir une seconde, mais je veux bien vous satisfaire sur ce point : l'original de ce portrait est…

Dans cet instant, Busqueros sortit inopinément d'une allée voisine et, nous abordant d'un air cavalier, il dit :

— Je vous fais mes compliments, Madame, vous avez fait connaissance avec le fils du plus riche négociant de Cadix.

La plus extrême indignation se peignit dans les traits de l'inconnue.

— Je ne croyais pas, dit-elle, être faite pour qu'on m'adressât la parole sans me connaître.

Ensuite, se tournant de mon côté, elle me dit :

— Monsieur, veuillez bien me rendre le portrait que vous avez trouvé.

Ensuite elle monta dans son carrosse et disparut à nos yeux[413]. Busqueros avait aussi disparu ou plutôt il était déjà au bout de l'allée, n'ayant pas jugé à propos d'attendre les reproches que je pouvais lui faire.

Le lendemain, comme c'était dimanche, je pensai qu'à force de courir les églises, je pourrais rencontrer la belle Inès. Je fus dans trois églises fort inutilement, mais je la trouvai dans la quatrième. Elle me reconnut ; lorsque la messe fut finie, elle sortit de l'église, passa à côté de moi et s'approchant à dessein, elle me dit à demi-voix :

— Le portrait était celui de mon frère.

Elle avait déjà passé que j'étais cloué à ma place, enchanté de ce peu de mots que j'avais entendus ; en effet le soin qu'elle prenait de me tranquilliser semblait prouver un intérêt naissant.

De retour à mon auberge, je me fis porter à dîner. J'espérais ne point voir mon Busqueros, mais il parut avec la soupe et me dit :

— Seigneur don Lope, j'ai refusé vingt invitations ; mais je vous l'ai déclaré : je suis entièrement dévoué au service de Votre Seigneurie.

J'avais fort envie de faire au seigneur don Roque quelque compliment désobligeant, mais je me rappelai que mon père m'avait défendu de tirer l'épée, je devais donc éviter les querelles.

Le[414] Busqueros se fit donner un couvert, prit place, puis, s'adressant à moi d'un air très satisfait et content de lui-même, il me dit :

— Convenez, Seigneur don Lope, que je vous ai rendu hier un éminent service : sans en faire le semblant, j'ai averti la dame que vous étiez fils d'un riche négociant. Elle a feint de ressentir un violent courroux, mais c'était pour vous persuader qu'elle était insensible à l'attrait des richesses. Ne la croyez point, Seigneur don Lope. Vous êtes jeune, vous avez de l'esprit, une belle figure, mais quand on vous aimera, l'or y entrera pour quelque chose. Pour moi par exemple, cela n'est point à craindre. Quand on m'aime, c'est moi qu'on aime, et je n'ai jamais inspiré de passion motivée sur l'intérêt.

Busqueros tint je ne sais combien de propos pareils et quand il eut dîné, il s'en alla.

Le soir je me rendis au Buen-Retiro, mais avec un secret pressentiment que je n'y verrais pas la belle Inès. En effet elle n'y vint pas, mais Busqueros y vint et ne me quitta point de la soirée. Mon importun vint encore dîner le lendemain et en s'en allant il m'annonça qu'il irait me joindre au Buen-Retiro. Je lui dis que je n'irais pas, mais j'étais bien persuadé qu'il ne me croirait pas sur ma parole. Le soir étant venu, j'allai me cacher dans une boutique sur le chemin du Buen-Retiro. Je n'y fus pas longtemps que je vis passer Busqueros ; il alla au Buen-Retiro et ne m'y trouvant pas, il revint sur ses pas pour m'aller chercher au Prado.

Alors j'allai moi-même au Buen-Retiro. J'y fis quelques tours, enfin je vis entrer la belle Inès. Je l'abordai avec un air de respect qui parut ne pas lui déplaire. Je ne savais si je devais la remercier de ce qu'elle m'avait dit à l'église. Elle-même me tira d'embarras et me dit d'un air riant :

— Vous prétendez qu'on a droit à une récompense honnête lorsqu'on trouve un effet perdu, et pour avoir trouvé ce portrait, vous avez voulu connaître mes relations avec l'original. Vous les connaissez maintenant ; ainsi ne me demandez plus rien, à moins que vous ne trouviez encore quelque chose qui m'appartienne, car alors vous aurez droit sans doute à de nouvelles récompenses. Cependant il ne convient pas qu'on nous voie

souvent ensemble. Adieu, je ne vous défends pas de m'aborder lorsque vous aurez quelque chose à me dire.

Inès me fit ensuite un salut gracieux auquel je répondis par une profonde révérence, puis je portai mes pas dans une allée parallèle, non sans laisser errer mes regards dans celle que je venais de quitter. Inès fit encore quelques tours et montant en voiture, elle me jeta un dernier regard où je crus lire de la bienveillance.

Le lendemain matin, toujours occupé du même sentiment et réfléchissant sur ses progrès, il me parut que le moment n'était peut-être pas éloigné, où la belle Inès me donnerait le droit de lui écrire. Je n'avais jamais écrit des lettres d'amour, je crus convenable de m'y exercer pour en saisir le style. Je mis donc la main à la plume et j'écrivis une lettre ainsi conçue :

> Lope Soarez à Inès***
>
> Ma main tremblante d'accord avec un sentiment timide se refuse à tracer ces caractères. En effet que pourraient-ils exprimer ? Quel mortel pourrait écrire sous la dictée de l'amour ? La plume ne peut le suivre.
>
> Je voudrais rassembler ma pensée sur ce papier, elle m'échappe, elle s'égare dans les bosquets du Buen-Retiro, elle s'arrête sur le sable où vos pas sont imprimés, elle ne peut s'en détacher.
>
> Ce jardin de nos rois est-il réellement aussi beau qu'il me le paraît ? Non sans doute : le charme est dans mes yeux. Ces lieux seraient-ils abandonnés si d'autres y voyaient les beautés que j'y découvre ?
>
> Dans ce jardin, le gazon a plus de fraîcheur, le jasmin s'épuise exhalant ses parfums, et le bocage où vous avez passé, jaloux de son ombre amoureuse, s'oppose avec plus de force aux rayons brûlants du jour. Vous n'avez fait qu'y passer ; que ferez-vous donc dans ce cœur où vous êtes à demeure ?

Ayant achevé cette épître, je la relus et je vis qu'elle était remplie d'extravagances ; aussi n'avais-je point envie de la remettre ni de l'envoyer. Cependant, comme pour me faire une agréable illusion, je la cachetai et j'écrivis dessus *À la belle Inès*, puis je jetai la lettre dans un tiroir. Ensuite il

me prit envie de sortir. Je parcourus les rues de Madrid et passant devant l'auberge du Lion blanc[415], je pensai qu'il serait agréable d'y dîner et d'échapper ainsi au maudit Busqueros. J'y dînai en effet, puis je revins à mon auberge.

J'ouvris le tiroir où j'avais mis la lettre amoureuse, et je ne la trouvai point. J'en demandai des nouvelles à mes gens, ils me répondirent que personne n'était venu à l'exception de Busqueros ; je ne doutai point qu'il ne l'eût prise, et je fus fort inquiet de ce qu'il en ferait.

Le soir je n'allai pas droit au Buen-Retiro ; je me mis en embuscade dans la boutique où j'avais été la veille. Bientôt je vis paraître le carrosse de la belle Inès et Busqueros courant après et montrant une lettre qu'il tenait à la main. Il en fit tant par ses gestes et ses cris qu'on arrêta la voiture, et il eut l'avantage de remettre la lettre en mains propres. Ensuite le carrosse poursuivit du côté du Buen-Retiro et Busqueros prit un autre chemin.

Je ne savais trop quelle serait la fin de cette scène et je m'acheminai lentement vers le jardin. J'y trouvai la belle Inès assise avec sa compagne sur un banc adossé contre une charmille ; elle me fit signe d'approcher, me fit asseoir et puis me dit :

— Il est nécessaire, Monsieur, que j'aie une explication avec vous. D'abord je vous prie de me dire pourquoi vous avez écrit toutes ces folies et puis pourquoi vous en avez chargé cet homme dont la hardiesse m'a beaucoup déplu comme vous l'avez pu voir ?

— Madame, lui répondis-je, il est bien vrai que je vous ai écrit cette lettre, mais mon intention n'était pas qu'elle vous fût remise. Je l'ai écrite pour le plaisir de l'écrire et puis je l'ai jetée dans un tiroir dont elle a été tirée par ce détestable Busqueros qui fait mon malheur depuis que je suis à Madrid.

Inès se prit à rire et relut ma lettre avec un air de complaisance. Ensuite elle me dit :

— Votre nom est donc Lope Soarez ; êtes-vous parent de ce grand et riche Soarez, négociant à Cadix ?

Je répondis que j'étais son fils unique. Inès ensuite parla de choses indifférentes et reprit le chemin de son carrosse. Avant d'y monter, elle me dit :

— Il ne convient pas que je garde ces folies, je vous les rends, mais ne les perdez pas : peut-être vous les redemanderai-je un jour.

En me rendant la lettre, Inès me serra la main.

Jusqu'alors aucune femme ne m'avait serré la main. J'en avais vu des exemples dans les romans, mais je n'avais pu par la lecture me faire une juste idée du plaisir qui en résultait.

Je trouvai cette manière d'exprimer le sentiment tout à fait ravissante et je rentrai chez moi le plus heureux des hommes[416].

Le lendemain Busqueros me fit encore l'honneur de dîner chez moi.

— Eh bien ! me dit-il, la lettre est-elle arrivée à son adresse ? Je vois à votre air qu'elle a fait un bon effet.

Je fus obligé de convenir que je lui avais quelques obligations.

Sur le soir, j'allai au Buen-Retiro ; tout en entrant, je vis Inès qui me devançait de quelque cinquante pas. Elle était sans sa compagne et suivie de loin par un laquais. Elle se retourna, puis elle continua d'avancer et laissa tomber son éventail. Je le rapportai, elle le reçut d'un air gracieux et me dit :

— Je vous ai promis une récompense honnête toutes les fois que vous me rapporteriez un effet perdu. Allons nous mettre sur ce banc pour y traiter cette grande affaire.

Elle me conduisit au même banc où nous avions été la veille, et me dit :

— Eh bien ! quand vous avez rapporté ce portrait, vous avez appris que c'était celui de mon frère. Que voulez-vous savoir à présent ?

— Ah ! Madame, lui répondis-je, je veux savoir qui vous êtes, comment vous vous appelez et de qui vous dépendez.

— Écoutez, me dit Inès, vous pourriez croire que vos richesses ont pu m'éblouir, mais vous perdrez cette idée lorsque vous saurez que je suis fille d'un homme aussi riche que votre père, du banquier Moro.

— Juste ciel ! m'écriai-je, l'ai-je bien entendu ? Ah ! Madame, je suis le plus malheureux des hommes : je ne puis songer à vous sans encourir la malédiction de mon père, de mon grand-père et de mon bisaïeul Inigo Soarez qui, après avoir couru les mers, a pris une part dans l'apalte des mines du Potosi et fondé une maison de commerce à Cadix.

Dans cet instant, la tête de don Busqueros perça la charmille où notre banc était adossé, se plaça entre Inès et moi, et il nous apostropha en ces termes :

— N'en croyez rien, Madame, c'est là sa ressource ordinaire quand il veut se débarrasser de quelqu'un. Comme il ne se souciait pas de lier connaissance avec moi, il a allégué que son père lui avait défendu de fréquenter les nobles. À présent, il a peur de fâcher son bisaïeul Inigo Soarez qui, après avoir couru les mers, a pris une part dans l'apalte des mines du Potosi. Ne vous découragez pas, Mademoiselle, les petits Crésus ont toujours de la peine à mordre à l'hameçon, mais il faudra bien qu'il y passe.

Inès se leva avec l'air de la plus extrême indignation et reprit le chemin de sa voiture.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on vint l'interrompre et nous ne le revîmes plus de la journée.

VINGT-HUITIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée. Le Bohémien n'eut pas de peine à s'apercevoir que nous désirions avoir la suite de l'histoire de Soarez, ainsi que la sienne propre, et il la reprit en ces termes :

Suite de l'histoire de Lope Soarez.

Le jeune négociant, couché sur son grabat et n'ayant que l'usage de sa langue, s'indignait encore en songeant à l'insoutenable importunité de Busqueros.

Imaginez, dit-il, que ce fâcheux maudit eut encore l'audace de reparaître le lendemain chez moi au moment où l'on apportait la soupe. Lorsqu'il eut satisfait son premier appétit, il me dit :

— Seigneur don Lope, je conçois qu'à votre âge vous n'ayez pas envie de vous marier ; c'est une sottise que l'on fait toujours assez tôt, mais d'alléguer à une fille le courroux de votre bisaïeul Inigo Soarez qui, après avoir couru les mers, a pris une part dans l'apalte des mines de Potosi, voilà véritablement une idée fort bizarre. Vous êtes bien heureux que j'aie un peu raccommodé la chose.

— Seigneur don Roque, lui répondis-je, daignez ajouter un service à tous ceux que vous m'avez déjà rendus, c'est de ne point aller ce soir au Buen-Retiro. Je crois bien que la belle Inès n'y viendra pas et si elle vient, elle ne daignera pas me parler ; mais je veux aller sur ce même banc où je l'ai vue hier, y déplorer mon malheur et gémir à mon aise.

Don Roque prit un air fort sérieux et me dit :

— Seigneur don Lope, le propos que Votre Seigneurie vient de m'adresser a quelque chose de très offensant et pourrait faire croire que mon dévouement n'aurait pas le bonheur de vous agréer. Je pourrais à la vérité sans inconvénient vous laisser gémir seul et déplorer vos infortunes, mais la belle Inès pourrait venir, et si je n'y suis pas, qui se chargera de réparer vos imprudences ? Non, non, Seigneur don Lope, je vous suis trop dévoué pour vous obéir en ceci.

Don Roque se retira tout de suite après le dîner. Je laissai passer la grande chaleur et puis je pris le chemin du Buen-Retiro, mais je ne manquai pas de me cacher dans la boutique accoutumée. Bientôt je vis passer Busqueros, il allait au Buen-Retiro et ne m'y trouvant pas, il revint sur ses pas et prit à ce qu'il me parut le chemin du Prado. Alors je quittai mon embuscade et j'allai dans les mêmes lieux où j'avais eu déjà tant de plaisirs et de chagrins. Je m'assis sur le banc où j'avais été la veille et j'y répandis bien des larmes.

Tout à coup je me sentis donner un coup sur l'épaule, je crus que c'était Busqueros, je me retournai avec un sentiment de colère, mais je vis Inès qui me souriait avec une grâce divine. Elle prit place à côté de moi, ordonna à sa suivante de s'éloigner un peu et me tint ce discours :

— Mon cher Soarez, j'étais hier fort irritée contre vous parce que je ne comprenais pas pourquoi vous me parliez de votre grand-père et de votre bisaïeul, mais j'ai été aux informations : j'ai su que depuis un siècle votre maison ne veut point avoir de relations avec la nôtre et cela sur je ne sais quels griefs qui, dit-on, sont en eux-mêmes de très peu de conséquence ; mais s'il y a des difficultés de votre côté, il y en a aussi du mien : mon père a depuis longtemps disposé de moi et il craint que je ne prenne des idées d'établissement différentes des siennes. Il veut que je sorte rarement et ne me permet point de fréquenter le Prado, non plus que les spectacles. L'absolue nécessité de prendre l'air quelquefois me vaut la permission de venir ici avec ma duègne. Cette promenade est peu fréquentée et mon père

croit que j'y puis paraître sans danger. Mon futur époux est un seigneur napolitain appelé le duc de Santa Maura. Je crois qu'il ne m'épouse que pour jouir de ma fortune et réparer la sienne. J'ai toujours eu beaucoup d'éloignement pour ce parti et j'en ai beaucoup plus encore depuis que je vous connais. Mon père est d'un caractère très entier. Cependant madame d'Avaloz, sa sœur cadette, a beaucoup de pouvoir sur son esprit. Cette chère tante a infiniment d'amitié pour moi et elle est fort contraire au duc napolitain. Je lui ai parlé de vous, elle désire vous connaître : venez avec moi jusqu'à mon carrosse, vous trouverez à la porte du jardin un des gens de madame d'Avaloz, qui vous conduira chez elle.

Ce discours de l'adorable Inès remplit mon cœur de joie. Je la suivis jusqu'à sa voiture, puis j'allai chez sa tante. J'eus l'avantage d'agréer à madame d'Avaloz. J'y retournai les jours suivants à la même heure, et toujours j'y trouvai sa nièce. Mon bonheur dura six jours ; le septième, je fus informé de l'arrivée du duc de Santa Maura. Madame d'Avaloz me dit de ne point me décourager et une femme de la maison me remit une lettre ainsi conçue :

> Inès Moro à Lope Soarez
>
> L'homme haïssable auquel je suis destinée est à Madrid. Ses gens remplissent notre maison. J'ai obtenu la permission de me retirer dans un corps de logis dont une fenêtre donne dans la ruelle des Augustins. La fenêtre n'est pas très haute et nous pourrons nous entretenir quelques instants. J'ai à vous confier des projets d'une grande importance. Trouvez-vous au Buen-Retiro à l'instant où le soleil se couchera, et sur le banc où nous étions la dernière fois. L'homme qui vous a conduit chez ma tante, viendra vous prendre.

Lorsque je reçus cette lettre, il était sept heures passées et le soleil se couchant à huit, je n'avais pas de temps à perdre[417]. J'allai donc au Buen-Retiro où je m'abandonnai à des douces rêveries, mêlées pourtant de quelques remords causés par ma désobéissance aux ordres de mon père. Mais l'amour nous remplit d'espérances flatteuses ; je me livrais à leur charme lorsque je vis entrer Busqueros. Mon premier mouvement fut de grimper sur un chêne noueux que je voyais près de moi, mais je n'étais pas

assez adroit pour réussir ; je redescendis à terre et m'allai mettre sur un banc où j'attendis l'ennemi de pied ferme.

Busqueros, m'abordant avec son aisance accoutumée, me dit :

— Eh bien ! Seigneur don Lope, je crois que la belle Moro finira par attendrir votre bisaïeul Inigo Soarez qui, après avoir couru les mers, a pris une part dans l'apalte du Potosi. Vous ne me répondez pas, Seigneur don Lope ? Vous ne voulez pas répondre ? À la bonne heure, puisque vous ne voulez pas parler, je prendrai place sur ce banc et je vous raconterai mon histoire ; vous y trouverez des traits qui pourront servir à votre instruction.

J'étais résolu à tout souffrir jusqu'au coucher du soleil, je laissai donc toute liberté au Busqueros qui commença en ces termes :

Histoire de don Roque Busqueros.

Je suis le fils unique de don Blas Busqueros lequel était fils cadet du frère cadet d'un autre Busqueros qui lui-même était cadet d'une branche cadette. Mon père eut l'honneur de servir le roi pendant trente-cinq ans en qualité d'alfier, c'est-à-dire d'enseigne dans un régiment d'infanterie[418]. Voyant que sa persévérance ne pouvait le faire monter au grade de sous-lieutenant, il quitta le service et s'établit dans la bourgade d'Allazuellos[419] où il épousa une demoiselle noble à qui un oncle chanoine avait fait une rente de six cents piastres. Je fus le seul fruit de cette union qui ne dura guère, mon père étant mort que je n'avais pas encore huit ans.

Je restai donc abandonné aux soins de ma mère qui n'en prenait pas beaucoup ; elle me laissait courir les rues du matin au soir sans s'embarrasser de ce que je faisais. Les autres enfants de mon âge n'avaient pas la liberté de sortir quand ils le voulaient, c'était donc moi qui les allais voir. Leurs parents s'étaient accoutumés à mes visites et n'y faisaient plus d'attention. Je trouvai par là le moyen à m'introduire à toute heure dans toutes les maisons de la bourgade[420].

Un esprit naturellement porté à l'observation me faisait remarquer ce qui se passait dans l'intérieur de tous les ménages et je le rapportais fidèlement à ma mère qui prenait un grand plaisir à mes récits. Il faut même que je l'avoue : c'est à ses sages directions que je dois cet heureux talent de me mêler des affaires des autres pour leur avantage plutôt que pour le mien.

J'imaginai un instant que je ferais plaisir à ma mère d'instruire tout le voisinage de ce qui se passait chez nous. Elle ne recevait pas une visite et n'avait point d'entretien, quelque particulier qu'il fût, que toute la bourgade n'en fût aussitôt informée. Mais cette publicité n'eut pas le don de lui plaire. Un châtiment assez rude m'avertit qu'il fallait importer les nouvelles du dehors sans ébruiter celles du dedans.

Bientôt je m'aperçus que dans toutes les maisons l'on se cachait de moi. J'en fus piqué ; les obstacles qu'on opposait à ma curiosité ne firent que l'irriter davantage. J'inventai mille moyens pour faire pénétrer mes regards jusque dans l'intérieur des chambres, et la bâtisse légère usitée dans la bourgade favorisait mes manœuvres. Les plafonds n'y sont que de planches assemblées. Je m'introduisais la nuit dans les greniers, je perçais les planches avec une vrille et j'étais bientôt au fait de tous les secrets d'un ménage. Je les communiquais à ma mère qui les révélait à tous les habitants d'Allazuellos ou plutôt à chacun en particulier. On se doutait bien que ma mère me devait ses informations, et l'on me haïssait tous les jours davantage ; les maisons m'étaient fermées, mais les lucarnes m'étaient ouvertes. Tapi dans les greniers, j'étais au milieu de mes concitoyens sans qu'ils le sussent ; ils m'hébergeaient sans le vouloir, j'habitais leurs maisons malgré eux, à peu près comme les rats. J'avais aussi de commun avec ces animaux l'habitude de m'introduire dans les garde-manger quand je le pouvais et d'en entamer les provisions[421].

Lorsque j'eus atteint dix-huit ans, ma mère me dit qu'il était temps que je choisisse un état, mais mon choix était fait depuis longtemps, c'était de n'en avoir aucun, de ne rien faire du tout et de m'attacher, si je le pouvais, à la maison de quelque grand seigneur où je pusse me livrer à la fainéantise et au plaisir d'exercer quelques malices. Mais il fallait pour la forme passer une couple d'années à l'université. Je partis donc pour Salamanque et me fis inscrire parmi les étudiants en droit.

Quelle différence entre une grande ville et la bourgade où j'avais vu le jour ! Mais aussi que de nouveaux obstacles ! Les maisons avaient plusieurs étages, elles étaient exactement fermées pendant la nuit et, comme pour me piquer davantage, les habitants des second et troisième étages laissaient la nuit leurs fenêtres ouvertes pour respirer le frais. Je vis au premier coup

d'œil que seul je ne pouvais rien faire et qu'il fallait m'associer des amis dignes de seconder mes entreprises.

Je me mis donc à suivre mon cours de droit et cependant j'étudiais le caractère de mes camarades afin de ne pas placer légèrement ma confiance. Enfin j'en trouvai quatre qui me parurent avoir les qualités requises, et je commençai à rôder les nuits avec eux, faisant un peu de tapage dans les rues. Lorsque je les crus assez préparés, je leur dis :

— Mes amis, n'admirez-vous pas l'audace des bourgeois de Salamanque qui laissent leurs fenêtres ouvertes pendant des nuits entières ? Eh quoi ! parce qu'ils sont élevés de vingt pieds au-dessus de nos têtes, se croient-ils le droit de braver les étudiants ? Leur sommeil nous est injurieux, leur tranquillité m'inquiète. J'ai résolu d'abord de savoir ce qui se passait chez eux, et ensuite de leur montrer ce que nous savons faire.

Ce discours fut applaudi, mais on ne savait pas encore où j'en voulais venir. Alors je m'expliquai plus clairement :

— Mes chers amis, leur dis-je, d'abord il faut avoir une échelle très légère, longue de quinze pieds seulement. Trois de vous enveloppés de leurs manteaux la porteront facilement et auront seulement l'air de marcher à la file, surtout s'ils ont soin de se tenir dans le côté de la rue le moins éclairé ; il est entendu qu'ils tiendront l'échelle du côté du mur. Lorsque nous voudrons faire usage de l'échelle, nous l'appuierons contre une fenêtre et tandis que l'un de nous s'élèvera à la hauteur de l'appartement qu'il voudra observer, les autres se tiendront à une certaine distance pour veiller à la sûreté commune. Lorsque nous aurons des nouvelles de ce qui se passe au-dessus des rez-de-chaussée, nous verrons ce qu'il y aura à faire.

Le projet fut agréé ; je fis construire une échelle légère et pourtant solide. Dès qu'elle fut achevée, on songea à l'employer. Je choisis une maison d'assez bonne apparence dont la fenêtre n'était pas trop haute. J'appliquai mon échelle et je m'élevai de manière à ce que ma tête seule pouvait être vue dans l'intérieur de la chambre.

La lune y donnait en plein. Néanmoins dans le premier instant je n'y pus rien distinguer, mais ensuite je vis un homme dans son lit qui me fixait avec des yeux hagards. La frayeur semblait lui avoir ôté l'usage de la parole, cependant il le retrouva et me dit :

— Tête effroyable et sanglante, cesse de me poursuivre et de me reprocher un crime involontaire…

Comme don Roque en était à cet endroit de sa narration, il me parut que le soleil baissait beaucoup. Je n'avais pas pris ma montre, je m'adressai donc au narrateur et lui demandai l'heure qu'il pouvait être. Cette question assez simple parut l'offenser.

— Seigneur don Lope Soarez, me dit-il avec un peu d'humeur, lorsqu'un galant homme a l'honneur de vous raconter son histoire, l'interrompre à l'endroit le plus intéressant pour lui demander l'heure qu'il est, c'est presque lui faire entendre qu'il est ce qu'en espagnol on appelle pesado, c'est-à-dire ennuyeux. Je ne pense pas qu'on puisse me faire une inculpation pareille, et dans cette conviction, je reprends la suite de mon histoire :

Suite de l'histoire de don Roque Busqueros.

Voyant qu'on me prenait pour une tête effroyable et sanglante, je donnai à mes traits une expression propre à inspirer l'épouvante ou, pour m'exprimer en termes plus vulgaires, je fis une affreuse grimace. Mon homme n'y put tenir, il sauta de son lit et s'élança hors de la chambre. Mais il n'était pas seul dans ce lit : une jeune femme s'éveilla, sortit de sa couverture deux bras très ronds et les étendit par-dessus sa tête comme l'on fait lorsqu'on sort d'un profond sommeil. La jeune dame m'aperçut et ne parut pas surprise de cette apparition. Elle se leva et ferma aux verrous la porte par laquelle son mari était sorti, puis elle me fit signe d'entrer. Mon échelle était un peu courte, je m'aidai de quelque ornement d'architecture, j'y posai un pied et je m'élançai dans l'appartement. La dame m'ayant considéré de près parut s'apercevoir de quelque erreur, et je compris que je n'étais pas l'homme qu'elle attendait. Cependant elle me fit asseoir et passa un jupon.

Ensuite la dame revint me trouver ; prit une chaise à quelques pas de moi, et me dit :

— Monsieur, j'attendais un parent qui vient quelquefois m'entretenir d'affaires de famille, et vous jugez bien que s'il entre par la fenêtre, il en a des motifs suffisants. Quant à vous, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître et je ne sais pourquoi vous venez chez moi à une heure qui n'est point celle des visites.

Je lui répondis :

— Madame, mon intention n'était point de venir chez vous, mais seulement d'élever ma tête jusqu'à la hauteur de votre chambre pour savoir ce qui s'y passe.

Alors je pris occasion d'instruire la jeune dame de mes goûts, des occupations de ma jeunesse et de la liaison que j'avais formée avec quatre jeunes gens qui devaient seconder mes entreprises.

La dame parut faire beaucoup d'attention à mes paroles, puis elle me dit :

— Monsieur, ce que vous venez de m'apprendre vous rend toute mon estime. Vous avez bien raison : rien au monde n'est plus agréable que de savoir ce qui se passe chez les autres, et j'ai toujours pensé là-dessus comme vous. Il m'est impossible de vous garder ici plus longtemps, mais nous nous reverrons.

— Madame, lui dis-je, avant que vous fussiez éveillée, votre époux avait fait à mon visage l'honneur de le prendre pour une tête effroyable et sanglante qui venait lui reprocher un crime involontaire. Veuillez bien m'informer de toutes ces circonstances.

— J'approuve cette curiosité, dit la dame, rendez-vous demain à cinq heures du soir au jardin public avec une de mes amies. Pour ce soir, adieu.

La dame me reconduisit jusqu'à sa fenêtre avec beaucoup de politesse ; je descendis l'échelle, j'allai joindre mes compagnons et leur racontai ce qui s'était passé. Le lendemain j'étais au jardin public à cinq heures précises.

Comme Busqueros en était à cet endroit de sa narration, je jetai les yeux sur le soleil et je vis que l'extrémité de son disque touchait presque à l'horizon. Je m'adressai donc au narrateur du ton le plus humble et lui dis :

— Seigneur, je puis vous assurer qu'une affaire très importante exige que je vous quitte. Il vous sera très facile de reprendre la suite de votre histoire la première fois que vous me ferez l'honneur de dîner chez moi.

Busqueros prit l'air le plus sérieux et me dit :

— Seigneur don Lope Soarez, il me devient évident que votre intention est de m'offenser ; si cela est, vous ferez mieux de me dire que vous me regardez comme un impudent bavard et un ennuyeux. Mais non, Seigneur don Lope, je ne puis me persuader que ce soit là votre façon de penser à mon égard, et je reprends la suite de mon récit.

Je trouvai au jardin public la dame en question avec une de ses amies, personne grande et bien faite, à peu près de même âge qu'elle ; nous prîmes place sur un banc et la dame, voulant que je fisse avec elle une connaissance plus particulière, commença en ces termes l'histoire de sa vie :

Histoire de Frasqueta Salero.

Je suis la fille cadette d'un brave officier qui par ses services avait mérité qu'à sa mort toute sa paye fût conservée à sa veuve à titre de pension. Ma mère qui était née à Salamanque s'y retira avec ma sœur aînée appelée Ursule et moi qu'on appelait Frasqueta[422]. Ma mère possédait une maison dans un[423]…

Comme Busqueros en était là de sa narration, je m'aperçus que le disque du soleil touchait réellement à l'horizon, et cette histoire de Frasqueta qui commençait à sa naissance m'avait déjà donné une impatience extrême. J'interrompis donc le narrateur et je le conjurai de renvoyer son histoire au lendemain. Busqueros me répondit avec son insolence accoutumée ; alors je me sentis surmonter par la colère et je lui dis :

— Détestable Busqueros, arrache-moi donc des jours que tu remplis d'amertumes, ou bien défends les tiens.

En même temps, je tirai mon épée et je l'obligeai d'en faire autant.

Comme mon père n'avait jamais permis que je touchasse un fleuret, je fus assez embarrassé de mon épée. J'en fis d'abord une espèce de moulinet qui parut étonner mon adversaire, mais ensuite il fit je ne sais quelle feinte et me perça le bras ; sa pointe me fit même une blessure à l'épaule. Je fus en un instant baigné dans mon sang. Mais ce qu'il y avait de plus désespérant, c'est que je manquais à mon rendez-vous et qu'il me devenait impossible de savoir les choses dont Inès voulait que je fusse informé.

VINGT-NEUVIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien voyant que nous désirions tous savoir la suite de son histoire, reprit en ces termes le fil de son récit :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Vous m'avez laissé au chevet du jeune Soarez qui ne put s'empêcher de donner les marques d'une extrême indignation en me racontant toutes les importunités de Busqueros. Il ne pouvait en parler de sang-froid : il s'échauffait, ses douleurs augmentaient et il éprouvait une sorte d'étouffement. Je voulus qu'il remît au lendemain la suite de son récit, mais comme il ne pouvait dormir, il préféra de le continuer et le reprit en ces termes :

Suite de l'histoire de Lope Soarez.

Busqueros m'ayant percé le bras, me dit qu'il était charmé de trouver une nouvelle occasion de me prouver son dévouement. Il déchira ma chemise, banda mon bras, me couvrit d'un manteau et me conduisit chez un chirurgien. Celui-ci mit le premier appareil sur ma blessure, puis je fis venir ma voiture et j'allai chez moi. Busqueros fit porter un lit dans mon antichambre. J'aurais voulu m'y opposer, mais j'étais totalement découragé. Le lendemain j'eus la fièvre comme il arrive aux blessés. Busqueros fut toujours officieux. Il ne me quitta point, non plus que les jours suivants. Le quatrième jour, je quittai mon lit portant le bras en écharpe.

Le cinquième jour, je vis arriver l'homme qui m'avait conduit chez madame d'Avaloz ; il m'apporta une lettre dont Busqueros s'empara aussitôt. Il y lut ce qui suit :

> Inès Moro à Lope Soarez
>
> J'ai su que vous vous étiez battu et que vous étiez blessé au bras. L'homme qui devait vous conduire sous ma fenêtre vous a vu de loin ; depuis il s'est toujours informé de vous et j'apprends que vous êtes rétabli. Il s'agit maintenant de tenter les derniers efforts : je veux que mon père vous trouve chez moi. L'entreprise est hasardeuse, mais ma tante d'Avaloz vous protège et me conduit. Demain il ne serait plus temps. Confiez-vous à l'homme qui vous remettra cette lettre.

— Seigneur don Lope, dit alors l'odieux Busqueros, ici vous ne pouvez plus vous passer de moi, ou du moins vous conviendrez que s'il s'agit d'une entreprise, l'affaire est de mon ressort. Je vous ai toujours trouvé bien heureux de m'avoir pour ami, mais c'est en des occasions pareilles qu'on doit vous en féliciter. Ah ! par saint Roch mon patron[424] si vous m'eussiez laissé raconter l'histoire de Frasqueta Salero, vous eussiez vu ce que j'ai fait pour elle et son amant, mais vous m'avez interrompu d'une rude manière. Au surplus je ne m'en plains point puisque le coup d'épée que je vous ai donné m'a fourni de nouvelles occasions de vous prouver mon dévouement. À présent, Seigneur don Lope, je ne vous demande plus qu'une seule grâce, comme une récompense de ce que j'ai fait pour vous jusqu'à présent. Ce que je vous demande, Seigneur don Lope, c'est de ne vous mêler de rien ; pas la plus petite question, pas le plus petit mot. Laissez-vous faire, Seigneur don Lope, laissez-vous faire.

Après avoir ainsi parlé, Busqueros passa dans une autre chambre avec l'homme de confiance de mademoiselle Moro. Ils furent longtemps à conférer, après quoi Busqueros revint seul, tenant à la main une espèce de plan qui figurait la ruelle des Augustins.

— Voici, me dit-il, le bout de la rue qui va aux Dominicains[425]. Là se tiendra l'homme qui sort d'ici, avec deux autres dont il répond. Moi, je me tiendrai au bout opposé avec l'élite de mes amis qui sont aussi les vôtres, Seigneur don Lope. Non, non, je me trompe : il y en aura ici un[e] couple, mais l'élite se tiendra vers cette porte de derrière pour tenir en échec le Santa Maura et ses Napolitains.

Je crus que toutes ces explications me donnaient aussi le droit de dire quelques mots et de m'informer de ce que je ferais, moi, pendant ce temps-là. Mais Busqueros m'interrompit d'un air impérieux et me dit :

— Pas une question, Seigneur don Lope, pas le plus petit mot. C'est notre condition. Si vous l'avez oubliée, je me la rappelle moi.

Tout le reste du jour, Busqueros ne fit qu'aller et venir ; le soir ce fut la même chose. Tantôt la maison voisine était trop éclairée, ou bien il y avait dans la rue des hommes suspects, ou les signaux convenus n'avaient point encore été aperçus. Quelquefois Busqueros venait lui-même, d'autres fois il m'envoyait ses rapports par quelqu'un de ses affîdés. Enfin il vint, me prendre et je me mis en devoir de le suivre. Vous jugez bien que le cœur me

battait. J'étais troublé par l'idée de désobéir à mon père, mais l'amour l'emportait sur tous les autres sentiments.

Busqueros, en entrant dans la ruelle des Augustins, me montra le poste de ses amis d'élite et il leur donna le mot du guet.

— S'il passait quelqu'un, me dit-il, mes amis auraient l'air de prendre querelle entre eux, et le passant prendrait bien vite une autre rue. À présent, continua-t-il, nous y voici, et voici l'échelle qu'il vous faudra monter, vous voyez qu'elle est bien appuyée contre des pierres à bâtir. Je vais jouer de la guitare sous cette voûte ; lorsque j'apercevrai le signal, je ferai « ffrrron » avec le dos de la main, alors vous monterez et quand vous serez à la hauteur du volet, vous frapperez trois coups.

Mais qui croira qu'après tous ces plans et tous ces arrangements, Busqueros se fût trompé de fenêtre et même de maison ? C'est là cependant ce qui était arrivé et vous en verrez les suites.

J'avais le bras droit en écharpe ; cependant au signal de la guitare, je montai très bien l'échelle en m'aidant d'un seul bras. Lorsque je fus au haut et voulant frapper contre le volet, il fallut bien ne plus m'appuyer que sur les pieds. Ce fut ainsi que je frappai. Un homme ouvrit avec violence, poussant le volet contre moi : je perdis l'équilibre et tombai du haut de l'échelle sur les pierres à bâtir. Je me cassai en deux endroits le bras que j'avais déjà blessé. Une jambe engagée dans les échelons fut aussi cassée, l'autre démise, et je m'écorchai depuis la nuque jusqu'aux hanches. L'homme qui avait ouvert le volet et qui sans doute voulait me faire périr, me cria :

— Es-tu mort ?

Je craignis qu'il ne vînt m'achever, et je répondis :

— Oui, je suis mort.

Ensuite le même homme me cria :

— Y a-t-il un purgatoire ?

Comme je souffrais des maux affreux, je répondis :

— Sans doute il y a un purgatoire et j'y suis déjà.

Ensuite je crois que je m'évanouis.

Ici j'interrompis Soarez et je lui demandai s'il y avait de l'orage ce soir-là.

— Sans doute, me répondit-il, des tonnerres et des éclairs, c'est là peut-être ce qui a fait que Busqueros s'est trompé de maison.

— Ah ! m'écriai-je, pauvre Seigneur don Lope, il n'en faut pas douter : la maison où vous êtes monté était celle du chevalier de Tolède. Nous y attendions l'âme du chevalier d'Aguilar qui venait d'être tué en duel. Quand vous avez frappé contre le volet, nous vous avons pris pour un habitant de l'autre monde, et voilà pourquoi nous vous avons demandé des nouvelles du purgatoire[426]…

Lope Soarez n'entendit point les paroles que je lui adressais. Fatigué du long récit qu'il m'avait fait, il s'était endormi d'un profond sommeil. Le jour commençait à poindre, j'éveillai le domestique du malade et je courus chercher des mules de louage. J'en arrêtai deux et me rendis en hâte au couvent des camaldules. Je trouvai le chevalier de Tolède prosterné devant une image. Je me prosternai à côté du chevalier, je m'approchai de son oreille et je lui fis en peu de mots l'histoire de Soarez. Mon récit parut d'abord ne produire aucun effet, mais bientôt je revis sur le visage du chevalier l'expression de gaieté qui lui était ordinaire. Il s'approcha de mon oreille et me dit :

— Mon cher Avarito, crois-tu que la femme de l'oidor Uscaritz me soit restée fidèle ?

— Bravo ! lui répondis-je, mais ne scandalisons pas ces bons ermites. Faites votre prière comme de coutume ; moi, je vais annoncer que nous avons fini le temps de notre retraite.

Le supérieur, ayant su que le dessein du chevalier était de rentrer dans le monde, n'en louait pas moins sa piété et nous donna sa bénédiction.

Dès que nous fûmes hors du couvent, le chevalier reprit toute sa gaieté. Je lui parlai de Busqueros ; il me dit qu'il le connaissait, que c'était un gentilhomme attaché au duc d'Arcos[427] et qu'il passait dans tout Madrid pour un homme insupportable.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on vint l'appeler pour les intérêts de la horde. Rébecca souffrit impatiemment cette interruption et pria le vieux chef de ne point laisser Soarez dans son lit, ou du moins de la rassurer sur sa destinée future en lui apprenant s'il avait enfin épousé la belle Inès qui lui coûtait déjà tant de membres. Le chef bohémien se refusa à contenter sa curiosité et la pria de prendre patience jusqu'au lendemain.

TRENTIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le chef bohémien, voyant qu'on désirait savoir la fin de l'histoire de Soarez, reprit en ces termes le fil de sa narration :

Suite de l'histoire du chef bohémien[428].

Le chevalier de Tolède entièrement rassuré sur le compte de son revenant ne songeait plus qu'à revoir madame Uscaritz. Nous reprîmes donc en hâte le chemin de Madrid. Le petit mendiant dont j'avais pris la place auprès de Soarez revint avec nous et je l'envoyai aussitôt auprès du jeune malade. Je reconduisis le chevalier jusque chez lui et je le remis entre les mains de ses gens qui furent charmés de le revoir. Ensuite je me rendis au portail de Saint-Roch où je rassemblai ma petite troupe. Une députation se rendit auprès de la marchande, notre pourvoyeuse ordinaire. Elle en rapporta des saucisses et des châtaignes que nous mangeâmes gaiement en nous félicitant d'être rendus les uns aux autres. Nous avions achevé ce léger repas et nous faisions une partie de tarots lorsqu'un homme s'arrêta devant nous avec l'air de nous considérer attentivement et de vouloir faire un choix. Cette figure ne m'était pas inconnue. Je l'avais vue passer et repasser presque tous les jours d'un air empressé. J'imaginai que ce pouvait être Busqueros. J'allai à lui et lui demandai s'il n'était pas cet ami sage et prudent dont les avis étaient si utiles à Lope Soarez.

— C'est moi-même, répondit l'original, et j'eusse fait réussir son mariage sans la nuit et les éclairs qui m'ont fait prendre la maison du chevalier de Tolède pour celle du banquier Moro. Mais patience ! Le duc de Santa Maura n'est pas encore l'époux de la belle Inès et ne le sera jamais ou je ne m'appelle pas don Roque. Ah ça ! mon petit, je m'étais arrêté devant ce portique pour choisir parmi vous autres un garçon intelligent qui fît mes commissions, et puisque tu es au fait de cette affaire, c'est toi que je prends à mon service. Rends grâce au ciel de ce qu'il t'ouvre ainsi le chemin de la fortune. Dans les commencements, celle que tu vas faire ne te paraîtra pas brillante, car je ne te donnerai pas de gages ni ne t'habillerai, et pour ce qui est de ta nourriture, si je m'en occupais le moins du monde je croirais faire

une injure à la providence qui donne la pâture aux petits du corbeau aussi bien qu'aux aiglons superbes.

— En ce cas-là, Seigneur Busqueros, lui répondis-je, je ne vois pas clairement l'avantage que j'aurai d'être à votre service et de faire vos commissions.

— Les avantages, reprit l'original, consistent précisément dans le nombre prodigieux de commissions dont je te chargerai tous les jours et qui t'introduiront dans l'antichambre de gens considérables qui pourront un jour être tes protecteurs. Au reste je ne te défends pas de mendier dans l'intervalle d'une commission à l'autre. Ainsi rends grâce au ciel de ta bonne fortune et suis-moi jusqu'à la boutique du barbier où je me reposerai un instant en causant avec toi.

Lorsque nous fûmes chez le barbier, Busqueros commença en ces termes la longue suite des ordres qu'il avait à me donner :

— Mon ami, j'ai vu qu'en quittant les cartes, tu mettais dans ta poche quelques demi-réales. Prends deux de ces pièces et va acheter une bouteille d'une pinte. Tu la porteras chez le Phelipe Tintero dans la rue de Tolède ; tu lui diras que don Busqueros lui demande de l'encre pour un poète de ses amis. Lorsqu'il aura rempli ta bouteille, tu iras à la place de la Cevada chez l'épicier du coin, tu monteras au grenier où tu trouveras don Ranuce Agudez que tu pourras reconnaître à ce qu'il aura un bas noir et un blanc, une pantoufle rouge et une verte, peut-être même sa culotte sur sa tête en place de bonnet[429]. Tu lui donneras la bouteille d'encre et tu lui recommanderas de ma part la satire contre les grands qui se mésallient ; elle doit être en espagnol et en italien. De là tu retourneras à la rue de Tolède. Tu entreras dans la maison à côté de celle de Tintero, qui n'en est séparée que par la ruelle. Tu verras si les locataires y sont encore et s'ils ne font point mine de déménager, car j'ai loué cette maison et j'y place une parente qui peut-être tirera don Tintero de son éternel encrier. Ensuite tu passeras chez le banquier Moro, tu monteras au quarto principal, c'est-à-dire au grand appartement. Là tu demanderas le valet de chambre du duc de Santa Maura, tu lui remettras ce papier qui contient un nœud de ruban. Ensuite tu iras à la Croix de Malte, tu verras si l'on y prépare des chambres pour Gaspard Soarez, négociant de Cadix. De là tu te rendras au plus vite chez…

— Miséricorde, m'écriai-je, Seigneur Busqueros, songez donc que vous m'avez donné des commissions pour toute une semaine. Ne mettez pas tout de suite mon zèle et mes jambes à de si rudes épreuves !

— À la bonne heure, dit Busqueros, j'avais bien encore quelques ordres à te donner, ce sera pour demain. À propos : si l'on te demande chez le duc de Santa Maura qui tu es, tu répondras que tu fais les commissions à l'hôtel d'Avila[430].

— Mais, Seigneur Busqueros, lui dis-je, n'y aurait-il pas quelque inconvénient à se prévaloir de noms illustres sans y être autorisé ?

— Sans doute, répondit mon nouveau patron, sans doute tu risques d'être étrillé, mais il n'y a pas de bénéfices sans charges, et les avantages que je t'offre peuvent compenser quelques inconvénients. Allons, allons, mon ami, ne perds pas le temps à raisonner et marche[431].

Peut-être aurais-je refusé l'honneur de servir don Busqueros si ma curiosité n'avait été fortement excitée par ce qu'il avait dit au sujet de mon père et de sa parente qui devait le tirer de son encrier. Je désirais aussi savoir comment il s'y prendrait pour empêcher Santa Maura d'épouser la belle Inès. J'allai donc acheter une bouteille et je dirigeai mes pas vers la rue de Tolède. Lorsque je fus devant la maison de mon père, il me prit un tremblement dans tous les membres et je ne pus prendre sur moi d'entrer. Mon père parut sur le balcon et me voyant une bouteille à la main, il me fit signe d'entrer. J'entrai donc, mais à mesure que je montais l'escalier, le cœur me battait toujours plus fort. Enfin j'ouvris la porte et je me trouvai vis-à-vis de mon père. Je fus au moment de me jeter à ses genoux. Mon bon ange m'en empêcha sans doute, car déjà mon air ému excitait sa défiance et semblait alarmer sa tranquillité. Il prit la bouteille, la remplit d'encre sans demander même pour qui c'était, et m'ouvrit la porte d'un air qui m'avertissait de ne pas m'arrêter plus longtemps. Je jetai encore un coup d'œil sur l'armoire d'où je m'étais précipité dans l'encre. Je vis le pilon dont ma tante s'était servie pour briser le vase et sauver mes jours. Mon émotion était au comble, je pris la main de mon père et la baisai. Il en fut fort effrayé, me poussa hors de la porte et la ferma sur moi.

Busqueros m'avait ordonné de porter la bouteille chez le poète Agudez et puis de revenir à la rue de Tolède voir ce que faisaient les voisins de mon père. Je crus qu'il m'était permis d'intervertir l'ordre de ses commissions :

j'allai d'abord chez les voisins de mon père, je vis qu'ils déménageaient et je me promis bien de surveiller la conduite des futurs locataires. Ensuite j'allai à la place de la Cevada où je trouvai bientôt la maison de l'épicier, mais il ne me fut pas aussi facile d'arriver jusqu'au poète. Je m'égarai au milieu des tuiles, des ardoises et des gouttières. Enfin je me trouvai vis-à-vis d'une lucarne où je vis une figure plus grotesque encore que Busqueros ne me l'avait dépeinte. Agudez paraissait rempli de quelque inspiration divine et dès qu'il m'eut aperçu, il m'adressa ces vers :

— Mortel qui viens fouler dans ta route éthérée
Le carmin de la tuile et l'ardoise azurée,
Sur ces faîtes aigus, près d'un ciel de saphirs
Arrives-tu porté sur l'aile des zéphirs ?
Parle, que me veux-tu ?

Je lui répondis :

— Je suis un pauvre cancre
Qui vous cherche, Agudez, et vous porte de l'encre.

Le poète reprit :

— Donne cette liqueur
Qui d'un acier dissous, emprunte sa couleur,
Et la galle mêlée à l'onde d'Hippocrène[432].
Épanchera ma verve en longs ruisseaux d'ébène.

— Monsieur Agudez, lui dis-je alors, voilà une description de l'encre qui ferait grand plaisir au seigneur Tintero, auteur de celle que je vous apporte, mais dites-moi s'il ne vous serait pas possible de parler en prose qui est un langage auquel je me suis accoutumé.

— Et moi, mon ami, je ne m'y accoutumerai jamais. J'évite même le commerce des humains à cause de leur langage plat et rampant. Si je veux faire de bons vers, il faut que longtemps à l'avance, je n'entretienne mon âme que de pensées poétiques et que je ne m'adresse à moi-même que des

paroles harmonieuses. Si elles ne le sont pas assez par elles-mêmes, elles le deviennent par la manière dont je les réunis pour en faire comme la musique de l'esprit. C'est par cet artifice que je suis parvenu à créer un genre de poésie tout nouveau ; jusqu'à présent le langage de la poésie était borné à un certain nombre d'expressions qu'on appelait poétiques, mais moi, j'y fais entrer tous les mots de la langue. Dans les vers que je viens de faire, j'ai employé tuile, ardoise, noix de galle[433].

— Je conçois, lui dis-je, que vous employiez tous les mots que vous voulez sans qu'on puisse vous en empêcher, mais je voudrais savoir si vos vers en sont meilleurs.

— Mes vers, dit le poète, sont aussi bons que des vers puissent être, et ils sont d'un usage plus général. J'ai fait de la poésie comme un instrument universel, surtout de la poésie descriptive que j'ai pour ainsi dire créée et qui me sert à décrire des choses qui d'ailleurs n'en valent guère la peine.

— Décrivez, lui dis-je, Monsieur Agudez, décrivez tout à votre aise, mais dites-moi si vous avez achevé certaine satire promise à don Busqueros.

— Je ne fais point de satires par le beau temps, répondit le poète. Quand tu auras vu quelques journées d'orages, de pluie, de temps couvert et mélancolique, alors viens chercher la satire.

Le deuil de la nature accablant mes esprits
S'empare de mon âme et passe en mes écrits.
Moi-même, je me hais et vois en mon semblable
De travers odieux l'ensemble méprisable.
Lors chargeant mon pinceau d'une sombre couleur,
Je peins les traits du vice en toute sa laideur.
Mais si le blond Phébus du haut de sa carrière
erse sur notre éther des torrents de lumière,
Du rythme, ma pensée a reconnu le dieu :
Elle quitte la terre et vole vers les cieux.

La dernière rime, ajouta le poète, n'est pas trop bonne, mais elle peut passer dans un impromptu.

— Je vous assure, lui dis-je, que je n'y ai trouvé aucun inconvénient. Au surplus je suis instruit ; je dirai à don Busqueros que vous ne faites des satires que par la pluie. Mais lorsque je viendrai chercher la vôtre, par où dois-je passer pour entrer chez vous, car j'ai monté le seul escalier qu'il y ait dans la maison ?

— Mon ami, dit le poète, il y a au fond de la cour une échelle qui sert à monter dans un grenier où un muletier du voisinage met sa provision de paille et d'orge. C'est par là qu'on arrive chez moi ; lors du moins que le grenier n'est pas trop plein, car ces jours-là, on n'entre pas du tout et l'on apporte mon dîner par la lucarne où tu me vois.

— Vous devez, lui dis-je, vous trouver bien malheureux dans un pareil logement.

— Moi malheureux ? dit le poète, je pourrais être malheureux lorsque mes vers font les délices de la cour et de la ville et qu'on n'y parle pas d'autre chose ?

— Je crois pourtant, lui dis-je, que chacun y parle aussi de ses affaires.

— Cela va sans dire, reprit le poète, mais outre que mes poésies forment le fonds de toutes les conversations, on y revient sans cesse en citant quelqu'un de mes vers qui deviennent proverbes en naissant. Tu vois d'ici la boutique du libraire Moreno : le monde qui entre, c'est pour acheter mes ouvrages.

— Grand bien vous fasse, dis-je au poète, mais je pense que les jours où vous faites des satires, il ne fait pas trop sec chez vous.

— Quand il pleut d'un côté, reprit-il, je passe de l'autre et souvent je ne m'en aperçois pas. Mais laisse-moi, car ta prose m'importune.

Je quittai le poète et me rendis chez le banquier Moro. Je montai au grand appartement et demandai le valet de chambre du duc de Santa Maura ; je ne pus d'abord parler qu'à un garçon de mon espèce qui servait les serviteurs des serviteurs. Il me fit parler à un laquais qui me fit parler au valet de chambre et bientôt après, je fus à ma grande surprise introduit chez le duc qui était à sa toilette. Je l'aperçus à travers un nuage de poudre, il se regardait au miroir et avait devant lui des nœuds de rubans de différentes couleurs. Il m'adressa la parole d'un ton de voix assez rude, et me dit :

— Petit garçon, tu vas avoir le fouet ou tu me diras d'où tu viens et qui t'a donné le papier que tu as apporté.

Je me fis un peu presser ; enfin j'avouai que je faisais les commissions à l'hôtel d'Avila et que j'y mangeais avec les marmitons. Le duc jeta à son valet de chambre un coup d'œil significatif et puis il me renvoya en me donnant quelque monnaie.

Il ne me restait plus qu'à passer à la Croix de Malte. Soarez le père était arrivé et demandait des nouvelles de son fils. On lui dit qu'il s'était battu avec un gentilhomme avec lequel il avait dîné tous les jours, qu'ensuite ce gentilhomme était venu demeurer chez lui, lui avait fait faire la connaissance de femmes suspectes, et que l'une d'elles l'avait fait jeter par les fenêtres de sa maison. Ces nouvelles moitié vraies et moitié fausses furent autant de coups de poignard pour Soarez qui s'enferma chez lui et ordonna qu'on ne laissât entrer qui que ce fût. Les chefs des maisons qui correspondaient avec lui voulurent offrir leurs services, mais on ne les reçut point.

J'allai trouver Busqueros qui m'avait donné rendez-vous dans une boutique de bévandes vis-à-vis du barbier. Je lui rendis compte des commissions. Il me demanda comment j'avais été instruit des aventures de Soarez. Je lui dis qu'il me les avait contées lui-même et je l'informai de tout ce qui concernait la famille de Soarez et sa rivalité avec la maison Moro[434]. Busqueros ne savait tout cela que confusément ; il m'écouta avec attention et me dit :

— Il faut faire un nouveau plan qui soit partagé en deux actions bien distinctes : d'abord il faut brouiller Santa Maura avec les Moro, puis réconcilier ceux-ci avec les Soarez. Quant à la première partie de mon plan, l'exécution en est déjà fort avancée ; mais avant de l'expliquer, je dois vous instruire de quelques circonstances relatives à la maison d'Avila. Le duc actuel a été dans sa jeunesse l'homme le plus brillant de la cour, honoré de la faveur de son maître et même de sa familiarité. Il est rare que la jeunesse ne s'enorgueillisse des avantages qu'elle peut avoir, et le duc était loin d'être une exception à la règle commune : il semblait se croire fort au-dessus des grands, ses égaux, et forma le projet de s'allier à la maison de son maître[435] …

Ici Busqueros s'interrompit lui-même et me dit :

— Petit misérable, comment se fait-il que je daigne te parler de choses qui doivent être éternellement ignorées dans la classe abjecte où tu es né, et

qui jusqu'à présent ne sont connues que d'un très petit nombre de gentilshommes.

— Mon cher maître, lui dis-je, j'ignorais qu'il fallût faire des preuves pour être admis à l'honneur de votre confiance, mais sans recourir à mon arbre généalogique, je vous prouverai aisément que j'ai reçu l'éducation qu'on donne aux jeunes gens les mieux nés. Vous en pourrez conclure que si je suis réduit à mendier, on en peut accuser la fortune plutôt que ma naissance.

— À la bonne heure, dit Busqueros, aussi bien ton langage n'est pas celui du peuple. Mais dis-moi donc qui tu es. Allons, dis-moi tout de suite !

Je pris un air sérieux, même affligé, et je lui dis :

— Vous êtes mon maître et vous pouvez, si vous le voulez, me forcer à parler, mais il est un tribunal aussi sévère qu'il est saint et sacré…

— Je ne veux plus rien savoir, dit Busqueros, ni rien avoir à démêler avec le tribunal dont tu parles. Allons, je vais te confier tout ce que je sais sur la maison d'Avila. Ayant des secrets pour ton compte, tu sauras garder les miens.

L'heureux d'Avila, fier de sa fortune et de sa faveur, aspira donc à s'allier à son maître. L'infante Béatrice se distinguait alors entre ses sœurs par des manières affables et par un doux regard qui annonçait une grande disposition à la tendresse[436]. D'Avila eut le crédit de placer auprès d'elle une parente dont il disposait absolument. Le projet téméraire du jeune courtisan était certainement de faire un mariage secret et d'attendre un moment de haute faveur pour le faire reconnaître ; on ignore jusqu'à quel point d'Avila réussit. Pendant deux ans, son secret fut parfaitement gardé et il employa ce temps à tâcher de renverser Olivarès[437]. Il n'y put parvenir ; ce fut au contraire le ministre qui pénétra en partie du moins les mystères de sa conduite. D'Avila fut arrêté, mis au château de Ségovie et bientôt après exilé. On lui offrit sa grâce s'il voulait faire un mariage quelconque, il s'y refusa, on en conclut qu'il était marié avec l'infante. On songeait à arrêter la grande gouvernante, parente d'Avila, mais on craignit de faire un éclat qui ternirait jusqu'à un certain point l'honneur de la maison royale.

L'infante mourut d'une maladie de langueur. On revint à de nouvelles propositions. D'Avila pour finir son exil se décida à épouser une jeune de Icaz, nièce du duc d'Olivarès. Il en eut une fille qu'il osa appeler Béatrice,

ce qui rappelait un peu trop son aventure avec l'infante, mais cette audace flattait son ambition. Quelquefois même, il semblait craindre que cette aventure ne fût oubliée. Don Louis de Haro, successeur du duc Olivarès, en vint à croire qu'il y avait eu un mariage secret et même des fruits de cette union. On fit des démarches pour le découvrir. Elles furent inutiles.

La duchesse d'Avila mourut. Le duc mit sa fille dans un couvent de Bruxelles où elle fut confiée aux soins de sa tante, la duchesse de Beaufort[438]. Son éducation fut très particulière et faite pour notre sexe plutôt que pour le sien.

Béatrice est de retour depuis six mois ; elle est parfaitement belle, mais fière, et paraît avoir beaucoup d'éloignement pour le mariage. Elle soutient qu'une héritière n'est point obligée de se donner un maître et qu'elle a le droit de vivre indépendante. Son père la confirme dans ces sentiments. Les vieux courtisans qui se rappellent d'anciennes histoires reviennent à croire que le duc a été marié avec l'infante, qu'il en a eu un fils et qu'il espère le faire reconnaître. Chacun cependant garde sur ce sujet un silence prudent. Si j'en suis informé, c'est que j'ai certaines relations avec l'intérieur de cette famille.

Ce qu'il y a de très sûr, c'est que la duchesse Béatrice d'Avila ne se mariera point. D'ailleurs elle est d'une fierté dont on n'eut jamais d'exemple, et je crois que personne en Espagne n'oserait prétendre à sa main. Cependant je compte sur l'amour-propre excessif de Santa Maura, et j'espère lui persuader que la d'Avila[439] est amoureuse de lui.

Voici quelle a été ma première manœuvre : vous savez que la mode régnante pour les femmes consiste en gros nœuds de ruban qu'elles portent sur la tête, les bras et le long du corps de jupe. Nos grandes dames les font venir directement de Paris, de Naples ou de Florence, et sont très jalouses de ne voir à aucune autre femme des rubans du même dessein.

Le duc de Santa Maura devait être présenté à la cour dimanche dernier et il le fut effectivement. Le soir il y eut bal à la cour. La figure du duc est belle, il danse avec grâce, il est étranger, et surtout à ce titre, il fixa l'attention des plus belles dames. Chacune semblait lui demander un hommage. Le duc adressa d'abord les siens à la superbe Béatrice qui n'y répondait que par le plus froid dédain. Le duc s'en plaignit à quelques

seigneurs de la cour et se permit de plaisanter sur la fierté des dames espagnoles.

Dans la soirée un page, faisant mine de lui offrir de la limonade, lui glissa un billet qui ne contenait que ces mots : *Note espantas*. « Ne vous découragez pas. » Ce billet n'était point signé, mais il renfermait un bout de ruban vert et lilas qui était ce jour-là le ruban de Béatrice. Cependant on dit à cette dame que le seigneur napolitain s'était plaint de son accueil dédaigneux. Elle eut peur d'être allée jusqu'à la maussaderie et lui fit quelques prévenances. Dès lors Santa Maura ne douta plus que le ruban ne fût la signature du billet. Il retourna chez lui très content de sa personne, et celle de sa future perdit à ses yeux de son prix, bien qu'elle lui eût paru très belle le jour de son arrivée.

Le lendemain Santa Maura, déjeunant avec son futur beau-père, lui fit des questions sur la duchesse d'Avila. Moro lui dit que cette dame ayant été élevée en Flandres, avait pris quelque éloignement pour l'Espagne et les Espagnols. C'est ainsi du moins qu'il expliquait sa fierté sans exemple et la résolution qu'elle annonçait de ne point se marier. Moro pensait que la duchesse Béatrice pourrait se déterminer en faveur de quelque seigneur étranger. L'honnête banquier en s'exprimant ainsi travaillait sans le savoir à rompre un mariage qu'il avait cependant fort à cœur. En effet Santa Maura croyait avoir des motifs suffisants de penser que Béatrice préférait les étrangers aux Espagnols.

Dans la même matinée, Santa Maura reçut un papier plié comme un billet, mais qui ne renfermait qu'un bout de ruban orange et violet. Il alla à l'opéra et vit la duchesse parée de rubans pareils à son échantillon.

Je suppose, Monsieur le polisson, ajouta don Busqueros, que vous avez assez d'esprit pour avoir deviné le nœud de l'intrigue. Vous jugez bien que j'ai à ma dévotion la première camériste de la duchesse et qu'elle me donne tous les matins l'échantillon du ruban que sa maîtresse doit porter dans la journée. Le billet que vous avez porté aujourd'hui contenait un ruban et l'indication d'un rendez-vous à la *tertulia* de l'ambassadeur de France[440]. On y fera quelque attention au duc, car il est beaucoup question de lui dans une lettre que Béatrice a reçue ce matin de la duchesse d'Osuna, fille du vice-roi de Naples[441]. Il est impossible qu'il ne s'engraine quelque conversation entre eux, et leurs discours ne m'échapperont point.

L'ambassadeur de France m'a donné le droit de venir à ses assemblées. À la vérité je n'y figure pas en première ligne, mais grâce au ciel, j'ai l'oreille conformée de manière à entendre même ce qu'on dit à l'autre bout de la chambre. En voilà assez pour aujourd'hui. Tu dois avoir gagné de l'appétit. Je ne t'empêche pas d'aller chercher un dîner.

J'allai en effet chez le chevalier de Tolède, il comptait dîner avec sa chère Uscaritz. Il renvoya ses gens et je le servis. Quand les dames furent parties, je lui racontai l'intrigue ourdie par Busqueros pour brouiller Santa Maura avec les Moro. Il prit beaucoup de plaisir à m'entendre et promit de nous aider. Un pareil allié nous assurait le succès.

Le chevalier de Tolède fut des premiers chez l'ambassadeur de France et lia conversation avec la superbe Béatrice. D'abord elle le traita avec sa hauteur accoutumée, mais le chevalier avait une amabilité irrésistible, il fallut bien rire avec lui. Alors il rapprocha[442] Santa Maura ; Béatrice voulut connaître l'homme dont son amie lui avait fait le portrait. Elle s'anima un peu plus que de coutume, assez même pour qu'on en fît l'observation. Deux seigneurs qui avaient le mot firent compliment à Santa Maura sur une conquête aussi difficile. Ce fut le dernier coup, sa tête n'y tint pas : il se crut déjà l'époux. En rentrant chez lui, il calculait de combien l'héritage entier d'Avila surpassait la dot d'Inès Moro, et depuis lors il traita toute cette famille avec le mépris le plus marqué.

Le lendemain le chevalier de Tolède fit venir chez lui Busqueros qui tint à grand honneur de lui être présenté. On résolut d'écrire une lettre au nom de Béatrice et comme elle ne devait être signée que d'un bout de ruban, on ne se fit aucun scrupule de cette espèce de faux. La lettre était très énigmatique : on ne s'expliquait qu'à moitié, on faisait prévoir des difficultés, enfin on donnait un rendez-vous à la *tertulia* du duc d'Icaz. La réponse de Santa Maura ne manquait pas d'un certain esprit et il fut, comme on peut croire, exact au rendez-vous. Pour le coup, Béatrice avait repris toute sa fierté et aurait pu déconcerter nos projets. Mais le chevalier tira Santa Maura à l'écart et lui confia que Béatrice avait eu avec son père une violente altercation parce qu'il voulait à toute force lui faire épouser un Espagnol. Depuis ce moment, Santa Maura se crut adoré et on lui remarqua un fond de joie dans l'âme que rien ne pouvait altérer.

Nous continuâmes notre correspondance avec le crédule Napolitain. Les lettres prétendues de Béatrice devenaient tous les jours plus significatives et bientôt elles firent entrevoir une décision prochaine, mais on s'étonnait de voir Santa Maura logé dans la maison Moro. Lui-même désirait rompre et ne savait comment s'y prendre.

Un jour au lieu de la lettre accoutumée, Santa Maura reçut une longue pièce de vers intitulée Satire contre les grands qui se mésallient. Elle commençait ainsi :

Insectes qu'a produits la fange du Pactole,
Votre essaim s'élevant dans la sphère d'Éole
Croit-il atteindre aussi la région des deux
Et mêler son sang vil au plus pur sang des dieux ?
Oubliez-vous le sort de ce roi téméraire
Qui fit retentir l'air du bruit d'un faux tonnerre ?
Salmonée imitant les feux de Jupiter,
De son chariot d'airain s'est vu précipiter[443].

Je ne m'en rappelle pas davantage. La satire, comme on le voit, s'adressait moins aux grands qui se mésalliaient qu'aux riches qui voulaient s'élever par de telles alliances. Cette production n'était ni bonne ni mauvaise comme toutes celles d'Agudez. Ici elle fit l'effet qu'on en attendait.

Santa Maura trouva plaisant de lire cette satire chez les Moro au dessert : toute la société se leva de table et passa dans une autre chambre. Le duc sans perdre de temps en explications fit mettre ses chevaux et s'en alla loger dès le même jour en hôtel garni. Le lendemain toute la ville sut ce qui s'était passé. La prétendue Béatrice écrivit une lettre bien plus tendre que les précédentes, et autorisa Santa Maura à faire une demande en forme. Il la fit et fut refusé par le père qui n'en parla même pas à sa fille. Ainsi le Napolitain n'en eut pas la honte et ne fut pas trop fâché d'avoir refusé Inès.

Il ne restait donc plus qu'à raccommoder les Soarez avec les Moro. Et voici comment la chose eut lieu : Gaspard Soarez, irrité contre son fils, s'était longtemps renfermé dans son auberge. Enfin il se décida à sortir pour se distraire et il allait dans une boutique de bévandes proche de la porte du Soleil[444]. Lorsqu'il voyait à quelque table un groupe de causeurs, il

s'asseyait auprès et s'amusait à les écouter sans se mêler à leur entretien, ce qui d'ailleurs eût été déplacé vu qu'il n'avait pas de connaissances à Madrid. Un jour Soarez s'assit près de deux hommes dont l'un disait à l'autre :

— Je vous soutiens, Monsieur, que nulle maison de commerce en Espagne ne peut être comparée à celle des Moro, et c'est une chose que je sais bien ayant eu sous les yeux leurs livres de « doit et avoir » depuis l'an 1580 avec les sommaires de toutes les affaires qu'ils ont faites depuis cent ans.

— Monsieur, répondit l'autre interlocuteur, vous voudrez bien convenir que Cadix est une place plus importante que Madrid et que le commerce des Deux-Mondes constitue un ordre d'affaires très supérieur à quelques mouvements d'argent qui se font dans la capitale ; or donc la maison Soarez qui est la première de Cadix est plus respectable que la maison Moro qui est la première de Madrid.

Comme ceci avait été dit très haut, plusieurs oisifs vinrent se placer à la table des deux causeurs, et Soarez, charmé de savoir ce qu'on allait dire de lui, se colla contre le mur pour mieux entendre et se trouver moins en regard.

Alors le premier interlocuteur dit en élevant encore la voix :

— Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous dire que j'avais vu les livres des Moro depuis l'an 1580 et je connais aussi l'histoire des Soarez. Inigo qui, après avoir couru les mers, fonda une maison à Cadix, eut en l'année 1602 le front de présenter aux Moro une lettre de change dont il n'avait pas fait les fonds ; une telle irrégularité pouvait perdre cette maison naissante, mais les Moro eurent la générosité d'assoupir toute l'affaire.

Ici Soarez était prêt d'éclater, mais le parleur continua en ces termes :

— Les Soarez, vers l'an 1612 et dans les années suivantes, avaient mis en circulation des lingots d'une valeur très inégale quoiqu'ils fussent tous censés au même titre. Les Moro en firent faire publiquement l'essai et ils auraient encore pu perdre la maison Soarez, mais ils eurent encore la générosité d'assoupir cette affaire.

Soarez avait peine à se contraindre, cependant le parleur continua en ces termes :

— Enfin Gaspard Soarez qui faisait le commerce des Philippines sans fonds suffisants trouva le moyen d'y intéresser un oncle des Moro qui lui prêta un million. Les Moro ont dû faire un procès qui peut-être dure encore.

Gaspard Soarez n'en pouvait plus de colère et sans doute allait éclater, lorsqu'un homme qu'il ne connaissait pas du tout s'avança vers le défenseur des Moro et lui dit :

— Monsieur, je déclare que dans tout ce que vous venez de dire, il n'y a pas un mot de vérité. Inigo Soarez adressant sa traite aux frères Moro avait réellement fait les fonds à Anvers ; les Moro n'avaient point le droit de protester avant l'expiration de l'usance et leur lettre d'excuses subsiste dans les bureaux de Soarez où se trouve aussi une seconde lettre d'excuses qui a rapport à l'affaire des lingots.

Enfin le procès dont vous venez de faire mention sans en avoir la moindre information n'a eu d'autre motif que de forcer les Moro à reprendre non pas le million prêté, mais encore deux millions de gain net fait dans la dernière expédition aux Philippines. Monsieur a donc eu raison de vous dire que les Soarez étaient les premiers négociants de l'Espagne et il est également incontestable que vous êtes, Monsieur, du nombre des hâbleurs qui parlent sans savoir ce qu'ils disent.

Le champion des Moro donna des marques d'une lâche confusion et quitta la boutique. Gaspard Soarez crut qu'il était de son devoir de témoigner à son défenseur quelque reconnaissance. Il l'aborda avec l'air de l'empressement et lui proposa une promenade au Prado. Ils y allèrent ensemble, s'assirent sur un banc et Soarez dit à son nouvel ami :

— Monsieur, le discours que vous avez tenu à la boutique m'a infiniment obligé et vous en serez facilement persuadé lorsque vous saurez que je suis moi-même Gaspard Soarez, chef unique de la maison que vous avez si généreusement défendue contre un lâche calomniateur. J'ai pu juger que vous aviez une grande connaissance du commerce de Cadix et du mien en particulier. Vous êtes, je le vois, un négociant consommé ; voudriez-vous bien me dire votre nom ?

L'homme à qui parlait Soarez n'était autre que Busqueros qui crut devoir taire son nom et dit qu'il s'appelait Roque Mararedo.

— Monsieur Mararedo, reprit Soarez, votre nom ne me paraît pas, si j'ose le dire, très connu dans le commerce et probablement vous n'avez pas été dans le cas de tenter des spéculations proportionnées à vos talents et votre mérite. Je vous offre de vous associer à quelques-unes des miennes et pour vous convaincre de la sincérité de mes sentiments, je vais vous faire confidence de la situation actuelle de mon âme, ainsi que de mes projets.

J'ai un fils unique en qui j'avais mis toute mon espérance. Je l'ai envoyé à Madrid et en même temps, je lui ai recommandé trois choses : de ne point s'appeler don Soarez, mais Soarez tout court, de ne point fréquenter de nobles et de ne point tirer l'épée. Eh bien ! le croirez-vous ? Dans l'auberge, mon fils n'est appelé que don Lope Soarez ; un gentilhomme appelé Busqueros a été sa seule liaison à Madrid ; ensuite il s'est battu avec ce Busqueros, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il a été jeté par les fenêtres, ce qui n'était jamais arrivé à un Soarez. Je veux punir ce fils ingrat et désobéissant. Et d'abord, je veux me marier, c'est un point résolu plutôt aujourd'hui que demain. J'ai à peine quarante ans. On ne peut donc me blâmer de songer au mariage. Tout ce que je demande à ma future est d'être fille d'un négociant honnête et sans tache. Vous connaissez Madrid ; puis-je espérer que vous me guiderez dans cette recherche ?

— Monsieur, répondit Busqueros, je connais une fille de négociant très honnête. Elle vient de refuser la main d'un grand seigneur parce qu'elle est décidée à se marier dans son état. Son père, très irrité contre elle, veut qu'elle choisisse un époux dans la semaine et qu'elle sorte immédiatement de sa maison. Vous dites que vous avez quarante ans, mais vous en paraissez trente. Il faudra voir. Allez au théâtre de la Cruz voir les deux premiers actes du *Sitio de Grenada*[445] ; au troisième, je viendrai vous faire réponse.

Gaspard Soarez alla donc voir le Sitio de Grenada et le second acte n'était pas encore achevé qu'il vit arriver son nouvel ami. Celui-ci l'emmena du théâtre et le fit passer par plusieurs rues et ruelles de manière à paraître vouloir le dépayser. Soarez lui demanda à savoir le nom de la demoiselle, mais son conducteur lui fit entendre que cette question était indiscrète et que la demoiselle était très intéressée, dans le cas où le mariage ne pût avoir lieu, à ce que toute l'aventure demeurât ignorée. Soarez en convint. Ils arrivèrent aux arrières d'une très grande maison, traversèrent une écurie de mules, montèrent un escalier obscur et entrèrent dans une chambre sans meubles, éclairée de quelques lampes. Bientôt vinrent deux dames voilées ; l'une d'elles dit :

— Seigneur Soarez, n'attribuez point la démarche que je fais à une hardiesse qui n'est point dans mon caractère ; j'y suis forcée par la vaine ambition de mon père : il a voulu me marier à un grand seigneur. Sans

doute les grandes dames reçoivent une éducation convenable au monde où elles doivent vivre, mais moi qu'y aurais-je fait ? Son éclat eût sans doute ébloui les faibles lumières de ma raison. Je n'y pouvais trouver le bonheur dans ce monde ni peut-être le salut dans l'autre. Je veux épouser un négociant. Je respecte le nom de Soarez et j'ai désiré être connue de vous.

En disant ces mots, la dame ôta son voile. Soarez ébloui de sa beauté mit un genou en terre, ôta de son doigt une bague d'un grand prix et la lui présenta sans oser proférer une parole…

En cet instant, une porte latérale s'ouvrit avec fracas. Un jeune homme se présenta, l'épée à la main et suivi de valets qui portaient des flambeaux.

— Monsieur Soarez, dit-il, est-ce là comme on s'y prend pour épouser une fille de la maison Moro ?

— Moro ! s'écria Soarez, mais je ne veux pas épouser une Moro.

— Sortez ma sœur, dit alors le jeune homme, et vous, Monsieur Soarez, qui vous adressez aux demoiselles de la maison Moro sans vouloir les épouser, je pourrais en toute justice vous faire jeter par la fenêtre, mais je respecte ma propre maison. Je vais faire sortir mes gens et puis je vous ferai connaître ma façon de penser.

Les gens du jeune Moro sortirent, alors il dit à Soarez :

— Monsieur, nous voici trois, et Monsieur Busqueros étant venu avec vous, vous ne pouvez le refuser pour témoin.

— Qu'appelez-vous Busqueros ? dit Soarez, Monsieur s'appelle Mararedo.

— Mararedo ou Busqueros, dit le jeune Moro, tirez votre épée. Vous êtes à la vérité plus âgé que moi, mais étant assez jeune pour vous mettre aux genoux de ma sœur, vous devez l'être aussi pour vous battre. Tirez l'épée ou sautez par la fenêtre.

Soarez, comme on peut le croire, aima mieux dégainer, mais comme il n'entendait pas l'escrime mieux que son fils, il eut bientôt le bras percé. Dès que le jeune Moro eut vu couler le sang, il se retira et Busqueros banda le bras avec un mouchoir. Ensuite il sortit avec monsieur Soarez, alla chez un chirurgien et le fit panser, puis il le ramena à son auberge.

Soarez y trouva son fils qu'on avait apporté sur un brancard. Cet aspect le toucha jusqu'au fond de l'âme. Craignant de se trahir, il prit le parti de lui faire des reproches.

— Lope, lui dit-il, Lope, je t'avais défendu de fréquenter les nobles.

— Ah ! mon père, répondit celui-ci, je n'en ai fréquenté qu'un seul et c'est celui que je vois avec vous. Encore puis-je vous assurer que ma liaison avec lui était forcée.

— Au moins, dit le père Soarez, ne fallait-il pas te battre contre lui. Je t'avais défendu de tirer l'épée.

— Monsieur, dit Busqueros, rappelez-vous que vous avez le bras percé.

— Je t'aurais tout pardonné, ajouta le père Soarez, mais te mettre dans le cas d'être jeté par la fenêtre !

— Monsieur, dit Busqueros, le même inconvénient eût pu vous arriver il y a un quart d'heure.

La confusion du père était extrême. En cet instant, on lui remit une lettre ainsi conçue :

Seigneur Gaspard Soarez,

Je vous adresse la présente pour vous demander d'humbles excuses au nom de mon fils Stevan Moro qui, vous trouvant avec sa sœur Inès dans la chambre de nos valets d'écurie, a cru devoir vous en marquer son ressentiment.

Déjà votre fils Lope Soarez avait tenté de s'introduire chez elle par la fenêtre ; il s'est trompé de maison, il est tombé du haut de l'échelle et s'est cassé les jambes.

De pareilles tentatives peuvent faire supposer que le dessein de votre maison est de déshonorer la nôtre, et je pourrais vous poursuivre en justice, mais j'aime mieux vous proposer l'accommodement suivant :

Nous sommes en procès pour deux millions de piastres que vous voulez me faire accepter. Je les accepte en effet, à condition d'en ajouter deux autres et d'offrir le tout à votre fils avec la main de ma fille Inès.

Votre fils m'a rendu un service éminent en détournant ma fille d'épouser un grand seigneur à qui je la sacrifiais par une coupable vanité.

Seigneur Gaspard Soarez, nous sommes toujours punis par où nous avons péché. Votre fils ne pouvait que nous honorer par sa recherche et s'il a voulu s'introduire chez elle par la fenêtre, son procédé était sans doute la suite de cette haine que vous nous avez

vouée depuis un demi-siècle, qui n'est pourtant fondée que sur des erreurs de commis que nous avons toujours réparées autant qu'il était en nous.

Renoncez, Seigneur Gaspard, à des sentiments qui offensent la charité chrétienne ; ils ne peuvent être que nuisibles dans ce monde et dans l'autre.

Agréez pour le beau-père de votre fils celui qui a l'honneur d'être votre humble serviteur,

Moro.

Soarez, ayant fait tout haut la lecture de cette lettre, se laissa aller sur un fauteuil et s'abandonna aux sentiments opposés qui semblaient combattre dans son cœur.

Le fils qui démêla l'état de son âme fit un douloureux effort, se jeta à bas de son brancard et vint embrasser ses genoux.

— Lope, s'écria le père, fallait-il aimer une Moro ?

— Rappelez-vous, dit Busqueros, que vous avez été à ses genoux.

— Je te pardonne, dit Gaspard.

Le reste de l'histoire n'est pas difficile à deviner : Lope Soarez fut dès le même soir transporté chez son futur beau-père et les soins d'Inès ne contribuèrent pas peu au succès de sa guérison. Gaspard Soarez ne put se guérir entièrement de sa prévention contre les Moro et retourna à Cadix aussitôt après le mariage de son fils.

Fin du troisième décaméron.

QUATRIÈME DÉCAMÉRON
TRENTE ET UNIÈME
JOURNÉE.

Les jours se passaient chez les Bohémiens d'une manière uniforme, mais sans monotonie. Dans la Sierra Morena, l'espace le plus resserré offre de la variété dans les sites. Et tous les jours j'y découvrais des vallons que leur

profondeur dérobait aux regards, des cascades, des grottes et mille autres beautés romantiques[446] dont l'effet est d'exalter l'imagination de la jeunesse et de prêter un grand charme à la solitude. D'ailleurs je n'étais pas seul : Rébecca avait des lumières supérieures à son sexe, et sa société m'eût infiniment plu sans l'opiniâtreté qu'elle mettait à parler de religion, et surtout de la religion musulmane qu'elle préférait au christianisme. Son frère prétendu cabaliste, bourru brusque, nous amusait par ses saillies. Enfin plusieurs de mes nuits étaient embellies par la présence de deux lutins que j'avais fort bien reconnus. Mais je reviens à l'histoire du Bohémien qu'il reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Lope Soarez était depuis quinze jours l'heureux époux de la charmante Inès et se préparait à la conduire à Cadix où Gaspard Soarez les attendait avec impatience. Busqueros, ayant mis à fin cette grande entreprise, s'occupait déjà d'une autre qui lui tenait beaucoup plus à cœur, et c'était de faire épouser à mon père sa parente Gitta-Salez. Et déjà la belle occupait la maison voisine de l'autre côté de la ruelle. Je me proposai, moi, de faire manquer ce mariage. D'abord j'en parlai à ma tante qui s'en ouvrit à son oncle, le respectable théatin Heronimo Santez, mais ce religieux refusa absolument de se mêler d'une affaire qui tenait de trop près à l'intrigue mondaine, et dit qu'il n'était jamais entré dans une affaire de famille que dans le cas où il pouvait opérer quelque réconciliation ou empêcher quelque scandale, que dans tout autre cas, les intérêts de ce genre n'étaient point de son ministère. Réduit à mes propres moyens, j'aurais voulu intéresser en ma faveur l'aimable Tolède, mais il eût fallu pour cela dire qui j'étais et cela ne m'était point permis. Je me contentai donc pour l'instant de rapprocher Busqueros du chevalier, en lui recommandant d'être en garde contre son penchant à l'insistance ; mais don Roque quelquefois ne manquait pas d'une sorte de tact : le chevalier lui avait permis de venir lui faire sa cour et il sentit que pour conserver ce droit, il ne fallait pas en abuser.

Un jour le chevalier demanda à Busqueros ce que c'était qu'une intrigue de femme dont le duc d'Arcos s'était occupé pendant tant d'années, et si cette femme était assez séduisante pour avoir pu le fixer si longtemps.

Busqueros prit un air très sérieux et dit au chevalier :

— Votre Excellence, en me demandant les secrets de mon patron, montre par là qu'elle connaît tout mon dévouement pour elle. D'un autre côté, j'ai l'avantage de connaître assez Votre Excellence pour savoir qu'une certaine légèreté qu'on voit dans ses manières n'a jamais eu d'inconvénients que pour les femmes, et que Votre Excellence est incapable de compromettre son fidèle serviteur.

— Monsieur Busqueros, dit le chevalier, ce n'est pas mon éloge que je vous demande.

— Je le sais, reprit Busqueros, mais les éloges de Votre Grandeur se trouvent toujours tout naturellement sur les lèvres de ceux qui ont l'honneur de la connaître. L'histoire que Votre Excellence me demande, j'avais commencé à la raconter (sous des noms supposés) au jeune négociant que nous venons de marier avec la belle Inès.

— Je la sais jusque-là, dit le chevalier, Lope Soarez l'avait contée au petit Avarito qui me l'a contée. Vous aviez monté la nuit à un premier où vous aviez vu un homme qui effrayé de votre apparition avait dit : « Tête effroyable et sanglante, pourquoi viens-tu me reprocher un crime involontaire ? » La femme de ce bonhomme vous avait donné un rendez-vous au jardin public et allait vous conter son histoire.

— C'est cela même, dit Busqueros, la dame était venue au jardin public, accompagnée d'une de ses amies, jeune femme grande et bien faite, et me fit en ces termes le récit qui intéresse votre curiosité :

Histoire de Frasqueta Salero.

Je suis la fille cadette d'un brave officier qui par ses services avait mérité que toute sa paye fût à sa mort conservée à sa veuve à titre de pension. Ma mère qui était née à Salamanque s'y retira avec ma sœur qui s'appelait Dorothée[447] et avec moi qu'on appelait Frasqueta. Elle possédait une maison dans un quartier très solitaire, elle la fit réparer, nous nous y établîmes et nous y vivions avec une économie qui répondait très bien aux modestes dehors de notre habitation. Ma mère ne nous laissait aller ni au théâtre ni aux combats de taureaux. Elle ne faisait ni ne recevait de visites.

N'ayant donc point d'autre amusement, je me tenais presque tous les jours à la fenêtre.

Comme j'ai beaucoup de dispositions naturelles à la politesse, s'il passait dans notre rue quelqu'un de bien mis, je le suivais des yeux et le regardais de manière à le persuader qu'il avait fait sur moi une impression favorable. Les passants n'étaient point insensibles aux égards que j'avais pour eux. Quelques-uns me saluaient, d'autres repassaient plusieurs fois dans la rue sans autre intention que celle de me voir. Quand ma mère s'apercevait de mon petit manège, elle ne manquait pas de me dire :

— Frasqueta !… Frasqueta !… Qu'est-ce que vous faites là ? Soyez modeste et sérieuse comme votre sœur, sans quoi vous ne trouverez pas de mari.

Ma mère se trompait, car ma sœur est encore fille et je suis mariée depuis plus d'un an.

Notre rue était fort déserte et j'avais rarement le plaisir d'y voir passer des hommes dont l'extérieur méritât mes prévenances. Cependant une circonstance me favorisait : il y avait fort près de nos fenêtres un grand arbre avec un banc de pierre, et ceux qui voulaient me voir à leur aise pouvaient s'y asseoir sans donner de soupçon ni se faire remarquer.

Un jour un jeune homme mis avec beaucoup d'élégance vint prendre place sur le banc ; il tira un livre de sa poche et se mit à lire, mais dès qu'il m'eut aperçue, la lecture ne l'occupa guère et ses yeux ne quittèrent plus les miens. Le jeune homme revint les jours suivants.

Une fois il s'approcha de ma fenêtre avec l'air de chercher quelque chose, puis il me dit :

— Mademoiselle, n'avez-vous rien laissé tomber ?

Je lui dis que non.

— Tant pis, me répondit-il, car par exemple si vous aviez laissé tomber la petite croix que vous avez au cou, je l'aurais ramassée. Possédant quelque chose qui vous avait appartenu, je me ferais l'illusion d'imaginer que je ne vous suis pas tout à fait indifférent, ou du moins que vous me distinguez un peu de ceux qui viennent s'asseoir sur ce banc. Le sentiment que vous m'inspirez mérite peut-être…

Comme ma mère entra dans cet instant, je ne pus répondre au jeune homme. Mais je défis adroitement ma croix et la jetai dans la rue.

Le soir je vis venir deux dames suivies d'un laquais en belle livrée ; elles s'assirent sur le banc et ôtèrent leurs mantilles. Alors l'une d'elles sortit de sa poche un morceau de papier, le déplia et en tira une petite croix d'or, après quoi elle me jeta un regard moqueur. Persuadée que le jeune homme avait fait à cette dame le sacrifice de cette première marque de mon affection, j'en fus dans une colère épouvantable et je n'en dormis pas de la nuit. Le lendemain mon perfide s'assit encore sur le banc et je fus très surprise de le voir tirer de sa poche un morceau de papier, le déplier, en ôter ma petite croix et la baiser avec transport.

Le soir je vis arriver deux laquais avec la livrée de la veille ; ils apportèrent une table et la couvrirent, puis ils s'en allèrent et revinrent avec des glaces, du chocolat, de l'orangeade, des biscuits et d'autres objets pareils. Ensuite parurent les deux dames de la veille, elles s'assirent sur le banc et firent servir ce qu'on avait apporté.

Ma mère et ma sœur, qui ne se mettaient jamais à la fenêtre, ne purent conserver leur indifférence au bruit des verres et des flacons. L'une des deux dames, les ayant aperçues et leur trouvant l'air engageant, les invita à venir partager ce repas, les priant seulement de faire apporter quelques chaises. Ma mère ne se fit point trop prier. Nous ajoutâmes quelque chose à notre parure et nous allâmes joindre la dame qui nous avait prévenues avec tant d'obligeance. En l'abordant, je m'aperçus qu'elle avait beaucoup de ressemblance avec mon jeune homme, je supposai qu'elle était sa sœur, j'en conclus qu'il lui avait parlé de moi, lui avait donné ma croix, et que la veille, elle s'était mise à cette place seulement pour me voir.

Bientôt on s'aperçut qu'il manquait des cuillères, et ma sœur en alla chercher. Tout de suite on s'aperçut qu'il manquait des serviettes, ma mère me dit d'y aller, mais la dame me fit signe et je répondis que je ne saurais jamais les trouver ; ma mère y alla donc. Dès qu'elle fut partie, je dis à la dame :

— Il me semble, Madame, que vous avez un frère qui vous ressemble beaucoup ?

— Non, Mademoiselle, me répondit-on, ce frère dont vous me parlez, c'est moi-même. J'ai un autre frère qui s'appelle le duc de San Lugar ; moi-même, je dois être bientôt duc d'Arcos parce que j'épouse l'héritière de ce nom. Je ne puis souffrir ma future épouse, mais si je me refusais à ce mariage, il en résulterait des scènes lugubres qui ne sont point de mon goût.

Ne pouvant disposer de ma main suivant mon inclination, j'ai résolu de garder mon cœur pour quelque personne plus aimable que ne l'est la jeune d'Arcos. Je suis fort éloigné de vouloir vous parler de choses contraires à l'honneur, mais vous ne quittez pas l'Espagne ni moi non plus : le hasard pourra nous réunir ; à son défaut, je saurai bien moi-même faire naître les occasions de vous revoir. Votre mère va revenir. Voici une bague enrichie d'un solitaire de grand prix, je l'ai choisie d'une valeur considérable afin de vous convaincre que je ne vous en impose pas sur ma naissance. Je vous conjure de vouloir bien accepter cette marque de mon souvenir, destinée à me rappeler au vôtre.

J'étais élevée par une mère dont les principes avaient la plus grande austérité, et je savais assez que l'honneur me prescrivait de refuser ce présent, mais quelques réflexions que je fis pour lors et dont je ne me rappelle pas dans ce moment, me déterminèrent à l'accepter. Ma mère revint avec des serviettes, et ma sœur avec des cuillères. La dame inconnue fut très aimable pendant toute la soirée et l'on se sépara très content les uns des autres. Mais l'aimable jeune homme ne reparut plus sous ma fenêtre et sans doute il était allé se marier avec l'héritière d'Arcos.

Le dimanche suivant, je fis réflexion que la bague serait tôt ou tard découverte chez moi ; en conséquence, me trouvant à l'église, je fis semblant de l'avoir trouvée à mes pieds et je la montrai à ma mère. Elle me dit que c'était sans doute un morceau de verre qu'on avait enchâssé avec ce soin, mais que je devais toujours mettre la bague en poche. Un joaillier logeait dans le voisinage, on lui montra la bague et il l'estima huit mille pistoles. Ce haut prix charma ma mère ; elle dit que le plus convenable serait sans doute d'en faire une offrande à saint Antoine de Padoue, patron de notre famille, mais qu'en vendant la bague, il y aurait de quoi faire deux jolies dots pour ma sœur et pour moi.

— Pardonnez-moi, maman, lui répondis-je, il me semble que d'abord il faut faire publier que nous avons trouvé une bague sans spécifier la valeur. Si le véritable propriétaire se présente, nous lui rendrons la bague, sinon ma sœur n'y a aucun droit, non plus que saint Antoine de Padoue, et comme j'ai trouvé la bague, elle m'appartiendra incontestablement.

Ma mère n'eut rien à répondre. On publia dans Salamanque qu'il y avait une bague trouvée, mais on garda le secret sur la valeur et comme vous le jugez bien, personne ne se présenta.

Le jeune homme à qui je devais un présent d'une valeur aussi considérable avait fait une vive impression sur mon cœur et pendant huit jours on ne me vit plus à la fenêtre. Enfin le naturel l'emporta : je me mis à la fenêtre comme auparavant et j'y passais tout mon temps.

Le banc de pierre où le jeune duc se plaçait pour me voir était alors rempli par un gros monsieur dont l'humeur paraissait parfaitement calme et tranquille. Il m'aperçut à la fenêtre et ma présence semblait lui être désagréable. Il me tourna le dos, mais je l'incommodais lors même qu'il ne me voyait pas, car il se tournait de temps à autre avec un air d'inquiétude. Bientôt il s'en alla, témoignant par ses regards ressentir quelque indignation, mais il revint le lendemain et répéta la même scène. Enfin il se tourna tant et se retourna qu'au bout de deux mois, il me demanda en mariage.

Ma mère me dit qu'on ne trouvait pas tous les jours des partis comme celui-là, et m'ordonna de l'accepter. Je changeai mon nom de Frasqueta Salero en celui de doña Francisca Cabronez[448] et je vins habiter la maison où vous m'avez vue hier.

Devenue la femme de don Cabronez, je ne m'occupai plus qu'à faire son bonheur. J'y réussis trop bien et au bout de trois mois, je lui trouvai l'air plus heureux que je ne le voulais, et qui pis est, il croyait me rendre parfaitement heureuse. Cet air de pleine satisfaction allait très mal à sa physionomie et de plus il me déplaisait et m'impatientait. Heureusement l'état de béatitude ne dura pas longtemps.

Un jour don Cabronez, sortant le matin de chez lui, vit un petit garçon qui tenait un papier à la main et semblait embarrassé. Il voulut le tirer de peine et vit que le billet était adressé *À l'adorable Frasqueta*. Cabronez fit une grimace qui mit en fuite le petit commissionnaire. Ensuite il emporta chez lui ce précieux document et y lut ce qui suit :

> Se peut-il que mes richesses, ma valeur, mon nom ne puissent me faire connaître de vous ? Je suis prêt à tout faire, à tout donner, à tout entreprendre, seulement pour que vous fassiez quelque attention à moi. Ceux qui s'étaient offerts à me servir m'ont sans doute trompé, car je n'obtiens de vous aucun signe d'intelligence. Mais l'audace est dans mon caractère, rien ne m'arrête lorsqu'il s'agit des intérêts d'une

passion. La mienne à sa naissance ne connaît plus ni frein ni mesure. Ma seule crainte est de vous rester inconnu.

Le comte de Penna Flor.

La lecture de ce billet fit évanouir à l'instant toute la félicité dont jouissait Cabronez. Il devint inquiet, soupçonneux, et ne me permettait pas de sortir, si ce n'est avec une voisine à nous, qu'il connaissait peu, mais qu'il avait prise en affection à cause de sa dévotion exemplaire.

Cabronez n'osait cependant pas me parler de ses peines, car il ne savait où j'en étais avec le comte de Penna Flor, ni même si j'étais instruite de son amour. Cependant mille circonstances venaient accroître son inquiétude. Une fois, il trouva une échelle appuyée contre le mur du jardin. Une autre fois, un inconnu parut s'être caché dans la maison. D'ailleurs de fréquentes sérénades se faisaient entendre, et cette musique est détestée des jaloux. Enfin le comte de Penna Flor ne mit plus de bornes à sa témérité. Un jour j'allai au Prado avec ma dévote voisine, nous restâmes tard et presque seules au bout de la grande allée. Le comte nous aborda, me déclara formellement sa passion et qu'il était résolu à tout tenter pour obtenir mon cœur. Cet audacieux me prit la main de force et je ne sais ce qu'il eût entrepris sans les cris que nous fîmes. Nous revînmes au logis dans un désordre affreux, la dévote voisine déclara à mon époux qu'elle ne voulait plus sortir avec moi et qu'il était bien fâcheux que je n'eusse pas un frère qui sût en imposer au comte puisque j'avais un mari qui savait si peu me faire respecter.

— La religion, ajouta-t-elle, proscrit les vengeances, mais l'honneur d'une femme tendre et fidèle mérite cependant qu'on s'en occupe davantage. Et sûrement le comte de Penna Flor n'agit avec tant d'audace que parce qu'il est informé de l'humeur débonnaire de Monsieur Cabronez.

Mon époux, revenant la nuit suivante par une rue étroite qu'il suivait assez souvent pour rentrer chez lui, la trouva barrée par deux hommes dont l'un tirait de grandes bottes contre le mur avec une épée d'une longueur extraordinaire, et l'autre homme lui disait :

— Bravo ! Seigneur don Ramire, si vous y allez ainsi avec l'illustre comte de Penna Flor, il ne sera pas longtemps la terreur des frères et des époux.

— Mon cher ami, dit l'homme à la grande épée, je ne suis pas en peine de mettre fin aux bonnes fortunes du comte de Penna Flor. Je ne veux point

le tuer, mais seulement l'arranger de manière à ce qu'il n'y revienne plus. C'est pas pour rien [sic] que Ramire Caramanza passe pour le premier bretteur de l'Espagne ; mais ce qui m'embarrasse, ce sont les suites de mon duel. Si j'avais seulement cent doublons[449], j'irais passer quelque temps dans les îles.

Les deux amis allaient se retirer lorsque mon mari qui s'était caché dans une porte les aborda et leur dit :

— Messieurs, je suis un de ces époux dont le comte de Penna Flor trouble la tranquillité. Si votre intention eût été de le tuer, je ne me serais point mêlé de votre conversation, mais puisque vous voulez seulement lui donner une leçon, je me fais un plaisir de vous offrir les cent doublons qui vous sont nécessaires pour passer dans les îles. Restez ici, je vais chercher cet argent.

Il alla chez lui et revint avec cent doublons qu'il remit au terrible Caramanza.

La nuit suivante, nous entendîmes frapper à la porte avec le ton de l'autorité. On y alla et l'on vit paraître un homme de justice avec deux alguazils. L'homme de justice dit à mon époux :

— Nous sommes venus de nuit par ménagement pour vous afin que notre apparition ne nuisît en rien à votre renommée. Il s'agit du comte de Penna Flor qui a été assassiné hier. Une lettre qu'on dit être tombée de la poche d'un de ses assassins, peut faire supposer que vous leur avez donné cent doublons pour les encourager à ce crime et favoriser leur évasion.

Mon mari répondit avec assez de présence d'esprit :

— Je n'ai jamais vu le comte de Penna Flor. Deux hommes que je ne connais pas m'ont présenté hier une lettre de change de cent doublons que j'avais faite l'année passée à Madrid, et j'en ai payé le montant. Si vous voulez, j'irai chercher la lettre de change.

L'homme de loi tira un papier de sa poche et dit :

— Il y a ici : « Nous partons pour les îles avec les cent doublons du bon Cabronez. »

— Eh bien ! dit mon époux, ce sont les cent doublons de la lettre de change ; elle était à vue et je n'avais pas le droit d'en différer le payement.

— J'appartiens à la justice criminelle, dit l'homme de loi, et les affaires de commerce ne sont pas de mon ressort. Adieu, Monsieur Cabronez,

excusez l'embarras que nous vous avons donné.

Lorsque toute cette alarme fut un peu passée, je demandai à mon cher Cabronez si réellement il avait fait assassiner le comte de Penna Flor. Il ne voulut d'abord convenir de rien, enfin il avoua qu'il avait donné cent doublons au spadassin Caramanza, non pas pour tuer le comte, mais pour le corriger de sa pétulance.

— Ma chère Frasqueta, ajouta-t-il, bien que ce meurtre soit de ma part tout à fait involontaire, il pèse sur ma conscience, il m'épouvante et si je m'en croyais, j'irais de ce pas à Saint-Jacques-de-Compostelle et peut-être plus loin, chercher et gagner des indulgences.

Cet aveu de mon mari devint le signal des événements les plus extraordinaires et les plus surnaturels ; chaque nuit fut signalée par quelque apparition effrayante propre à porter le trouble dans une conscience déjà bourrelée. Presque toujours, il s'agissait des cent doublons. Quelquefois au milieu des ténèbres, on entendait une voix qui disait :

— Je vais te rendre les cent doublons.

D'autres fois, on entendait compter la monnaie. Un soir une servante vit dans un coin de la chambre un bassin rempli des doublons, elle voulut y mettre la main et ne trouva que des feuilles sèches qu'elle apporta avec le bassin. Tout le jour, don Cabronez fut fort préoccupé, rêveur et soucieux. Le soir, passant par une chambre qui n'était que faiblement éclairée par les rayons de la lune, il crut voir dans un coin une tête d'homme dans un bassin : il vint tout épouvanté et me dit ce qui avait causé son effroi. J'y allai et je vis la tête à perruque que par hasard on avait mise dans son plat à barbe. Je n'aimais point à contredire mon époux, il m'importait même d'entretenir ses terreurs, je fis donc des cris affreux et j'assurai avoir vu les mêmes choses, c'est-à-dire une tête sanglante et menaçante. Depuis lors, la même tête apparut à presque tous les gens de la maison. Cabronez s'en affecta au point de faire craindre pour sa raison. Cependant, et je n'ai pas besoin de vous le dire, toutes ces apparitions n'avaient rien de réel. Le comte de Penna Flor lui-même était, comme on dit, un être de raison imaginé seulement pour inquiéter mon époux et lui faire perdre son air satisfait[450]. Les hommes de loi et les spadassins étaient des gens du duc d'Arcos, et cet aimable duc était venu à Salamanque tout de suite après son mariage.

Cette nuit, je comptais faire quelque grande peur à mon mari ; je voulais qu'il sortît de la chambre et qu'il allât se renfermer dans son cabinet où il a de l'eau bénite et quelques images privilégiées. Alors je me proposais de fermer la porte au verrou et le duc devait entrer chez moi par la fenêtre. Je ne craignais point que mon mari le vît monter ou qu'il trouvât l'échelle, car la maison est exactement fermée toutes les nuits et j'ai la clef sous mon chevet. Tout à coup votre tête a paru à la fenêtre. Mon mari l'a prise pour celle de Penna Flor qui venait lui reprocher les cent doublons. Enfin il ne me reste plus qu'à vous parler de cette voisine si dévote, si exemplaire, en qui mon époux avait tant de confiance. Hélas ! cette voisine était le duc lui-même et c'est lui que vous voyez avec des habits de femme qui véritablement lui vont à merveille. Je suis encore fidèle à mes devoirs, mais je ne puis me résoudre à éloigner l'aimable Arcos, car je ne suis point sûre de rester toujours vertueuse et si je venais à prendre un parti à cet égard, je voudrais avoir Arcos sous la main.

Frasqueta termina ici sa narration et le duc prenant la parole me dit :

— Ce n'est pas sans dessein qu'on vous a mis dans notre confidence : il s'agit de hâter le voyage du bon Cabronez. Nous voulons même qu'il ne s'en tienne point à un simple pèlerinage, mais qu'il se détermine à faire pénitence dans quelque retraite pieuse. Pour cet effet, nous avons besoin de vous et de votre génie inventif.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on l'appela pour les intérêts de la horde et nous ne le revîmes plus de la journée.

TRENTE-DEUXIÈME JOURNÉE.

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Le chevalier Tolède prenait grand plaisir au récit de Busqueros et dit qu'il enviait au duc d'Arcos une maîtresse comme Frasqueta, qu'il avait toujours aimé les impertinentes et que celle-ci les surpassait toutes.

— Peut-être, dit Busqueros, la connaissez-vous ; il faut, pour conserver l'ordre historique, que je vous fasse aussi connaître son mari et que je vous

dise comment il fit connaissance avec le terrible pèlerin Hervas.

Histoire du seigneur Cabronez.

Cet époux, dont le nom en espagnol pourrait tenir lieu d'armes parlantes, était fils d'un bourgeois de Salamanque. Il avait longtemps exercé un emploi assez obscur dans la magistrature, il y réunissait un petit commerce en gros et fournissait quelques *détailleurs*[451]. Ensuite, ayant fait un héritage considérable, il prit comme beaucoup d'Espagnols le parti de ne rien faire du tout si ce n'est de fréquenter les églises, des lieux publics et de fumer des cigares.

Vous me direz que Cabronez n'ayant d'autre goût que celui de la plus parfaite tranquillité n'aurait pas dû épouser la première espiègle qui lui faisait des mines par la fenêtre. Mais la grande énigme du cœur humain, c'est que personne ne fait ce qu'il veut faire. Tel ne voit de bonheur que dans le mariage, passe sa vie à faire un choix et meurt célibataire. Tel autre qui jure de n'avoir jamais de femme se marie et se remarie. Cabronez s'était donc marié, il s'en félicita d'abord et puis s'en repentit lorsqu'il se vit sur les bras non seulement un comte de Penna Flor, mais encore son ombre échappée aux enfers pour le tourmenter. Il devint soucieux, renfermé en lui-même. Bientôt il fit mettre son lit dans le cabinet où étaient le prie-dieu et le bénitier. Le jour même, il voyait peu sa femme et restait à l'église plus que de coutume.

Un jour il s'y trouva à côté d'un pèlerin qui fixa sur lui ses regards d'une manière si inquiétante qu'il le força à quitter l'église. Le soir il le trouva encore à la promenade et puis il le retrouva partout où il allait, et partout le regard du pèlerin, fixe et pénétrant, lui causait une angoisse inexprimable. Enfin Cabronez, surmontant sa timidité naturelle, lui dit :

— Monsieur, j'irai me plaindre à l'alcade si vous continuez à m'obséder.

— Obséder, obséder, dit le pèlerin d'une voix creuse et sépulcrale, oui, vous êtes obsédé, fortement obsédé : cent doublons, une tête, un homme assassiné, mort sans communion. Eh bien ! ai-je deviné ?

— Qui êtes-vous ? dit Cabronez rempli de frayeur.

— Je suis un réprouvé, dit le pèlerin, mais j'espère en la miséricorde divine. Avez-vous entendu parler du savant Hervas ?

— Je connais en gros son histoire, dit Cabronez. Il eut le malheur d'être athée et fit une mauvaise fin.

— C'est cela même, dit le pèlerin. Je suis son fils et marqué en naissant du sceau de la réprobation, mais il m'a été accordé d'en reconnaître le signe sur le front du pécheur et de le ramener dans la voie du salut. Viens, jouet infortuné de Satan, je me ferai connaître de toi plus particulièrement.

Le pèlerin conduisit Cabronez au jardin des pères célestins[452] dans une allée le plus solitaire de cette promenade. Il s'assit avec lui sur un banc et lui parla en ces termes :

Histoire de Diègue Hervas.

père du réprouvé.

Je m'appelle Blaz Hervas ; mon père, Diègue Hervas, envoyé fort jeune à l'université de Salamanque, ne tarda pas à s'y distinguer par l'application la plus extraordinaire[453]. Bientôt il n'eut plus d'émules parmi ses camarades et quelques années plus tard, il en sut plus que les professeurs. Alors renfermé dans son cabinet avec les ouvrages des maîtres en chaque science, il conçut l'espérance flatteuse d'atteindre à la même gloire et de voir un jour son nom écrit parmi les leurs. À cette ambition qui n'était pas médiocre, Diègue en joignit une autre : il voulait publier des ouvrages anonymes et lorsque leur mérite serait reconnu, se nommer et jouir d'un éclat soudain. Occupé de ce projet, il jugea que Salamanque n'était pas un horizon sur lequel l'astre glorieux de ses destinées pût apparaître assez rayonnant, et il tourna ses regards vers la capitale. Là sans doute, les hommes distingués par leur génie jouissaient du respect qu'on leur doit, des hommages du public, de la confiance des ministres, même de la faveur du roi. Enfin Diègue imagina que la capitale pouvait seule rendre à ses talents la justice qui leur était due. Notre jeune savant avait sous les yeux la géométrie de Descartes, l'analyse de Harriot, les ouvrages de Fermât et de Roberval[454]. Il vit clairement que ces grands génies, ouvrant le chemin de la science, y marchaient encore d'un pas mal assuré. Il fit un corps de toutes leurs découvertes, y joignit des solutions qui n'avaient pas encore été tentées et proposa des amendements pour l'algorithme employé jusqu'alors. Hervas fut plus d'une année à rédiger son livre. Les ouvrages de géométrie étaient

alors toujours écrits en latin, Hervas écrivit le sien en espagnol afin de lui donner plus de cours ; et pour le faire paraître sous un titre qui piquât la curiosité, il l'appela *Secrets de l'analyse dévoilés, avec la connaissance des infinis de toutes dimensions*[455].

Lorsque le manuscrit fut prêt, mon père sortait précisément de minorité et il en reçut l'avis de ses tuteurs ; ils lui apprenaient en même temps que son bien qui d'abord paraissait devoir être de huit mille pistoles, se trouvait par divers accidents réduit à huit cents, et qu'on lui remettrait cette somme dès qu'il aurait juridiquement acquitté les tuteurs. Hervas réfléchit que huit cents pistoles étaient précisément ce qu'il fallait pour faire imprimer son ouvrage et le porter à Madrid. Il se hâta donc de signer la décharge de tutelle, reçut les huit cents pistoles et présenta son manuscrit à la censure.

Les censeurs de la partie théologale firent quelques difficultés à raison de ce que l'analyse des infiniment petits semblait ramener aux atomes d'Épicure dont la doctrine est improuvée par l'Église ; on leur représenta qu'il s'agissait de quantités abstraites et non pas de particules matérielles, et ils retirèrent leur opposition.

De la censure, l'ouvrage passa chez l'imprimeur ; c'était un assez gros in-quarto pour lequel il fallut fondre des caractères algébriques qui manquaient et même faire des nouveaux poinçons. En sorte qu'imprimée à mille exemplaires, l'édition revint à sept cents pistoles. Hervas les accorda d'autant plus aisément qu'il comptait vendre chaque exemplaire à trois pistoles, ce qui faisait un profit tout clair de deux mille trois cents pistoles. Hervas n'était rien moins qu'intéressé, mais l'assurance de posséder ce petit capital ne laissait pas de lui faire plaisir.

La mise au jour dura plus de six mois. Hervas corrigeait lui-même les feuilles et ce travail fastidieux lui coûta plus que la composition de l'ouvrage. Enfin la plus grosse charrette qu'on pût trouver dans Salamanque apporta dans sa maison les lourds ballots sur qui se fondaient sa gloire présente et son immortalité future.

Dès le lendemain, Hervas ivre de joie, enivré d'espérances, mit son édition sur huit mulets, se mit lui-même sur le neuvième et prit le chemin de Madrid. Arrivé dans la capitale, il descendit tout droit chez le libraire Moreno et lui dit :

— Monsieur, ces huit mules ont apporté neuf cent quatre-vingt-dix-neuf exemplaires d'un ouvrage dont voici le millième. Cent exemplaires vendus à votre profit vous rendront trois cents pistoles et vous voudrez bien me tenir compte du reste. J'ose croire que l'édition entière s'écoulera en peu de semaines et que je pourrai en faire une nouvelle où j'ajouterai quelques éclaircissements dont je me suis avisé pendant qu'on m'imprimait.

Moreno eut l'air de douter de cette vente si prompte, mais comme il voyait le privilège des censeurs de Salamanque, il ne fit point de difficulté de mettre les ballots dans son magasin et quelques exemplaires sur le devant de sa boutique. Hervas alla loger dans une auberge et sans perdre de temps, il se mit à travailler aux notes et suppléments qui devaient accompagner la seconde édition de son ouvrage.

Trois semaines se passèrent ainsi et notre géomètre pensa qu'il était temps d'aller chez Moreno et de prendre l'argent provenant de la vente, ce qui devait faire au moins un millier de pistoles. Il y alla et fut très mortifié d'apprendre qu'il ne s'était pas encore vendu un exemplaire. Bientôt il eut un sujet de mortification encore plus sensible, car en rentrant à son auberge, il y trouva un *alguazil* de cour qui le fit monter dans une voiture fermée et le conduisit à la tour de Ségovie. Il est surprenant qu'un géomètre fût traité en prisonnier d'État, mais voici ce qui était arrivé : les deux ou trois exemplaires mis en vente par Moreno se trouvèrent bientôt entre les mains de curieux qui fréquentaient la boutique. L'un d'eux ayant lu le titre, *Secrets de l'analyse dévoilés*, dit que ce pourrait bien être quelque pamphlet contre le gouvernement. Un autre, considérant attentivement le même titre, dit avec un souris malin que la satire devait porter sur le ministre des Finances, don Pedre Alanyès, car *analyse* était l'anagramme d'Alanyès et la seconde partie, *infinis de toutes dimensions*, se rapportait également à ce ministre qui était au physique infiniment petit et infiniment gros, et au moral infiniment haut et infiniment bas. Il est aisé de juger par cette plaisanterie que les habitués de Moreno avaient la permission de tout dire et que le gouvernement tolérait cette petite junte satirique.

Ceux qui connaissent Madrid savent que le peuple y est à un certain niveau des classes plus relevées, qu'il s'occupe des mêmes événements, qu'il partage les mêmes opinions et que les plaisanteries du grand monde ne tardent pas à descendre et circuler dans les rues, et ceci avait lieu à l'égard

des plaisants de chez Moreno : leurs quolibets étaient bientôt répétés dans les boutiques des barbiers, enfin dans tous les carrefours.

Bientôt aussi le ministre Alanyès ne fut appelé que « le seigneur Analyse infini de toutes dimensions ». Le financier était assez accoutumé à l'animadversion du peuple et n'y prenait pas garde, mais le même sobriquet ayant souvent frappé ses oreilles, il en demanda l'explication à son secrétaire. Celui-ci répondit que l'origine de cette plaisanterie venait d'un livre de géomètre qu'on vendait chez Moreno. Le ministre sans entrer dans de plus grands détails fit d'abord arrêter l'auteur, ensuite confisquer l'édition.

Hervas ignorant toutes ces choses, renfermé dans la tour de Ségovie, privé d'encre et de plumes, et ne sachant quand finirait sa détention, s'avisa pour charmer son ennui de faire un appel mental de toutes ses connaissances, c'est-à-dire de se rappeler ce qu'il savait en chaque science. Alors il s'aperçut à sa grande satisfaction qu'il avait réellement embrassé tout l'ensemble des connaissances humaines et qu'il eût pu comme Pic de la Mirandole soutenir des thèses de *omni scibili*[456].

Hervas, ambitieux de se faire un nom dans les sciences, forma le plan d'un ouvrage en cent volumes qui devait renfermer tout ce que les hommes savaient de son temps. Il voulait le faire paraître anonyme. Le public ne manquerait pas de prendre le change et croirait que l'ouvrage ne pouvait être fait que par une société de savants[457]. Alors Hervas devait se nommer et obtenir tout d'un coup la réputation et le titre d'homme universel. Hervas avait un esprit dont les forces n'étaient point au-dessous d'une aussi vaste entreprise. Il en avait le sentiment et se livra tout entier à un projet qui flattait les deux passions de son âme : l'amour des sciences et l'amour-propre.

Six semaines passèrent très vite pour Hervas ; au bout de ce temps, il fut appelé chez le gouverneur du château. Il y trouva le premier commis du ministre des Finances. Cet homme, après l'avoir salué avec une sorte de respect, lui dit :

— Don Diègue Hervas, vous avez voulu paraître dans le monde sans protecteur, ce qui est d'une imprudence extrême, car lorsque vous avez été accusé, personne ne s'est présenté pour vous défendre. On vous impute d'avoir eu en vue le ministre des Finances dans votre *Analyse des infinis*.

Don Pedre justement irrité a fait livrer aux flammes toute l'édition de votre ouvrage, mais content de cette satisfaction, il veut bien vous pardonner et vous offre dans ses bureaux une place de *contador*[458]. Vous y serez chargé de quelques calculs dont la complication nous embarrasse quelquefois. Quittez cette prison pour n'y plus revenir.

Hervas fut d'abord très affligé qu'on eût brûlé à la fois neuf cent quatre-vingt-dix-neuf exemplaires, mais comme il avait fondé sa gloire sur d'autres spéculations, il se consola assez vite et alla prendre possession de sa place dans les bureaux. Là on lui présenta des registres d'annuités, des escomptes avec rabais d'espèces et autres calculs dont il se tira avec une facilité qui lui mérita l'estime de ses chefs. On lui avança un quartier de sa pension et on lui assigna une maison dépendante d'un ministre.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on l'appela pour les intérêts de la horde et nous ne le revîmes plus de la journée[459].

TRENTE-TROISIÈME JOURNÉE.

On se rendit de bonne heure à la grotte. Rébecca observa qu'il y avait beaucoup d'adresse dans les inventions de Busqueros :

— Un intrigant ordinaire, dit-elle, n'eût pas manqué pour effrayer Cabronez de faire paraître des spectres couverts de linceul ; il n'eût fait qu'une illusion passagère qui n'eût pas tenu contre une réflexion sérieuse. Mon Asturien s'y prend tout autrement, et c'est par la parole qu'il cherche à faire une impression profonde. L'histoire de l'athée Hervas est très connue : on la trouve dans un supplément au livre du jésuite Granada[460]. Le pèlerin réprouvé feint d'être son fils pour mieux remplir de terreurs l'âme de Cabronez.

— Vous vous hâtez trop d'en juger, lui répondit le vieux chef. Le pèlerin pouvait être fils de l'athée Hervas et sûrement tout ce qu'il en dit n'était pas pris dans la légende dont vous parlez, où l'on ne trouve que quelques circonstances de sa mort. Mais ayez la patience d'écouter cette histoire jusqu'au bout :

Suite de l'histoire de Diègue Hervas.

rapportée par son fils, le pèlerin réprouvé.

Hervas était donc rendu à lui-même, sa subsistance était assurée, le travail qu'on lui demandait ne pouvait l'occuper que pendant quelques heures de la matinée.

Et il avait devant lui un immense projet propre à employer toutes les forces de son génie et lui donner toutes les jouissances du savoir. Notre ambitieux polygraphe se résolut à écrire un volume in-octavo sur chaque science[461]. Observant que la parole était comme l'attribut distinctif de l'homme, il consacra le premier volume à la grammaire universelle : il y exposa l'artifice grammatical infiniment varié au moyen duquel on exprimait dans chaque langue les différentes parties du discours et l'on donnait des formes diverses aux premiers éléments de la pensée[462].

Ensuite passant de la pensée intérieure de l'homme aux idées qui lui viennent par les objets environnants, Hervas consacra le second volume à l'histoire naturelle en général ; le troisième à la zoologie qui est la connaissance des animaux ; le quatrième volume à l'ornithologie qui est la connaissance des oiseaux ; le cinquième à l'ichtyologie qui est la connaissance des poissons ; le sixième à l'entomologie qui est la connaissance des insectes ; le septième à la scolecologie qui est la connaissance des vers ; le huitième à la conchyliologie qui est la connaissance des coquilles ; le neuvième à la botanique ; le dixième à la géologie ou connaissance de la structure de la terre ; le onzième à la lithologie ou connaissance des pierres ; le douzième à l'oryctologie ou connaissance des fossiles ; le treizième à la métallurgie, art d'extraire et travailler les métaux ; le quatorzième à la docimastique, art de les essayer.

Le quinzième volume ramenant l'homme à lui-même traitait de la physiologie ou connaissance du corps humain ; le volume seizième traitait de l'anatomie ; le dix-septième était consacré à la myologie ou connaissance des muscles ; le dix-huitième à l'ostéologie[463] ; le dix-neuvième à la neurologie ; le vingtième à la phlébologie ou connaissance du système veineux.

Le volume vingt et unième était consacré à la médecine, divisée dans le vingt-deuxième volume en nosologie ou connaissance des maladies ; dans le vingt-troisième en étiologie, connaissance de leurs causes ; dans le vingt-quatrième en pathologie ou connaissance des maux qu'elles occasionnent ; vingt-cinquième, séméiotique, connaissance des symptômes ; vingt-sixième, clinique, connaissance des procédés à observer au lit du malade ; “vingt-septième, thérapeutique, art de guérir (le plus difficile de tous) ; vingt-huitième, diététique ou connaissance du régime ; vingt-neuvième, hygiène qui est l'art de conserver la santé ; trentième, chirurgie ; trente et unième, pharmacie ; trente-deuxième, médecine vétérinaire.

Ensuite venaient le volume trente-troisième, la physique générale ; trente-quatrième, physique particulière ; trente-cinquième, physique expérimentale ; trente-sixième, la météorologie ; trente-septième, la chimie et les fausses sciences où elle a conduit telles que : trente-huitième, l'alchimie ; trente-neuvième, la philosophie hermétique.

Après ces sciences naturelles venaient celles qui dérivent de l'état de guerre qu'on croit aussi être très naturel à l'homme. Ainsi le volume quarantième traitait de la stratégie ou art de la guerre ; le volume quarante et unième, de la castramétation qui est l'art de placer les camps ; le volume quarante-deuxième, de la fortification ; le quarante-troisième, de la guerre souterraine qui est l'art du mineur ; le quarante-quatrième, de la pyrotechnie qui est l'art de l'artificier ; le quarante-cinquième, de la balistique, art de lancer des corps graves, l'artillerie l'avait perdu, mais Hervas l'avait pour ainsi dire ressuscité par ses savantes recherches sur les engins en usage dans l'Antiquité[464].

De là, revenant aux arts de la paix, Hervas avait consacré le volume quarante-sixième à l'architecture civile ; le quarante-septième à l'architecture navale ; le quarante-huitième à la construction des vaisseaux ; le quarante-neuvième à la navigation.

Ensuite Hervas considérant encore l'homme en société, consacrait le volume cinquantième à la législation ; le cinquante et unième au droit civil ; le cinquante-deuxième au droit criminel ; le cinquante-troisième au droit politique ; le cinquante-quatrième à l'histoire ; le cinquante-cinquième à la mythologie ; le cinquante-sixième à la chronologie ; le cinquante-septième à la biographie ; le cinquante-huitième à l'archéologie ou connaissance de l'Antiquité ; le cinquante-neuvième à la numismatique ; le soixantième au blason ; le soixante et unième à la diplomatique qui est la connaissance des chartes et documents ; le soixante-deuxième à la diplomatie qui est la science des ambassades ou l'art de négocier ; le soixante-troisième à la philologie qui est la connaissance générale des langues ; le soixante-quatrième à la bibliographie qui est la connaissance des livres et des éditions.

Ensuite Hervas revenant aux arts de la pensée avait consacré le volume soixante-cinquième à la logique ; le soixante-sixième à la rhétorique ; le soixante-septième à l'éthique qui est la morale ; le soixante-huitième à l'esthétique qui est l'analyse des impressions que nous recevons par les sens.

Puis venaient, soixante-neuvième, la théosophie qui est l'étude de la sagesse mise en rapport avec le culte ; soixante-dixième, la théologie, divisée en soixante et onzième dogmatique ; soixante-douzième, polémique ; soixante-treizième, ascétique, cette dernière enseigne les exercices de la

dévotion. Ensuite venaient, soixante-quatorzième, l'exégèse qui est l'exposition des Saintes Écritures, et soixante-quinzième, l'herméneutique qui est leur interprétation.

De la théologie, par une transition où il paraissait trop de hardiesse, Hervas passait, soixante-seizième, à l'oniro-critique qui est l'explication des songes. Ce volume n'était pas le moins intéressant : Hervas y montrait comment des erreurs mensongères et frivoles avaient eu le droit de gouverner le monde pendant bien des siècles, car nous voyons dans l'histoire que le songe des vaches grasses et des vaches maigres changea la constitution de l'Égypte dont les possessions territoriales devinrent à cette époque domaines royaux. Cinq cents ans plus tard, nous voyons Agamemnon raconter ses songes aux Grecs assemblés, enfin six siècles après la guerre de Troie, les Chaldéens de Babylone et l'oracle de Delphes expliquaient les songes[465].

Le volume soixante-dix-septième traitait de l'ornithomancie ou science des augures qui est la divination par les oiseaux pratiquée surtout par les haruspices toscans ; Sénèque en a conservé les rites[466].

Le volume soixante-dix-huitième traitait de la généthliomancie ou science des horoscopes, astrologie judiciaire dont les erreurs se sont pour ainsi dire propagées jusqu'à nos jours.

Le volume soixante-dix-neuvième, plus savant que les autres, remontait à l'origine de la magie, au temps de Zoroastre et d'Ostanes[467] ; on y trouvait l'histoire de cette science déplorable qui, à la honte de notre siècle, en a infecté le commencement et n'est pas tout à fait abandonnée.

Le volume quatre-vingtième était consacré à la cabale, ainsi qu'à plusieurs genres de divination tels que la rabdomancie ou divination par les baguettes, l'hydromancie, la géomancie, etc.

De tous ces mensonges, Hervas passait tout à coup aux plus incontestables vérités. Ainsi le volume quatre-vingt-unième était consacré à la géométrie ; quatre-vingt-deuxième à l'arithmétique ; quatre-vingt-troisième à l'algèbre ; quatre-vingt-quatrième à la trigonométrie ; quatre-vingt-cinquième à la stéréotomie qui est la considération des solides appliquée à la coupe des pierres[468] ; quatre-vingt-sixième à la planimétrie, art de mesurer les distances dont on ne peut approcher ; quatre-vingt-septième à l'altimétrie ; quatre-vingt-huitième à la mécanique ; quatre-vingt-

neuvième à la dynamique, science des forces vives ; quatre-vingt-dixième à la statique, science des forces mortes en équilibre ; quatre-vingt-onzième à l'hydraulique ; quatre-vingt-douzième à l'hydrostatique ; quatre-vingt-treizième à l'hydrodynamique ; quatre-vingt-quatorzième à l'optique et la perspective ; quatre-vingt-quinzième à la dioptrique ; quatre-vingt-seizième à la catoptrique[469] ; quatre-vingt-dix-septième à la gnomonique, science des cadrans ; quatre-vingt-dix-huitième à la trigonométrie sphérique ; quatre-vingt-dix-neuvième à l'astronomie ; enfin le centième volume était consacré à l'analyse qui selon Hervas était la science des sciences et la dernière borne de l'esprit humain[470].

Une connaissance approfondie de cent sciences différentes paraîtra à quelques personnes devoir surpasser les forces accordées à une tête humaine[471]. Il est certain cependant que Hervas écrivit sur chacune un volume qui commençait par l'histoire de la science et finissait par des vues pleines de sagacité sur les moyens d'y ajouter et pour ainsi dire de reculer dans tous les sens les bornes du savoir.

Hervas suffisait à tout au moyen de l'économie du temps et d'une grande régularité dans sa distribution. Il se levait avant le soleil et se préparait au travail du bureau par des réflexions analogues aux opérations qu'il y devait effectuer. Il se rendait chez le ministre une demi-heure avant tout le monde et attendait que l'heure du bureau sonnât, ayant la plume en main et la tête dégagée de toute idée relative à son ouvrage ; au moment où l'heure sonnait, il commençait ses calculs et les expédiait avec une célérité surprenante. Alors il passait chez le libraire Moreno dont il avait su gagner la confiance, prenait les livres dont il avait besoin et les portait chez lui ; il ressortait encore pour prendre un léger repas, rentrait avant une heure et travaillait jusqu'à huit heures du soir. Après quoi il jouait à la pelotta avec des petits garçons du voisinage, rentrait, prenait une tasse de chocolat et s'allait coucher. Les dimanches, il passait toute la journée hors de chez lui et méditait le travail de la semaine suivante. Hervas pouvait ainsi consacrer environ trois mille heures par an à la confection de son œuvre universelle. Ce qui ayant fait au bout de quinze ans, quarante-cinq mille heures, cette surprenante composition se trouva réellement achevée sans que personne à Madrid s'en doutât. Car Hervas n'était nullement communicatif et ne parlait à personne de son ouvrage, voulant étonner le monde en lui montrant tout à

la fois ce vaste amas de sciences. L'ouvrage de Hervas se trouva donc fini comme lui-même finissait sa trente-neuvième année, et il se félicitait d'entrer dans la quarantième avec une grande réputation toute prête d'éclore[472]. Mais en même temps il avait dans l'âme une sorte de tristesse, car l'habitude du travail, soutenue par l'espérance, avait été pour lui comme une société agréable qui remplissait tous les moments de sa journée. Il avait perdu cette société, et l'ennui qu'il n'avait jamais connu commençait à se faire sentir. Cet état si nouveau pour Hervas le sortit tout à fait de son caractère. Bien loin qu'il recherchât la solitude, on le voyait dans tous les lieux publics ; là il avait l'air d'accoster tout le monde, mais ne connaissant personne et n'ayant point l'habitude de la conversation, il passait sans mot dire. Cependant il songeait en lui-même que bientôt tout Madrid le connaîtrait, le rechercherait, et que son nom serait sur les lèvres de tout le monde.

Tourmenté par le besoin de la distraction, Hervas eut l'idée de revoir le lieu de sa naissance, bourgade obscure qu'il espérait illustrer. Depuis quinze ans, il ne s'était permis d'autre amusement que de jouer à la pelotta avec les garçons du voisinage et il se promettait un délicieux plaisir d'y jouer dans les lieux où s'était passée sa première enfance.

Hervas voulut, avant de partir, jouir du spectacle de ses cent volumes rangés sur une seule tablette. Il en avait une copie du même format qu'ils devaient avoir à l'impression ; il les confia au relieur. Le dos de chaque volume devait porter dans sa longueur le nom de la science et le numéro du tome depuis le premier qui était la grammaire universelle, jusqu'à l'analyse qui était numéro cent. Le relieur apporta l'ouvrage au bout de trois semaines. La tablette qui devait le recevoir était déjà préparée. Hervas y posa cette imposante série et fit un feu de joie de tous les brouillons et copies partielles. Après quoi il ferma à double tour la porte de sa chambre, y apposa son cachet et partit pour les Asturies.

L'aspect des lieux de sa naissance donna réellement à Hervas tout le plaisir qu'il s'en promettait. Mille souvenirs innocents et doux lui arrachaient des larmes de joie dont vingt ans des plus arides conceptions avaient pour ainsi dire tari les sources. Notre polygraphe eût volontiers passé le reste de ses jours dans sa bourgade native, mais les cent volumes le rappelaient à Madrid. Il reprend le chemin de la capitale, il arrive chez lui,

trouve bien entier le cachet apposé sur la porte, il ouvre… et voit les cent volumes mis en pièces, dépouillés de reliure, toutes les feuilles éparses et confondues sur le parquet… Cet aspect affreux trouble ses sens, il tombe au milieu des débris de son livre et perd jusqu'au sentiment de son existence.

Hélas ! voici quelle était la cause de ce désastre : Hervas ne mangeait jamais chez lui. Les rats si nombreux dans toutes les maisons de Madrid se gardaient bien de fréquenter la sienne : ils n'y auraient trouvé à ronger que quelques plumes. Mais il n'en fut pas de même lorsque cent volumes chargés de colle toute fraîche furent apportés dans la chambre et que cette chambre fut dès le même jour abandonnée par son maître. Les rats attirés par l'odeur de la colle, encouragés par la solitude, se rassemblèrent en foule, culbutèrent, rongèrent, dévorèrent… Hervas reprenant ses sens vit un de ces monstres tirant dans un trou les derniers feuillets de son *Analyse*[473]. La colère n'était peut-être jamais entrée dans l'âme de Hervas. Il en ressentit le premier accès, se précipita sur le ravisseur de sa géométrie transcendante[474] ; sa tête porta contre le mur et il retomba évanoui.

Hervas reprit une seconde fois ses esprits, ramassa les lambeaux qui couvraient le parquet de sa chambre et les jeta dans un coffre. Puis il s'assit sur le coffre et se livra aux plus tristes pensées. Bientôt après, il fut saisi d'un frisson qui dès le lendemain dégénéra en une fièvre bilieuse, comateuse et maligne. Hervas fut abandonné des médecins.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on l'appela pour les intérêts de la horde et nous ne le revîmes plus de la journée.

TRENTE-QUATRIÈME JOURNÉE.

Suite de l'histoire de Diègue Hervas.

racontée par son fils,
le pèlerin réprouvé.

Hervas, privé de sa gloire par les rats, abandonné des médecins, ne fut pas délaissé par sa garde-malade. Elle lui continua ses soins, et bientôt une crise heureuse sauva ses jours. Cette garde était une fille de trente ans

appelée Marica ; elle était venue le soigner par amitié parce qu'il causait quelquefois les soirs avec son père qui était un cordonnier du voisinage. Hervas convalescent sentit tout ce qu'il devait à cette bonne fille.

— Marica, lui dit-il, vous avez sauvé mes jours et vous adoucissez mon retour à la vie. Que puis-je faire pour vous ?

— Monsieur, lui répondit la fille, vous pourriez faire mon bonheur, mais je n'ose vous dire comment.

— Dites, dites, reprit Hervas, et soyez sûre que si la chose est en mon pouvoir, je la ferai.

— Mais, dit Marica, si je vous demandais de m'épouser…

— Je le veux bien, répondit Hervas, et de grand cœur. Vous me nourrirez quand je me porterai bien ; vous me soignerez quand je serai malade, et vous me défendrez des rats quand je serai absent. Oui, Marica, je vous épouserai du moment où vous le voudrez, et le plus tôt sera le mieux.

Hervas n'étant pas encore bien guéri ouvrit le coffre qui renfermait les débris de sa polymathesis ; il essaya d'en rassembler les feuillets et eut une récidive qui lui laissa beaucoup de faiblesse. Lorsqu'il fut en état de sortir, il alla chez le ministre des Finances, représenta qu'il avait travaillé quinze ans et formé des élèves en état de le remplacer, que sa santé était détruite et il demanda sa retraite avec une pension équivalente à la moitié de son traitement. En Espagne, ces sortes de grâces ne sont pas très difficiles à obtenir ; on accorda à Hervas ce qu'il demandait et il épousa Marica.

Alors notre savant changea sa manière de vivre : il prit un logement dans un quartier solitaire et se proposa de ne point sortir de chez lui qu'il n'eût rétabli le manuscrit de ses cent volumes. Les rats avaient rongé tout le papier qui tenait au dos des livres, et n'avaient laissé subsister que l'autre moitié de chaque feuille, encore ces moitiés étaient déchirées. Cependant elles servirent à Hervas pour lui rappeler le texte entier. Ce fut ainsi qu'il se mit à refaire tout l'ouvrage. En même temps il en produisit un d'un genre tout différent : Marica me mit au monde, moi, pécheur et réprouvé. Ah ! sans doute le jour de ma naissance fut une fête aux Enfers. Les feux éternels de cet affreux séjour brillèrent d'un nouvel éclat et les démons ajoutèrent aux supplices des damnés pour mieux jouir de leurs hurlements.

Le pèlerin en prononçant ces mots parut livré au désespoir ; il versa beaucoup de larmes, puis se tournant vers Cabronez, il lui dit :

— Il m'est impossible de continuer aujourd'hui mon récit. Rendez-vous ici demain à la même heure et gardez-vous d'y manquer : il y va de votre éternelle perdition[475].

Cabronez retourna chez lui, l'âme remplie de terreurs nouvelles. La nuit, il fut réveillé par le défunt Penna Flor qui compta les cent doublons à ses oreilles sans qu'il y manquât une pièce. Le lendemain il se rendit au jardin des célestins, il y trouva le pèlerin qui reprit en ces termes la suite de son récit :

Je vins au monde et ma mère ne survécut que de quelques heures à celle de ma naissance. Hervas n'avait jamais connu l'amour ni l'amitié que par une définition de ces deux sentiments qu'il avait placée dans son soixante et septième volume. La perte de son épouse lui prouva qu'il avait été fait pour sentir l'amour et l'amitié ; elle l'accabla plus que la perte de ses cent tomes in-octavo dévorés par les rats. La maison de Hervas était petite et retentissait tout entière à chaque cri que je faisais. Il était impossible de m'y laisser ; je fus recueilli par mon grand-père le cordonnier qui parut très flatté d'avoir dans sa maison son petit-fils, fils d'un *contador* et gentilhomme.

Mon grand-père dans son humble état jouissait de beaucoup d'aisance ; il m'envoya aux écoles dès que je fus en état de les fréquenter. Lorsque j'eus atteint seize ans, il m'habilla avec élégance et me donna les moyens de promener mon oisiveté dans Madrid. Il se croyait bien payé de ses frais lorsqu'il pouvait dire : *My nieto, el hijo del contador,* « mon petit-fils, le fils du *contador* ». Mais venons à mon père et à sa triste destinée qui n'est que trop connue ; puisse-t-elle servir de leçon et d'épouvante aux impies.

Diègue Hervas passa huit ans à réparer le dommage que lui avaient fait les rats. Son ouvrage était presque refait lorsque des journaux étrangers qui tombèrent entre ses mains lui prouvèrent que les sciences avaient fait à son insu des progrès remarquables. Hervas soupira de cet accroissement de peines. Cependant, ne voulant pas laisser son ouvrage imparfait, il ajouta à chaque science les découvertes qu'on y avait faites. Ceci lui prit encore quatre ans. Ce fut donc douze années entières qu'il passa sans sortir de chez lui et presque toujours collé sur son ouvrage. Cette vie sédentaire acheva de détruire sa santé et il eut une sciatique obstinée, des maux de reins, du sable

dans la vessie et tous les symptômes avant-coureurs de la goutte[476]. Mais enfin la *polymathesis* en cent volumes était achevée. Hervas fit venir chez lui le libraire Moreno, fils de celui qui avait mis en vente sa malheureuse *Analyse*.

— Monsieur, lui dit-il, voici cent volumes qui renferment tout ce que les hommes savent aujourd'hui. Cette *polymathesis* fera honneur à vos presses et j'ose le dire à l'Espagne. Je ne demande rien pour moi ; ayez seulement la charité de m'imprimer et que ma peine mémorable ne soit pas entièrement perdue.

Moreno ouvrit tous les volumes, les examina avec soin et lui dit :

— Monsieur, je me charge de l'ouvrage, mais il faut vous résoudre à le réduire à vingt-cinq volumes.

— Laissez-moi, lui répondit Hervas avec l'indignation la plus profonde, laissez-moi, retournez à votre magasin. Imprimez les fatras romanesques ou pédantesques qui font la honte de l'Espagne. Laissez-moi, Monsieur, avec ma gravelle et mon génie qui, s'il eût été mieux connu, m'eût mérité l'estime des hommes. Mais je n'ai plus rien à demander aux hommes et moins encore aux libraires. Laissez-moi.

Moreno se retira et Hervas tomba dans la plus grande mélancolie. Il avait sans cesse sous les yeux ses cent volumes, enfants de son génie, conçus avec délices, enfantés avec une peine qui avait aussi ses plaisirs, et maintenant plongés dans l'oubli. Il voyait sa vie entière perdue, son existence anéantie dans le présent comme dans l'avenir. Alors aussi son esprit, exercé à pénétrer tous les mystères de la nature, se tourna malheureusement à sonder l'abîme des misères humaines. À force d'en mesurer la profondeur, il vit le mal partout, il ne vit plus que le mal et dit dans son cœur :

— Auteur du mal, qui êtes-vous ?

Lui-même eut horreur de cette idée et voulut examiner si le mal, pour être, devait nécessairement avoir été créé. Ensuite il examina la même question sous un point de vue plus étendu. Il s'attacha aux forces de la nature, attribuant à la matière une énergie qui lui parut propre à tout expliquer sans avoir recours à la création[477].

Pour ce qui est de l'homme et des animaux, selon lui ils devaient l'existence à un acide générateur, lequel faisant fermenter la matière lui

donnait des formes constantes, à peu près comme les acides cristallisent les bases alcalines et terreuses en polyèdres toujours semblables. Il regardait les substances fongueuses que produit le bois humide comme le chaînon qui lie la cristallisation des fossiles à la reproduction des végétaux et des animaux, et qui en indique sinon l'identité au moins l'analogie[478].

Savant comme l'était Hervas, il n'eut pas de peine à étayer son faux système de preuves sophistiques faites pour égarer les esprits. Il trouvait par exemple que les mulets, qui tiennent de deux espèces, pouvaient être comparés aux sels à base mêlée dont la cristallisation est confuse. L'effervescence[479] de quelques terres avec les acides lui parut se rapprocher de la fermentation des végétaux muqueux, et celle-ci lui parut être un commencement de vie qui n'avait pu se développer faute de circonstances favorables.

Hervas avait observé que les cristaux en se formant s'amassaient dans les parties les plus éclairées du vase et se formaient difficilement dans l'obscurité ; et comme la lumière est également favorable à la végétation, il considéra le fluide lumineux comme un des éléments dont se composait l'acide universel qui animait la nature. D'ailleurs il avait vu la lumière rougir à la longue les papiers teints en bleu, et c'était aussi un motif de la regarder comme un acide[480].

Hervas savait que dans les hautes latitudes, dans le voisinage du pôle, le sang faute d'une chaleur suffisante était exposé à une alcalescence qui ne pouvait être arrêtée que par l'usage intérieur des acides ; il en conclut que la chaleur pouvant en quelques occasions être suppléée par un acide, devait être elle-même une espèce d'acide ou du moins un des éléments de l'acide universel.

Hervas savait qu'on avait vu le tonnerre aigrir et faire fermenter les vins. Il avait lu dans Sanchoniaton qu'au commencement du monde, les êtres destinés à vivre avaient été comme réveillés à la vie par de violents coups de tonnerre, et notre infortuné savant n'avait pas craint de s'appuyer de cette cosmogonie païenne pour affirmer que la matière de la foudre avait pu donner un premier développement à l'acide générateur infiniment varié, mais constant dans la reproduction des mêmes formes[481].

Hervas cherchant à pénétrer les mystères de la création, devait en rapporter la gloire au Créateur, et plût au ciel qu'il l'eût fait ! Mais son bon

ange l'avait abandonné et son esprit égaré par l'orgueil du savoir le livra sans défense aux prestiges des esprits superbes dont la chute entraîna celle du monde. Hélas ! tandis que Hervas élevait ses coupables pensées au-dessus des sphères de l'intelligence humaine, sa dépouille mortelle était menacée d'une prochaine dissolution. Pour l'accabler, plusieurs maux aigus se joignirent aux maladies chroniques : sa sciatique devenue douloureuse lui ôtait l'usage de la jambe droite ; le sable de ses reins devenu graveleux déchirait sa vessie ; l'humeur arthritique avait courbé les doigts de sa main gauche et menaçait les jointures de la droite. Enfin la plus sombre hypocondrie détruisait les forces de son âme en même temps que celles de son corps. Il craignit d'avoir des témoins de son abattement et finit par repousser mes soins et refuser de me voir.

Un vieux invalide composait tout son domestique et mettait à le servir tout ce qui lui restait de forces, enfin lui-même tomba malade et mon père fut alors forcé de me souffrir près de lui. Mais mon grand-père fut bientôt après attaqué de la fièvre chaude. Il ne fut malade que cinq jours ; sentant sa fin approcher, il me fit venir et me dit :

— Blaz, mon cher Blaz, reçois ma dernière bénédiction. Tu es né d'un père savant, et plût au ciel qu'il le fût moins ! Heureusement pour toi, ton grand-père est un homme simple dans sa foi et ses œuvres, et il t'a élevé dans la même simplicité. Ne te laisse point entraîner par ton père ; depuis quelques années, il a fait peu d'actes de religion et ses opinions sont telles que des hérétiques en auraient honte[482]. Blaz, défie-toi de la sagesse humaine : dans quelques instants, j'en saurai plus que tous les philosophes. Blaz, Blaz, je te bénis, j'expire.

Il mourut en effet. Je lui rendis les derniers devoirs et je retournai chez mon père où je n'avais pas été depuis quatre jours. Pendant ce temps, le vieux invalide était aussi mort et les confrères de la Charité[483] s'étaient chargés de l'ensevelir. Je savais que mon père était seul et je voulais me consacrer à le servir, mais en entrant chez lui un spectacle extraordinaire frappa mes regards et je restai dans la première chambre, frappé d'un sentiment d'horreur.

Mon père avait ôté ses habits et s'était revêtu d'un drap de lit en forme de linceul. Il était assis et regardait le soleil couchant. Après une assez longue contemplation, il éleva la voix et dit :

— Astre dont les derniers rayons ont frappé mes yeux pour la dernière fois, pourquoi avez-vous éclairé le jour de ma naissance ? Avais-je demandé à naître et pourquoi suis-je né ? Les hommes m'ont dit que j'avais une âme, et je m'en suis occupé aux dépens même de mon corps. J'ai cultivé mon esprit, mais les rats l'ont dévoré, les libraires l'ont dédaigné. Rien ne restera de moi, je meurs tout entier, aussi obscur que si je n'étais pas né. Néant, reçois donc ta proie.

Hervas resta quelques instants livré à de sombres réflexions. Ensuite il prit un gobelet qui me sembla plein de vin vieux. Il leva les yeux au ciel et dit :

— Ô mon Dieu, s'il y en a un, ayez pitié de mon âme, si j'en ai une.

Ensuite il vida le gobelet et le posa sur la table, puis il mit la main sur son cœur comme s'il y ressentait quelque angoisse. Hervas avait préparé une autre table pour s'y coucher et il y avait mis des coussins. Il s'y coucha, croisa ses mains sur sa poitrine et ne proféra plus une parole[484].

Vous serez étonné que voyant tous ces apprêts de suicide, je ne me sois pas jeté sur le verre ou que voyant mon père couché, je n'aie pas appelé du secours. J'en suis surpris moi-même ou plutôt je suis très sûr qu'un pouvoir surnaturel me retenait à ma place sans me laisser la liberté d'aucun mouvement, si ce n'est à mes cheveux que l'horreur faisait dresser sur ma tête.

Les confrères de la Charité qui avaient enterré notre invalide me trouvèrent dans cette situation. Ils virent mon père étendu sur la table, couvert d'un linceul, et ils demandèrent s'il était mort ; je répondis que je n'en savais rien. Ils me demandèrent qui lui avait mis ce linceul ; je répondis que lui-même s'en était revêtu. Ils examinèrent le corps et le trouvèrent sans vie. Ils virent le verre avec un reste de liquide et l'emportèrent pour l'examiner, puis ils s'en allèrent en donnant des signes de mécontentement, et me laissèrent dans un abattement extrême. Ensuite vinrent les gens de la paroisse.

Ils me firent les mêmes questions, puis ils s'en allèrent en disant :

— Il est mort comme il a vécu ; ce n'est pas à nous de l'enterrer.

Je restai seul avec le mort. Mon découragement allait au point que j'en avais perdu la faculté d'agir et même de penser. Je me jetai dans le fauteuil

où j'avais vu mon père, et je retombai dans l'immobilité où j'étais à l'arrivée des hommes de la paroisse.

La nuit vint, le ciel se chargea de nuages, un tourbillon soudain ouvrit ma fenêtre, un éclair bleuâtre sembla parcourir ma chambre et la laissa ensuite plus sombre qu'elle n'était auparavant. Au milieu de cette obscurité, je crus distinguer quelques formes fantastiques. Ensuite je crus entendre le corps de mon père pousser un long gémissement que les échos lointains répétèrent à travers l'espace de la nuit. Je voulus me lever, mais j'étais retenu à ma place et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement. Un froid glacial pénétra mes membres, j'eus le frisson de la fièvre, mes visions devinrent des rêves et le sommeil s'empara de mes sens.

Je me réveillai en sursaut. Je vis six grands cierges jaunes allumés près du corps de mon père et un homme assis vis-à-vis de moi qui semblait guetter l'instant de mon réveil. Sa figure était majestueuse et même imposante. Il était grand de taille, ses cheveux noirs un peu crépus tombaient sur son front, son regard était vif et pénétrant, mais en même temps doux et séducteur. Du reste il portait la fraise et le manteau gris, à peu près comme les gentilshommes s'habillent à la campagne.

Lorsque l'inconnu vit que j'étais réveillé, il me sourit d'un air affable et me dit :

— Mon fils, je vous appelle ainsi parce que je vous considère comme si vous m'apparteniez déjà. Vous êtes abandonné de Dieu et des hommes, et la terre s'est fermée devant les restes de ce sage qui vous donna le jour, mais nous ne vous abandonnerons pas.

— Monsieur, lui répondis-je, vous disiez, je crois, que j'étais abandonné de Dieu et des hommes. Quant aux hommes, cela est vrai, mais je ne pense pas que Dieu puisse jamais abandonner une de ses créatures.

— Votre observation, dit l'inconnu, est juste à certains égards, ce que je vous expliquerai quelque autre fois. Cependant pour que vous voyiez l'intérêt que nous prenons à vous, je vous offre cette bourse ; vous y trouverez mille pistoles. Un jeune homme doit avoir des passions et les moyens de les satisfaire. N'épargnez pas cet or et comptez toujours sur nous.

Ensuite l'inconnu frappa dans ses mains : six hommes masqués parurent et enlevèrent le corps de Hervas[485]. Les cierges s'éteignirent et l'obscurité

fut profonde. Je n'y restai pas longtemps ; je pris à tâtons le chemin de la porte. Je gagnai la rue et lorsque je vis le ciel étoilé, il me sembla respirer plus librement. Les mille pistoles que je sentais dans ma poche contribuaient aussi à m'élever le courage. Je traversai Madrid, j'arrivai au bout du Prado à l'endroit où l'on a placé depuis une statue colossale de Cybèle[486]. Là je me couchai sur un banc et ne tardai pas à m'endormir.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, il nous demanda la permission d'en remettre la suite au lendemain ; en effet nous ne le revîmes plus de la journée.

TRENTE-CINQUIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée. Rébecca s'adressant au vieux chef lui dit que l'histoire de Diègue Hervas l'avait beaucoup intéressée bien qu'elle la sût déjà en partie.

— Mais, ajouta-t-elle, il me semblait qu'on prenait trop de soins pour tromper un pauvre époux qui eût pu l'être à moins de frais, car je suppose toujours que l'histoire de l'athée n'est mise là que pour faire une impression plus profonde sur l'âme timorée de Cabronez.

— Madame, répondit le vieux chef, permettez-moi de vous le dire : j'ai cru m'apercevoir que vous vous pressiez trop de porter un jugement sur les récits que j'ai l'honneur de vous faire. Le duc d'Arcos étant un très grand seigneur et très généreux, on pouvait certainement pour le servir inventer et jouer toutes sortes de personnages, mais il n'est point prouvé que ce fût à cette intention que l'on conta à Cabronez l'histoire terrible et mémorable de l'athée Hervas. Cependant vous en jugerez mieux si vous voulez bien écouter l'histoire de son fils, telle qu'il la raconta au même Cabronez.

Rébecca assura le chef que ce récit l'intéresserait beaucoup, et il le recommença en ces termes :

Histoire de Blaz Hervas.

ou le pèlerin réprouvé.

Je vous disais donc que je m'étais couché et endormi sur un banc au bout de la grande allée du Prado. Le soleil était déjà assez haut lorsque je

m'éveillai, et ce qui m'éveilla fut, je crois, un coup de mouchoir que je reçus dans le visage, car en m'éveillant, je vis une jeune fille qui, se servant de son mouchoir comme d'un chasse-mouches, écartait celles qui eussent pu troubler mon sommeil ; mais ce qui me parut le plus singulier, c'est que ma tête reposait très mollement sur les genoux d'une autre jeune fille dont je sentais la douce haleine se jouer dans mes cheveux. Je n'avais fait en m'éveillant aucun grand mouvement ; j'étais libre de prolonger cette situation en feignant de dormir encore. Je refermai donc les yeux et bientôt après j'entendis une voix un peu grondeuse, mais point aigre, qui s'adressant à mes berceuses leur dit :

— Célia, Zorilla, que faites-vous ici ? Je vous croyais à l'église, et voilà que je vous trouve dans une belle dévotion !

— Mais maman, dit la jeune fille qui me servait d'oreiller, ne m'avez-vous pas dit que les œuvres avaient leur mérite aussi bien que la prière ? Et n'est-ce pas là une œuvre de charité que de prolonger le sommeil de ce pauvre jeune homme qui doit avoir passé une bien mauvaise nuit ?

— Assurément, dit la voix plus riante que grondeuse, assurément, cela est très méritoire. Et voilà une idée qui prouve sinon votre dévotion, au moins votre innocence. Mais à présent, ma charitable Zorilla, posez-moi bien doucement la tête de ce jeune homme et rentrons.

— Ah ! ma bonne maman, reprit la jeune fille, voyez comme il dort doucement. Au lieu de l'éveiller, vous devriez, maman, défaire sa fraise qui l'étouffe.

— Oui-da, dit la maman, vous me donnez là une belle commission, mais voyons un peu. En vérité il a l'air bien doux.

En même temps, la main de la maman passa doucement sous mon menton et défit ma fraise.

— Il est encore mieux comme cela, dit Célia qui n'avait pas encore parlé, et il respire plus librement. Je vois qu'il y a de la douceur à faire de bonnes actions.

— Cette réflexion, dit la mère, montre beaucoup de jugement, mais il ne faut pas pousser la charité trop loin. Allons, Zorilla, posez doucement cette jeune tête sur ce banc et retirons-nous.

Zorilla passa doucement ses deux mains sous ma tête et retira ses genoux. Je crus alors qu'il était inutile de faire plus longtemps l'endormi ; je

me mis sur mon séant et j'ouvris les yeux. La mère poussa un cri, les filles voulurent fuir, je les retins.

— Célia, Zorilla, leur dis-je, vous êtes aussi belles qu'innocentes, et vous qui n'avez l'air de leur mère que parce que vos charmes sont plus formés, permettez qu'avant de vous quitter, je puisse donner quelques instants à l'admiration que vous m'inspirez toutes les trois.

Tout ce que je leur disais était la vérité : Célia et Zorilla eussent été des beautés parfaites sans leur extrême jeunesse qui ne leur avait pas donné le temps de se développer, et leur mère, qui n'avait pas trente ans, n'en paraissait pas vingt-cinq.

— Seigneur cavalier, me dit celle-ci, si vous avez seulement feint de dormir, vous avez dû vous convaincre de l'innocence de mes filles et prendre une bonne opinion de leur mère. Je ne crains donc point de perdre dans votre esprit en vous priant de m'accompagner chez moi : une connaissance commencée aussi singulièrement semble faite pour devenir plus intime.

Je les suivis, nous arrivâmes à leur maison qui donnait sur le Prado. Les filles allèrent présider au chocolat[487], la mère m'ayant fait asseoir auprès d'elle me dit :

— Vous voyez une maison un peu plus étoffée qu'il ne convient à notre situation présente. Je l'avais prise en des temps plus heureux ; aujourd'hui je serais charmée de louer le bel étage et je n'ose le faire : les circonstances où je me trouve exigent une sévère réclusion.

— Madame, lui répondis-je, j'ai aussi des raisons de vivre très retiré et si cela vous arrangeait, je m'accommoderais du *quarto principal* (ou « bel appartement »).

En disant ces mots, je tirai ma bourse et la vue de l'or écarta toutes les objections que la dame eût pu me faire. Je payai d'avance trois mois de loyer et autant de pension. Il fut convenu qu'on me porterait à dîner dans ma chambre et que je serais servi par un valet affidé qui devait aussi faire mes commissions au-dehors. Zorilla et Célia ayant reparu avec le chocolat furent informées des conditions du marché, et leur regard parut prendre possession de ma personne, mais les yeux de leur mère semblaient vouloir la leur disputer. Ce petit combat de coquetterie ne m'échappa point ; j'en remis l'issue à la destinée et je songeai à m'arranger dans ma nouvelle habitation.

Elle ne tarda pas à se trouver garnie de tout ce qui pouvait contribuer à me la rendre agréable et commode. Tantôt c'était Zorilla qui m'apportait une écritoire, ou bien Célia venait garnir ma table d'une lampe ou de quelques livres. Rien n'était oublié. Les deux belles venaient séparément et lorsqu'elles se rencontraient chez moi, c'étaient des rires qui ne finissaient pas. La mère avait son tour ; elle s'occupa surtout de mon lit, y fit mettre des draps de toile de Hollande, une belle couverture de soie et une pile de coussins. Ces arrangements m'occupèrent la matinée. Midi vint. On mit le couvert dans ma chambre, j'en fus charmé. J'aimais voir trois personnes charmantes chercher à me plaire et solliciter quelque part à ma bienveillance. Mais il y a temps pour tout : j'étais bien aise de me livrer à mon appétit sans trouble et sans distraction.

Je dînai donc, ensuite je pris ma cape et mon épée et j'allai me promener en ville. Je l'avais fait d'autres fois, mais jamais je n'y avais eu autant de plaisir. J'étais indépendant, j'avais les poches pleines d'or, j'étais plein de santé, de vigueur et grâce aux caresses des trois dames, rempli d'une haute opinion de moi-même, car il est ordinaire aux jeunes gens de s'estimer ce que le beau sexe les apprécie.

J'entrai chez un joaillier et me mis en bijoux. Ensuite je fus au théâtre et je finis par revenir chez moi où je trouvai les trois dames assises à la porte de leur maison. Zorilla chantait en s'accompagnant de la guitare, les deux autres faisaient de la résille ou filet.

— Seigneur cavalier, me dit la mère, vous vous êtes logé chez nous et vous nous témoignez beaucoup de confiance sans savoir seulement qui nous sommes. Il serait cependant convenable de vous en informer. Vous saurez donc, Seigneur cavalier, que je m'appelle Inès Santarez[488], veuve de don Juan Santarez, corrégidor de La Havane[489]. Il m'avait prise sans bien et m'a laissée de même avec les deux filles que vous voyez, et sans aucun revenu. J'étais même très embarrassée de mon veuvage et de ma pauvreté, lorsque je reçus très inopinément une lettre de mon père. Vous me permettrez de taire son nom. Hélas ! il avait aussi toute sa vie lutté contre l'infortune, mais enfin, ainsi que me l'apprenait sa lettre, il se trouvait dans un poste très brillant, étant trésorier de la Guerre. Sa lettre en contenait une de change de deux mille pistoles et l'ordre de venir le joindre à Madrid. J'y vins en effet, mais ce fut pour apprendre que mon père était accusé de concussion, même

de haute trahison, et détenu au château de Ségovie. Cependant cette maison avait été louée pour nous ; je m'y suis donc logée et j'y vis dans une grande retraite, ne recevant absolument personne à l'exception d'un jeune homme employé dans les bureaux de la Guerre ; il vient me rapporter ce qu'il peut apprendre touchant le procès de mon père. Lui excepté, personne ne sait nos relations avec l'infortuné détenu.

En achevant ces mots, madame Santarez versa quelques larmes.

— Ne pleure pas, maman, lui dit Célia, il y a un terme à tout et sans doute il doit y en avoir aux peines. Voilà déjà un jeune cavalier qui a une physionomie très heureuse, et sa rencontre me paraît d'un augure favorable.

— En vérité, dit Zorilla, depuis qu'il est ici, notre solitude me semble n'avoir plus rien de triste.

Madame Santarez me jeta un regard où je démêlai de la tristesse et de la tendresse ; les filles me regardèrent aussi, puis baissèrent les yeux, rougirent, se troublèrent et furent rêveuses. J'étais aimé de trois personnes charmantes : cet état me semblait délicieux.

Sur ces entrefaites, un jeune homme grand et bien fait s'approcha de nous. Il prit madame Santarez par la main, la conduisit à quelques pas de nous et eut avec elle un long entretien. Elle me l'amena et me dit :

— Seigneur cavalier, voici don Christophe Sparadoz[490] dont je vous ai parlé et qui est le seul homme que nous voyons à Madrid. Je voudrais aussi lui procurer l'avantage de votre connaissance, mais quoique nous habitions la même maison, je ne sais à qui j'ai l'honneur de parler.

— Madame, lui dis-je, je suis noble et Asturien. Mon nom est Seganez[491].

Je crus devoir lui taire le nom de Hervas qui pouvait être connu.

Le jeune Sparadoz me toisa d'un air arrogant et sembla même vouloir me refuser le salut. Nous entrâmes dans la maison et madame Santarez fit servir une collation de fruits et des pâtes légères. J'étais encore le centre principal de toutes les attentions des trois belles, mais je m'aperçus pourtant bien des regards et des mines qui s'adressaient au nouveau venu. J'en fus blessé et voulant tout ramener à moi, je fus aimable et brillant.

Au milieu de mon beau dire, don Christophe croisa son pied droit sur son genou gauche et, regardant la semelle de son soulier, il dit. :

— En vérité depuis la mort du cordonnier Maragnon[492], il n'est plus possible d'avoir à Madrid un soulier bien fait.

Ensuite il me fixa d'un air goguenard et méprisant.

Le cordonnier Maragnon était précisément mon grand-père maternel qui m'avait élevé, et je lui avais les plus grandes obligations, mais il déparait fort mon arbre généalogique, du moins cela me parut ainsi. Il me sembla que je perdrais beaucoup dans l'esprit des trois dames si elles venaient à savoir que j'avais un grand-père cordonnier ; toute ma gaieté disparut. Je jetai à don Christophe des regards tantôt courroucés, tantôt fiers et méprisants. Je me proposai de lui défendre de mettre les pieds dans la maison. Il s'en alla, je le suivis dans l'intention de le lui signifier. Je l'atteignis au bout de la rue et lui fis le compliment désobligeant que j'avais préparé. Je crus qu'il allait se fâcher, il affecta au contraire un air gracieux, me prit sous le menton comme pour me caresser, mais tout à coup il me souleva de manière à me faire quitter la terre. Ensuite il me donna un coup de pied, de ceux qu'on appelle communément croc-en-jambe, et me fit tomber le nez dans le ruisseau. Je fus étourdi du coup, je me relevai couvert de boue et plein de rage. Je regagnai le logis. Les dames étaient couchées ; je me couchai aussi, mais je ne pus dormir : deux passions me tenaient éveillé, l'amour et la haine. Celle-ci était toute concentrée sur don Christophe. Il n'en était pas de même de l'amour ; mon cœur en était rempli, mais il n'était pas fixé : Célia, Zorilla, leur mère m'occupaient tour à tour ; leurs images flatteuses se confondant dans mes rêves m'obsédèrent le reste de la nuit.

Je m'étais endormi tard, je m'éveillai de même. En ouvrant les yeux, je vis madame Santarez assise au pied de mon lit. Elle semblait avoir pleuré.

— Mon jeune cavalier, me dit-elle, je suis venue me réfugier chez vous. J'ai là-haut des gens qui me demandent de l'argent, et je n'en ai pas à leur donner. Je dois, hélas ! mais ne fallait-il pas habiller et nourrir ces pauvres enfants ? Elles n'ont que trop de privations…

Ici madame Santarez se mit à sangloter et ses yeux remplis de larmes se tournaient involontairement vers ma bourse qui était à côté de moi, sur ma table de nuit. Je compris ce langage muet : je versai l'or sur ma table, j'en fis à l'œil deux parts égales et j'en offris une à madame Santarez. Elle ne s'attendait point à ce trait de générosité. D'abord elle en parut comme

immobile de surprise, ensuite elle prit mes mains, les baisa avec transport, les pressa contre son cœur, puis elle ramassa l'or en disant :

— Ô mes enfants, mes chers enfants !

Les filles vinrent ensuite, elles baisèrent aussi mes mains. Tous ces témoignages de reconnaissance achevèrent de brûler mon sang déjà trop allumé par mes songes.

Je m'habillai à la hâte et voulus prendre l'air sur une terrasse de la maison. Passant devant la chambre des jeunes filles, je les entendis sangloter et s'embrasser en pleurant ; j'écoutai un instant et puis j'entrai. Célia me dit :

— Écoutez-moi, hôte trop cher et trop aimable, vous nous trouvez dans la plus extrême agitation. Depuis que nous sommes au monde, aucun nuage n'avait troublé le sentiment que nous avons l'une pour l'autre, et nous étions unies par la tendresse plus encore que par le sang. Il n'en était plus de même depuis que vous êtes ici. La jalousie s'était glissée dans nos âmes, et peut-être en serions-nous venues à nous haïr. Le bon naturel de Zorilla a prévenu ce malheur affreux. Elle s'est jetée dans mes bras, nos larmes se sont confondues et nos cœurs se sont rapprochés. À présent, notre cher hôte, c'est à vous de nous réconcilier tout à fait : promettez de ne pas aimer l'une de nous plus que l'autre. Et si vous avez quelques caresses à nous faire, partagez-les bien également.

Qu'avais-je à répondre à cette invitation vive et pressante ? Je les serrai tour à tour dans mes bras, je séchai leurs larmes et leur tristesse fit place à de tendres folies.

Nous passâmes ensemble sur la terrasse et madame de Santarez nous y vint trouver. Le bonheur d'avoir payé ses dettes l'enivrait de joie. Elle me demanda de dîner avec elle et de lui accorder toute cette journée ; notre repas eut un air de confiance et d'intimité. Les domestiques furent écartés, les deux filles servirent tour à tour. Madame Santarez, épuisée par les émotions qu'elle avait éprouvées, but deux verres d'un vin généreux de Rotha[493] ; ses yeux un peu troublés n'en furent que plus brillants. Elle s'anima beaucoup et il n'eût tenu qu'à ses filles d'avoir encore de la jalousie, mais elles respectaient trop leur mère pour que l'idée leur en pût venir ; celle-ci, trahie par un sang que le vin avait exalté, était néanmoins fort éloignée de tout libertinage.

De mon côté, j'étais loin de songer à des projets de séduction ; le sexe et l'âge étaient nos séducteurs. Les douces impulsions de la nature répandaient sur notre commerce un charme inexprimable ; nous avions de la peine à nous quitter. Le soleil couchant nous eût enfin séparés, mais j'avais commandé des rafraîchissements chez un limonadier voisin ; leur apparition fit plaisir parce qu'elle était un prétexte de rester réunis. Tout allait bien jusque-là. Nous étions à peine à table que nous vîmes arriver le Christophe Sparadoz ; l'entrée d'un chevalier français dans le harem du Grand Seigneur n'y produirait pas une sensation plus fâcheuse que je ne l'éprouvai en voyant don Christophe. Madame Santarez et ses filles n'étaient véritablement pas mes épouses et ne composaient pas mon sérail, mais mon cœur en avait pris une sorte de possession et l'infraction de mes droits me causait une mortelle douleur.

Don Christophe n'y fit aucune attention, non plus qu'à ma personne ; il salua les dames, conduisit madame Santarez au bout de la terrasse, eut avec elle une longue conversation et puis vint se mettre à table sans que personne l'y invitât. Il mangeait, buvait et ne disait mot, mais la conversation étant tombée sur les combats des taureaux, il poussa son assiette, donna un coup de poing sur la table et dit :

— Ah ! par saint Christophe mon patron, pourquoi faut-il que je sois commis dans les bureaux du ministre ? J'aimerais mieux être le dernier torero de Madrid que président de toutes les *cortès* de la Castille[494].

En même temps il tendit le bras comme pour percer un taureau et nous fit admirer l'épaisseur de ses muscles. Ensuite pour montrer sa force, il plaça les trois dames dans un fauteuil, passa sa main sous le fauteuil et le porta par toute la chambre. Don Christophe trouvait tant de plaisir à ces jeux qu'il les prolongea le plus qu'il put. Ensuite il prit sa cape et son épée pour s'en aller. Jusque-là il n'avait fait aucune attention à moi, mais alors m'adressant la parole, il dit :

— Mon ami le gentilhomme, depuis la mort du cordonnier Maragnon, qui est-ce qui fait les meilleurs souliers ?

Ce propos ne parut aux dames qu'une absurdité telle que don Christophe en proférait assez souvent. Quant à moi, j'en fus très irrité : j'allai chercher mon épée et je courus après don Christophe. Je l'atteignis au bout d'une rue de traverse. Je me mis devant lui et tirant mon épée, je lui dis :

— Insolent, tu vas me payer tant de lâches affronts.

Don Christophe mit la main sur la garde de son épée, mais ayant aperçu à terre un bout de bâton, il le ramassa, en donna un coup sec sur la lame de mon épée et la fit sauter de ma main ; ensuite il s'approcha de moi, me prit par le chignon, me porta jusqu'au ruisseau et m'y jeta comme il avait fait la veille, mais si rudement que j'en fus étourdi.

On me donna la main pour me relever. Je reconnus le gentilhomme qui avait fait enlever le corps de mon père et m'avait donné mille pistoles. Je me jetai à ses pieds ; il me releva avec bonté et me dit de le suivre. Nous marchâmes en silence et arrivâmes au pont du Manzanares où nous trouvâmes deux chevaux noirs. Nous galopâmes une demi-heure le long du rivage et nous arrivâmes à une maison solitaire dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, ainsi que les portes des chambres. Celle où nous entrâmes était tapissée de serge brune, ornée de flambeaux d'argent et d'une brasière de même métal ; nous nous assîmes auprès dans deux fauteuils et l'inconnu me dit :

— Seigneur Hervas, voilà comme va le monde dont l'ordre tant admiré ne brille pas par la justice distributive : les uns ont reçu de la nature une force de huit cents livres, d'autres de soixante. Il est vrai qu'on a inventé la trahison qui remet un peu le niveau.

En même temps l'inconnu ouvrit un tiroir, en tira un poignard et me dit :

— Voyez cet instrument. Le bout, contourné en olive, est terminé par une pointe plus affilée qu'un cheveu. Mettez-le à votre ceinture. Adieu, mon cavalier, souvenez-vous toujours de votre bon ami, don Belial de Gehenna[495]. Quand vous aurez besoin de moi, venez après minuit au pont du Manzanares, frappez trois fois dans vos mains et vous verrez arriver les chevaux noirs. À propos, j'oubliais l'essentiel : voici une seconde bourse. Ne vous en faites pas faute.

Je remerciai le généreux don Belial. Je remontai sur le cheval noir, un nègre monta sur l'autre ; nous arrivâmes au pont où il fallut descendre et je gagnai mon logis[496].

Rentré chez moi, je me couchai et m'endormis, mais j'eus des songes pénibles. J'avais mis le poignard sous mon chevet. Il me parut qu'il sortait de sa place et m'entrait dans le cœur. Je voyais aussi don Christophe qui m'enlevait les trois dames de la maison.

Mon humeur le matin était sombre. La présence des jeunes filles ne me calma point. Les efforts qu'elles firent pour m'égayer produisirent un effet différent et mes caresses eurent moins d'innocence. Quand j'étais seul, j'avais mon poignard à la main et j'en menaçais don Christophe que je croyais voir devant moi.

Ce redoutable personnage parut encore dans la soirée et ne fit pas à ma personne la plus légère attention, mais il fut pressant avec les femmes. Il les lutina les unes après les autres, les fâcha et puis les fit rire. Sa balourdise finit par plaire plus que ma gentillesse.

J'avais fait apporter un souper plus élégant que copieux. Don Christophe le mangea presque entier, ensuite il prit sa cape pour s'en aller. Avant de partir, il se tourna brusquement de mon côté et me dit :

— Mon gentilhomme, qu'est-ce que ce poignard que je vois à votre ceinture ? Vous feriez mieux d'y mettre une alêne de cordonnier.

Ensuite il partit d'un grand éclat de rire et nous quitta. Je le suivis et l'atteignant au détour d'une rue, je passai à sa gauche et lui donnai un coup de poignard de toute la force de mon bras, mais je me sentis repoussé avec autant de force que j'en avais mis à frapper, et don Christophe, se retournant avec beaucoup de sang-froid, me dit :

— Faquin, ne sais-tu pas que je porte une cuirasse ?

Ensuite il me prit par le chignon et me jeta dans le ruisseau, mais pour cette fois je fus charmé d'y être et qu'on m'eût épargné un assassinat. Je me relevai avec une sorte de contentement. Ce sentiment m'accompagna jusqu'à mon lit et ma nuit fut plus tranquille que la précédente.

Le matin les dames me trouvèrent plus calme que je n'avais été la veille, et m'en firent compliment, mais je n'osai passer la soirée avec elles. Je craignais l'homme que j'avais voulu assassiner, et de n'oser le regarder en face. Je passai la soirée à promener dans les rues, enrageant de bon cœur lorsque je songeais au loup qui s'était introduit dans mon bercail.

À minuit j'allai au pont. Je frappai dans mes mains, les chevaux noirs parurent, je montai sur celui qui m'était destiné, et suivis mon guide jusqu'à la maison de don Belial. Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, mon protecteur vint à ma rencontre et me conduisit à la brasière où nous avions été la veille.

— Eh bien ! me dit-il d'un ton un peu moqueur, eh bien ! mon cavalier, l'assassinat n'a pas réussi. C'est égal, on vous tiendra compte de l'intention ;

au surplus nous avons songé à vous débarrasser d'un rival aussi fâcheux. On a dénoncé les indiscrétions dont il se rendait coupable et il est aujourd'hui dans la même prison que le père de madame Santarez. Il ne tiendra donc qu'à vous de mettre votre bonne fortune à profit un peu mieux que vous ne l'avez fait jusqu'à présent. Agréez le cadeau de cette bonbonnière ; elle contient des pastilles d'une composition excellente. Offrez-les à vos dames et mangez-en vous-même[497].

Je pris la bonbonnière qui répandait un parfum agréable et puis je dis à don Belial :

— Je ne sais pas trop ce que vous appelez « mettre ma bonne fortune à profit » ; je serais un monstre si je pouvais abuser de la confiance d'une mère et de l'innocence de ses filles. Je ne suis point aussi pervers que vous paraissez le supposer.

— Je ne vous suppose, dit don Belial, ni plus ni moins méchant que ne le sont tous les enfants d'Adam. Ils ont des scrupules avant de commettre le crime et des remords après ; par là ils se flattent de tenir encore un peu à la vertu. Mais ils pourraient s'épargner ces sentiments fâcheux s'ils voulaient examiner ce que c'est que la vertu : qualité idéale dont ils admettent l'existence sans examen, et cela même doit la ranger au nombre des préjugés qui sont des opinions admises sans jugement préalable.

— Seigneur don Belial, répondis-je, mon père avait mis entre mes mains son soixante-sixième volume qui traitait de la morale[498]. Le préjugé selon lui n'était pas une opinion admise sans jugement préalable, mais une opinion déjà jugée avant que nous fussions au monde et transmise comme par héritage. Les habitudes de l'enfance jettent dans notre âme cette première semence, l'exemple la développe, la connaissance des lois la fortifie. En nous y conformant, nous sommes d'honnêtes gens ; en faisant plus que les lois n'ordonnent, nous sommes des hommes vertueux.

— Cette définition, dit don Belial, n'est pas mauvaise et fait honneur à votre père. Il écrivait bien et pensait encore mieux ; peut-être finirez-vous comme lui. Mais revenons à votre définition : je conviens avec vous que les préjugés sont des opinions déjà jugées, mais ce n'est pas une raison pour ne pas les juger encore lorsque le jugement est formé. Un esprit curieux d'approfondir les choses soumettra les préjugés à l'examen et il examinera si les lois sont également obligatoires pour tout le monde. En effet vous

observerez que l'ordre légal semble avoir été imaginé pour le seul avantage de ces caractères froids et paresseux qui attendent leurs plaisirs de l'hymen, et leur bien-être de l'économie et du travail. Mais les beaux génies, les caractères ardents, avides d'or et de jouissances, qui voudraient dévorer leurs années, qu'est-ce que l'ordre social a fait pour eux ? Ils passeraient leur vie dans les cachots et la termineraient dans les supplices. Heureusement les institutions humaines ne sont pas réellement ce qu'elles paraissent. Les lois sont des barrières ; elles suffisent pour détourner les passants, mais ceux qui ont bien envie de les franchir passent par-dessus ou par-dessous[499]. Ce sujet me mènerait trop loin. Il se fait tard. Adieu, mon cavalier, faites usage de ma bonbonnière et comptez toujours sur ma protection.

Je pris congé du seigneur Belial et retournai chez moi. On m'ouvrit la porte, je gagnai mon lit et tâchai de m'endormir. La bonbonnière était sur ma table de nuit ; elle répandait un parfum délicieux. Je ne pus résister à la tentation, je mangeai deux pastilles et j'eus ce qu'on appelle une nuit inquiète, c'est-à-dire agitée par des songes.

Mes jeunes amies vinrent à l'heure accoutumée. Elles me trouvèrent dans le regard quelque chose d'extraordinaire. Véritablement je les voyais avec d'autres yeux. Tous leurs mouvements me semblaient des agaceries faites à dessein de me plaire. Je prêtais le même sens à leurs discours les plus indifférents. Tout en elles attirait mon attention et me faisait imaginer des choses auxquelles je n'avais pas songé auparavant.

Zorilla trouva ma bonbonnière. Elle mangea deux pastilles et en offrit à sa sœur. Bientôt ce que j'avais cru voir acquit quelque réalité. Les deux sœurs furent dominées par un sentiment intérieur et s'y livraient sans le connaître. Elles-mêmes en furent effrayées et me quittèrent avec un reste de timidité qui avait quelque chose de farouche.

Leur mère entra. Depuis que je l'avais sauvée de ses créanciers, elle avait pris avec moi des manières affectueuses. Ses caresses me calmèrent pour quelques instants, mais bientôt je la vis des mêmes yeux que ses filles. Elle s'aperçut de ce qui se passait en moi et en éprouva de la confusion. Ses regards en évitant les miens tombèrent sur la bonbonnière fatale. Elle y prit quelques pastilles et s'en alla. Bientôt elle revint, me caressa encore, m'appela son fils et me serra dans ses bras. Elle me quitta avec un sentiment de peine et d'effort sur elle-même. Le trouble de mes sens alla jusqu'à

l'emportement ; je sentais le feu circuler dans mes veines, je voyais à peine les objets environnants. Un nuage couvrait ma vue.

Je pris le chemin de la terrasse ; la porte des jeunes filles était entrouverte, je ne pus me défendre d'entrer. Le désordre de leurs sens était plus excessif que le mien. Il m'effraya. Je voulus m'arracher de leurs bras.

Je n'en eus pas la force. Leur mère entra, le reproche expira sur sa bouche. Bientôt elle perdit le droit de nous en faire.

— Pardonnez, Seigneur Cabronez, ajouta le pèlerin, pardonnez si je vous parle des choses dont le récit même est un péché mortel, mais ce récit était nécessaire à votre salut. J'ai entrepris de vous arracher à la perdition et j'espère y réussir. Ne manquez pas de vous trouver ici demain à la même heure.

Cabronez retourna chez lui et pendant la nuit, il fut encore inquiété par l'ombre de Penna Flor.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on l'appela pour les intérêts de la horde et nous ne le revîmes plus de la journée.

TRENTE-SIXIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le vieux chef, cédant à l'impatience de son auditoire, se hâta de reprendre la suite de son récit ou plutôt de celui que Éusqueros faisait au chevalier de Tolède ; il lui racontait que Cabronez s'étant trouvé au rendez-vous que le pèlerin lui avait donné, celui-ci reprit en ces termes le fil de sa narration :

Suite de l'histoire du pèlerin réprouvé.

Ma bonbonnière était vide, mes pastilles épuisées, mais nos regards et nos soupirs semblaient encore vouloir ranimer nos flammes éteintes. Nos pensées se nourrissaient de souvenirs criminels et nos langueurs avaient leurs coupables délices. C'est le propre du crime d'étouffer les sentiments de la nature. Madame de Santarez, livrée à des désirs effrénés, oubliait que son père languissait dans un cachot et que peut-être son arrêt de mort était

prononcé. Si elle n'y pensait guère, moi, j'y pensais encore moins, mais j'y fus rappelé de la manière que je vais raconter.

Un soir je vis entrer chez moi un homme soigneusement enveloppé dans son manteau, ce qui me causa quelque frayeur, et je ne fus pas trop rassuré lorsque je vis que pour mieux se déguiser il avait même pris un masque. Le mystérieux personnage me fit signe de m'asseoir, s'assit lui-même et me dit :

— Seigneur Hervas, vous me paraissez lié avec madame Santarez. Je veux m'ouvrir à vous sur ce qui la concerne ; l'affaire étant sérieuse, il me serait pénible d'en traiter avec une femme. Madame Santarez avait donné sa confiance à un étourdi nommé Christophe Sparadoz. Il est aujourd'hui dans la même prison où se trouve le sieur Goranez, père de ladite dame. Ce fou-là croyait avoir le secret de certains hommes puissants, mais ce secret, c'est moi qui en suis le dépositaire et le voici en peu de mots : d'aujourd'hui en huit jours, une demi-heure après le soleil couché, je passerai devant cette porte et je dirai trois fois le nom du détenu : « Goranez, Goranez, Goranez. » À la troisième fois, vous me remettrez un sac de trois mille pistoles. Monsieur Goranez n'est plus à Ségovie, mais dans une prison de Madrid. Son sort sera décidé avant le milieu de la même nuit. Voilà ce que j'avais à dire, ma commission est finie.

En même temps, l'homme masqué se leva et partit.

Je savais ou je croyais savoir que madame Santarez n'avait aucun moyen pécuniaire. Je me proposai donc d'avoir recours à don Belial. Je me contentai de dire à ma charmante hôtesse que don Christophe ne venait plus chez elle parce qu'il était devenu suspect à ses supérieurs, mais que j'avais moi-même des intelligences avec les bureaux et que j'avais tout lieu d'espérer un entier succès. L'espoir de sauver son père remplit madame Santarez de la joie la plus vive. Elle ajouta la reconnaissance à tous les sentiments que je lui inspirais déjà. L'abandon de sa personne lui parut moins criminel ; un bienfait aussi grand paraissait devoir l'absoudre. Des délices nouvelles occupèrent encore tous nos moments. Je m'en arrachai une nuit pour aller voir don Belial.

— Je vous attendais, me dit-il, je savais bien que vos scrupules ne dureraient guère et vos remords encore moins. Tous les fils d'Adam sont faits de la même pâte. Mais je ne m'attendais pas que vous fussiez si tôt las

de plaisirs tels que ne les ont jamais goûtés les rois de ce petit globe, qui n'avaient pas ma bonbonnière.

— Hélas ! Seigneur Belial, lui répondis-je, une partie de ce que vous dites n'est que trop véritable, mais il ne l'est point que mon état me lasse. Je crains au contraire que s'il venait à finir, la vie n'eût plus de charmes pour moi.

— Cependant, me dit don Belial, vous êtes venu me demander trois mille pistoles pour sauver le sieur Goranez et dès que celui-ci sera justifié, il prendra chez lui sa fille et ses petites-filles ; il a déjà disposé de leur main en faveur de deux commis de son bureau. Vous verrez dans les bras de ces heureux époux deux objets charmants qui vous avaient sacrifié leur innocence et qui pour prix d'une telle offrande ne demandaient qu'une part aux plaisirs dont vous étiez le centre. Plutôt inspirée par l'émulation que par la jalousie, chacune d'elles était heureuse du bonheur qu'elle vous avait donné, et jouissait sans envie de celui que vous deviez à l'autre. Leur mère plus savante et non moins passionnée pouvait grâce à ma bonbonnière voir sans humeur le bonheur de ses filles. Après de tels moments, que ferez-vous le reste de votre vie ?

Irez-vous rechercher les légitimes plaisirs de l'hymen ou soupirer le sentiment près d'une coquette qui ne pourra même vous promettre l'ombre des voluptés qu'aucun mortel avant vous n'avait connues ?

Ensuite don Belial changeant de ton me dit :

— Mais non, j'ai tort, le père de madame Santarez est réellement innocent et il est en votre pouvoir de le sauver. Le plaisir de faire une bonne action doit l'emporter sur tous les autres.

— Monsieur, lui répondis-je, vous parlez bien froidement des bonnes actions et bien chaudement des plaisirs qui après tout sont ceux du péché. On dirait que vous voulez mon éternelle perdition. Je suis tenté de croire que vous êtes…

Don Belial ne me laissa point achever.

— Je suis, me dit-il, l'un des principaux membres d'une association puissante dont le but est de rendre les hommes heureux en les guérissant de vains préjugés qu'ils sucent avec le lait de leur nourrice et qui les gênent ensuite dans tous leurs désirs. Nous avons publié de très bons livres où nous prouvons admirablement que l'amour de soi est le principe de toutes les actions humaines et que la douce pitié, la piété filiale, l'amour brûlant et

tendre, la clémence dans les rois sont autant de raffinements de l'égoïsme. Or si l'amour de soi-même est le mobile de toutes nos actions, l'accomplissement de nos propres désirs en doit être le but naturel. Les législateurs l'ont bien senti : ils ont écrit les lois de manière à ce qu'elles pussent être éludées et les intéressés n'y manquent guère[500].

— Eh quoi ! lui dis-je, Seigneur Belial ne regardez-vous pas le juste et l'injuste comme des qualités réelles ?

— Ce sont, me répondit-il, des qualités relatives. Je vous le ferai comprendre avec le secours d'un apologue : « Des insectes très petits rampaient sur le sommet de hautes herbes ; l'un d'eux dit aux autres : “Voyez ce tigre couché près de nous, c'est le plus doux des animaux. Jamais il ne nous fait de mal. Le mouton au contraire est un animal féroce ; s'il en venait un, il nous dévorerait avec l'herbe qui nous sert d'asile, mais le tigre est juste, il nous vengerait[501].” »

« Vous pouvez en conclure, Seigneur Hervas, que toutes les idées du juste et de l'injuste, du bien et du mal sont relatives et nullement absolues ou générales. Je conviens avec vous qu'il y a une sorte de satisfaction niaise attachée à ce qu'on appelle les bonnes actions. Vous en trouverez sûrement à sauver le bon monsieur Goranez qui est accusé injustement. Vous ne devez pas hésiter à le faire si vous êtes las de vivre avec sa famille. Faites vos réflexions, vous en avez le temps. L'argent doit être remis samedi une demi-heure après le coucher du soleil. Soyez ici dans la nuit de vendredi au samedi ; les trois mille pistoles seront prêtes à minuit précis. Adieu, agréez encore cette bonbonnière. »

Je retournai chez moi et chemin faisant, je mangeai quelques pastilles. Madame Santarez et ses filles m'attendaient et ne s'étaient pas couchées. Je voulus parler du prisonnier ; on ne m'en donna pas le temps… Mais pourquoi révélerais-je tant de forfaits honteux ? Il vous suffira de savoir qu'abandonnés à des désirs sans frein, il n'était plus en notre pouvoir de mesurer le temps et de compter les jours. Le prisonnier fut entièrement oublié.

La journée du samedi allait finir, le soleil couché derrière les nuages me parut jeter dans le ciel des reflets couleur de sang, des éclairs soudains me faisaient tressaillir. Je cherchais à me rappeler ma dernière conversation

avec don Belial. Tout à coup, j'entends une voix creuse et sépulcrale répéter trois fois :

— Goranez, Goranez, Goranez.

— Juste ciel, s'écria madame Santarez, est-ce un esprit du ciel ou de l'enfer ? Il m'avertit que mon père n'est plus.

J'avais perdu connaissance. Lorsque je l'eus retrouvée, je pris le chemin du Manzanares pour faire une dernière tentative auprès de don Belial. Des alguazils m'arrêtèrent et me conduisirent dans un quartier que je ne connaissais pas du tout, et dans une maison que je ne connaissais pas davantage, mais que je vis bientôt être pour une prison. On me mit des fers et l'on me fit entrer dans un obscur caveau.

J'entendis près de moi un bruit de chaînes.

— Es-tu le jeune Hervas ? me demanda le compagnon de mon infortune.

— Oui, lui répondis-je, je suis Hervas et je reconnais au son de ta voix que tu es Christophe Sparadoz. As-tu des nouvelles de Goranez ? Était-il innocent ?

— Il était innocent, dit don Christophe, mais son accusateur avait ourdi sa trame avec un art qui mettait dans sa main sa perte ou son salut. Il lui demandait trois mille pistoles. Goranez n'a pu se les procurer et vient de s'étrangler en prison. On m'a donné aussi le choix de m'étrangler ou de passer le reste de mes jours au château de Laroche sur la côte d'Afrique[502]. J'ai choisi le dernier parti et je me propose de m'échapper dès que je le pourrai et de me faire mahométan. Quant à toi, mon ami, tu vas avoir la question extraordinaire pour te faire avouer des choses dont tu n'as aucune idée. Mais ta liaison avec madame Santarez fait supposer que tu es instruit et complice de son père.

Qu'on se représente un homme dont le corps et l'âme étaient également amollis dans les voluptés, et cet homme menacé des horreurs d'un supplice cruellement prolongé. Je crus déjà ressentir les douleurs de la torture. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête, le frisson de la terreur pénétra mes membres, ils n'obéirent plus à ma volonté, mais aux mouvements soudains d'impulsions convulsives.

Un geôlier entra dans la prison et vint chercher Sparadoz ; celui-ci en s'en allant me jeta un poignard. Je n'eus pas la force de le saisir, encore

moins aurais-je eu celle de me poignarder. Mon désespoir était de telle nature que la mort elle-même ne pouvait me rassurer.

— Ô Belial, m'écriai-je, Belial, je sais bien qui tu es, et pourtant je t'invoque.

— Me voici, s'écria l'esprit immonde. Prends ce poignard, fais couler ton sang et signe le papier que je te présente[503].

— Ah ! bon ange, m'écriai-je alors, m'avez-vous tout à fait abandonné ?

— Tu l'invoques trop tard, s'écria Satan, grinçant les dents et vomissant la flamme.

En même temps, il imprima sa griffe sur mon front. J'y sentis une douleur cuisante et je m'évanouis ou plutôt je me croyais évanoui, mais j'étais réellement en extase. Une lumière soudaine éclaira la prison. Un chérubin aux ailes brillantes me présenta un miroir et me dit :

— Vois sur ton front le tau renversé, c'est le signe de la réprobation[504]. Tu le verras à d'autres pécheurs ; tu en ramèneras douze dans la voie du salut et tu y rentreras toi-même. Prends cet habit de pèlerin et suis-moi.

Je me réveillai ou je crus me réveiller, et réellement je n'étais plus dans la prison, mais sur le grand chemin qui va en Galice. J'étais vêtu en pèlerin.

Bientôt après une troupe de pèlerins vint à passer : ils allaient à Saint-Jacques-de-Compostelle. Je me joignis à eux et je fis le tour de tous les lieux saints de l'Espagne ; je voulais passer en Italie et visiter Lorette[505]. J'étais dans les Asturies, je pris ma route par Madrid et je cherchai la maison de madame Santarez ; je ne pus la retrouver bien que je reconnusse toutes celles du voisinage. Ces fascinations me prouvèrent que j'étais encore sous la puissance de Satan. Je n'osai pousser plus loin mes recherches.

Je visitai quelques églises, puis j'allai au Buen-Retiro. Ce jardin était absolument désert, je n'y vis qu'un seul homme, assis dans un banc. La grande croix de Malte brodée sur son manteau me prouva qu'il était un des principaux membres de l'ordre ; il paraissait rêveur, et même comme immobile à force d'être plongé dans sa rêverie.

En l'approchant de plus près, il me parut voir sous ses pieds un abîme dans lequel sa figure se peignait renversée, comme il arrive à ceux qu'on voit près de l'eau, mais ici l'abîme paraissait rempli de feu.

Lorsque j'approchai davantage, l'illusion optique n'eut plus lieu, mais en observant cet homme je vis qu'il avait au front le tau renversé, signe de

réprobation que le chérubin m'avait fait voir dans le miroir sur mon propre front.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on l'appela pour les intérêts de la horde et nous ne le revîmes plus de la journée.

TRENTE-SEPTIÈME JOURNÉE.

Suite de l'histoire de Hervas, pèlerin réprouvé.

Il me fut aisé de comprendre que je voyais un des douze pécheurs qui devaient être par moi ramenés dans la voie du salut. Je cherchai à gagner la confiance de celui-ci ; je l'obtins lorsqu'il fut convaincu que mon motif n'était point une vaine curiosité. Il était nécessaire qu'il me fît son histoire. Je la lui demandai et il la commença en ces termes :

Histoire du commandeur de Toralva.

Je suis entré dans l'ordre de Malte avant d'être sorti de l'enfance, ayant été reçu, comme l'on dit, « de pagerie ». Les protections que j'avais en cour m'obtinrent l'avantage de tenir galère à vingt-cinq ans et le grand maître étant l'année suivante entré en donnaison, me conféra la meilleure commanderie de la langue d'Aragon[506]. Je pouvais donc et je puis encore prétendre aux premières dignités de l'ordre. Mais comme on n'y parvient que dans un âge avancé et qu'en attendant je n'avais absolument rien à faire, je suivis l'exemple de nos premiers baillis qui peut-être eussent dû m'en donner un meilleur, en un mot, je m'occupai à faire l'amour, ce que je regardais alors comme un péché des plus véniels, et plût au ciel que je n'en eusse point commis de plus grave. Celui que j'ai à me reprocher est un emportement coupable qui m'a fait braver ce que notre religion a de plus sacré. Je n'y pense qu'avec effroi, mais n'anticipons point.

Vous saurez donc que nous avons à Malte quelques familles nobles de l'île qui n'entrent point dans l'ordre et n'ont aucune relation avec les

chevaliers de quelque rang que ce soit, ne reconnaissant que le grand maître qui est leur souverain et le chapitre qui est son conseil.

Après cette classe, il en vient une mitoyenne qui exerce les emplois et recherche la protection des chevaliers. Les dames de cette classe se donnent à elles-mêmes et sont désignées par le titre de *honorates*, qui en italien veut dire « honorées ». Et sûrement elles le méritent par la décence qu'elles mettent dans leur conduite et s'il faut tout vous dire, par le mystère qu'elles mettent dans leurs amours.

Une longue expérience a prouvé aux dames *honorates* que le mystère était incompatible avec le caractère des chevaliers français ou du moins qu'il était infiniment rare de leur voir réunir la discrétion à toutes les belles qualités qui les distinguent. Il en est résulté que les jeunes gens de cette nation, accoutumés en tout pays à de brillants succès près du sexe, doivent à Malte se borner à des prostituées. Les chevaliers allemands, d'ailleurs peu nombreux, sont ceux qui plaisent le mieux aux *honorates*, et je crois qu'ils le doivent à leur teint blanc et rosé. Après eux, ce sont les Espagnols et je crois que nous le devons à notre caractère qui passe avec raison pour être honnête et sûr.

Les chevaliers français, mais surtout les caravanistes[507], se vengent des *honorates* en les raillant de toutes manières, surtout en dévoilant leurs intrigues secrètes, mais comme ils font bande à part et qu'ils négligent d'apprendre l'italien qui est la langue du pays[508], tout ce qu'ils disent ne fait pas grande sensation.

Nous vivions donc en paix ainsi que nos *honorates* lorsqu'un vaisseau de France nous amena le commandeur de Foulequère de l'ancienne maison des sénéchaux de Poitou, issus des comtes d'Angoulême. Il avait été d'autres fois à Malte et toujours il avait eu des affaires d'honneur. À présent il venait solliciter le généralat des galères. Il avait passé trente-cinq ans, en conséquence on s'attendait à le trouver plus rassis. En effet le commandeur n'était pas querelleur et tapageur comme il l'avait été, mais il était hautain, impérieux et même factieux, prétendant à plus de considération que le grand maître lui-même.

Le commandeur ouvrit sa maison. Les chevaliers français s'y rendaient en foule. Nous y allions peu et nous finîmes par n'y pas aller du tout parce que nous y trouvions la conversation établie sur des sujets qui nous étaient

désagréables. Entre autres sur les *honorates* que nous aimions et respections.

Lorsque le commandeur sortait, on le voyait entouré de jeunes caravanistes. Souvent il les menait dans la rue Étroite, leur montrait les endroits où il s'était battu, et leur racontait toutes les circonstances de ses duels.

Il est bon de vous dire que selon nos usages, le duel est défendu à Malte, excepté dans la rue Étroite qui est une ruelle où nulle fenêtre ne donne[509]. Elle n'a qu'autant de largeur qu'il en faut pour que deux hommes puissent se mettre en garde et croiser leurs fers. Ils ne peuvent reculer. Les adversaires se mettent en large de la rue, leurs amis arrêtent les passants et empêchent qu'on ne les trouble. Cet usage a été autrefois introduit pour empêcher les assassinats, car l'homme qui croit avoir un ennemi ne passe pas par la rue Étroite, et si l'assassinat était commis ailleurs, on ne pourrait plus le faire passer pour une rencontre. D'ailleurs il y a peine de mort pour qui viendrait dans la rue Étroite avec un poignard. Le duel est donc non seulement toléré à Malte, mais même permis. Cependant cette permission est pour ainsi dire tacite. Et loin d'en abuser, on en parle avec une sorte de honte comme d'un attentat contraire à la charité chrétienne, et malséant dans le chef-lieu d'un ordre monastique.

Les promenades du commandeur dans la rue Étroite étaient tout à fait déplacées. Elles eurent le mauvais effet de rendre les caravanistes français très querelleurs, et d'eux-mêmes ils y étaient assez portés.

Ce mauvais ton alla en augmentant ; les chevaliers espagnols augmentèrent aussi de réserve. Enfin ils se rassemblèrent chez moi et me demandèrent ce qu'il y avait à faire pour arrêter une pétulance qui devenait tout à fait intolérable. Je remerciai mes compatriotes de l'honneur qu'ils me faisaient en m'accordant leur confiance. Je leur promis d'en parler au commandeur, lui représentant la conduite des jeunes gens français comme une sorte d'abus dont lui seul pouvait arrêter les progrès par la grande considération et le respect qu'on avait pour lui dans les trois langues de sa nation[510]. Je me promettais de mettre dans cette explication tous les égards dont elle était susceptible, mais je n'espérais pas qu'elle pût finir sans un duel ; cependant comme le sujet de ce combat singulier me faisait honneur,

je n'étais pas trop fâché de l'avoir. Enfin je crois que je me laissai aller à une sorte d'antipathie que j'avais pour le commandeur.

Nous étions alors dans la semaine sainte et il fut convenu que mon entrevue avec le commandeur n'aurait lieu que dans une quinzaine de jours. Je crois qu'il eut connaissance de ce qui s'était passé chez moi, et qu'il voulait me prévenir en me faisant une querelle.

Nous arrivâmes au vendredi saint. Vous savez que selon l'usage espagnol, si l'on s'intéresse à une femme, on la suit ce jour-là d'église en église pour lui présenter l'eau bénite. On le fait un peu par jalousie, crainte qu'un autre ne la présente et ne prenne cette occasion de lier connaissance. Cet usage espagnol s'était introduit à Malte. Je suivais donc une jeune *honorate* à qui j'étais attaché depuis plusieurs années. Mais dès la première église où elle entra, le commandeur l'aborda avant moi, se plaça entre nous, me tournant le dos et se reculant quelquefois pour me marcher sur les pieds, ce qui fut remarqué.

Au sortir de l'église, j'abordai mon homme d'un air indifférent et comme pour lui parler des nouvelles. Je lui demandai ensuite dans quelle église il comptait aller ; il me la nomma. Je m'offris de lui montrer un chemin plus court. Je le menai sans qu'il s'en aperçût dans la rue Étroite. Lorsque nous y fûmes, je tirai l'épée, bien sûr d'ailleurs que personne ne nous troublerait en un jour comme celui-là où tout le monde est aux églises.

Le commandeur tira aussi son épée, mais il en baissa la pointe.

— Eh quoi ! me dit-il, un vendredi saint ?

Je ne voulus rien entendre.

— Écoutez, me dit-il, il y a plus de six ans que je n'ai fait mes dévotions. Je suis épouvanté de l'état de ma conscience. Dans trois jours…

Je suis d'un naturel paisible et vous savez que les gens de ce caractère une fois irrités n'entendent plus raison. Je forçai le commandeur à se mettre en garde, mais je ne sais quelle terreur se peignait dans ses traits. Il se mit contre le mur comme si, prévoyant qu'il serait renversé, il cherchait déjà un appui. En effet, dès le premier coup, j'allongeai mon épée et la lui passai au travers du corps. Il baissa sa pointe, s'appuya contre la muraille et dit d'une voix mourante :

— Je vous pardonne, puisse le ciel vous pardonner. Portez mon épée à Tête-Foulque et faites dire cent messes dans la chapelle du château.

Il expira. Je ne fis pas dans le moment une grande attention à ses dernières paroles et si je les ai retenues, c'est que je les ai entendu répéter depuis. Je fis ma déclaration dans la forme usitée. Je puis dire que devant les hommes, mon duel ne me fit aucun tort. Foulequère était détesté et l'on trouva qu'il avait mérité son sort, mais il me parut que devant Dieu mon action était très coupable, surtout à cause de l'omission des sacrements, et ma conscience me faisait de cruels reproches. Ceci dura huit jours.

Dans la nuit du vendredi au samedi, je fus réveillé en sursaut, et regardant autour de moi, il me parut que je n'étais pas dans ma chambre, mais au milieu de la rue Étroite et couché sur le pavé. Je m'étonnais d'y être lorsque je vis distinctement le commandeur appuyé contre le mur. Le spectre eut l'air de faire un effort pour parler et me dit :

— Portez mon épée à Tête-Foulque et faites dire cent messes dans la chapelle du château.

À peine eus-je entendu ces paroles que je tombai dans un sommeil léthargique. Le lendemain je m'éveillai dans ma chambre et mon lit, mais j'avais parfaitement conservé le souvenir de ma vision.

La nuit d'après, je fis coucher un valet dans ma chambre et je ne vis rien, non plus que les nuits suivantes. Mais dans la nuit du vendredi au samedi, j'eus encore la même vision avec la différence que je vis mon valet couché sur le pavé à quelques pas de moi. Le spectre du commandeur m'apparut et me dit les mêmes choses. La même vision se répéta ensuite tous les vendredis. Mon valet alors rêvait qu'il était couché dans la rue Étroite, mais d'ailleurs il ne voyait ni n'entendait le commandeur.

Je ne savais d'abord ce que c'était que Tête-Foulque où le commandeur voulait que je portasse son épée. Des chevaliers poitevins m'apprirent que c'était un château situé à trois lieues de Poitiers, au milieu d'une forêt, qu'on en racontait dans le pays bien des choses extraordinaires et qu'on y voyait aussi bien des objets curieux tels que l'armure de Foulque Taillefer et les armes des chevaliers qu'il avait tués, et que c'était même un usage dans la maison des Foulequère d'y déposer les armes qui leur avaient servi soit à la guerre soit dans les combats singuliers. Tout ceci m'intéressait, mais il fallait songer à ma conscience.

J'allai à Rome et me confessai au grand pénitencier[511]. Je ne lui cachai pas ma vision dont j'étais toujours obsédé. Il ne me refusa pas l'absolution,

mais il la donna conditionnelle, après ma pénitence faite ; les cent messes au châtel de Tête-Foulque en faisaient partie. Mais le ciel accepta l'offrande et dès le moment de la confession, je cessai d'être obsédé par le spectre du commandeur. J'avais apporté de Malte son épée et je pris aussitôt que je le pus le chemin de la France.

Arrivé à Poitiers, je trouvai qu'on y était informé de la mort du commandeur et qu'il n'y était pas plus regretté qu'à Malte. Je laissai mon équipage en ville, je pris un habit de pèlerin et un guide. Il était convenable d'aller à pied, mais aussi bien le chemin de Tête-Foulque n'était pas praticable pour les voitures.

Nous trouvâmes la porte du donjon fermée, nous sonnâmes longtemps au beffroi, enfin le châtelain parut. Il était le seul habitant de Tête-Foulque avec un ermite qui desservait la chapelle et que nous trouvâmes faisant sa prière. Lorsqu'il eut fini, je lui dis que j'étais venu lui demander cent messes. En même temps, je déposai mon offrande sur l'autel. Je voulus y laisser aussi l'épée du commandeur, mais le châtelain me dit qu'il fallait la mettre dans l'*armerie* ou « salle des armes », avec toutes les épées des Foulequère tués en duel et de ceux qu'ils avaient tués, que tel était l'usage consacré. Je suivis le châtelain dans l'*armerie* où je trouvai en effet des épées de toutes tailles ainsi que des portraits, à commencer par le portrait de Foulque Taillefer, comte d'Angoulême, lequel fit bâtir Tête-Foulque pour un sien fils *manzier*, c'est-à-dire bâtard, lequel fut sénéchal de Poitou et souche des Foulequère de Tête-Foulque[512].

Les portraits du sénéchal et de sa femme étaient aux deux côtés d'une grande cheminée placée dans l'angle de l'*armerie*. Ils étaient d'une grande vérité ; les autres portraits étaient également bien peints quoique dans le style du temps. Mais aucun n'était aussi frappant que celui de Foulque Taillefer. Il était peint en buffle[513], l'épée à la main et saisissant sa rondache que lui présentait un écuyer. La plupart des épées étaient attachées au bas de ce portrait où elles formaient une sorte de faisceau.

Je priai le châtelain de faire du feu dans cette salle et d'y porter mon souper.

— Quant au souper, me répondit-il, je le veux bien, mais, mon cher pèlerin, je vous engage à venir coucher dans ma chambre.

Je demandai le motif de cette précaution.

— Je m'entends, répondit le châtelain, et je vais toujours vous faire un lit auprès du mien.

J'acceptai sa proposition avec d'autant plus de plaisir que nous étions au vendredi et que je craignais un retour de ma vision.

Le châtelain alla s'occuper de mon souper et je me mis à considérer les armes et les portraits. Ceux-ci, comme je l'ai dit, étaient peints avec beaucoup de vérité. À mesure que le jour baissait, les draperies d'une sombre couleur se confondaient dans l'ombre avec le fond obscur du tableau, et le feu de la cheminée ne faisait distinguer que les visages, ce qui avait quelque chose d'effrayant ou peut-être cela me parut ainsi parce que l'état de ma conscience me donnait un effroi habituel.

Le châtelain apporta mon souper qui consistait en un plat de truites pêchées dans un ruisseau voisin. J'eus aussi une bouteille d'un vin assez bon. Je voulais que l'ermite se mît à table avec moi, mais il ne vivait que d'herbes cuites à l'eau.

J'ai toujours été exact à dire mon bréviaire qui est d'obligation pour les chevaliers profès[514], du moins en Espagne. Je tirai donc mon bréviaire de ma poche ainsi que mon rosaire et je dis au châtelain que n'ayant point encore sommeil, je resterais à prier jusqu'à ce que la nuit fût plus avancée, et qu'il eût seulement à me montrer ma chambre.

— À la bonne heure, me répondit-il, l'ermite à minuit viendra faire sa prière dans la chapelle attenante. Alors vous descendrez ce petit escalier et vous ne pourrez manquer ma chambre dont je laisserai la porte ouverte. Ne restez pas ici après minuit.

Le châtelain s'en alla. Je me mis à prier et de temps en temps à mettre quelque bûche dans le feu, mais je n'osais trop regarder dans la salle, car les portraits me semblaient prendre un air tout à fait vivant. Si j'en fixais un, de suite il me paraissait cligner les yeux et tordre la bouche, surtout le sénéchal et sa femme qui étaient des deux côtés de la cheminée ; je crus voir qu'ils me jetaient des regards pleins de courroux et qu'ensuite ils se regardaient l'un l'autre. Un coup de vent soudain ajouta à mes terreurs, car non seulement il ébranla les fenêtres, mais il agita les faisceaux d'armes et leurs cliquetis me faisaient tressaillir. Cependant je priais avec ferveur.

Enfin j'entendis l'ermite psalmodier et lorsqu'il eut fini, je descendis l'escalier pour gagner la chambre du châtelain. J'avais en main un bout de

chandelle, le vent l'éteignit, je remontai pour la rallumer. Mais quel fut mon étonnement de voir le sénéchal et la sénéchale descendus de leurs cadres et assis au coin du feu ! Ils causaient familièrement et l'on pouvait entendre leur discours.

— Ma mie, disait le sénéchal, que vous semble d'ice-lui Castillan qui a occis le commandeur sans lui octroyer confession ?

— Me semble, répondit le spectre féminin, me semble, mamour, avoir en ce fait félonie et mauvaiseté. Ains cuidai-je, messire Taillefer ne laissera le Castillan partir du châtel sans le gant lui jeter.

Je fus très effrayé et me jetai dans l'escalier ; je cherchai la porte du châtelain et ne pus la trouver à tâtons.

J'avais toujours en main ma chandelle éteinte. Je songeai à la rallumer et me rassurer un peu ; je tâchai de me persuader à moi-même que les deux figures que j'avais vues à la cheminée n'avaient existé que dans mon imagination. Je remontai l'escalier et m'arrêtant à la porte de l'*armerie*, je vis qu'effectivement les deux figures n'étaient point auprès du feu où j'avais cru les voir. J'entrai donc hardiment, mais à peine avais-je fait quelques pas que je vis au milieu de la salle messire Taillefer en garde et me présentant la pointe de son épée. Je voulus retourner à l'escalier, mais la porte était occupée par une figure d'écuyer qui me jeta un gantelet. Ne sachant plus que faire, je me saisis d'une épée que je pris dans un faisceau d'armes et je tombai sur mon fantastique adversaire. Il me parut même l'avoir pourfendu en deux, mais aussitôt je reçus au-dessous du cœur un coup de pointe qui me brûla comme eût fait un fer rouge. Mon sang inonda la salle et je m'évanouis.

Je me réveillai le matin dans la chambre du châtelain. Ne me voyant pas venir, il s'était muni d'eau bénite et était venu me chercher ; il m'avait trouvé étendu sur le parquet sans connaissance, mais sans aucune blessure : celle que j'avais cru recevoir n'était qu'une fascination. Le châtelain ne me fit pas de questions et me conseilla seulement de quitter le châtel.

Je partis et pris le chemin de l'Espagne. Je mis huit jours jusqu'à Bayonne ; j'y arrivai un vendredi et me logeai dans une auberge[515]. Au milieu de la nuit, je m'éveillai en sursaut et je vis devant mon lit messire Taillefer qui me menaçait de son épée. Je fis le signe de la croix et le spectre parut se fondre en fumée, mais je sentis le même coup d'épée que

j'avais cru recevoir au châtel de Tête-Foulque. Il me parut que j'étais baigné dans mon sang, je voulus appeler et quitter mon lit, l'un et l'autre m'étaient impossibles. Cette angoisse inexprimable dura jusqu'au premier chant du coq. Alors je me rendormis, mais le lendemain je fus malade et dans un état à faire pitié. J'ai eu la même vision tous les vendredis. Les actes de dévotion n'ont pu m'en délivrer. Ma mélancolie me conduira au tombeau et j'y descendrai avant d'avoir pu me délivrer de la puissance de Satan. Un reste d'espoir en la miséricorde divine me soutient encore et me fait supporter mes maux.

Le commandeur de Toralva finit ici sa relation ou plutôt ce fut le pèlerin réprouvé qui, après l'avoir faite à Cabronez, reprit en ces termes le fil de sa propre histoire :

Suite de l'histoire du pèlerin réprouvé.

Le commandeur de Toralva était un homme religieux quoiqu'il eût manqué à la religion en se battant sans permettre à son adversaire de mettre ordre à sa conscience. Je lui fis aisément comprendre que s'il voulait réellement se délivrer des obsessions de Satan, il fallait visiter les lieux saints que le pécheur ne va jamais chercher sans y trouver les consolations de la grâce.

Toralva se laissa facilement persuader. Nous avons visité ensemble les lieux saints de l'Espagne. Ensuite nous avons passé en Italie ; nous avons vu Lorette et Rome. Le grand pénitencier lui a donné non plus l'absolution conditionnelle, mais générale et accompagnée de l'indulgence papale. Toralva complètement délivré est allé à Malte et je suis revenu à Madrid d'où je suis venu à Salamanque. Dès la première fois que je vous ai vu, j'ai distingué sur votre front le signe de la réprobation et toute votre histoire m'a été révélée. Le comte de Penna Flor avait véritablement le dessein de séduire toutes les femmes et de les posséder, mais il n'en avait séduit ni possédé aucune ; n'ayant jamais commis que des péchés d'intention, son âme n'était point en danger. Mais depuis deux ans, il avait négligé les devoirs de la religion ; il allait y satisfaire lorsque vous l'avez fait assassiner ou du moins vous avez contribué à son assassinat. Voilà les causes de

l'obsession dont vous êtes tourmenté. Il n'est qu'un moyen de vous en délivrer : c'est de suivre l'exemple du commandeur. Je vous servirai de guide, vous savez que mon propre salut y est intéressé.

Cabronez se laissa persuader. Il visita les lieux saints de l'Espagne, puis l'Italie. Il fut deux ans dans ces pèlerinages. Madame Cabronez passa ce temps à Madrid où s'étaient établies sa mère et sa sœur.

Cabronez revint à Salamanque où il trouva sa maison dans le meilleur ordre et son épouse fort embellie, aimable et douce. Au bout de deux mois, elle alla encore à Madrid voir sa mère et sa sœur, puis elle revint à Salamanque et finit par y rester tout à fait lorsque le duc d'Arcos a été nommé à l'ambassade de Londres.

Ici le chevalier de Tolède prit la parole et dit :

— Monsieur Busqueros, je ne vous en tiens pas quitte : je veux avoir la fin de cette histoire et savoir ce que madame Cabronez est devenue.

— Elle est devenue veuve, dit Busqueros, puis elle s'est remariée et sa conduite est exemplaire. Mais tenez, la voilà qui vient par ici, et je crois qu'elle prend le chemin de votre maison.

— Que dites-vous ? s'écria Tolède, mais celle que vous voyez est madame Uscaritz. Ah ! la bonne pièce, elle m'avait persuadé que j'étais sa première inclination, elle me le payera.

Le chevalier, qui voulait être seul avec sa maîtresse, se hâta de nous renvoyer.

TRENTE-HUITIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le chef se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de sa narration :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Le chevalier de Tolède, instruit de la véritable histoire de madame Uscaritz, s'amusa quelque temps à lui parler de Frasqueta Cabronez comme d'une personne charmante qu'il eût désiré connaître et qui seule pouvait le rendre heureux, et qui seule eût pu l'attacher et le fixer. Ensuite il se lassa de ce badinage ainsi que de madame Uscaritz elle-même.

On lui destinait le prieuré de Castille[516], il vint à vaquer, il se hâta d'aller à Malte : je perdis pour un temps un protecteur qui pouvait s'opposer aux projets que Busqueros avait formés contre le grand encrier de mon père. Je fus spectateur de toute cette intrigue sans pouvoir y mettre d'obstacle, et voici comment se passa la chose.

Je vous ai dit au commencement de mon histoire que mon père allait tous les matins prendre l'air sur un balcon qui regardait la rue de Tolède ; ensuite il allait à un autre balcon qui donnait sur la ruelle et lorsqu'il apercevait les voisins vis-à-vis, il les saluait en leur disant *Agour*. Il n'aimait point à rentrer chez lui sans avoir placé son salut. Les voisins, pour ne pas le retenir trop longtemps, s'empressaient à venir recevoir son compliment ; d'ailleurs il n'avait avec eux aucune relation. Ces bons voisins délogèrent et furent remplacés par mesdames Cimiento[517], parentes éloignées de don Roque Busqueros. Madame Cimiento, la tante, était une personne de quarante ans dont le teint était frais, l'air doux et composé. Mademoiselle Cimiento, la nièce, était grande et bien faite, elle avait d'assez beaux yeux et de très beaux bras.

Les deux dames prirent possession de leur appartement aussitôt qu'il fut vacant, et le lendemain, lorsque mon père vint au balcon de la ruelle, il fut charmé de les voir au balcon vis-à-vis, qui reçurent son salut et le lui rendirent de l'air le plus gracieux. Cette surprise eut pour lui quelque chose d'agréable. Néanmoins il se retira dans son appartement et les dames se retirèrent de leur côté.

Ce commerce de politesse resta sur le même pied pendant huit jours. Au bout de ce temps, mon père découvrit dans la chambre de mademoiselle Cimiento un objet qui piqua sa curiosité : c'était une petite armoire vitrée, garnie de bocaux et de flacons de cristal. Les uns semblaient remplis des couleurs les plus éclatantes à l'usage de la teinture, d'autres de sable d'or, d'argent et d'azur, d'autres d'un vernis doré. L'armoire était placée près de la fenêtre. Mademoiselle Cimiento, vêtue d'un simple corset, venait chercher tantôt un flacon, tantôt un autre. Un bras d'albâtre semblait effacer l'éclat des brillantes matières qu'elle mettait en œuvre. Mais qu'en faisait-elle ? mon père ne le pouvait deviner, et il n'avait pas l'habitude de prendre des informations. Il aimait mieux ignorer les choses.

Un jour mademoiselle Cimiento écrivait très près de la fenêtre ; son encre était épaisse, elle y versa de l'eau et la rendit si claire qu'il lui fut impossible de s'en servir. Mon père, inspiré par un sentiment de galanterie, remplit une bouteille d'encre et la lui envoya. La servante rapporta avec beaucoup de remerciements, une boîte de carton qui contenait douze bâtons de cire d'Espagne d'autant de couleurs différentes. On y avait imprimé des ornements et des devises du plus grand fini. Mon père savait donc à quoi s'occupait mademoiselle Cimiento, et son travail analogue au sien en était comme le complément et la dernière main, la perfection, de l'aveu des amateurs, y étant encore plus rare qu'à l'égard de l'encre. Mon père rempli d'admiration plia une enveloppe, écrivit une adresse avec sa belle encre et mit le cachet avec la nouvelle cire : il s'y imprima parfaitement. Il posa l'enveloppe sur sa table et ne se lassa pas de la contempler. Le soir il alla chez Moreno ; un homme qu'il ne connaissait pas y porta une boîte pareille à la sienne, garnie d'un même nombre de bâtons. On en fit l'essai. Ils inspirèrent une admiration universelle. Mon père y pensa toute la soirée, et la nuit il rêvait de cire d'Espagne. Le matin il fit son salut accoutumé et dit comme à l'ordinaire. Il ouvrit même la bouche pour en dire davantage, cependant il ne dit rien et rentra dans son appartement, mais il se plaça de manière à voir ce qui se passait chez mademoiselle Cimiento. La belle à l'aide d'une loupe examinait les meubles qu'essuyait sa servante, et lorsqu'elle y découvrait un brin de poussière, elle faisait recommencer. Mon père était fort attaché à la propreté de sa chambre, et le soin qu'il voyait prendre à son aimable voisine lui donna pour elle beaucoup d'estime.

Je vous ai dit que l'occupation principale de mon père était de fumer des cigares et de compter les passants ou les tuiles du palais d'Albe. Mais déjà au lieu d'y consacrer des heures, il y passait à peine des minutes : un puissant attrait le ramenait sans cesse vers le balcon de la ruelle.

Busqueros fut des premiers à être averti de ce changement et il m'en informa en m'assurant que dans peu don Phelipe Avadoro reprendrait son nom et quitterait le sobriquet de Tintero. Quoique je ne me fusse guère occupé d'affaires d'intérêt, je compris confusément que le mariage de mon père ne pouvait m'être avantageux. J'allai chez ma tante Dalanosa qui en fut très affligée. Elle mit dans notre confidence son oncle le théatin, mais ce respectable religieux refusa nettement de se mêler de cette affaire, disant que le mariage était un sacrement d'institution toute divine et qu'il ne lui

était pas permis de le rompre ; il promit cependant de veiller à mes intérêts et de voir à ce qu'on ne me fît point de tort.

Le chevalier de Tolède aurait pu m'aider, mais il était à Malte. Je fus donc réduit à être spectateur de cette intrigue et quelquefois acteur, car Busqueros me faisait porter les billets qu'il adressait à ses parentes, mais il n'y allait point lui-même, et en général madame Cimiento ne faisait ni ne recevait de visite.

Mon père de son côté sortait plus rarement de chez lui. Il n'eût point aisément changé le plan de sa journée et renoncé volontairement à fréquenter le théâtre, mais le moindre rhume lui était un prétexte de rester à la maison. Ces jours-là, il quittait rarement le côté de la ruelle et voyait mademoiselle Cimiento ranger les flacons ou même les bâtons de cire d'Espagne ; ses beaux bras toujours en évidence s'emparèrent de son imagination, il ne put plus penser à autre chose.

Bientôt un nouvel objet vint exciter sa curiosité : c'était une jarre assez semblable à celle où il mettait son encre, mais elle était beaucoup plus petite et placée sur un trépied de fer. Des lampes qui brûlaient dessous y entretenaient une chaleur modérée. Bientôt on établit à côté de la jarre deux autres jarres pareilles. Le lendemain, lorsque mon père parut au balcon, après avoir dit *Agour*, il ouvrit la bouche pour demander ce que l'on faisait avec ces jarres, mais comme il n'avait pas l'habitude de parler, il ne dit mot et rentra chez lui.

Tourmenté par la curiosité, il prit le parti d'envoyer à mademoiselle Cimiento encore une bouteille d'encre et on lui renvoya trois flacons de cristal, remplis d'encre rouge, verte et bleue.

Le lendemain mon père alla chez le libraire Moreno. Il y vint un homme employé au bureau des Finances. Il avait sous les bras un état de caisse sous la forme de tableau ; quelques colonnes étaient en encre rouge, les titres en encre bleue et les lignes en encre verte. Le commis financier dit qu'il avait seul la composition de ses encres et qu'il défiait qui que ce fût de lui en montrer de pareilles.

Quelqu'un que mon père ne connaissait pas s'adressa à lui et dit :

— Seigneur Avadoro, vous qui faites si bien l'encre noire, sauriez-vous faire de telles encres de couleur ?

Mon père n'aimait point à être interpellé et s'embarrassait facilement. Il ouvrit cependant la bouche pour répondre à la question, mais il ne dit rien et

préféra d'aller chez lui chercher les trois flacons. Leur contenu fut très admiré et le commis financier demanda la permission d'en prendre des échantillons. Mon père comblé de louanges en rapportait intérieurement la gloire à la belle Cimiento dont il ne savait pas encore le nom. Rentré chez lui, il prit son livre de recettes, en trouva trois pour l'encre verte, sept pour la rouge, deux pour la bleue. Tout cela se confondait dans sa tête, mais les beaux bras de mademoiselle Cimiento se peignaient distinctement à son imagination. Ses sens assoupis se réveillèrent et lui firent sentir leur pouvoir.

Le lendemain matin, mon père saluant les belles eut enfin une envie décidée de savoir leur nom et il ouvrit la bouche pour le leur demander, néanmoins il ne dit rien du tout et rentra dans son appartement.

Ensuite il alla au balcon de la rue de Tolède et vit un homme assez bien mis qui tenait une bouteille noire à la main ; il comprit qu'il venait lui demander de l'encre et remua bien toute celle de la jarre afin de la lui verser de bonne qualité. Le robinet de la jarre était à un tiers de la hauteur en sorte qu'on ne risquait jamais de tirer le gros marc. L'inconnu entra et mon père remplit sa bouteille, mais cet homme au lieu de s'en aller, mit la bouteille sur une table, s'assit et demanda la permission de fumer un cigare. Mon père voulait répondre, mais il ne dit rien. L'inconnu tira un cigare de sa boîte et l'alluma à une lampe qui était sur la table.

L'inconnu n'était autre que l'impitoyable Busqueros.

— Seigneur Avadoro, dit-il à mon père, vous composez là une liqueur qui a fait bien du mal dans le monde. Que de complots, que de trahisons, que d'artifices, que de mauvais livres ! Tout cela a coulé avec l'encre, sans parler des billets doux et de toutes les petites conspirations contre le bonheur et l'honneur des époux. Qu'en dites-vous, Seigneur Avadoro ? Vous n'en dites rien, car d'ordinaire vous ne dites rien, vous ne parlez pas. C'est égal, je parlerai bien pour deux et c'est assez mon habitude. Ah ça ! Monsieur Avadoro, mettez-vous près de moi sur cette chaise et je vous expliquerai mon idée. Je prétends qu'il sortira de cette bouteille d'encre…

En disant ces mots, Busqueros poussa la bouteille et l'encre se répandit sur les genoux de mon père qui alla s'essuyer et se changer. En revenant il trouva Busqueros qui l'attendait le chapeau à la main pour prendre congé de lui. Mon père, charmé de le voir partir, lui alla ouvrir la porte. Busqueros sortit en effet, mais il rentra aussitôt.

— Eh bien ! dit-il, Seigneur Avadoro, nous oublions que ma bouteille est vide, mais ne vous en donnez pas la peine : je ferai moi-même cette opération.

Busqueros prit un entonnoir, le mit au col de la bouteille et ouvrit le robinet. Lorsque la bouteille fut remplie, mon père alla encore ouvrir la porte et Busqueros sortit avec empressement, mais tout à coup mon père s'aperçut que le robinet était ouvert et que l'encre coulait dans la chambre. Mon père y courut pour fermer le robinet. Alors Busqueros rentra et sans paraître s'apercevoir du désordre qu'il avait causé, il remit la bouteille d'encre sur la table, s'assit sur la chaise où il avait déjà été, tira un cigare de sa boîte et l'alluma à la lampe.

— Ah ça ! Seigneur Avadoro, dit-il à mon père, j'ai entendu raconter que vous aviez eu un fils qui s'était noyé dans cette jarre. Ma foi, s'il avait su nager, il s'en serait tiré. Mais d'où avez-vous cette jarre ? je pense que c'est du Toboso. C'est une terre excellente, on s'en sert pour la cuisson du salpêtre, c'est aussi dur que la pierre ; permettez que j'essaye avec ce pilon.

Mon père voulut empêcher l'essai, mais Busqueros frappa la jarre qui se brisa, et l'encre tombant en cascades couvrit mon père et tout ce qui était dans la chambre sans en excepter Busqueros qui fut fortement éclaboussé.

Mon père, qui rarement ouvrait la bouche, l'ouvrit cependant pour crier de toutes ses forces. Les voisines parurent à leur balcon.

— Ah ! Mesdames, dit Busqueros, il vient d'arriver un accident affreux. La grande jarre est brisée, la chambre est inondée d'encre et le Seigneur Tintero n'en peut plus. Faites un acte de charité chrétienne et recevez-nous dans votre chambre.

Les dames parurent y consentir avec joie et mon père malgré son trouble ressentit quelque plaisir lorsqu'il sut qu'on allait le rapprocher de la belle dame qui de loin semblait lui tendre ses beaux bras et qui lui souriait de l'air le plus gracieux.

Busqueros jeta un manteau sur les épaules de mon père et le fit passer dans la maison de mesdames Cimiento. Il y était à peine qu'il reçut un message très désagréable : un marchand d'étoffes, qui avait sa boutique au-dessous de lui, vint lui annoncer que l'encre avait pénétré dans sa boutique et qu'il avait fait chercher la justice pour constater le dommage. Le maître de la maison lui fit dire en même temps qu'il ne le souffrirait plus chez lui.

Mon père, expulsé de son logement et baigné d'encre, faisait la plus triste mine du monde.

— Ne vous affligez pas, Seigneur Avadoro, lui dit Busqueros. Ces dames ont sur la cour un appartement complet dont elles ne font aucun usage. Je vais y faire transporter vos effets, vous serez très bien ici : vous y trouverez de l'encre rouge, verte, bleue qui vaut bien votre encre noire, mais je ne vous conseille pas de sortir de sitôt, car si vous allez chez Moreno, chacun vous fera raconter l'histoire de la jarre cassée et vous n'aimez pas trop à parler. Et tenez, voilà tous les badauds du quartier qui sont dans votre appartement à voir le déluge d'encre. Demain dans tout Madrid, on ne parlera d'autre chose.

Mon père était consterné, mais un coup d'œil gracieux de mademoiselle Cimiento lui rendit le courage et il alla prendre possession de son appartement. Il n'y resta pas longtemps : madame Cimiento vint l'y trouver et lui dit que s'étant consultée avec sa nièce, elle allait lui céder le *quarto principal,* c'est-à-dire l'appartement qui donne sur la rue. Mon père, qui aimait à compter les passants ou les tuiles du palais d'Albe, consentit volontiers à ce changement. On lui demanda la permission de laisser les encres de couleur où elles étaient. Mon père exprima son consentement par un signe de tête. Les jarres étaient dans le salon du milieu ; mademoiselle Cimiento allait, venait, prenait des couleurs et ne disait mot. Le silence le plus absolu régnait dans la maison. Mon père n'avait jamais été plus heureux. Huit jours se passèrent ainsi ; le neuvième, don Busqueros vint rendre visite à mon père et lui dit :

— Seigneur, je viens vous annoncer une bonne fortune à laquelle vous prétendiez en secret sans oser vous déclarer : vous avez touché le cœur de mademoiselle Cimiento, elle consent à vous donner sa main et je vous ai apporté un papier qu'il faudra signer si vous voulez que les bans soient publiés dimanche.

Mon père très surpris voulait répondre, Busqueros ne lui en donna pas le temps.

— Seigneur Avadoro, lui dit-il, votre prochain mariage n'est plus un secret, on en est informé à Madrid. Si donc vous avez l'intention de le retarder, les parents de mademoiselle Cimiento se rassembleraient chez moi, vous y viendriez et vous leur exposeriez les motifs de ce retard. C'est un égard dont vous ne pouvez vous dispenser.

Mon père fut très consterné de l'idée de répondre à toute une assemblée de famille. Il allait dire quelque chose, mais Busqueros ne lui en laissa pas le temps.

— Je sais ce que c'est, lui dit-il, je vous comprends de reste. Vous voulez apprendre votre bonheur de la bouche même de mademoiselle Cimiento. Je la vois venir et je vous laisse ensemble.

Mademoiselle Cimiento entra d'un air un peu confus et sans oser lever les yeux sur mon père. Elle prit quelques couleurs et les mêla en silence ; sa timidité éleva le courage de don Phelipe. Il fixa ses regards sur elle et ne put plus les en détourner. Il la voyait avec d'autres yeux.

Busqueros avait laissé sur la table le papier relatif à la publication des bans. Mademoiselle Cimiento s'en approcha en tremblant, le prit, le lut, puis elle mit sa main sur ses yeux et versa quelques larmes. Mon père, depuis la mort de son épouse, n'avait point pleuré et bien moins avait-il fait pleurer. Ces larmes qui s'adressaient à lui-même le touchèrent d'autant plus qu'il n'en devinait la cause que confusément. Mademoiselle Cimiento pleurait-elle du contenu de ce papier ou du manque de signature ? Voulait-elle l'épouser ou non ? Cependant elle pleurait toujours. La laisser pleurer était trop cruel, la faire expliquer entraînait une conversation. Mon père prit une plume et signa le papier. Mademoiselle Cimiento lui baisa la main, prit le papier et s'en alla. Elle revint au salon à l'heure accoutumée, baisa la main à mon père sans dire un mot et se mit à faire de la cire d'Espagne bleue. Mon père fumait des cigares et comptait les tuiles du palais d'Àlbe. Mon grand-oncle fray Bartholomeo[518] vint sur le midi et porta un contrat de mariage où mes intérêts n'étaient point oubliés. Mon père le signa. Mademoiselle Cimiento le signa, baisa la main de mon père et se remit à faire de la cire d'Espagne.

Depuis la destruction du grand encrier, mon père n'avait plus osé se montrer au théâtre et moins encore chez le libraire Moreno. Cette réclusion le fatiguait. Trois jours s'étaient passés depuis la signature du contrat. Don Busqueros vint proposer à mon père une promenade en calèche. Mon père accepta, ils allèrent au-delà du Manzanares. Et lorsqu'ils furent devant la petite église des Franciscains, Busqueros fit descendre mon père. Ils entrèrent à l'église et y trouvèrent mademoiselle Cimiento qui les attendait à la porte. Mon père ouvrit la bouche pour dire qu'il avait cru simplement

aller à la promenade. Cependant il ne dit rien, prit la main de mademoiselle Cimiento et la conduisit à l'autel.

Au sortir de l'église, les nouveaux mariés montèrent dans un beau carrosse, rentrèrent à Madrid dans une jolie maison où se donnait un bal. Madame Avadoro l'ouvrit avec un jeune homme de la meilleure tournure. Ils dansèrent un fandango et furent très applaudis. Mon père cherchait en vain dans son épouse la douce et tranquille personne qui lui baisait la main d'un air si soumis. Il voyait au contraire une femme vive, bruyante, évaporée ; au surplus il ne disait rien à personne, on ne lui disait rien, et cette manière d'être ne lui déplut pas trop.

On servit des viandes froides et des rafraîchissements. Ensuite mon père, qui tombait de sommeil, demanda s'il ne serait pas temps d'aller à la maison. On lui dit qu'il y était et que cette maison lui appartenait. Mon père supposa que cette maison faisait partie de la dot de son épouse. Il se fit montrer la chambre à coucher et se mit au lit.

Le lendemain matin, monsieur et madame Avadoro furent éveillés par Busqueros.

— Monsieur et cher cousin, dit-il à mon père, je vous appelle ainsi parce que Madame votre femme est la plus proche parente que j'aie au monde, sa mère étant une Busqueros de Léon qui est une branche de ma famille. Je n'ai point jusqu'ici voulu vous parler de vos affaires, mais je compte désormais m'en occuper plus que des miennes, ce qui me sera d'autant plus facile que je n'ai proprement point d'affaires qui me soient particulières. Quant à ce qui vous concerne, Monsieur Avadoro, j'ai eu soin de m'informer exactement de vos revenus et de l'usage que vous en avez fait depuis seize ans. Voici tous les papiers y relatifs. Vous aviez lors de votre premier mariage un revenu de quatre mille pistoles et, soit dit en passant, vous n'avez pas su les dépenser : vous ne preniez pour vous que six cents pistoles, et deux cents pour l'éducation de votre fils. Il vous restait donc trois mille deux cents pistoles que vous placiez dans la banque des *gremios*[519]. Vous donniez les intérêts au théatin Heronimo pour les employer en actes de charité. Je ne vous en blâme point, mais ma foi, j'en suis fâché pour les pauvres : il ne faut plus qu'ils comptent sur ce revenu. D'abord nous saurons bien dépenser vos quatre mille pistoles par an, et pour ce qui est des cinquante et un mille deux cents déposées aux *gremios*, voici

comment nous en disposerons : pour cette maison, dix-huit mille pistoles, c'est beaucoup, je l'avoue, mais le vendeur est de mes parents et mes parents sont les vôtres, Seigneur Avadoro ; le collier et les boucles d'oreilles que vous avez vus à madame Avadoro valent huit mille pistoles, entre frères nous en mettrons dix et je vous en dirai la raison quelque autre fois ; il nous reste vingt-trois mille deux cents pistoles. Votre diable de théatin en a réservé quinze mille pour votre garnement de fils, au cas qu'il se retrouve. Cinq mille pour rétablir votre maison, ce n'est pas trop, car entre nous le trousseau de votre femme consiste en six chemises et autant de paires de bas. Vous me direz que de cette manière, il vous reste encore cinq mille pistoles dont vous ne saurez absolument que faire. Allons, pour vous tirer d'embarras, je consens à vous les emprunter à un intérêt dont nous conviendrons. Voici, Seigneur Avadoro, un plein pouvoir que vous voudrez bien signer.

Mon père ne pouvait revenir de la surprise que lui causait le discours de Busqueros. Il ouvrit la bouche pour lui répondre, mais ne sachant par où commencer, il se retourna dans son lit et enfonça son bonnet sur ses yeux.

— À la bonne heure, dit Busqueros, vous n'êtes pas le premier qui ait imaginé de se défaire de moi en mettant son bonnet de nuit et feignant de vouloir dormir ; je suis fait à ces manières et j'ai toujours un bonnet de nuit dans ma poche. Je vais donc me jeter sur ce canapé et lorsque nous aurons dormi un petit somme et bien éveillés, nous en reviendrons au plein pouvoir ou bien si vous l'aimez mieux, nous assemblerons vos parents et les miens, et nous verrons ce qu'il y aura à faire.

Mon père, ayant la tête enfoncée dans son oreiller, fit de sérieuses réflexions sur sa situation et sur le parti qu'il en pourrait tirer pour sa tranquillité. Il entrevit qu'en laissant toute liberté à sa femme, il lui serait peut-être permis de vivre à sa manière, d'aller au théâtre, puis chez le libraire Moreno, et que même il pourrait faire de l'encre. Un peu consolé, il ouvrit les yeux et fit signe qu'il signerait le plein pouvoir.

Il le signa en effet et fit mine de quitter le lit.

— Attendez, Seigneur Avadoro, dit Busqueros. Avant de vous lever, il sera convenable que je vous mette au fait du plan de votre journée. Je pense qu'il ne vous déplaira point d'autant que cette journée comme toutes les autres ne sera qu'un enchaînement de plaisirs aussi vifs que variés. D'abord je vous apporte une belle paire de guêtres brodées et un habit de cheval

complet ; un assez beau palefroi attend à votre porte et nous irons un peu caracoler au Prado. Madame Avadoro y viendra en chaise roulante ; vous verrez qu'elle a dans le monde d'illustres amis qui seront les vôtres, Seigneur Avadoro. À la vérité ils s'étaient un peu refroidis pour elle, mais la voyant unie à un homme de votre mérite, ils reviendront de leurs préventions. Je vous le dis : les premiers seigneurs de la cour vous rechercheront, vous préviendront, vous embrasseront. Que dis-je ? ils vous étoufferont d'embrassades.

Ici mon père s'évanouit ou du moins il tomba dans un état de stupeur qui approchait de l'évanouissement. Busqueros ne s'en aperçut point et continua en ces termes :

— Quelques-uns de ces seigneurs vous feront l'honneur de s'inviter eux-mêmes à manger votre soupe. Oui, Seigneur Avadoro, ils vous feront cet honneur et c'est là que je vous attends : vous verrez comme votre épouse fait les honneurs de sa maison. Ah ! pardi, vous ne reconnaîtrez pas la faiseuse de cire d'Espagne. Vous ne dites rien, Seigneur Avadoro, vous avez raison de me laisser parler. Eh bien ! par exemple, vous aimez la comédie espagnole, mais vous n'avez peut-être jamais été à l'opéra italien qui fait les délices de la cour. Eh bien ! vous irez ce soir et devinez dans quelle loge : dans celle du duc Thaz[520], grand écuyer, pas moins que cela. De là, nous irons à la *tertulia* de Sa Grandeur ; vous y verrez toute la cour, tout le monde vous parlera, apprêtez-vous à répondre.

Mon père, qui avait repris l'usage de ses sens, apprit qu'il aurait à répondre à toute la cour : une sueur froide émana de ses pores, ses bras se roidirent, la nuque de son col se contracta et renversa sa tête, ses paupières s'ouvrirent outre mesure, sa poitrine oppressée fit entendre des soupirs étouffés, des convulsions se manifestèrent. Busqueros s'aperçut de son état, appela du secours et puis courut au Prado où il fut joint par ma belle-mère.

Mon père était tombé en une sorte de léthargie. Lorsqu'il en sortit, il ne reconnut personne, à l'exception de sa femme et de Busqueros. Lorsqu'il les apercevait, la fureur se peignait dans ses traits ; d'ailleurs il était tranquille, ne parlait pas et refusait de quitter son lit. Lorsqu'une absolue nécessité l'y forçait, il semblait pénétré de froid et grelottait pendant une demi-heure. Bientôt les symptômes devinrent encore plus fâcheux : le patient ne pouvait prendre de nourriture qu'en très petite quantité, un spasme convulsif lui

resserrait la gorge, sa langue était roide et enflée, ses yeux ternes et hagards, sa peau d'un jaune-brun semée de tubercules blancs.

Je m'étais introduit dans la maison à titre de valet et je suivais en soupirant les progrès de la maladie. Ma tante Dalanosa était dans ma confidence et passait bien des nuits à veiller ; le malade ne paraissait pas la reconnaître. Pour ce qui est de ma belle-mère, il était évident que sa présence faisait beaucoup de mal au patient ; le père Heronimo l'engagea à partir pour la province et Busqueros la suivit.

J'imaginai un dernier moyen qui pouvait peut-être tirer l'infortuné de son hypocondrie et qui eut en effet un succès momentané. Un jour mon père vit à travers la porte entrouverte, dans la chambre attenante, une jarre toute semblable à celle qui lui avait autrefois servi à la composition de son encre ; à côté était une table couverte des divers ingrédients et des balances pour les doses. Une sorte d'hilarité se peignit dans les traits de mon père, il se leva, s'approcha de la table et demanda un fauteuil. Comme il était très faible, on opéra devant lui et il suivit des yeux les procédés. Le lendemain il put se mêler à l'ouvrage et le surlendemain fut encore plus favorable, mais quelques jours après, se manifesta une fièvre tout à fait étrangère à la maladie. Les symptômes n'en étaient point fâcheux, mais la faiblesse du sujet était telle qu'il ne pouvait résister à la moindre atteinte. Il s'éteignit sans m'avoir pu reconnaître, quelque peine qu'on se donnât pour me rappeler à sa mémoire. Ainsi finit un homme qui n'était point né avec ce degré de forces physiques et morales qui eût pu lui donner même une énergie commune. Une sorte d'instinct lui avait fait choisir un genre de vie proportionné à ses moyens. On le fit périr en voulant le jeter dans la vie active.

Il est temps d'en revenir à ce qui me concerne. Mes deux ans de pénitence étaient à peu près finis. Le Saint-Office, à la considération de fray Heronimo, me permit de reprendre mon nom à condition d'aller faire une caravane sur les galères de Malte, ce que j'acceptai avec grand plaisir, espérant retrouver le commandeur de Tolède, non plus sur le pied de domestique, mais comme à peu près son égal. J'étais véritablement assez las de porter des guenilles. Je m'équipai avec luxe, essayant tous mes habits chez ma tante Dalanosa qui s'en mourait de ravissement. Je partis de très grand matin pour dérober ma métamorphose aux curieux. Je m'embarquai à Barcelone et j'arrivai à Malte après un court trajet. Ma reconnaissance avec

le chevalier me donna plus de plaisir encore que je n'en avais espéré. Il m'assura qu'il n'avait jamais été dupe de mon déguisement et qu'il avait toujours compté faire de moi un ami, lorsque je serais rendu à ma forme première. Il tenait la galère capitane, il me prit à son bord et nous courûmes la mer pendant quatre mois sans faire beaucoup de mal aux Barbaresques dont les légères embarcations nous échappaient sans peine.

Ici finit l'histoire de mon enfance. Je vous l'ai dite avec de grands détails parce que toutes les circonstances en sont encore présentes à ma mémoire. Je crois avoir devant les yeux la cellule du recteur de Burgos, je vois l'air sévère du père Sanudo, je crois manger mes châtaignes sous le portail de Saint-Roch et je tends les bras à l'aimable Tolède. Je ne puis vous promettre la même exactitude pour l'histoire de ma jeunesse. Si je reporte mon imagination à cette brillante époque de ma vie, je n'y distingue qu'un tumulte de passions diverses et comme le trouble confus des orages. Un entier oubli me dérobe des choses qui alors remplissaient mon âme et les plaisirs qui la ravissaient. À la vérité, j'entrevois l'amour heureux me souriant à travers les vapeurs du passé, mais les objets de cet amour se confondent et je ne vois plus que des images mêlées de belles qui s'attendrissent, des soubrettes qui servent leurs flammes ; je vois même des duègnes sévères ne pouvant tenir contre ce touchant spectacle et réunir des amants qu'elles devaient à jamais séparer. Je vois la lampe secourable donner le signal d'une fenêtre, l'escalier dérobé me découvrir une porte secrète. Ces moments sont délicieux, celui de la retraite à quatre heures du matin n'est pas tout à fait aussi agréable. Je crois que d'un bout du monde à l'autre, l'histoire des bonnes fortunes est partout la même. Le récit des miennes pourrait ne pas vous donner beaucoup de satisfaction, mais je crois que vous trouverez quelque plaisir à l'histoire de mes premières amours. Les circonstances en sont singulières et pouvaient me paraître merveilleuses. Cependant il est tard, les affaires de ma horde exigent que je leur donne quelque soin.

Le Bohémien nous quitta et nous ne le revîmes plus de la journée.

TRENTE-NEUVIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de son récit :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

L'année suivante, le chevalier de Tolède eut le généralat des galères et son frère lui fit passer six cent mille piastres pour subvenir à sa dépense. L'ordre avait alors six galères, Tolède en fit encore équiper deux à ses frais. Les caravanistes se rassemblèrent au nombre de six cents. C'était la plus belle jeunesse de l'Europe. On commençait alors en France à donner des uniformes aux troupes, ce qui jusqu'alors n'avait pas été en usage[521]. Tolède nous donna un uniforme moitié espagnol et moitié français. Nous avions un justaucorps écarlate qui n'allait qu'à la moitié des cuisses, un pantalon tricoté blanc, une cotte noire avec la croix de Malte brodée sur la poitrine, la fraise et le chapeau espagnol ; tout cela nous allait à merveille. Partout où nous abordions, les femmes étaient aux fenêtres et les duègnes en campagne. Les billets doux n'étaient souvent pas remis à leur adresse, ce qui donnait lieu à des méprises divertissantes. Nous abordâmes à tous les ports de la Méditerranée ; partout c'étaient fêtes nouvelles. C'est au milieu de ces folies que j'atteignis vingt ans ; Tolède en avait dix de plus. Le grand maître lui conféra la grande croix et la charge de son prieur de Castille.

Il quitta Malte, revêtu de ses nouveaux honneurs, et me demanda de faire avec lui le tour de l'Italie. J'y consentis sans peine. Nous nous embarquâmes pour Naples où nous arrivâmes sans accident. Nous n'en serions pas aisément partis si l'aimable Tolède eût été aussi facile à retenir qu'il était aisé à se prendre dans les lacs des belles dames. Mais son art suprême était de quitter les belles sans même qu'elles eussent le courage de s'en fâcher. Il quitta donc ses amours de Naples pour essayer de nouvelles chaînes, et successivement à Florence, Milan, Venise et Gênes. Nous n'arrivâmes que l'année suivante à Madrid.

Tolède, dès les premiers jours de son arrivée, alla faire sa cour au roi, ensuite se montrer au Prado. Il prit le plus beau cheval de l'écurie du duc de Lerne, son frère. On m'en donna un qui n'était guère moins beau et nous allâmes nous mêler à la troupe qui caracolait aux portières des dames.

Un superbe équipage frappa nos regards : c'était un carrosse ouvert, occupé par deux dames en demi-deuil. Tolède reconnut la fière duchesse d'Avila et s'empressa de lui faire sa cour ; l'autre dame se retourna, il ne la connaissait pas et parut frappé de sa beauté.

Cette inconnue n'était autre que la belle Sidonia qui venait de quitter sa retraite et de rentrer dans le monde. Elle reconnut son ancien prisonnier et mit un doigt sur sa bouche pour me recommander le silence. Ensuite elle tourna ses beaux yeux sur Tolède qui fit voir dans les siens je ne sais quelle expression sérieuse et timide que je ne lui avais vue près d'aucune femme. La duchesse de Sidonia avait déclaré qu'elle ne se remarierait plus ; la duchesse d'Avila qu'elle ne se marierait jamais. Un chevalier de Malte était précisément ce qu'il fallait pour leur société. Elles firent des avances à Tolède qui s'y prêta de la meilleure grâce du monde. La duchesse de Sidonia, sans faire voir qu'elle me connût, sut me faire agréer de son amie ; nous formâmes une sorte de quadrille qui se retrouvait au milieu du tumulte des fêtes. Tolède, aimé pour la centième fois de sa vie, aimait pour la première. J'essayai d'offrir un respectueux hommage à la duchesse d'Avila. Mais avant de vous entretenir de mes relations avec elle, je vous dirai quelques mots sur la situation où elle se trouvait alors.

Le duc d'Avila, son père, était mort pendant notre séjour à Malte. La fin d'un ambitieux fait toujours un grand effet parmi les hommes. C'est une grande chute, ils en sont émus et surpris. À Madrid on se rappela l'infante Béatrice, son union secrète avec le duc. On reparla d'un fils sur qui reposaient les destinées de cette maison. On s'attendait que le testament du défunt donnerait des éclaircissements. Cette attente fut trompée : le testament n'éclaircit rien. La cour n'en parlait plus, mais l'altière duchesse d'Avila rentra dans le monde, plus hautaine et dédaigneuse, et plus éloignée du mariage qu'elle ne l'avait jamais été.

Je suis né très bon gentilhomme, mais dans les idées de l'Espagne, aucune sorte d'égalité ne pouvait exister entre la duchesse et moi, et si elle daignait me rapprocher d'elle, ce ne pouvait être que comme un protégé dont elle voulait faire la fortune. Tolède était le chevalier de la douce Sidonia, j'étais comme l'écuyer de son amie.

Ce degré de servitude ne me déplaisait point ; je pouvais sans trahir ma passion voler au-devant des désirs de Béatrice, exécuter ses ordres, enfin me dévouer à toutes ses volontés. Tout en servant ma souveraine, je prenais

bien garde qu'aucun mot, aucun regard, aucun soupir ne trahît les sentiments de mon cœur. La crainte de l'offenser et plus encore d'être banni d'auprès d'elle me donnait la force de surmonter ma passion. Pendant le cours de ce doux servage, la duchesse de Sidonia ne manqua point les occasions de me faire valoir auprès de son amie, mais les faveurs qu'elle obtenait pour moi allaient tout au plus à quelque sourire affable qui n'exprimait que la protection.

Tout cela dura plus d'un an. Je voyais la duchesse à l'église, au Prado ; je prenais ses ordres pour la journée, mais je n'allais pas chez elle. Un jour elle me fit appeler. Elle était entourée de ses femmes et travaillait au métier. Elle me fit asseoir, prit son air le plus altier et me dit :

— Seigneur Avadoro, je ferais peu d'honneur au sang dont je sors si je n'employais le crédit de ma famille à récompenser les respects que vous me rendez tous les jours. Mon oncle Sorriente m'en a fait lui-même l'observation et vous offre un brevet de colonel dans le régiment de son nom Lui ferez-vous honneur d'accepter ? Faites-y vos réflexions.

— Madame, lui répondis-je, j'ai attaché ma fortune à celle de Tolède et je ne demande que les emplois qu'il obtiendra pour moi. Quant aux respects que j'ai le bonheur de vous rendre tous les jours, leur plus douce récompense serait la permission de les continuer.

La duchesse ne répondit point et me donna par une légère inclination de tête le signal du départ.

Huit jours après, je fus encore appelé chez Faîtière duchesse ; elle me reçut comme la première fois et me dit :

— Seigneur Avadoro, je ne puis souffrir que vous vouliez vaincre en générosité les d'Avila, les Sorriente et tous les grands dont le sang coule dans mes veines. J'ai à vous faire des nouvelles propositions, avantageuses pour votre fortune. Un gentilhomme dont la famille nous est attachée a fait une grande fortune au Mexique ; il n'a qu'une fille dont la dot est d'un million.

Je ne laissai point la duchesse achever sa phrase et me levant avec quelque indignation, je lui dis :

— Quoique le sang des d'Avila et des Sorriente ne coule pas dans mes veines, le cœur qu'elles nourrissent est placé trop haut pour qu'un million y puisse atteindre.

J'allais me retirer, la duchesse me pria de me rasseoir. Ensuite elle ordonna à ses femmes de passer dans l'autre chambre et de laisser la porte ouverte, puis elle me dit :

— Seigneur Avadoro, il ne me reste plus à vous offrir qu'une seule récompense, et votre zèle pour mes intérêts me fait espérer que vous ne me refuserez pas : c'est de me rendre un service essentiel.

— En effet, lui répondis-je, le bonheur de vous servir est la seule récompense que je vous demanderai de mes services.

— Approchez, me dit la duchesse, on pourrait nous entendre de l'autre chambre. Avadoro, vous savez sans doute que mon père a été en secret l'époux de l'infante Béatrice, et peut-être vous aura-t-on dit en grand secret qu'il en avait eu un fils. En effet mon père en avait fait courir le bruit, mais c'était pour mieux dérouter les courtisans. La vérité est qu'il en avait une fille et qu'elle vit encore ; on l'a élevée dans un couvent près de Madrid. Mon père en mourant m'a révélé le secret de sa naissance qu'elle ignore elle-même. Il m'a aussi expliqué les projets qu'il avait faits pour elle, mais sa mort a tout fini. Il serait impossible aujourd'hui de renouer le fil des ambitieuses intrigues qu'il avait ourdies à ce sujet. L'entière légitimation de ma sœur serait, je crois, impossible à obtenir et la première démarche que nous y ferions entraînerait peut-être l'éternelle réclusion de cette infortunée. J'ai été la voir. Léonore est une bonne fille, simple, gaie, et je me suis senti pour elle une tendresse véritable. Mais l'abbesse a tant dit qu'elle me ressemblait que je n'ai pas osé y retourner. Cependant je me suis déclarée sa protectrice et j'ai laissé croire qu'elle était un des fruits des innombrables amours que mon père a eues dans sa jeunesse. Depuis peu, la cour a fait prendre dans le couvent des informations qui me donnent de l'inquiétude, et je suis résolue de la faire venir à Madrid.

« J'ai dans une rue très retirée, et qui même est appelée Retrada[522] une maison de peu d'apparence. J'ai fait, louer une maison vis-à-vis ; je vous prie de vous y loger et de veiller sur le dépôt que je vous confie. Voici l'adresse de votre nouveau logement et voici une lettre que vous présenterez à l'abbesse des Ursulines du Pegnon[523]. Vous prendrez quatre hommes à cheval et une chaise à deux mules. Une duègne viendra avec ma sœur et restera près d'elle. C'est à elle seule que vous aurez affaire. Vous n'aurez pas

les entrées de la maison. La fille de mon père et d'une infante doit avoir au moins une réputation sans tache. »

Après avoir ainsi parlé, la duchesse fit cette légère inclination de tête qui chez elle était le signal du départ. Je la quittai donc et j'allai d'abord à mon nouveau logement ; il était commode et bien garni. J'y laissai deux domestiques affidés et je gardai le logement que j'avais chez Tolède. Quant à la maison où mon père était mort, je la louais pour quatre cents pistoles.

Je vis aussi la maison qu'on destinait à Léonore ; j'y trouvai deux femmes destinées à la servir et un ancien domestique de la maison d'Avila qui n'avait pas la livrée. La maison était abondamment et élégamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à un ménage bourgeois.

Le lendemain je pris quatre hommes à cheval et une chaise, et j'allai au couvent del Pegnon. On m'introduisit au parloir de l'abbesse ; elle lut ma lettre, sourit et soupira :

— Doux Jésus, dit-elle, il se commet dans le monde bien des péchés. Je me félicite bien de l'avoir quitté. Par exemple, mon cavalier, la demoiselle que vous venez chercher ressemble à la duchesse d'Avila, mais elle lui ressemble ! Deux images du doux Jésus ne se ressemblent pas davantage. Et qui sont les parents de la demoiselle ? on n'en sait rien. Le feu duc d'Avila, Dieu puisse avoir son âme…

Il est probable que l'abbesse n'eût pas sitôt fini son bavardage, mais je lui représentai que j'étais pressé de remplir ma commission. L'abbesse hocha la tête, proféra bien des « hélas » et des « doux Jésus », puis elle me dit d'aller parler à la tourière.

J'y allai. La porte du cloître s'ouvrit, il en sortit deux dames très exactement voilées, elles montèrent en voiture sans mot dire. Je me mis à cheval et les suivis dans le même silence. Lorsque nous fûmes près de Madrid, je pris le devant et reçus les dames à la porte de leur maison. Je ne montai point ; j'allai dans mon logement vis-à-vis d'où je les vis prendre possession du leur.

Léonore me parut effectivement avoir beaucoup de ressemblance avec la duchesse, mais elle avait le teint plus blanc, ses cheveux étaient très blonds et elle paraissait avoir plus d'embonpoint. C'est ainsi que j'en jugeais de ma fenêtre, mais Léonore ne se tenait pas un moment assez tranquille pour que je pusse bien distinguer ses traits. Heureuse de n'être plus dans les murs d'un couvent, elle en était devenue pétulante de joie. Elle courut de la cave

au grenier, admirait tous les meubles du ménage, s'extasiait sur la beauté d'une marmite ou d'une *olla*, faisait cent questions à sa duègne et l'essoufflait à force de la faire courir. Celle-ci fit mettre les jalousies, les ferma à clef et je ne vis plus rien.

Dans l'après-dîner, j'allai chez la duchesse et lui rendis compte de ce que j'avais fait. Elle me reçut avec son sérieux accoutumé.

— Monsieur Avadoro, me dit-elle, Léonore est destinée au mariage. Dans nos mœurs, vous ne pouvez être admis chez elle, lors même qu'elle serait destinée à devenir votre femme. Cependant je dirai à la duègne de laisser ouverte une jalousie du côté où sont vos fenêtres. J'exige que vos jalousies soient fermées. Vous avez à me rendre compte de ce que fait Léonore, mais il serait peut-être dangereux pour elle de vous connaître, surtout si vous avez pour le mariage l'éloignement que vous m'avez montré l'autre jour.

— Madame, lui répondis-je, je vous disais seulement que l'intérêt ne me déterminerait pas dans le mariage. Cependant vous avez raison : je ne compte pas me marier.

Je quittai la duchesse, je fus chez Tolède à qui je ne fis point part de nos secrets, puis j'allai à mon logement de la rue Retrada. Les jalousies du vis-à-vis et même les fenêtres étaient ouvertes. Le vieux laquais Andrado jouait de la guitare. Léonore dansait le boléro avec une vivacité et des grâces que je n'eusse point attendues d'une pensionnaire des Carmélites[524], car elle y avait été élevée et n'était entrée chez les Ursulines que depuis la mort du duc. Léonore fit mille folies, voulant faire danser sa duègne avec Andrado. Je ne pouvais assez m'étonner de voir que la sérieuse duchesse d'Avila eût une sœur d'une humeur aussi gaie ; d'ailleurs la ressemblance était frappante. J'étais au fond très amoureux de la duchesse et sa vive image ne pouvait manquer de m'intéresser beaucoup. Je me laissais aller au plaisir de la contempler lorsque la duègne ferma la jalousie et je ne vis plus rien.

Le lendemain j'allai chez la duchesse, je lui rendis compte de ce que j'avais vu, je ne lui cachai point l'extrême plaisir que m'avaient fait les naïfs amusements de sa sœur ; j'osai même attribuer l'excès de mon ravissement à son grand air de famille.

Comme ceci ressemblait de loin à l'ombre d'une déclaration, la duchesse eut l'air de s'en fâcher, son sérieux s'en accrut.

— Monsieur Avadoro, me dit-elle, quelle que soit la ressemblance entre les deux sœurs, je vous prie de ne les point confondre dans les éloges que vous voudrez bien en faire. Cependant venez demain à la même heure. J'ai un voyage à faire et je désire vous voir avant mon départ.

— Madame, lui dis-je, dût votre courroux m'anéantir, vos traits sont empreints dans mon âme comme y serait l'image de quelque divinité. Vous êtes trop au-dessus de moi pour que j'ose élever jusqu'à vous une pensée amoureuse. Mais aujourd'hui vos traits divins, je les retrouve dans une jeune personne gaie, franche, simple, naturelle qui me préservera de vous aimer en elle.

À mesure que je parlais, les traits de la duchesse prenaient un caractère marqué de sévérité. Je m'attendais à être banni de sa présence, je ne le fus point, elle me répéta simplement de revenir le lendemain.

Je dînai chez Tolède et le soir je retournai à mon poste. Les fenêtres des vis-à-vis étaient ouvertes et je voyais jusqu'au fond de l'appartement.

Léonore avait fait mitonner une *olla*. Instruite dans ce grand art par sa gouvernante, elle en retirait les viandes et les rangeait dans un plat, tout cela avec de grandes joies et de grands rires. Puis elle couvrit la table d'une nappe très blanche et de deux simples couverts qui semblaient attendre deux époux. Léonore était en simple corset, les manches de sa chemise relevés jusqu'aux épaules.

On ferma fenêtres et jalousies, mais ce que j'avais vu avait fait sur moi une forte impression, et quel est le jeune homme qui puisse voir de sang-froid l'intérieur d'un jeune ménage ? Les tableaux de ce genre font qu'on se marie.

Le lendemain j'allai chez la duchesse, je ne sais trop ce que je lui balbutiai, elle parut craindre que ce ne fût une déclaration, et se hâtant de prendre la parole, elle me dit :

— Seigneur Avadoro, je dois partir comme je vous l'ai dit hier. Je vais passer quelque temps à mon duché d'Avila. J'ai permis à ma sœur de se promener après le soleil couché sans trop s'écarter de la maison. Si alors vous voulez l'aborder, la duègne est prévenue et vous laissera causer autant que vous le voudrez. Tâchez de connaître l'esprit et le caractère de cette jeune personne, vous m'en rendrez compte à mon retour.

Ensuite un signe de tête m'avertit de prendre congé. Il m'en coûta de quitter la duchesse, j'étais réellement amoureux d'elle. Son extrême fierté ne

me décourageait pas, je pensais au contraire que si elle se décidait à prendre un amant, elle le choisirait au-dessous d'elle, ce qui en Espagne n'est pas très rare. Enfin je pensai à la duchesse tout ce jour-là, mais vers le soir, je recommençai à penser à sa sœur. J'allai dans la rue Retrada. Il faisait un beau clair de lune. Je reconnus Léonore et sa duègne assises sur un banc près de leur porte. La duègne me reconnut aussi, vint au-devant de moi et m'invita à m'asseoir près de sa pupille. Elle-même s'éloigna.

Après un moment de silence, Léonore me dit :

— Vous êtes donc ce jeune homme qu'il m'est permis de voir. Aurez-vous de l'amitié pour moi ?

Je lui répondis que j'en avais déjà beaucoup.

— Eh bien ! me dit-elle, faites-moi le plaisir de me dire comment je m'appelle.

— Vous vous appelez Léonore.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, me répondit-elle. Je dois avoir un autre nom. Je ne suis plus aussi simple que je l'étais aux Carmélites, je croyais alors que le monde n'était peuplé que de religieuses et de confesseurs, mais à présent je sais qu'il y a des maris et des femmes qui ne se quittent ni jour ni nuit, et que les enfants portent le nom de leur père. C'est pour cela que je veux savoir mon nom.

Comme les Carmélites, dans quelques couvents surtout, ont une règle très sévère, je ne fus pas très surpris de voir que Léonore eût conservé tant d'ignorance jusqu'à près de vingt ans. Je lui répondis que je ne la connaissais que sous le nom de Léonore. Je lui dis ensuite que je l'avais vue danser dans sa chambre et que sûrement elle n'avait pas appris à danser aux Carmélites.

— Non, me répondit-elle, c'est le duc d'Avila qui m'avait mise aux Carmélites. Après sa mort, je suis entrée aux Ursulines où une pensionnaire m'apprenait à danser, une autre à chanter. Pour ce qui est de la manière dont les maris vivent avec leurs femmes, toutes les pensionnaires des Ursulines m'en ont parlé, et ce n'est point un secret parmi elles. Quant à moi, je voudrais bien avoir un nom, et pour cela il faudrait me marier.

Ensuite Léonore me parla de la comédie, des promenades, des combats de taureaux, et témoigna beaucoup de désir de voir toutes ces choses. J'eus encore quelques entretiens avec elle, et toujours les soirs. Au bout de huit jours, je reçus de la duchesse une lettre ainsi conçue :

La duchesse d'Avila à don Juan Avadoro.

En vous rapprochant de Léonore, j'espérais qu'elle prendrait de l'inclination pour vous. La duègne m'assure que mes vœux sont accomplis. Si le dévouement que vous me témoignez est véritable, vous épouserez Léonore. Songez qu'un refus m'offenserait.

Je répondis en ces termes :

Don Juan Avadoro à la duchesse d'Avila.

Madame,

Mon dévouement pour Votre Grandeur est le seul sentiment qui puisse occuper mon âme. Ceux que l'on doit à une épouse peut-être n'y trouveraient plus de place. Léonore mérite un époux qui ne soit occupé que d'elle.

Je reçus la réponse suivante :

La duchesse d'Avila à don Juan Avadoro

Il est inutile de vous le cacher plus longtemps : vous êtes dangereux pour moi, et le refus que vous faites de la main de Léonore m'a donné le plus vif plaisir que j'aie ressenti en ma vie. Mais je suis résolue de me vaincre. Je vous donne donc le choix d'épouser Léonore ou d'être à jamais banni de ma présence, peut-être même des Espagnes. Mon crédit à la cour ira bien jusque-là. Ne m'écrivez plus, la duègne est chargée de mes ordres.

Quelque amoureux que je fusse de la duchesse, tant de hauteur eut le droit de me déplaire. Je fus un moment tenté de tout avouer à Tolède et de me mettre sous sa protection. Mais Tolède, toujours amoureux de la duchesse de Sidonia, était très attaché à son amie et ne m'eût pas servi contre elle. Je pris donc le parti de me taire et le soir je me mis à la fenêtre pour voir ma future épouse.

Les fenêtres étaient ouvertes. Je voyais jusqu'au fond de la chambre. Léonore était au milieu de quatre femmes occupées à la parer. Elle avait un habit de satin blanc brodé d'argent, une couronne de fleurs, un collier de

diamant. Par-dessus tout cela, on lui mit un voile blanc qui la couvrait de la tête aux pieds.

Tout ceci me surprenait un peu. Bientôt ma surprise augmenta : on porta une table dans le fond de la chambre, on la para comme un autel, on y mit des bougies. Un prêtre parut, accompagné de deux gentilshommes qui paraissaient n'y être que comme témoins. Le marié manquait encore. J'entendis frapper à ma porte. La duègne se fit entendre.

— On vous attend, me dit-elle. Penseriez-vous résister aux volontés de la duchesse ?

Je suivis la duègne. La mariée n'ôta point son voile. On mit sa main dans la mienne ; en un mot, on nous maria. Les témoins me firent compliment ainsi qu'à mon épouse dont ils n'avaient pas vu le visage et se retirèrent. La duègne nous conduisit à une chambre faiblement éclairée des rayons de la lune et ferma la porte sur nous.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on vint le demander. Il nous quitta et nous ne le revîmes plus de la journée.

QUARANTIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de son récit :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Je vous ai dit mon bizarre mariage. La manière dont je vécus avec ma femme ne fut pas moins singulière. Après le coucher du soleil, la jalousie s'ouvrait et je voyais tout l'intérieur de son appartement. Elle ne sortait plus la nuit et je n'avais pas le moyen de l'aborder. Vers minuit, la duègne venait me chercher et me ramenait chez moi avant le jour.

Au bout de huit jours, la duchesse revint à Madrid, je la revis avec quelque sorte de confusion. J'avais profané son culte et je me le reprochais. Elle au contraire me traitait avec une extrême amitié. Sa fierté disparaissait dans le tête-à-tête ; j'étais son frère et son ami.

Un soir que je rentrais chez moi, c'est-à-dire à ma maison de la rue Retrada, comme je fermais ma porte, je me sentis arrêté par la basque de mon habit. Je me retournai et je reconnus Busqueros.

— Ah ! ah ! je vous y prends, me dit-il. Monseigneur de Tolède m'a dit qu'il ne vous voyait plus et que vous aviez des allures dont il n'était pas informé. Je ne lui ai demandé que vingt-quatre heures pour le découvrir et j'y ai réussi. Ah ça ! mon garçon, tu me dois du respect car j'ai épousé ta belle-mère.

Ce peu de mots me rappela combien Busqueros avait contribué à la mort de mon père ; je ne pus m'empêcher de lui montrer de la malveillance et je m'en débarrassai.

Le lendemain j'allai chez la duchesse et je lui parlai de cette fâcheuse rencontre ; elle en parut très affectée.

— Busqueros, me dit-elle, est un furet auquel rien n'échappe. Il faut soustraire Léonore à sa curiosité : dès aujourd'hui, je la fais partir pour Avila. Ne m'en voulez pas, Avadoro, c'est pour assurer votre bonheur.

— Madame, lui dis-je, l'idée du bonheur semble supposer l'accomplissement des désirs et je n'ai jamais désiré d'être l'époux de Léonore. Cependant il est véritable qu'à présent je me suis attaché à elle et je l'aime tous les jours davantage, si toutefois cette expression m'est permise, car je ne la vois point le jour.

Le même soir, j'allai à la rue Retrada, mais je n'y trouvai personne : porte et volets fermés.

Quelques jours après, Tolède me fit appeler dans son cabinet et me dit :

— Avadoro, j'ai parlé de vous au roi. Sa Majesté vous donne une commission pour Ñaples Peterborough, cet aimable Anglais, m'a fait faire des ouvertures[525] ; il désire me voir à Naples, et si je n'y peux aller, il veut que ce soit vous. Le roi ne juge point à propos que je fasse ce voyage et veut vous y envoyer. Mais, ajouta Tolède, vous ne me paraissez pas trop flatté de ce projet.

— Je suis, lui répondis-je, très flatté des bontés de Sa Majesté et de Votre Grandeur, mais j'ai une protectrice et je ne voudrais rien faire sans son approbation.

Tolède sourit et me dit :

— J'ai parlé à la duchesse. Allez la voir ce matin.

J'y allai, la duchesse me dit :

— Mon cher Avadoro, vous connaissez la position actuelle de la monarchie espagnole : le roi est proche de sa fin et avec lui finit la ligne autrichienne. En des circonstances aussi critiques, tout bon Espagnol doit s'oublier lui-même et s'il peut servir son pays, il n'en doit pas manquer les occasions. Votre femme est en sûreté. Elle ne vous écrira point, car elle ne sait point écrire ; on ne le lui a point appris aux Carmélites. Je lui servirai de secrétaire. Si j'en crois la duègne, je serai dans le cas de vous annoncer bientôt des choses qui vous attacheront encore plus à Léonore.

En disant ces mots, la duchesse baissa les yeux, rougit, puis elle me fit signe de me retirer.

Je pris mes instructions chez le ministre ; elles concernaient la politique extérieure et s'étendaient aussi à l'administration du royaume de Naples qu'on voulait plus que jamais rattacher à l'Espagne[526]. Je partis dès le lendemain et fis le voyage avec toute la diligence possible.

Je mis à remplir ma commission le zèle qu'on a pour un premier travail, mais dans les intervalles de mes occupations, les souvenirs de Madrid reprenaient un grand empire sur mon âme. La duchesse m'aimait malgré qu'elle en eût ; elle m'en avait fait l'aveu. Devenue ma belle-sœur, elle s'était guérie de ce que ce sentiment pouvait avoir de passionné, mais elle m'avait conservé un attachement dont elle me donnait mille preuves. Léonore, mystérieuse déesse de mes nuits, m'avait par les mains de l'hymen offert la coupe des voluptés ; son souvenir régnait sur mes sens autant que sur mon cœur. Mes regrets pour elle tournaient presque au désespoir. Ces deux femmes exceptées, leur sexe m'était indifférent.

Les lettres de la duchesse m'arrivaient dans le pli du ministre ; elles n'étaient point signées et l'écriture en était contrefaite. J'appris ainsi que Léonore avançait dans sa grossesse, mais qu'elle était malade et surtout languissante. Ensuite je sus que j'étais père et que Léonore avait beaucoup souffert. Les nouvelles qu'on me donnait de sa santé semblaient comme de manière à en préparer de plus tristes encore.

Enfin je vis arriver Tolède au moment où je m'y attendais le moins. Il se jeta dans mes bras.

— Je viens, me dit-il, pour les intérêts du roi, mais ce sont les duchesses qui m'envoient.

En même temps, il me remit une lettre, je l'ouvris en tremblant, j'en pressentais le contenu : la duchesse m'annonçait la fin de Léonore et m'offrait toutes les consolations de la plus tendre amitié.

Tolède, qui depuis longtemps avait sur moi le plus grand ascendant, en usa pour rendre le calme à mes esprits. Je n'avais pour ainsi dire point connu Léonore, mais elle était mon épouse et son idée l'identifiait au souvenir des délices de notre courte union. Il me resta de ma douleur beaucoup de mélancolie et d'abattement.

Tolède prit sur lui le soin des affaires et lorsqu'elles furent terminées, nous retournâmes à Madrid. Près des portes de la capitale, il me fit descendre et prenant des chemins détournés, il me conduisit au cimetière des Carmélites. Là il me fit voir une urne de marbre noir. On lisait sur la base : « Léonore Avadoro ». Ce monument fut baigné de mes pleurs, j'y retournai plusieurs fois avant de voir la duchesse. Elle ne m'en sut point mauvais gré. Bien au contraire, la première fois que je la vis, elle me témoigna une affection qui tenait de la tendresse ; enfin elle me conduisit dans l'intérieur de son appartement et me fit voir un enfant au berceau. Mon émotion était à son comble. Je mis un genou en terre, la duchesse me tendit la main pour me relever, je la baisai. Elle me fit signe de me retirer.

Le lendemain je fus chez le ministre et avec lui chez le roi. Tolède en m'envoyant à Naples voulait un prétexte de me faire accorder des grâces. Je fus créé chevalier de Calatrava. Cette décoration, sans me mettre au niveau des premiers rangs, m'en rapprochait néanmoins[527]. Je fus avec Tolède et les deux duchesses sur un pied qui ne tenait plus en rien de l'infériorité ; d'ailleurs j'étais leur ouvrage et ils paraissaient se plaire à me relever.

Bientôt après, la duchesse d'Avila me chargea de suivre une affaire qu'elle avait au Conseil de Castille. J'y mis le zèle qu'on peut imaginer et une prudence qui ajouta à l'estime que j'avais inspirée à ma protectrice. Je la voyais tous les jours et toujours plus affectueuse. Ici commence le merveilleux de mon histoire.

À mon retour d'Italie, j'avais repris mon logement chez Tolède, mais la maison que j'avais à la rue Retrada était restée à ma charge. J'y faisais coucher un domestique appelé Ambrozio[528]. La maison vis-à-vis, qui était celle où je m'étais marié, appartenait à la duchesse. Elle était fermée et personne ne l'habitait. Un matin Ambrozio vint me prier de mettre

quelqu'un à sa place. Surtout quelqu'un de brave vu qu'après minuit, il n'y faisait pas bon, non plus que dans la maison vis-à-vis.

Je voulus me faire expliquer de quelle nature étaient les apparitions. Ambrozio m'avoua que la peur l'avait empêché de rien distinguer ; au surplus il était décidé à ne plus coucher dans la rue Retrada, ni seul ni en compagnie. Ces propos piquèrent ma curiosité, je me décidai à tenter l'aventure dès la même nuit. La maison était restée garnie de quelques meubles. Je m'y transportai après le souper. Je fis coucher un valet dans l'escalier et j'occupai la chambre qui donnait sur la rue et faisait face à l'ancienne maison de Léonore. Je pris quelques tasses de café pour ne point m'endormir et j'entendis sonner minuit. Ambrozio m'avait dit que c'était l'heure du revenant. Pour que rien ne l'effarouchât, j'éteignis ma bougie. Bientôt je vis de la lumière dans la maison vis-à-vis. Elle passa d'une chambre et d'un étage dans l'autre. Les jalousies m'empêchaient de voir d'où provenait cette lumière.

Le lendemain je fis demander chez la duchesse les clefs de la maison et je m'y transportai. Je la trouvai entièrement vide et m'assurai qu'elle n'était point habitée. Je décrochai une jalousie à chaque étage et puis j'allai vaquer à mes affaires.

La nuit suivante, je repris mon poste et minuit sonnant, la même lumière vint éclairer la maison vis-à-vis, mais pour le coup, je vis bien d'où elle provenait : une femme vêtue de blanc et tenant une lampe traversa lentement toutes les chambres du premier étage, passa au second et disparut. La lampe l'éclairait trop faiblement pour que je pusse distinguer ses traits, mais sa blonde chevelure me fit reconnaître Léonore.

Le lendemain j'allai voir la duchesse. Elle n'y était pas. J'allai voir l'enfant, j'y trouvai parmi les femmes du mouvement et de l'inquiétude. D'abord on ne voulut pas s'expliquer, enfin la nourrice me dit qu'une femme toute blanche était entrée la nuit, tenant une lampe à la main, qu'elle avait longtemps regardé l'enfant, l'avait béni et s'était en allée. La duchesse rentra, elle me fit appeler et me dit :

— J'ai des raisons de désirer que votre enfant ne soit plus ici. J'ai donné des ordres pour qu'on lui prépare la maison de la rue Retrada. Il y demeurera avec sa nourrice et la femme qui passe pour être sa mère. Je vous proposerais bien d'y demeurer aussi, mais cela pourrait avoir des inconvénients.

Je lui répondis que je garderais la maison vis-à-vis et que j'y coucherais quelquefois.

On se conforma aux vues de la duchesse, l'enfant fut transporté. J'eus soin de le faire coucher dans la chambre qui donnait sur la rue, et de ne point faire remettre la jalousie. Minuit sonna, je me mis à la fenêtre. Je vis dans la chambre vis-à-vis, l'enfant endormi ainsi que la nourrice. La femme blanche parut une lampe à la main. Elle s'approcha du berceau, regarda longtemps l'enfant, le bénit, puis elle vint à la fenêtre et regarda longtemps de mon côté. Puis elle sortit de la chambre et je vis de la lumière dans l'étage supérieur. Enfin la femme blanche parut sur le toit, en parcourut légèrement l'arête, passa sur un toit voisin et disparut à mes yeux.

J'étais confondu, je l'avoue. Je dormis peu et le lendemain j'attendis minuit avec impatience. Minuit sonna, je fus à ma fenêtre. Bientôt je vis entrer non pas la femme blanche, mais une sorte de nain qui avait le visage bleuâtre, une jambe de bois et une lanterne à la main. Il s'approcha de l'enfant, le regarda attentivement, puis il alla à la fenêtre, s'y assit les jambes croisées et se mit à me considérer avec attention. Puis il sauta de la fenêtre dans la rue ou plutôt il eut l'air de glisser et vint frapper à ma porte. De la fenêtre, je lui demandai qui il était. Au lieu de répondre, il me dit :

— Juan Avadoro, prends ta cape et ton épée, et suis-moi.

Je fis ce qu'il me disait, je descendis dans la rue et je vis le nain à une vingtaine de pas de moi, clopinant sur sa jambe de bois et me montrant le chemin avec sa lanterne. Après avoir fait une centaine de pas, il prit à gauche et me conduisit dans ce quartier désert qui s'étend entre la rue Retrada et le Manzanares. Nous passâmes sous une voûte et nous entrâmes dans un patio planté de quelques arbres. On appelle en Espagne patio des cours intérieures où les voitures n'entrent point. Au bout du patio était une petite façade qui paraissait le portail d'une chapelle. La femme blanche en sortit, le nain éclaira mon visage avec sa lanterne.

— C'est lui, s'écria la femme blanche, c'est lui-même ! Mon époux, mon cher époux, tu n'es donc point mort.

— Madame, lui dis-je, j'ai cru que vous étiez morte.

— Je suis vivante, reprit Léonore.

Enfin c'était bien elle ; je la reconnaissais au son de sa voix et mieux encore à l'ardeur de ses transports légitimes. Leur vivacité ne me laissa pas

de loisir de faire des questions sur ce que notre situation avait de merveilleux.

Je n'en eus pas même le temps. Léonore échappa de mes bras et se perdit dans l'obscurité. Et le nain boiteux m'offrit le secours de sa petite lanterne. Je le suivis à travers des ruines et des quartiers tout à fait déserts. Tout à coup la lanterne s'éteignit. Le nain que je voulus rappeler ne répondit point à mes cris. La nuit était tout à fait noire, je pris le parti de me coucher à terre et d'attendre ainsi le jour. Je m'endormis et m'éveillai qu'il faisait grand jour. Je me trouvai couché près d'une urne de marbre noir. J'y lus en lettres d'or « Léonore Avadoro ». En un mot, j'étais près du tombeau de ma femme. Je me rappelai alors les événements de la nuit et je fus troublé de leur souvenir. Je n'avais de longtemps approché du tribunal de la pénitence. J'allai aux Théatins et demandai mon grand-oncle, le père Heronimo. Il était alité ; je demandai un autre confesseur. Je lui demandai s'il était possible que des démons pussent revêtir des formes humaines.

— Sans doute, me répondit-il, les succubes sont formellement mentionnés dans la *Somme* de saint Thomas, et c'est un cas réservé[529]. Lorsqu'un homme est longtemps sans participer aux sacrements, les démons prennent sur lui un certain empire. Ils se font voir sous la figure des femmes et l'induisent en tentation. Si vous croyez, mon fils, avoir rencontré des succubes, ayez recours au grand pénitencier, hâtez-vous, ne perdez point de temps.

Je répondis qu'il était arrivé une aventure singulière où j'avais été abusé par des illusions. Je lui demandai la permission d'interrompre ma confession.

J'allai chez Tolède, il me dit qu'il me mènerait dîner chez la duchesse d'Avila et que la duchesse de Sidonia s'y trouverait aussi. Il me trouva l'air préoccupé et m'en demanda le motif. J'étais effectivement rêveur et je ne pouvais fixer mes idées à rien de raisonnable. Je fus encore triste au dîner des duchesses, mais leur gaieté était si vive et Tolède y répondait si bien que je finis par la partager.

Pendant le dîner, j'avais observé des signes d'intelligence et des rires qui semblaient avoir rapport à moi. On quitta la table et notre partie carrée, au lieu d'aller au salon, prit le chemin des appartements intérieurs. Lorsque nous y fûmes, Tolède ferma la porte à clef et me dit :

— Illustre chevalier de Calatrava, mettez-vous aux genoux de la duchesse : elle est votre femme depuis plus d'un an. N'allez pas nous dire que vous vous en doutiez. Les gens à qui vous raconterez votre histoire le devineront peut-être, mais le grand art est d'empêcher le soupçon de naître, et c'est ce que nous avons fait. À la vérité, les mystères de l'ambitieux d'Avila nous ont bien servis. Il avait véritablement un fils qu'il comptait faire reconnaître. Ce fils est mort et alors il a exigé de sa fille qu'elle ne se mariât point afin que les fiefs revinssent aux Sorriente qui sont une branche de d'Avila. La fierté de notre duchesse lui faisait désirer de n'avoir point de maître. Mais depuis notre retour de Malte, cette fierté ne savait trop où elle en était et courait risque de faire un fameux naufrage. Heureusement pour la duchesse d'Avila, elle a une amie qui est aussi la vôtre, mon cher Avadoro. Elle lui a fait une pleine confidence et nous nous sommes concertés sur des intérêts aussi chers. Nous avons alors inventé une Léonore, fille du duc et de l'infante, qui n'était que la duchesse elle-même, coiffée d'une perruque blonde et légèrement fardée, mais vous n'aviez garde de reconnaître votre fière souveraine dans la naïve pensionnaire des Carmélites. J'ai assisté à quelques répétitions de ce rôle et je vous assure que j'y eusse été trompé comme vous.

« La duchesse, voyant que vous refusiez les plus brillants partis pour le seul désir de lui rester attaché, s'est décidée à vous épouser. Vous êtes mariés devant Dieu et l'Église, mais vous ne l'êtes point devant les hommes ou du moins vous chercheriez en vain les preuves de votre mariage. Ainsi la duchesse ne manque point aux engagements contractés.

« Vous vous êtes donc mariés, et les suites en ont été que la duchesse a dû passer quelques mois dans ses terres et se soustraire aux regards. Busqueros venait d'arriver à Madrid, je le mis à votre piste et sous prétexte de dérouter le furet, nous avons fait partir Léonore pour la campagne. Ensuite il nous a convenu de vous faire partir pour Naples, car nous ne savions plus que vous dire au sujet de Léonore et la duchesse ne voulait se faire connaître à vous que lorsqu'un gage de votre amour ajouterait à vos droits.

« Ici, mon cher Avadoro, j'implore de vous mon pardon ; j'ai plongé le poignard dans votre sein en vous annonçant la mort d'une personne qui n'avait jamais existé, mais votre sensibilité n'a point été perdue : la duchesse est touchée de voir que vous l'ayez si parfaitement aimée sous deux formes

si différentes. Depuis huit jours, elle brûle de se déclarer. Ici c'est encore moi qui suis le coupable : je me suis obstiné à faire revenir Léonore de l'autre monde. La duchesse a bien voulu faire la femme blanche, mais ce n'est pas elle qui a couru si légèrement sur l'arête du toit voisin. Cette Léonore n'était qu'un petit ramoneur de cheminée, savoyard de nation.

« Ce même drôle est revenu la nuit suivante, habillé en diable boiteux[530]. Il s'est assis sur la fenêtre et s'est glissé dans la rue le long d'une corde attachée à l'avance. Je ne sais ce qui s'est passé dans le patio de l'ancien couvent des Carmélites, mais ce matin je vous ai fait suivre et j'ai su que vous vous étiez longuement confessé. Je n'aime point d'avoir affaire à l'Église et je crains les suites d'une plaisanterie qu'on pousserait trop loin. Je ne me suis donc plus opposé au désir de la duchesse et nous avons décidé que la déclaration se ferait aujourd'hui. »

Tel fut à peu près le discours de l'aimable Tolède, mais je ne l'écoutais guère : j'étais aux pieds de Béatrice. Une aimable confusion se peignait dans ses traits, ils exprimaient l'entier aveu de sa défaite. Ma victoire n'avait et n'eut jamais que deux témoins. Elle ne m'en fut pas moins chère[531]. J'étais heureux par l'amour, par l'amitié, par l'amour-propre. Quels moments dans la jeunesse !

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on vint l'appeler. Je me tournai vers Rébecca et lui observai que nous avions entendu le récit d'une histoire très merveilleuse qui pourtant avait été expliquée d'une manière très naturelle.

— Vous avez raison, me répondit-elle. La vôtre peut-être s'expliquera tout aussi naturellement.

Fin du quatrième décaméron.

CINQUIÈME DÉCAMÉRON
QUARANTE ET UNIÈME JOURNÉE.

Je m'éveillai de bonne heure et quittai ma tente pour jouir de la fraîcheur du matin. Le cabaliste et sa sœur étaient sortis dans la même intention. Nous nous dirigeâmes vers le grand chemin pour voir s'il ne venait pas des voyageurs, et lorsque nous fûmes sur un ravin encaissé entre des rochers, nous trouvâmes à propos de nous asseoir. Bientôt nous aperçûmes une caravane qui, entrant dans le défilé, passait à une cinquantaine de pieds des rochers où nous étions. Plus cette troupe approchait de nous et plus elle excitait notre curiosité. La marche était ouverte par quatre Américains. Ils n'avaient pour tout vêtement qu'une longue chemise garnie en dentelles. Leurs chapeaux de paille étaient garnis de plumes de toutes couleurs et ils étaient armés de longs fusils. Ensuite venait un troupeau de vigognes, chacune montée par un singe. Puis venait une troupe de nègres bien montés et bien armés. Ensuite venaient deux vieux seigneurs montés sur deux beaux andalous ; des croix de Calatrava étaient brodées sur leurs manteaux de velours bleu. Ensuite venait un palanquin chinois porté par huit insulaires des Moluques[532].

On voyait dans le palanquin une jeune dame richement vêtue à l'espagnole, et un jeune homme caracolait d'un air galant près de ses portières.

Ensuite venait une litière où se voyait un homme assez jeune qui tenait un cahier à la main, y fixant ses regards avec une attention extraordinaire[533]. Près de lui, un moine de saint Dominique monté sur une mule récitait des prières et quelquefois aspergeait d'eau bénite la litière et celui qui y était.

Puis venait une longue file d'hommes de toutes nuances, depuis le noir d'ébène jusqu'au brun olive, car il n'y en avait pas de plus blanc.

Tant que cette troupe défilait, nous ne pensâmes point à demander qui ce pouvait être, mais lorsque le dernier fut passé, Rébecca dit :

— En vérité, nous aurions bien dû demander qui c'est.

Comme Rébecca faisait cette réflexion, j'aperçus un homme de la troupe qui était resté en arrière. Je me hasardai à descendre à travers les rochers et je courus après le traîneur. Celui-ci se mit à genoux et me dit d'un air très effrayé :

— Seigneur voleur, Votre Grâce voudra bien avoir pitié d'un gentilhomme qui est né au milieu des mines d'or et qui n'a pas un *maravédi*.

Je lui répondis que je n'étais pas un voleur et que je voulais seulement savoir les noms des illustres seigneurs qui venaient de passer.

— Si ce n'est que cela, dit l'Américain en se relevant avec fierté, je vais vous satisfaire. Si vous voulez, nous monterons sur ce rocher d'où nous découvrirons toute la ligne que la caravane suit dans la vallée. D'abord Votre Seigneurie voit ces hommes singulièrement vêtus qui ouvrent la marche : ce sont des montagnards de Cusco et Quito chargés de ces belles vigognes que mon maître compte offrir à Sa Majesté le roi des Espagnes et des Indes. Les nègres sont tous esclaves, ou plutôt ils ont été les esclaves de mon maître, car la terre sacrée d'Espagne ne souffre pas plus l'hérésie que l'esclavage[534] et du moment où ils l'ont abordée, ils ont été aussi libres que vous et moi. Le vieux seigneur que vous voyez à droite est le comte de Penna Velez, propre neveu du fameux vice-roi de ce nom, et grand de la première classe. Cet autre vieux seigneur est don Alonzo marquis de Torres Rovellas, fils d'un marquis de Torres et devenu l'époux de l'héritière des Rovellas. Ces deux seigneurs ont toujours vécu dans la liaison la plus intime, qui va le devenir encore davantage par le mariage du jeune Penna Velez avec la fille unique de Torres Rovellas. Vous voyez d'ici ce couple charmant : le jeune époux monté sur ce piaffeur superbe, et la promise dans ce palanquin doré qui est un présent que le roi de Bornéo a fait autrefois au feu vice-roi de Penna Velez[535]. Enfin cet homme qu'on porte dans une litière et qui a les yeux fixés sur un cahier, est selon monsieur de Penna Velez un géomètre, selon notre aumônier un possédé, et d'après mon faible jugement, c'est un original. En un mot voici son histoire : nous avions entendu parler du gibet des Zoto comme d'un lieu où tous les diables se donnaient rendez-vous, qu'ils y venaient les nuits, décrochaient les deux corps et en prenaient possession. On nous avait dit ces choses sur toute la route. Le jour commençait à peine à poindre que nous nous trouvâmes à la vue du gibet maudit. Le jeune comte de Penna Velez observa que les pendus étaient décrochés et eut la curiosité d'aller voir s'ils étaient dans l'intérieur du gibet. Je le suivis ; nous trouvâmes les deux corps étendus et l'homme en question couché entre eux. J'allai chercher de l'eau. Je lui en jetai au visage. Nous le soulevâmes. Il ouvrit les yeux et reprit l'usage de ses sens, mais il ne fit aucune attention à nous, il tira un cahier de sa poche et s'en occupa uniquement. Il marchait cependant en s'appuyant sur nos bras. Lorsque nous

eûmes joint la caravane, l'aumônier moine des Indes, ayant jeté les yeux sur son cahier, dit que c'était du grimoire, que l'homme était sorcier ou possédé, que dans le second cas il fallait l'exorciser et dans le premier cas le brûler. Le jeune comte prétendait que les caractères du cahier étaient ceux d'une science qu'il appelle al… al… algèbre. On a mis l'inconnu dans une litière où il a repris l'étude de son cahier. Mais notre aumônier qui ne veut pas en avoir le démenti, le suit sur sa mule, l'exorcise et l'asperge d'eau bénite. Voilà tout ce que je puis vous dire sur cet original. Le gentilhomme qui suit la litière est don Massagordo, premier cuisinier ou plutôt maître d'hôtel du comte. Près de lui, vous voyez Lemado le pâtissier et Lecho le confiseur…

— Ah ! Monsieur, lui dis-je, c'est déjà plus que je ne veux savoir.

— Enfin, ajouta-t-il, celui qui ferme la marche et qui a l'honneur de vous entretenir est don Gonzalve Hierro Sangre, gentilhomme péruvien issu des Pizarres et des Almagres, et l'héritier de leur valeur[536].

Je remerciai l'illustre Péruvien et je rejoignis ma société à qui je fis part de ce que j'avais appris. Nous retournâmes au camp et nous dîmes au chef bohémien que nous avions vu son petit Lonzeto et la fille de cette jeune Elvire dont il avait pris la place auprès du vice-roi. Il répondit que depuis longtemps leur projet était de quitter l'Amérique, qu'ils avaient abordé le mois passé à Cadix, qu'ils en étaient partis la semaine dernière et qu'ils avaient passé deux nuits sur les bords du Guadalquivir près la potence des Zoto où ils avaient trouvé un jeune homme couché entre les pendus, puis se tournant vers moi, il me dit :

— Seigneur capitaine, ce jeune homme est un peu de vos parents.

— Il faudrait, dit Rébecca, arrêter ici ces voyageurs pendant quelques jours.

— J'y ai déjà pensé, reprit le Bohémien, et pendant qu'ils dîneront, je leur ferai voler la moitié de leurs vigognes.

Cette manière de retenir les étrangers me parut singulière, j'allais en dire mon sentiment, mais le chef s'éloigna et donna l'ordre de lever le camp. Pour cette fois, on ne se transporta qu'à quelques portées de fusil, en un lieu où le rocher semblait s'être fendu à la suite de quelque tremblement de terre ; on y dîna et puis chacun se retira dans sa tente.

Vers le soir, j'allai dans celle du chef et j'y trouvai du bruit. Le descendant des Pizarres y était avec deux Américains et demandait avec

beaucoup de hauteur qu'on lui rendît les vigognes. Le chef bohémien l'écoutait avec beaucoup de patience, ce qui enhardit le seigneur Hierro Sangre qui se mit à crier encore plus fort et n'épargna pas les épithètes de fripon, bandit et autres pareilles. Alors le chef se mit à siffler sur un ton très perçant, la tente se remplit de Bohémiens armés dont l'apparition successive faisait baisser d'autant le ton hautain du Hierro Sangre qui finit même par trembler si fort qu'on ne pouvait entendre ce qu'il disait. Lorsque le chef le vit ainsi calmé, il lui tendit la main d'un air riant et lui dit :

— Pardonnez, brave Péruvien, les apparences sont contre moi et vous aviez quelque raison de vous fâcher. Mais allez chez le marquis de Torres Rovellas, demandez-lui s'il se rappelle une dame Dalanosa dont le neveu s'était engagé par pure complaisance à devenir vice-reine du Mexique à la place de mademoiselle de Rovellas, et s'il s'en rappelle, qu'il vienne nous trouver ici.

Don Gonzalve de Hierro Sangre parut charmé qu'une scène dont il craignait les suites fût heureusement terminée ; il promit de s'acquitter de la commission. Lorsqu'il nous eut quittés, le chef me dit :

— Le marquis de Torres Rovellas avait autrefois un goût prodigieux pour les romans ; il faut le recevoir en des lieux qui puissent lui plaire.

Nous entrâmes dans la fente du rocher, ombragée d'épais buissons, et tout à coup je fus frappé par l'aspect d'une nature différente de tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Un lac d'une eau verte et sombre, mais diaphane jusqu'au fond de ses abîmes était entouré de rochers à pic interrompus et séparés par des grèves riantes, couvertes d'arbustes fleuris plantés avec art, bien que sans symétrie. Partout où le rocher se baignait dans l'onde, un chemin creusé dans la pierre faisait communiquer d'une grève à l'autre. Des grottes recevaient les eaux du lac. Ornées comme celle de Calypso[537], c'étaient autant de retraites où l'on pouvait jouir de la fraîcheur et même se baigner. Un silence absolu annonçait que ces lieux étaient ignorés des humains.

— Voici, me dit le chef, une province de mon petit empire où j'ai passé quelques années de ma vie, les plus heureuses peut-être, du moins les plus tranquilles. Mais les deux Américains vont venir, cherchons un abri agréable où nous puissions attendre leur arrivée.

Nous entrâmes dans une des plus belles grottes où nous fûmes joints par Rébecca et par son frère. Bientôt nous vîmes arriver les deux vieillards.

— Est-il possible, dit l'un d'eux, qu'après un si long cours d'années, je retrouve l'homme qui dans son enfance m'a rendu un aussi grand service ? J'ai souvent fait prendre des informations sur votre compte et je vous ai même fait parvenir de mes nouvelles dans le temps où vous étiez attaché au chevalier de Tolède, mais depuis lors…

— Oui, depuis lors, dit le vieux chef, il eût été difficile de m'atteindre, mais enfin puisque nous nous retrouvons, faites-moi l'honneur de passer quelques jours dans cette retraite. Vous y jouirez d'un repos que les fatigues du voyage ont dû vous rendre nécessaire.

— Mais, dit le marquis, ce sont des lieux enchantés.

— Ils en ont la réputation, répondit le chef. Sous la domination des Arabes, on appelait ce lieu *Afrit Hamami* ou le « bain des démons » ; aujourd'hui on l'appelle *La Frita*[538]. Les habitants de la Sierra Morena n'osent en approcher et s'entretiennent les soirs des choses étranges qui s'y passent. Je ne veux pas les trop détromper et je vous demande que la plus grande partie de votre suite reste en dehors du vallon, dans celui où j'ai placé mon camp.

— Mon ancien ami, dit le marquis, je vous demande une exception en faveur de ma fille et de mon gendre futur, et encore en faveur d'un original que nous avons trouvé sous le gibet de Los Hermanos. Mon aumônier prétend qu'il est possédé, et le bain des démons ne pourra que lui faire du bien.

Le chef bohémien ordonna qu'on allât chercher ces trois personnes avec un petit nombre de serviteurs.

Le jeune comte de Penna Velez vint avec sa future, et l'inconnu les suivit de près, son cahier à la main. Il jeta les yeux autour de lui d'un air surpris, ramassa une pierre, l'examina et dit :

— Ceci est fusible au simple feu de nos verreries, et sans addition. Nous sommes ici dans le cratère d'un ancien volcan. Le talus intérieur de ce cône renversé nous fournit les moyens de connaître sa profondeur et par conséquent de calculer la force expansive qui l'a creusé. Ce sujet vaut bien qu'on le médite.

Après avoir ainsi parlé, l'inconnu tira des tablettes de sa poche et commença un calcul. On approcha une collation composée de fruits, de limonade et de confitures sèches. L'inconnu n'y prit d'abord aucune part ; ensuite, imaginant qu'il tenait une plume au lieu d'un crayon, il le trempa dans son verre de limonade qu'il prenait pour son encrier. On le laissa faire. Lorsqu'il eut terminé son calcul, il remit les tablettes dans sa poche et dit :

— Mon père avait sur les volcans une opinion très juste : selon lui, la force expansive qui se développe au foyer d'un volcan est très supérieure à tout ce que nous pouvons attribuer soit à la vapeur de l'eau, soit à la combustion du salpêtre, et il en concluait que l'on arriverait quelque jour à la connaissance de fluides dont les effets expliqueraient une grande partie des phénomènes de la nature[539].

— Vous croyez donc, dit Rébecca, que ce lac a été creusé par un volcan ?

— Oui, Madame, répondit l'inconnu, la nature de la pierre le prouve et la forme du lac l'indique assez. À la manière dont je distingue les objets à la rive opposée, je suppose que le diamètre doit être d'environ trois cents toises, et l'inclinaison intérieure étant soixante-dix degrés plus ou moins, nous jugeons que le foyer a pu être à quatre cent treize toises de profondeur, ce qui donnerait un déplacement de neuf millions sept cent trente-quatre mille quatre cent cinquante-cinq toises de matière[540] ; et comme je vous l'ai dit, les forces expansives à nous connues en quelque quantité qu'on les accumulât ne produiraient pas un pareil effet.

Rébecca répondit comme une personne qui aurait parfaitement saisi le raisonnement de l'inconnu, mais le reste de la société n'étant point composé de savants, la conversation ne tarda pas à devenir plus familière et le Bohémien s'adressant au marquis, lui dit :

— Seigneur, lorsque je vous ai connu, vous ne respiriez que la tendresse et vous étiez aussi beau que l'amour. Votre union avec Elvire a dû être une suite des plus délicieuses jouissances. Vous avez respiré les parfums de la vie sans en connaître les épines.

— Pas tout à fait, dit le marquis, il est vrai que la tendresse a pris peut-être une trop grande partie de mon temps. Mais comme d'ailleurs je n'ai négligé aucun des devoirs de l'honnête homme, je confesse cette faiblesse

sans honte. Nous voici dans un lieu très propre aux récits romanesques et je vous ferai, si cela peut vous être agréable, l'histoire de ma vie.

Toute la société applaudit à cette proposition et le narrateur commença en ces termes :

Histoire du marquis de Torres Rovellas.

Lorsque vous êtes entré aux Théatins, nous logions, comme vous le savez, assez près de votre tante Dalanosa. Ma mère allait quelquefois voir sa nièce Elvire, mais elle ne m'y menait point. Elvire était entrée au couvent, feignant de vouloir être religieuse, et les visites d'un garçon de mon âge n'eussent pas été convenables. Nous étions donc en proie à tous les maux de l'absence que nous adoucissions par une correspondance dont ma mère voulait bien être le Mercure[541], ce qu'elle ne faisait pourtant qu'en rechignant un peu, car elle prétendait que la dispense de Rome n'était pas si facile à obtenir et que dans la règle, nous n'eussions dû nous écrire qu'après la dispense obtenue, mais en dépit de ce scrupule, elle portait les lettres et les réponses. Quant aux richesses d'Elvire, on se gardait bien d'y toucher : elle devait entrer en religion et dès lors tout retournait aux collatéraux de Rovellas.

Votre tante parla à ma mère de son oncle le théatin comme d'un homme habile et sage qui lui donnerait quelque bon conseil au sujet de la dispense. Ma mère témoigna à votre tante une vive reconnaissance. Elle écrivit au père Santez qui trouva l'affaire tellement importante qu'au lieu de répondre, il vint lui-même à Burgos avec un consulteur de la nonciature qui prit un nom supposé à cause du mystère que l'on voulait mettre à cette négociation. Il fut décidé qu'Elvire resterait encore six mois au noviciat, qu'ensuite sa vocation étant tout à fait passée, elle resterait sur le pied d'une pensionnaire de la plus haute distinction, ayant un service intérieur, c'est-à-dire des femmes cloîtrées avec elle et une maison montée au-dehors comme si elle l'habitait. Ma mère y demeurait avec quelques gens de loi, chargés des détails de la tutelle. Quant à moi, je devais partir pour Rome avec un gouverneur, et le consulteur nous y devait suivre, ce qui pourtant n'eut pas lieu, car on me trouva trop jeune pour solliciter une dispense et deux ans se passèrent avant que je partisse[542]. Pendant ces deux années, je voyais tous

les jours Elvire au parloir. Je passais le reste de la journée à lui écrire ou bien à lire des romans, et cette lecture m'aidait beaucoup à faire mes lettres. Elvire lisait les mêmes ouvrages et répondait sur le même ton. Il y avait dans cette correspondance très peu du nôtre. Nos expressions étaient d'emprunt, mais notre tendresse était bien réelle ou du moins nous avions l'un pour l'autre un goût très vif. La grille interposée entre nous irritait nos désirs. Notre sang s'alluma de toute l'effervescence du jeune âge et le désordre de nos sens compléta celui qui régnait déjà dans nos têtes.

Il fallut partir. Le moment des adieux fut cruel ; notre douleur ne fut apprise ni feinte, et tenait du délire. On craignit pour les jours d'Elvire, ma douleur n'avait pas moins de force, mais j'en avais davantage à lui opposer et les distractions du voyage me firent beaucoup de bien. Je dus aussi beaucoup à mon mentor qui n'était point un pédant tiré de la poussière des collèges, mais un officier retiré qui même avait passé quelques années à la cour. Il s'appelait don Diègue Santez et il était assez proche parent du théatin de ce nom. Cet homme, qui avait autant de pénétration que d'usage du monde, employait des moyens détournés pour ramener mon esprit au vrai, mais l'habitude du faux y était trop enracinée.

Nous arrivâmes à Rome et notre premier soin fut de rendre nos devoirs à monseigneur Ricardi, auditeur de rote[543], personnage grave et fier, d'une figure imposante, relevée par une croix d'énormes diamants, qui brillait sur sa poitrine. Ricardi nous dit qu'il était informé de l'affaire qui nous amenait à Rome, qu'elle demandait du secret et que nous fussions peu répandus dans le grand monde.

— Cependant, ajouta-t-il, vous ferez bien de venir souvent chez moi : l'intérêt que l'on me verra prendre à vous fixera l'attention, et le peu que l'on vous verra ailleurs montrera une retenue dont l'effet vous sera favorable. Je me propose de sonder à votre sujet les esprits du Sacré Collège[544].

Nous suivîmes le conseil de Ricardi ; je passais mes matinées à voir les antiquités de Rome, et le soir j'allais chez l'auditeur dans une villa qu'il avait proche celle des Barberins[545]. La marquise Paduli[546] faisait les honneurs de la maison. Elle était veuve et demeurait chez Ricardi parce qu'elle n'avait pas de parents plus proches ; du moins on le disait ainsi, mais au fond l'on n'en savait rien, car Ricardi était génois et le prétendu marquis Paduli était mort à un service étranger.

La jeune veuve avait tout ce qu'il fallait pour rendre une maison agréable : beaucoup d'amabilité avec une politesse générale mêlée de réserve et de dignité. Cependant je croyais lui voir pour moi une préférence ou même un penchant qui se trahissait sans doute, mais par des traits imperceptibles à tout le reste de la société. J'y reconnus ces sympathies secrètes dont tous les romans sont remplis et je plaignis la Paduli d'adresser un tel sentiment à quelqu'un qui n'y pouvait répondre.

Cependant je recherchais la conversation de la marquise et je la mettais volontiers sur mon sujet favori, c'est-à-dire sur l'amour et sur les différentes manières d'aimer, sur la différence à faire entre la tendresse et la passion, entre la constance et la fidélité, mais en traitant cette grave matière avec la belle Italienne, l'idée ne me venait pas que je pusse jamais être infidèle à Elvire, et mes lettres partaient pour Burgos aussi brûlantes que par le passé.

Un jour je fus à la villa sans mon mentor. Ricardi n'était pas chez lui. Je promenai dans les jardins, j'entrai dans une grotte, j'y trouvai la Paduli, plongée dans une rêverie profonde dont elle fut tirée par quelque bruit que je fis en entrant. Sa vive surprise en me voyant entrer m'aurait presque fait soupçonner que j'avais été le sujet de sa rêverie. Elle se remit cependant, me fit asseoir et m'adressa le compliment d'usage en Italie :

— *Lei a girato questa matina* ? (« Avez-vous promené ce matin ? »)

Je lui répondis que j'avais été au *corso* où j'avais vu beaucoup de femmes dont la plus belle était la marquise Lepri.

— Ne connaissez-vous pas de femme plus belle ? me dit la Paduli.

— Pardonnez-moi, lui répondis-je, je connais en Espagne une demoiselle qui a beaucoup plus de beauté.

Cette réponse parut faire de la peine à madame Paduli. Elle retomba dans sa rêverie, baissa ses belles paupières et fixa sur la terre des regards où la tristesse était peinte.

Pour l'en distraire, j'entamai encore une conversation dont la tendresse était le sujet. Alors elle leva sur moi des yeux languissants et me dit :

— Ces sentiments que vous savez si bien peindre, les avez-vous éprouvés ?

— Ah ! sans doute, lui répondis-je, et mille fois plus vifs encore et mille fois plus tendres, et pour la même jeune personne dont la beauté est si supérieure.

À peine eus-je prononcé ces mots qu'une pâleur mortelle couvrit le visage de la Paduli. Elle tomba tout étendue à terre, ni plus ni moins que si elle était morte. Je n'avais jamais vu de femme dans cet état et je ne savais absolument que faire de celle-ci. Heureusement, j'aperçus deux femmes de chambre qui promenaient dans le jardin. Je courus à elles et leur dis de secourir leur maîtresse.

Ensuite je quittai le jardin, réfléchissant à ce qui venait d'arriver, admirant surtout la puissance de l'amour et comment une étincelle qu'il laisse tomber dans un cœur y produit de ravages. Je plaignais la Paduli. Je me reprochais de la rendre malheureuse, mais je n'imaginais pas pouvoir être infidèle à Elvire, ni pour la Paduli ni pour femme au monde.

Le lendemain j'allai à la villa, on n'y recevait point : madame Paduli était malade. Le lendemain on ne parlait à Rome que de sa maladie qu'on assurait être sérieuse. J'en éprouvai des remords comme de maux dont j'étais la cause.

Le cinquième jour de la maladie, je vis entrer chez moi une jeune fille couverte d'une mante qui lui cachait le visage. Elle me dit :

— *Signor forestiere*[547] une femme mourante demande à vous voir. Suivez-moi.

Je me doutai bien qu'il s'agissait de madame Paduli, mais je ne crus pas devoir me refuser aux vœux d'une agonisante. Une voiture m'attendait au bout de la rue, j'y montai avec la fille voilée. Nous arrivâmes à la villa par les arrières du jardin. Nous entrâmes dans une allée fort sombre, de là dans un corridor, puis dans quelques chambres très obscures, enfin dans celle de madame Paduli. Elle était dans son lit et me tendit la main ; elle l'avait brûlante, ce que je crus être un effet de la fièvre. Je levai les yeux sur la malade et je la vis plus qu'à demi nue. Jusqu'alors je n'avais connu des femmes que le visage et les mains. Ma vue se troubla, mes genoux faiblirent, je fus infidèle à Elvire sans même savoir comment cela m'était arrivé.

— Dieu d'amour, s'écria l'Italienne, voilà de tes miracles : celui que j'aimais m'a rendue à la vie !

D'un état d'entière innocence, je passai subitement aux plus délicieuses recherches de la volupté. Quatre heures s'écoulèrent ainsi. Enfin la suivante vint avertir qu'il était temps de nous séparer. Je regagnai la voiture avec

quelque peine, m'appuyant sur le bras de la jeune fille qui riait sous cape. Prête à me quitter, elle me serra dans ses bras et me dit :

— J'aurai mon tour.

Je ne fus pas plus tôt en voiture que l'idée des plaisirs fit place aux souvenirs les plus déchirants.

— Elvire, m'écriai-je, Elvire, je t'ai trahie. Elvire, je ne suis plus digne de toi. Elvire, Elvire, Elvire…

Enfin je dis tout ce que l'on dit en pareil cas et je rentrai chez moi, bien résolu de ne plus aller chez la marquise.

Comme le marquis en était à cet endroit de sa narration, des Bohémiens vinrent demander leur chef qui pria son ancien ami de remettre au lendemain la suite de son histoire. Lorsqu'il fut parti, Rébecca se tournant vers l'inconnu lui dit :

— Monsieur, vous m'avez paru très attentif à ce qu'on vient de raconter. Cependant il ne s'agissait pas du feu des volcans ni de la force expansive qui pourrait déplacer neuf millions de toises cubes.

— Madame, répondit le géomètre, les passions sont aussi des forces motrices et sans elles le monde resterait inerte ; de plus elles sont susceptibles d'accroissement et de diminution, et par là même elles rentrent dans le domaine de la géométrie[548]. Pour ce qui est de l'amour, objet de votre question, cette passion jouit de quelques propriétés particulières qui pourtant lui sont communes avec toutes les valeurs susceptibles d'une opposition entière. Je m'explique :

« Supposons *amour* une valeur positive accompagnée du signe plus ; *haine* qui est l'opposé d'amour sera accompagnée du signe *moins* et l'indifférence qui est un sentiment nul sera égale zéro.

« Si je multiplie l'amour par lui-même, que j'aime l'amour ou que j'aime à aimer l'amour, j'ai toujours des valeurs, positives ; aussi plus par plus fait-il toujours plus.

« Mais si je hais la haine, je rentre dans les sentiments d'amour ou dans les quantités positives, et c'est ainsi que moins par moins donne plus.

« Au contraire si je hais la haine de la haine, je rentre dans les sentiments opposés à l'amour, c'est-à-dire dans les valeurs négatives, tout de même que le cube de moins est moins.

« Quant aux produits de haine par amour ou d'amour par haine, ils sont toujours négatifs, tout comme les produits de moins par plus ou de plus par moins. En effet soit que je haïsse l'amour ou que j'aime la haine, je suis toujours dans des sentiments opposés à l'amour. Trouvez-vous, Madame, quelque chose à opposer à mes raisonnements ?

— Rien du tout, répondit la Juive, et sans doute il n'est point de femme qui ne se rendît à de pareils arguments.

— Ce ne serait point mon compte, répondit l'inconnu, car en se rendant aussi vite elle perdrait la suite de mes corollaires ou conséquences résultantes de mes principes. Je poursuis donc mon raisonnement : on a vu souvent l'amour commencer par une sorte de crainte mutuelle qui avait une teinte d'aversion, petite valeur négative que nous pouvons représenter par *moins a*. Cette aversion amènera une brouillerie que nous représenterons par *moins b* et dont le produit sera *plus ab,* c'est-à-dire une valeur positive, un sentiment d'amour.

— Monsieur, dit Rébecca, si je vous ai bien compris, l'amour ne saurait être mieux représenté que par le développement des puissances d'*x moins a*.

— Oui, Madame, dit l'inconnu, vous avez lu dans ma pensée. Oui, charmante personne, la formule du binôme inventé par don Isaac Newton doit être notre guide dans l'étude du cœur humain comme dans tous les calculs[549]. »

On se sépara, c'est-à-dire que je me réunis aux Mexicains. L'inconnu paraissait se plaire dans la société de Rébecca ; il avait réellement envie de la suivre, mais la distraction s'étant emparée de son esprit, il prit un autre sentier et on ne le revit plus de la journée.

QUARANTE-DEUXIÈME JOURNÉE.

On se rassembla dans une grotte non moins ornée que celle où l'on avait été la veille. J'y trouvai déjà Rébecca. L'inconnu vint bientôt après.

— Madame, dit-il à la Juive, j'ai beaucoup pensé à vous ce matin, mais ne sachant comment vous nommer, j'étais réduit à vous désigner par *x, y ou z* dont nous nous servons pour les quantités inconnues ; vous m'épargneriez cet embarras en me disant tout d'un coup votre nom.

Ce début fit rire Rébecca ; elle lui répondit qu'elle s'appelait Laure de Uzeda.

— À la bonne heure, dit l'inconnu, Laure, savante Laure, aimable Laure, belle Laure, la somme de ces valeurs étant l'expression de votre valeur générale.

L'inconnu eût peut-être continué sur le même ton de galanterie géométrique, mais le reste de la société survint. On demanda au marquis la suite de son histoire et il la reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du marquis de Torres Rovellas.

Je vous ai dit quels avaient été mes remords après l'infidélité dont je m'étais rendu coupable. Je ne doutais pas que la suivante de madame Paduli ne vînt encore le lendemain me conduire au lit de sa maîtresse, et je me promettais de la recevoir très mal, mais Sylvia ne vint point le lendemain ni les jours suivants, ce qui me surprit un peu. Sylvia vint au bout de huit jours[550]. Elle était mise avec une recherche dont sa figure aurait pu se passer, car elle était au fond plus jolie que sa maîtresse.

— Sylvia, lui dis-je, Sylvia, retirez-vous. Vous m'avez rendu infidèle à la plus adorable des femmes. Vous m'avez trompé. Je croyais aller chez une agonisante et vous m'avez conduit près d'une femme qui ne respirait que la volupté. Mon cœur n'est point coupable, mais je ne suis point innocent.

— Vous êtes innocent, mon cher, et même très innocent, me répondit Sylvia, rassurez-vous à cet égard. Mais je ne viens point pour vous conduire chez ma maîtresse qui dans cet instant est dans les bras de Ricardi.

— De son oncle ?

— Point du tout. Ricardi n'est point son oncle. Venez avec moi, je vous expliquerai tout cela.

La curiosité me fit suivre Sylvia. Nous montâmes en voiture, nous arrivâmes à la villa, nous entrâmes par les jardins, puis la jolie messagère me fit monter dans sa chambre, vrai taudis de grisette, orné de pots de pommade, de peignes et de quelques affiquets de toilette, de plus un petit lit blanc comme neige et sous le lit, deux petites mules d'une élégance remarquable. Sylvia ôta ses gants, sa mantille et ensuite le mouchoir qu'elle avait sur sa poitrine.

— Arrêtez, lui dis-je, n'allez pas plus loin. C'est ainsi que votre maîtresse m'a rendu infidèle.

— Ma maîtresse, répondit Sylvia, a recours à de grands moyens dont j'ai su me passer jusqu'à présent.

En même temps, elle ouvrit une armoire, en tira des fruits, des biscuits et une bouteille de vin. Elle posa le tout sur une table qu'elle approcha du lit, puis elle me dit :

— Mon charmant Espagnol, les filles suivantes sont mal dans leurs meubles : il y avait ici une chaise, on l'a ôtée ce matin. Asseyez-vous sur ce lit à côté de moi et ne dédaignez pas ce petit déjeuner que je vous offre de bon cœur.

Il fallut bien accepter des offres aussi gracieuses. Je m'assis près de Sylvia, je mangeai de ses fruits, je bus de son vin et je la priai de me faire l'histoire de sa maîtresse qu'elle commença en ces termes :

Histoire de monseigneur Ricardi et de Laura Cerella, dite marquise Paduli.

Ricardi, cadet d'une maison illustre de Gênes, était entré de bonne heure dans les ordres et bientôt après dans la prélature. Une belle figure et des bas violets étaient alors de puissantes recommandations auprès du beau sexe de Rome. Ricardi usa de ses avantages et même en abusa comme faisaient tous les jeunes prélats ses confrères. À trente ans, il se trouva ennuyé des plaisirs et voulut jouer un rôle dans les affaires.

Il ne voulait pas tout à fait renoncer aux femmes : il eût désiré former une liaison où il pût ne trouver que de l'agrément, mais il ne savait comment s'y prendre. Il avait été le *cavalier servente* des plus belles princesses de Rome, mais les belles princesses commençaient à donner la préférence à des prélats plus jeunes. D'ailleurs il était fatigué de ces cours assidues qui obligent à une gêne habituelle tout à fait insupportable. Les femmes entretenues ont aussi leurs inconvénients : elles ne sont point au courant de la société, on ne sait de quoi leur parler.

Au milieu de toutes ces incertitudes, Ricardi conçut un projet qui est venu dans l'idée de bien des gens avant et après lui : celui de former une jeune fille tout à fait à sa guise et qui par conséquent devait le rendre tout à fait heureux[551]. Quel plaisir en effet de voir dans un être doué de toutes les grâces, les charmes de l'esprit s'épanouir avec ceux de sa personne, de lui montrer le monde et la société, de jouir de ses surprises, d'épier le premier réveil du sentiment, de lui donner ses idées et d'en faire un être tout à fait à soi ! Mais que faire ensuite de cet être charmant ? Bien des gens les épousent pour se tirer d'affaire. Ricardi ne le pouvait pas.

Au milieu de ses projets libertins, notre prélat ne négligeait pas les soins de son avancement : son oncle auditeur de rote avait la promesse du chapeau, et devenant cardinal, il avait l'assurance de faire passer la place à son neveu. Mais tout cela ne devait avoir lieu que dans quatre ou cinq ans. Ricardi jugea qu'en attendant il pouvait aller dans sa patrie et même voyager.

Un jour Ricardi, se promenant dans les rues de Gênes, fut accosté par une jeune fille qui portait un panier d'oranges et lui en offrit une avec une

grâce charmante. Ricardi, d'une main libertine, écarta les cheveux mal peignés qui retombaient sur le visage de la petite, et découvrit des traits d'une beauté parfaite. Il demanda à la vendeuse d'oranges quels étaient ses parents. Elle dit n'avoir qu'une mère veuve et très pauvre qui s'appelait Bastiana Cerella. Ricardi se fit conduire chez elle et commença par se nommer, ensuite il dit à la Bastiana qu'il avait une parente, dame très charitable, dont le goût était d'élever des jeunes filles pauvres, ensuite de les doter, et qu'il se chargeait d'y placer la petite Laura[552].

La mère sourit et lui dit :

— Je ne connais pas votre parente qui sûrement doit être une femme respectable, mais votre charité envers les jeunes filles est très connue et vous pouvez emmener celle-ci. Je ne sais pas si vous la formerez à la vertu, mais vous la tirerez de la misère qui est pire que tous les vices.

Ricardi offrit de stipuler quelque chose en faveur de la mère.

— Non, lui répondit-elle, je ne vends point ma fille. Cependant j'accepterai les dons que vous me ferez parvenir. Vivre est la première loi et souvent l'inanition m'empêche de travailler.

Dès le même jour, la petite Laura fut mise en pension chez un client de Ricardi. Ses mains furent couvertes de pâte d'amande, ses cheveux de papillotes, son cou de perles, sa gorge de dentelles. La petite se regardait dans toutes les glaces et ne pouvait se reconnaître, mais dès le premier jour, elle comprit quelle était sa destination et prit l'esprit de son état.

Cependant Laura avait eu des compagnons de son enfance qui, ne sachant ce qu'elle était devenue, en étaient fort en peine. Le plus intéressé à la retrouver était Ceco Boscone, garçon de quatorze ans, fils d'un portefaix, déjà très fort lui-même et déjà très amoureux de la petite vendeuse d'oranges qu'il voyait souvent soit dans les rues, soit chez nous, car il était un peu notre parent. Si je dis notre, c'est que je m'appelle aussi Cerella et que j'ai l'honneur d'être cousine germaine de ma maîtresse.

Nous étions d'autant plus en peine de notre cousine que non seulement on ne nous en parlait pas, mais qu'il nous était même défendu de prononcer son nom. Mon occupation ordinaire était de travailler en gros linge, et Ceco faisait les commissions au port en attendant qu'il pût porter les ballots. Lorsque j'avais travaillé tout le jour, j'allais le chercher sous le porche d'une église et nous versions bien des larmes sur le sort de notre cousine.

Un soir Ceco me dit :

— Il me vient une idée. Tous ces jours-ci, il a plu à verse. Madame Cerella n'a pu sortir, mais au premier beau jour, elle n'y tiendra pas et si la petite est à Gênes, elle l'ira trouver. Il ne s'agira plus que de la suivre, et nous saurons où Laura est cachée.

J'applaudis à cette invention. Le lendemain il fit très beau : j'allai chez madame Cerella. Je la vis qui tirait d'une vieille armoire une mante plus vieille encore. Je lui dis quelques mots, puis je courus avertir Ceco. Nous nous mîmes en embuscade et bientôt nous vîmes sortir madame Cerella. Nous la suivîmes jusqu'à un quartier éloigné et comme elle entra dans une maison, nous nous cachâmes encore. Elle sortit et s'éloigna. Nous entrons dans la maison, nous montons les escaliers ou plutôt nous en sautons les marches, nous ouvrons la porte du bel appartement, je reconnais Laura, je me jette à son cou, Ceco m'en arrache et colle sa bouche sur celle de sa jeune amie. Mais une autre porte s'ouvre : Ricardi paraît, me donne vingt soufflets, autant de coups de pied à Ceco. Ses gens surviennent ; en un instant, nous nous trouvons dans la rue, souffletés, battus et bien convaincus que nous ne devions plus faire de recherches sur la destinée de notre cousine. Ceco s'alla faire mousse sur un vaisseau maltais. Je n'en ai plus entendu parler.

Pour moi, l'envie de retrouver ma cousine ne m'abandonna point et pour ainsi dire, elle a grandi avec moi. J'ai servi dans plusieurs maisons, enfin dans celle du marquis Ricardi, frère de notre prélat. On y parlait beaucoup de la Paduli et l'on ne concevait pas où il avait pris cette parente. Elle échappa pour le moment aux recherches de la famille, mais rien n'échappe à la curiosité des valets. Nous fîmes de notre côté des perquisitions et bientôt on sut que la prétendue marquise n'était autre que Laura Cerella. Le marquis nous recommanda le secret et m'envoya près de son frère pour l'avertir de redoubler de précautions s'il ne voulait se faire un tort infini. Mais ce n'est point mon histoire que je vous fais et je vous parle mal à propos de la marquise Paduli puisque nous avions laissé la petite Cerella chez le client du prélat. Elle n'y resta pas longtemps : on la fit passer dans une petite ville sur la rivière de Gênes. Monsignore allait la voir de temps à autre et revenait toujours plus content de l'ouvrage de ses mains.

Au bout de deux ans, Ricardi partit pour Londres. Il voyageait sous un nom supposé et se donnait pour un négociant italien. Laura était avec lui et

passait pour sa femme. Il la mena à Paris et dans d'autres grandes villes où l'incognito était plus facile à garder. Elle devenait tous les jours plus aimable, adorait son bienfaiteur et le rendait le plus heureux des hommes. Cinq années se passèrent comme un éclair. L'oncle de Ricardi allait obtenir le chapeau et le pressait de revenir à Rome.

Ricardi conduisit sa maîtresse dans un fief qu'il avait près de Gorice[553]. Le lendemain de leur arrivée, il lui dit :

— Madame, j'ai à vous apprendre une nouvelle qui doit vous intéresser. Vous êtes la veuve du marquis Paduli qui vient de mourir au service de l'empereur. Voici tous les papiers qui le constatent. Paduli était notre parent. Vous ne refuserez pas de me joindre à Rome et d'y faire les honneurs de ma maison.

Ricardi partit au bout de quelques jours.

La nouvelle marquise, abandonnée à ses réflexions, en fit de très sérieuses sur le caractère de Ricardi, sur ses relations avec lui et sur le parti qu'elle en pouvait tirer. Au bout de trois mois, elle fut mandée auprès de son soi-disant oncle et le trouva dans tout l'éclat des emplois dont il était revêtu. Une partie de cette gloire rejaillit sur elle et beaucoup d'hommages lui furent adressés. Ricardi annonça à sa famille qu'il avait recueilli chez lui la veuve de Paduli, cousin des Ricardi par les mères. Le marquis Ricardi n'avait jamais entendu dire que Paduli fût marié ; il fit à ce sujet les recherches dont je vous ai parlé, et m'envoya près de la nouvelle marquise pour lui recommander la plus grande circonspection. Je fis le voyage par mer. Je débarquai à Civitavecchia[554] et me rendis à Rome. Je me présentai chez la marquise. Elle fit retirer ses gens et se jeta dans mes bras. Nous parlâmes de notre enfance, de ma mère, de la sienne, des marrons que nous mangions ensemble. Le petit Ceco ne fut pas oublié. Je dis qu'il s'était mis sur un corsaire et qu'on n'en avait plus de nouvelles. Laura déjà attendrie fondit en larmes et eut beaucoup de peine à se remettre. Elle me pria de ne point me faire connaître au prélat et même de ne pas dire que je fusse génoise, et si l'accent me trahissait, de dire que j'étais de Savone. Puis elle m'installa en qualité de femme de chambre. Laura conserva pendant une quinzaine de jours son humeur égale et enjouée, mais au bout de ce temps, elle nous parut sérieuse, rêveuse et dégoûtée de tout. Ricardi cherchait en vain à lui plaire, il ne pouvait la ramener à ce qu'elle avait été jusqu'alors.

— Ma chère Laura, lui disait-il un jour, que vous manque-t-il ? Comparez votre état actuel à celui dont je vous ai tirée.

— Eh pourquoi m'en avez-vous tirée ? lui répondit Laura avec la plus grande véhémence. C'est ma misère que je regrette. Que fais-je ici au milieu de ces princesses ? Leurs politesses équivoques sont autant d'amères injures. Ô mes haillons, combien je vous regrette ! mon pain noir, mes châtaignes, je n'y puis penser sans que mon cœur soit déchiré ; et toi, mon petit Ceco, qui devais m'épouser quand tu serais portefaix, avec toi j'aurais connu la misère, mais non pas les vapeurs, et les princesses auraient envié mon sort.

— Laura, Laura, quel est ce langage ? s'écria Ricardi.

— C'est celui de la nature, lui répondit Laura, elle a fait les filles pour devenir femmes et mères dans l'état où le ciel les a fait naître, et non pas pour être nièces de prêtres libertins.

Ensuite Laura passa dans un cabinet dont elle ferma la porte sur elle.

Ricardi resta très embarrassé. Il avait présenté la Paduli comme sa nièce et si l'étourdie allait découvrir la vérité, il était perdu et sa carrière finie. De plus il aimait la friponne, il en était jaloux et tout contribuait à le rendre malheureux.

Le lendemain Ricardi se présenta en tremblant à la porte de Laura et fut agréablement surpris d'en recevoir l'accueil le plus tendre.

— Pardonnez, lui dit-elle, cher oncle, cher bienfaiteur. Je suis une ingrate indigne de voir le jour. Je suis l'ouvrage de vos mains. Vous avez formé mon esprit, je vous dois tout. Pardonnez un caprice où le cœur n'avait point de part.

La paix fut bientôt faite.

Quelques jours après, Laura dit à Ricardi :

— Je ne puis être heureuse avec vous, vous êtes trop mon maître. Tout ici vous appartient et je suis dans une entière dépendance. Ce lord qui vient chez nous a donné à sa maîtresse la plus belle terre du duché d'Urbino[555]. Voilà ce qui s'appelle un amant, et si je vous demandais seulement cette baronnie où j'ai passé trois mois, vous me la refuseriez. Cependant c'est un legs de votre oncle Cambiasi et vous en pouvez disposer.

— C'est pour me quitter, dit Ricardi, que vous voulez avoir un sort indépendant.

— C'est pour vous en aimer davantage, lui répondit Laure.

Ricardi ne savait s'il devait donner ou refuser ; il était amoureux, jaloux, il craignait de voir sa dignité compromise, il craignait de se mettre dans la dépendance de sa maîtresse. Laura lisait dans son âme et l'aurait volontiers poussé à bout. Mais Ricardi avait dans Rome un immense pouvoir. Sur un mot de sa part, quatre sbires auraient saisi la nièce et l'auraient conduite en un couvent faire une longue pénitence. Cette considération retenait Laura qui enfin se détermina à faire la malade pour amener Ricardi où elle le voulait. Ce projet l'occupait lorsque vous êtes entré dans la grotte.

— Comment ce n'est pas à moi qu'elle pensait ? demandai-je tout surpris.

— Non, mon enfant, me dit Sylvia, elle pensait à une bonne baronnie de deux mille *scudi* de rente[556]. Mais tout à coup l'idée lui vint de contrefaire la malade et même la morte. Elle s'y était déjà exercée en contrefaisant des actrices qu'elle avait vues à Londres ; elle voulait savoir si elle vous ferait illusion. Vous voyez donc, mon petit Espagnol, que jusque-là vous avez été complètement dupe, mais vous ne pouvez vous plaindre du reste de l'histoire, et ma maîtresse aussi ne se plaint pas de vous. Pour moi, je vous ai trouvé charmant lorsque défaillant vous cherchiez mon bras pour vous soutenir. Alors j'ai juré que j'aurais mon tour.

Ainsi s'exprima la soubrette.

Que vous dirai-je ! J'étais confondu de ce que je venais d'entendre. On m'ôtait mes illusions, je ne savais où j'en étais. Sylvia profita de mon trouble pour porter le désordre dans mes sens. Elle n'eut pas de peine à réussir. Elle abusa même de ses avantages. Enfin lorsqu'elle m'eut remis dans ma voiture, je ne savais plus si je devais avoir de nouveaux remords ou bien s'il valait mieux n'y plus penser.

Comme le marquis de Torres en était à cet endroit de sa narration, le Bohémien forcé de nous quitter le pria d'en remettre la suite au lendemain. Alors Rébecca se tournant vers l'inconnu, lui dit :

— Monsieur, que pensez-vous de l'erreur où sont tous les amants qui croient leurs flammes éternelles ?

— Je pense, répondit l'inconnu, que cette erreur commune à tous les amants provient de ce qu'ils ne réfléchissent pas assez sur la nature des *maximis* et *minimis*[557]. S'ils faisaient plus d'attention aux valeurs de *différence y* divisée par *différence x*, ils s'apercevraient que la limite de leur calcul revient sur elle-même, et dans bien des cas ils pourraient déterminer les points de rebroussement[558].

— En effet, dit Rébecca, c'est la dernière chose à quoi pensent les amants.

— Peut-être, dit l'inconnu, se représentent-ils leur passion sous la forme d'une courbe dont les branches sont infinies.

Il m'eût été inutile d'en entendre davantage. Je m'éloignai donc des savants interlocuteurs et je passai la journée comme j'avais fait les précédentes.

QUARANTE-TROISIÈME JOURNÉE.

On se rassembla comme on avait fait les jours précédents et l'on ne manqua point de demander au marquis de Torres la suite de son histoire qu'il reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du marquis de Torres Rovellas.

Je vous ai dit comment, ayant fait deux infidélités à la belle Elvire, j'avais eu des remords affreux après la première et comment après la seconde, je n'avais plus su si j'en devais avoir ou s'il valait mieux n'y plus penser. Je vous assure d'ailleurs que mon amour pour ma cousine était toujours le même et mes lettres également passionnées. Mon mentor qui voulait à tout prix me guérir de mes idées romanesques se permettait quelquefois des démarches qui sortaient un peu de son emploi : sans avoir l'air d'y être pour quelque chose, il m'exposait à des tentations où je succombais toujours, mais ma passion pour Elvire était toujours la même et je brûlais d'impatience de voir la dispense sortir du greffe apostolique.

Enfin Ricardi nous fit un jour venir Santez et moi. Son air avait quelque chose de solennel. Il en tempéra cependant la gravité par un sourire affable et nous dit :

— Votre affaire est terminée et ce n'a pas été sans peine : nous accordons des dispenses assez facilement pour de certains pays catholiques, mais beaucoup plus difficilement pour l'Espagne parce que la foi y est plus pure et l'observance plus exacte. Cependant Sa Sainteté considérant les fondations pieuses faites en Amérique par la maison de Rovellas et considérant de plus que la faute vénielle des deux enfants était une suite des malheurs de ladite maison et non le fruit d'une éducation licencieuse, Sa Sainteté, dis-je, a délié sur la terre les liens de parenté qui existaient entre vous. Ils seront également déliés dans le ciel[559]. Cependant, pour que d'autres jeunes gens ne s'autorisent point de cet exemple pour tomber en pareille faute, et pour satisfaire aux saintes lois de la pénitence, il vous est ordonné de porter au cou un rosaire de cent grains et de le réciter tous les jours pendant trois ans, de plus de bâtir une église pour les théatins de la Veracruz. Et sur ce, j'ai l'honneur de vous faire mon compliment, ainsi qu'à la future marquise.

Je vous laisse imaginer ma joie. Je courus me faire délivrer le bref de Sa Sainteté et nous quittâmes Rome deux jours après.

Je courus les jours et les nuits, j'arrivai à Burgos, je vis Elvire. Elle était encore embellie. Il ne nous restait plus qu'à faire approuver le mariage par la cour, mais Elvire était rentrée dans ses biens et nous ne manquions plus d'amis. Nos tuteurs obtinrent l'aveu qu'on désirait et la cour y ajouta pour moi le titre de marquis de Torres Rovellas.

Alors on ne s'occupa plus que de robes, de parures, d'écrins, délicieux fracas pour la jeune fille qui va devenir épouse. Mais la tendre Elvire n'y était point sensible : elle ne l'était qu'aux soins de son amant. Enfin arriva le jour où l'on devait nous unir ; il me parut d'une mortelle longueur, car la cérémonie ne devait se faire que le soir dans la chapelle d'une maison de campagne que nous avions près de Burgos.

Je me promenais dans les jardins pour charmer l'impatience dont j'étais dévoré, puis je m'assis sur un banc où je me mis à réfléchir sur ma conduite si peu digne de cet ange auquel j'allais être uni, et comptant toutes les infidélités que je lui avais faites, j'en trouvai jusqu'à douze. Alors le remords entrant de nouveau dans mon âme, et m'adressant à moi-même les plus durs reproches, je me dis :

— Ingrat, malheureux, as-tu songé au trésor qu'on te destinait, à cet être divin qui ne soupire, qui ne respire même que pour t'aimer et qui n'a jamais adressé une parole à un autre ?

Tandis que j'étais occupé de cet acte de contrition, j'entendis que deux camériste d'Elvire s'étaient placées sur un banc derrière la charmille où le mien était adossé, et qu'elles avaient commencé une conversation qui me rendit très attentif.

— Eh bien ! Manuella, disait l'une des camériste, notre jeune maîtresse va être bien contente aujourd'hui, car elle aimera en réalité et en donnera des témoignages réels, au lieu des menues faveurs qu'elle accordait si généreusement aux soupirants de la grille.

— Bon, dit l'autre camériste, vous voulez parler du maître de guitare qui lui baisait furtivement la main en faisant semblant de la placer sur les cordes.

— Point du tout, reprit la première, je parle d'une douzaine de belles passions bien innocentes à la vérité, mais dont le jeu lui plaisait et qu'elle encourageait à sa manière : d'abord le petit bachelier qui lui enseignait la géographie. Celui-là était bien amoureux par exemple ; aussi lui a-t-elle donné un beau paquet de cheveux qui m'ont bien manqué lorsque j'ai voulu la coiffer le lendemain. Ensuite ce beau parleur qui l'instruisait de l'état de ses biens et la mettait au fait de ses affaires. Celui-là par exemple avait ses vues : il comblait mademoiselle des éloges les plus flatteurs et même l'enivrait de louanges. Elle lui a donné son profil dessiné sur son ombre et cent fois sa main à baiser à travers les barreaux, et des cadeaux de fleurs, et des bouquets échangés…

Le reste du dialogue est sorti de ma mémoire, mais je puis vous assurer que la douzaine était complète. J'en fus très affecté. Sans doute Elvire n'avait accordé que des faveurs très innocentes, ou plutôt c'étaient de véritables enfantillages. Mais enfin l'Elvire de mon imagination ne devait pas se permettre ces ombres d'infidélités. C'était sans doute très mal raisonné. Elvire avait dès son enfance bégayé, puis parlé d'amour. J'aurais dû comprendre qu'aimant à traiter ce sujet, elle s'en occuperait avec d'autres que moi. Mais je ne l'aurais jamais cru lorsqu'on me l'eût dit. Ici j'étais convaincu, détrompé, noyé dans mon chagrin. Alors on m'appela pour la cérémonie. J'entrai dans la chapelle avec un visage tout décomposé qui surprit ma mère et remplit ma future d'inquiétude et de tristesse. Le prêtre

même en fut déconcerté et ne savait plus s'il devait nous marier. Cependant il nous maria. Mais je vous assure que jamais journée attendue avec impatience ne répondit moins à ce qu'elle semblait promettre.

Il n'en fut pas de même de la nuit : l'hymen éteignant ses flambeaux nous couvrit du voile protecteur de ses premiers plaisirs. Là tous les badinages de la grille s'effacèrent du souvenir d'Elvire. Des transports inconnus remplirent son cœur et d'amour et de reconnaissance. Elle fut toute à son époux. Le lendemain nous avions l'air très heureux, et comment aurais-je pu conserver quelque chagrin ? Les hommes qui ont traversé la vie savent que parmi les biens qu'elle peut offrir, il n'en est point de comparable au bonheur que donne la jeune épouse, portant dans le lit nuptial et tant de mystères à pénétrer, et tant de rêves à réaliser, et tant de pensées caressantes. Qu'est-ce que le reste de l'existence auprès de jours pareils passés entre des émotions si douces et les décevantes illusions d'un avenir que l'espérance embellit des couleurs les plus flatteuses ?

Les amis de notre maison nous laissèrent quelque temps abandonnés à notre ivresse. Et lorsqu'ils nous crurent en état de les entendre, ils cherchèrent à réveiller en nous le sentiment de l'ambition. Le comte de Rovellas avait eu quelque espoir d'obtenir la grandesse et selon eux, nous devions suivre ses projets. Nous le devions à nous-mêmes et plus encore aux enfants que le ciel nous donnerait. Nous pourrions un jour nous repentir de ne l'avoir pas fait et il est toujours bon de s'épargner des regrets.

Nous étions dans l'âge où l'on n'a guère de volontés que celles de ses entours et nous nous laissâmes conduire à Madrid. Le vice-roi, lorsqu'il fut informé de nos intentions, écrivit en notre faveur dans les termes les plus pressants. Les apparences ne tardèrent pas à nous devenir favorables. Mais ce n'étaient que des apparences ; elles prirent successivement toutes les formes mobiles de la cour et ne devinrent jamais des réalités.

Nos espérances trompées affligèrent les amis de notre maison et malheureusement aussi ma mère qui aurait donné tout au monde pour voir son petit Lonzeto grand d'Espagne. Elle tomba vers le même temps dans une maladie de langueur et sentit que sa fin n'était pas très éloignée. Alors après le soin de son âme, son plus grand désir fut de laisser des témoignages de reconnaissance aux bonnes gens du bourg de Villaca, qui nous avaient tant aimés dans le temps de notre misère : l'alcade, le curé et d'autres. Ma mère n'avait rien à elle, mais mon épouse, se prêtant à de si louables

dispositions, lui fit des donations qui surpassaient encore le bien qu'elle voulait faire. Nos anciens amis furent informés de la fortune qui leur était assurée. Ils vinrent à Madrid entourer le lit de leur bienfaitrice. Ma mère nous laissait heureux, riches et nous aimant encore. Ses derniers moments furent très doux ; elle s'éteignit sans douleur et reçut ainsi dès cette vie une partie des récompenses que méritaient ses vertus et plus encore son extrême bonté. Bientôt nous eûmes de nouvelles larmes à répandre : deux fils qu'Elvire m'avait donnés languirent et moururent. Alors aussi la grandesse perdit tout ce qu'elle avait eu d'attrait pour nous. Nous cessâmes nos sollicitations et nous résolûmes de passer au Mexique où l'état de nos affaires exigeait notre présence. La santé de la marquise avait beaucoup souffert et les médecins assuraient qu'un voyage sur mer la pourrait rétablir.

Nous partîmes donc et nous arrivâmes à la Veracruz après une navigation de dix semaines qui eut pour la santé d'Elvire tout l'effet favorable qu'on s'en était promis. Elle arriva dans le Nouveau Monde non seulement bien portante, mais plus belle qu'elle ne l'avait jamais été.

Nous trouvâmes à la Veracruz un des premiers officiers du vice-roi, envoyé pour nous complimenter et nous conduire à Mexico. Cet homme nous parla beaucoup de la magnificence du comte de Penna Velez et du ton de galanterie introduit chez lui. Nous en savions quelque chose par nos relations avec l'Amérique. Nous savions que son penchant pour les femmes s'était réveillé lorsqu'il avait vu son ambition pleinement satisfaite et que ne pouvant plus être heureux par le mariage, il avait cherché les plaisirs dans ce commerce de galanterie polie et délicate qui distinguait autrefois la société espagnole.

Nous restâmes peu à la Veracruz et nous fîmes le voyage de Mexico avec toute l'aisance possible. Cette capitale est, comme l'on sait, située au milieu d'un lac ; nous arrivâmes sur ses bords à l'entrée de la nuit et bientôt nous aperçûmes cent gondoles chargées de lampions. La plus richement ornée ayant pris l'avance pour aborder la première, nous en vîmes sortir le vice-roi qui, s'adressant à mon épouse, lui dit :

— Fille incomparable d'une femme que mon cœur n'a point cessé d'adorer, je croyais que le ciel vous avait enlevée à mes vœux légitimes, mais son indulgence a laissé au monde un si bel ornement et je lui en rends grâce. Venez donc, belle Elvire, embellir notre hémisphère. En vous possédant, il n'aura plus rien à envier à l'orgueilleuse Europe.

Ensuite le vice-roi me fit l'honneur de m'embrasser et nous prîmes place dans sa gondole. Je m'aperçus bientôt que ce seigneur fixait la marquise d'un air surpris. Enfin il lui dit :

— Je croyais, Madame, avoir conservé dans ma mémoire le souvenir de vos traits, mais je vous l'avoue : je ne vous eusse jamais reconnue ! Au reste si vous avez changé, c'est bien à votre avantage.

Nous nous rappelâmes alors que le vice-roi n'avait jamais vu mon épouse et que c'étaient vos traits qui étaient restés dans sa mémoire. Je lui dis qu'effectivement le changement était grand et que tous ceux qui alors avaient vu Elvire auraient la plus grande peine à la reconnaître.

Après une demi-heure de navigation, nous arrivâmes à une île flottante qui par un ingénieux artifice offrait l'apparence d'une île véritable, couverte d'orangers et d'autres arbustes, mais qui néanmoins se soutenait sur la surface de l'eau ; elle pouvait être conduite dans toutes les parties du lac et jouir de ses différents aspects. Ces sortes de constructions sont communes au Mexique ; on les appelle *chinampas*[560]. Au milieu de l'île était une rotonde fort éclairée et résonnant au loin des sons d'une musique bruyante. Bientôt à travers les lampions, nous distinguâmes les chiffres d'Elvire. En approchant du rivage, nous vîmes deux troupes d'hommes et femmes vêtus avec la plus grande magnificence, mais en des parures bizarres où les vives couleurs de divers plumages disputaient d'éclat avec les plus riches pierreries.

— Madame, dit le vice-roi, l'une de ces troupes est composée de Mexicains. Cette belle personne que vous voyez à leur tête est la marquise de Montésume, dernière de ce grand nom que portaient les souverains du pays[561]. La politique du Conseil de Madrid lui défend de perpétuer des droits que bien des Mexicains regardent encore comme très légitimes. Mais elle est au moins reine de nos fêtes ; c'est le seul hommage qu'il nous soit permis de lui rendre. Les hommes de l'autre troupe se disent Incas du Pérou. Ils ont appris qu'une fille du soleil est abordée au Mexique, et viennent l'adorer.

Tandis que le vice-roi adressait ce compliment à mon épouse, j'avais les yeux fixés sur elle et je crus voir dans les siens je ne sais quel feu provenant de quelque étincelle d'un amour-propre qui, depuis sept ans que nous étions mariés, n'avait pas eu le temps de se développer. En effet, malgré toutes nos

richesses, nous étions loin de jouer à Madrid un premier rôle. Elvire occupée de ma mère, de ses enfants, de sa propre santé, avait eu peu d'occasions de briller. Mais le voyage lui avait rendu toute sa beauté en même temps que sa santé. Placée dans les premiers rangs d'un nouveau théâtre, elle me parut disposée à prendre d'elle-même et de son mérite des idées exaltées, ainsi qu'à fixer sur elle l'attention universelle.

Le vice-roi installa Elvire comme reine des Péruviens, puis il me dit :

— Vous êtes sans doute le premier sujet de cette fille du soleil, mais comme nous sommes tous déguisés, vous voudrez bien jusqu'à la fin du bal reconnaître les lois d'une autre souveraine.

En même temps, il me présenta à la marquise de Montésume et mit sa main dans la mienne.

Nous entrâmes dans le gros du bal. Les deux troupes dansèrent. Leur émulation réciproque rendit la fête animée. On résolut de continuer la mascarade jusqu'à la fin de la saison. Je restai donc le sujet de la prétendante du Mexique, et mon épouse traitait les siens avec une affabilité qui ne m'échappait pas.

Mais je dois vous peindre la fille des caciques ou plutôt vous donner quelque idée de sa figure, car il me serait impossible de rendre par mes expressions, et sa grâce sauvage, et les impressions rapides que ses traits recevaient des mouvements de son âme passionnée.

Tlascala de Montésume[562] avait vu le jour dans la partie montagneuse du Mexique et n'avait pas le teint basané des habitants de la plaine ; le sien sans offrir la couleur des blondes en avait la délicatesse, et des yeux noirs comme le *jayet* en augmentaient l'éclat. Ses traits moins saillants que ceux des Européens n'avaient pas l'aplatissement qu'on voit aux races américaines ; Tlascala ne les rappelait que par des lèvres un peu pleines, mais charmantes lorsque le sourire leur prêtait sa grâce fugitive. Pour sa taille, je n'ai rien à vous en dire, je m'en remets à votre imagination ou plutôt à celle de l'artiste qui voudrait peindre Atalante ou Diane[563]. Toute l'habitude de son corps avait aussi quelque chose de particulier. On démêlait dans ses mouvements un premier élan passionné, modéré par un effort sur elle-même. Le calme chez elle n'avait point l'air du repos et décelait quelque agitation intérieure.

Trop souvent le sang des Montésume rappelait à Tlascala qu'elle était née pour régner sur une vaste partie du monde. En l'abordant, on lui trouvait l'air altier d'une reine offensée, mais elle n'avait pas encore ouvert la bouche que le plus doux regard charmait déjà celui que sa réponse allait enchanter. Lorsqu'elle entrait dans le salon du vice-roi, on croyait lui voir quelque indignation de se trouver entre des égales. Mais bientôt elle n'avait plus d'égale. Les cœurs faits pour aimer avaient reconnu leur souveraine et s'empressaient autour d'elle. Tlascala n'était plus reine, elle était femme et jouissait de leurs hommages.

Je m'aperçus dès le premier bal de cette humeur hautaine. Je croyais lui devoir adresser quelque compliment analogue au caractère de son masque, ainsi qu'à la qualité de son premier sujet que m'avait donnée le vice-roi. Mais Tlascala me reçut très mal.

— Monsieur, me dit-elle, une royauté de bal peut flatter celles que leur naissance n'avait pas appelées au trône.

En même temps, elle jeta un coup d'œil sur ma femme. Elvire était en ce moment entourée de Péruviens qui la servaient à genoux ; son orgueilleuse joie allait jusqu'au ravissement, j'en éprouvai pour elle une sorte de honte et je lui en parlai dès le soir même ; elle reçut mes avis avec distraction, mes empressements avec froideur : l'amour-propre était entré dans son âme, il en avait banni l'amour.

L'ivresse que produit un encens flatteur est longue à se dissiper ; celle d'Elvire ne put qu'augmenter. Tout le Mexique fut partagé entre sa beauté parfaite et les charmes incomparables de Tlascala. Les jours d'Elvire se passèrent à jouir du succès de la veille et préparer celui du lendemain. Une pente rapide l'entraînait vers les amusements de tout genre. Je voulus l'arrêter ; ce fut en vain. J'étais moi-même entraîné, mais dans une direction différente et bien loin des sentiers fleuris où tous les biens naissaient sous les pas de mon épouse.

Je n'avais pas trente ans ni même vingt-neuf. J'étais dans cet âge où les sentiments ont encore la fraîcheur de la jeunesse, et les passions la force de l'homme. Mon amour né près du berceau d'Elvire, n'était jamais sorti de l'enfance et son esprit nourri d'abord de folies romanesques n'avait point acquis de maturité. Le mien n'était pas beaucoup plus avancé ; ma raison avait pourtant fait assez de progrès pour me faire apercevoir que les idées d'Elvire tournaient sur des petits intérêts, des petites rivalités et souvent des

petites médisances, cercle étroit où les femmes sont retenues par les bornes du caractère plutôt que par celles de l'esprit. Les exceptions en ce genre sont rares et je croyais qu'il n'en était point, mais combien je fus détrompé lorsque je connus Tlascala ! Nulle jalouse émulation n'avait trouvé le chemin de son âme. Tout son sexe avait des droits à sa bienveillance, et celles qui l'honoraient par la beauté, les grâces ou les sentiments lui inspiraient l'intérêt le plus vif. Elle eût voulu les avoir autour d'elle, mériter leur confiance et obtenir leur amitié. Pour les hommes, elle en parlait rarement, toujours avec réserve si ce n'est lorsqu'elle trouvait à louer des actions nobles et généreuses. Alors son admiration était exprimée avec franchise et même avec chaleur ; d'ailleurs sa conversation roulait sur des idées générales et n'était très animée que lorsqu'il s'agissait de la prospérité du Nouveau Monde et du bonheur de ses habitants, sujet favori auquel elle revenait toutes les fois qu'elle croyait le pouvoir faire sans inconvénient.

Bien des hommes sont destinés par l'influence de leur étoile et sans doute de leur caractère à passer leur vie sous les lois de ce sexe qui domine ceux qui ne savent pas l'asservir. Je suis incontestablement de ces gens-là ; j'avais été l'humble adorateur d'Elvire, ensuite époux assez soumis, mais elle-même avait relâché ma chaîne par le peu de prix qu'elle semblait y mettre.

Les mascarades se succédèrent les unes aux autres et le train de la société m'attacha pour ainsi dire à tous les pas de Tlascala. Mon cœur m'y attachait bien davantage. Le premier changement que j'aperçus en moi fut de sentir mes pensées s'élever et mon âme s'agrandir ; mon caractère prit plus de décision, ma volonté plus de force. J'éprouvai le besoin de mettre mes sentiments en action et d'influer sur mes semblables. Je demandai et j'obtins de l'emploi.

La charge dont je fus revêtu mettait plusieurs provinces dans ma dépendance. J'y vis les naturels opprimés par le peuple conquérant et je pris leur défense. J'eus des ennemis puissants, j'encourus la disgrâce du ministre, la cour même semblait me menacer, j'opposai la plus courageuse résistance. J'obtins l'amour des Mexicains, l'estime des Espagnols et plus que tout cela, j'inspirai un vif intérêt à la femme qui déjà possédait toutes mes affections. À la vérité, Tlascala avait avec moi la même réserve ou même davantage, mais son regard cherchait le mien, s'y reposait avec complaisance et s'en détournait avec trouble. Elle me parlait peu, pas même de ce que j'avais fait

pour les Américains, mais lorsqu'elle m'adressait la parole, sa respiration s'embarrassait, son haleine était agitée et sa voix timide et douce donnait au discours le plus indifférent le ton d'une intimité naissante. Tlascala croyait trouver en moi une âme pareille à la sienne. Elle se trompait : son âme avait passé en moi, elle m'inspirait et me faisait agir.

Moi-même, je me fis quelque illusion sur la force de mon caractère. Mes rêveries devinrent des méditations ; mes idées sur le bonheur de l'Amérique prirent la forme de projets hasardeux. Mes amusements mêmes eurent une teinte d'héroïsme. Je suivais dans les bois le jaguar et le puma, ou même j'attaquais ces animaux féroces. Mais ce que je faisais le plus souvent, c'était de m'enfoncer dans les vallons sauvages au milieu des échos solitaires, seuls confidents d'un amour dont je n'osais faire l'aveu à celle qui l'avait inspiré.

Tlascala m'avait assez deviné ; je commençais à démêler ses sentiments et nous nous serions facilement trahis aux yeux d'un public assez clairvoyant. Nous échappâmes cependant à son attention. Le vice-roi eut des affaires sérieuses qui suspendirent le cours des fêtes brillantes qui étaient devenues sa passion et celle de tout le Mexique. Chacun alors prit un genre de vie moins dissipé. Tlascala se retira dans une maison qu'elle avait au nord du lac Texcoco[564]. Je commençai par y aller souvent ; je finis par l'aller voir tous les jours. Je ne puis trop vous expliquer la manière dont nous étions ensemble. De mon côté, c'était un culte qui tenait du fanatisme ; du sien, c'était un feu sacré dont elle nourrissait la flamme dans le silence et le recueillement. L'aveu de nos sentiments était sur nos lèvres et nous n'osions le prononcer. Cet état était délicieux, nous en savourions la douceur et nous craignions d'y rien changer.

Comme le marquis de Torres en était à cet endroit de sa narration, le Bohémien, forcé de s'occuper des intérêts de sa horde, le pria d'en remettre la suite au lendemain. Alors Rébecca, s'adressant à notre inconnu, lui dit :

— Monsieur, ne croyez-vous pas que l'amour soit le plus puissant mobile qui nous puisse porter à la gloire et aux grandes actions ?

— Madame, lui répondit-il, la question que vous me proposez a deux cas très différents. D'abord nous pouvons nous représenter l'homme comme un corps tout à fait inerte, c'est-à-dire que naturellement il n'aimerait pas la

gloire. Il est douteux qu'alors aucune femme puisse la lui faire aimer. Dans le second cas, on supposerait un homme qui tendrait déjà vers la gloire, et une femme qui lui donnerait une impulsion dans la même direction. Nous pouvons représenter l'homme par 5 et supposer son mouvement égal 2 ; la femme dont il est amoureux sera un corps moindre comme 3, ayant un mouvement plus fort comme 7. Alors selon les règles de la mécanique, l'homme gagnera réellement quinze huitièmes de vitesse, ce qui est favorable à votre système. Mais ce cas est très rare ; il est au contraire très commun que l'amour soit une véritable perturbation qui détourne du chemin de la gloire. Dès lors l'homme amoureux ne suivra plus ni la direction de l'amour ni celle de la gloire, mais une diagonale résultante de la composition du mouvement. Auguste ne suivait que son ambition ; Antoine au contraire, gravitant vers Cléopâtre, obéit à deux attractions différentes et suivit dans l'espace une courbe rentrante vers l'amour[565].

— Tout ceci, dit Rébecca, n'est proprement qu'un cas particulier du problème des trois corps [566].

Je ne savais point et je ne sais pas encore ce que c'est que le problème des trois corps, mais je compris qu'il appartenait à la plus haute géométrie, car l'inconnu parut charmé de ce qu'avait dit Rébecca, et la regardant avec des yeux où la tendresse était peinte, il lui dit :

— Oui, charmante Laure, vous avez complètement raison. Un pareil calcul serait digne de vous. Par une intégration savante, vous réduiriez les différentielles du second ordre à d'autres mieux connues, en même temps que vous sauriez habilement négliger des valeurs moindres qui ne feraient qu'embarrasser vos équations. Permettez-moi cependant de vous témoigner l'admiration que vous m'inspirez.

En même temps, l'inconnu baisa la main de Rébecca. Je ne voulus point troubler des instants si doux. Je m'éloignai et passai la journée comme j'avais fait les précédentes.

QUARANTE-QUATRIÈME JOURNÉE.

On se rassembla comme on avait fait les jours précédents. On demanda au marquis de Torres la suite de son histoire et il la reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du marquis de Torres Rovellas.

Je vous ai parlé de mon amour pour l'adorable Tlascala, je vous ai peint sa figure et son âme, le reste de mon histoire vous la fera mieux connaître.

Tlascala était convaincue des vérités de notre sainte religion, mais en même temps elle était pénétrée d'un saint respect pour la mémoire de ses ancêtres, et dans sa croyance mitigée, elle leur avait arrangé un paradis à part qui n'était point dans le ciel, mais dans quelque région mitoyenne. Elle partageait jusqu'à un certain point les superstitions de ses compatriotes : elle croyait que les ombres illustres des rois de sa race descendaient dans les nuits obscures et venaient visiter un ancien cimetière situé dans les montagnes. Rien au monde n'aurait pu engager Tlascala à s'y trouver la nuit. Mais nous y allions quelquefois le jour et nous y passions bien des heures. Elle m'expliquait les hiéroglyphes gravés sur les tombeaux de ses pères et les éclaircissait par des traditions dont elle était parfaitement instruite.

Nous connaissions déjà la plupart des inscriptions et poussant plus loin nos recherches, nous en trouvions de nouvelles que nous débarrassions de la mousse et des épines qui les couvraient. Un jour Tlascala me montra un buisson d'une sorte d'acanthe et me dit que ce n'était pas sans dessein qu'il se trouvait en cet endroit, celui qui l'avait planté ayant eu l'intention d'appeler les vengeances célestes sur des mânes ennemis[567]. Elle ajouta que je ferais une bonne action en détruisant ces tiges funestes. Je pris une hache que tenait un Mexicain et j'abattis cet ombrage de si mauvais augure. Alors nous découvrîmes une pierre plus chargée d'hiéroglyphes que nous ne les avions vues jusqu'alors.

— Ceci, me dit Tlascala, fut écrit après la conquête. Les Mexicains entremêlaient alors leurs hiéroglyphes de quelques lettres alphabétiques qu'ils avaient imitées des Espagnols. Les inscriptions de ce temps-là sont les plus faciles à lire.

Tlascala lut en effet, mais à mesure qu'elle lisait, une douleur croissante se peignit dans ses traits. Elle tomba sans connaissance sur la pierre qui pendant deux siècles avait recelé la cause de sa subite horreur.

Tlascala transportée chez elle reprit quelque connaissance, mais ce ne fut que pour proférer des discours sans liaison et qui n'exprimaient que son

égarement. Je retournai chez moi la mort dans l'âme, et le lendemain je reçus une lettre ainsi conçue :

> Alonzo, pour vous écrire, j'ai rassemblé mes forces et mes idées. Ces lignes vous seront remises par le vieux Xoar qui fut mon maître dans notre langue ancienne. Conduisez-le à la pierre que nous avons découverte, et qu'il en traduise l'inscription. Ma vue se trouble, mes yeux se couvrent d'une sombre vapeur. Alonzo, des spectres affreux se mettent entre nous. Alonzo, je ne te vois plus.

Ce Xoar était un *teoquixpi*, c'est-à-dire descendant des anciens prêtres[568]. Je le conduisis au cimetière et lui montrai la pierre fatale. Il en copia les hiéroglyphes et emporta la copie chez lui. Je me rendis chez Tlascala. Elle était dans le délire et ne me reconnut point. Le soir la fièvre paraissait diminuée, mais le médecin me pria de ne point me faire voir.

Le lendemain Xoar m'apporta la traduction de l'inscription mexicaine. Elle était conçue en ces termes :

> Moi Koatzil, fils de Montésume, j'ai porté ici le corps infâme de Marina qui livra son cœur et sa patrie au détestable Cortez, chef des brigands de la mer[569]. Esprits de mes ancêtres qui revenez ici dans les nuits obscures, esprits que j'évoque avec les mains teintes du sang des victimes humaines, esprits de mes ancêtres, rendez pour quelques instants la vie à ces restes inanimés et faites-leur souffrir l'agonie et la mort.
>
> Esprits de mes ancêtres, écoutez ma voix, écoutez les malédictions qu'elle profère. Voyez mes mains encore fumantes du sang des victimes humaines.
>
> Moi Koatzil, fils de Montésume, je suis père. Mes filles errent sur les sommets glacés des montagnes. Mais la beauté est l'attribut de notre sang illustre. Esprits de mes ancêtres, si jamais une fille de Koatzil ou la fille de ses filles ou de ses fils, si jamais une fille de mon sang prodiguait son cœur et ses charmes à la race perfide de nos conquérants, entre les filles de mon sang s'il se trouvait une Marina,

esprits de mes ancêtres qui descendez ici dans les nuits obscures, punissez-la par des tourments affreux.

Venez dans la sombre nuit sous la forme de vipères enflammées, déchirez son corps, dispersez-le dans le sein de la terre et que chacun de ses lambeaux ressente les douleurs, l'agonie et la mort.

Venez dans la sombre nuit sous la forme de vautours dont le bec sera de fer rougi au feu, déchirez son corps, dispersez-le dans l'espace des airs et que chacun de ses lambeaux ressente la douleur, l'agonie et la mort.

Esprits de mes ancêtres, si vous vous y refusez, j'implore contre vous les dieux que je ne cesse d'abreuver de sang humain. Puissent-ils vous faire éprouver les mêmes tourments. J'ai gravé ces imprécations, moi Koatzil, fils de Montésume, et j'ai planté autour de la pierre le funeste *Meskourxalha*[570].

Il s'en fallut peu que cette inscription ne fît sur moi l'effet qu'elle avait fait sur Tlascala. J'essayai de convaincre Xoar de l'absurdité des superstitions mexicaines, mais je vis bientôt que je ne devais pas l'attaquer de ce côté, et lui-même me montra une autre voie pour porter des consolations dans l'âme de mon amante.

— Seigneur, me dit Xoar, il est indubitable que les esprits des rois reviennent dans le cimetière de la montagne et qu'ils ont le pouvoir de tourmenter les morts et les vivants, surtout lorsqu'ils y sont invités par les imprécations que vous avez vues sur la pierre. Mais bien des circonstances en peuvent affaiblir le redoutable effet : d'abord vous avez détruit l'arbuste malfaisant planté sur cette tombe funeste. Et puis qu'y a-t-il de commun entre vous et les farouches compagnons de Cortez ? Continuez à être le protecteur des Mexicains et croyez que nous ne sommes pas tout à fait ignorants dans l'art d'apaiser les esprits et même les dieux terribles adorés jadis dans le Mexique et que vos prêtres appellent démons.

Je conseillai à Xoar de ne point trop manifester ses opinions religieuses. Et je me proposai de saisir toutes les occasions de servir les naturels du Mexique. Elles ne tardèrent point à se présenter. Une révolte se manifesta dans les provinces conquises par le vice-roi. Ce n'était proprement qu'une

juste résistance à des oppressions très opposées aux intentions de la cour, mais le sévère vice-roi ne fit point cette distinction. Il se mit à la tête d'une armée, entra dans le Nouveau-Mexique, dissipa les attroupements et ramena deux caciques qu'il destinait à périr sur l'échafaud dans la capitale du Nouveau Monde. On allait lire leur sentence lorsque, m'avançant dans la salle de justice et mettant mes mains sur les deux accusés, je prononçai ces mots :

— *Los toquo por parte de el rey.* (« Je les touche de la part du roi. »)

Cette ancienne formule du droit espagnol est encore d'une telle force qu'aucun tribunal n'oserait y mettre opposition et qu'elle suspend l'exécution de tout arrêt, mais celui qui en use se rend caution personnelle. Le vice-roi avait droit de me traiter comme les rebelles qu'il allait condamner ; il usa de son droit avec rigueur, me fit jeter dans un cachot et là se sont passés les plus doux instants de ma vie.

Une nuit, et tout était nuit dans ce séjour ténébreux, j'aperçus au bout d'une longue galerie une lueur faible et pâle qui, s'avançant vers moi, me fit reconnaître les traits de Tlascala. Ce seul aspect eût suffi pour faire de ma prison un lieu de délices, mais non contente de l'embellir de sa présence, elle m'y préparait la plus douce des surprises : l'aveu d'une passion égale à la mienne.

— Alonzo, me dit-elle, vertueux Alonzo, tu l'emportes. Les mânes de mes pères sont apaisés. Ce cœur que nul mortel ne devait posséder est devenu ton bien et le prix des sacrifices que tu ne cesses de faire au bonheur de mes infortunés compatriotes.

Tlascala eut à peine achevé ces mots qu'elle tomba dans mes bras sans sentiments et presque sans vie. J'attribuai cet accident au saisissement qu'elle avait éprouvé, mais hélas ! la cause en était plus éloignée et plus dangereuse : l'horreur qu'elle avait éprouvée dans le cimetière, la fièvre délirante qui l'avait suivie avait altéré sa constitution. Cependant les yeux de Tlascala se rouvrirent à la lumière et de célestes clartés me parurent changer ma sombre prison en un séjour radieux. Amour, dieu de ces hommes anciens qui t'adoraient parce qu'ils étaient les hommes de la nature ! Divin amour, jamais ta puissance ne parut à Cnide ni Paphos comme dans les cachots du Nouveau Monde[571] ! Le mien était devenu ton temple, les billots tes autels, les fers tes guirlandes. Ce prestige n'est point encore

dissipé. Il subsiste tout entier dans ce cœur glacé par les ans. Et lorsque ma pensée que les souvenirs agitent veut se reporter au milieu des illusions du passé, elle ne va point chercher le lit nuptial d'Elvire ni la couche libertine de Laura, mais les murs d'une prison.

Je vous ai dit, Messieurs, que le vice-roi avait été très irrité contre moi ; son caractère impétueux l'avait emporté sur ses principes de justice et sur l'amitié qu'il avait pour moi. Il expédia un vaisseau léger pour l'Europe et son rapport me dépeignait comme un fauteur des révoltes. Mais le navire avait à peine mis à la voile que l'équité du vice-roi reprit le dessus. Il vit l'affaire sous un tout autre jour ; sans la crainte de se compromettre, il eût envoyé un second rapport contraire au premier. Il expédia cependant un second vaisseau chargé de dépêches conçues de manière à mitiger l'effet des premières.

Le Conseil de Madrid assez lent dans toutes ses délibérations eut tout le temps de recevoir ce second rapport et l'on attendit assez longtemps sa réponse. Elle fut telle qu'on pouvait se la promettre de la prudence la plus consommée. L'arrêt du Conseil paraissait dicté par la plus extrême sévérité et prononçait des peines capitales contre les auteurs et les fauteurs de la révolte. Mais en suivant strictement les termes de l'arrêt, il était difficile de trouver des coupables et le vice-roi reçut des instructions secrètes qui lui défendaient d'en chercher.

La partie ostensible de l'arrêt fut connue la première et porta une dernière atteinte à la vie chancelante de Tlascala. Un vomissement de sang, une fièvre d'abord faible et lente, ensuite brûlante et continue…

Le tendre vieillard ne put en dire davantage, des sanglots étouffèrent sa voix, il s'éloigna de nous pour laisser un libre cours à ses larmes. Le reste de la journée se passa à peu près domine les précédentes.

QUARANTE-CINQUIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée, on demanda au marquis la suite de son histoire et il la reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du marquis de Torres Rovellas.

En vous parlant de mes disgrâces, je ne vous ai point dit la part que mon épouse y avait prise. D'abord elle se fit faire plusieurs robes d'une étoffe sombre ; ensuite elle se retira dans un couvent dont le parloir devint son salon de compagnie. Elle n'y paraissait cependant qu'un mouchoir à la main et les cheveux épars. Je ne pouvais qu'être sensible à ces marques d'intérêt. Quoique absous, les formalités de la justice et la lenteur naturelle aux Espagnols me firent rester encore quatre mois en prison. Dès que j'en fus sorti, je me rendis au couvent de la marquise et la ramenai à l'hôtel où son retour fut célébré par une fête. Quelle fête ! juste ciel. Tlascala n'était plus. Les plus indifférents la regrettaient par leur tristesse ; vous pouvez juger de ma douleur, j'y étais absorbé et ne voyais rien autour de moi. Je fus tiré de cet état par un sentiment nouveau et flatteur.

Un jeune homme d'un naturel heureux a le désir de se distinguer. À trente ans, il sent le besoin de l'estime ; plus tard on veut de la considération. J'en étais à l'estime et peut-être ne me l'eût-on pas accordée si l'on eût su combien l'amour avait de part à toutes mes actions, mais on les attribuait à de rares vertus soutenues par un grand caractère ; il s'y joignait un peu de cet enthousiasme dont on se prend volontiers pour ceux qui ont occupé le public. Celui de Mexico me fit connaître la haute opinion qu'il avait prise de moi, et ses flatteurs hommages me tirèrent de ma profonde affliction. Je sentais n'avoir pas encore mérité ce degré d'estime, mais j'espérais m'en rendre digne. Ainsi lorsque accablés par la douleur, nous ne voyons plus devant nous qu'un sombre avenir, la providence soigneuse de nos destinées rallume des lueurs inespérées qui nous remettent dans le chemin de la vie. Je me proposai donc de mériter l'estime, j'eus des emplois, je les exerçai avec une probité scrupuleuse autant qu'active. Mais j'étais né pour aimer. Tlascala occupant encore mon cœur y laissait néanmoins un grand vide ; je cherchai les occasions de le remplir.

Quand on a passé trente ans, on peut encore éprouver un grand attachement et même l'inspirer, mais malheur à l'homme de cet âge qui veut se mêler aux jeux des jeunes amours ! La gaieté n'est plus sur ses lèvres, la tendre joie dans ses yeux, l'aimable déraison dans son langage. Il cherche les moyens de plaire et n'a plus l'instinct facile qui les inspire. Il raisonne

l'amour. La troupe maligne et folâtre méprise ses leçons et fuit à tire-d'aile chercher les groupes de la jeunesse[572].

Enfin pour parler sans poésie, j'eus des maîtresses qui me payèrent de retour, mais leur tendresse avait pour l'ordinaire quelque motif de convenance qui ne les empêchait pas de me sacrifier à des amants plus jeunes. J'en étais quelquefois piqué, jamais affligé ; je changeais des chaînes légères contre d'autres qui n'étaient pas plus pesantes, et ces engagements me donnaient à tout prendre plus de plaisir que de peines.

Ma femme atteignit quarante ans. Les hommages l'environnaient encore, c'étaient déjà ceux du respect. On s'empressait de l'entretenir, ce n'était plus d'elle qu'on lui parlait. Le monde ne la quittait point encore, mais il n'avait plus pour elle le même charme.

Le vice-roi mourut. Ma femme avait formé sa société d'habitude, elle désira voir du monde chez elle. J'aimais encore la société des femmes. Il me parut agréable de la trouver en descendant seulement un escalier. La marquise était pour moi presque une nouvelle connaissance, elle me parut aimable, je me piquai de l'être, ma fille qui est ici avec moi est le fruit de cette réunion.

Les couches tardives de la marquise eurent sur sa santé une influence funeste ; diverses incommodités se succédèrent, enfin elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Je lui donnai des pleurs sincères. Elle avait été ma première amante et ma dernière amie. Le sang nous unissait. Je lui devais ma fortune et mon rang. Que de motifs de la regretter ! Lorsque je perdis Tlascala, j'étais encore environné de toutes les illusions de la vie ; la marquise me laissa seul, sans consolations et dans un abattement dont rien ne pouvait me tirer. Je m'en tirai pourtant. J'allai dans mes terres, je logeai chez un de mes vassaux ; sa fille trop jeune encore pour apprécier les âges se prit pour moi d'un sentiment qui ressemblait quelque peu à de l'amour et m'a fait cueillir quelques fleurs aux derniers jours de ma tardive automne[573].

Enfin l'âge a glacé mes sens, mais mon cœur n'a point cessé d'être sensible et j'ai pour ma fille une tendresse plus vive que n'ont été mes passions. La voir heureuse et mourir dans ses bras est le vœu que je forme tous les jours.

Voilà toute mon histoire, mais je crains qu'elle n'ait ennuyé notre géomètre qui vient de tirer ses tablettes.

— Vous me pardonnerez, répondit l'inconnu, votre histoire m'a vivement intéressé. En vous suivant dans le chemin de la vie et voyant une passion motrice vous élever à mesure que vous avanciez, vous soutenir au milieu de votre carrière et vous appuyer encore au déclin de votre existence, j'ai cru voir l'ordonnée d'une courbe fermée s'avancer sur l'axe des abscisses, croître selon une loi donnée, rester presque stationnaire vers le milieu de l'axe, ensuite décroître dans la proportion de son accroissement.

— En vérité, dit le marquis, j'ai bien cru qu'on pouvait tirer quelque morale de mon histoire, mais non pas la mettre en équation.

— Ce n'est pas de votre histoire qu'il s'agit ici, reprit l'inconnu, c'est de la vie humaine en général. L'énergie physique et morale croissant avec l'âge, s'arrêtant ensuite et déclinant, est par là même identique à d'autres forces et soumise à des lois analogues, c'est-à-dire à une certaine proportion entre le nombre des années et la quantité d'énergie mesurée par l'élévation morale. Je vais m'expliquer mieux.

« Soit l'espace de la vie, le grand axe d'une ellipse, et soit encore ce grand axe partagé en 90 parties égales, ce qui est à peu près le plus grand nombre d'années qu'on puisse vivre.

« Soit encore la moitié du petit axe prise de manière qu'elle ne surpasse pas de 2 dixièmes l'ordonnée de 40 et de 50 qui sont à égale distance de 45. Observez que les ordonnées représentant les degrés d'énergie ne sont pas des valeurs de même nature que les parties de l'axe qui sont des années, mais elles en seront néanmoins des fonctions.

« Nous aurons donc par la nature de l'ellipse une courbe qui s'élèvera d'abord rapidement, restera ensuite presque stationnaire et déclinera comme elle s'était élevée.

« Considérons donc le moment de la naissance comme l'origine des ordonnées où les Y et les X sont encore égales zéro.

« Vous naissez et au bout d'un an, votre ordonnée est 31 dixièmes de la mesure employée pour le grand axe. Les ordonnées suivantes ne vous offriront plus une durée de 31. Aussi la différence de rien à un être balbutiant les éléments de la raison est-elle plus grande qu'aucune autre.

« L'être humain à deux ans, trois, quatre, cinq, six, sept, les ordonnées de son énergie sont 47 dixièmes, puis 57 dixièmes, 65, 73, 79, 85 dont les différences sont 16, 11, 8, 8, 6, 6.

« L'ordonnée de quatorze est 115 dixièmes, et la somme des différences depuis sept n'est que 30.

« À quatorze ans, l'on commence à être jeune homme ; on l'est encore très fort à vingt et un, et la somme des différences pour ces sept années n'est que 19 ; de là à vingt-six ans elle est 14.

« Observez que ma courbe représente la vie de ces hommes dont les passions sont modérées et dont la plus grande force est à quarante ans passés, vers quarante-cinq. Pour vous dont l'amour a été la passion motrice, votre plus grande ordonnée devait venir au moins dix ans plus tôt, à peu prés vers trente ou trente-cinq et vous deviez vous élever plus vite.

« En effet votre plus grande ordonnée étant à trente-cinq ans, répond à un grand diamètre de septante. Dès lors l'ordonnée de quatre ans qui chez l'homme modéré était de 115 dixièmes sera chez vous de 127. L'ordonnée de vingt et un ans au lieu de 134 est chez vous de 144. Mais aussi à quarante-deux ans, l'homme modéré peut accroître son énergie et vous déclinez déjà.

« Veuillez bien m'accorder quelque attention. À quatorze ans, vous aimez une jeune fille ; à vingt ans passés, vous devenez le meilleur des maris. Passé vingt-huit, vous faites à votre femme une infidélité bien marquée, mais la femme que vous aimez a une âme élevée qui exalte la vôtre, et à trente-cinq ans, vous jouez dans la société un rôle glorieux.

« Mais bientôt vous retombez dans le goût de bonnes fortunes que vous aviez déjà à vingt-huit dont l'ordonnée est égale à celle de 42.

« Puis vous redevenez bon mari comme vous l'étiez à vingt et un ans dont l'ordonnée répond à celle de 49.

« Enfin vous allez chez un de vos vassaux et vous y aimez une très jeune fille comme vous en aimiez une à quatorze ans dont l'ordonnée répond à celle de cinquante-six.

« Je vous prie cependant, Monsieur le Marquis, de ne point croire qu'en faisant le grand diamètre de votre ellipse de soixante-dix, je borne votre vie à ce nombre d'années ; vous pouvez aller à quatre-vingt-dix et au-delà, mais

je pense que dans ce cas les dernières ordonnées seront à peu près celles de la courbe appelée chaînette[574]. »

Rébecca, la seule d'entre nous qui fût en état de bien entendre le géomètre, prenait aussi le plus de plaisir à son entretien.

— Monsieur, lui dit-elle, vos idées sur l'énergie des passions montrent une grande connaissance du cœur humain et vous avez dû beaucoup l'étudier.

— Madame, répondit le géomètre, le fond de mes idées appartient proprement à mon père ; cependant je les ai beaucoup développées.

— Vous nous parlez, dit Rébecca, de votre père ou de vous-même et vous n'avez pas encore jugé à propos de nous dire votre nom ou le sien. Si vous pensiez que nous ne désirons pas vous connaître, vous vous tromperiez beaucoup.

— Madame, dit le géomètre, mon nom est… mon nom est…

En même temps, il parut chercher dans ses poches pour y prendre ses tablettes.

— Monsieur, dit Rébecca, il m'a bien paru vous voir quelque penchant à la distraction. Je ne crois pourtant pas que vous soyez assez distrait pour oublier votre nom.

— Vous avez raison, Madame, répondit le géomètre, je ne suis pas réellement distrait, mais mon père a eu dans sa vie une distraction funeste : il a signé le nom de son frère à la place du sien et par là il a perdu sa maîtresse, sa fortune et son rang. C'est ce qui fait que j'ai écrit mon nom sur mes tablettes et quand je dois le signer, je le copie.

— On ne vous demande pas, dit Rébecca, de signer votre nom, mais seulement de le dire. Si vous vouliez y ajouter l'histoire de votre père et la vôtre, vous obligeriez sans doute toute la société.

Le géomètre ne se fit point prier et commença en ces termes :

Histoire du géomètre[575].

Mon nom est don Pedre Velasquez. Je descends de l'illustre maison des marquis de Velasquez qui depuis l'invention de la poudre ont tous servi dans l'artillerie et ont donné à l'Espagne les meilleurs officiers qu'elle ait eus dans cette arme. Don Ramire Velasquez, grand maître d'artillerie sous Philippe IV, fut fait grand d'Espagne par son successeur[576]. Il eut deux fils qui tous

deux se sont mariés. La branche aînée resta en possession des terres et de la grandesse ; mais bien loin de se livrer à la mollesse des charges de cour, les chefs de notre maison sont toujours restés appliqués aux glorieux travaux à qui ils devaient leurs honneurs ; d'ailleurs, ils se faisaient un devoir de soutenir et protéger leurs cousins de la branche cadette. Ceci dura jusqu'à don Sanche, cinquième duc de Velasquez, arrière-petit-fils du fils aîné de don Ramire. Ce digne seigneur fut, comme plusieurs de ses ancêtres, revêtu de la charge et dignité de grand maître d'artillerie. De plus il était gouverneur de Galice et résidait dans cette province. Il avait épousé une fille du duc d'Albe et ce mariage lui donna autant de bonheur que l'alliance avec la maison d'Albe était honorable à notre famille. La fécondité de la duchesse ne répondit pas aussi bien aux vœux de son époux. Elle ne lui donna qu'une fille qui fut appelée Blanche[577]. Le duc la destina à devenir l'épouse d'un Velasquez de la branche cadette à qui elle transporterait par là la grandesse et les biens de notre famille. La duchesse mourut peu après avoir donné le jour à Blanche. Le duc par respect pour sa mémoire ne voulut point se remarier et ses arrangements de famille étaient sans doute la suite de cette résolution.

Mon père, qui s'appelait Henrique, et son frère don Carlos venaient de perdre leur père qui descendait de don Ramire au même degré que le duc. Ce seigneur les fit venir tous les deux. Mon père avait alors douze ans et son frère onze. Leurs caractères étaient très différents. Mon père était sérieux, appliqué à l'étude et excessivement sensible. Son frère était léger, étourdi et incapable d'application.

Le duc, ayant reconnu ces dispositions opposées, décida que mon père serait son gendre, et pour que le cœur de Blanche ne fit pas un choix différent du sien, il envoya don Carlos à Paris pour le faire élever sous les yeux du comte de La Hereria son parent, alors ambassadeur en France[578].

Mon père, par ses excellentes qualités et son application extraordinaire, méritait tous les jours davantage les bontés du duc, et tous les jours aussi Blanche paraissait s'attacher davantage au choix de son père. Elle partageait même les goûts de son jeune amant et le suivait de loin dans la carrière des sciences.

Imaginez un jeune homme dont le génie précoce saisissait tout l'ensemble des connaissances humaines[579], dans un âge où d'autres à peine

en conçoivent les éléments ; imaginez ensuite ce jeune homme amoureux, et celle qu'il aime, douée d'un esprit supérieur, avide de le comprendre, heureuse de ses succès qu'elle croyait partager ; vous aurez quelque idée du bonheur de mon père à cette courte époque de sa vie. Et comment Blanche ne l'aurait-elle pas aimé ? Il était l'orgueil du vieux duc, l'amour de toute la province. Il n'avait pas dix-huit ans que sa réputation commençait déjà à s'étendre hors des frontières de l'Espagne.

Blanche aimait son futur et d'amour et d'amour-propre, mais Henrique, qui était tout cœur et tout âme, l'aimait uniquement par tendresse. Il aimait le duc presque autant que sa fille, et souvent il pensait à son frère Carlos.

— Ma chère Blanche, disait-il à sa maîtresse, ne trouvez-vous pas que Carlos manque à notre bonheur ? Nous avons ici bien des demoiselles aimables qui pourraient le fixer. Il est bien léger, il nous écrit bien rarement, mais une femme douce et tendre achèverait de former son cœur. Chère Blanche, je vous adore, je chéris votre père, mais puisque la nature m'a donné un frère, pourquoi faut-il que nous en soyons toujours séparés ?

Un jour le duc fit appeler mon père et lui dit :

— Don Henrique, je viens de recevoir du roi notre maître une lettre que je veux vous communiquer. En voici le contenu :

Mon cousin,

Nous en notre Conseil avons résolu de fortifier sur de nouveaux plans les places qui servent à la défense de nos royaumes.

Nous voyons l'Europe partagée entre les systèmes de don Vauban et de don Coehoorn[580]. Employez dans toute l'Europe les plus habiles gens à écrire sur cette matière et envoyez-nous leurs mémoires. Si nous en trouvons un qui nous satisfasse, son auteur sera chargé lui-même d'exécuter les plans qu'il aura donnés, et notre magnificence royale le récompensera en conséquence. Sur ce, nous prions Dieu qu'il vous maintienne en sa sainte garde.

Moi le Roi.

— Eh bien ! dit le duc, mon cher Henrique, aurez-vous le courage d'entrer en lice ? Je vous en avertis : je vous donnerai pour rivaux les plus habiles ingénieurs non seulement de l'Espagne, mais de l'Europe entière.

Mon père réfléchit un instant et puis il répondit avec assurance :

— Oui, Monseigneur, j'entre dans la carrière et je ne vous ferai pas de honte.

— Eh bien ! dit le duc, faites de votre mieux, et lorsque votre travail sera fini, rien ne retardera plus votre bonheur et celui de ma fille.

Vous imaginez avec quelle ardeur mon père se mit à l'ouvrage. Il y passait les nuits et lorsque son esprit épuisé le forçait à prendre quelque repos, il passait ce temps de récréation dans la société de Blanche, parlant de leur bonheur à venir et souvent du plaisir qu'ils auraient à revoir don Carlos. Une année se passa ainsi.

Cependant divers mémoires arrivaient de tous les coins de l'Espagne et de tous les pays de l'Europe. Ils étaient cachetés et déposés dans la chancellerie du duc.

Mon père vit qu'il était temps de mettre la dernière main à son travail, et il le porta à un point de perfection dont je ne puis vous donner qu'une faible idée.

Il commençait par établir les grands principes de l'attaque et de la défense. Il montrait en quoi Coehoorn s'était conformé à ces principes, et les fautes qu'il avait commises en suivant les vieilles routines ; il mettait Vauban fort au-dessus de Coehoorn, mais il prédisait qu'il changerait une seconde fois de système, et l'événement a justifié sa prédiction[581]. Tous ces arguments étaient soutenus par une savante théorie et de plus par des détails de construction et de localité, mais surtout par des calculs effrayants, même pour les gens de l'art.

Lorsque mon père eut écrit la dernière ligne de son ouvrage, il lui sembla y découvrir mille défauts que d'abord il n'avait pas aperçus, et il alla tout tremblant le présenter au duc qui le lui rendit le lendemain en lui disant :

— Mon cher neveu, le prix est à vous. Je me charge de faire parvenir le mémoire. Ne songez qu'à votre noce, elle se fera bientôt.

Comme le géomètre Velasquez en était à cet endroit de sa narration, on vint le demander pour les intérêts de la horde [sic]. Le narrateur remit au lendemain la suite de son histoire et je passai la journée comme j'avais fait les précédentes.

QUARANTE-SIXIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le narrateur de la veille reprit en ces termes la suite de son histoire :

Suite de l'histoire du géomètre.

Je vous ai dit que mon père avait présenté son ouvrage au duc qui en avait été pleinement satisfait et lui avait promis que sa noce se ferait en peu de temps. Mon père transporté de joie se jeta aux pieds du duc et lui dit :

— Ayez la bonté de faire venir mon frère ; mon bonheur ne sera pas complet si je n'ai celui de l'embrasser après une si longue absence.

Le duc fronça le sourcil et lui dit :

— Je prévois que Carlos nous rebattra les oreilles de la grandeur de Louis et de la splendeur de sa cour, mais puisque tu le veux, faisons-le venir.

Mon père baisa la main du duc et puis il alla chez sa future. Il ne fut plus question de géométrie : l'amour remplissait tous ses moments et toutes les facultés de son âme.

Cependant le roi, à qui le projet de fortification tenait fort à cœur, ordonna que tous les mémoires fussent lus et examinés. Celui de mon père l'emporta tout d'une voix. Il reçut du ministre une lettre qui lui annonçait la satisfaction du roi et comme quoi Sa Majesté désirait qu'il demandât lui-même une récompense. Dans une lettre adressée au duc, le même ministre faisait entendre que si le jeune homme demandait la charge de colonel général d'artillerie, il l'obtiendrait peut-être.

Mon père alla porter sa lettre au duc qui lui communiqua celle qu'il avait reçue. Mon père déclara qu'il ne prendrait jamais sur lui de demander un grade qu'il ne croyait pas encore mériter, et il conjura le duc de se charger lui-même de la réponse au ministre. Le duc s'y refusa.

— C'est à vous, dit-il, que le ministre écrit, et c'est à vous de répondre. Sûrement le ministre a ses raisons. Dans la lettre qu'il m'écrit, il vous appelle le jeune homme ; il est à croire que votre jeunesse intéresse le roi et qu'on veut mettre sous les yeux de Sa Majesté une lettre du jeune homme.

Enfin nous saurons bien tourner nos phrases de manière à ne pas y faire paraître trop de présomption.

Après avoir ainsi parlé, le duc se mit à son bureau et écrivit la lettre suivante :

> Monseigneur,
>
> La satisfaction du roi qui m'est annoncée par Votre Excellence est une récompense qui doit suffire à tout noble castillan.
>
> Cependant, encouragé par vos bontés, j'ose demander l'agrément de Sa Majesté pour mon mariage avec Blanche de Velasquez, héritière des biens et titres de notre maison. Cet établissement ne ralentira point mon zèle pour le service de Sa Majesté, heureux si je puis un jour mériter par mes travaux la charge de colonel général d'artillerie que plusieurs de mes ancêtres ont exercée avec honneur.
>
> De Votre Excellence.

Mon père remercia le duc de la peine qu'il avait prise, porta la lettre chez lui et la copia mot pour mot, mais au moment d'y mettre la signature, il entendit qu'on criait dans la cour :

— Don Carlos est arrivé ! Don Carlos est arrivé !

— Qui ? mon frère ? où est-il que je l'embrasse !

— Signez donc, dit le courrier qui devait porter la lettre au ministre.

Mon père, plein de sa joie et pressé par le courrier, signa « Carlos Velasquez » au lieu de « Henrique », cacheta la lettre et courut embrasser son frère.

Les deux frères s'embrassèrent en effet, mais don Carlos, se reculant aussitôt, se prit à rire de toutes ses forces.

— Mon cher Henrique, dit-il, tu ressembles comme deux gouttes d'eau au Scaramouche de la comédie italienne[582]. Ta gonille[583] te prend le menton comme un plat à barbe, mais c'est égal. Allons voir le bonhomme.

Ils montèrent chez le vieux duc et don Carlos pensa l'étouffer en l'embrassant, ce qui était alors du bel air à la cour de France. Ensuite il lui dit :

— Mon cher oncle, ce bonhomme d'ambassadeur m'a donné une lettre pour vous, mais j'ai eu soin de l'oublier chez mon baigneur. Au reste, c'est égal : Grammont, Roquelaure et tous les vieux vous embrassent[584].

— Mon cher Carlos, dit le duc, je ne connais aucun de ces messieurs.

— Tant pis pour vous, reprit Carlos, ils sont fort bons à connaître. Mais où donc est ma future belle-sœur ? Elle doit être fort aimable.

Blanche entra dans cet instant. Carlos s'avança vers elle d'un air dégagé et lui dit :

— Ma divine sœur, chez nous à Paris, la coutume est d'embrasser les femmes.

Et il l'embrassa en effet, au grand étonnement de Henrique qui n'avait jamais vu Blanche qu'au milieu de ses duègnes et n'avait jamais osé lui baiser la main.

Don Carlos dit et fit encore mille choses inconvenables qui affligèrent sincèrement Henrique et firent froncer les sourcils du duc. Enfin ce seigneur lui dit :

— Allez quitter votre habit de voyage. Il y aura bal ce soir. Rappelez-vous que ce qui passe pour gentillesse de l'autre côté des Pyrénées passe ici pour impertinence.

Don Carlos sans se déconcerter lui répondit :

— Mon cher oncle, je vais mettre le nouvel uniforme que Louis XIV vient de donner à ses courtisans, et vous verrez que ce prince est grand dans tout ce qu'il fait. J'engage ma belle cousine pour une sarabande ; c'est une danse espagnole, mais vous verrez ce que nos Français en ont fait[585].

Après avoir ainsi parlé, don Carlos se retira en fredonnant un air de Lully[586]. Henrique, très affligé de ses travers, voulut l'excuser auprès du duc et de Blanche ; il prenait une peine inutile, car le duc était déjà trop prévenu contre lui, et Blanche ne l'était pas du tout.

Enfin le bal commença. Blanche y parut habillée non pas à l'espagnole, mais à la française, ce qui surprit tout le monde. Elle dit que cet habit lui avait été envoyé par son grand-oncle, l'ambassadeur. Cependant on ne laissa pas que de s'étonner.

Don Carlos se fit longtemps attendre ; enfin il parut habillé comme on l'était à la cour de Louis XIV : il avait un justaucorps de velours bleu brodé en argent, écharpe blanche brodée de même, aiguillettes pareilles, rabat en

point d'Alençon et une perruque blonde d'un énorme volume. Cet ajustement qui était magnifique en lui-même le paraissait d'autant plus que nos derniers rois de la maison d'Autriche avaient introduit en Espagne un costume très mesquin. On avait même abandonné la fraise qui l'aurait un peu relevé, pour la gonille telle que vous la voyez porter aujourd'hui aux alguazils et autres hommes de loi, ce qui ressemblait véritablement à l'habit de Scaramouche comme l'avait très bien observé don Carlos.

Notre étourdi, déjà très différent par ses habits des cavaliers espagnols, s'en distinguait encore plus par la manière dont il entra dans la salle. D'abord il ne salua ni ne fit de politesse à qui que ce fût, mais du plus loin qu'on put l'entendre, il cria aux musiciens :

— Taisez-vous, marauds ! Si vous jouez autre chose que ma sarabande, je vous donnerai de vos violons sur les oreilles.

Ensuite il distribua les partitions qu'il avait apportées, alla chercher Blanche et la conduisit au milieu de la salle pour danser avec elle.

Mon père convient que Carlos dansa supérieurement, et Blanche, qui avait infiniment de grâces naturelles, se surpassa en cette occasion. Lorsque la sarabande fut finie, toutes les femmes se levèrent à la fois et firent compliment à Blanche, mais tout en la comblant d'éloges, elles tournaient les yeux sur Carlos de manière à lui faire comprendre qu'il était, lui, le véritable objet de leur admiration. Blanche ne s'y trompa point et le suffrage secret des femmes releva à ses yeux le mérite du jeune homme.

Pendant tout le reste de la soirée, don Carlos ne quitta plus Blanche et lorsque son frère voulait l'approcher, il lui disait :

— Henrique, mon ami, va-t'en un peu calculer quelque courbe ; tu auras tout le temps d'ennuyer Blanche quand elle sera ta femme.

Blanche, par des rires immodérés, encourageait ces propos insultants et le pauvre Henrique se retirait confus. Lorsque le souper fut servi, don Carlos donna la main à Blanche et fut se placer avec elle au haut de la table. Le duc fronça le sourcil, mais Henrique le pria de ne point faire de peine à son frère. Don Carlos, pendant le souper, entretint la société des fêtes que donnait Louis, surtout du nouveau ballet, *Les Galanteries dans l'Olympe*, où ce prince avait représenté lui-même le personnage du soleil[587]. Il dit qu'il savait parfaitement ce pas, que Blanche ferait le rôle de Diane. Il distribua

également les autres rôles et avant qu'on se levât de table, le ballet était arrangé. Henrique quitta le bal et Blanche ne s'aperçut pas de son absence.

Le lendemain matin, Henrique alla rendre ses devoirs à Blanche à l'heure accoutumée ; il la trouva répétant un pas avec Carlos. Trois semaines se passèrent ainsi. Le duc était devenu sombre et chagrin. Henrique dévorait ses douleurs. Carlos disait mille impertinences que les femmes de la ville recueillaient comme autant d'oracles. Blanche avait la tête remplie des modes de Paris, du ballet de l'Olympe. Elle ne savait pas un mot de ce qui se passait autour d'elle.

Un jour, comme on était à table, Carlos reçut une dépêche de la cour : c'était une lettre du ministre[588]. Il la lut tout haut, elle était ainsi conçue :

> Seigneur don Carlos de Velasquez,
>
> Le roi agrée votre mariage avec Blanche de Velasquez, confirme la grandesse et vous donne la charge de colonel général d'artillerie.
>
> Votre affectionné.

— Qu'est ceci ? dit le duc furieux. Qu'est-ce que le nom de Carlos fait ici ? C'est Henrique que Blanche doit épouser.

Mon père pria le duc de l'écouter avec patience, puis il lui dit :

— Monseigneur, j'ignore comment le nom de mon frère se trouve ici à la place du mien, mais je suis sûr qu'il n'y a pas de sa faute, ou plutôt il n'y a de la faute de personne. Ce changement de nom entrait dans les vues de la providence. En effet, Monseigneur, vous devez vous être aperçu que Blanche n'a aucune inclination pour moi et qu'elle en a au contraire beaucoup pour don Carlos ; ainsi sa main, ses biens, ses titres lui appartiennent et je n'y ai aucun droit.

Le duc s'adressa à sa fille et lui dit :

— Blanche, que dois-je croire de tout ceci ?

Blanche s'évanouit, pleura et finit par avouer qu'elle aimait don Carlos.

Le duc au désespoir dit à mon père :

— S'il t'a enlevé ta maîtresse, il ne peut t'enlever la charge de colonel général ; c'est toi qui l'as méritée et j'y joindrai une partie de mon bien.

— Monseigneur, répondit Henrique, tout votre bien appartient à votre fille ; pour ce qui est de la charge de colonel général, le roi l'a donnée à mon frère, et certes il a bien fait, car l'état où se trouve mon âme ne me permet de servir ni dans ce grade ni dans aucun autre. Permettez-moi de me retirer. J'irai dans quelque saint asile répandre ma douleur aux pieds des autels et l'offrir en sacrifice à Celui qui a souffert pour nous.

Mon père quitta la maison du duc et entra dans un couvent de camaldules où il prit l'habit de novice. Don Carlos épousa Blanche ; la noce se fit sans bruit. Le duc se dispensa d'y paraître. Blanche, tout en désespérant son père, s'affligeait des maux qu'elle avait causés ; et Carlos, malgré son effronterie habituelle, se trouva un peu déconcerté de la tristesse générale.

Le duc tomba sérieusement malade. Il envoya son homme de confiance Alvar dans le couvent des camaldules pour avoir la permission de faire venir en ville le novice Henrique. Alvar se rendit au couvent et s'acquitta de sa commission. Les camaldules ne lui répondirent point parce qu'il ne leur est point permis de parler, mais ils le conduisirent dans la cellule du novice ; mon père était couché sur la paille, nu et enchaîné par le milieu du corps. Il reconnut Alvar et lui dit :

— Ami Alvar, comment trouves-tu la sarabande que j'ai dansée hier ? Louis XIV en a été content ; ces marauds de musiciens ont mal joué. Et Blanche, qu'en dit-elle ? Blanche ! Blanche !… Malheureux, réponds-moi…

Alors mon père agita ses chaînes, se tordit les bras et tomba dans un affreux accès de rage. Alvar se retira en fondant en larmes et fit au duc le triste récit de ce qu'il avait vu.

Le lendemain la goutte du duc lui remonta dans l'estomac et l'on désespéra de ses jours. Près de mourir, il se tourna du côté de sa fille et lui dit :

— Henrique me suivra de près. Nous te pardonnons.

Ce furent ses dernières paroles : elles s'insinuèrent dans l'âme de Blanche comme un poison qui pénétrerait dans les veines. Elle tomba dans une affreuse mélancolie.

Le nouveau duc fit ce qu'il put pour distraire sa jeune épouse ; ne pouvant y parvenir, il l'abandonna à sa tristesse et fit venir de Paris une fameuse courtisane appelée la Jardin. Blanche se retira dans un couvent.

La charge de colonel général d'artillerie ne pouvait convenir au duc. Il essaya cependant de l'exercer, mais ne pouvant en venir à son honneur, il donna sa démission et demanda une charge de cour. Le roi le fit grand chambellan, et il s'établit à Madrid avec la Jardin.

Mon père passa trois ans chez les camaldules. Ces bons pères, par des soins assidus et une patience angélique, parvinrent à lui rendre la raison. Alors il alla à Madrid et se fit annoncer chez le ministre. Ce seigneur le fit entrer et lui dit :

— Seigneur don Henrique, votre affaire est venue à la connaissance du roi qui m'en a voulu de la méprise, ainsi qu'à mes bureaux. Mais je lui ai montré votre lettre signée « Don Carlos Velasquez » ; je l'ai serrée précieusement, et tenez la voilà. Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi vous n'y avez pas mis votre nom ?

Mon père prit la lettre, reconnut son écriture et dit au ministre :

— Je me rappelle qu'à l'instant où je signais cette lettre, on vint m'annoncer l'arrivée de mon frère. La joie que j'en ai ressentie m'aura fait mettre le nom de mon frère à la place du mien, mais ce n'était pas cette méprise qui a causé mon malheur. Lors même que le brevet eût été expédié en mon nom, je n'aurais pas été en état d'exercer cette charge. Aujourd'hui ma tête est remise et je me crois en état de remplir les vues que Sa Majesté avait à cette époque.

— Mon cher Henrique, dit le ministre, tout le projet de fortifications est tombé dans l'eau ; et à la cour, nous n'avons pas coutume de rappeler les choses oubliées. Tout ce que je puis vous offrir est la place de commandant de Ceuta ; c'est là tout ce que j'ai de vacant. Encore faudra-t-il que vous partiez sans voir le roi. J'avoue que cette place est au-dessous de vos talents ; et à votre âge, il est cruel de se confiner sur un rocher de l'Afrique[589].

— C'est là précisément, répondit mon père, ce qui me fait accepter ce poste. Je croirai, quittant l'Europe, échapper à la cruelle influence de ma destinée, et qu'en allant dans une autre partie du monde, j'y pourrai trouver le bonheur et la paix sous l'influence d'astres plus favorables.

Mon père se hâta de prendre ses provisions de commandant. Ensuite il alla s'embarquer à Algésiras[590], et arriva heureusement à Ceuta. En y débarquant, il éprouva un sentiment délicieux. Il lui sembla toucher au port après de longs orages.

Le premier soin du nouveau commandant fut de bien connaître tous ses devoirs, non seulement pour les remplir, mais pour faire mieux s'il était possible. Quelque goût qu'il eût pour les fortifications, il s'occupa peu de cet objet, parce que la place, environnée d'ennemis barbares, était toujours assez forte pour leur résister ; mais il employa toutes les ressources de son génie à améliorer le sort de la garnison et des habitants, et leur procurer toutes les jouissances dont leur position était susceptible, renonçant pour y réussir à bien des avantages et profits dont les commandants avaient joui jusqu'alors. Cette conduite le rendit l'idole de la petite colonie. Mon père prit encore des soins infinis des prisonniers d'État qui étaient sous sa garde, et quelquefois il s'écarta en leur faveur de la stricte règle qui lui était prescrite, soit en leur facilitant quelques moyens de correspondance avec leur famille, soit en leur procurant d'autres douceurs.

Lorsque tout fut à Ceuta aussi bien que possible, mon père recommença à se livrer à l'étude des sciences exactes. Les deux frères Bernoulli faisaient alors retentir le monde savant du bruit de leurs querelles[591]. Mon père en plaisantant les appelait Étéocle et Polynice[592], mais au fond il prenait à cette guerre le plus vif intérêt ; souvent il se mêlait au combat par des écrits anonymes qui fournissaient à l'un ou l'autre parti des secours inattendus. Lorsque le grand problème des isopérimètres fut soumis à l'arbitrage des quatre plus grands géomètres, mon père leur fit parvenir des méthodes d'analyse qu'on peut regarder comme des chefs-d'œuvre d'invention, mais on n'imagina point que leur auteur pût se résoudre à garder l'incognito, et l'on ne manqua point de les attribuer tantôt à l'un, tantôt à l'autre des deux frères. On se trompait : mon père aimait les sciences et non pas la réputation qu'elles donnent. Ses malheurs l'avaient rendu farouche et timide. Jacques Bernoulli mourut au moment de remporter une victoire complète. Son frère resta maître du champ de bataille. Mon père vit bien qu'il s'était trompé en ne considérant qu'un élément de la courbe, mais il ne voulut point prolonger une guerre qui faisait la désolation du monde savant. Cependant Bernoulli ne pouvait vivre en paix. Il déclara la guerre au marquis de L'Hospital[593] et quelques années plus tard, à Newton lui-même. Le sujet de ces dernières hostilités était l'analyse infinitésimale que Leibniz avait inventée en même temps que Newton, et dont les Anglais avaient fait une affaire nationale.

Ainsi mon père passa les plus belles années de sa vie à considérer de loin ces grandes batailles où les plus grands génies du monde combattaient avec les armes les plus acérées que l'esprit humain se soit jamais forgées.

Cependant la passion que mon père avait pour les sciences exactes ne l'empêchait pas d'en cultiver d'autres. Les rochers de Ceuta sont l'asile de nombre d'animaux marins qui tiennent de très près à la nature des plantes et forment la transition entre ces deux règnes. Mon père en avait toujours quelques-uns enfermés dans des bocaux et se plaisait à observer les merveilles de leur organisation. Les recherches dans la physique n'étaient pas moins intéressantes. Jean Rey, chimiste français dont les ouvrages ont paru en 1630, avait eu des idées lumineuses sur les chaux métalliques, Robert Boyle et son élève Mayow avaient poussé plus loin les expériences[594]. Mon père les avait répétées et perfectionnées. Mon père avait encore une bibliothèque complète de tous ces ouvrages de l'Antiquité qu'on peut regarder comme sources historiques. Il avait fait cette collection à dessein d'appuyer par les faits, les principes de probabilité développés par Nicolas Bernoulli dans son livre intitulé *Ars conjectandi*[595]. Je vous en ai dit quelque chose l'autre jour[596]. Ainsi mon père vivant par la pensée, passant alternativement de l'observation à la méditation, était presque toujours enfermé chez lui. La tension continuelle de son esprit lui faisait oublier cette cruelle époque de sa vie où sa raison même avait succombé sous le faix du malheur ; mais souvent le cœur reprenait tous ses droits, ce qui arrivait surtout vers le soir lorsque sa tête s'était épuisée par le travail de la journée. Alors comme il n'était point accoutumé à chercher des distractions hors de chez lui, il montait sur sa terrasse, il regardait la mer et l'horizon borné au loin par les côtes de l'Espagne. Cette vue lui rappelait les jours de gloire où, chéri de sa famille, aimé de sa maîtresse, admiré des hommes de mérite, il croyait avoir réuni tout le bonheur accordé aux humains ; époque brillante où son âme enflammée du feu de la jeunesse, éclairée des lumières de l'âge mûr, s'ouvrait à la fois à tous les sentiments qui font les délices de la vie, ainsi qu'à toutes les conceptions qui font l'honneur de l'esprit humain. Ensuite il se représentait son frère lui enlevant sa maîtresse, ses biens, ses honneurs, et lui étendu sur la paille et privé de raison. Quelquefois il prenait sa guitare et jouait la fatale sarabande qui avait décidé Blanche en faveur de don Carlos. Cette musique lui arrachait

des larmes et lorsqu'il avait pleuré, il se sentait soulagé. Quinze ans se passèrent ainsi[597].

Un soir le lieutenant de roi[598] ayant affaire à mon père vint chez lui et le trouva dans un de ses accès de mélancolie. Après y avoir un peu réfléchi, il lui dit :

— Notre cher commandant, je vous prie de m'accorder un peu d'attention. Vous êtes malheureux, vous souffrez, ce n'est point un secret, nous le savons tous et ma fille le sait aussi. Elle avait cinq ans lorsque vous vîntes à Ceuta et depuis lors, il ne s'est point passé de jour où elle n'ait entendu parler de vous avec admiration, car vous êtes le génie tutélaire de notre petite colonie. Souvent Inès[599] m'a dit : « Si notre cher commandant sent si fort ses peines, c'est que personne ne les partage. » Venez nous voir, cela vaudra mieux que de compter les vagues de la mer.

Mon père se laissa conduire chez Inès de Cadanza, l'épousa et je suis né dans la première année de leur mariage.

Lorsque mon faible individu eut vu le jour, mon père me prit dans ses bras et, levant les yeux au ciel, il dit cette prière :

— Ô Puissance incommensurable qui as l'immensité pour exposant, dernier terme de toutes les progressions ascendantes, ô mon Dieu ! voilà encore un être sensible que tu as jeté dans l'espace. S'il doit être aussi misérable que l'a été son père, puisse ta bonté le marquer du signe de la soustraction !

Après cette prière, mon père me serra contre son cœur et dit :

— Non, mon pauvre enfant, tu ne seras point malheureux comme je l'ai été. Je jure le saint nom de Dieu que jamais je ne t'enseignerai les mathématiques, mais tu sauras la sarabande, le ballet de Louis XIV et toutes les impertinences qui parviendront à ma connaissance.

Ensuite mon père me baigna de ses larmes et me rendit à la sage-femme.

Or je vous prie de faire attention à la bizarrerie de ma destinée. Mon père fait vœu de ne jamais m'enseigner les mathématiques et de me donner une connaissance approfondie de la sarabande. Eh bien ! c'est l'inverse qui a lieu, car je me trouve avoir une grande connaissance des sciences exactes et je n'ai jamais pu apprendre, je ne dis pas la sarabande qui n'est plus de mode, mais aucune autre danse ; à la vérité, voyant danser des contredanses

anglaises, j'en ai trouvé deux dont les figures pouvaient être représentées par des formules, mais je n'ai pu parvenir à les danser moi-même.

Comme Velasquez en était à cet endroit de sa narration, le chef bohémien le pria d'en remettre la suite au lendemain et la journée se passa à peu près comme les précédentes[600].

QUARANTE-SEPTIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée, on demanda à Velasquez la suite de son histoire et il la reprit en ces termes :

Suite de l'histoire de Velasquez.

J'ai eu l'honneur de vous raconter comme quoi j'étais né et comme quoi mon père m'avait pris dans ses bras et avait fait sur moi une prière géométrique et avait ensuite juré qu'il ne m'apprendrait pas la géométrie.

Environ six semaines après ma naissance, mon père vit entrer dans le port un petit chébec qui, ayant jeté l'ancre, envoya sa chaloupe à terre. De cette chaloupe, sortit un vieillard courbé par l'âge et vêtu comme l'étaient les officiers du duc Velasquez, c'est-à-dire en justaucorps vert, passements d'or et d'écarlate, les manches pendantes, la ceinture galliègue[601] et l'épée pendue au baudrier. Mon père prit son télescope et crut reconnaître le vieux Alvar. C'était lui en effet. Il avait de la peine à marcher ; mon père courut au port. Il embrassa son vieux serviteur et tous les deux manquèrent mourir de l'impression qu'ils éprouvèrent en cet instant. Ensuite Alvar dit à mon père qu'il venait de la part de la duchesse Blanche, retirée au couvent des Ursulines, et il lui remit une lettre conçue en ces termes :

> Seigneur don Henrique,
>
> Une infortunée, qui a causé la mort de son père et fait le malheur de votre vie, ose se rappeler à votre mémoire.
>
> En proie aux remords, je m'étais vouée à des pénitences dont l'austérité eût rapproché le terme. Alvar m'a représenté que ma mort, rendant au duc sa liberté, pouvait aussi lui donner des héritiers et qu'en prolongeant mes jours, je pouvais au contraire vous conserver son héritage. Cette considération m'a déterminée à vivre. Je renonçai aux jeûnes austères, je quittai le cilice et je bornai ma pénitence à la retraite et à la prière.
>
> Le duc, qui ne cesse de se livrer aux dissipations les plus mondaines, a fait presque tous les ans quelque maladie sérieuse, et plusieurs fois j'ai cru qu'il vous mettrait en possession des titres et biens de notre maison, mais le ciel veut apparemment vous laisser dans une obscurité si peu faite pour vos talents. J'apprends que vous avez un fils ; peut-être pourrai-je lui conserver les avantages dont mes fautes vous ont privé. J'ai cependant veillé ici sur ses intérêts et

sur les vôtres. Les fiefs allodiaux de notre maison ont toujours appartenu à la branche cadette, mais comme vous ne les réclamiez point, on les a joints à ceux qui avaient été destinés à mon entretien. Le revenu de quinze années vous sera remis par Alvar et vous prendrez avec lui pour l'avenir les arrangements que vous croirez convenables. Des motifs qui tiennent au caractère du duc Velasquez m'ont empêchée de vous faire cette restitution plus tôt. Adieu, Seigneur don Henrique. Il n'y a point de jour où je n'élève ma voix pénitente et n'appelle les bénédictions du ciel sur vous et sur votre heureuse épouse. Priez aussi pour moi et ne répondez pas à cette lettre.

Je vous ai déjà dit le pouvoir que les souvenirs exerçaient sur l'âme de don Henrique, et vous pouvez croire que cette lettre dut les renouveler. Il fut plus d'une année sans pouvoir revenir à ses occupations favorites, mais les soins de son épouse, l'affection qu'il me portait et, plus que tout cela, la résolution générale des équations dont les géomètres commençaient à s'occuper[602], enfin toutes ces causes réunies eurent l'effet de rendre à son âme du ressort et de la tranquillité. L'accroissement de son revenu lui permit aussi d'augmenter sa bibliothèque et son cabinet de physique. Il parvint même à monter un observatoire très bien fourni d'instruments. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il se livra à son penchant pour la bienfaisance. Je puis vous assurer que je n'ai pas laissé à Ceuta un seul individu qui fût véritablement à plaindre, parce que mon père employait toutes les ressources de son génie à procurer à chacun une subsistance honnête. Le détail que je pourrais vous en faire vous intéresserait sûrement, mais je n'oublie pas que je me suis engagé à vous raconter mon histoire et je ne dois pas sortir de l'énoncé de ma proposition. Autant que je m'en rappelle, la curiosité a été ma première passion. On ne voit dans les rues de Ceuta ni chevaux ni voitures, et, les enfants n'y courent point de danger. On me laissait donc courir autant que je le voulais. Je satisfaisais ma curiosité en allant au port et remontant à la ville cent fois par jour ; j'entrais même dans toutes les maisons, dans les arsenaux, les magasins, les ateliers, regardant les ouvriers, suivant les portefaix, questionnant les passants. Partout on

s'amusait de ma curiosité, partout on s'empressait à la satisfaire, mais il n'en était pas de même dans la maison paternelle.

Mon père avait fait bâtir dans une cour de sa maison un pavillon séparé où il avait sa bibliothèque, son cabinet et son observatoire. L'entrée de ce pavillon m'était interdite ; je ne m'en embarrassai pas beaucoup dans les commencements, mais ensuite cette prohibition excitant ma curiosité, fut, je crois, un puissant aiguillon qui hâta mes pas dans la carrière des sciences. La première science à laquelle je m'appliquai fut la conchyliologie[603]. Mon père se rendait souvent sur les bords de la mer, près d'un rocher où l'eau était, dans les temps calmes, aussi transparente qu'une glace. Il y examinait les mœurs des animaux marins et lorsqu'il trouvait quelque coquille d'une belle conservation, il l'emportait chez lui. Les enfants sont imitateurs et je devins conchyliologiste, mais il m'arriva d'être pincé par les crabes, piqué par les oursins, brûlé par les orties de mer. Ces inconvénients me dégoûtèrent de l'histoire naturelle et je m'attachai à la physique.

Mon père avait besoin d'un ouvrier pour changer, raccommoder ou imiter les instruments qui lui venaient d'Angleterre. Il enseigna cet art à un maître canonnier à qui la nature avait donné quelque talent. Je passais presque tout mon temps chez cet apprenti mécanicien et je l'aidais dans son travail. J'acquis des connaissances pratiques, mais il m'en manquait une très essentielle : je ne savais lire ni écrire.

J'avais pourtant huit ans finis, mais mon père disait que, pourvu que je susse signer mon nom et danser la sarabande, il ne m'en fallait pas davantage. Nous avions à Ceuta un vieux prêtre relégué pour je ne sais quelle intrigue de cloître ; il était fort estimé de tout le monde et venait souvent nous voir. Ce bon ecclésiastique, voyant que j'étais si fort négligé, représenta à mon père qu'on ne m'avait pas instruit dans ma religion et s'offrit à me l'enseigner. Mon père y consentit. Sous ce prétexte le père Anselme m'apprit à lire, écrire et compter. Mes progrès furent rapides, surtout dans l'arithmétique où je ne tardai pas à surpasser mon maître.

J'atteignis ainsi ma douzième année et pour mon âge, j'avais beaucoup de connaissances, mais je me gardais bien d'en faire parade devant mon père ou si cela m'arrivait, il ne manquait pas de me lancer un regard sévère et de me dire :

— Apprends à danser la sarabande, mon ami, apprends à danser la sarabande, et laisse là des choses qui ne serviraient qu'à te rendre malheureux !

Alors ma mère me faisait signe de me taire et donnait un autre tour à la conversation.

Un jour que nous étions à table et que mon père me recommandait encore de sacrifier aux grâces, nous vîmes entrer un homme d'environ trente ans, habillé à la française. Il nous fit une douzaine de révérences de suite. Après quoi, voulant faire je ne sais quelle pirouette, il heurta un domestique qui portait la soupe, et la fit tomber. Un Espagnol se serait confondu en excuses, l'étranger n'en fit point. Il fit autant d'éclats de rire qu'il avait fait de révérences. Après quoi il nous dit en très mauvais espagnol qu'il s'appelait le marquis de Folencour, qu'il avait été forcé de quitter la France pour une affaire d'honneur et qu'il nous priait de lui donner un asile jusqu'à ce que son affaire fût arrangée.

Folencour n'eut pas plus tôt terminé son compliment que mon père, se levant avec une extrême vivacité, lui dit :

— Monsieur le Marquis, vous êtes l'homme que j'attendais depuis longtemps, regardez ma maison comme la vôtre et daignez seulement donner quelques soins à l'éducation de mon fils : s'il peut un jour vous ressembler, je me regarderai comme le plus heureux des pères.

Si Folencour eût su le sens que mon père attachait à ce qu'il venait de dire, il n'en eût peut-être pas été très flatté, mais il prit son compliment dans le sens le plus littéral et en parut fort content ; il en redoubla même d'impertinence, faisant de continuelles allusions à la beauté de ma mère et à l'âge de mon père qui cependant ne se lassait pas de lui applaudir et de me le faire admirer.

Sur la fin du dîner, mon père demanda au marquis s'il pouvait m'enseigner la sarabande. Au lieu de répondre, mon instituteur se prit à rire plus fort qu'il n'avait encore fait, et lorsqu'après les plus grands éclats il fut enfin revenu à lui-même, il nous assura que depuis vingt siècles on ne dansait plus la sarabande, mais seulement le passe-pied et la bourrée. En même temps, il tira de sa poche un de ces instruments que les maîtres de danse appellent pochette, et joua les airs de ces deux danses. Lorsqu'il eut fini, mon père lui dit d'un air fort sérieux :

— Monsieur le Marquis, vous jouez là d'un instrument que peu d'hommes de qualité savent manier, et vous feriez croire que vous avez été maître de danse ; au surplus vous en seriez même plus propre à remplir mes vues. Je vous prie de commencer dès demain à former mon fils et le rendre tout à fait semblable à un seigneur de la cour de France.

Folencour convint que divers malheurs l'avaient forcé à faire quelque temps l'état de maître de danse, mais que n'en étant pas moins homme de condition, il n'en serait que plus propre à former un jeune seigneur. Il fut donc décidé que je prendrais dès le lendemain ma première leçon de danse et de belles manières. Mais auparavant je dois vous parler d'une conversation que mon père eut le même soir avec son beau-père. Je n'y avais guère pensé depuis, mais dans ce moment, elle me revient à l'esprit et peut-être pourra-t-elle vous intéresser.

La curiosité me retenant ce jour-là auprès de mon nouveau mentor, je ne songeai point à courir les rues et, passant auprès du cabinet de mon père, j'entendis qu'élevant la voix avec emportement, il disait à Cadanza :

— Mon cher beau-père, je vous en avertis pour la dernière fois : si vous continuez vos envois dans l'intérieur de l'Afrique, je vous dénoncerai au ministre.

— Mon cher beau-fils, répondit Cadanza, si vous voulez entrer dans nos mystères, rien ne sera plus aisé. Ma mère était une Gomelez et le même sang coule dans les veines de votre fils.

— Monsieur Cadanza, reprit mon père, je commande ici pour le roi et je n'ai que faire des Gomelez et de leurs secrets. Soyez sûr que dès demain je rendrai compte au ministre de notre conversation.

— Et vous, dit Cadanza, soyez sûr que le ministre vous défendra de lui faire à l'avenir de rapports sur ce qui nous regarde.

Leur conversation n'alla pas plus loin. Le secret des Gomelez m'occupa tout ce jour et une partie de la nuit, mais le lendemain le maudit Folencour me donna ma première leçon de danse qui tourna tout autrement qu'il ne l'avait espéré, et dont l'effet fut de diriger toutes mes idées du côté des mathématiques[604]. Mon père voulut assister à cette première leçon et ma mère y fut aussi présente. Folencour encouragé par de tels égards oublia tout à fait qu'il se fût donné pour un homme de qualité, et fit un assez long discours en l'honneur de la danse qu'il appela son art. Ensuite il observa que

j'avais les pieds en dedans, et voulut me faire envisager cette habitude comme honteuse et tout à fait incompatible avec la qualité d'homme d'honneur. Je tournai donc les pointes en dehors et j'essayai de marcher suivant cette méthode qui était réellement contraire aux lois de l'équilibre. Folencour ne s'en contenta point : il exigea encore que j'eusse les pointes basses. Enfin emporté par l'impatience et la malice, il me poussa par-derrière. Je tombai sur le nez et me fis beaucoup de mal. Folencour, ce me semble, me devait des excuses, mais bien loin d'en faire, il s'emporta contre moi et dit les choses les plus désagréables avec des expressions dont il aurait senti l'inconvenance s'il eût mieux su l'espagnol. J'étais accoutumé à la bienveillance de tous les habitants de Ceuta ; les propos de Folencour me parurent des outrages que je ne devais pas supporter. J'allai fièrement à lui, je pris sa pochette, je la brisai contre terre et jurai de ne jamais apprendre à danser d'un homme aussi grossier.

Mon père ne me gronda point, il se leva gravement, me prit par la main, me conduisit à une salle basse qui était à une extrémité de la cour et ferma la porte sur moi en me disant :

— Monsieur, vous ne sortirez d'ici que pour apprendre à danser.

Accoutumé comme je l'étais à la plus grande liberté, la prison me parut d'abord insupportable : je pleurai longtemps et tout en pleurant, je tournai les yeux vers une grande fenêtre carrée, la seule qu'il y eût dans cette salle basse, et je me mis à en compter les vitres qui étaient petites et carrées. Il y en avait vingt-six dans la hauteur et autant dans la largeur. Je me rappelai les leçons du bon père Anselme dont la science n'allait pas au-delà de la multiplication.

Je multipliai les carreaux de la hauteur par ceux de la base et je vis avec surprise que j'avais le nombre général de mes vitres. Mes sanglots furent moins fréquents, ma douleur moins vive. Je refis mon calcul en omettant tantôt une bande de vitres, tantôt deux, soit de la hauteur, soit de la base. Je compris alors que la multiplication n'était qu'une addition répétée et que les surfaces pouvaient se mesurer aussi bien que les longueurs.

Je répétai mon opération sur les carreaux de pierre dont la salle était pavée ; elle me réussit également bien. Je ne pleurais plus, mon cœur palpitait de joie ; aujourd'hui même, je n'en parle point sans ressentir quelque émotion.

Vers les midi, ma mère vint m'apporter du pain noir et une cruche d'eau ; elle me conjura la larme à l'œil de me prêter aux désirs de mon père et de prendre des leçons de Folencour. Lorsqu'elle eut fini son exhortation, je baisai sa main avec beaucoup de tendresse, ensuite je la priai de me faire tenir du papier avec un crayon et de ne plus s'embarrasser de moi parce que je me trouvais très bien dans cette salle basse. Ma mère me quitta avec l'air de la surprise et m'envoya les objets que j'avais demandés. Alors je me livrai à mes calculs avec une ardeur inexprimable, persuadé qu'à tout moment je faisais les plus grandes découvertes ; en effet les propriétés des nombres étaient de véritables découvertes pour moi qui n'en avais aucune idée.

Cependant je m'aperçus que j'avais faim : je rompis mon pain noir et je vis que ma mère y avait renfermé un poulet rôti avec un morceau de petit salé. Cette marque de bonté ajouta à ma satisfaction et je repris avec un nouveau plaisir la suite de mes calculs. Le soir on m'apporta de la lumière et je poussai mon travail fort avant dans la nuit.

Le lendemain je partageai un carreau par la moitié ; je vis que le produit de la moitié par la moitié était un quart en surface. Je partageai le côté en trois et j'eus une neuvième, ce qui m'éclaira sur la nature des fractions ; je m'en assurai encore mieux lorsque je multipliai deux et demi par deux et demi, et qu'à côté du carré de deux, j'obtins une équerre dont la valeur était deux et un quart.

Je poussai toujours plus loin mes essais sur les nombres : je vis qu'en multipliant un nombre par lui-même et carrant ce produit, j'obtenais le même résultat qu'en multipliant le nombre trois fois. Toutes mes belles découvertes n'étaient point exprimées en langage algébrique que j'ignorais. Je m'étais fait une notation particulière qui avait rapport aux carreaux de ma fenêtre et qui ne manquait ni d'élégance ni de précision[605].

Enfin le dixième jour de ma prison, ma mère, en m'apportant mon dîner, me dit :

— Mon cher enfant, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre : Folencour a été reconnu pour un déserteur. Ton père qui a la désertion en horreur l'a fait embarquer. Je pense donc que tu sortiras bientôt de ta prison.

Je reçus la nouvelle de ma délivrance avec une indifférence qui surprit ma mère. Mon père la suivit d'assez près ; il confirma ce qu'elle avait dit,

puis il ajouta qu'il avait écrit à ses amis Cassini et Hadley[606] pour leur demander les figures des danses les plus à la mode à Londres et Paris. D'ailleurs il se rappelait très bien de la manière dont son frère entrait en pirouettant dans une chambre, et c'était cela surtout qu'il voulait m'inculquer.

Tout en parlant, mon père aperçut un cahier qui sortait de ma poche, et s'en empara. Il fut d'abord très surpris de le voir chargé de chiffres et de certains signes qui lui étaient inconnus. Je les expliquai ainsi que toutes mes opérations. Sa surprise augmenta et fut mêlée d'un air de satisfaction qui ne m'échappa point. Mon père suivit attentivement le fil de mes découvertes, après quoi il me dit :

— Si à cette fenêtre qui a vingt-six carreaux en tous sens, j'en ajoutais deux par en bas et que je voulusse lui conserver la forme carrée, combien y aurait-il de carreaux ajoutés ?

Je répondis sans hésiter :

— Vous auriez sur le même côté et par en haut deux bandes de cinquante-deux carreaux chacune, et de plus un petit carré de quatre carreaux sur le coin qui touche aux deux bandes.

À cette réponse, mon père éprouva une joie très vive qu'il cacha cependant du mieux qu'il put ; après quoi il me dit :

— Mais si j'ajoutais à la base de la fenêtre une ligne infiniment petite, quel serait le carré résultant ?

Je réfléchis un instant et puis je dis :

— Vous auriez deux bandes aussi longues que le sont les côtés de la fenêtre, et quant au carré du coin, il serait si infiniment petit que je ne puis m'en former aucune idée.

Ici mon père se laissa aller sur le dossier de sa chaise, joignit ses mains, leva les yeux au ciel et dit :

— Ô mon Dieu, vous le voyez : il a deviné la loi du binôme et si je le laisse faire, il devinera le calcul différentiel[607] !

L'état où je voyais mon père m'effraya, je défis sa cravate, j'appelai du secours. Il reprit ses sens, me serra dans ses bras et me dit :

— Mon cher enfant, laisse là tes calculs, apprends la sarabande, mon fils, apprends la sarabande !

Il ne fut plus question de prison. Je fis dès le même soir le tour des remparts de Ceuta et tout en promenant, je répétais en moi-même :

— Il a trouvé la loi du binôme, il a trouvé la loi du binôme !

Je puis dire que dès lors tous mes jours ont été marqués par quelques progrès dans les mathématiques. Mon père avait juré de ne jamais permettre que je les apprisse, mais un jour je trouvai sous mes pieds l'arithmétique universelle du chevalier don Isaac Newton[608] et je ne puis m'empêcher de croire que mon père ne l'ait égarée presque à dessein[609]. Quelquefois aussi, je trouvais la bibliothèque ouverte et je ne manquais pas d'en profiter. Mais d'autres fois aussi, mon père prétendait me former pour le monde : il me faisait pirouetter en entrant dans une chambre, fredonnait un air, faisait semblant d'avoir la vue basse, puis il fondait en larmes et me disait :

— Mon ami, tu n'as pas été créé pour l'impertinence, tes jours ne seront pas plus heureux que n'ont été les miens.

Quinze années se passèrent sans que rien troublât l'uniformité de notre vie qui pourtant était très variée pour mon père et pour moi par les nouvelles connaissances dont nous nous enrichissions tous les jours[610]. Mon père avait même quitté avec moi son ancienne réserve. En effet il ne m'avait pas enseigné les mathématiques ; il avait au contraire fait tout son possible pour que je ne susse que la sarabande ; il n'avait donc rien à se reprocher et se livrait sans remords à causer avec moi sur tout ce qui avait rapport aux sciences exactes. Ces sortes de conversations avaient toujours l'effet de ranimer mon zèle et redoubler mon application.

Rien n'eût manqué à ma félicité si j'eusse conservé ma mère, mais l'année passée une maladie violente l'enleva à notre tendresse. Mon père prit alors dans sa maison une sœur de sa défunte femme, appelée doña Antonia de Poneras, âgée de vingt ans et veuve depuis six mois. Elle n'était pas du même lit que ma mère. Lorsque monsieur de Cadanza eut marié sa fille alors unique, se trouvant trop isolé chez lui, il prit aussi le parti de se marier ; sa seconde femme mourut au bout de six ans[611], mettant au monde une fille qu'on appela Antonia. Celle-ci épousa dans la suite don Gonzalve de Poneras qui mourut dans la première année de leur mariage.

Cette jeune et jolie tante prit donc possession de l'appartement de ma mère et du gouvernement de notre maison dont elle s'acquitta assez bien. Elle avait surtout beaucoup d'attentions pour moi : elle entrait vingt fois par

jour dans ma chambre, me demandait si je voulais du chocolat, de la limonade ou autre chose pareille.

Ces visites m'étaient souvent très désagréables parce qu'elles interrompaient mes calculs. Quand par hasard doña Antonia ne venait pas, sa femme de chambre la remplaçait. C'était une fille du même âge que sa maîtresse et de la même humeur ; son nom était Marica. Cependant je n'étais pas toujours leur dupe : j'avais pris l'habitude de substituer mes valeurs dès que l'une des deux femmes entrait dans ma chambre, et je reprenais mon calcul dès qu'elle était sortie.

Un jour que je cherchais un logarithme, Antonia entra chez moi et se mit dans un fauteuil à côté de ma table, ensuite elle se plaignit de la chaleur, ôta le mouchoir qu'elle avait sur la poitrine, le plia et le mit sur le dossier de son fauteuil. Jugeant à tous ces arrangements qu'elle allait faire une longue séance, j'arrêtai mon calcul, je fermai mes tables et je me mis à faire quelques réflexions sur la nature des logarithmes et sur la peine extrême que la confection des tables avait dû coûter au célèbre don Neper[612]. Alors Antonia qui ne voulait que me contrarier passa derrière ma chaise, mit ses deux mains sur mes yeux et me dit :

— À présent, calculez, Monsieur le géomètre.

Ce propos de ma tante me parut renfermer un véritable défi. Ayant fait récemment un grand usage des tables, beaucoup de logarithmes étaient restés gravés dans ma mémoire ; je les savais, comme l'on dit, par cœur. Il me vint tout à coup dans la pensée de décomposer en trois facteurs le nombre dont je cherchais le logarithme. J'en trouvai trois dont les logarithmes m'étaient connus. Je les additionnai de tête, puis tout à coup, me débarrassant des mains d'Antonia, j'écrivis tout mon logarithme sans qu'il y manquât une décimale. Antonia en fut piquée, elle sortit de la chambre en me disant avec assez d'impolitesse :

— Le sot homme qu'un géomètre.

Peut-être voulait-elle me reprocher que ma méthode ne pouvait pas s'appliquer aux nombres premiers qui n'ont de diviseur que l'unité. En cela elle avait raison, mais ce que j'avais fait prouvait néanmoins une grande habitude du calcul et ce n'était sûrement pas le moment de dire que je fusse un sot[613]. Bientôt après, vint la suivante Marica qui voulut me pincer et me

chatouiller, mais j'avais sur le cœur le propos de sa maîtresse et je la renvoyai un peu brutalement.

Maintenant le fil de ma narration me conduit à une époque de ma vie, remarquable par le nouvel emploi que je commençai à faire de mes idées en les dirigeant vers un même but. Vous observerez dans la vie de chaque savant qu'il vient un instant où, frappé de quelque principe, il en étend les conséquences et donne, comme on dit, dans un système. Alors il redouble de courage et de force, il revient sur ce qu'il sait et achève d'acquérir ce qui lui manquait. Il considère chaque notion sous toutes ses faces, les réunit, les classe. S'il ne réussit point à établir son système ou même à se convaincre de sa réalité, du moins il l'abandonne plus savant qu'il ne l'était avant de l'avoir conçu, et il en recueille quelques vérités qui n'avaient pas encore été aperçues. L'instant de faire un système était donc venu pour moi et voici l'occasion qui m'en fit naître la première idée.

Un soir que je travaillais après souper et que j'avais achevé une différentiation très délicate, je vis entrer ma tante Antonia presque en chemise. Elle me dit :

— Mon cher neveu, je ne puis dormir tant que je vois de la lumière dans votre chambre ; et puisque votre géométrie est une si belle chose, je veux que vous me l'appreniez.

Comme je n'avais rien de mieux à faire, je consentis à ce que ma tante demandait : je pris mon ardoise et je lui montrai les deux premières propositions d'Euclide ; j'allais passer à la troisième, lorsque ma tante, m'arrachant mon ardoise, me dit :

— Mon nigaud de neveu, la géométrie ne vous a-t-elle pas appris comment on fait les enfants[614] ?

Le propos de ma tante me parut d'abord absurde, mais en y réfléchissant je crus comprendre que peut-être elle me demandait une expression générale qui répondît à tous les modes de reproduction employés par la nature depuis le cèdre jusqu'au lichen et depuis la baleine jusqu'aux animalcules microscopiques. Je me rappelai en même temps des réflexions que j'avais faites sur le plus ou le moins, c'est-à-dire le nombre des idées de chaque animal, dont j'avais trouvé la première cause en remontant à la génération, gestation, éducation. Enfin j'avais eu l'idée d'une notation particulière qui eût désigné pour tout le règne animal les actions du même

genre, mais de valeurs supérieures. Mon imagination s'enflamma subitement. Je crus entrevoir le lieu géométrique de nos idées et de l'action qui en résultait ; en un mot, la possibilité d'appliquer le calcul au système entier de la nature. Suffoqué par la foule de mes pensées, je sentis le besoin de respirer un air plus libre : je courus sur les remparts et j'en fis trois fois le tour sans trop savoir ce que je faisais.

Enfin ma tête se calmait et le jour qui commençait à poindre me donna l'idée de mettre par écrit quelques-uns de mes principes. Je tirai donc mes tablettes et tout en écrivant, je pris ou je crus prendre le chemin de notre maison, mais il m'arriva qu'au lieu de prendre à droite de l'ouvrage à couronne, je pris à gauche et j'entrai dans le fossé par une poterne. J'étais pressé de me trouver chez moi. Je doublai donc le pas, croyant toujours me diriger vers notre maison. Mais au lieu de cela, je pris par un talus qui servait à passer les canons en cas de sortie, et je me trouvai sur le glacis.

Croyant toujours aller chez moi et toujours griffonnant sur mes tablettes, je marchais le plus vite qu'il m'était possible. J'avais beau courir, je n'arrivais pas, ayant pris une direction opposée à la ville. Je m'assis donc et me mis à chiffrer.

Au bout de quelque temps, je levai les yeux et je me vis entouré d'Arabes. Je sais leur langue qui est généralement entendue à Ceuta ; je leur dis qui j'étais et les assurai que s'ils me ramenaient à mon père, ils recevraient de lui une rançon honnête.

Le mot de rançon a toujours quelque chose de flatteur pour les oreilles arabes ; les nomades qui m'entouraient se tournèrent vers leur chef d'un air de complaisance et paraissaient attendre de lui une réponse qui devait leur être lucrative. Le scheik caressa longtemps sa barbe d'un air pensif et sérieux, puis il me dit :

— Écoute, jeune Nazaréen, nous connaissons ton père qui est un homme craignant Dieu ; nous avons aussi entendu parler de toi. On dit que tu es bon comme ton père, mais que Dieu t'a privé d'une partie de ta raison. Que cela ne te fasse point de peine. Dieu est grand ; il donne la raison, il l'ôte à sa volonté. Les insensés sont une preuve vivante de la puissance divine et du néant de la sagesse humaine. Les insensés ignorant le bien et le mal sont comme les types de l'ancien état d'innocence. Ils ont un premier degré de sainteté. Nous leur donnons le nom de marabout, tout comme aux saints. Cela est dans les principes de notre religion. Nous croirions donc pécher si

nous prenions de toi la moindre rançon. Nous allons te ramener au premier poste espagnol et nous nous retirerons aussitôt.

Je vous avoue que le discours du scheik me plongea dans la plus extrême consternation.

— Eh quoi ! me dis-je en moi-même, sur les traces de Locke et de Newton, je serais parvenu aux dernières limites de l'intelligence humaine ; appuyant les principes de l'un des calculs de l'autre, j'aurais assuré quelques-uns de mes pas dans les abîmes de la métaphysique, et que m'en revient-il ? d'être mis au nombre des fous, de passer pour un être dégradé qui n'appartient plus à l'espèce humaine. Périsse le calcul différentiel et toutes les intégrations où j'avais attaché ma gloire !

En disant ces mots, je pris mes tablettes et les brisai en petits morceaux ; ensuite, continuant ma plainte, je dis :

— Ô mon père, vous aviez bien raison de me faire apprendre la sarabande et toutes les impertinences imaginées depuis.

Puis, par un mouvement involontaire, je me mis à répéter quelques pas de la sarabande comme faisait mon père lorsqu'il se rappelait ses malheurs.

Les Arabes qui m'avaient vu écrire sur mes tablettes avec beaucoup d'application, ensuite les briser et danser, dirent avec l'accent de la pitié :

— *Hamdullah, Allah-kerim* ! Dieu est grand, louange à Dieu !

Puis ils me prirent doucement sous les bras et me conduisirent au premier poste espagnol.

Comme Velasquez en était à cet endroit de sa narration, il parut affecté ou distrait. Voyant qu'il avait de la peine à retrouver le fil de son discours, nous le priâmes d'en remettre la suite au lendemain.

QUARANTE-HUITIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée. Nous demandâmes à Velasquez la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

Suite de l'histoire de Velasquez.

Je vous ai dit comment, en portant mes réflexions sur l'ordre qui règne dans cet univers, j'avais cru trouver des applications du calcul qui n'avaient pas été aperçues avant moi. Je vous ai dit ensuite comment ma tante Antonia, par un propos indiscret et déplacé, fut cause que mes idées éparses se rassemblèrent comme en un foyer et se formèrent en système. Enfin je vous ai dit comment, ayant appris que je passais pour un fou, j'étais tombé d'une extrême exaltation d'esprit dans un profond découragement. Je vous l'avouerai : cet état d'abattement fut long et douloureux. Je n'osais lever les yeux sur personne ; les hommes me parurent ligués pour me repousser et m'avilir. Les livres qui avaient fait mes délices me causèrent un mortel dégoût : je n'y voyais plus qu'un amas confus de verbiages inutiles. Je ne touchais plus une ardoise, je ne calculais plus. Les fibres de mon cerveau s'étaient détendues, je ne pensais plus.

Mon père s'aperçut de mon découragement et me pressa de lui en découvrir la cause. Je résistai longtemps ; enfin je lui rapportai le discours du chef arabe et je lui avouai la peine que j'éprouvais à passer pour avoir perdu la raison.

Mon père laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ses yeux se remplirent de larmes. Après un long silence, il tourna sur moi des regards pleins de compassion et me dit :

— Ô mon fils, tu passes donc pour être fou et moi, je l'ai été réellement pendant trois ans. Tes distractions et mon amour pour Blanche ne sont point les causes premières de nos peines. Notre mal vient de plus loin. La nature est tellement féconde et variée dans ses moyens qu'on la voit enfreindre ses lois les plus constantes. Elle a fait de l'intérêt personnel le mobile général des actions humaines, mais dans la foule des humains, elle en produit de bizarrement conformés chez qui l'égoïsme est à peine perceptible parce qu'ils placent leurs affections hors d'eux-mêmes : les uns se passionnent pour les sciences, d'autres pour le bien public, ils aiment les découvertes des autres comme s'ils les eussent faites, et les institutions salutaires à l'État comme s'il leur en revenait quelque avantage. Cette habitude de ne point penser à eux influe sur toute leur destinée ; ils ne savent point tourner les hommes à leur profit ; la fortune vient s'offrir et ils ne songent point à l'arrêter.

« Chez presque tous les hommes, l'action du moi n'est jamais suspendue : vous retrouvez leur moi dans le conseil qu'ils vous donnent, dans les

services qu'ils vous rendent, dans les liaisons qu'ils recherchent, dans les amitiés qu'ils forment. Passionnés pour leur intérêt le plus éloigné, indifférents sur tout le reste. Et lorsqu'ils trouvent sur leur chemin un homme indifférent pour son intérêt, ils ne le peuvent comprendre, ils lui soupçonnent des motifs cachés, de l'affectation, de la folie. Ils le rejettent de leur sein, ils l'avilissent, ils le relèguent sur un rocher de l'Afrique[615].

« Ô mon fils, tous deux nous appartenons à cette race proscrite, mais nous avons aussi nos plaisirs et je dois te les faire connaître. J'ai tout tenté pour faire de toi un fat et un sot ; le ciel n'a point couronné mes efforts, et te voilà avec une âme sensible et un esprit éclairé. Il faut donc que je t'apprenne que nous avons aussi nos jouissances ; elles sont ignorées et solitaires, mais douces et pures.

« Quelle n'a point été ma satisfaction intérieure lorsque j'ai vu don Isaac Newton approuver un de mes écrits anonymes et désirer en connaître l'auteur ! Je ne me nommai point, mais, encouragé à de nouveaux efforts, j'enrichis mon intelligence d'une foule de pensées nouvelles ; j'en étais rempli, je ne les pouvais contenir. Je sortais pour les révéler aux rochers de Ceuta, je les confiais à la nature, je les offrais en tribut à mon Créateur. Le souvenir de ce que j'avais souffert mêlait à ces sentiments exaltés des soupirs et des larmes qui avaient aussi leurs délices. Elles me rappelaient qu'il était autour de moi des maux que je pouvais adoucir. Je m'unissais en idée aux vues de la providence, aux œuvres de la création, aux progrès de l'esprit humain. Mon esprit, ma personne, ma destinée ne se présentaient point à moi sous une forme individuelle, mais comme faisant partie d'un grand ensemble.

« Ainsi s'est écoulé l'âge des passions, ensuite j'ai retrouvé le moi. Les soins assidus de ta mère m'avertissaient, cent fois le jour, que j'étais, moi, l'unique objet de sa tendresse. Mon âme repliée en elle-même s'ouvrit au sentiment de la reconnaissance, aux épanchements de l'intimité. Les petits événements de ton enfance m'ont ensuite entretenu dans l'habitude des plus douces émotions.

« Aujourd'hui ta mère ne vit plus que dans mon cœur, et mon esprit affaibli par les ans ne peut plus rien ajouter aux richesses de l'esprit humain ; mais je vois avec plaisir ce trésor s'accroître tous les jours, je me plais à

suivre cet accroissement. L'intérêt que j'y prends me fait oublier mes infirmités et l'ennui n'a point encore approché de mon existence.

« Tu vois donc, mon fils, que nous avons aussi nos plaisirs, et si tu étais devenu un sot comme je l'ai toujours désiré, tu n'aurais pas échappé aux peines de la vie. Lorsque Alvar a été ici, il m'a parlé de mon frère d'une manière qui m'a donné plus de compassion que d'envie. “Le duc, m'a-t-il dit, connaît la cour et facilement il en démêle l'intrigue, mais lorsqu'il veut s'élever à l'ambition, il ne tarde pas à se repentir d'avoir pris un vol trop haut. Il a été ambassadeur et représentait son maître avec toute la dignité possible, mais à la première affaire épineuse, on fut forcé de le rappeler. Vous savez qu'une fois il a été nommé au ministère, et il remplissait les places vacantes tout comme un autre, mais quelques soins que les premiers commis missent à lui épargner le travail, son inapplication était plus grande encore et il fut obligé de rendre le portefeuille. Il n'a maintenant aucun crédit, mais il a l'art de faire naître des occasions peu importantes qui le rapprochent du monarque et lui donnent l'air de la faveur. Au reste l'ennui le tue, il a tout tenté pour lui échapper, mais il retombe toujours sous la main pesante du monstre qui l'écrase. Il s'en sauve un peu par une continuelle occupation de lui-même et de sa personne, mais cet excessif égoïsme l'a rendu si sensible aux moindres contrariétés que l'existence même en est devenue un tourment. Cependant des maladies fréquentes l'ont averti que ce lui-même, objet unique de tant de soins, pourrait lui échapper un jour et cette idée empoisonne toutes ses jouissances.” Voilà à peu près ce que m'a dit Alvar. J'en conclus que dans mon obscurité, j'ai peut-être été plus heureux que mon frère au milieu des biens et des honneurs dont il m'a privé. Quant à toi, mon fils, les habitants de Ceuta t'ont cru un peu fou. C'est un effet de leur simplicité ; mais un jour si tu te lances dans le monde, tu ne manqueras pas d'éprouver l'injustice et c'est contre elle qu'il faut te prémunir. Le meilleur serait sans doute d'opposer l'insulte à l'insulte, la calomnie à la calomnie, et de combattre l'injustice avec ses propres armes. Mais cet art de manier les opprobres n'est pas fait pour les gens de notre espèce. Lors donc que tu te verras accablé, retire-toi, replie-toi sur toi-même, nourris ton âme de sa propre substance et tu connaîtras le bonheur. »

Ce discours de mon père fit sur moi la plus profonde impression ; je repris courage et me remis à mon système. Alors aussi je commençai à devenir véritablement distrait. Il était rare que j'entendisse ce qu'on me

disait à l'exception des derniers mots qui se gravaient dans ma mémoire, et j'y répondais une ou deux heures après qu'on m'avait parlé. Il m'est aussi arrivé de marcher sans savoir où j'allais, et j'aurais eu besoin d'un guide comme les aveugles. Ces distractions ne durèrent cependant qu'autant de temps qu'il m'en a fallu pour mettre mon système dans un certain ordre et je puis dire que j'en suis aujourd'hui à peu près corrigé.

— Il m'avait paru, dit Rébecca, vous voir quelquefois des distractions, mais puisque vous m'apprenez que vous êtes corrigé, permettez-moi de vous en faire mon compliment[616].

— Je le reçois avec plaisir, dit Velasquez, car mon système n'eut pas été plus tôt achevé qu'un événement inattendu a produit dans ma destinée un changement tel que maintenant il me sera difficile, je ne dis pas de faire un système, mais hélas ! peut-être ne me sera-t-il pas permis de donner dix à douze heures de suite à un calcul. Enfin, Messieurs, le ciel veut que je sois duc de Velasquez, grand d'Espagne et maître d'une fortune considérable.

— Comment ! Monsieur le Duc, dit Rébecca, vous nous dites ceci comme un hors-d'œuvre dans votre relation. Je crois que bien des gens à votre place auraient commencé par là.

— J'avoue, dit Velasquez, qu'un pareil coefficient multiplie une valeur individuelle, mais je n'ai pas cru devoir l'indiquer avant d'y être conduit par l'ordre chronologique. Voici donc ce qui me reste à vous dire[617] :

Il y a environ quatre semaines que Diègue Alvar, fils de l'autre Alvar, est venu à Ceuta pour remettre à mon père une lettre de la duchesse Blanche ; cette lettre était ainsi conçue :

> Seigneur don Henrique,
>
> Ces lignes sont pour vous annoncer que Dieu va peut-être bientôt appeler à lui votre frère le duc Velasquez.
>
> La constitution particulière de notre majorat ne permet point que vous héritiez d'un frère cadet et la grandesse doit passer à votre fils. Je me trouve heureuse de pouvoir terminer quarante ans de pénitence en lui restituant les biens que mon imprudence vous avait ôtés. Ce que je ne puis vous rendre, c'est la gloire où vos talents vous auraient conduit. Mais nous sommes tous les deux aux portes de la

gloire éternelle, et celle du monde ne peut plus nous toucher. Pardonnez une dernière fois à la coupable Blanche et envoyez-nous le fils que le ciel vous a donné. Depuis deux mois, je suis la garde-malade du duc. Il désire connaître son héritier.

Blanche de Velasquez.

Je puis dire que cette lettre répandit la joie dans Ceuta, tant on me voulait de bien, mais j'étais loin de partager l'allégresse publique. Ceuta était un monde pour moi ; je n'en sortais que pour me perdre dans les abstractions, ou si je jetais les yeux au-delà des remparts, dans la vaste contrée des Maures, c'était comme si j'eusse considéré quelque paysage. Ne pouvant m'y promener, la campagne ne me semblait faite que pour le plaisir des yeux. Eh ! qu'allais-je faire hors de Ceuta ? Cette ville n'avait aucun mur où je n'eusse charbonné quelque équation, aucun reposoir qui ne me rappelât quelque méditation dont le résultat avait satisfait mon esprit. J'étais à la vérité quelquefois vexé par ma tante Antonia et par sa servante Marica, mais qu'étaient leurs légères interruptions auprès des distractions auxquelles j'allais être condamné ? Point de longues méditations et point de calculs ; point de calculs et point de bonheur. Voilà comme je raisonnais ; cependant il fallut partir.

Mon père m'accompagna jusqu'au port. Il joignit ses mains sur ma tête pour me bénir, puis il me dit :

— Ô mon fils, tu vas voir Blanche ; elle n'est plus cette beauté ravissante qui devait faire la gloire et le bonheur de ton père. Tu verras des traits effacés par l'âge, altérés par la pénitence, mais pourquoi pleura-t-elle si longtemps une faute que son père lui avait pardonnée ? Quant à moi, je n'eus jamais de ressentiment contre elle. Si je n'ai pas servi mon roi en des postes glorieux, j'ai fait pendant quarante ans, dans ces rochers, le bien de quelques bonnes gens. C'est à Blanche qu'ils le doivent, ils ont tous entendu parler de ses vertus et tous la bénissent !

Mon père ne put en dire davantage, il se sentait suffoqué par les sanglots. Tous les habitants de Ceuta assistèrent à mon départ, on pouvait lire dans leurs yeux le chagrin de me perdre, mêlé à la joie que leur causait le changement de ma fortune.

Je mis à la voile et j'abordai le lendemain au port d'Algésiras d'où je me rendis à Cordoue pour coucher ensuite à Andujar. L'hôte d'Andujar me

conta je ne sais quelles histoires de revenants dont je n'entendis pas un mot. Je couchai chez lui et je partis le lendemain d'assez bonne heure. J'avais deux domestiques, l'un allait devant et l'autre me suivait. Frappé de l'idée que je n'aurais pas à Madrid le temps de travailler, je tirai mes tablettes et me mis à effectuer quelques calculs qui n'étaient qu'indiqués dans mon système. Je montais une mule dont le pas égal et lent favorisait ce genre d'occupation. Je ne sais combien de temps j'employai de cette manière, mais tout à coup ma mule s'arrêta. Je me vis au pied d'un gibet garni de deux pendus dont les figures semblaient grimacer, ce qui me causa un sentiment d'horreur. Je jetai les yeux autour de moi et je ne vis point mes gens. Je les appelai à grands cris, ils ne vinrent point. Je pris le parti de suivre le chemin qui était devant moi. À la nuit tombante, j'arrivai à une auberge vaste et bien bâtie, mais abandonnée et déserte.

Je mis ma mule à l'écurie et je montai dans une chambre où je trouvai le reste d'un souper, à savoir un pâté de perdrix, du pain et une bouteille de vin d'Alicante[618]. Je n'avais pas mangé depuis Andujar et je crus que le besoin me donnait des droits sur ce pâté qui d'ailleurs n'avait pas de maître ; j'étais aussi fort altéré et je bus peut-être avec trop de précipitation, car le vin d'Alicante me porta à la tête et je m'en aperçus trop tard.

Il y avait dans la chambre un lit assez propre ; je me déshabillai, me couchai et m'endormis, mais ensuite je ne sais quoi m'éveilla en sursaut. J'entendis une cloche qui sonna minuit : j'imaginai qu'il y avait quelque couvent dans les environs et je me proposai d'y aller le lendemain.

Bientôt après, j'entendis du bruit dans la cour, je crus que mes gens étaient arrivés, mais quelle fut ma surprise en voyant entrer ma tante Antonia avec sa suivante Marica ! Celle-ci portait une lanterne garnie de deux bougies, et ma tante avait un cahier à la main.

— Mon cher neveu, me dit-elle, votre père nous envoie pour vous remettre ce papier qu'il dit important.

Je pris le papier et je lus sur l'enveloppe : « Démonstration de la quadrature du cercle ». Je savais que mon père ne s'était jamais occupé de ce problème oiseux ; j'ouvris le cahier. Je trouvai que le problème considéré de la manière la plus générale comprenait toute la famille des courbes dont l'équation est *y exposant m, égal deux ax moins x exposant m*. Ceci était assez dans la manière de mon père et je ne doutai pas que lors même que la

quadrature ne serait pas démontrée, on ne trouvât dans ce cahier bien des approximations heureuses et nouvelles. Il me semblait pourtant à travers bien des transformations reconnaître la quadratrice de Dinostrate[619].

Cependant ma tante m'observa que m'étant emparé du seul lit qu'il y eût dans l'auberge, je devais lui en céder la moitié. J'étais si occupé de mon cahier que je n'entendis pas trop ce qu'elle me disait. Je lui fis place machinalement et Marica se coucha à mes pieds, appuyant sa tête sur mes genoux.

Je repris ma démonstration. Je perdis de vue le défaut que j'avais cru y voir d'abord et qui y était bien réellement. Je tournai la troisième page. J'y trouvai une suite de corollaires les plus ingénieux qui tendaient à carrer et rectifier toutes les courbes, enfin le problème des isochrones résolu par les règles de la géométrie élémentaire[620]. Ravi, surpris, étourdi je crois par l'effet du vin d'Alicante, je m'écriai :

— Oui, mon père a fait la plus grande des découvertes !

— Eh bien ! dit ma tante, embrassez-moi donc pour la peine que j'ai prise de passer la mer et de vous apporter ce griffonnage.

Je l'embrassai.

— Et moi donc, dit Marica, n'ai-je pas passé la mer aussi ?

Il me fallut l'embrasser.

Je voulus reprendre le problème, mais les deux compagnes de ma couche me serrèrent si fortement dans leurs bras qu'il me fut impossible de m'en débarrasser. Je ne le souhaitais plus. Je sentis naître en moi des sentiments inappréciables. Un sens nouveau se formait sur toute la surface de mon corps, particulièrement dans les points où il touchait aux deux femmes, ce qui me rappela quelques propriétés des courbes osculatrices[621]. Je voulais me rendre raison de ce que j'éprouvais, mais ma tête ne pouvait plus suivre le fil d'aucune idée. Enfin mes sensations se développèrent en une série ascendante à l'infini, qui fut suivie du sommeil et ensuite d'un réveil très désagréable sous le gibet où j'avais vu grimacer les deux pendus.

Heureusement j'avais mon cahier en main, je repris mes calculs ; pendant ce temps-là, on me mit dans une litière et un moine monté sur une mule m'aspergeait d'eau bénite. Je le laissai faire, je pris mes tablettes et le crayon à la main, je remontai à l'intégration prétendue qui renfermait tout le

paralogisme. Il me parut que mon père ne pouvait être l'auteur du cahier, quoique j'y reconnusse sa main dans la manière d'écrire les chiffres.

Voilà toute l'histoire de ma vie. Je doute qu'elle ait pu vous intéresser, à l'exception de cette belle dame qui me paraît avoir pour les sciences exactes un goût qu'on trouve rarement dans son sexe[622].

— Monsieur le Duc, répondit Rébecca, votre histoire n'est point complète si vous n'y ajoutez l'exposition de votre système ou du moins les éléments dont vous partez pour l'établir.

— Madame, dit Velasquez, je me suis peut-être trop avancé en vous parlant de système. Ce mot ne convient qu'à un ensemble de notions certaines, et nous sommes loin de les avoir. Nous sommes des aveugles qui touchent à quelques bornes et connaissent le bout de quelques rues, mais il ne faut pas nous demander le plan entier de la ville[623]. Cependant puisque vous le désirez, je tenterai une exposition quelconque de mes idées.

« Or donc tout ce que notre œil embrasse, tout ce vaste horizon qui s'étend à notre vue, enfin toute la nature perceptible à nos sens, on la peut diviser en matière morte et matière organisée, c'est-à-dire que la seconde division diffère de la première par ses organes, mais qu'elle y appartient absolument par ses éléments. Ainsi, Madame, les éléments dont vous êtes composée, on les retrouverait de même dans la roche où nous sommes assis et dans l'herbe qui la tapisse. En effet vous avez de la chaux dans vos os, de la terre siliceuse dans votre chair, de l'alcali dans la bile, du fer dans le sang, du sel dans les larmes. Vos parties grasses sont la combinaison d'un combustible avec quelque élément de l'atmosphère. Enfin si l'on vous mettait dans un fourneau à réverbère, on vous réduirait en un petit flacon et si l'on y ajoutait quelque chaux métallique, on pourrait faire de vous un très bel objectif de télescope.

— Monsieur le Duc, dit Rébecca, vous m'offrez là une image tout à fait riante, mais continuez s'il vous plaît.

Le duc pensa que sans s'en apercevoir, il avait fait quelque compliment à la belle Juive. Il ôta son chapeau d'un air gracieux, le remit sur sa tête et continua en ces termes :

— Nous voyons dans les éléments de la matière morte une tendance spontanée sinon à l'organisation, au moins à la combinaison. Les éléments

s'unissent, se séparent pour s'unir à d'autres. Ils affectent de certaines formes. On juge qu'ils sont faits pour l'organisation, mais ils ne s'organisent point d'eux-mêmes. Sans germe, ils ne sauraient passer à cet autre genre de combinaisons dont le résultat est la vie[624].

« Semblable au fluide magnétique, la vie n'est aperçue que par ses effets. Son premier effet est d'arrêter dans les corps organisés une fermentation intérieure qu'on appelle putréfaction et qui commence dans les corps doués d'organes dès qu'ils sont abandonnés par la vie ; aussi un philosophe de l'Antiquité n'a-t-il pas craint de dire que la vie était un sel[625].

« La vie peut être longtemps cachée dans un fluide comme dans l'œuf, ou dans un solide comme dans les graines ; elle se développe lorsque les circonstances lui sont favorables.

« La vie est répandue dans toutes les parties du corps, même dans les fluides comme dans le sang qui se putréfie lorsqu'il est hors de nos veines.

« La vie est dans les parois de l'estomac ; elle les garantit de l'effet du suc gastrique qui dissout tous les corps privés de vie qu'on met dans l'estomac.

« La vie se conserve plus ou moins longtemps dans les membres séparés du corps. Enfin la vie jouit de la propriété de se propager ; c'est ce qu'on appelle le mystère de la génération qui est mystérieux comme tout l'est dans la nature.

« Les êtres organisés se divisent en deux grandes classes : l'une qui à la combustion donne de l'alcali fixe, l'autre qui abonde en alcali volatil. Les plantes forment la première classe, les animaux la seconde.

« Il y a des animaux qui pour l'artifice de l'organisation semblent fort au-dessous de certaines plantes, tels les mucilages animés qu'on voit flotter sur la mer, telles les hydatides qui se logent dans le cerveau des brebis.

« Il est des animaux d'une organisation supérieure dans lesquels on ne démêle cependant pas bien clairement ce qu'on appelle volonté. Ainsi lorsque l'animal du corail épanouit sa capsule pour engloutir les animaux dont il fait sa nourriture, nous pouvons croire que ce mouvement est un effet de son organisation, tout comme les fleurs se ferment pendant la nuit et le jour se tournent vers la lumière.

« L'espèce de volonté du polype lorsqu'il étend ses bras et ouvre sa capsule peut être comparée avec assez de justesse à la volonté de l'enfant

qui vient de naître, qui n'a pas encore pensé et qui veut, car la volonté chez les enfants précède la pensée ; elle est le résultat immédiat du besoin ou de la peine[626].

« En effet un membre longtemps gêné veut s'étendre et nous le fait vouloir. L'estomac semble avoir sa volonté, souvent opposée à la nôtre. Les glandes salivaires s'enflent en présence d'un mets convoité, le palais veut et quelquefois la raison a bien de la peine à prendre le dessus.

« Si l'on imagine un homme qui ait longtemps été sans manger, raccourci dans ses membres et longtemps dans le célibat, on verra que différentes parties de son corps lui feront vouloir à la fois des choses différentes.

« Ces volontés, qui dérivent immédiatement du besoin, se trouvent dans le polype adulte comme dans l'enfant qui vient de naître. Ce sont les premiers éléments de la volonté supérieure qui se développe ensuite en raison de la perfection de l'organisation.

« Dans l'enfant qui vient de naître, la volonté a précédé la pensée, mais celle-ci a aussi ses éléments.

« L'un des plus profonds philosophes de l'Antiquité nous a montré le véritable chemin à suivre dans les recherches métaphysiques, et ceux qui depuis ont cru ajouter à ses découvertes n'ont fait à mon avis aucun pas de plus. Longtemps avant Aristote, le mot “idée” chez les Grecs voulait dire “image”, et de là vient aussi le mot “idole”. Aristote ayant examiné chacune de ses idées vit que toutes provenaient réellement d'une image, c'est-à-dire d'une impression faite sur les sens. De là vient que le génie le plus inventif ne peut cependant rien inventer. Les mythologues assemblèrent le buste d'un homme et le corps d'un cheval, le buste d'une femme et la queue d'un poisson. Ils ôtèrent un œil aux Cyclopes, ajoutèrent des bras à Briarée, mais ils n'inventèrent rien, car cela n'est pas au pouvoir de l'homme. Et depuis Aristote, il a été reçu que rien n'était dans la pensée que ce qui avait été dans les sens[627].

« Mais de nos jours, il est venu des philosophes qui se sont crus plus profonds et qui ont dit : “Nous convenons que l'âme n'aurait pu développer ses facultés sans l'entremise des sens, mais ces facultés une fois développées, l'âme conçoit des choses qui n'ont jamais été dans les sens, telles que l'espace, l'éternité, les vérités mathématiques[628].”

« Je vous l'avoue, je ne goûte point cette nouvelle doctrine. L'abstraction ne me paraît être qu'une soustraction. Pour abstraire, il faut ôter. Si j'ôte mentalement de ma chambre tout ce qu'elle renferme et même l'air, j'ai l'espace pur. Si d'une durée j'ôte le commencement et la fin, j'ai l'éternité. Si d'un être intelligent j'ôte le corps, j'ai l'idée d'un ange. Si des lignes j'ôte mentalement la largeur pour ne considérer que leur longueur et les espaces qu'elles renferment, j'aurai les éléments d'Euclide[629]. Si j'ôte aux yeux d'un homme et que j'ajoute à sa taille, j'aurai la figure d'un Cyclope.

Si les nouveaux docteurs m'offrent une seule abstraction que je ne puisse réduire à la soustraction, je me déclare leur disciple ; jusque-là je m'en tiendrai au vieil Aristote.

« Le mot “idée” (image) ne se rapporte pas uniquement à ce qui fait impression sur notre vue. Le son frappe notre oreille et nous donne l'idée qui a rapport au sens de l'ouïe. Le citron agace nos dents et nous donne l'idée de l'acide.

« Mais observez que nos sens jouissent de la faculté d'être mis dans cet état d'impression en l'absence de l'objet qui l'a causée. Si l'on nous propose de mordre dans un citron, l'idée seule fait couler la salive et agace nos dents. Une musique bruyante résonne à nos oreilles longtemps après que l'orchestre a cessé de jouer. Dans l'état actuel de la physiologie, nous ne pouvons expliquer le sommeil non plus que les rêves, mais à l'égard de ceux-ci on peut dire que des mouvements de nos organes indépendants de notre volonté les remettent dans le même état où ils furent mis lors de l'impression faite sur les sens, ou bien en d'autres termes, lors de l'idée conçue.

« De là il résulte aussi que, en attendant que nous soyons plus avancés dans la physiologie, il nous est avantageux de considérer théorétiquement [sic] les idées comme des impressions faites sur le cerveau. Impression dans laquelle les organes peuvent se mettre en l'absence de l'objet soit volontairement, soit involontairement. Observez que l'impression sera moins vive si l'on ne fait que penser à l'objet, mais que dans un état de fièvre, elle peut être aussi forte que la première impression reçue.

« Après cette suite de définitions et de conséquences un peu difficiles à suivre, nous ferons quelques réflexions propres à jeter un nouveau jour sur cette matière.

« Les animaux qui, par leur organisation, se rapprochent le plus de l'homme, ont tous, à ce que je crois, le viscère appelé cerveau. Au contraire on ne le trouve point dans les animaux dont l'organisation se rapproche de celle des plantes.

« Les plantes vivent et quelques-unes remuent. Il y a parmi les animaux marins des êtres qui comme les plantes n'ont point le mouvement locomotif, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent changer de place. J'ai vu d'autres animaux marins dont le mouvement, toujours uniforme comme celui de nos poumons, ne paraissait dériver d'aucune volonté.

« Les animaux mieux organisés veulent et conçoivent des idées. L'homme seul jouit de l'abstraction.

« Mais tous les hommes ne possèdent point cette faculté au même degré : un relâchement dans le système glanduleux en prive le goitreux des montagnes, et la privation d'un ou de deux sens a l'effet de rendre l'abstraction très difficile. Les sourds-muets ont beaucoup de peine à saisir l'abstraction ; mais on leur montre cinq ou dix doigts lorsqu'il ne s'agit pas de doigts, et ils prennent une idée des nombres. Ils voient que l'on prie, que l'on se prosterne, et prennent l'idée d'un être invisible.

« On a bien plus de facilité avec les aveugles parce que la langue étant le grand instrument de l'intelligence humaine, on leur présente les abstractions toutes faites. D'ailleurs l'absence des distractions donne aux aveugles une aptitude toute particulière à la combinaison.

« Mais si vous imaginez un enfant né aveugle et sourd, nous pouvons bien affirmer qu'il ne sera jamais capable d'aucune abstraction. Il aura les idées qui lui viendront par le goût, l'odorat ou le tact. Il pourra rêver les mêmes idées. S'il est châtié pour un méfait, il s'en abstiendra peut-être parce qu'il n'est pas entièrement privé de mémoire ; mais l'idée abstraite du mal, je ne crois pas qu'aucune industrie la puisse faire entrer dans son esprit. Il n'aura point une conscience, il ne sera point susceptible de mérite ni de démérite. S'il se rendait coupable d'un homicide, il ne pourrait avec justice en être puni. Voici donc deux âmes, deux portions du souffle divin bien différentes entre elles, et pourquoi ? pour deux sens de moins.

« Une distance bien moindre, mais très grande encore, sépare l'Esquimau ou le Hottentot d'avec l'homme dont l'esprit est cultivé. Quelle est la cause de cette différence ? Ce n'est plus le défaut d'un sens, c'est la quantité plus ou moins grande des idées et le nombre des combinaisons.

L'homme qui a vu toute la terre par les yeux de voyageurs, qui a vu tout le passé dans l'histoire, a réellement dans sa tête une infinité d'images que n'a point le paysan, et s'il combine ses idées, les rapproche, les compare, cet homme a du savoir et de l'esprit.

« Newton avait une habitude continuelle de la combinaison des idées et dans la foule d'idées qu'il a assemblées, s'est trouvée la combinaison de la pomme qui tombe d'un arbre et de la lune retenue dans son orbite.

« De là je conclus que la différence des esprits est dans la quantité des images et dans la facilité de les combiner et si j'ose m'exprimer ainsi, cette différence est en raison composée du nombre des images et de leur combinaison. Ici je demande qu'on me suive attentivement.

« Les animaux dont l'organisation est confuse n'ont peut-être ni volonté ni idées. Leurs mouvements sont involontaires comme ceux de la sensitive[630]. Cependant le polype étend ses bras pour ramener à lui les vermisseaux ; on peut supposer que parmi ceux qu'il avale quelques-uns lui plaisent plus que d'autres et qu'ils lui donnent l'idée du bon, du moins bon, du mauvais. S'il a la faculté de rejeter les mauvais vermisseaux, il est à croire qu'il en a aussi la volonté. Sa première volonté a été le besoin qui lui a fait étendre ses huit bras. Les animalcules engloutis lui ont peut-être donné deux ou trois idées ; rejeter un animalcule, en avaler un autre est une volonté de choix qui résulte d'une idée ou de plusieurs.

« Si nous appliquons ce même raisonnement à l'enfant qui vient de naître, nous verrons que sa première volonté résulte immédiatement du besoin, c'est cette volonté qui lui fait appliquer la bouche au sein de sa nourrice ; mais dès qu'il a goûté le lait, il a une idée, c'est-à-dire une impression distincte faite par un objet extérieur sur ses sens.

« Il acquiert de même une seconde idée, puis une troisième, une quatrième. Les idées sont donc susceptibles d'une sorte de numération, mais nous avons vu qu'elles étaient susceptibles de combinaison, donc on peut leur appliquer sinon le calcul des combinaisons, au moins les principes de ce calcul. J'appelle combinaison, l'assemblage et non la transposition[631] ; ainsi *ab* est la même combinaison que *ba*[632].

« Ainsi deux lettres ne peuvent s'assembler que d'une manière. Trois lettres prises deux à deux peuvent se combiner de trois manières, et toutes trois ensemble font quatre.

« Quatre lettres prises deux à deux donnent six combinaisons ; trois à trois, elles en donnent quatre ; toutes ensemble une, en tout onze.

« Cinq lettres donneront en tout 16 combinaisons
Six en donneront 57
Sept 121
Huit 236
Neuf 495
Dix 1013
Onze 2035[633]. »

QUARANTE-NEUVIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et Rébecca s'adressant à Velasquez lui dit :

— Monsieur le Duc, vous nous aviez promis hier de créer le monde[634]. Dans cette création, vous conformerez-vous à l'œuvre de six jours ?

— Oui, Madame, répondit Velasquez, je crois que le premier chapitre de la Genèse a été inspiré par l'esprit de vérité, mais j'ignore si le législateur hébreu sentait lui-même toute la force des expressions qu'il employait. L'idée que nous attachons à l'inspiration est opposée à celle d'instruction et de raisonnement. Moïse emploie le mot de « jour », cependant le soleil ne fut créé que dans la troisième journée. Ces jours-là n'étaient donc pas de la nature des nôtres. C'étaient des périodes quelconques dans lesquelles la lumière succédait à l'obscurité[635]. Le texte dit : *Vayhi ereb vayhi – Bakara ioum ached*[636].

— Vous savez donc l'hébreu, dit Rébecca, j'en suis étonnée. J'ai cru que les sciences qui tiennent à la mémoire pouvaient difficilement être cultivées en même temps que les sciences exactes.

— Je ne me suis point aperçu de cette difficulté, dit Velasquez. J'ai étudié l'histoire et les langues mortes en même temps que la science des nombres et des dimensions, mais il est vrai que je rangeais avec beaucoup d'attention toutes les notions que je mettais sous la garde de ma mémoire. Je me suis fait ainsi une sorte de mémoire raisonnée où chaque idée mère se présente accompagnée de toutes ses dérivées. Si l'on me fait une question, il me semble aussitôt que je pourrais y répondre par un petit volume. Le choix

entre les solutions m'embarrasse, ce qui me donne quelquefois l'air de la distraction. Mais il faut convenir aussi que dans la plupart des conversations, on saute trop légèrement d'un sujet à un autre, à peu près comme j'ai vu les modernes Numides changer de chevaux au milieu de la course la plus rapide. J'ai entendu dire que des joueurs d'échecs avaient fait des parties par lettres, jouant un coup à chaque jour de courrier ; voilà proprement comme il faudrait causer et je ne pense pas qu'une repartie faite le même jour puisse avoir quelque justesse.

— Ceci, dit Rébecca, me paraît un avertissement de ne point vous interrompre. Ainsi je m'en garderai bien et je vous prie de commencer au plus tôt l'explication du *Bereschith Bourou Elohim ha Schmaïm, ve ha oureth*[637].

— Comment ! dit Velasquez, vous savez l'hébreu. Ceci me surprend, mais je remets ma surprise à un autre moment et je vais vous faire la démonstration que vous me demandez, en la commençant par le premier verset de la Genèse.

Système de Velasquez.

« Au commencement, Élohim créa les cieux et la terre, et la terre était informe et mêlée. Et le *chanschech* était sur la face de l'abîme, et le souffle d'Élohim agitait la face des eaux. »

Observez d'abord que j'ai laissé ici le mot hébreu *ranscheh* [sic] qui proprement veut dire « ténèbres », mais qui passant par les écrits des Phéniciens est entré dans la mythologie des Grecs qui en ont fait le chaos, comme ils ont fait l'Érèbe du mot *eyreb* qui veut dire « soir, entrée de la nuit[638] ».

Certes le chaos ne saurait être désigné avec plus de précision : « La terre était informe et mêlée et couverte d'eau. » En effet la forme sphérique des corps célestes prouve qu'ils ont été fluides, car c'est la forme que prend un corps fluide lorsqu'il est abandonné aux lois de l'attraction ; cela se voit aux gouttes d'eau suspendues à l'extrémité des feuilles, aux gouttes de vif-argent qui forment des globules lorsqu'on les répand sur un plan de quelque matière qui n'ait point d'affinité avec ce demi-métal ; les métaux se forment en bouton dans le fond du creuset. La terre est sphérique, donc elle a été fluide ; et comme l'argile, la plus soluble des terres, a néanmoins besoin

d'un cinquième d'eau pour acquérir de la fluidité, cet élément dans le chaos entrait pour bien plus de deux billions de lieues cubiques dont la presque totalité s'est combinée avec la pierre ; et nous pouvons encore aujourd'hui l'en séparer au moyen du feu. C'est ce qu'on appelle l'eau de cristallisation[639]. Il est possible aussi que les terres primitives aient eu besoin d'une moindre quantité d'eau pour être fluides. Cette question ne nous importe point. Il nous suffira de savoir qu'au commencement, la terre a été une masse mélangée, fluide et recouverte d'eau comme le dit Moïse. Voyons maintenant ce que pouvait être le souffle d'Élohim qui agitait la face des eaux.

Rouh, le souffle, veut aussi dire l'âme et la vie. Les Arabes chrétiens tels par exemple que les Maltais, lorsqu'ils quêtent pour les âmes du purgatoire, disent : *Al-aruah, Al-aruah*[640]. Moïse dit que le souffle d'Élohim agitait la face des eaux ; cela veut dire que la vie y était déjà répandue.

Mais qu'est-ce que la vie animale ou végétale ? Elle se cache dans un liquide comme dans l'œuf, ou dans un solide comme le grain. Elle attend pour paraître que les circonstances lui soient favorables. Il en est de même de tous les éléments impondérables tels que la chaleur, la lumière.

Moïse dit que la vie se manifestait déjà dans le chaos et particulièrement sur la face des eaux. Probablement les êtres animés n'étaient alors que des trémelles, des conferves, des byssus phosphorescents qui ne sont animaux ni plantes, mais qui sont vivants et jouissent même de l'irritabilité[641] ; cependant suivons le texte.

« Élohim dit : “Que la lumière soit” et la lumière fut. Élohim vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière d'avec les ténèbres. Élohim nomma la lumière “jour”, et les ténèbres, il les nomma “nuit”. Et il fut soir et il fut matin ; ce fut le premier jour. » Observez qu'alors le soleil n'existait point encore. La lumière créée n'était point radiante, elle était éparse comme celle qu'on a vue autour de certaines comètes. Le soleil n'existant pas, la division du temps n'existait pas non plus, ainsi ce premier jour ne peut être considéré que comme une période indéfinie. Le chaos fut la nuit, la lumière créée fut le jour. Passons au sixième verset.

« Élohim dit : “Qu'il y ait une étendue entre les eaux, une séparation entre les eaux et les eaux.” Élohim fit une étendue et il sépara les eaux qui sont sur l'étendue d'avec les eaux qui sont sous l'étendue, et il fut ainsi.

Élohim nomma l'étendue “cieux”. Il fut soir, il fut matin ; ce fut le second jour. »

Le mot *roukia* que je traduis ici par « étendue », les interprètes grecs l'ont rendu par *stèréoma*, « firmament », ce qui répondait à leur hypothèse des cieux solides, mais *roukia* n'exprime que l'étendue. Les batteurs d'or employés au tabernacle battirent d'abord l'or en *roukia*, ensuite ils le coupèrent en fil[642].

Ici je dois vous dire un mot sur quelques expériences faites en 1630 par un chimiste français appelé Jean Rey ; elles ont ensuite été répétées en Angleterre par Robert Boyle et son élève Mayow. Mon père et moi, nous nous en sommes beaucoup occupés et voici ce que nous avons trouvé : on peut obtenir par des moyens chimiques trois espèces d'air ou plutôt de fluides aériformes. Le plus léger et le moyen combinés par la pression forment l'eau ; et l'air moyen combiné avec l'air pesant forment l'air respirable dont se compose notre atmosphère.

Avant que cette atmosphère fût formée, l'air léger se combinant peu à peu avec l'air moyen formait des pluies incessantes, et ce même air moyen se combinant continuellement avec l'air pesant tendait à se former en atmosphère dont la propriété lorsqu'elle est chargée d'électricité est de retenir et soutenir les nuages. Notre atmosphère est donc le *roukia* ou étendue placée entre les eaux d'en haut et les eaux d'en bas[643].

Le mélange de ces airs pouvait se faire par la pression en un court espace de temps, et même en un jour de vingt-quatre heures, mais comme la division du temps n'existait point encore, nous pouvons supposer que ce jour fut encore une période indéfinie. Quant au soir et au matin, nous pouvons l'expliquer de bien des manières différentes : peut-être la lumière éparse s'est jetée tout d'un côté comme on le voit aux comètes, et la terre par une très lente rotation a successivement montré à la lumière toutes les parties de la surface sphérique ; peut-être la terre a-t-elle décrit une immense orbite dont la lumière occupait un point très excentrique ; peut-être était-ce la lumière elle-même qui décrivait cette orbite. Les possibles se présentent en foule et l'on ne peut s'arrêter à aucune explication. Je passe donc à la troisième journée.

« Élohim dit : “Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un lieu et que le continent apparaisse”, et il fut ainsi. Élohim nomma le

continent “terre”, et l'amas des eaux, il le nomma “les mers”. Élohim vit que cela était bien. »

La force dont le Créateur se servit pour séparer les continents d'avec les mers, a été la force magnétique qui se dirige vers le pôle Arctique.

Des expériences exactes ont prouvé que toute matière était un peu affectée de polarité, mais le fer est éminemment magnétique, et l'argile primitive était très ferrugineuse, ce que nous voyons encore par l'ocre qu'elle contient.

L'argile primitive se porta donc vers le pôle Arctique, laissant après elle comme des longues tramées qui sont devenues les caps Horn, Tomasin[644], Bonne-Espérance. Le mouvement de rotation qui à cette époque devint plus rapide, élargit les continents vers l'équateur ; ce même mouvement de rotation aplatit les pôles, tandis que l'argile s'élevait en bosse dans les environs du pôle magnétique et y formait le plateau de la Tartarie[645].

Sans aller plus loin, vous observerez facilement les mêmes choses dans la lune. L'illustre Riciolus vient de publier une carte de ce satellite[646]. Je la porte toujours sur moi et je vais vous en faire la démonstration.

Dans la lune, le pôle magnétique paraît être au cratère de Tycho. Vous y voyez un continent élevé avec des dos de montagnes qui prennent leur origine aux divers enfoncements désignés sous les noms de mer des Humeurs, mer des Pluies, mer des Nuages. On voit assez que les lieux élevés de la lune se sont faits aux dépens de ces creux. On peut, pour ainsi dire, suivre l'argile lunaire lorsqu'elle s'est élevée vers son pôle magnétique. Les pays de Pluton, Posidonius et autres sont restés peut-être parce que le calcaire y abondait. C'est du moins ce qui est arrivé dans nos mers antarctiques. Cette nature de terre y est très favorable à la propagation des animaux coralliens qui y construisent des îles entières.

Tandis que la masse de l'océan se formait au pôle Antarctique, des mers Méditerranées se formaient au milieu des continents, et même l'Europe n'était qu'une suite de mers séparées par des digues, à peu près comme vous voyez dans la lune une sorte de digue qui sépare la mer de Tranquillité d'avec les contrées de Ménélas, Manilius, etc.

Ces mers intérieures n'avaient pas un même niveau ; par exemple, une des plus élevées était l'Adriatique, ainsi qu'on peut le lire dans les

pétrifications du Véronais qui sont placées à de grandes hauteurs et représentent des animaux et des plantes dont les analogues n'existent plus.

Ici je dois encore vous faire observer une ressemblance de la terre avec la lune. Vous observerez dans celle-ci que les mers ou enfoncements ont une partie plus claire et par conséquent moins enfoncée ; et pour me faire mieux comprendre, je l'appellerai le bas-fond. Ainsi dans la lune, la mer des Pluies a des bas-fonds vers le mont Copernic ; la mer de Tranquillité et la mer de Fécondité ont leurs bas-fonds vers la mer des Crises. La mer des Humeurs a ses bas-fonds aussi bien que la mer des Nuages. Il en était de même sur la terre. La partie creuse de l'ancienne mer Adriatique forme son bassin actuel, et le bas-fond est aujourd'hui la Lombardie.

La nouvelle Baltique était la partie creuse de l'ancienne et les bas-fonds de celle-ci étaient la Pologne. Cette ancienne Baltique était séparée de l'ancienne mer Germanique par les monts de la Silésie et, plus au nord, par le départ d'eau qui va jusque dans le Jutland.

L'ancienne mer Germanique, dont toute l'Allemagne forme les bas-fonds, était bornée à l'ouest par les Vosges, les Ardennes, la chaîne dorsale de l'Angleterre, les Hébrides.

Cette enceinte se reconnaît encore, mais la France elle-même est couverte de coquillages et ils y sont à une grande élévation. Elle a aussi fait partie d'un bassin borné à l'est par les Vosges et les Ardennes, au nord par la chaîne dorsale de l'Angleterre, les Hébrides, les Féroé, le Groenland, à l'ouest par l'Amérique, la chaîne dorsale de Panama, la chaîne transversale de Pérou, au sud par un continent écroulé qui servait de contrefort du côté antarctique et qui joignait l'Afrique, les îles Canaries, Madère et l'Espagne ; j'appelle cette mer l'Atlantique occidentale, et j'appellerai Atlantique orientale une autre mer intérieure qui n'était séparée de celle-ci que par un isthme étroit ; ses bas-fonds étaient le grand désert de Sahara, le sol de l'Arabie et du Sennar[647]. Sa partie profonde était la partie Méditerranée, la mer Rouge et le golfe Persique. L'Atlas actuel était une île qui avait des bas-fonds vers le midi. Tel était alors l'état du globe.

« Alors Élohim dit : “Que la terre fasse germer de l'herbe qui ait sa graine, et des arbres qui aient leurs fruits et leurs germes hors de la terre”, et il fut ainsi. Et la terre fit germer des herbes, chacune selon son espèce, et

des arbres produisant leurs fruits, chacun selon son espèce. Élohim vit que cela était bien. Et il fut soir et il fut matin ; ce fut le troisième jour. »

Vous avez vu que la terre au sein du chaos était déjà animée par l'esprit de vie, c'est-à-dire couverte de byssus, de conferves, de trémelles et d'autres êtres qui ne sont animaux ni plantes, mais qui jouissent de la vie et même de l'irritabilité. Leur détritus fut porté dans l'hémisphère arctique en même temps que l'argile primitive. Ce détritus amassé pendant les périodes précédentes forma un humus ou terre végétale sans laquelle les plantes n'auraient pu exister.

Elles ne pouvaient non plus exister tant que l'air pesant était en abondance et mêlé à une trop petite quantité d'air moyen qui est nécessaire à la vie des plantes et des arbres.

Si nous considérons les changements que la culture peut faire éprouver aux plantes, nous ne serons pas surpris que les trémelles du chaos, placées au sein d'éléments tout nouveaux, y prissent des formes nouvelles qui ensuite sont devenues des formes constantes parce que la vie s'y propageait d'après de certaines lois.

Jusqu'alors, la lumière avait été éparse ; dans la période suivante, elle fut réunie de manière à devenir radiante, développer la chaleur de l'atmosphère et faire alterner les saisons. Toutes ces circonstances étaient nécessaires pour que les arbres eussent la forme que nous leur voyons aujourd'hui. Je reviens au texte.

« Élohim dit : “Qu'il y ait deux luminaires dans l'étendue du ciel afin de distinguer le jour d'avec la nuit, et pour marquer les temps, les jours et les années”, et il fut ainsi. Élohim créa deux grands luminaires : le plus grand pour dominer sur le jour, le plus petit pour dominer sur la nuit et les étoiles.

« Élohim les plaça dans l'étendue des cieux afin de répandre la lumière, dominer sur le jour et sur la nuit et les distinguer. Élohim vit que cela était bien. Et il fut soir et il fut matin ; ce fut le quatrième jour. »

Nous avons vu que la lumière éparse existait déjà depuis longtemps. Élohim créa une planète énorme qui eut la double propriété de devenir un centre pour tous les corps célestes et en même temps d'attirer à soi toute la matière lumineuse ou, pour ainsi dire, de s'en revêtir, en sorte qu'il faut bien distinguer entre le diamètre apparent du soleil et le diamètre réel du noyau qui est une planète solide.

Des calculs exacts ont démontré que le soleil apparent avait une densité quatre fois moindre que celle de notre planète, c'est-à-dire, selon moi, que le volume même de la planète est le quart de ce qu'il nous paraît, environné de la matière lumineuse.

Or comme son volume apparent est à peu près un million trois cent soixante-neuf mille fois celui de la terre, je pense que le volume du noyau n'est que trois cent quarante-deux mille fois ce même volume, ce qui donnerait toujours un diamètre de soixante-six fois celui de notre globe ; d'où il résulte aussi que la matière lumineuse occupe un million quarante mille fois plus d'espace que notre globe[648].

Pour ce qui est de la lune, je crois que la matière qui devait la composer un jour était à cette époque abandonnée aux lois de l'attraction, et que le rapprochement fut très lent. La lune ne fut entièrement formée que longtemps après. Plusieurs peuples de la Grèce prétendaient être *pro scelene*, c'est-à-dire antérieurs à la lune, et peut-être l'étaient-ils[649]. Je passe à la cinquième journée.

« Élohim dit : “Que les eaux frémissent sous le frétillement d'âmes vivantes et que l'oiseau vole sur la terre sous l'étendue des deux.” Élohim créa donc la baleine et toutes les âmes vivantes dont le frétillement fait frémir les eaux. Élohim créa aussi les oiseaux ailés, chacun selon son espèce. Et il vit que cela était bien. Élohim les bénit, disant : “Croissez et multipliez, remplissez les eaux de la mer et que l'oiseau se multiplie sur la terre.” Et il fut soir et il fut matin ; ce fut le cinquième jour. »

Le texte donne aux poissons et aux oiseaux le nom d'âmes vivantes. La vie existait déjà dans le chaos ; ensuite la vie anima dans les plantes une organisation supérieure. Ici nous voyons une organisation encore plus parfaite produire des âmes vivantes, *Nefschihoïhou*[650].

L'irritabilité existait dans les conferves et les trémelles du chaos ; elle se montre évidemment dans les plantes qui sont toutes affectées par le froid, le chaud, la lumière. Dans certaines plantes, l'irritation est très évidente.

Mais dans l'œuvre du cinquième jour, l'irritation a un centre commun et elle devient sensation.

Le poussin sortant de sa coque éprouve la sensation de la faim. Il reçoit la becquée et digère. Puis la sensation de la faim recommence, ses sens se remettent dans l'état où ils étaient lorsqu'il reçut la première becquée. Alors

l'âme vivante a reçu sa première idée et ce mot « idée » en grec veut dire « image ». Dans cette première opération, l'âme vivante pourrait avec quelque justesse être comparée à un miroir qui de lui-même représenterait les objets qu'on lui aurait une fois présentés, ou bien à un clavecin qui de lui-même répéterait les airs qu'on y aurait une fois joués[651].

La sensation de la faim combinée avec l'image de la première becquée produisit la première volonté.

La volonté contrariée produisit la première colère, résultante du partage de la becquée.

Voilà donc l'âme vivante douée d'imagination, de volonté et des passions. Élohim vit que tout cela était bon et fit encore mieux dans la période suivante[652].

« Élohim dit : “Que la terre produise des âmes vivantes, chacune selon son espèce, reptiles et quadrupèdes”, et il fut ainsi. Élohim créa les quadrupèdes et les reptiles, chacun selon son espèce. Et il vit que cela était bon.

« Élohim dit : “Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance afin qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur l'animal qui court et sur le reptile qui rampe.” Élohim créa donc l'homme à son image ; il le créa à l'image d'Élohim.

« Élohim les créa mâles et femelles et leur dit : “Croissez et multipliez, remplissez la terre et soumettez-la. Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur l'animal qui marche et sur le reptile qui rampe. Voilà, je vous ai donné les plantes germinantes et les arbres portant du fruit, afin que vous en fassiez votre nourriture et que les oiseaux du ciel et les animaux de la terre en puissent manger aussi bien que le reptile et tout être vivant qui doit s'en nourrir.” Élohim vit que tout cela était bien. Il fit soir, il fit matin ; ce fut le sixième jour.

« La terre fut donc créée, ainsi que toute l'armée céleste. Et le septième jour, Élohim se reposa. Il bénit le septième jour et le sanctifia. »

Voilà donc sur la terre un être fait à la ressemblance d'Élohim, ressemblance bien éloignée sans doute, mais dont pourtant nous pouvons saisir quelques traits. Et d'abord observons la dissemblance entre l'homme et le *Nefischhoïhou* ou « âme vivante » telle que l'ont les oiseaux et les quadrupèdes.

Une des propriétés de la vie est de se propager surtout lorsqu'elle est en excès comme dans la jeunesse. Chez l'homme, cette propagation s'opère absolument comme dans les animaux à mamelles. Il était donc indispensable que leur entrée dans la vie fût pareille.

En effet la faim est la première sensation de l'enfant. Le lait lui donne son premier plaisir dont le souvenir est sa première idée. Le refus de la nourrice lui donne son premier chagrin. Jusque-là, tout est semblable. Mais bientôt la différence devient immense ; les idées dans l'animal semblent se combiner par une sorte de mécanisme : l'image de sa mère lui représente l'image de la mamelle et s'efface lorsqu'elle en est séparée. La mère semble sentir pour son petit une sorte de sympathie qui pourrait bien n'être qu'une affinité provenant de ce que pendant la gestation, la vie de l'un a fait partie de la vie de l'autre.

L'animal semble combiner ces idées deux à deux, et toujours avec un retour sur lui-même. Un certain son lui rappelle la mangeoire, le fouet levé lui rappelle la douleur.

Dans les animaux chasseurs, le besoin exerçant continuellement la faculté de combiner, elle devient une habitude qui ressemble un peu à ce que nous appelons raisonnement.

La faculté combinante est encore plus exercée dans l'animal domestique ; l'habitude chez lui semble devenir attachement et l'on croit y voir quelques rudiments de ce que nous appelons vertus.

Mais ce dernier terme où puisse atteindre l'âme des bêtes, on le trouve déjà dans l'enfant à la mamelle, dont le premier sentiment est un grand attachement pour sa nourrice. La dernière limite de l'âme vivante n'est encore que le premier degré de l'âme intelligente.

À peine l'enfant a reçu les premières impressions que déjà il semble dominé par un esprit intérieur qui le force à combiner. Il touche, il cherche, il examine, il se rappelle, il compare, il imite, il crie, il nomme. Si on le laisse faire, à lui seul il formera une langue. Ses rapides progrès ravissent les parents et surprennent l'observateur.

Cependant si celui-ci est géomètre, il démêlera ici la loi des combinaisons. En effet les impressions faites sur le cerveau sont successives, l'enfant les reçoit l'une après l'autre ; il en reçoit une, puis une seconde, puis une troisième. Elles sont donc susceptibles de combinaison.

Par conséquent, on peut leur appliquer les principes d'un calcul qu'il ne faut pas confondre avec celui des transpositions.

Dans le calcul que j'ai en vue AB est la même combinaison que BA. Ainsi deux lettres ne peuvent s'assembler que d'une manière.

Trois lettres prises deux à deux peuvent se combiner de trois manières, et toutes les trois prises ensemble font quatre combinaisons.

Quatre lettres prises deux à deux donnent six combinaisons ; trois à trois, elles en donnent quatre, en tout onze.

Cinq lettres donnent 26 combinaisons.

Six lettres donnent 57 combinaisons.

Sept 121 combinaisons.

Huit 236 combinaisons.

Neuf 495 combinaisons.

Dix 1013 combinaisons.

Onze 2035 combinaisons.

Pour peu qu'on ait l'habitude des calculs, on voit assez que cette progression arrive bientôt à l'infini, et qu'en supposant un même nombre d'impressions faites sur le cerveau, mais une grande différence dans la faculté de les combiner, la différence des intelligences résultantes sera bientôt infinie.

En effet l'enfant est à peine sevré que déjà il saisit une sorte de combinaison qu'on appelle abstraction, mais qui proprement n'est qu'une soustraction. Elle consiste à ne considérer dans un objet qu'une seule de ses qualités. Telle est l'idée des nombres qui est la plus simple des abstractions, et néanmoins on n'a pu la faire entrer dans la tête d'aucun animal.

Cette première abstraction ou soustraction conduit ensuite à d'autres plus élevées. Si de ma chambre j'ôte tout ce qu'elle renferme, j'ai l'espace pur.

Si d'une durée j'ôte le commencement et la fin, j'ai l'éternité. Si d'un être intelligent j'ôte le corps, je forme l'idée d'un ange.

Étant arrivé à ne considérer les choses que par une seule de leurs qualités, il a été facile de les ranger selon cette qualité, c'est-à-dire d'en faire des classes distinctes. Ainsi les actions ont été distinguées en bonnes et mauvaises, ainsi s'est formée la conscience, ainsi sont nées les vertus. L'animal qui n'abstrait point ne saurait être vertueux. Il ne peut mériter ni

déméritер, non plus que l'enfant qui n'a point encore abstrait et dont la conscience n'est point encore formée.

On peut dire en général que la différence des esprits est en raison composée de la quantité des idées et de la facilité à les combiner. Newton qui avait l'habitude d'une combinaison presque incessante vit tomber une pomme et en conclut la gravitation de la lune.

Une combinaison immense dans un instant indivisible est peut-être un des attributs de l'intelligence suprême qui créa ce monde ou qui le livra aux lois de la création.

C'est-à-dire que d'abord le monde fut une masse fluide livrée à la seule attraction qui lui donna la forme sphérique.

Mais la force magnétique en se développant entraîna l'argile primitive vers l'hémisphère arctique et forma nos continents. Divers fluides se combinant formèrent l'air atmosphérique.

Des êtres confusément organisés étaient les habitants du chaos ; leur détritus entraîné avec l'argile primitive forma un humus où les végétaux purent croître.

Dans l'époque suivante, on vit les animaux qui se nourrissent de végétaux et qui eux-mêmes servent de nourriture à d'autres.

Enfin parut l'homme formé à la ressemblance de la divinité, c'est-à-dire que par la faculté de combiner et par l'esprit intérieur qui la lui donne, il offre quelques faibles traits de son inconcevable modèle.

Moïse n'était ni physicien ni métaphysicien ; tout ce qu'il dit est cependant conforme aux plus saines idées de physique et de métaphysique. C'est donc à l'incrédule à me prouver que sa cosmogonie n'a pas été inspirée.

Velasquez paraissant fatigué d'avoir si longtemps parlé, nous le priâmes de renvoyer au lendemain la suite de son système et la journée se passa comme les précédentes.

CINQUANTIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée. Rébecca pria le duc de vouloir bien reprendre l'exposition de son système, ce qu'il fit en ces termes :

Suite du système de Velasquez.

Nous avons vu qu'Élohim avait placé les hommes sur la terre et leur avait dit : « Croissez et multipliez. » Cette race primitive que Moïse appelle « Fils d'Élohim » s'unit dans la suite aux filles d'Adam ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Pour le moment je dois encore vous ramener à l'état où se trouvait notre globe.

L'Atlantique occidentale était bornée par l'Amérique et par l'Espagne, les Vosges, les Ardennes, la chaîne dorsale anglaise, au nord par le Groenland qui se rejoignait aux îles Féroé et celles-ci aux Hébrides ; au sud cette mer était retenue par un continent qui joignait le Brésil au cap Vert, et de ce continent partait une digue élevée dont il n'est rien resté que les îles du Cap-Vert, les Canaries, Madère, qui se rejoignait aux monts de l'Espagne.

À l'est des Vosges, des Ardennes et de la chaîne dorsale anglaise, était l'ancienne mer Germanique bornée à son couchant par les monts de la Silésie et leur prolongement jusqu'en Danemark et en Norvège.

Au midi de ces deux mers, était l'Atlantique orientale qui comprenait aussi tout le bassin Persique avec le Sennar ; elle était bornée à l'orient par les montagnes du Khouzistan[653], celles de l'Arabie Heureuse, de l'Éthyopie, enfin par la chaîne transversale de l'Afrique qui rejoignait la digue mentionnée ci-dessus.

Quant au mont Atlas actuel, il formait une île.

L'ancienne Adriatique était plus élevée que l'Atlantique orientale.

L'ancienne Caspienne avait peut-être trois cents pieds de hauteur de plus que cette même Atlantique orientale.

Mais l'ancienne Baïkal était la plus élevée des mers : elle était à cinq mille pieds d'élévation au-dessus du niveau actuel de l'océan, bornée au midi par le plateau de la Tartarie, à l'occident par l'Isthmus, au nord par les montagnes de la Sibérie, à l'orient par celles de la Daourie[654].

Il y avait aussi des bassins élevés qui renfermaient des lacs d'eau douce tels le bassin de l'Arménie, celui de la haute Éthyopie et beaucoup d'autres.

Toutes ces mers hautes et basses étaient séparées par des digues, les unes montagneuses et les autres planes. Celles-ci étaient habitées par de grands animaux de l'espèce des éléphants et des rhinocéros, mais couverts de poils. Les hommes n'y pouvaient habiter comme aujourd'hui ils n'habitent point

sur le plateau de la Tartarie. Aussi n'a-t-on jamais rencontré d'os humains dans nos pétrifications.

Les hommes qu'Élohim créa les premiers ne purent habiter que les contreforts qui soutenaient les mers vers le sud, c'est-à-dire qu'il y eut des hommes dans l'Inde, le Khouzistan, l'Arabie Heureuse, l'Éthyopie, le midi de l'Afrique, l'Amérique, enfin dans le continent Atlantique qui n'était qu'une espèce d'isthme unissant l'Afrique et l'Amérique. Les hommes habitaient aussi quelques îles et presqu'îles comme l'ancienne Atlantique qui est l'Atlas, la Syrie qui était une presqu'île.

Examinons maintenant ce que pouvaient être ces premiers humains.

Nous avons vu que l'âme vivante ou animale avait la propriété de combiner les idées reçues, mais que cette combinaison était lente, presque involontaire et n'arrivait jamais à l'abstraction.

Au contraire, l'enfant humain semble dominé par une faculté éminemment combinante qui le porte sans cesse hors de lui-même, et à force de combiner les idées, il arrive à l'abstraction presque au moment où il parle.

Mais il faut avouer que cette faculté éminemment combinante ne se développe qu'autant qu'on l'entretient et l'excite ; si notre enfant arrive si tôt à l'abstraction, c'est qu'elle lui est transmise par tradition et par le véhicule de la parole.

Un enfant qui ne parlerait pas et qui serait abandonné à lui-même n'arriverait peut-être jamais à aucune abstraction. Il ne saurait pas classer ses idées, distinguer ses actions en bonnes et mauvaises ; il ne pourrait mériter ni démériter. Nos voyageurs espagnols ont trouvé dans plusieurs îles des sauvages qui commettaient les vols et les meurtres par une sorte d'instinct, et n'y trouvaient aucun mal[655].

Tels étaient peut-être les premiers humains placés par Élohim sur la rive méridionale des mers Atlantiques. Ils devinrent des hommes comme nous lorsque les générations successives eurent amassé un nombre suffisant de combinaisons et d'abstractions que l'organe de la parole transmettait des pères aux enfants ; non seulement le raisonnement le prouve, mais l'histoire le dit.

Le Phénicien Sanchoniathon qui vivait dans le treizième siècle avant notre ère était un homme curieux d'origines et d'antiquités. Il avait été à

Ophra chez Gédéon et même il avait converti au culte de Baryt quelques individus de sa famille[656].

Sanchoniaton avait écrit une histoire des Juifs d'après les livres qu'il avait trouvés chez Gédéon, et il avait écrit sur la Phénicie d'après les livres de Thot tels qu'ils s'étaient conservés chez les Ammonéens. Le chaos chez lui est décrit à peu près comme dans Moïse[657].

Ensuite vient la création des animaux intelligents, enfin celle des premiers hommes, c'est-à-dire de ceux que Moïse appelle enfants d'Élohim. Sanchoniaton en compte plusieurs générations qui successivement inventèrent les moyens de fournir aux premiers besoins de la vie[658].

Après ceci, venait l'histoire de Saturne et de Rhée, et ce qui est très remarquable dans cette mythologie, c'est qu'on la retrouve dans tous les pays qui environnaient l'ancienne Méditerranée que j'appelle mer Atlantique orientale : en Sicile, en Italie, Crète, Asie Mineure, Phénicie, Khouzistan, enfin chez les Atlantes dont les traditions ont été conservées par Diodore[659]. Tous ces pays avaient eu par mer des communications faciles, mais une partie de cette mer fut mise à sec lorsque s'ouvrirent les détroits d'Ormuz et Bab el-Mandeb. Ici je dois revenir à la formation du globe et à l'argile primitive.

Une observation importante à faire est que partout où l'on trouve des volcans, on voit qu'ils ont percé le granit, c'est-à-dire la croûte du globe. Les volcans se formaient parce que des masses de soufre et de fer se combinaient par l'intermède de l'eau.

Cette opération chimique se faisait dans les grands vides produits par le retrait de l'argile. Ces vides étaient très profonds ; nous en pouvons juger par certains caps tels que le cap Bon près de Tunis[660]. C'est évidemment une montagne fendue dont la moitié s'est écroulée. La mer y est profonde ; ainsi la montagne doit être tombée dans un vide. Les navigateurs en suivant les côtes ont souvent l'occasion de faire des observations analogues. Les géodes ou pierres d'aigle peuvent nous donner en petit une idée de la manière dont se retirait et durcissait l'argile primitive. Le vide y est très grand en comparaison de la matière solide. Et cela doit être puisque l'eau pour rendre l'argile fluide y devait être pour un cinquième. Les pays qui reposaient sur ces vides croulèrent donc les uns après les autres.

L'ancienne Méditerranée était à cette époque de trois à quatre cents pieds plus élevée que l'océan. Les détroits d'Ormuz et Bab el-Mandeb s'ouvrirent à la fois ; l'ancienne Méditerranée s'y précipita, s'élargit entre l'Inde et l'Afrique, bouleversa et lava tout le contrefort qui était devant elle. Ces élargissements s'observent dans la plupart des détroits et montrent le sens du dégorgeoir.

Alors beaucoup de pays qui avaient été sous l'eau restèrent à sec ; tels furent le Sennar, l'Arabie Déserte, l'isthme de Suez, le désert de Sahara. Alors aussi la fameuse Atlantide cessa d'être une île et devint ce que nous appelons le mont Atlas.

Mais il y avait encore une autre Atlantide qui s'écroula ; celle-là n'était point une île. C'était un continent dont on trouvera encore le contour si on tire une ligne de la Trinité aux îles de Cap-Vert, et une autre ligne du Brésil à la côte de Guinée. Ce continent se prolongeait vers le nord sous la forme d'une digue qui séparait la mer Atlantique occidentale de l'orientale qui est l'ancienne Méditerranée. La rupture de la digue se fait voir clairement lorsqu'on suit la côte de Salé à Tanger : ce sont de hautes plaines qui paraissent comme rompues[661].

La rupture du continent Atlantique comme même vers la digue et la côte d'Afrique[662]. La mer se précipita d'abord vers le sud-est et forma le vaste évasement qui sépare le cap Horn du cap de Bonne-Espérance.

Lorsque l'Atlantique occidentale se fut réunie à l'océan, la mer Germanique s'ouvrit un passage à Calais d'où, se précipitant et s'élargissant, elle forma le canal de la Manche qui n'est qu'un ancien dégorgeoir. Alors l'Allemagne resta à sec. Quelque chose d'analogue arriva à l'ancienne Baltique.

Le dégorgeoir d'Ormuz et Bab el-Mandeb est le plus ancien ; aucune tradition ne nous en indique l'époque. Nous savons seulement que Typhon, personnage mythologique, périt dans le lac Sirbonis qui était dans l'isthme et ne s'est formé qu'après le dégorgement de l'ancienne Méditerranée[663].

Ensuite vint le dégorgement de l'Atlantique orientale et le croulement du continent Atlantique dont la tradition avait conservé le souvenir.

Ensuite croula la digue qui réunissait le Groenland aux îles Féroé et celles-ci à l'Écosse.

Dans le détroit de la Manche, le sens du dégorgeoir va de l'est à l'ouest ; par conséquent la mer Germanique s'est ouvert un passage à Calais lorsque l'océan avait déjà son niveau actuel.

Ensuite croula la digue qui réunissait l'Écosse à la Norvège.

Vous voyez par ces exemples que les faits géologiques sont susceptibles d'une sorte de chronologie, au moins quant à leur ordre successif, mais dans ce qui va suivre nous déterminerons les époques avec précision.

En suivant exactement le texte hébreu et rétablissant Kaïnan second, nous avons la création d'Adam en l'année 3940 avant notre ère[664]. Le Dieu vivant plaça Adam dans un pays où quatre fleuves prenaient leur source : le Phase, l'Euphrate, le Tigre et un quatrième fleuve qui arrosait le Khouzistan. D'après ces renseignements géographiques, Éden ne sera pas difficile à trouver[665]. C'était ce bassin dont le fond est encore indiqué par les lacs Van et Urmia. À cette époque, les plaines venaient d'être abandonnées par la mer et n'étaient pas habitables.

Il est bon d'observer que dans le premier chapitre, Moïse emploie le style égyptien ; il dit : « Les dieux créa. » Les Égyptiens mettaient volontiers *Ni Ounouti* à la place de *Phtha*. Ils écrivaient dieu au pluriel et le verbe au singulier. L'esprit porté sur les eaux était chez les Égyptiens un hiéroglyphe connu[666].

Mais dans son second chapitre, Moïse s'exprime en style hébreu : « Jero Élohim souffla son esprit dans les narines d'Adam. » Quant aux premiers humains, Élohim leur avait dit simplement : « Croissez et multipliez. »

Les physiologistes ont observé que parmi les hommes et les animaux, ceux qui ont l'angle facial plus aigu sont plus livrés aux passions, ainsi qu'aux appétits animaux, et que ceux dont l'angle facial approche du droit sont plus susceptibles de réflexion[667].

Les anciens Égyptiens étaient des Atlantes venus de Méroé en Éthyopie ; or nous savons qu'ils avaient l'angle facial très aigu. Le Sphinx de Memphis nous offre encore le type de leur étrange physionomie.

Les Atlantes étaient très portés à la violence, ainsi que nous en pouvons juger par celles qu'exercèrent leurs descendants Koushites[668].

Au contraire, la race d'Adam avait le front perpendiculaire, le sein blanc, la fibre molle, les pulsations lentes ; leur vie se consumait lentement et se

propageait beaucoup. La longévité se conserva dans la ligne directe et non pas autant dans la race mêlée dont Moïse parle en ces termes :

« Les fils d'Élohim virent que les filles d'Adam étaient belles, et ils prirent pour femmes celles qu'ils choisirent. Alors furent les géants Nephilim qui étaient des Guiber, des hommes d'une grande renommée[669]. »

Le temps des demi-dieux est fixé par Manéthon, de manière que la dernière année de cette époque répond à l'an 3665 avant notre ère[670].

Mais leurs enfants, les Nephilim, durèrent plus longtemps ; ceux dont il est ici question habitaient la vallée de Sodome. Les descendants de Seth formaient une tribu appelée les *Hermuïths*. Ils habitaient le mont Hermon, appelé aussi Sanir, au nord de la vallée ; c'est là que les mariages eurent lieu[671].

En l'année 3390, le pays de Sennar qui depuis sept siècles n'était plus sous l'eau se trouva couvert d'assez d'herbe pour nourrir des troupeaux. Il s'y forma une monarchie dont le chef prenait le titre de pasteur. On y reconnaît des formes de gouvernement qu'on retrouve ensuite chez les rois d'Idumée et les juges d'Israël. Ces rois pasteurs eurent des règnes de plus de cent ans. Ils durent cette longévité à ce que leur sang s'était mêlé à celui des Adamites[672].

Le front élevé des Adamites favorisait l'intelligence chez les races mêlées et celles-ci exerçant les organes de leur cerveau donnaient à leurs crânes des formes plus relevées et plus propres aux combinaisons.

On a déjà vu que les filles d'Adam étaient belles. Ce don de beauté se perpétua dans la ligne directe jusqu'au temps d'Abraham, ainsi que celui de longévité. Sara à soixante ans passés inspira une vive passion au pharaon Kurui[673].

Ce don de beauté n'est point entièrement perdu chez les filles d'Abraham. Un peintre qui voudrait des modèles pour ce qu'ils appellent « tête de Madone », devrait surtout les chercher parmi les Juives de l'Orient.

Ces longévités contribuèrent puissamment à l'éducation de l'esprit humain. Lorsque Seth mourut, Lamech son septième descendant avait déjà cent soixante-quinze ans. Seth observa le ciel pendant huit cents ans et peut fort bien avoir inventé à lui seul toute l'astronomie des Anciens. On lui attribue le cycle de six cents ans[674].

Vers le temps où Seth eut son premier fils, les Adamites commencèrent à invoquer le nom de Dieu. Cette superbe abstraction se plaça tout naturellement dans leur tête. Il n'en fut pas de même chez les races mêlées. Dans le Sennar, on eut recours aux fraudes pieuses.

On supposa qu'un triton appelé Vannés sortait des eaux pour enseigner de grandes vérités[675]. En Égypte, on les enveloppa d'emblèmes.

Ainsi allait le monde lorsqu'une comète qui depuis a reparu six fois passa entre l'orbite de la terre et celle de Mars[676].

Les queues des comètes sont des fuseaux de rayons tournés contre le soleil par un effet de l'attraction que la lumière a pour cet astre.

Pour cette fois, la queue quitta tout à fait la comète et se réunit à la lumière solaire.

Des vapeurs étaient tenues en suspension par la matière électrique qui est toujours mêlée à la matière lumineuse. Ces vapeurs n'obéissent point à l'attraction solaire. Elles entrèrent dans la sphère terrestre et tombèrent en pluies.

La terre se rapprocha de la comète et au bout de huit heures, elle retourna vers le soleil, mais non plus dans la même orbite qui fut agrandie de cinq jours et un quart.

L'orbite de Vénus changea aussi, ainsi que nous le lisons dans saint Augustin[677].

Les mers eurent une marée prodigieuse et celles qui étaient plus élevées se répandirent dans les mers inférieures.

La mer Baïkal fut plus enflée que les autres parce qu'elle était plus rapprochée de l'attraction. Elle envahit ses rivages, enleva les éléphants et les rhinocéros velus. Elle les roula jusque dans la mer Glaciale.

Elle s'ouvrit un chemin dans la Chine et causa l'inondation fameuse dont les annales de cet empire ont conservé la date[678]. Cette date se rapporte entièrement à celle du texte hébreu si nous y restituons le patriarche Kaïnan qui ne se trouve que dans le texte grec[679]. La désolation fut grande et néanmoins le déluge peut être considéré comme un des grands bienfaits de la providence. Nous lui devons l'Europe. En effet, les pays qui avaient été le fond d'une mer n'offraient que des sables aussi arides que ceux de Suez, du Sahara.

À l'époque du déluge, beaucoup de lacs supérieurs rompirent leurs contreforts et couvrirent les plaines de terre végétale mêlée à des cailloux roulés. Alors l'Europe put être habitée et les fils de Japhet s'y établirent[680].

Vous observerez que les enfants de Noé descendaient tous d'Adam par leur père, mais par leurs mères, ils tenaient beaucoup à la race atlantique. Cham surtout avait l'angle facial très aigu et la peau noire ; ce qui se perpétua chez les Koushites, ses descendants. Un de leurs chefs appelé Nemrod ou le rebelle désola l'Asie et s'opposa aux progrès de la civilisation[681].

Après sa mort, Ninus descendant de Sem fonda un empire et fit connaître les arts de la paix qui furent aussi cultivés en Égypte[682].

Des révolutions firent perdre la langue de l'Égypte et les caractères assyriens. Peut-être entrait-il dans les vues de la providence que l'Europe ne trouvât dans l'Asie que des débris épars et pût ainsi refaire toute l'œuvre de l'esprit humain ; et c'est particulièrement sous le rapport des sciences que s'est accomplie la prophétie de Noé : « Élohim étendra Japhet et Japhet habitera dans les tentes de Sem[683]. »

Platon s'empara de quelques emblèmes égyptiens et s'élevant à de hautes conceptions sur la divinité, il mérita lui-même le surnom de divin. Son vertueux instituteur avait déjà fixé l'attention sur le beau et l'honnête[684].

La morale n'était fondée que sur le raisonnement ; elle était dans les têtes et non dans les cœurs. Les âmes humaines étaient sur le chemin de la perfectibilité, mais elles s'y consumaient en vaines tentatives[685].

Alors une voix du ciel se fit entendre en Palestine[686] : elle annonça la doctrine des larmes et de la souffrance, l'amour du prochain, le pardon des injures, la charité…

En disant ces mots, Velasquez avait ôté son chapeau et joint ses mains comme pour prier.

Rébecca souriant d'un air que je ne pus approuver lui dit :

— Monsieur le Duc, je vois bien qu'en composant votre système, vous avez été guidé par des sentiments religieux. Mais dites-moi si dans votre religion vous n'avez pas trouvé une équation embarrassante.

Velasquez était devenu très sérieux au mot de religion, mais voyant qu'on lui adressait une sorte de plaisanterie, il eut l'air mécontent, donna

quelques instants à la réflexion et répondit en ces termes :

— Vous interpellez ma géométrie, c'est donc en géomètre que je vais vous répondre. Lorsque je veux indiquer l'infiniment grand, j'écris un huit couché et divisé par l'unité ; lorsque je veux indiquer l'infiniment petit, j'écris l'unité et je la divise par le signe de l'infini ; mais ces signes dont je me sers dans le calcul ne me donnent point l'idée de ce que je veux exprimer. L'infiniment grand est infiniment de fois le ciel des étoiles fixes. L'infiniment petit est une subdivision infinie du plus petit des atomes. J'indique l'infini et je ne le conçois ni ne l'exprime.

« Or donc, si je ne puis comprendre, si je ne puis exprimer l'infiniment grand et l'infiniment petit, comment exprimerai-je ce qui est infiniment grand, infiniment intelligent, infiniment puissant, infiniment bon et créateur de tous les infinis ? Ici l'Église vient à mon secours : elle me présente l'expression de TROIS contenus dans l'unité sans la détruire.

« Qu'opposerai-je à ce qui passe ma conception ? Je n'ai qu'à me soumettre.

« Cette expression adoptée par l'Église se trouvait déjà dans les écrits de Trismégiste et Philon la répandit parmi les hellénistes d'Alexandrie. Les esprits s'y étaient accoutumés et en furent plus disposés à recevoir la révélation[687].

« Ainsi toujours, et par des moyens humains en apparence, ainsi s'accomplissent les desseins du Très-Haut. Sans doute il pouvait faire entendre sa voix parmi les éclats de la foudre, il pouvait en lettres de feu graver sa loi dans la nuit étoilée.

« Le Très-Haut ne l'a point fait : il a recelé dans les anciens mystères les dogmes d'une religion plus parfaite, comme il renferme dans le gland la forêt qui doit un jour ombrager nos neveux. Nous-mêmes, sans le connaître, nous vivons au milieu de causes dont les effets étonneront la postérité. Ainsi donc s'accomplissent les desseins du Très-Haut. Aussi nous lui donnons le nom de providence. Nous l'appellerions puissance s'il agissait autrement. »

Ici Velasquez prit l'air du recueillement et nous quitta pour se livrer à des méditations solitaires.

Quant à moi, je fus frappé de voir un homme aussi savant pénétré d'un aussi grand respect pour la religion ; et depuis, lorsque j'ai vu des jeunes

présomptueux affecter l'incrédulité, je me suis rappelé le duc Velasquez et son système.

Fin du cinquième décaméron.

SIXIÈME DÉCAMÉRON
CINQUANTE ET UNIÈME JOURNÉE.

Les Mexicains, qui étaient déjà restés avec nous plus longtemps qu'ils ne se l'étaient proposé, prirent enfin définitivement la résolution de partir. Ils voulurent engager le chef bohémien à les suivre, mais il était loin d'y consentir. Il les pria même de ne jamais parler de lui et de respecter le mystère dont il couvrait son existence. Ces messieurs témoignèrent au futur duc de Velasquez combien ils avaient d'estime pour lui, et me firent aussi l'honneur de me demander mon amitié. Nous les reconduisîmes jusqu'à l'issue de la vallée et nous revînmes le soir au lac. Après le souper, le chef bohémien se trouvant de loisir, on lui demanda la suite de son histoire qu'il reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Vous voudrez bien vous rappeler mon dîner avec les deux duchesses et l'aimable Tolède, et comment celui-ci m'apprit que j'étais l'époux de l'altière Béatrice. Des équipages étaient préparés, nous partîmes pour le château de Sorriente[688]. Là m'attendait une surprise nouvelle : une petite Béatrice âgée de deux ans me fut présentée par cette même duègne qui servait la fausse Léonore dans la rue Retrada ; elle s'appelait dona Rosalba, la petite la croyait sa mère.

Sorriente est sur le Tage, dans une des plus belles situations qu'il y ait au monde. Mais les charmes de la nature ne trouvaient guère le moment de faire quelque impression sur moi. Les sentiments paternels, l'amour, l'amitié, la douce confiance, la prévenance attentive, dans cette courte vie,

ce qu'on peut appeler bonheur remplissait mes instants. Tout ceci dura, je crois, six semaines. Il fallut retourner à Madrid, nous y arrivâmes à la nuit tombante.

Ramenant la duchesse à son hôtel, je lui donnai le bras jusqu'à son escalier. Elle était fort attendrie.

— Don Juan, me dit-elle, à Sorriente, vous avez été l'époux de Béatrice ; à Madrid, vous êtes encore veuf de Léonore.

Comme elle disait ces mots, j'aperçus une ombre qui se glissait derrière la rampe de l'escalier. Je pris l'ombre au collet et la conduisis au réverbère. Je reconnus don Busqueros. J'allais lui faire éprouver le traitement que méritait son espionnage ; un coup d'œil de la duchesse arrêta mon bras. Ce coup d'œil n'avait point échappé à Busqueros. Il reprit toute son impudence.

— Madame, dit-il, je n'ai pu résister à la tentation de contempler quelques instants de plus la majesté de votre personne, et sûrement on ne m'aurait point aperçu dans ma cachette si l'éclat de votre beauté n'eût éclairé cet escalier comme eût pu faire le soleil lui-même.

Après ce compliment, Busqueros fit une profonde révérence et s'en alla.

— Je crains bien, dit la duchesse, qu'il ne m'ait entendue. Allez, Don Juan, parlez-lui et tâchez de le dérouter.

La duchesse paraissait fort affectée, je la quittai et je trouvai mon Busqueros dans la rue.

— Monsieur mon beau-fils, me dit-il, vous avez été sur le point de me donner une volée de coups de bâton et certainement vous auriez eu le plus grand tort. Premièrement, vous auriez manqué au respect que vous me devez comme à l'époux de celle qui fut votre belle-mère ; de plus vous devez savoir que je ne suis plus un faquin subalterne tel que vous m'avez connu. Je suis un drôle d'une classe plus relevée, dont les talents sont appréciés par la cour et le ministère. Le duc d'Arcos est revenu de son ambassade. Il est en faveur. Madame Uscaritz, son ancienne maîtresse, est redevenue veuve, elle est très liée avec ma femme. Nous levons le nez et ne craignons personne. Et vous, mon cher beau-fils, dites-moi un peu ce que vous disait la duchesse. Vous paraissiez avoir grand-peur que je ne vous aie entendus. Je vous avertis que nous n'aimons pas trop la d'Avila, la Sidonia, non plus que son fadasse de Tolède.

« Madame Uscaritz ne lui pardonne pas de l'avoir quittée. Je ne sais trop ce que vous êtes tous allés faire à Sorriente, mais dans votre absence on

s'est occupé de vous. Vous n'en savez rien, vous autres, car vous êtes innocents comme l'enfant qui vient de naître. Le marquis de Medina, qui est bien véritablement de la maison de Sidonia, demande le titre de duc, et pour son fils la main de la jeune duchesse. La petite n'a pas encore fini onze ans, mais cela ne fait rien. Le marquis est depuis longtemps l'ami du duc d'Arcos qui est favori du cardinal Portocarrero[689] qui est tout-puissant à la cour, et la chose ira, vous en pouvez assurer la duchesse. Ah ça ! Monsieur mon beau-fils, n'imaginez pas que je méconnaisse en vous le petit mendiant du portail Saint-Roch, mais vous étiez alors brouillé avec le Saint-Office et je ne suis pas curieux des affaires qui regardent ce tribunal. Adieu donc, au revoir. »

Busqueros me quitta et je vis bien qu'il était toujours aussi furet et fâcheux que par le passé, mais qu'il exerçait ses talents dans de plus hautes sphères.

Le lendemain je dînai avec Tolède et les duchesses. Je leur fis part de la conversation que j'avais eue la veille. Elle fit sur mon auditoire un effet plus grand que je ne m'y serais attendu. Tolède, qui déjà n'était plus très beau et qui n'avait plus envie d'être très aimable, se fût volontiers tourné du côté de l'ambition sans la retraite d'Oropesa sur lequel il comptait. Il songeait à une autre voie ; le retour du duc d'Arcos ne lui fit pas plaisir, non plus la faveur dont il jouissait auprès du cardinal.

La duchesse de Sidonia parut voir avec effroi le moment de devenir douairière, et la duchesse d'Avila n'entendait point parler de cour et de faveur que son air n'en devînt plus hautain que de coutume. Dans ces occasions-là, je m'apercevais aisément qu'au sein même de l'amitié, l'inégalité des conditions se fait encore sentir.

Quelques jours après, comme on avait dîné chez la duchesse de Sidonia, un écuyer du duc de Velasquez nous annonça la visite de son maître. Ce seigneur était alors à la fleur de son âge. Sa figure était belle et l'habillement français qu'il n'avait jamais voulu quitter le distinguait d'une manière avantageuse. La conversation le distinguait aussi des Espagnols qui souvent n'ont pas de conversation du tout, et c'est pour cela, je crois, qu'ils ont recours à la guitare et aux cigares. Velasquez au contraire passait légèrement d'un sujet à un autre et trouvait toujours l'occasion de dire aux duchesses quelque chose d'obligeant. Tolède avait sans doute bien plus d'esprit, mais l'esprit ne se fait voir que par moments, le jargon au contraire

est inépuisable ; celui de Velasquez ne déplut pas trop et lui-même s'aperçut que son auditoire était bien disposé. Alors, s'adressant à la duchesse de Sidonia avec un grand éclat de rire, il lui dit :

— En vérité, Madame, rien ne sera plus singulier, plus merveilleux !

— Quoi donc ? dit la duchesse.

— Oui, Madame, dit Velasquez, votre beauté, votre jeunesse, vous avez cela de commun avec bien des femmes, mais assurément vous serez la plus jeune et la plus belle des belles-mères.

La duchesse n'avait pas fait cette réflexion. Elle avait vingt-huit ans. Les très jeunes femmes étaient déjà plus jeunes qu'elle. Ceci était une nouvelle manière d'être jeune.

— Oui, Madame, ajouta Velasquez, il n'en est ni plus ni moins. Le roi me charge de demander la main de votre fille pour le jeune marquis de Medina. Sa Majesté prend intérêt à ce que cette illustre maison ne soit pas éteinte, et tous les grands lui en doivent de la reconnaissance. Quant à vous, Madame, rien ne sera charmant comme de vous voir conduire une fille à l'autel. L'intérêt sera partagé pour le moins. À votre place, je m'habillerais tout comme ma fille : une robe de satin blanc broché de fleurs d'argent. Je vous conseille de faire venir l'étoffe de Paris et je vous donnerai les meilleures adresses. J'ai déjà promis d'habiller le petit bonhomme, et cela à la française en perruque blonde. Adieu, Mesdames, Portocarrero veut, dit-il, m'employer dans les ambassades ; je souhaite qu'il m'en procure toujours d'aussi agréables.

Ensuite Velasquez regarda les deux dames de manière à faire entendre à chacune qu'elle avait fait sur lui plus d'impression que son amie. Il fit quelques révérences, autant de pirouettes et sortit. C'était là ce qu'en France on appelait les belles manières.

Le départ du duc Velasquez fut suivi d'un assez long silence. Les dames pensaient, je crois, aux robes de satin broché d'argent, mais Tolède tourna ses idées sur les affaires du temps.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, le cardinal veut-il n'employer que des Arcos et des Velasquez, c'est-à-dire les hommes les plus frivoles de l'Espagne ? Si c'est ainsi que l'entend le parti français, il faudra se tourner du côté de l'Autriche.

En effet Tolède se rendit de suite chez le comte Harrach qui alors était ambassadeur de l'empereur[690]. Les duchesses allèrent au Prado et je les suivis à cheval.

Bientôt nous rencontrâmes un bel équipage où se pavanaient mesdames Uscaritz et Busqueros. Le duc d'Arcos les suivait à cheval ; Busqueros qui suivait le duc avait ce jour-là même reçu l'ordre de Calatrava et en portait la croix. Cet aspect me pétrifia. J'avais la croix de Calatrava. Je croyais la devoir à mes services, mais surtout à la loyauté de ma conduite qui m'avait donné d'illustres amis ; maintenant je voyais la même croix sur la poitrine de l'homme que je méprisais le plus. Je vous le dis : j'étais confondu. Je restai cloué à la place où j'avais rencontré l'équipage de madame Uscaritz. Lorsqu'elle eut fait le tour du Prado, Busqueros, me voyant toujours à la place où il m'avait laissé, m'aborda amicalement et me dit :

— Vous voyez bien, mon cher, que tous les chemins mènent à Rome. Mais enfin je suis chevalier de Calatrava aussi bien que vous.

J'étais indigné. Je lui répondis :

— Monsieur Busqueros, j'en conviens, mais chevalier ou non, si je vous retrouve espionnant les maisons où je vais, je vous traiterai comme le dernier des hommes.

Busqueros prit son air le plus affable et me répondit :

— Mon cher beau-fils, ce que vous venez de me dire demande quelques explications. Donnez votre cheval à tenir à votre piqueur et venez avec moi chez le limonadier voisin.

Nous y allâmes et nous mîmes à une table. Busqueros fit apporter des rafraîchissements et me tint des discours qui n'avaient pas trop de suite. Nous étions seuls, mais bientôt quelques officiers aux gardes wallonnes entrèrent, prirent une table et demandèrent du chocolat.

Busqueros parlant à demi-voix, me dit :

— Cher ami, vous avez un peu d'humeur parce que j'avais l'air de m'être caché chez la duchesse d'Avila, mais j'y ai entendu quelques mots qui m'ont donné beaucoup à penser.

Ensuite Busqueros se mit à rire aux éclats en regardant les officiers wallons, puis il reprit en ces termes :

— Mon cher ami, la duchesse disait : « Vous veuf de Léonore, époux de Béatrice. »

Ici Busqueros se mit encore à rire aux éclats toujours en regardant du côté des officiers wallons. Il répéta ce manège plusieurs fois. Les Wallons se levèrent, se retirèrent dans un coin et parurent à leur tour s'occuper de nous, alors Busqueros s'éloigna brusquement.

Les Wallons se rapprochèrent de ma table et l'un d'eux m'abordant avec beaucoup de politesse me dit :

— Mes camarades et moi, nous désirerions savoir ce que vous et votre compagnie avez trouvé en nous qui pût donner matière à des éclats de rire ?

Je lui répondis :

— Seigneur capitaine, votre question est très à sa place. Mon compagnon a fait des éclats de rire dont j'ignore absolument le motif. Je puis cependant vous assurer que le sujet de notre discours n'y avait aucun rapport et qu'il roulait sur des affaires de famille où l'on ne pouvait rien trouver de plaisant.

— Seigneur cavalier, dit l'officier wallon, je confesse que la réponse de Votre Seigneurie ne me satisfait pas absolument ; cependant elle me fait certainement honneur et je vais la communiquer à mes camarades.

Les Wallons parurent tenir conseil et ensuite disputer avec celui qui avait porté la parole.

Celui-ci se rapprocha encore de moi et me dit :

— Seigneur cavalier, mes camarades et moi, nous ne sommes point d'accord sur les suites que doit avoir l'explication que vous avez bien voulu me donner. Mes camarades pensent que nous devons nous en contenter. J'ai le malheur de ne pas être de leur avis et le chagrin que j'en ressens est tel que pour en prévenir les suites, je leur ai offert toute satisfaction à chacun en particulier. Pour ce qui vous regarde, Seigneur cavalier, j'avoue que je devrais m'adresser au seigneur Busqueros, mais, j'ose le dire, sa réputation n'est point telle qu'un duel avec lui puisse faire honneur. D'un autre côté, Votre Seigneurie s'est trouvée avec le seigneur Busqueros ; même vous avez regardé de notre côté tandis que le seigneur Busqueros riait. En conséquence il me paraît convenable que sans faire de ceci une affaire sérieuse, nous allions terminer notre explication avec les seules épées que nous avons au côté.

Les camarades du capitaine cherchèrent d'abord à lui prouver qu'il ne fallait se battre ni avec eux ni avec moi, mais ils savaient à qui ils avaient

affaire. Ils se désistèrent de leurs remontrances et l'un d'eux s'offrit à être mon secondant.

Nous nous rendîmes tous au lieu du combat. Je blessai légèrement le capitaine et à l'instant même, je reçus au-dessous du sein droit un coup que je ne sentis que comme un coup d'épingle. Mais bientôt un frisson mortel me saisit et je tombai sans connaissance.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on vint l'interrompre et il alla vaquer aux affaires de la horde.

Le cabaliste se tournant vers moi me dit :

— Seigneur cavalier, si je ne me trompe, l'officier qui blessa le seigneur Avadoro n'était autre que votre père ?

— Vous ne vous trompez point, lui répondis-je. La chronique des duels rédigée par mon père en fait mention et mon père ajoute que, craignant d'avoir une affaire sérieuse avec les officiers qui n'avaient pas été de son avis, il s'était battu le jour même avec tous les trois et les avait blessés.

— Seigneur capitaine, dit Rébecca, Monsieur votre père a fait preuve d'une prudence consommée. La crainte d'une affaire sérieuse l'a déterminé à se battre quatre fois en un jour.

Cette espèce de plaisanterie que Rébecca hasardait sur mon père ne me plaisait pas infiniment et j'allais y répondre, mais la société se sépara et ne se réunit plus que le lendemain.

CINQUANTE-DEUXIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le bohémien se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de son histoire :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Je revins à moi. Je vis qu'on me saignait des deux bras. J'entrevis les deux duchesses et Tolède qui pleuraient. Je m'évanouis de nouveau. Je fus pendant dix semaines dans un état qui ressemblait au sommeil et même un peu à la mort. La crainte d'affaiblir mes yeux faisait tenir les volets fermés et pendant le pansement on me mettait un bandeau. Enfin on me permit de

voir et de parler. Mon médecin m'apporta deux lettres ; l'une était de Tolède : il me marquait être parti pour Vienne, chargé de commissions dont je pouvais deviner la nature. La seconde lettre était de la duchesse d'Avila, mais non pas de son écriture. Elle me marquait qu'on avait fait des perquisitions à la rue Retrada et qu'on avait même osé établir un espionnage chez elle. Enfin elle s'était retirée dans ses terres ou, comme on le dit en Espagne, dans ses États[691].

Lorsque j'eus lu mes deux lettres, le médecin fit refermer mes volets et m'abandonna à mes réflexions. Elles furent très sérieuses : jusqu'alors la vie ne s'était présentée à moi que comme un sentier fleuri, à présent les épines se faisaient sentir.

Au bout de quinze jours, il me fut permis de faire un tour au Prado. Cependant je ne pus me promener, mais je m'assis sur un banc. J'y fus abordé par l'officier wallon qui m'avait servi de secondant. Il me dit que mon adversaire avait eu le désespoir dans le cœur pendant tout le temps que ma vie avait été en danger et qu'il me demandait la permission de m'embrasser. Je l'accordai, mon brave adversaire se jeta à mes genoux, me serra dans ses bras et suffoqué par ses larmes, il me quitta en me disant :

— Seigneur Avadoro, donnez-moi l'occasion de me battre pour vous, ce sera le plus beau jour de ma vie.

Un instant après, je vis paraître le seigneur Busqueros qui, m'abordant avec son impudence accoutumée, me dit :

— Mon cher beau-fils, vous avez eu une leçon un peu forte ; c'était proprement à moi de vous la donner, mais peut-être ne m'en serais-je pas aussi bien acquitté.

Je lui répondis :

— Mon cher beau-père, je ne me plains point du coup d'épée que j'ai reçu d'un brave. Je porte moi-même l'épée et sans doute ce n'est qu'à la condition de courir des chances pareilles. Mais quant à la part que vous avez eue dans cette affaire, je ne la croirais pas trop payée par une bonne volée de coups de bâton.

— Mon cher beau-fils, reprit Busqueros, cette offre de coups de bâton est désobligeante en elle-même et dans ce moment, elle est très déplacée, car depuis que nous nous sommes vus, je suis devenu un homme

d'importance et une espèce de ministre en sous-ordre. C'est une chose dont je dois vous informer avec quelques détails.

Son Éminence le cardinal Portocarrero m'ayant vu plusieurs fois à la suite du duc d'Arcos avait la bonté de me sourire avec une affabilité assez particulière. Ceci m'enhardit à lui faire ma cour le jour de son audience. Alors Son Éminence s'avança vers moi et me dit à demi-voix :

— Je sais, Seigneur Busqueros, que vous êtes un des hommes les mieux informés de ce qui se passe en ville.

À quoi je répondis avec assez de présence d'esprit :

— Éminence, les Vénitiens, qui passent pour gouverner assez bien leur pays, mettent cette connaissance au nombre de celles qui constituent l'homme d'État.

— C'est bien dit, reprit le cardinal, puis il parla encore à quelques personnes et se retira.

Un quart d'heure après, le majordome m'aborda et me dit :

— Seigneur don Busqueros, Son Éminence me charge de vous inviter à dîner et veut même, je crois, vous entretenir après le dîner. Je vous avertis en ce cas-là de ne pas trop prolonger votre conversation, car nous avons un turbot ; il est probable que Son Éminence se livrera à son appétit et aura envie de dormir.

Je remerciai le majordome de son conseil amical et je restai à dîner avec une douzaine de personnes.

Le cardinal mangea du turbot assez copieusement ; après dîner il me fit appeler dans son cabinet.

— Eh bien ! me dit-il, Seigneur don Busqueros, avez-vous ces jours-ci quelque chose d'intéressant ?

La question du cardinal m'embarrassa beaucoup, car je n'avais réellement rien découvert d'intéressant ni ce jour-là ni les jours d'avant. Cependant après y avoir un peu réfléchi, je répondis :

— Éminence, ces jours-ci, j'ai découvert qu'il existait un enfant du sang d'Autriche.

Le cardinal parut étonné…

— Oui, Monseigneur, ajoutai-je, vous vous rappellerez qu'il exista une union secrète entre le duc d'Avila et l'infante Béatrice. Il en est résulté une fille appelée Léonore qui s'est mariée et qui a eu un enfant. Léonore est

morte. Elle a été enterrée dans le cloître des Ursulines. J'y ai vu son tombeau que depuis on a fait disparaître.

— Ceci, dit le cardinal, pourra faire beaucoup de tort aux d'Avila et aux Sorriente.

Son Éminence en eût peut-être dit davantage, mais le turbot ayant hâté l'instant du sommeil, je crus devoir me retirer. Tout cela s'est passé il y a environ trois semaines. Or, mon cher beau-fils, le tombeau n'est réellement plus où je l'avais vu. Et j'y ai lu : « Ci-gît Léonore Avadoro ». Je n'ai point voulu vous nommer devant Son Éminence ; non pas que je veuille vous garder le secret, mais j'ai réservé cette révélation pour une autre fois.

Le médecin qui m'accompagnait à la promenade s'était retiré à quelques pas. Il s'aperçut que je pâlissais et que j'étais prêt à m'évanouir. Il dit à Busqueros que son devoir l'obligeait à interrompre la conversation et me ramener chez moi.

Je rentrai donc. Le médecin me donna un calmant et fit fermer mes volets. Alors je me livrai à des réflexions dont quelques-unes m'humilièrent.

— Voilà, me dis-je en moi-même, voilà ce que c'est de se mêler à plus grand que soi. La duchesse contracte avec moi un mariage qui n'a rien de réel, et pour une Léonore imaginaire, me voilà devenu suspect au gouvernement et forcé d'écouter les sots propos d'un homme que je méprise. D'un autre côté, je ne puis me justifier qu'en trahissant la duchesse dont l'orgueil ne descendra jamais à convenir de rien.

Ensuite je songeai à cette petite Béatrice âgée de deux ans que j'avais serrée dans mes bras à Sorriente et que je n'osais appeler ma fille.

— Ô mon enfant, m'écriai-je, quel sera ton sort ? peut-être le couvent ? mais non, je suis ton père ; lorsqu'il s'agira de ton sort, je saurai renoncer à toute prudence humaine. Je serai ton protecteur, dût-il m'en coûter la vie !

L'idée de mon enfant m'attendrit. Je fus inondé de mes larmes et bientôt après de mon sang, car ma blessure s'était rouverte. J'appelai les chirurgiens, on me mit un nouvel appareil, puis j'écrivis à la duchesse et lui envoyai la lettre par un de ses gens qu'elle avait laissé près de moi.

Deux jours après, j'allai encore au Prado. J'y vis un grand tumulte. J'appris que le roi était à l'extrémité. J'en conclus que mon affaire serait

oubliée. Elle le fut en effet. Le roi mourut le lendemain et j'envoyai un second courrier pour en informer la duchesse[692].

Deux jours après, le testament du roi fut lu assez publiquement et l'on sut que don Philippe d'Anjou était appelé au trône. Le secret avait été bien gardé et la surprise fut grande.

J'envoyai à la duchesse un troisième courrier. Elle répondit à la fois à tous les trois et me donna rendez-vous à Sorriente. Je m'y rendis, elle y vint deux jours plus tard et me dit :

— Nous l'avons échappé belle. Ce furet de Busqueros était sur les voies et n'aurait pas manqué de découvrir notre mariage. J'en serais, je crois, morte de chagrin. J'ai tort sans doute, mais en dédaignant le mariage, j'ai l'air de m'élever au-dessus de mon sexe et même du vôtre. Ce malheureux orgueil s'est emparé de mon âme et dût-il la dévorer, je n'y succomberai point.

— Et votre fille, lui dis-je, quel sera son sort ? le mien sera-t-il de ne la point voir ?

— Vous la verrez, dit la duchesse, mais qu'il n'en soit pas question pour le moment. Je souffre plus que vous en la soustrayant à tous les regards.

Elle souffrait sans doute ; moi, je souffrais et j'étais humilié. Il était entré de l'orgueil dans mon amour pour la duchesse et j'étais puni par où j'avais péché.

Sorriente avait été choisi pour être le rendez-vous du parti autrichien. J'y vis arriver successivement le duc d'Oropesa, le duc de l'Infantado, le comte de Melgar et plusieurs autres personnages marquants[693], puis d'autres qui loin d'être illustres étaient au contraire équivoques. Entre ceux-ci, je remarquai un certain Uzeda qui se donnait pour astrologue et paraissait rechercher mon amitié.

Enfin arriva un nommé Berlepsch, Autrichien en grande faveur chez la reine douairière[694] et chargé de pouvoirs depuis le départ du comte de Harrach[695]. Quelques jours se passèrent en conférences. Ensuite on eut une séance en forme autour d'une table couverte d'un drap vert. La duchesse y fut admise et je vis assez que l'ambition s'était emparée de son âme, c'est-à-dire le désir d'être mêlée aux affaires de l'État.

Le duc d'Oropesa s'adressant à monsieur de Berlepsch lui dit :

— Monsieur, vous voyez ici rassemblées les personnes avec qui les derniers ambassadeurs d'Autriche se sont ouverts sur les intérêts de l'Espagne. Nous ne sommes ni français ni autrichiens, nous sommes espagnols. Si le roi de France accepte le testament, son petit-fils sera certainement notre roi. Nous ne savons ce qu'amèneront les circonstances, mais personne d'entre nous ne commencera la guerre civile.

Berlepsch assura que toute l'Europe allait s'armer et qu'elle ne souffrirait jamais que la maison de Bourbon réunît de si grands États. Ensuite il demanda que les seigneurs du parti autrichien envoyassent à Vienne un homme accrédité.

Le duc d'Oropesa tourna les yeux sur moi et je crus qu'il allait me proposer, mais y ayant réfléchi, il répondit que le moment d'une pareille démarche n'était point encore arrivé.

Berlepsch dit qu'il laisserait quelqu'un dans le pays. Il lui était aisé de voir que les seigneurs présents à cette session n'attendaient que le moment de se déclarer.

Après la session, j'allai joindre la duchesse dans les jardins et je lui rendis compte de la manière dont le duc d'Oropesa m'avait regardé lorsqu'il s'était agi d'envoyer quelqu'un en Autriche.

— Seigneur don Juan, me répondit la duchesse, j'avoue qu'il a déjà été question de vous pour cet objet et que je vous ai moi-même proposé. Vous avez envie de m'en faire des reproches et je les mérite. Mais voici ma position à votre égard : je n'étais point née pour l'amour. Le vôtre cependant m'a touchée. Avant de renoncer tout à fait aux plaisirs de l'amour, j'ai voulu les connaître et ils n'ont point changé mon caractère. Les droits que je vous ai donnés sur mon cœur et ma personne quelque faibles qu'ils soient ne peuvent plus subsister et j'en ai anéanti la trace. Mon intention est de passer quelques années dans le monde et si je le puis, d'influer sur le sort de l'Espagne. Ensuite je veux fonder un chapitre de demoiselles nobles et j'en serai la première abbesse. Quant à vous, Seigneur don Juan, allez rejoindre le prieur de Tolède qui a déjà quitté Vienne pour se rendre à Malte. Comme le parti que vous prenez peut vous exposer, j'achète vos biens et j'en hypothèque la valeur sur les terres que j'ai en Portugal dans le royaume des Algarves. Cette précaution, Seigneur don Juan, n'est pas la seule que vous ayez à prendre : il est en Espagne des lieux ignorés du gouvernement où l'on peut passer sa vie entière à l'abri de toute poursuite. Je vous adresserai à

quelqu'un qui vous les fera connaître. Seigneur don Juan, vous me paraissez surpris ; je vous ai quelquefois témoigné plus de tendresse, mais les recherches de Busqueros m'ont alarmée et ma résolution est inébranlable.

Après avoir ainsi parlé, la duchesse m'abandonna à mes réflexions qui ne furent pas favorables aux grands.

— Maudits soient-ils, m'écriai-je, les dieux de la terre qui comptent le reste des hommes pour rien. Je suis le jouet d'une dame qui essaye sur moi si son cœur est fait pour l'amour, et puis qui fait de moi un proscrit, me trouvant trop heureux de me sacrifier pour sa cause et celle de ses amis. Je n'en ferai rien. Grâce à mon obscurité je puis vivre tranquille.

J'avais dit ces dernières paroles assez haut. Une voix me répondit :

— Non, Seigneur Avadoro, vous ne vivrez point tranquille.

Je me retournai et je vis au milieu des arbres le même astrologue Uzeda dont j'ai déjà parlé. Il me dit :

— Seigneur don Juan, j'ai entendu une partie de votre monologue et je puis vous assurer qu'en un temps de troubles, c'est une chimère que de vouloir chercher la tranquillité. Vous avez des protecteurs, ne les perdez point. Allez à Madrid effectuer la vente que la duchesse vous a proposée et puis vous viendrez dans mon château.

— Je ne veux plus entendre parler de la duchesse, lui répondis-je aussitôt.

— Eh bien ! dit l'astrologue, nous parlerons de sa famille qui est dans mon château.

Le désir de voir ma fille apaisa ma colère, et réellement il ne me convenait point d'abandonner mes protecteurs. Je partis pour Madrid où j'annonçai que j'allais en Amérique. Je remis mes maisons et tout ce que j'avais à l'homme d'affaires de la duchesse, puis je me remis en chemin avec un valet que m'avait donné Uzeda. Celui-ci après bien des détours me conduisit à son château que vous connaissez et où vous avez vu son fils.

Uzeda me reçut à la grille et me dit :

— Seigneur don Juan, ici je ne suis plus don Félix Uzeda, je suis Mamoun Ben Gerschon, juif de nation et de religion.

Puis il me mena dans son observatoire, dans son laboratoire et dans tous les coins de sa mystérieuse habitation.

— Votre art, lui dis-je, a-t-il quelque réalité ? car on m'a dit que vous étiez astrologue et même magicien.

— En voulez-vous voir un essai ? dit Mamoun. Regardez dans cette glace de Venise et je vais fermer les volets.

D'abord je ne vis rien du tout ; ensuite le fond de la glace parut un peu éclairé. Je vis la duchesse Béatrice, tenant un enfant dans ses bras.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on l'appela pour les intérêts de la horde et nous ne le revîmes plus de la journée.

CINQUANTE-TROISIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien se trouvant de loisir, nous lui demandâmes la suite de son histoire qu'il reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

Je vous ai dit que j'avais les yeux fixés sur une glace de Venise et que j'y voyais la duchesse tenant un enfant dans ses bras. Ensuite cette vision disparut et Mamoun ayant ouvert les volets, je lui dis :

— Seigneur magicien, je crois que vous n'avez pas eu besoin du démon pour me fasciner les yeux. Je connais la duchesse, elle m'a une fois trompé d'une façon plus extraordinaire ; enfin si j'ai vu son image dans cette glace, je ne doute pas que sa personne ne soit dans ce château.

— Vous ne vous trompez pas, dit Mamoun, et nous allons prendre du chocolat chez elle.

Il ouvrit une porte. Je tombai aux pieds de mon épouse qui ne put me cacher son émotion. Enfin elle se remit et me dit :

— Don Juan, tout ce que je vous ai dit à Sorriente, j'ai dû vous le dire parce que c'était la vérité et parce que mes résolutions sont immuables. Cependant lorsque vous êtes parti, je me suis reproché ma dureté. L'instinct de mon sexe répugne à tout ce qui est disgracieux. C'est lui peut-être qui m'a inspirée de vous attendre ici et d'y prendre une dernière fois congé de vous.

— Madame, dis-je à la duchesse, vous avez été le rêve de ma vie et vous y tiendrez lieu de toutes les réalités. Que dans votre destinée il ne soit plus question de don Juan, j'y consens, mais dans ma vision, j'ai vu un enfant près de vous.

— Vous l'allez revoir, dit la duchesse, et tous les deux, nous le remettrons aux mains qui doivent l'élever.

Que vous dirai-je ! Il me parut alors et il me paraît encore que la duchesse avait raison. En effet, pouvais-je vivre auprès d'elle, étant son mari et ne l'étant pas ? Si nous avions échappé à l'œil du public, eussions-

nous échappé aux valets, et par eux tout ne serait-il pas devenu public ? Toute l'existence de la duchesse en eût été changée. Il me semblait donc qu'elle avait raison. Je me soumis et j'allai voir ma petite Ondina. C'est ainsi qu'on l'appelait pour désigner qu'elle avait été ondoyée et non baptisée[696].

Ensuite on se réunit pour le dîner. Mamoun dit à la duchesse :

— Madame, je crois qu'il sera convenable d'instruire ce cavalier de certaines choses qu'il doit savoir et si vous le jugez à propos, je vais me charger de ce soin.

La duchesse y consentit. Alors Mamoun se tournant vers moi, me dit :

— Seigneur don Juan, vous foulez ici une terre mystérieuse où chacun a quelque secret à garder. Dans cette chaîne de montagnes sont de vastes cavernes où vivent des Maures qui n'en sont point sortis depuis l'expulsion ; dans cette vallée que vous voyez devant vous, vivent de prétendus Bohémiens dont les uns sont mahométans, d'autres chrétiens ; d'autres ne sont rien du tout. Sur ce sommet, vous voyez un clocher surmonté d'une croix ; c'est un hospice de dominicains. La sainte Inquisition a des motifs de tolérer ce qui se passe ici, et les dominicains de l'hospice y sont pour ne rien voir. La maison où vous êtes est habitée par des Israélites et tous les sept ans, les Juifs de l'Espagne et du Portugal s'y rassemblent pour célébrer l'année sabbatique qui est à présent la quatre cent trente-huitième depuis le jubilé que célébra Josué[697]. Je vous ai dit, Seigneur Avadoro, que parmi les Bohémiens de la vallée, les uns étaient mahométans, d'autres chrétiens, d'autres rien de tout cela. Ceux-ci étaient réellement païens et descendants des Carthaginois. Sous le règne de don Philippe second, on en a brûlé plusieurs centaines. Quelques familles se sont retirées près d'un petit lac formé, dit-on, par l'explosion d'un volcan. Les dominicains de l'hospice y ont une chapelle. Voici donc, Seigneur Avadoro, ce qu'on a imaginé à l'égard de la petite Ondina qui jamais ne doit connaître son origine : sa duègne, femme toute dévouée à Madame la Duchesse, passe pour être sa mère. On lui a bâti une jolie maison sur le bord du lac. Les dominicains de l'hospice l'instruiront dans sa religion. Le reste est abandonné aux soins de la providence, exception faite des visites que les personnes voudront faire au lac La Frita.

La duchesse pendant ce discours répandit quelques larmes et j'avais peine à retenir les miennes. Le lendemain nous allâmes au lac où vous nous

voyez et nous y établîmes la petite Ondina. Le jour suivant la duchesse retrouva toute la hauteur de son caractère et nos adieux ne furent pas de nature à nous trop attendrir.

Je pris un embarquement à la côte. J'abordai en Sicile où je m'accommodai d'une *speronare*[698] qui me porta à Malte. Je descendis chez le prieur de Tolède qui après m'avoir tendrement embrassé, me fit entrer dans une chambre et m'y enferma à double tour.

Au bout d'une demi-heure, son majordome m'apporta d'abondantes provisions de bouche, et sur le soir, Tolède vint lui-même avec un gros paquet de lettres ou plutôt avec ce qu'en politique on appelle un pli. Le lendemain j'étais à la voile pour me rendre auprès de l'archiduc don Carlos[699].

Je trouvai Son Altesse Impériale à Vienne. Je lui remis mon pli et aussitôt je fus incarcéré comme je l'avais été à Malte. Au bout d'une heure, l'archiduc vint me prendre lui-même, me conduisit chez l'empereur et lui dit :

— Sacrée Majesté, j'ai l'honneur de lui présenter le Marquis Castelli, gentilhomme sarde, et j'ai l'honneur de demander pour lui la clef de chambellan.

L'empereur Léopold, donnant à sa lèvre inférieure l'expression la plus affable, me demanda en italien depuis quand j'avais quitté la Sardaigne.

Je n'étais pas accoutumé à voir des empereurs et moins encore l'étais-je à mentir : je fis une profonde révérence.

— Cela suffit, dit l'empereur, je vous attache au service de mon fils.

Me voici donc bon gré, mal gré marquis Castelli et gentilhomme sarde.

Le soir j'eus un grand mal de tête, le lendemain la fièvre, et le surlendemain l'éruption de la petite vérole. Je l'avais gagnée dans une auberge de la Carinthie. Elle fut confluente et des plus dangereuses. J'en guéris pourtant et j'en tirai un grand avantage : c'est que le marquis Castelli ne ressemblait plus du tout à don Juan Avadoro et que j'avais changé de visage en même temps que de nom. Sûrement on n'aurait pas reconnu en moi la fausse Elvire qui devait être vice-reine du Mexique.

Lorsque je fus entièrement remis, on me chargea des correspondances avec l'Espagne.

Cependant don Philippe était roi des Espagnes et des Indes, et de plus il régnait sur le cœur de ses sujets, mais dans ces cas-là, je ne sais quel démon se mêle des princes et de leurs affaires ; lorsqu'ils sont sur le bon chemin, ils n'y restent guère. Le roi don Philippe et la reine sa femme devinrent comme les premiers sujets de la princesse des Ursins[700]. De plus le cardinal d'Estrées, ambassadeur de France, fut admis au Conseil, ce qui révolta les Espagnols[701]. D'un autre côté, le roi de France don Louis XIV, se croyant déjà tout permis, mit garnison française à Mantoue[702]. Dès lors l'archiduc don Carlos conçut l'espoir de régner.

L'année 1703 commençait à peine lorsqu'un soir l'archiduc me fit appeler. Il fit quelques pas au-devant de moi, daigna m'embrasser et même me serrer dans ses bras. Cet accueil m'annonçait quelque chose d'extraordinaire.

— Castelli, me dit le prince, avez-vous des nouvelles du prieur de Tolède ?

Je répondis que je n'en avais point.

— C'était un bien brave cavalier, dit l'archiduc.

— Comment, lui dis-je, c'était ?

— Oui, c'était, reprit l'archiduc, il est mort à Malte d'une fièvre chaude, mais vous avez en moi un autre Tolède. Pleurez votre ami et soyez-moi fidèle.

Je donnai des pleurs à mon ami et je compris facilement qu'il n'y avait plus moyen de me décastelliser. Je n'étais plus que ce qu'il plaisait à l'archiduc.

L'année suivante, nous allâmes à Londres. Puis l'archiduc passa à Lisbonne[703] et j'allai joindre l'armée de milord Peterborough que j'avais connu à Naples, ainsi que je crois avoir eu l'honneur de vous le dire. J'étais avec lui lorsque, capitulant pour la reddition de Barcelone, il fit connaître son caractère par un trait de loyauté qui a été fort célébré. Pendant qu'on capitulait, quelques troupes alliées étaient entrées dans la ville et la pillaient. Le duc de Popoli, qui commandait au nom du roi don Philippe, en fit des reproches à milord.

— Laissez-moi entrer dans la place avec mes Anglais, dit Peterborough, je remettrai l'ordre et puis je reviendrai capituler.

Peterborough le fit comme il l'avait dit ; il ressortit de la place et lui accorda une capitulation honorable[704].

Bientôt après l'archiduc vint aussi à Barcelone, après avoir soumis presque toute l'Espagne[705]. Je repris ma place auprès de lui, toujours sous le nom du marquis de Castelli.

Un jour que je me promenais sur la place à la suite du prince, je vis un homme dont la démarche en même temps lente et pressée me rappela celle de don Busqueros. Je le fis suivre. On me rapporta que cet homme portait un nez postiche et se faisait appeler le docteur Robusti. Je ne doutai pas un instant que ce ne fût mon faquin qui s'était introduit dans la ville pour nous espionner.

J'en rendis compte à l'archiduc qui me donna plein pouvoir d'en agir comme je l'entendrais. D'abord je fis mettre mon homme au corps de garde, ensuite, à l'heure de la parade, je disposai depuis le corps de garde jusqu'au port une double file de grenadiers, armés chacun d'une bonne baguette de coudrier. Ils étaient l'un de l'autre à une distance qui leur laissait le plein usage du bras droit. Don Busqueros sortant du corps de garde comprit que ces préparatifs le concernaient et qu'il était, comme on dit, le roi de la fête. Il prit aussitôt son élan, évitant ainsi la moitié des coups. Sa recette monta cependant à plus de deux cents. Une chaloupe le reçut au port et le conduisit à bord d'une frégate où on le laissa guérir son dos.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on vint le demander et nous ne le revîmes plus de la journée.

CINQUANTE-QUATRIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien reprit en ces termes la suite de son histoire :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

J'étais depuis dix ans à la suite de l'archiduc don Carlos. Les belles années de ma vie s'écoulaient tristement, et véritablement elles s'écoulaient de même pour tous les Espagnols. Les troubles paraissaient tous les jours sur le point de finir et ne finissaient point.

Les partisans de don Philippe étaient désespérés de sa faiblesse pour la princesse des Ursins. Les partisans de don Carlos avaient aussi leurs raisons d'être mécontents. Tous les partis avaient fait des fautes. Tous avaient eu des torts. Le sentiment de la lassitude était le plus général.

La duchesse d'Avila, après avoir été l'âme du parti autrichien, se fût peut-être tournée du côté de Philippe, mais elle y était offusquée par la princesse des Ursins. Celle-ci dut pour un temps quitter le théâtre et se retirer à Rome. Elle en revint triomphante[706]. Alors la duchesse d'Avila se retira dans les Algarves et procéda à la fondation de son monastère.

La duchesse de Sidonia perdit successivement son gendre et sa fille. La maison de Sidonia fut définitivement éteinte. Les biens passèrent au Medina Celi[707]. La duchesse se retira en Andalousie.

En 1711 l'archiduc succéda à son frère Joseph et fut empereur sous le nom de Charles VI. La jalousie de l'Europe eut l'Autriche pour objet au lieu de la France. On ne voulut pas que l'Espagne fût sous le même sceptre que la Hongrie[708].

Les Autrichiens quittèrent Barcelone et y laissèrent le marquis Castelli en qui les habitants avaient pris confiance. Je fis mon possible pour leur inspirer des sentiments raisonnables. Je n'y réussis point. Je ne sais quelle rage s'était emparée des Catalans ; ils se croyaient à eux seuls plus forts que toute l'Europe[709].

Sur ces entrefaites, je reçus une lettre de la duchesse d'Avila. Elle se signait déjà abbesse de Val-Santa. Elle me marquait :

> Aussitôt que vous le pourrez, rendez-vous chez Uzeda et voyez Ondina. Avant de la voir, parlez au supérieur de l'hospice.

Le duc de Popoli, général des armées du roi don Philippe, mit le siège devant Barcelone. Sa première opération fut de faire dresser une potence de vingt-cinq pieds de haut pour le marquis Castelli. Je rassemblai les principaux citoyens de Barcelone et je leur dis :

— Messieurs, votre confiance en moi m'honore infiniment, mais je ne suis pas militaire, et par conséquent je suis peu propre à me mettre à votre tête. D'un autre côté, si jamais vous étiez réduits à capituler, on vous

demandera de me livrer, ce qui sera embarrassant. Il vaut donc mieux que je prenne congé de vous et que nous nous séparions.

Lorsque les peuples donnent dans l'absurdité, ils aiment y entraîner autant d'individus qu'ils le peuvent, et croient avoir beaucoup gagné en refusant des passeports. On m'en refusa donc, mais mon plan était fait à l'avance. Une felouque m'attendait à la côte. Je m'embarquai à minuit ; le surlendemain au soir, je débarquais à La Floriana, hameau de pêcheurs en Andalousie[710].

Je renvoyai mes matelots après les avoir bien payés, et je m'enfonçai dans les montagnes. J'eus d'abord quelque peine à m'orienter, enfin je retrouvai le château d'Uzeda et le seigneur Uzeda lui-même qui en dépit d'astrologie eut beaucoup de peine à me reconnaître.

— Seigneur don Juan, me dit-il, ou plutôt Seigneur Castelli, votre fille se porte très bien et elle est très belle. Quant au reste, vous verrez le supérieur de l'hospice.

Deux jours après, je vis arriver un religieux très vénérable qui me dit :

— Seigneur cavalier, le très Saint-Office dont je suis membre croit que dans ces montagnes il doit beaucoup tolérer, et il le fait dans l'espérance de ramener les brebis égarées qui y sont en grand nombre. Leur exemple a eu sur la jeune Ondina un effet funeste et d'ailleurs elle est d'un caractère singulier. Lorsque nous l'instruisions dans les vérités de la foi, elle nous écoutait avec attention et ne formait aucun doute, mais ensuite elle assistait aux prières musulmanes et même aux cérémonies païennes. Allez, Seigneur cavalier, au lac de La Frita et puisque vous avez des droits sur la jeune personne, tâchez de lire au fond de son âme.

Je remerciai le vénérable dominicain et je pris le chemin du lac. J'arrivai par ce cap qui regarde le nord. Je vis une voile qui traversait avec la rapidité de l'éclair. J'en admirai la construction. Une nacelle étroite et longue comme un patin était armée de balanciers qui l'empêchaient de chavirer ; un mât fort étayé soutenait une voile triangulaire et une jeune fille appuyée sur un aviron semblait voltiger et raser la surface de l'eau.

Cette singulière embarcation aborda près de la plage où j'étais. La jeune fille en sortit. Elle avait les bras et les pieds nus, une robe de soie verte lui collait au corps, ses cheveux étaient bouclés et souvent elle les secouait comme une crinière. Elle me donna l'idée d'une sauvage.

— Ô Béatrice, m'écriai-je, Béatrice, est-ce bien là notre fille ?

Ce l'était en effet. Je me rendis à l'habitation. La duègne d'Ondina était morte depuis quelques années. La duchesse était alors venue elle-même et avait confié la petite à une famille des vallées, mais Ondina ne reconnaissait aucune autorité. En général elle parlait peu, grimpait sur les arbres, courait sur les rochers, se précipitait dans le lac. Cependant elle montrait de l'intelligence et avait elle-même inventé l'élégante embarcation que je viens de décrire. Un seul mot avait droit de lui en imposer, c'était celui de père. Et quand on voulait la faire obéir, on lui ordonnait au nom de son père. Lors donc que j'arrivai, on convint de faire chercher Ondina et de lui dire que son père était arrivé. Elle vint tremblante et se mit à genoux devant moi. Je la pressai contre mon cœur. Je lui fis mille caresses, mais je n'en pus tirer une parole.

Nous fîmes un léger repas, ensuite Ondina se mit dans une barque et je m'y plaçai avec elle ; elle saisit les deux rames et porta au large. J'essayai de lier conversation, alors elle posa les rames et parut vouloir m'écouter. Nous étions à l'ouest du lac près de certains rochers à pic.

— Ma chère Ondina, lui dis-je, avez-vous été assez attentive aux saintes leçons des pères qui demeurent à l'hospice ? Ondina, vous êtes un être raisonnable. Vous avez une âme et la religion doit être votre guide.

Comme j'allais continuer ce sermon, Ondina se jeta à l'eau et disparut à mes regards.

Je fus fort effrayé. Je retournai à l'habitation que je remplis de mes cris. On me répondit que ce n'était rien du tout, que le long des rochers, étaient sous l'eau certaines voûtes ou arcades qui communiquaient avec d'autres bassins. Ondina connaissait ces passages, plongeait, disparaissait et revenait au bout de quelques heures.

Ondina revint en effet, mais je ne fus pas tenté de recommencer mes sermons. Ondina, comme je l'ai dit, ne manquait pas d'intelligence, mais élevée dans un désert, abandonnée à elle-même, elle n'avait saisi aucun des rapports de la société.

Au bout de quelques jours, un frère quêteur vint me trouver de la part de la duchesse ou plutôt de l'abbesse Béatrice. Il devait me conduire chez elle et me donna un habit pareil au sien. Nous suivîmes la côte jusqu'à l'embouchure de la Guadiana d'où nous passâmes dans les Algarves et

arrivâmes à Val-Santa[711]. Le monastère était presque achevé. L'abbesse me reçut au parloir avec beaucoup de dignité, mais elle se livra à sa sensibilité lorsque nous eûmes renvoyé nos acolytes. Les rêves de l'ambition s'étaient dissipés, elle avait quelques regrets à ceux de l'amour.

Je voulus parler d'Ondina, l'abbesse en soupirant me pria de remettre cette conversation au lendemain.

— Parlons de vous, me dit-elle. Vos amis ne vous ont point oublié. Votre bien a prospéré entre leurs mains : il a plus que doublé, mais il s'agit de savoir sous quel nom vous en jouirez, car vous ne pouvez plus garder celui de Castelli. Le roi ne pardonne point à ceux qui ont trempé dans la révolte des Catalans.

Nous discutâmes longtemps ce sujet, mais sans pouvoir nous arrêter à une résolution.

Quelques jours après, Béatrice me remit avec beaucoup de mystère une lettre que l'ambassadeur d'Autriche lui avait fait parvenir. Elle contenait une invitation flatteuse de me rendre à Vienne. Je confesse que peu de choses dans ma vie m'ont flatté davantage. J'avais servi l'empereur avec zèle, et le voir reconnaissant était pour moi la plus douce des récompenses. Cependant je ne me faisais pas illusion, je connaissais les cours, on avait toléré que je fusse en faveur chez un archiduc qui faisait de vains efforts pour acquérir un trône, mais me laisserait-on posséder les bonnes grâces du premier monarque de la chrétienté ? je ne pouvais guère l'espérer. Je craignais surtout un seigneur qui avait toujours cherché à me nuire. Et ce seigneur autrichien n'était autre que le comte Altheïm qui depuis a joué un grand rôle[712].

J'allai néanmoins à Vienne et j'embrassai les sacrés genoux de Sa Majesté Apostolique qui m'offrit un établissement dans ses États. L'empereur daigna même discuter avec moi s'il me serait plus avantageux de garder le nom de Castelli ou de prendre le mien. Sa bonté me touchait, mais un secret pressentiment m'avertissait que je n'en profiterais pas.

À cette époque, plusieurs seigneurs espagnols avaient renoncé à leur patrie et s'étaient établis en Autriche ; tels étaient les comtes de Losrios, Oios, Vasquez, Taruca et quelques autres[713]. Je les connaissais beaucoup et ils m'engageaient à prendre le même parti qu'eux.

C'était bien mon intention, mais l'ennemi secret dont je vous ai parlé ne s'était point endormi. Il avait su tout ce qui s'était passé à mon audience et en avait rendu compte à l'ambassadeur d'Espagne. Celui-ci crut en me persécutant s'acquitter d'un office diplomatique. Une négociation importante était sur le tapis. L'ambassadeur y mit des épines, accompagnant les difficultés qu'il faisait naître d'observations sur ma personne et sur le rôle que j'avais joué. Cette voie réussit à merveille. Bientôt je m'aperçus que ma position était changée. Ma présence semblait embarrasser. Je l'avais prévu avant de venir à Vienne, et n'y fus pas très sensible. Je demandai une audience de congé. Elle me fut accordée, on ne me parla de rien et je partis pour Londres. Je ne revins en Espagne qu'au bout de l'année révolue.

Je retrouvai l'abbesse pâle et menacée de la consomption. Elle me dit :

— Don Juan, vous devez me trouver très changée. En effet quelque chose m'avertit que je ne tarderai pas à voir la fin d'une vie qui pour moi n'a plus de charmes. Bon Dieu ! quel compte n'aurai-je pas à vous rendre ! Écoutez, Don Juan, ma fille est morte païenne et ma petite-fille est musulmane. Cette idée m'accable. Prenez et lisez…

En même temps elle me remit une lettre ainsi conçue ; elle était d'Uzeda :

> Madame et très excellente abbesse,
>
> Étant allé voir les Maures des cavernes, une femme demanda à m'entretenir. Je la suivis dans son habitation et elle me dit : « Seigneur Mamoun, vous qui savez tant de choses, expliquez-moi ce qui est arrivé à mon fils. Ayant marché toute la journée dans les ravins et les fentes des rochers, il est arrivé à une belle fontaine, et du bassin de la fontaine, il est sorti une très belle fille dont mon fils est très amoureux, mais il la croit une fée. Mon fils est parti pour de longs voyages et m'a prié de faire mon possible pour expliquer ce mystère. »
>
> Voilà ce que m'a dit la femme maure et j'ai bientôt compris que la fée n'était autre qu'Ondina qui a réellement l'habitude de plonger sous de certaines voûtes et de ressortir dans d'autres bassins. Je dis à la femme maure ce que je crus de plus propre à la tranquilliser ; ensuite j'allai au lac. Je questionnai Ondina. Ce fut en vain, vous savez qu'elle n'aime pas à parler. Mais bientôt sa taille a parlé. Je l'ai

retirée à Uzeda ; elle y a donné le jour à une fille. Impatiente de retourner au lac, elle s'est enfuie du château. Elle a recommencé ses violents exercices et a succombé au bout de quelques jours. Enfin s'il faut vous le dire, elle n'a point témoigné qu'elle fût attachée à aucune religion. Quant à sa fille, comme elle est par son père du plus pur sang des Maures, elle doit irrévocablement devenir musulmane. Vouloir la soustraire, ce serait s'exposer aux vengeances du souterrain.

— Eh bien ! dit l'abbesse, vous l'entendez : ma fille morte païenne et ma petite-fille musulmane. Ô mon Dieu, ô mon Dieu !

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on vint l'interrompre et nous ne le revîmes plus de la journée.

CINQUANTE-CINQUIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée, et le Bohémien reprit en ces termes la suite de son histoire :

Suite de l'histoire du chef bohémien.

L'illustre abbesse de Val-Santa n'eût peut-être pas succombé à son chagrin, mais elle s'imposa des pénitences austères auxquelles son tempérament altéré ne put résister. Je la voyais s'éteindre et ne pus me résoudre à la quitter. Mon habit monastique me donnait le droit d'entrer dans le monastère et j'y reçus son dernier soupir.

Le duc de Sorriente, héritier de l'abbesse, s'y trouvait aussi. Ce seigneur me parla avec beaucoup de franchise.

— Je sais, me dit-il, les liaisons que vous avez eues avec tout le parti autrichien auquel j'appartenais moi-même, et lorsqu'il s'agira de vous rendre quelque service essentiel, vous me trouverez très empressé à le faire. Pour ce qui est d'avoir avec vous de liaison connue, ce serait nous exposer tous les deux sans aucun avantage pour l'un ni pour l'autre.

Le duc de Sorriente avait raison. J'avais été un des enfants perdus du parti. On ne m'avait exposé que pour m'abandonner au besoin. Il me restait

une fortune considérable et facile à transporter, car elle était entre les mains des banquiers Moro. Je songeais à me retirer à Rome ou en Angleterre, mais lorsqu'il s'agissait de prendre une résolution, je ne pouvais me déterminer à rien. L'idée de rentrer dans le monde me répugnait par-dessus toute chose ; j'en avais pris une horreur qui certainement était une maladie de l'esprit.

Uzeda voyant mes irrésolutions me proposa d'entrer au service des scheiks Gomelez.

— Quel est ce service, lui demandai-je, et n'a-t-il rien d'opposé aux intérêts de ma patrie ?

— Il n'y est opposé en aucune manière, me répondit Uzeda. Les Maures retirés dans ces cavernes préparent une révolution dans le mahométisme. Ils ont autant de fanatisme que de politique. Leurs moyens sont immenses. Plusieurs familles d'Espagne ont trouvé leur intérêt à entrer dans leur affiliation. Les inquisiteurs en tirent des sommes considérables et permettent dans le creux de la terre ce qu'ils ne toléreraient pas à sa surface. Enfin, Seigneur don Juan, essayez de la vie qu'on mène dans nos vallons.

Je pris ce dernier parti. Les Bohémiens musulmans et païens me reçurent comme un homme destiné à devenir leur chef et me vouèrent une obéissance entière, mais il était réservé aux Bohémiennes de me décider. Deux d'entre elles me plurent infiniment ; l'une s'appelait Quitta, l'autre Zitta. Toutes deux étaient charmantes : le choix me paraissait impossible. Elles s'aperçurent de mon embarras et m'en tirèrent en me disant que chez eux on pouvait avoir autant d'épouses qu'on le voulait et que le mariage n'y était astreint à aucun rite religieux.

Je le confesse à ma honte : ce libertinage coupable eut le droit de me séduire. Hélas ! l'homme n'a qu'un moyen pour rester dans le chemin de la vertu, c'est d'éviter tous les sentiers qu'elle n'éclaire pas en plein. S'il déguise son nom, ses actions, ses projets, il ne tardera pas à devoir cacher toute sa vie. Mon union avec la duchesse n'était blâmable qu'en ce qu'elle était secrète et tous les mystères de ma vie en ont été des conséquences.

Un charme plus innocent me retint dans ces vallons, c'est celui de la vie qu'on y mène : ce pavillon du ciel toujours étendu sur nos têtes, la fraîcheur des grottes et des forêts, la pureté de l'air et des eaux, les fleurs qui réellement naissent sous nos pas ; la nature enfin parée de tous ses attraits se présentait pour reposer mon âme fatiguée du monde et de son vain tumulte.

Mes épouses me donnèrent chacune une fille. Alors je devins plus attentif à la voix de ma conscience. J'avais vu les remords de Béatrice ; ils l'avaient conduite au tombeau. Je résolus que mes filles ne seraient ni musulmanes ni païennes. Pour cela il fallait ne les point quitter et j'entrai au service des Gomelez. De grands intérêts me furent confiés et j'eus à ma disposition des sommes immenses. J'étais riche, je ne demandais rien pour moi, mais avec la permission de mes maîtres, je me livrais à la bienfaisance et il m'est arrivé de réparer de grandes infortunes.

Au surplus je continuais sous terre la vie que j'avais menée à sa surface. J'étais encore un agent politique. J'allais souvent à Madrid et je fis plusieurs voyages hors de l'Espagne ; cette carrière active me rendit l'activité que j'avais perdue. Je m'y attachai tous les jours davantage.

Cependant mes filles grandissaient. La dernière fois que j'ai été à Madrid, elles m'y ont accompagné. Deux gentilshommes ont trouvé le chemin de leur cœur. Les familles de ces messieurs sont affiliées au souterrain et nous ne craignons pas qu'ils divulguent ce que mes filles pourraient leur dire sur nos vallons. Dès qu'elles seront établies, j'entrerai moi-même dans un saint asile où j'attendrai la fin d'une vie qui n'a pas été tout à fait exempte d'erreurs, mais non pas tout à fait criminelle. Vous m'en avez demandé l'histoire et je souhaite qu'elle ait pu vous intéresser.

— Je voudrais bien, dit Rébecca, savoir ce qu'est devenu Busqueros.

— Je vais vous en instruire, répondit le Bohémien. Sa fustigation à Barcelone l'avait dégoûté de l'espionnage, mais comme il l'avait reçue sous le nom de Robusti, elle ne fit aucun tort à celui de Busqueros. Il offrit donc hardiment ses services au cardinal Alberoni et fut sous son ministère un brouillon subalterne comme son patron était un brouillon illustre[714].

« Ensuite un autre aventurier nommé Ripperda gouverna l'Espagne[715]. Busqueros eut quelque éclat sous son ministère. Mais le temps qui met son terme aux plus belles destinées priva Busqueros de l'usage de ses jambes. Atteint d'une sorte de paralysie, il se faisait porter à la place del Sol et y déployait encore une sorte d'activité, arrêtant les passants et faisant son possible pour se mêler de leurs affaires.

« La dernière fois que j'ai été à Madrid, je l'ai vu à côté d'une figure des plus baroques, que j'ai reconnue pour être le poète Agudez. L'âge l'avait

privé de ses yeux ; il s'en consolait en songeant qu'Homère avait été aveugle. Busqueros l'instruisait des aventures de la ville ; Agudez les mettait en vers et quelquefois on l'entendait avec quelque plaisir bien qu'il n'eût plus que l'ombre de son premier talent.

— Seigneur Avadoro, lui dis-je, qu'est devenue la fille d'Ondina ?

— Vous le saurez quelque autre jour, répondit le Bohémien. Pour le moment, je vous prie de faire les préparatifs de votre départ.

Nous nous mîmes en route et fîmes une longue traite pour arriver dans une vallée creuse et très encaissée. Lorsque les pavillons furent tendus, le chef bohémien vint me trouver et me dit :

— Seigneur Alphonse, veuillez bien prendre la cape et l'épée et me suivre.

Nous fîmes quelque cent pas et nous arrivâmes à une ouverture du rocher où commençait une sombre galerie.

— Seigneur Alphonse, dit le chef bohémien, votre valeur m'est connue et je suis convaincu que vous n'hésiterez point à prendre ce chemin pour vous enfoncer dans les entrailles de la terre. J'ai donc l'honneur de prendre congé de vous.

En effet je n'hésitai point et je marchai plusieurs heures sans y voir clair. Seulement je sentais que le terrain allait en pente et qu'effectivement je m'enfonçais dans les entrailles de la terre ainsi qu'on me l'avait annoncé[716].

Enfin j'aperçus une petite lumière et j'arrivai à un tombeau où je vis un vieux derviche en prière. Au bruit que j'avais fait, le derviche se retourna et me dit :

— Jeune cavalier, nous vous attendions depuis longtemps. Reposez-vous et rétablissez vos forces.

Je m'assis sur un banc de pierre et le derviche me présenta une corbeille où je trouvai des viandes, du pain et du vin. Je bus et je mangeai.

Alors le derviche poussa une des parois du tombeau, il la fit tourner sur un pivot et je vis un escalier en limaçon.

— Descendez ici, dit le derviche, vous verrez assez ce que vous aurez à faire.

Je descendis un millier de marches toujours dans l'obscurité, puis j'arrivai à une caverne éclairée par plusieurs lampes.

J'y vis un banc de pierre sur lequel étaient rangés des ciseaux d'acier et des maillets du même métal. Devant le banc était un filon d'or de l'épaisseur d'un homme. Le métal était d'un jaune foncé et paraissait très pur. Je compris aisément que ce qu'on demandait de moi était de détacher du filon autant d'or que je le pourrais.

Je pris le ciseau de la main gauche, le maillet de la droite et en peu de temps, je devins assez habile mineur, mais les ciseaux s'émoussaient et j'étais obligé d'en changer. Au bout de trois heures, j'avais détaché plus d'or que dix hommes n'en eussent pu porter.

Alors je m'aperçus que le souterrain se remplissait d'eau. Je gagnai l'escalier, mais l'eau s'élevait encore. Je vis donc qu'il me fallait remonter. Je retrouvai le derviche qui, après m'avoir donné mille bénédictions, me montra un escalier tournant qu'il me dit de monter.

Je montai un millier de marches et je me trouvai à l'entrée d'une rotonde éclairée d'une infinité de lampes dont l'éclat était réfléchi par des minéraux micacés et opalisés. Au fond de la rotonde était un trône d'or où je vis un homme coiffé d'un turban blanc, mais que je reconnus pour l'ermite de la vallée. Près de lui étaient mes cousines richement habillées. Quelques derviches en robe blanche étaient aux deux côtés du trône.

— Jeune Nazaréen, me dit le scheik, vous reconnaissez en moi l'ermite qui vous reçut dans la vallée du Guadalquivir, mais vous devinez assez que je suis le grand scheik des Gomelez. Sans doute aussi vous reconnaissez vos épouses. Le Prophète a béni leur pieuse tendresse. Toutes deux portent des fruits de leur union et pourront perpétuer la race destinée à rendre le califat à la maison d'Ali. Jeune Nazaréen, vous voyez cet arbre d'or dont le riche feuillage ombrage mon trône. Il représente notre généalogie ; ces noms attachés aux branches sont ceux des Gomelez qui sous différents noms ont occupé les trônes de l'Afrique. Vous voyez devant moi cet autre arbre hérissé d'affreuses épines ; les noms qu'on y lit sont ceux des Gomelez restés chrétiens et qui ont langui dans l'obscurité. Puisse le saint Prophète éclairant votre esprit vous faire passer de l'arbre de mort à l'arbre de la vie sainte et pure !

Le scheik après avoir ainsi parlé descendit de son trône et vint m'embrasser ; les cousines en firent autant. Les derviches furent renvoyés. Nous passâmes dans une chambre intérieure où l'on avait servi le souper. Là

toute gêne fut bannie, ainsi que toute exhortation mahométane, et nous restâmes ensemble jusque très avant dans la nuit.

CINQUANTE-SIXIÈME JOURNÉE.

Le matin on m'envoya au filon où j'avais été la veille et j'en détachai tout autant de métal. Le soir j'allai chez le scheik où je trouvai mes épouses. Je le priai de contenter ma curiosité sur bien des choses que je désirais savoir, mais surtout sur sa propre histoire. Le scheik me répondit qu'effectivement il m'importait d'en être instruit et il commença en ces termes :

Histoire du grand scheik des Gomelez.

Vous voyez en moi le cinquante-deuxième successeur de Massoud Ben Taher, premier scheik des Gomelez, qui bâtit le Cassar et disparaissait tous les derniers vendredis de chaque mois pour ne reparaître que le vendredi suivant. Vos cousines vous en ont dit quelque chose, mais je vais achever leur récit et vous dévoiler nos mystères.

Les Maures étaient déjà depuis quelques années en Espagne lorsqu'ils songèrent à pénétrer dans les vallées de l'Alpujarras. Elles étaient alors habitées par un peuple appelé Turdulos ou Turdetanos, mais ces indigènes s'appelaient eux-mêmes *Tharschisch* et disaient avoir autrefois habité les environs de Cadix[717]. Ils avaient conservé beaucoup de mots d'une langue, ancienne qu'ils savaient même écrire, et les caractères en étaient les mêmes qu'on trouve sur les médailles désignées en Espagne sous le nom de *desconoscidas*[718].

Sous la domination des Romains et sous les Wisigoths, les Turdétains avaient payé de riches tributs, mais ils avaient conservé une indépendance presque entière et même leur ancienne religion. Ils adoraient Dieu sous le nom de *Jahh* et lui offraient des sacrifices, sur une montagne appelée *Gomelez Jahh*, ce qui dans leur langue voulait dire montagne de *Jahh*[719].

Les conquérants arabes, ennemis des chrétiens, l'étaient bien plus des peuples idolâtres ou réputés tels. Ils proscrivirent les Turdétains et les condamnèrent à périr par le sabre. Massoud Ben Taher, frère du conquérant Youssouf, était alors dans la disgrâce du calife de Bagdad et cela ne pouvait

être autrement, car il était, au fond du cœur, très attaché à la foi d'Ali et n'avait pu cacher ses sentiments.

Massoud, ne se croyant pas en sûreté à Cordoue, songea à se retirer dans les Alpujarras. Il représenta que la loi de Mahomet prêchait la conversion des infidèles et non pas leur destruction, et il se chargea de convertir les Turdétains. Sa proposition fut acceptée ; on lui donna le commandement des Montagnes. La première opération de Massoud fut de bâtir un château sur le mont Gomelez avec une mosquée, ce que les Turdétains virent d'abord avec une peine extrême, mais ce n'était point par attachement à leur Dieu Jahh. Leur occupation favorite était de chercher de l'or dans le torrent de la montagne et dans les déblais d'anciennes fouilles. Ils craignirent d'être troublés dans ces travaux qui jusque-là les avaient aidés à payer les tributs qu'on leur imposait.

Les mines, à ce qu'ils disaient, avaient été exploitées par les *Hadtanahh*, et sûrement sous ce nom, ils entendaient les Carthaginois[720]. Les Turdétains avaient eu des prêtres d'une famille Stadranahh qui s'était éteinte depuis peu. Ces prêtres en certains temps de l'année entraient dans les cavernes de la montagne et seuls ils avaient le droit d'y entrer. Les autres Turdétains, retenus par des craintes religieuses, n'eussent pas même osé le tenter.

L'adoration de Jahh avait fini en même temps que la famille des prêtres s'était éteinte. Les Turdétains n'avaient proprement point de religion et Massoud n'eut pas de peine à les rendre musulmans. Ils commencèrent même à dire assez de mal de leurs anciens prêtres, donnant à entendre qu'ils n'allaient point dans les cavernes pour adorer Jahh, mais pour y chercher de l'or. Massoud comprit que les mines pouvaient être exploitées avec avantage, mais qu'en le faisant il donnerait à ses ennemis le signal de la persécution et que le Cassar-Gomelez ne tarderait pas à changer de maître. Il fit donc son possible pour qu'on ne parlât pas du tout d'or ni de mines.

Bien des années se passèrent ainsi et le calife Merwan régnait à Bagdad[721] lorsque Massoud trouva dans une cave du château une pierre chargée d'anciens caractères. Il la leva et trouva un escalier tournant qui conduisait dans l'intérieur de la montagne. Massoud se fit donner un flambeau et descendit seul. Il trouva des chambres, des salles, des corridors, et se hâta de remonter dans la crainte de s'égarer. Une seconde fois il visita

le souterrain et vit sous ses pieds des fragments d'un métal poli et brillant. Il les ramassa, les emporta chez lui et trouva qu'ils étaient d'or pur. Il tenta un troisième voyage, conduit par la poussière d'or ; il arriva au filon où vous avez été et fut ébloui de sa richesse. Il remonta aussitôt et prit toutes les précautions qu'il put imaginer pour que sa découverte reste ignorée. Il fit construire une chapelle à l'entrée du souterrain et feignit d'y être en retraite, mais il était à son filon d'or et en détachait le plus de morceaux qu'il pouvait. Le travail allait lentement, car non seulement on n'osait y avoir d'aides, mais il fallait se procurer en secret les instruments d'acier propres à détacher le métal.

Massoud vit bien alors que la richesse n'était point la représentation du pouvoir, car il avait devant lui plus d'or que tous les rois de la terre, mais il avait une peine extrême à l'arracher de la mine, ensuite il ne savait qu'en faire et devait le cacher.

Massoud était musulman zélé et alide[722] fanatique. Il crut que le Prophète lui avait découvert et donné cet or pour rendre le califat à sa famille, c'est-à-dire à la maison d'Ali, et par elle convertir le monde à l'islamisme. Cette idée s'empara de son esprit, il s'y livra d'autant plus que la maison des Omeyades chancelait dans Bagdad et qu'on avait réellement quelque espoir de rétablir les Alides.

En effet les Omeyades succombèrent sous le sabre des Abbassides, mais ce fut sans aucun avantage pour la maison d'Ali et même un Omeyade vint en Espagne et fut calife de Cordoue[723].

Massoud, voyant ses ennemis si près de lui, fut plus que jamais forcé de se cacher. Il renonça même à l'exécution de ses plans, mais il leur donna une forme qui pouvait pour ainsi dire les léguer à l'avenir. Il fit choix de six chefs de famille ou plutôt de tribu, il les lia par des serments sacrés et après leur avoir révélé le secret du filon d'or, il leur dit :

— Depuis dix ans je suis en possession de ce trésor et je n'ai pu en faire aucun usage. Si j'eusse été plus jeune, je pouvais rassembler des guerriers et régner par l'or et par le sabre, mais j'ai trop tard découvert le filon. J'étais connu pour sectateur d'Ali et j'aurais succombé avant d'avoir un parti. J'espère en notre Prophète que quelque jour il rendra le califat à sa famille et qu'alors le monde deviendra musulman. Les temps ne sont pas venus, il faut les préparer. J'ai des intelligences en Afrique et secrètement j'y soutiens

des Alides. Il faut aussi fonder en Espagne la puissance de notre tribu. Surtout il faut cacher nos moyens. Il n'est pas bien que nous portions tous un même nom. Vous, mon cousin Zegri, allez vous établir à Grenade avec tous les vôtres. Les miens resteront dans les montagnes et garderont le nom de Gomelez. D'autres s'établiront en Afrique où ils épouseront des filles fatimides[724]. Les jeunes gens doivent surtout fixer notre attention : il faut les connaître à fond, les éprouver. Lorsqu'il s'en trouvera un doué de grands talents et d'un grand caractère, il tentera de détrôner les Abbassides aussi bien que les Omeyades, et rendra le califat à la maison d'Ali. Mon avis est que le futur conquérant doit prendre le titre de Mahdi ou douzième Imam et qu'il doit s'appliquer à lui-même la fameuse prophétie de Mahomet : « Le soleil doit se lever au couchant[725]. »

Tel était le plan de Massoud. Il le consigna dans un livre, ne fit plus rien sans consulter les six chefs de tribu. Enfin il résigna en faveur de l'un d'entre eux la place de grand scheik avec le château de Cassar-Gomelez.

Huit scheiks se succédèrent. Les Gomelez et les Zegris acquirent les plus belles terres de l'Espagne. Quelques-uns passèrent en Afrique. Ils y parvinrent à de grandes places et formèrent de grandes alliances.

Le second siècle de l'hégire était prêt de finir lorsqu'un Zegri osa se proclamer Mahdi et chef de la loi. Il établit sa résidence à Kairouan à une journée de Tunis. Il soumit toute l'Afrique et fut la tige des califes fatimides[726]. Le scheik du Cassar-Gomelez lui fit passer beaucoup d'or, mais d'ailleurs il était plus que jamais forcé de s'envelopper dans l'ombre du mystère, car les chrétiens prenaient le dessus et il était à craindre que le Cassar ne tombât en leur pouvoir.

Bientôt le scheik eut un autre embarras. Ce fut l'élévation subite des Abencérages, maison ennemie de la nôtre, et ils avaient aussi un caractère tout à fait différent : les Zegris et les Gomelez étaient farouches, renfermés en eux-mêmes, zélés pour la religion ; les Abencérages étaient affables, polis, galants avec les femmes, amis des chrétiens. Ils avaient jusqu'à un certain point pénétré nos mystères et nous environnaient de leurs pièges.

Les successeurs du Mahdi conquirent l'Égypte. Ils furent reconnus en Syrie aussi bien qu'en Perse. La puissance des Abbassides croula tout à fait. Des princes turcomans s'emparèrent de Bagdad. Cependant la confession

d'Ali ne faisait pas de progrès réels. Le sunnisme conservait la supériorité[727].

En Espagne les Abencérages continuèrent à corrompre les mœurs. Leurs femmes se montraient sans voile et les hommes soupiraient à leurs pieds. Les scheiks du Cassar ne sortaient plus de leur château et ne touchaient plus à leur or. Ceci dura longtemps. Enfin les Zegris et les Gomelez, voulant sauver la religion et le royaume, conspirèrent contre les Abencérages et les massacrèrent dans la cour des lions au milieu du palais appelé Alhambra[728].

Cet événement funeste priva Grenade d'une partie de ses défenseurs et précipita sa chute. Les vallées de l'Alpujarra se soumirent comme le reste. Le scheik de Cassar-Gomelez détruisit son château et se retira dans l'intérieur des souterrains, dans les mêmes salles où vous avez vu les frères Zoto. Six familles se renfermèrent avec lui dans les entrailles de la terre. D'autres s'établirent dans des cavernes adjacentes dont les issues donnent sur d'autres vallées.

Beaucoup de Zegris et de Gomelez embrassèrent le christianisme ou feignirent de se convertir. De ce nombre furent les Moro qui déjà faisaient la banque à Grenade et furent ensuite banquiers de la cour. Ils ne risquaient pas de manquer de fonds, ayant à leur disposition tous ceux du souterrain. Les intelligences avec l'Afrique continuèrent sur le même pied, particulièrement avec le royaume de Tunis.

Tout alla assez bien jusque vers le règne de Charles, empereur et roi d'Espagne[729]. La loi musulmane, qui n'avait plus en Asie le même lustre qu'au temps des califes, gagnait du côté de l'Europe par les conquêtes des Ottomans[730].

À cette époque, la discorde qui brouille tout sur la terre mit aussi le désordre sous terre, c'est-à-dire dans nos souterrains. L'animosité y fut d'autant plus grande que l'espace était plus resserré. Sefi et Billah se disputèrent la place de scheik qui véritablement n'était pas à mépriser puisqu'elle donnait le droit de disposer de l'inépuisable filon. Sefi, convaincu de sa faiblesse, voulut se tourner du côté des chrétiens. Billah lui plongea son poignard dans le sein. Après quoi il songea à la sûreté publique : le secret des souterrains fut écrit sur un parchemin qui fut ensuite coupé en six bandes, perpendiculairement à l'écriture, qu'on ne put lire qu'autant que

les six bandes étaient mises l'une à côté de l'autre[731]. Chaque bande fut confiée à l'un des six chefs de famille, et sous peine de mort il lui était défendu de la communiquer à un autre. Ils la portaient autour de leur bras droit. Billah avait droit de vie et de mort sur tous les individus qui habitaient le souterrain et les environs. Le poignard qu'il avait plongé dans le cœur de Sefi était la marque de son autorité et fut également l'attribut de ses successeurs.

Billah, ayant ainsi établi dans les cavernes un gouvernement très rigoureux, donna une grande activité aux affaires de l'Afrique. Les Gomelez y parvinrent à plusieurs trônes. Ils furent rois à Taroudant et Temzena[732], mais les Africains sont légers, livrés à leurs passions, et les succès dans cette partie du monde n'ont jamais les résultats qu'on en pourrait attendre.

Vers ce temps les Maures restés en Espagne commencèrent à être persécutés. Billah profita habilement de cette circonstance. Il établit un système de protection mutuelle entre le souterrain et les gens en place. Ceux-ci croyaient seulement protéger quelques familles maures qui voulaient rester tranquilles, et réellement ils servaient les desseins du scheik qui leur ouvrait sa bourse.

Je vois aussi dans nos annales que Billah institua ou rétablit les épreuves qu'on faisait subir aux jeunes gens pour connaître leur caractère, mais dans la suite elles ont été négligées.

Quatre scheiks succédèrent à Billah. Puis vint l'expulsion des Maures. Le scheik des cavernes s'appelait Khader. C'était un homme très sage qui prit les meilleures mesures pour la sûreté commune. Les banquiers Moro formèrent une association de gens en crédit qui se piquaient d'indulgence envers les Maures et sous ce prétexte leur rendaient mille services dont ils étaient bien payés.

Les Maures refluant en Afrique y portèrent l'esprit de vengeance qui les animait. On eût dit que toute cette partie du monde allait se soulever pour envahir l'Espagne. Mais bientôt les États africains se déchirèrent entre eux. Le sang fut inutilement répandu dans des guerres intestines. Les scheiks des cavernes prodiguèrent leur or et ce fut sans aucun fruit. Le barbare Moulay-Ismaël profita d'un siècle de désordres et fonda un empire qui subsiste encore[733]. Ici je touche au temps de ma naissance et c'est de moi-même que je vais vous entretenir.

Comme le scheik en était à cet endroit de sa narration, on annonça le souper et la soirée se passa comme la précédente.

CINQUANTE-SEPTIÈME JOURNÉE.

Le matin on m'envoya encore au souterrain où je détachai autant d'or que je le pus. Je m'étais fait à ce travail. J'y passai la journée. Le soir j'allai chez le scheik, j'y trouvai mes cousines. Je demandai au scheik la suite de son histoire et il la reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du scheik des Gomelez.

Je vous ai dit, Messieurs, l'histoire de nos souterrains, autant du moins que nous la savons. Je vais maintenant vous faire ma propre histoire.

Je suis né dans une vaste caverne qui communique avec celle où nous sommes. Le jour n'y entrait qu'obliquement et l'on n'y voyait pas le ciel, mais nous allions prendre l'air dans les fentes des rochers où l'on voyait une partie de la voûte céleste et souvent le soleil lui-même. Nous avions un petit espace tout découvert où nous cultivions des fleurs.

Mon père était un des six chefs des tribus. À ce titre il restait avec sa famille dans le souterrain. Ses cousins et neveux habitaient les vallées et passaient pour chrétiens. Quelques-uns étaient établis dans le faubourg de Grenade appelé Albarazin[734]. Vous savez qu'on n'y voit point de maison : les habitants occupent des creux de rocher sur la pente du mont. Quelques-unes de ces singulières demeures communiquaient avec de certaines cavernes en liaison avec les nôtres[735]. Les plus proches habitants venaient les vendredis faire la prière avec nous ; les plus éloignés ne venaient qu'aux grandes fêtes.

Ma mère me parlait espagnol et mon père me parlait arabe. J'étudiais les deux langues par principe, mais surtout la seconde. J'appris le Coran par cœur et je lisais souvent les commentateurs.

J'étais, dès mon bas âge, musulman zélé et très attaché à la confession d'Ali. On m'avait inspiré une haine violente contre les chrétiens. Tous ces

sentiments étaient, pour ainsi dire, nés avec moi et je les nourrissais dans l'obscurité de nos cavernes.

J'atteignis dix-huit ans et déjà depuis quelques années, les cavernes me semblaient peser sur moi et m'étouffer. Je soupirais après l'espace. Cette sensation pénible prit sur ma santé. Je dépérissais, ma mère fut des premières à s'en apercevoir. Elle sonda mon cœur et je lui découvris mes sentiments, pour autant que je les connaissais moi-même. Je lui dis que je ressentais une certaine oppression, une anxiété de cœur que je ne pouvais exprimer, définir ni décrire, que je désirais respirer un autre air, voir l'horizon, les forêts, les montagnes, la mer, les humains, et que si l'on ne m'en donnait pas les moyens, j'en mourrais certainement.

Ma mère répandit quelques larmes, puis elle me dit :

— Mon cher Massoud, votre maladie est très connue parmi nous ; je l'ai eue moi-même et l'on m'a permis de faire quelques voyages. J'ai été à Grenade et plus loin, mais votre cas est différent : on a de grands desseins sur vous, dans peu vous serez lancé dans le monde, et plus que je ne le voudrais. Cependant venez me trouver demain à la pointe du jour et je tâcherai de vous faire respirer l'air frais.

Le lendemain je me rendis au rendez-vous que m'avait donné ma mère.

— Mon cher Massoud, me dit-elle, vous voulez respirer un air plus libre et plus pur que n'est celui de nos cavernes. Ayez donc la patience de vous traîner sur le ventre sur ce rocher ; vous arriverez à un vallon très profond et très étroit, mais enfin l'air y est plus libre qu'ici. Dans quelques endroits, vous pourrez même gravir les rochers et vous verrez sous vos pieds un immense horizon. Ce chemin creux n'était dans l'origine que la fente d'un rocher qui s'est crevassé en tous sens. C'est comme un labyrinthe de routes qui se croisent. Voici donc quelques charbons ; lorsque vous verrez des chemins qui se traversent, marquez celui que vous avez fait. C'est le seul moyen de vous y retrouver. Voici un sac avec quelques provisions. Je pense que vous ne rencontrerez personne, cependant voici un yatagan pour votre défense. Je m'expose beaucoup en vous procurant ce peu de liberté, ainsi ne soyez pas trop longtemps absent.

Je remerciai ma bonne mère. Je me traînai sur le ventre et je sortis dans un défilé étroit et creux qui néanmoins était tapissé d'une belle verdure. Ensuite je vis un bassin d'une belle eau, puis des vallons qui se croisaient. Je m'arrêtai ainsi une partie de la journée. Le bruit d'une cascade attira mon

attention. Je me dirigeai au bruit de sa chute, j'arrivai à un bassin où se précipitait un ruisseau. Ce site était délicieux. J'en fus quelques instants immobile de surprise. Ensuite je me sentis affamé, je tirai les provisions que j'avais dans mon sac, je fis les ablutions qu'ordonne ma loi, puis je me mis à manger. Lorsque j'eus terminé mon repas, j'allai encore me laver, puis je songeai à retourner au souterrain et j'en pris le chemin.

Alors j'entendis l'onde murmurer. Je me retournai et je vis une femme sortir de la fontaine. Elle était comme couverte de ses cheveux mouillés, cependant elle avait aussi une robe de soie verte qui collait au corps. La nymphe sortit du bassin, se cacha dans un buisson, puis reparut avec une robe sèche et ses cheveux rattachés par un peigne. Elle monta sur un rocher comme pour jouir de la vue. Ensuite elle reprit le chemin de la fontaine dont elle était sortie. Par un mouvement involontaire, je voulus la retenir et lui barrai le chemin. D'abord elle en parut effrayée, mais je m'étais mis à genoux. Cette attitude soumise la rassura. Elle s'approcha de moi, me prit sous le menton, releva ma tête, me baisa au front. Puis par un mouvement aussi prompt que l'éclair, elle se précipita dans les bassins et disparut.

Je ne doutai point que ce ne fût une fée ou, comme on le dit dans nos contes arabes, une péri[736]. J'allai cependant au buisson où elle s'était cachée ; j'y trouvai sa robe étendue comme pour sécher, ensuite je retournai au souterrain. J'embrassai ma mère, mais je ne lui contai pas mon aventure, car j'avais lu dans nos hikâyet[737] que les fées aimaient la discrétion. Cependant ma mère voyant mon air animé se félicita de m'avoir procuré quelque liberté.

Le lendemain je repris le chemin de la fontaine et comme je l'avais soigneusement marqué au charbon, je n'eus pas de peine à le retrouver. Lorsque j'y fus arrivé, j'appelai la fée à haute voix et lui demandai pardon d'oser faire mes ablutions dans son bassin. Je les fis cependant, après quoi j'étalai encore mes provisions et par un secret pressentiment, j'en avais apporté pour deux.

Je n'avais pas encore commencé mon repas que j'entendis l'onde murmurer et la fée en sortit d'un air riant et me jetant de l'eau au visage. Elle alla au buisson, passa sa robe séchée, puis vint s'asseoir près de moi. Elle mangea comme une simple mortelle, mais elle ne dit mot. J'imaginai que c'était l'humeur des fées et je la laissai faire.

Don Juan Avadoro vous ayant dit son histoire, vous devinez sans doute que ma fée n'était autre que sa fille Ondina qui plongeant sous une voûte de rochers passait facilement de son lac dans ce bassin.

Ondina était innocente ou plutôt elle ne connaissait ni l'innocence ni ce qui l'aurait pu blesser. Je n'étais guère plus instruit qu'elle ; l'ignorance nous rendit coupables et je crus être l'époux d'une fée. Ceci dura un mois. Un jour je fus mandé chez le scheik. J'y trouvai rassemblés les six chefs des tribus. Mon père était un des six.

— Mon fils, me dit-il, tu vas quitter les cavernes et voyager dans les heureux pays où l'on professe la loi musulmane.

Ces mots me glacèrent d'effroi : ne plus revoir la fée ou mourir était pour moi même chose.

— Ô mon père, m'écriai-je, permettez-moi de ne jamais quitter ces souterrains.

À peine j'eus prononcé ces mots que tous les poignards étaient levés sur moi. Mon père paraissait le plus empressé à me percer le cœur.

— Je consens à mourir, m'écriai-je, mais permettez-moi de parler à ma mère.

Cette grâce me fut accordée, je me jetai dans ses bras et lui contai mon aventure avec la fee.

Ma mère parut surprise, puis elle me dit :

— Mon cher Massoud, je croyais qu'il n'y avait point de fées ; au fond je n'en sais rien, mais je connais un Hébreu très savant à qui je le demanderai. Si celle que tu aimes est une fée, elle saura bien te retrouver. Cependant tu sais que la mort est chez nous la peine de la plus légère désobéissance. Nos vieillards ont sur toi de grands desseins. Hâte-toi de te soumettre et de te rendre digne de leur bienveillance.

Les paroles de ma mère me firent beaucoup d'impression. J'imaginai en effet que les fées étant toutes-puissantes, la mienne me retrouverait au bout du monde. J'allai chez mon père et jurai d'obéir en tout ce qu'on m'ordonnerait.

Le lendemain je partis dans la société d'un Tunisien appelé Syd-Hamet. Il me mena dans sa ville natale qui est une des plus agréables du monde.

De Tunis nous allâmes à Zaghouan, petite ville où l'on fabrique des calottes rouges connues dans le commerce sous le nom de fez. On me dit que près de la ville on voyait un édifice singulier ; il consistait en une

chapelle et une galerie en demi-cercle qui entourait un bassin. L'eau sortait en nappe de la chapelle et remplissait le bassin. Dans les temps anciens, l'eau du bassin entrait dans un aqueduc qui la conduisait à Carthage[738]. On disait que la chapelle était consacrée à la divinité de la source. J'eus la faiblesse d'imaginer que cette divinité était ma fée. J'y allai, je l'appelai à grands cris. Elle ne vint point.

On me parla aussi à Zaghouan d'un palais des génies dont les ruines se voyaient à quelques lieues dans le désert. J'y allai. Je vis un édifice circulaire de la plus admirable architecture. J'aperçus un homme qui dessinait ces ruines. Je lui adressai la parole en espagnol et demandai s'il était vrai que les génies eussent bâti ce palais. Cet homme sourit ; il me dit que ces ruines étaient celles d'un théâtre où les anciens Romains faisaient combattre des bêtes féroces, que ce lieu s'appelle aujourd'hui El Djem et que c'était la fameuse Zama. L'explication du voyageur ne m'intéressa pas beaucoup : j'aurais voulu voir des génies et qu'ils me donnassent des nouvelles de ma fée[739].

De Zaghouan nous allâmes à Kairouan, ancienne capitale des Mahdis[740]. C'est encore une ville de cent mille âmes. Les habitants ont un caractère turbulent et porté à la révolte. Nous y passâmes une année.

De Kairouan nous allâmes à Ghadames, petit État indépendant qui fait partie du *Beled ul Gerid* ou « pays des dattes[741] ». On appelle de ce nom une contrée qui s'étend en latitude entre la chaîne d'Atlas et le désert sablonneux de Sahara. Les dattiers y réussissent si bien qu'un seul pourrait toute l'année nourrir un homme sobre tel qu'ils le sont tous dans ce pays-là. Mais on y a d'autres moyens de subsistance : un grain appelé *doura*, des moutons à hautes jambes et sans laine, dont la chair est exquise[742]. Nous trouvâmes à Ghadames beaucoup de Maures originaires d'Espagne. Il n'y avait parmi eux ni Zegris ni Gomelez, mais beaucoup de familles qui leur étaient très attachées et dans tous les cas, c'était un bon pays de refuge.

L'année n'était pas encore révolue que je reçus une lettre de mon père. Elle finissait par ces mots : « Ta mère te fait dire que les fées sont des femmes et qu'elles ont des enfants. »

Je compris donc que ma fée était une femme et mon imagination se calma un peu.

Comme le scheik en était à cet endroit de son histoire, on annonça le souper et la soirée se passa comme les précédentes.

CINQUANTE-HUITIÈME JOURNÉE.

Je ne manquai point d'aller au filon où je fis toute la journée le métier de mineur. Le soir j'allai chez le scheik, je lui demandai la suite de son histoire et il la reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du scheik.

Je vous disais que j'avais reçu une lettre de mon père où j'avais appris que ma fée était une femme. J'étais alors à Ghadames. Syd-Hamet me fit partir pour Ferran, pays un peu plus grand que Ghadames, mais moins bon et les habitants y sont tout à fait noirs.

De là nous allâmes à l'oasis d'Ammon où il nous fallut attendre des nouvelles d'Égypte[743]. Les hommes que nous avions envoyés revinrent au bout de quinze jours avec huit dromadaires ou chameaux de course. Le pas de ces animaux est presque insupportable. Il fallut pourtant le supporter huit heures de suite. Puis on s'arrêta. On donna à chaque dromadaire une boulette composée de riz, de gomme et de café. On se reposa quatre heures et l'on repartit encore.

Le troisième jour, nous arrivâmes au *Bahr-bela-mer* ou « mer sans eau ». C'est une large vallée sablonneuse et couverte de coquilles. On n'y aperçoit ni plantes ni animaux. Nous arrivâmes le soir sur les bords d'un lac couvert de natron qui est une espèce de sel[744]. Les dromadaires et leurs conducteurs nous y abandonnèrent. Je passai la nuit tout seul avec Syd-Hamet.

Au point du jour, huit hommes très forts parurent, nous mirent chacun sur un brancard et nous portèrent à travers le lac. Ils marchaient à la file et le gué paraissait étroit. Le natron se brisait sous leurs pieds, mais leurs jambes étaient entourées de courroies qui les empêchaient d'être blessés. On nous porta ainsi plus de deux heures. Le lac entrait dans une vallée encaissée entre deux roches de grès blanc, puis le lac se perdait sous une arcade formée par la nature, mais achevée par la main des hommes. Ici les porteurs firent du feu et nous portèrent encore quelque cent pas jusqu'à une espèce de môle où des barques étaient amarrées.

Mes porteurs m'offrirent ici quelque nourriture ; eux-mêmes se fortifièrent en buvant et fumant du haschisch qui est une espèce de chanvre. Ensuite ils allumèrent une masse résineuse qui répandait un grand éclat ; ils la placèrent à la proue d'un bateau. Nous nous embarquâmes et nos porteurs devenus rameurs nous firent naviguer sous terre tout le reste du jour.

Sur le soir nous arrivâmes à un bassin circulaire où le canal se partageait en plusieurs branches. Syd-Hamet me dit qu'en cet endroit commençait le labyrinthe d'Osymandyas, si célèbre dans l'Antiquité. La partie souterraine de l'édifice est la seule qui subsiste encore. Elle communique avec les caves de Louxor et avec toutes les cavernes de la Thébaïde[745].

On arrêta notre barque à l'entrée d'une grotte habitée. Un des rameurs alla chercher de la nourriture qu'il nous apporta. Ensuite nous nous enveloppâmes dans nos haïks et nous dormîmes dans notre barque.

Le lendemain on recommença de ramer. Notre barque avançait sous des galeries spacieuses, couvertes en pierre plates d'une dimension prodigieuse. Quelques-unes étaient couvertes d'hiéroglyphes. Enfin nous arrivâmes au port où nous trouvâmes un corps de garde. L'officier qui le commandait nous conduisit à son chef et celui-ci se chargea de nous présenter au scheik dararien.

Le scheik me tendit la main d'un air affectueux et me dit :

— Sois le bienvenu, jeune Andalou. Nos frères du Cassar-Gomelez nous écrivent de toi toutes sortes de biens. Que Darari te bénisse !

Le scheik et Syd-Hamet paraissaient se connaître depuis longtemps.

On servit à souper, ensuite vinrent des gens étrangement costumés. Ils parlèrent au scheik une langue que je n'entendais pas. Ils s'exprimaient avec beaucoup de véhémence, me désignant comme s'ils m'eussent accusé de quelque forfait. Je cherchais des yeux mon compagnon de voyage, mais il avait disparu. Le scheik parut très irrité contre moi. On me saisit, on me mit des fers aux pieds et aux mains et l'on me jeta dans un cachot.

C'était un creux de rocher inégalement percé de plusieurs excavations qui communiquaient entre elles. Une lampe me faisait distinguer l'entrée d'un souterrain où je vis briller deux yeux très effrayants, ensuite une gueule épouvantable armée de dents monstrueuses : un crocodile fit entrer dans mon cachot la moitié de son corps et menaçait de m'engloutir. J'étais garrotté. Je fis ma prière et j'attendis la mort. Mais le crocodile était enchaîné et ce n'était qu'une épreuve où l'on voulait mettre mon courage.

Les Dararіens sont des sectaires dont l'origine remonte à un fanatique nommé Darari qui n'était proprement que l'instrument de Hakem bem Rillah, troisième calife fatimide en Égypte. Ce prince si connu par son impiété voulait rétablir les anciennes superstitions isiaques. Il se donna pour

une incarnation de la divinité, se livrait aux plus monstrueux désordres et les permettait à ses sectateurs. À cette époque, les anciens mystères n'étaient pas tout à fait abolis. On les célébrait dans les caves du labyrinthe. Le calife s'y était fait initier. Il succomba dans sa folle entreprise. Ses sectateurs persécutés se retirèrent dans le labyrinthe. Aujourd'hui leur religion est un musulmanisme très pur, mais conforme à la secte d'Ali qui était celle des Fatimides. Ils ont pris le nom de Darariens pour éviter celui de Hakem qui était réellement odieux[746].

Les Darariens n'ont conservé des anciennes initiations que l'usage des épreuves. J'assistai à quelques-unes où j'observai des moyens physiques qui peut-être eussent embarrassé les savants de l'Europe. Au surplus j'ai tout lieu de croire qu'il est chez les Darariens des degrés d'initiation où il n'est plus du tout question de musulmanisme, mais de choses toutes différentes dont je n'ai aucune idée. J'étais aussi trop jeune pour les acquérir. Je passai un an dans les caves du labyrinthe. J'allais souvent au Caire et je logeais chez des gens secrètement affiliés.

Nous ne voyagions proprement que pour connaître les ennemis secrets de la foi sunnite, c'est-à-dire du culte dominant. Nous nous embarquâmes donc pour Mascate, dont l'imam s'était déclaré ennemi des musulmans. Ce souverain ecclésiastique nous reçut très bien, nous montra la liste des tribus arabes qui croyaient en lui, et prouva qu'il pouvait chasser les Sunnites de l'Arabie, mais il n'était pas non plus pour Ali, et ceci ne nous convenait pas[747].

Nous nous embarquâmes pour Bassora et nous entrâmes par Chiraz dans l'empire des sophi[748]. Là nous trouvâmes à la vérité le culte d'Ali dominant, mais les Persans étaient adonnés aux plaisirs, aux factions et se souciaient peu des progrès que l'islamisme pouvait faire hors de la Perse.

On nous avait recommandé de voir les Yézides qui habitent les sommets du Liban. Ce nom de Yézides est donné à plusieurs sortes de sectaires ; ceux-ci sont plus particulièrement désignés par le nom de Mutualis[749]. Nous primes donc à Bagdad la route du désert et nous arrivâmes à Tadmor que vous appelez Palmyre d'où nous écrivîmes au scheik des Yézides. Il nous envoya des chevaux, des chameaux et une bonne escorte.

Nous trouvâmes toute la nation rassemblée dans une vallée proche de Balbek. Là nous eûmes tout lieu d'être satisfaits : cent mille fanatiques

hurlaient des malédictions contre Omar et les louanges d'Ali. On célébrait la fête funéraire de Hussein, fils d'Ali[750]. Les Yézides se tailladaient les bras avec des couteaux ; quelques-uns emportés par leur zèle se coupèrent des artères et moururent baignés dans leur sang.

Nous restâmes chez les Yézides beaucoup plus que je ne m'y attendais, et nous reçûmes des nouvelles d'Espagne : mon père et ma mère étaient morts et le scheik m'adoptait pour son fils. Je repris le chemin de l'Espagne à peu près quatre ans après en être parti.

J'arrivai heureusement et le scheik m'adopta avec les cérémonies d'usage. Bientôt je fus instruit de choses qui même étaient ignorées des six chefs de tribu : le projet était de faire de moi un Mahdi ; je devais me faire reconnaître au Liban, les Dararіens de l'Égypte se déclareraient en ma faveur, aussi bien que Kairouan qui dans tous les cas devait être ma résidence. Là j'aurais eu à ma portée les richesses du Cassar et je devenais le plus grand monarque de la terre.

Tout cela n'était pas très mal imaginé, mais d'abord j'étais trop jeune et je n'avais aucune idée de la guerre, or pour être chef de parti, il faut être guerrier. Il fut donc décidé qu'on m'enverrait servir dans l'armée des Ottomans qui étaient en guerre avec l'Allemagne[751]. J'ai un caractère timide et je fus très contrarié de ce projet. Mais il fallut obéir. J'allai encore au bassin de la fée, je l'appelai, elle ne parut point.

On me fit donc un équipage guerrier. J'allai à Constantinople et je m'attachai au vizir. Nous fûmes complètement battus par un général allemand nommé Eugène[752]. Le vizir repassa le Tuna ou Danube, puis voulant reprendre l'offensive, il tenta de porter un corps en Transylvanie. Nous marchâmes le long du Prout ; des Hongrois passèrent sur nos arrières, nous attaquèrent et nous mirent en déroute. Je reçus deux balles dans la poitrine et fus laissé pour mort.

Des Tartares nomades me ramassèrent, pansèrent mes blessures et me nourrirent de lait de jument légèrement aigri. Ce régime me sauva la vie, mais je fus plus d'un an si faible que je ne pouvais me tenir à cheval ; et lorsque les hordes changeaient de place, on me mettait dans un chariot avec quelques vieilles femmes qui avaient soin de moi.

Mon âme n'avait pas plus de force que mon corps et je ne pus apprendre un seul mot de tartare. Au bout de deux ans, je trouvai un mollah qui savait

l'arabe. Je lui dis que j'étais un Maure andalou et que je désirais retourner dans mon pays. Il parla de moi au khan qui me donna de quoi faire le voyage.

Je revins ainsi dans nos cavernes où l'on me croyait mort. Mon arrivée y causa une grande joie, mais le scheik fut très déconcerté de me voir aussi faible et d'une santé chancelante, ce qui n'était nullement propre au personnage de Mahdi.

Cependant on envoya à Kairouan pour y sonder les esprits, car on était pressé de commencer. L'homme qu'on avait envoyé revint au bout de six semaines. On l'entoura pour lui demander des nouvelles. Au milieu de son discours, il tomba comme évanoui. On le secourut, il reprit ses sens, voulut parler, mais ses propos n'avaient pas de sens. On comprit néanmoins que la peste régnait à Kairouan. On voulut s'éloigner. Il n'était plus temps. On avait touché le voyageur, on avait serré ses effets. Tous les habitants des cavernes furent attaqués à la fois.

C'était un samedi. Le vendredi suivant, lorsque les habitants de la vallée vinrent faire leur prière et nous porter des provisions, ils ne trouvèrent plus que des cadavres au milieu desquels je me traînais ayant un bubon sous l'aisselle gauche, mais d'ailleurs aucun symptôme mortel.

Ne craignant plus d'attraper la peste, j'enterrai les morts. En dépouillant les six chefs de tribu, je trouvai les six bandes de parchemin. Je les mis l'une à côté de l'autre. J'appris ainsi le moyen de trouver le filon et de l'inonder à volonté.

Le scheik avant de mourir avait ouvert les robinets. Je fis écouler l'eau et quelque temps je jouis du spectacle de mes richesses sans oser y toucher. Ma vie avait été cruellement agitée, je sentais le besoin du repos, le rôle de Mahdi n'avait aucun attrait pour moi, d'ailleurs je n'avais pas le secret des intelligences en Afrique. Les musulmans répandus dans la vallée s'étaient déterminés à faire la prière chez eux. J'étais seul dans les cavernes. Je pris mon parti : j'inondai le filon, je ramassai tous les joyaux trouvés dans les cavernes, je les lavai soigneusement avec du vinaigre et je partis pour Madrid, me donnant pour un Maure de Tunis qui avait des pierreries à vendre.

Je n'avais jamais vu de capitale chrétienne. La liberté des femmes me choqua, la pétulance des hommes me mit mal à l'aise. Je soupirais après le bonheur de me trouver dans une ville musulmane. Je voulais me retirer à

Constantinople, y vivre dans une opulente obscurité et faire de temps à autre des voyages aux cavernes pour y renouveler mes fonds. Tels étaient mes lâches projets. Je me croyais ignoré et je ne l'étais pas.

Pour avoir l'air d'un marchand, je me rendais aux promenades publiques et j'y étalais quelques pierreries.

Je fixais un prix et n'acceptais aucun rabais. Cette manière d'agir me donna de la vogue. J'obtins un débit avantageux dont je ne me souciais guère ; mais où que j'allasse, soit au Prado ou au Buen-Retiro, ou dans tout autre lieu public, j'étais suivi par un homme dont les yeux perçants et scrutateurs semblaient vouloir lire dans mon âme. Ses regards prolongés me causaient une angoisse inexprimable.

Comme le scheik en était à cet endroit de son histoire, on annonça le souper et la soirée se passa comme les précédentes.

CINQUANTE-NEUVIÈME JOURNÉE.

J'allai au filon y recommencer mon travail, je détachai une prodigieuse quantité du plus bel or. Le soir j'allai chez le scheik, je le priai de reprendre la suite de son histoire, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du scheik des Gomelez.

Je vous ai dit qu'étant à Madrid, où que je tournasse mes pas, un inconnu me suivait des yeux et par la continuité de ses regards, me causait une angoisse inexprimable. Un soir je me déterminai à lui adresser la parole :

— Que me veux-tu ? lui dis-je, veux-tu me dévorer par tes regards ? Quelle affaire as-tu à moi ?

— Rien du tout, me répondit l'inconnu, si ce n'est de te poignarder si tu révèles le secret des Gomelez.

Ce peu de mots m'éclaira sur ma situation. Je vis bien qu'il fallait renoncer au repos et la sombre inquiétude, compagne de tous les trésors, l'était aussi de ma destinée.

Il était tard. L'inconnu m'invita de venir chez lui et fit servir un léger souper ; ensuite il ferma soigneusement la porte et se prosternant devant

moi, il me dit :

— Prince des cavernes, recevez mon hommage, mais si vous manquez à votre devoir, je vous poignarderai comme Billah Gomelez a poignardé Sefi.

Je priai mon extraordinaire vassal de se relever, de s'asseoir et de me dire qui il était. L'inconnu ne se fit point prier et commença en ces termes :

Histoire de la maison d'Uzeda.

Notre maison est une des plus anciennes qu'il y ait au monde, mais comme nous n'aimons pas à tirer vanité de notre noblesse, nous nous contentons de remonter à Abishua, fils de Pinhas, fils d'Éléazar, fils d'Aaron qui était frère de Moïse et grand prêtre d'Israël[753].

Abishua fut père de Buqqi qui fut père d'Uzzi qui fut père de Zerahya qui fut père de Merayot qui fut père d'Amarya qui fut père d'Ahitub qui fut père de Sadoq qui fut père d'Ahimaaç qui fut père d'Azarya qui fut père de Yohanân qui fut père d'Azarya second.

Azarya fut grand prêtre de ce temple fameux que bâtit Salomon et nous avons de lui des mémoires qui ont été continués par plusieurs de ses descendants. Salomon, qui avait tant fait pour le culte d'Adonaï, déshonora sa vieillesse en permettant à ses femmes de se livrer publiquement au culte des idoles. Azarya voulut d'abord tonner contre cette criminelle impiété, mais il réfléchit sur cet objet. Il comprit que les princes lorsqu'ils deviennent vieux ont des complaisances pour leurs épouses. Il toléra des abus qu'il ne pouvait proscrire et mourut grand prêtre[754].

Azarya fut père d'Amarya second qui fut père de Sadoq second qui fut père d'Àhitub second qui fut père de Shallum qui fut père de Hilqiyya qui fut père d'Azarya troisième qui fut père de Seraya qui fut père de Yehoçadak conduit captif à Babylone.

Yehoçadak avait un frère cadet de qui nous descendons. Il s'appelait Obadiah. Il n'avait que quinze ans lorsqu'on le mit au corps des pages et l'on changea son nom en celui de Sabdiel. Là se trouvaient aussi d'autres jeunes Hébreux dont on avait également changé les noms. Quatre d'entre eux ne voulurent point manger de la cuisine du roi parce qu'on y servait des viandes cuites à l'eau et n'en furent que plus gras. Sabdiel mangea leur portion avec la sienne et n'en fut pas plus maigre[755].

Nabopolassar était un très grand prince, mais un peu porté à l'orgueil. Il avait vu en Égypte des colosses de soixante pieds. Il fit faire sa propre statue dans les mêmes dimensions, la fit dorer et ordonna qu'on se prosternât devant cette image[756]. Les jeunes Hébreux qui n'avaient pas voulu manger des viandes impures refusèrent aussi de se prosterner. Sabdiel se prosterna et dans les mémoires écrits de sa main, il recommande à sa postérité de se prosterner devant les rois, devant leurs statues, devant leurs favoris, devant leurs maîtresses et devant leurs petits chiens.

Obadiah ou Sabdiel fut père de Salathiel lequel vivait au temps de Xerxès que vous devriez appeler Schiroes et que les Juifs appellent Ahaschegrès. Ce roi de Perse avait un favori appelé Aman, homme très orgueilleux. Aman fit publier que tous ceux qui ne se prosterneraient pas devant lui seraient pendus. Salathiel fut des premiers à se prosterner. Ensuite Aman fut pendu. Alors Salathiel se prosterna devant Mardochée[757].

Salathiel fut père de Malachiel qui fut père de Zaphadie qui vivait à Jérusalem lorsque Néhémie était gouverneur de la ville. Les femmes et les filles juives n'étaient pas très séduisantes ; on leur préférait les femmes de Moab et d'Ashdod. Zaphadie épousa deux Ashdodiennes. Néhémie le maudit, lui donna des coups de poing, lui arracha des poignées de barbe et ce saint homme le dit lui-même dans son histoire. Mais Zaphadie dans ses mémoires recommande à sa postérité de ne point s'en tenir aux Juives lorsque d'autres femmes leur plaisent davantage[758].

Zaphadie fut père de Naasson qui fut père d'Elphad qui fut père de Zorabil qui fut père d'Elkhona qui fut père d'Uzabil lequel vivait lorsque les Juifs commencèrent à se révolter sous les Maccabées. Uzabil n'aimait point la guerre. Il prit ce qu'il avait d'argent et se retira à Kariath[759], ville d'Espagne habitée alors par des Carthaginois.

Uzabil fut père de Jonathan qui fut père de Khamul qui retourna à Jérusalem lorsqu'il sut que le pays était tranquille ; cependant il garda la maison qu'il avait à Kariath et d'autres biens qu'il y avait acquis.

Vous vous rappellerez que notre maison s'était séparée en deux branches lors de la captivité de Babylone. Yehoçadak, auteur de la branche aînée, était un très bon et très pieux Israélite et tous ses descendants l'ont été comme lui. Je ne sais trop pourquoi il régnait entre les deux branches une grande antipathie si bien que l'aînée se retira en Égypte où elle servit le

Dieu d'Israël dans le temple bâti par Onias[760]. Cette branche a fini dans la personne d'Assuérus si connu sous le nom de Juif errant. Cet infortuné vint à Jérusalem, y pécha contre Phtha et fut condamné à ne plus connaître de repos, pas même celui du sépulcre. Il erre d'un bout du monde à l'autre sans dormir, sans se coucher, sans s'asseoir. Depuis le dernier jubilé de cinquante ans, sa peine a été adoucie et il a été connu en Europe sous le nom du chevalier de Saint-Germain. Nous avons des moyens de l'évoquer et il a rendu de grands services à notre famille Khamul fut père d'Éliphar qui fut père d'Éliasub qui fut père d'Ephraïm. De son temps, l'empereur Caligula eut la fantaisie de mettre sa statue dans le temple de Jérusalem[761]. Le Sanhédrin s'étant assemblé, Ephraïm qui en faisait partie fut d'avis qu'on mît dans le temple non seulement la statue de l'empereur, mais aussi celle de son cheval qui était déjà consul ; Jérusalem cependant se révolta contre le proconsul Pétrone et l'empereur n'y pensa plus.

Ephraïm fut père de Nébaïoth ; de son temps Jérusalem se révolta contre Vespasien[762]. Nébaïoth n'attendit pas les événements et passa en Espagne où, comme je vous l'ai dit, nous avions du bien.

Nébaïoth fut père de Thola qui fut père de Phuah qui fut père de Jasub qui fut père de Simron qui fut père de Réphaiah qui fut père de Jehamaï lequel fut astrologue de Gunderic[763], roi des Vandales.

Jehamaï fut père d'Ésebon qui fut père de Usi qui fut père de Jerimoth qui fut père d'Anathot qui fut père d'Alameth ; de son temps Youssouf Ben Taher entra en Espagne pour conquérir et convertir le pays[764]. Alameth se présenta au général maure et s'offrit à embrasser la religion musulmane.

— Mon ami, lui répondit ce général, au jour du jugement, tous les Juifs seront métamorphosés en ânes et porteront les fidèles en paradis. Si tu te convertissais, ce serait une monture de moins.

Cette réponse était impolie. Alameth en fut consolé par le bon accueil que lui fit Massoud frère de Youssouf. Il le garda près de sa personne et lui donna diverses commissions pour l'Afrique et l'Égypte.

Alameth fut père de Souphi qui fut père de Gouni qui fut père de Jezer qui fut père de Shallum lequel fut premier saraf ou « changeur » à la cour du Mahdi et il s'établit à Kairouan.

Shallum eut deux fils : Machir et Mahab. Le premier resta à Kairouan et le second vint en Espagne où il se mit au service du Cassar-Gomelez et

conduisait les intelligences avec l'Égypte et l'Afrique.

Machab fut père de Japhelet qui fut père de Malkiel qui fut père de Berez qui fut père de Hod qui fut père de Schomer qui fut père de Suah qui fut père d'Achi qui fut père de Beri qui fut père d'Abdon.

Abdon, voyant les Maures chassés de presque toute l'Espagne, embrassa le christianisme deux ans avant la prise de Grenade[765]. Abdon resta néanmoins au service des Gomelez et dans sa vieillesse il abjura le christianisme pour revenir à la croyance de ses pères.

Abdon fut père de Méribal qui fut père d'Azel. Alors Sefi fut assassiné par Billah, auteur de la dernière législation des cavernes.

Un jour le scheik Billah fit chercher Azel et lui parla en ces termes :

— Vous savez que j'ai poignardé Sefi et que je possède seul le secret des Gomelez. Le Prophète l'a voulu parce qu'il voulait un jour rendre le califat à la maison d'Ali. J'ai donc formé une association de quatre familles, celle des Yézides dans le Liban, les Khalil en Égypte, les Ben Arar à Kairouan. Les chefs des quatre familles s'engagent pour eux et leur postérité d'envoyer tous les trois ans à tour de rôle dans les cavernes un homme hardi et sage, connaissant le monde, prudent et même rusé. Son emploi est de voir si tout dans les cavernes reste dans l'ordre accoutumé. S'il y manque quelque chose, il doit poignarder le scheik, les six chefs de tribu, en un mot tous ceux qu'il présumera coupables. Pour sa peine, il recevra soixante et dix arobes[766] d'or pur qui font cent mille sequins.

— Seigneur scheik, dit Azel, vous avez parlé de quatre familles et vous n'en avez nommé que trois.

— La vôtre sera la quatrième, dit Billah, et vous recevrez trente arobes tous les ans, mais il faudra que vous vous chargiez de toute la correspondance et même que vous entriez dans le gouvernement de la caverne ; si vous manquiez en quelque chose, les trois familles sont tenues de vous poignarder.

Azel hésita, mais l'amour de l'or l'eut bientôt décidé. Il s'engagea pour lui-même et pour sa postérité. Azel fut père de Kélath qui fut père de Merari qui fut père de Gerschon et toujours les trois familles ont envoyé prendre les soixante et dix arobes.

Gerschon a été père de Mamoun, c'est-à-dire de moi-même qui ai toujours bien servi les princes de la caverne. Même depuis la peste, l'année

passée, j'ai payé aux Ben Arar leurs soixante et dix arobes que j'ai avancées de mes propres fonds. Maintenant je viens vous rendre hommage.

— Ah ! Seigneur Mamoun, lui dis-je, épargnez-moi : j'ai deux balles dans la poitrine et nulle disposition à être scheik ni Mahdi.

— Pour ce qui est d'être Mahdi, dit Mamoun, cela n'est pas absolument nécessaire, mais pour être scheik, il faut vous y résoudre ou bien être assassiné dans trois semaines par les Khalils, vous et peut-être votre fille.

— Quoi ! j'ai une fille ?

— Sans doute, dit Mamoun, vous l'avez eue de la fée.

Comme le scheik en était à cet endroit de sa narration, on annonça le souper et la soirée se passa comme les précédentes.

SOIXANTIÈME JOURNÉE.

J'allai encore au filon où je passai la journée. Le soir je me rendis près du scheik, je lui demandai la suite de son histoire et il la reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du scheik des Gomelez.

Mamoun et moi nous recommençâmes toute la machine politique du Cassar-Gomelez : les intelligences en Afrique, les protections en Espagne. Six familles maures furent établies dans les cavernes.

Mais les Gomelez d'Afrique ne prospéraient point. Les enfants mâles mouraient ou devenaient des imbéciles. Moi-même, douze femmes que j'ai eues ne m'ont donné que deux garçons qui sont morts.

Mamoun me proposa de choisir parmi les Gomelez chrétiens ou même parmi ceux qui seraient nés d'une Gomelez et qui pourraient embrasser le mahométisme.

À ce titre Velasquez avait des droits à notre adoption. Je lui ai destiné ma fille qui est cette même Rébecca que vous avez vue au camp des Bohémiens. Elle a été élevée par Mamoun et s'y est instruite dans bien des sciences, ainsi que dans le jargon de la cabale.

Mamoun est mort. Son fils a succédé au château d'Uzeda. C'est avec lui que nous avons arrangé toutes les circonstances de votre arrivée. Nous espérions vous rendre musulman. Au moins espérions-nous vous rendre père et à cet égard notre espérance n'a point été trompée : les enfants que vos cousines portent dans leur sein seront à tous égards du plus pur sang des Gomelez.

Vous deviez arriver. Don Henri de Sa, gouverneur de Cadix, est un de nos affiliés. Il vous a recommandé Lopez et Moschito qui vous ont abandonné à l'abreuvoir dos Alcornoques.

Vous avez bravement continué votre chemin jusqu'à la venta Quemada. Là vous avez trouvé vos épouses. Mais au moyen d'un breuvage narcotique, le lendemain vous vous êtes trouvé couché sous le gibet des frères Zoto.

De là vous êtes venu à mon ermitage où vous avez trouvé le terrible démoniaque Pascheco, lequel n'est proprement qu'un saltimbanque basque qui s'est crevé un œil en faisant le saut périlleux. J'ai cru que sa terrible histoire vous ferait quelque impression et que vous trahiriez le secret juré à vos cousines, mais vous êtes resté fidèle à votre parole d'honneur.

Le lendemain nous vous avons mis à une épreuve bien plus terrible : un feint inquisiteur vous a menacé des plus affreux supplices et n'a pu vous

intimider.

Nous voulions vous mieux connaître et nous vous avons attiré au château d'Uzeda. Là de dessus la terrasse, vous avez vu des Bohémiennes très ressemblantes à vos cousines et c'étaient elles en effet. En entrant dans la tente du Bohémien, vous n'avez plus vu que ses filles qui, soyez-en certain, n'ont eu aucune part à vos aventures.

Maintenant vous connaissez tous les secrets de notre mystérieuse existence qui peut-être n'aura plus une longue durée ; peut-être entendrez-vous dire que des tremblements de terre ont bouleversé ces montagnes : d'énormes amas de métaux fulminants sont disposés de manière à produire cet effet, mais ce sera notre dernière ressource.

Cependant, Seigneur Alphonse, allez dans le monde où vous êtes appelé. Voici une lettre de change sur les frères Moro ; elle paraît n'être que de huit mille pistoles, mais un trait particulier la rend illimitée. Je vous l'ai dit, Seigneur Alphonse, ces cavernes peut-être ne subsisteront pas toujours. Songez donc à vous faire une fortune indépendante. Les frères Moro vous en donneront les moyens.

Encore une fois, adieu. Embrassez vos épouses. Cet escalier de deux mille marches vous conduira aux ruines du Cassar-Gomelez où vous trouverez des gens qui vous mettront sur le chemin de Madrid. Adieu, adieu.

Je montai les deux mille marches et à peine j'aperçus le jour que je vis mes deux valets, Lopez et Moschito, qui m'avaient quitté à l'abreuvoir dos Alcornoques. Ils baisèrent affectueusement mes mains et me conduisirent à une vieille tour où ils avaient préparé mon lit.

SOIXANTE ET UNIÈME JOURNÉE.

Ayant fait une forte journée, nous arrivâmes à la venta de Cardegnas où je trouvai Velasquez très occupé à réfuter la quadrature du cercle qu'on lui avait remise de la part de son père. Il ne me reconnut point et je fus obligé de rappeler peu à peu à sa mémoire tout ce qui s'était passé pendant son séjour dans les Alpujarras ; alors il m'embrassa et me dit qu'il était charmé

de me retrouver, mais qu'il était très affligé d'avoir dû se séparer de Laure d'Uzeda. C'était le nom qu'il donnait à Rébecca.

CONCLUSION DE TOUT L'OUVRAGE.

J'arrivai à Madrid le 20 juin 1739. Je reçus de la maison Moro une lettre dont le cachet de cire noire m'annonçait quelque événement funeste. En effet mon père était mort d'apoplexie et ma mère après avoir mis en régie mon fief de Worden s'était retirée dans un couvent de Bruxelles où elle ne voulait vivre que de son douaire.

Le lendemain Moro vint me voir lui-même et me recommanda une extrême discrétion.

— Vous ne savez, me dit-il, qu'une partie de nos secrets, et bientôt nous n'en aurons plus. Pour l'instant, tous les affiliés, ceux des cavernes, sont occupés à placer leurs fonds en différents pays et si l'un d'eux avait le malheur de les perdre, nous viendrions tous à son secours. Vous aviez un oncle aux Indes. Il est mort et n'a presque rien laissé. J'ai fait courir le bruit d'une riche succession afin que personne ne fût surpris de vous voir tout à coup devenir riche. Il faudra acheter des biens en Brabant, en Espagne, même en Amérique. Je me charge de ce soin. Quant à vous, Seigneur cavalier, d'après ce qu'on dit de votre courage, je présume que vous vous embarquerez sur le vaisseau le *Saint-Zacharie* qui va porter des secours à Carthagène, menacé par l'amiral Vernon. Le ministère anglais ne veut pas la guerre ; il a été forcé par la clameur publique, mais la paix est prochaine et si vous manquiez cette occasion de voir des combats, peut-être ne la retrouveriez-vous pas de sitôt.

Ce que Moro me présentait comme un projet était déjà arrêté à l'avance par mes protecteurs. Je fus embarqué avec ma compagnie qui faisait partie d'un bataillon choisi dans différents régiments. Notre traversée fut heureuse et nous arrivâmes à temps pour nous enfermer dans la place avec le brave Eslaba[767]. Les Anglais levèrent le siège et je revins à Madrid au mois de mars 1740.

Étant de service à la cour, je vis parmi les dames de la reine une jeune personne que je reconnus aussitôt pour Rébecca. On me dit que c'était une princesse de Tunis qui s'était échappée pour recevoir le baptême. Le roi

l'avait tenue sur les fonts et lui avait donné le titre de duchesse d'Alpujarra. Après quoi le duc Velasquez l'avait demandée en mariage.

Rébecca s'aperçut qu'on me parlait, me jeta un regard qui m'avertissait de ne point la reconnaître.

Ensuite la cour se transporta à Saint-Ildefonse et ma compagnie fut mise en quartier à Tolède.

Je pris une maison dans une rue assez étroite près de la calle Mayor[768]. La maison vis-à-vis était occupée par deux femmes qui avaient chacune un enfant. Leurs maris, disaient-elles, officiers de marine, étaient employés contre les Anglais. Ces dames vivaient fort retirées et ne semblaient occupées que de leurs deux enfants qui véritablement étaient beaux comme des anges. Elles les bercèrent, baignèrent, habillèrent, amusèrent et leur donnèrent le sein. Toute la journée, elles ne faisaient autre chose. L'aspect touchant de la tendresse maternelle m'intéressa tous les jours davantage. Je ne pouvais quitter ma fenêtre. La curiosité m'y retenait aussi. J'aurais voulu voir le visage des deux dames, mais elles le voilaient toujours soigneusement. Quinze jours se passèrent ainsi. La chambre qui donnait sur la rue était celle des enfants, les dames n'y mangeaient point, mais un soir je vis qu'on y couvrait la table et même comme les apprêts d'une petite fête.

Au haut de la table, un fauteuil orné d'une guirlande de fleurs désignait la place du roi de la fête ; des deux côtés étaient des petites chaises hautes où l'on mit les deux enfants. Les deux dames vinrent après et leurs gestes m'invitaient à les venir trouver. J'hésitais encore, mais elles ôtèrent leurs voiles : je reconnus Émina et Zibeddé. Je passai six mois avec elles.

Pendant cet intervalle, la guerre s'était allumée en Europe au sujet de la pragmatique sanction et de la succession de Charles VI[769].

L'Espagne ne tarda pas à y prendre une part active. Je quittai mes cousines pour être aide de camp de l'infant don Philippe[770]. Je restai attaché à ce prince pendant toute la guerre et à la paix, je fus fait colonel.

Un commis de la maison Moro vint à Parme pour y réaliser quelques fonds et même pour mettre en ordre les finances du duché. Cet homme me prit à part et me dit avec beaucoup de mystère que j'étais attendu au château d'Uzeda et que je ne devais pas tarder à m'y rendre. Il me donna en même temps l'adresse d'un affilié qui demeurait à Malaca[771].

Je pris congé de l'infant. Je m'embarquai à Livourne et au bout de dix jours de navigation, j'arrivai à Malaca. L'homme en question prévenu de mon arrivée m'attendait au port. Nous partîmes le jour même et arrivâmes le lendemain à Uzeda.

Là se trouvait une nombreuse réunion : d'abord le scheik, sa petite-fille Rébecca, le Bohémien avec ses filles et ses deux gendres, les trois frères Zoto, le prétendu possédé, enfin plusieurs mahométans que j'appris ensuite être les représentants des trois maisons affiliées. Le scheik dit que puisque nous étions tous rassemblés, nous partirions incessamment pour les cavernes.

En effet nous partîmes à la nuit tombante et nous arrivâmes à la pointe du jour. Nous descendîmes dans les souterrains et prîmes quelque repos.

Ensuite le scheik nous rassembla tous et nous tint ce discours qu'il répéta en arabe pour l'instruction des mahométans :

— Le filon d'or qui depuis mille ans est comme le patrimoine de notre famille paraissait inépuisable. C'est dans cette supposition que mes ancêtres ont cru devoir le consacrer aux progrès de l'islamisme et particulièrement de la confession d'Ali. Ils n'ont été que dépositaires de ce trésor dont la conservation leur a coûté bien des alarmes. Et moi-même j'ai passé ma vie dans les plus cruelles anxiétés. Désirant être délivré de craintes qui tous les jours me devenaient plus insoutenables, j'ai voulu savoir si le filon était réellement inépuisable : j'ai percé le rocher dans différentes directions et j'ai trouvé que le filon n'avait réellement que quelques barres de longueur. Monsieur Moro a bien voulu prendre la peine de calculer la valeur de ce reste, ainsi que la quantité qui pouvait en revenir à chacun de nous. Il a trouvé que les principaux intéressés pouvaient prétendre à un dividende d'un million de sequins, et nos coopérateurs à cinquante mille. On a extrait tout cet or et il est déposé dans une caverne assez éloignée d'ici. D'abord je veux vous mener au filon où vous verrez qu'il n'y a plus rien. Ensuite nous irons prendre nos parts.

Nous descendîmes dans l'escalier tournant ; nous arrivâmes au tombeau et de là au filon qui effectivement ne contenait plus d'or. Le scheik nous pressa de remonter. Lorsque nous fûmes dehors, un bruit affreux se fit entendre. Le scheik nous dit que des mines avaient détruit toute la partie du souterrain où nous avions été.

Ensuite nous allâmes à la caverne où l'or avait été disposé. Les Asiatiques et les Africains emportèrent leur part. Moro se chargea de la mienne et de presque toutes les autres.

J'allai à Madrid et me présentai au roi[772] qui m'accueillit avec une extrême bonté. J'achetai des terres en Castille. Je fus comte de Pennaflorida[773] et pris place parmi les *Titolados di Castilla.*

Mes richesses firent valoir mes services. Je fus lieutenant général que je n'avais pas encore trente-six ans.

En l'année 1760, on me donna une escadre avec la commission de faire la paix avec les puissances barbaresques. Je commençai par Tunis espérant y trouver moins de difficulté et que l'exemple de ce gouvernement entraînerait les autres.

Je jetai l'ancre près du cap Bon et j'envoyai un officier notifier mon arrivée. On était déjà prévenu. Le lac de La Goulette était couvert de barques très ornées qui devaient me transporter à Tunis avec ma suite.

Le lendemain je fus présenté au dey ; c'était un jeune homme de vingt ans de la plus belle figure. On me rendit toutes sortes d'honneurs et je fus invité pour le soir au palais appelé Manaba.

On me conduisit à un kiosque qui fut refermé sur moi.

Une porte s'ouvrit. Le dey entra, mit un genou en terre et me baisa la main.

Une autre porte s'ouvrit. Je vis entrer trois dames voilées. Je reconnus Émina et Zibeddé. Celle-ci conduisait par la main une jeune personne qui était ma fille.

Émina était mère du jeune dey. Je ne vous dirai pas jusqu'à quel point la force du sang se fit sentir en moi. La joie que je ressentis était troublée par l'idée que mes enfants étaient d'une religion ennemie de la mienne. Je laissai percer ce sentiment. Le dey m'avoua qu'il était très attaché à sa religion, mais il m'apprit que ma fille Fatime élevée par une esclave espagnole était chrétienne au fond du cœur[774].

Il fut décidé entre nous qu'elle passerait en Espagne, se ferait baptiser et serait mon héritière. Tout cela eut lieu dans l'année.

Le roi tint Fatime sur les fonts de baptême et lui donna le titre de duchesse d'Oran. L'année suivante, elle épousa le fils aîné de Velasquez et de Rébecca, qui avait deux ans de moins qu'elle. Je lui assurai mes biens en

prouvant que je n'avais point de parents du côté de mon père et que la jeune Maure était réellement ma parente par les Gomelez.

Quoique jeune encore et dans la force de l'âge, je songeais à un emploi qui me permît de goûter les douceurs du repos. Le gouvernement de Saragosse vint à vaquer et je l'obtins.

Après avoir pris congé du roi, j'allai chez les Moro et je demandai un paquet cacheté que j'avais déposé chez eux il y avait vingt-cinq ans. C'était le journal des soixante premières journées de mon séjour en Espagne.

J'en ai fait une copie de ma main et je l'ai déposée dans une cassette de fer que mes héritiers trouveront un jour.

Fin du sixième décaméron.

CHRONOLOGIE.

1761 : *8 mars* : Jean Potocki naît à Pikôw, au nord-ouest de Vinnytsia, en Ukraine. Son père Joseph (1735-1802) a épousé Anne Thérèse Ossolinska (1746-après 1812) en 1760. La famille Potocki est l'une des plus anciennes et des plus puissantes de la noblesse polonaise. Joseph Potocki est le frère de Vincent, qui épousera Hélène de Ligne. Anne Thérèse Ossolinska avait été proposée en mariage à Stanislas Poniatowski, futur roi de Pologne.

1762 : Naissance de Séverin, frère de Jean. Il épousera en 1785 Anna Sapieha (1758-1813).

1767 : Joseph Potocki est nommé écuyer tranchant de la Couronne *(krajczy).* Il appartient à la délégation des conservateurs envoyée à Catherine II par la Confédération de Radom pour lui demander de détrôner Stanislas Auguste.

Naissance d'Anne Marie, sœur de Jean et de Séverin. Elle épousera en 1793 Jan Krasicki (1765-1841), neveu du poète Ignacy Krasicki.

Vers 1770 : Sous la menace des confédérés de Bar, Jean et Séverin sont évacués de Podolie.

1774 : *Janvier* : Louis Constançon, pasteur vaudois, arrive à Varsovie et prend en charge l'éducation de Jean et de Séverin. *Septembre* : Les enfants et leur précepteur sont en Suisse où ils resteront jusqu'en automne 1777.

1775 : Anne Thérèse Potocka est à Paris où elle est fêtée par la haute société. Elle devient l'amie de Mme de Genlis.

1778 : Les deux frères achèvent leurs études à Vienne, puis ils regagnent Varsovie au printemps. Revenu à Vienne en octobre, Jean Potocki sert comme officier dans l'armée autrichienne et participe à la guerre de Succession de Bavière (« la guerre des pommes de terre »). Placé ensuite en garnison près de Buda, il occupe le temps par la lecture ; il s'intéresse plus particulièrement à l'histoire. Il demande son congé au bout d'un an, rejoint Malte où il rencontre Joseph de Beauchamp (1752-1801) et part pour l'Afrique. Il suit l'itinéraire du chevalier James Bruce, visite El Djem (entre Sousse et Sfax), passe trois semaines dans l'île de Djerba.

1779 : Jean Potocki visite l'Italie, la Sicile, l'Espagne, le Maroc et Tunis.

Il effectue des recherches en Camiole.

1780 : Il s'engage dans l'ordre de Malte, obtenant le droit de porter la *Crux devotionis*[775].

Octobre-novembre : Il est à Nîmes.

30 novembre : De Bordeaux, il prend la mer pour se rendre à Cadix.

Décembre : Il navigue le long des côtes de Valence. Le premier portrait connu de Jean Potocki date de cette période.

1781-1782 : *Janvier* : Il arrive à Malte pour se faire recevoir définitivement dans l'ordre.

Mai 1781-mars 1782 : Il voyage en Italie avec son richissime cousin, Stanislas Félix Potocki.

1783 : *Février* : Il assiste à un bal à Vienne donné en l'honneur de l'ambassade du Maroc.

Il effectue des recherches en Hongrie et en Serbie.

1784 : *9 avril* : Il quitte la Pologne et se dirige vers la mer Noire ; il s'embarque au début de mai.

12 mai : Il arrive à Constantinople.

Juin : Il reçoit de Stanislas Auguste l'ordre de Saint-Stanislas.

16 août : Il arrive à Alexandrie.

23 août : Il est au Caire.

26 septembre : Il visite les pyramides.

8 octobre : Il est de retour à Alexandrie.

Novembre : Il est en quarantaine à Venise.

Il rencontre Stefano Borgia (1731-1804) et Georges Zoega (1755-1809) à Velletri.

1785 : Il est en Allemagne.

29 avril : Il signe à Varsovie le contrat de mariage avec Julie (1767-1794), fille de la princesse Élisabeth Lubomirska et cousine germaine d'Adam Georges Czartoryski (1770-1861).

9 mai : mariage à Wilanôw de Jean Potocki et Julie Lubomirska.

26 juillet : Il est à Karlsbad avec la princesse Lubomirska et Stanislas Kostka Potocki ; il y rencontre Goethe, Herder et Karl Ludwig von Knebel (1744-1834). Trois jours plus tard, il prend la route de Spa, puis poursuit vers Londres ; il revient par la Saxe en Pologne[776].

Hiver : Le jeune couple s'installe à Paris où naîtront Alfred (1786-1862) et Arthur (1787-1832).

Jean Potocki fréquente l'abbé Barthélémy et Joseph de Guignes.

1786 : Il se rend régulièrement chez Mme de Staël, rue du Bac. *Mai* : Avec Julie, il rejoint la princesse Lubomirska en Italie. Alors que sa belle-mère puis son épouse repartent pour Paris, il visite la Corse, les îles d'Elbe et de Capraia ; en août, il est à Bagni di Lucca, puis à Milan, et en septembre à Turin ; il correspond avec Angelo Maria Bandini (1726-1800), conservateur de la bibliothèque Medicea Laurenziana à Florence.

À l'aller ou au retour, Julie a rencontré Charles Bonnet (1720-1793) à Genthod, près de Genève.

1787 : *Avril* : Jean Potocki est à Paris.

22 juin : Avec sa femme, il prend les eaux à Spa. Anne Thérèse et Mme de Genlis les accompagnent.

Les relations de Jean avec la princesse Lubomirska sont rompues.

10 septembre : Il est à Anvers et visite pendant un mois la Hollande en révolution.

Il se rend en Angleterre.

Mme de Staël lui reproche ses absences répétées.

Décembre : Il est de retour à Paris.

1788 : *Janvier* : Il est à Vienne où il entend dire que la Prusse prépare une invasion de la Pologne ; il part aussitôt pour Varsovie.

18 avril : Arrivé à Varsovie depuis peu, il prend l'habit cosaque et s'intéresse à la politique.

20 avril : Il part visiter la frontière qui sépare la Pologne de la Prusse.

Mai : Il signe plusieurs écrits politiques.

13 mai : Il s'engage à verser chaque année un cinquième de ses revenus, soit 10 800 florins, à la République.

Fin mai : Il prend la route de l'Ukraine pour rendre visite à Stanislas Félix Potocki, ami de la Russie et chef des conservateurs, et pour être élu sous son influence à la Diète dans le palatinat de Braclaw, en Ukraine. Il s'arrête à Lublin et y retrouve Séverin.

11 juin : Il fait volte-face et prend la direction de la Grande-Pologne.

27 juin : De Poznan, il informe le roi, puis Stanislas Félix Potocki, de son intention de se présenter aux élections en Grande-Pologne, prenant ainsi ses distances par rapport au courant conservateur de sa famille.

18 août : Il est élu nonce de Poznanie à la diétine de Sroda[777]. Il correspond avec son beau-frère, Ignace Potocki, favorable à l'alliance avec la Prusse.

Il est nommé lieutenant dans le génie.

Septembre : Il ouvre à Varsovie l'imprimerie libre (Drukarnia Wolna) pour laquelle il demande la protection d'Ignace Potocki.

9 novembre : Il lance le *Journal hebdomadaire de la Diète.*

Il appartient à l'ordre de l'Aigle blanc.

1789 : *Janvier* : Il se rapproche du roi.

19 février : Il s'engage à verser les 10 800 florins promis l'année précédente, souhaitant qu'ils servent à l'entretien de trente sapeurs (la somme est remise le 27 mars).

23 mars : Il est à Tulczyn en Ukraine chez Stanislas Félix Potocki, puis rentre à Varsovie.

9 août : Tulczyn de nouveau.

2 octobre : Il hérite avec Séverin des biens de Joseph et de Vincent Potocki en Ukraine.

Novembre : Il ouvre une salle de lecture publique à Varsovie et crée un club politique avec cent cinquante membres fondateurs.

Il se rend à Berlin où il rencontre Frédéric Guillaume II et son oncle, le prince Henri. Peut-être travaille-t-il alors dans les bibliothèques d'Ewald Hertzberg (1725-1795), ministre du roi, et du géographe Anton Friedrich Büsching (1724-1793).

1790 : *Février-juillet* : Jean Potocki publie plusieurs articles dans le *Journal hebdomadaire de la Diète.*

Il est nommé capitaine dans le génie.

Mai : Il accompagne Jean-Pierre Blanchard (1753-1809) dans une ascension en ballon au-dessus de Varsovie. Grand succès. *Juin* : Il travaille à ses ouvrages d'histoire.

Septembre : Il appartient à la cour de la Diète établie pour juger Adam Poniñski, maréchal de la Diète qui avait ratifié le premier partage ; Poniñski sera déclaré traître et condamné au bannissement.

Octobre : Il part subitement pour la France.

4 novembre : Leipzig.

14 novembre : Landau.

20 novembre : À Paris, il rencontre le baron de Staël, ambassadeur de Suède, avec qui il évoque la possibilité d'une candidature suédoise au trône de Pologne ; il rencontre aussi Mirabeau et La Fayette, fréquente les jacobins, assiste aux débats de l'Assemblée nationale.

23 décembre : Il est invité par la duchesse de La Rochefoucauld d'Anville.

1791 : *Février* : en compagnie de Tadeusz Morski, ambassadeur de Pologne à Madrid, Jean Potocki quitte Paris pour l'Espagne. Le voyage dure plus d'un mois ; longue halte à Bayonne et, sans doute, chez son père, installé à Toulouse. *Fin mars* : Il arrive à Madrid où il passe ses soirées en compagnie de Mohammed Bin-Otman, ambassadeur du Maroc en Espagne : « Il me faisait de longs récits dans le goût oriental, et peut-être je les ferai paraître quelque jour » – comment ne pas voir ici une source du *Manuscrit trouvé à Saragosse* ? *Mai* : Jean Potocki obtient un passeport et voyage en Espagne. Il traverse l'Andalousie, visite Grenade, Cordoue, Séville, Málaga.

2 juillet : Il arrive à Tétouan.

22 juillet : Tanger.

31 juillet : Rabat.

2 août : Il rencontre l'empereur du Maroc.

13 août : Larache.

17 août : Il est de retour à Tanger.

6 septembre : Il quitte le Maroc.

7 *septembre* : Il aborde à Cadix.

Il rencontre à Lisbonne David Humphreys (1752-1818), ambassadeur des États-Unis et ami de Washington.

Il se rend en Angleterre.

Novembre : Il arrive en France.

16 décembre : Il quitte Paris en compagnie de Philippe Mazzei, passe par Strasbourg, Francfort, Leipzig.

1792 : 7 *janvier* : Il est à Dresde.

Il arrive à Varsovie, après un accident de voiture. Mazzei lui prête beaucoup d'argent.

Février-mars : Jean Potocki publie plusieurs articles dans le *Journal hebdomadaire de la Diète.*

Il vend l'imprimerie libre à Antoni Czarniawski.

29 mai : Il propose à la Diète un projet de militarisation des Kurpies qui est approuvé.

6 juin : Le *Journal hebdomadaire de la Diète* cesse de paraître. *Juin-juillet* : Il combat les Russes en Lituanie sous les ordres du général Michal Zabietto.

Il écrit au roi qu'il renonce à la politique.

Septembre : Réconcilié avec sa belle-mère, il se rend à Lañcut et écrit pour son théâtre de société.

Il part effectuer des recherches en Podolie.

Octobre : Il s'installe à Mokotôw, près de Varsovie, où il poursuit ses recherches historiques.

Il fait un séjour à Podhorce chez Séverin et Constance Rzewuski.

1793 : *19 mars* : Jean Potocki joue *Crispin médecin* de Hauteroche au Théâtre du roi na Zamku avec Joseph Poniatowski entre autres acteurs.

Il est à Vienne et y reçoit 200 ducats de la princesse Lubomirska.

19 novembre : À Lwôw, il achète pour 2 600 000 zlotys les biens de Séverin en Ukraine, hérités en 1789 de Joseph et de Vincent Potocki.

1794 : *Janvier* : Il est à Hambourg chez Stanislas Félix Potocki qui lui a prêté de l'argent.

20 avril : Il est à Rheinsberg chez Henri de Prusse ; il écrit pour la scène du château.

Le *Manuscrit trouvé à Saragosse* est commencé.

Mai : Il est à Berlin.

Juin : Il se rend à Kartzow, près de Berlin, chez le comte Friedrich von Schmettau (1742-1806) et revient à Rheinsberg. *Mi-juillet* : Il rend visite à Berlin à Ignacy Krasicki qui séjourne depuis quelques semaines dans la capitale prussienne.

13 août : Il commence à Strelitz, au nord-est de Rheinsberg, un voyage d'étude qui durera cinq semaines.

15 août : Neubrandenburg.

17 août : Rostock.

24 août : Wismar.

26 août : Hambourg. Mort de Julie Potocka à Cracovie.

9 septembre : Lüneburg.

17 septembre : Boizenburg.

20 octobre : Il se rend à Ossolin, près de Sandomierz, pour des affaires de famille.

1795 : Il passe ses soiréés avec Klopstock (1724-1803).

18 août : Oukase de Catherine II ordonnant que les biens de Jean Potocki lui soient conservés[778].

Septembre : Il travaille dans la bibliothèque de Wolfenbüttel. *Décembre* : Il est à Brunswick où il fait la connaissance du marquis de La Maisonfort.

1796 : *Mai* : Travaux à Wolfenbüttel, puis retour à Brunswick. *Juillet* : De Berlin, il adresse ses ouvrages historiques à Platon Alex. Zoubov (1767-1822) et attire par son intermédiaire l'attention de Catherine II sur ses travaux.

Il part pour Vienne.

Octobre : Le *Mémoire sur un nouveau périple du Pont-Eux in,* où il fait l'éloge de Valerian Alex. Zoubov (1771-1804), est envoyé à Platon Zoubov qui le met sous les yeux de l'impératrice quelques jours avant sa mort.

Fin novembre : Jean Potocki quitte Vienne.

Décembre : Il est à Varsovie d'où il adresse ses vœux et ses ouvrages historiques à Stanislas Auguste Poniatowski.

1797 : *Janvier* : Il se prépare à retourner en Ukraine.

Avril : Il est à Moscou, délégué de la noblesse de Bractaw pour assister au couronnement de Paul I^{er}.

16 avril : Il est reçu au Kremlin avec deux cents autres délégués.

8 mai : Il projette de voyager en Crimée.

27 mai : Il quitte Moscou.

Le temps du voyage est occupé par la rédaction d'un journal et des recherches historiques dont les résultats sont communiqués à Stanislas Auguste Poniatowski.

17 juin : Il rencontre Valerian Zoubov, de retour de campagne.

21 juin : Il arrive à Astrakan.

Il séjourne chez les Kalmouks.

12 octobre : Il arrive à Kizliar où il reste trois semaines.

30 novembre : Mozdok.

27 décembre : Georgiïevsk, où il est reçu pendant deux mois par Ivan Goudovitch (1741-1820).

1798 : *21 mars* : Jean Potocki visite les ruines de Madjari.

19 avril : Revenu à Georgiïevsk, il reprend sa route vers l'ouest.

28 avril : Il arrive à Iekaterinodar.

9 mai : Il franchit le détroit de Kertch.

20 juin : À Vienne, Anne Thérèse Potocka cède à ses enfants les biens de son père Joseph Ossolinski.

Jean Potocki effectue des recherches le long de la rivière Molochna en Ukraine.

1799 : *1*er *mai* : Il signe à Tulczyn le contrat de mariage avec Constance (1781-1852), fille de Stanislas Félix Potocki et de Joséphine Mniszech. Constance reçoit en dot un million de zlotys.

13 juin : Mariage de Jean Potocki et Constance Potocka. De cette union, naîtront André Bernard (1800-1874), Irène (1803-1835) et Thérèse (1805-1868).

Décembre : Le couple est en Galicie.

1800 : *28 avril* : Par contrat signé à Vienne, Séverin Rzewuski et sa femme, sœur de Julie Potocka, s'engagent à poursuivre le versement annuel de 24 000 zlotys à Jean Potocki ; cette somme, garantie par le contrat de mariage, avait été versée jusque-là par la princesse Lubomirska.

Il travaille à l'embouchure du Dniestr, en Crimée et sur les bords du Boug.

1802 : *Février* : Il réside à Tulczyn, avec femme et enfant, et projette de retourner à Paris et à Londres.

Il lit des relations de voyages et poursuit ses travaux historiques, mais il décide de s'intéresser à la chronologie de la haute Antiquité.

7 *avril* : Il quitte Tulczyn, accompagné de sa famille.

18 avril : Janôw et Uladôwka, au nord-ouest de Vinnytsia.

3 mai : Pinsk. Entre Ostrôg et Lwôw, le ménage « jusque-là si heureux » a connu son premier orage : Constance voulait divorcer pour suivre son amant.

15 juin : Jean Potocki rencontre « par hasard » à Saint-Pétersbourg Mazzei et le loge chez lui ; il lui rembourse capital et intérêts qu'il lui devait depuis dix ans.

Il est nommé conseiller privé par Alexandre Ier de Russie.

Le projet de voyage à Paris et à Londres ne semble pas avoir été réalisé et Jean Potocki rentre en Ukraine.

1803 : *Avril* : Il est à Vienne pour régler la succession de son père, mort le 15 décembre précédent.

30 avril : Il part pour Laricut.

10 juin : Il vend des quartiers qu'il possédait à Odessa. *Septembre* : Accompagné de Constance et de leur fils, de sa mère, de sa sœur avec ses deux fils, Jean Potocki part pour l'Italie.

4 octobre : Il est à Rovereto.

Novembre : Il est élu à la Société des amis de la science de Varsovie (il l'apprendra cinq ans plus tard !).

Décembre : Il est à Florence où il retrouve La Maisonfort.

1804 : Il entretient avec Adam Georges Czartoryski, qui dirige les Affaires étrangères de Russie, une correspondance régulière portant sur la politique méridionale et orientale de l'empire.

Pressé par des ennuis d'argent, il renonce à continuer vers Rome, quitte Florence et se rend à Vienne en passant par Venise.

Février-juin : Il visite l'Académie des langues orientales de Vienne. Les siens l'ont rejoint.

Portrait de Jean Potocki par Giovanni Batista Lampi.

Avril : Il projette d'écrire l'histoire ancienne de tous les gouvernements de Russie.

17 décembre : Il fait savoir à Alexandre I^{er} qu'il a préparé le plan d'une académie orientale pour la Russie et lui demande d'être placé au Département asiatique des Affaires étrangères.

23 décembre : Le Comité de censure à Saint-Pétersbourg autorise la publication du premier décaméron du *Manuscrit trouvé à Saragosse*.

1805 : Le premier décaméron du *Manuscrit trouvé à Saragosse* est imprimé à cent exemplaires.

7 *janvier* : Grâce à l'intervention d'Adam Georges Czartoryski, Jean Potocki est nommé au Département asiatique des Affaires étrangères et prête serment dix jours plus tard.

Il souhaite que Constance le rejoigne à Saint-Pétersbourg, mais en eut-elle le temps ? Son père, Stanislas Félix, meurt le 26 mars, ouvrant des conflits successoraux de plusieurs années.

20 janvier : Le Comité de censure à Saint-Pétersbourg autorise la publication de la suite du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Jean Potocki fait

imprimer à Saint-Pétersbourg les journées onze à treize du *Manuscrit trouvé à Saragosse*.

Mai-juin : Nommé à la tête de la partie scientifique d'une ambassade envoyée par la Russie vers la Chine, il prend la route de la Sibérie. Il adressera régulièrement de longues lettres d'information à Adam Georges Czartoryski. Il touchera 10 000 roubles par an en 1805 et 1806.

21 août : Il est à Tomsk.

25 septembre : Irkoutsk.

19 octobre : Kiakhta. Russes et Chinois divergeant sur le nombre de personnes qui entreront en Chine, l'ambassade reste bloquée à la frontière.

Décembre : Jean Potocki émet des réserves sur le comportement de l'ambassadeur, Iouriï Alex. Golovkine (1763-1846).

30 décembre : L'ambassade entre enfin en Chine par un froid intense.

1806 : *Janvier* : L'ambassade arrive à Ourga. Elle n'ira pas au-delà ; des différends protocolaires opposent les Chinois à Golovkine qui décide de rebrousser chemin. Potocki est furieux.

29 janvier : Sur la demande de l'astronome Friedrich Th. Schubert (1758-1825), il est nommé membre honoraire de l'Académie impériale des sciences.

3 mars : L'ambassade est de retour sur le sol russe.

Mars : De la frontière, Jean Potocki demande à l'empereur l'autorisation de rentrer à Saint-Pétersbourg. Il souhaite obtenir un poste de responsabilité au Département asiatique et étudie sur les frontières les conditions du commerce avec l'Orient.

30 mars : Il quitte Irkoutsk.

24 avril *: De Tomsk, il envoie à Czartoryski le* Mémoire sur l'ambassade en Chine.

26 mai : Omsk.

24 juin : Orenbourg.

Il reçoit de l'empereur l'« ordre verbal » d'écrire ses idées sur un système asiatique.

Août : Il travaille dans les archives du Collège des Affaires étrangères.

La rédaction du *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1804) se poursuit.

16 octobre : Il présente son *Système asiatique* à l'empereur. Constance devient la maîtresse d'Octave de Choiseul-Gouffier, époux de sa sœur

Victoire.

1807 : *Janvier* : Andreï Jakov. Budberg (1750-1812), qui a succédé à Czartoryski aux Affaires étrangères, demande à Jean Potocki de prendre la direction du *Journal du Nord.*

Jusqu'à Tilsit, Potocki écrit plusieurs fois par semaine au ministre pour lui donner sa vision (antinapoléonienne) de la politique européenne ; en même temps, il sollicite, avec une insistance de plus en plus marquée, un poste de responsabilité dans les affaires turques.

Janvier-juillet : Il publie plusieurs articles dans le *Journal du Nord.*

Mars : Il reçoit l'ordre de faire un rapport sur la mission scientifique en Chine.

Août : Pressé par des ennuis d'argent, il renvoie femme et enfants en Ukraine.

Il obtient de l'Académie des sciences une mission dans le Caucase pour Julius von Klaproth et établit à son intention une liste de vingt-cinq objets de recherche.

18 septembre : Il demande ses ordres à Nikolaï Petr. Roumiantsev qui a pris la direction effective des Affaires étrangères ; il renonce au *Journal du Nord.*

3 octobre : Il adresse à Roumiantsev le rapport sur la mission scientifique en Chine et demande à servir en Turquie. Il fréquente Joseph de Maistre.

Novembre : Il adresse à Roumiantsev un *Mémoire sur l'organisation du Journal du Nord* dans lequel il demande un congé de six mois.

16 décembre : Les savants de l'ambassade en Chine sont récompensés.

Potocki commence le cinquième décaméron du *Manuscrit trouvé à Saragosse* et décide de remanier le roman.

1808 : *3 février* : Ayant obtenu un congé de six mois, il quitte Saint-Pétersbourg.

Mars : Il arrive en Ukraine et travaille à un ouvrage sur la situation géographique de la Russie ; il a l'intention de retourner à Saint-Pétersbourg à la fin de son congé.

Il accorde aux enfants de son deuxième mariage une grande attention qui ne faiblira jamais.

27 avril : Il signe avec Constance leur séparation de biens.

22 mai : Il visite le lycée de Krzemieniec.

Juin : Il est à Uladôwka.

Il demande une prolongation de son congé.

1809 : *30 janvier* : Divorce de Jean Potocki et de Constance Potocka.

Il entame avec sa nièce Maria Potocka une correspondance qui durera jusqu'en 1811.

Avril : Le congé de Jean Potocki est prolongé une nouvelle fois. Il passe quelques jours à Tulczyn.

Il travaille sur la chronologie ancienne.

Octobre : Il se prépare à quitter l'Ukraine pour aller à Saint-Pétersbourg.

Friedrich Adelung (1768-1843) publie à Leipzig une traduction, qui n'a pas été retrouvée, du premier décaméron du *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1804), sous le titre *Abentheuer in der Sierra Morena*. *Aus den Papieren des Grafen von* ***.

Jean Potocki prépare une nouvelle version de son roman.

1810 : *Février* : De retour à Saint-Pétersbourg, il est invité au palais de l'Ermitage.

Avril : Il assiste à *La Création* de Haydn.

Juin : Il est à Biaïystok.

Constance part pour la France avec Thérèse.

Le *Manuscrit trouvé à Saragosse* est réécrit jusqu'à la quarante-huitième journée.

Juin : Joseph de Maistre réagit vivement aux *Principes de chronologie.*

Août : Jean Potocki demande un congé de six mois, ne pouvant rester éloigné de sa fille.

À la recherche de renseignements sur l'Amérique, il écrit à Thomas Jefferson qui le recommandera à Benjamin Smith Barton (1766-1815).

Novembre : Il est de retour en Ukraine.

1811 : *23 janvier* : Il se rend à Vilna et demande à Joseph Frank (1771-1842), professeur à l'université de médecine, de l'accompagner à Biaïystok pour soigner Constance.

Mars : Il est toujours à Biaïystok. Guérie, Constance retourne en France.

Il obtient une prolongation de congé indéfinie pour raison de santé.

Mai : Il est à Tulczyn.

Juillet : Sans doute rédige-t-il alors la biographie de Stanislas Félix Potocki.

1812 : *Janvier* : Tulczyn.

Potocki met lui-même au propre le cinquième décaméron du *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1810).

1813 : *Septembre :* Il est à Werbka[779].

1814 : En raison de tracasseries causées par la Commission de censure de l'université de Vilna pour l'édition de ses « pauvres » *Principes de chronologie*, il intervient auprès du ministre de l'instruction publique.

Octobre : Il est à Chmielnik, au nord-ouest de Vinnytsia.

1815 : *Mars* : Il achève un ouvrage intitulé *Considérations sur la Russie asiatique*[780], et entend terminer ses « Journées espagnoles » et ses *Principes de chronologie.*

23 décembre : Jean Potocki met fin à ses jours d'un coup de feu dans le visage. Il est enterré dans le cimetière paroissial de Pikôw.

1826 : Constance Potocka se remarie avec Edward Raczynski (1786-1845).

1829 : Mort de Séverin et d'Anne Marie.

1847 : Le *Manuscrit trouvé à Saragosse* est traduit en polonais par Edmund Chojecki (1822-1899) : *Rçkopis znaleziony w Saragossie*, Leipzig.

1958 : Première édition en France (partielle) du *Manuscrit trouvé à Saragosse* par Roger Caillois.

BIBLIOGRAPHIE

On trouvera dans cette bibliographie les références complètes des ouvrages cités ou mentionnés en notes ; les abréviations employées dans les notes apparaissent en gras.

Les articles figurant dans les ouvrages collectifs ou les numéros de revues cités ne sont pas détaillés ici, sauf lorsqu'il y est fait allusion dans nos notes.

Œuvres de Jean Potocki
Manuscrits et éditions originales

Par ordre chronologique :

Voyage en Turquie et en Égypte, fait en l'année 1784, Varsovie, 1788.

Ne quid detrimenti Respublica capiat, manuscrit, 1788.

Essai de Logique, manuscrit, 1788.

Des choses dont un chasseur a besoin dans les forêts, manuscrit, 1788.

Ofîara, Varsovie, 1788.

Des Interets de la Russie et de la Pologne, manuscrit, 1788.

Civilité Puerile et honette, manuscrit, 1788.

De la Secte des Trembleurs, Varsovie, 1788.

Voyage en Turquie et en Égypte, fait en Tannée 1784. Seconde édition revue corrigée & augmentée. Voyage en Hollande, fait pendant la révolution de 1787, Varsovie, 1789.

Essay sur l'Histoire Universelle & Recherches sur celle de la Sarmatie, tome I, Varsovie, 1789.

Articles dans le *Journal hebdomadaire de la Diète*, 1790.

Recherches sur la Sarmatie, tomes II et III, Varsovie, 1790.

Essay d'aphorismes sur la liberté, Varsovie, 1790.

Articles dans le *Journal hebdomadaire de la Diète*, 1792.

Suite des Recherches sur la Sarmatie, tome IV, Varsovie, 1792.

Voyage dans l'empire de Maroc fait en l'année 1791. Suivi du Voyage de Hafez, Varsovie, 1792.

État de la question, manuscrit, 1792.

Chroniques, Mémoires et Recherches pour servir à l'histoire de tous les peuples slaves. Livre XLII. Comprenant la fin du neuvième siècle de notre Ère, Varsovie, 1793.

Recueil de *Parades*, Varsovie [Lwôw], 1793.

Les Bohémiens d'Andalousie, Rheinsberg [?], 1794.

Manuscrit trouvé à Saragosse, première version, 1794.

Voyage dans quelques parties de la Basse-Saxe pour la recherche des antiquités slaves ou vendes. Fait en 1794, Hambourg, 1795.

Fragments historiques et géographiques sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves, tome III, Berlin, 1795.

Fragments historiques et géographiques sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves, tomes I et II, Brunswick, 1796 [Potocki, 1796].

Mémoire sur un nouveau péryple du Pont-Euxin, ainsi que sur la plus ancienne histoire des peuples du Taurus, du Caucase, et de la Scythie, Vienne, 1796.

[*Voyage à Astrakan et au Caucase*], manuscrit, 1797.

Recherche sur les Argipéens d'Hérodote, manuscrit, 1797.

Histoire de l'irruption des Scythes Skolotes appelés aussi Barsiliens, manuscrit, 1797.

Histoire primitive des peuples de la Russie avec une exposition complète de toutes les notions, locales, nationales et traditionnelles, nécessaires à l'intelligence du Quatrième Livre d'Hérodote, Saint-Pétersbourg, 1802.

Dynasties du second livre de Manéthon, Florence, 1803 [Potocki, 1803].

Histoire ancienne du gouvernement de Cherson. Pour servir de suite à l'histoire Primitive des peuples de la Russie, Saint-Pétersbourg, 1804.

Manuscrit trouvé à Saragosse, deuxième version, 1804.

Chronologie des deux premiers livres de Manéthon, Saint-Pétersbourg, 1805.

Histoire ancienne du gouvernement de Podolie. Pour servir de suite à l'Histoire primitive des peuples de la Russie, Saint-Pétersbourg, 1805.

Histoire ancienne du gouvernement de Wolhynie. Pour servir de suite à l'Histoire primitive des peuples de la Russie, Saint-Pétersbourg, 1805.

Atlas archéologique de la Russie européenne, Saint-Pétersbourg, 1805.

Chronologie des Hébreux pour servir de suite à Manéthon, manuscrit, 1805 [Potocki, 1805].

Mémoire sur l'ambassade en Chine, manuscrit, 1806.

Mémoire sur la frontière du Kouban, manuscrit, 1806.

Trois Mémoires. Sur le Commerce de la mer Caspienne, manuscrit, 1806.

Articles dans le *Journal du Nord*, 1807.

Objets de recherche, imprimé par J. von Klaproth, 1807.

Rapport du comte Jean Potocki sur les travaux des savants, manuscrit, 1807.

Memoire sur l'organisation du Journal du Nord, manuscrit, 1807.

Notice sur l'ambassade en Chine, manuscrit, 1808.

Examen critique du fragment égyptien, connu sous le nom d'Ancienne Chronique, Saint-Pétersbourg, 1808, et dans *Le Moniteur universel* à Paris, n° 96 du 5 avril.

Mémoire sur les finances de la Russie, manuscrit, 1809.

Manuscrit trouvé à Saragosse, troisième version, 1810.

Atlas archéologique de la Russie européenne, Saint-Pétersbourg, seconde édition, 1810.

Principes de chronologie pour les temps antérieurs aux Olympiades, Saint-Pétersbourg, 1810 [Potocki, 1810].

Sophiopolis, Saint-Pétersbourg, 1810.

[Biographie de Stanislas Félix Potocki], imprimé par A. de Lagarde, 1811.

Avadoro, histoire espagnole, Paris, 1813.

Principes de chronologie pour les douze siècles qui ont précédé les Olympiades [première partie], livre I, Krzemieniec, 1813.

Dix journées de la vie d'Alphonse van-Worden, Paris, 1814.

Principes de chronologie pour les douze siècles qui ont précédé les Olympiades [première partie], livre II, Krzemieniec, 1814.

Principes de chronologie pour les douze siècles qui ont précédé les Olympiades [première partie], livre III, Krzemieniec, 1814.

Principes de chronologie pour les douze siècles qui ont précédé les Olympiades, seconde partie, livres IV, V et VI [inachevé], Krzemieniec, 1815 [Potocki, 1815].

Recherches sur la langue des Kazi-Kumuki, ainsi que sur le dialecte de Susdal, manuscrit non daté.

Relacion diaria de las Guerras tenidas entre Polacos y Turcos […], manuscrit non daté.

L Aveugle, manuscrit non daté.

Notice sur les Resianiens, manuscrit non daté.

Au sujet des ouvrages de Jean Potocki, voir aussi *l'Inventaire* de Dominique Triaire (ci-dessous).

Éditions modernes

Écrits politiques, éd. Dominique Triaire, Paris, Champion, 1987.

Œuvres, éd. François Rosset et Dominique Triaire, Louvain-Paris, Peeters, coll. « La République des lettres », 2004-2006 *[Œuvres] :*

Vol. I, *Voyages 1* (*Voyage en Turquie et en Égypte – Voyage en Hollande fait pendant la révolution de 1787 – Voyage dans l'empire de Maroc fait en l'année 1791 – Le Voyage de Hafez. Récit oriental – Voyage dans quelques*

parties de la Basse-Saxe pour la recherche des Antiquités slaves ou vendes fait en l'année 1794).

Vol. Il, *Voyages 2* (*Voyage à Astrakan et sur la ligne du Caucase – Mémoire sur l'ambassade de Chine – Sophiopolis).*

Vol. III, *Théâtre, Écrits historiques, Écrits politiques (.Recueil de Parades représentées sur le théâtre de Lancut dans l'année 1792 – Les Bohémiens d'Andalousie, comédie mêlée d'ariettes – Essai sur l'histoire universelle et recherches sur celle de la Sar-matie* [extraits] – *Histoire primitive des peuples de la Russie* [extraits] – *Principes de chronologie pour les temps antérieurs aux olympiades* [extraits] – *Essai d'aphorismes sur la liberté et autres textes politiques).*

Vol. IV, 1, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, version de 1810.

Vol. IV, 2, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, version de 1804, accompagnée d'un CD-Rom (transcription des vingt-deux documents-sources du *Manuscrit trouvé à Saragosse – Dynasties du second livre de Manéthon – Principes de chronologie* – Dessins de Jean Potocki – Portraits – Carte du Caucase).

Vol. V, *Correspondance – Varia* – Chronologie – Index général.

Autres éditions du Manuscrit trouvé à Saragosse

Rçkopis znaleziony w Saragossie, trad. Edmund Chojecki, Leipzig, 1847.

Rçkopis znaleziony w Saragossie, trad. Edmund Chojecki, édition de Leszek Kukulski, Varsovie, 1956.

Manuscrit trouvé à Saragosse, éd. Roger Caillois, Paris, Gallimard, 1958.

Manuscrit trouvé à Saragosse, éd. René Radrizzani, Paris, José Corti, 1989.

ÉTUDES CONSACRÉES À JEAN POTOCKI ET À SON ŒUVRE

Ouvrages

BRÜCKNER Aleksander, *Jana hrabiego Potockiego prace i zaslugi naukowe*, Varsovie, Gebethner et Wolff, 1911.

DOMINGUEZ Leiva Antonio, *El labirinto imaginario de Jan Potocki. Manuscrito encontrado en Zaragoza (Estudio critico)*, Madrid, UNED Ediciones, 2000.

FRAISSE Luc, *Potocki et Vimaginaire de la création*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2006.

GRODZ Iwona, *Rçkopis znaleziony w Saragossie*, Poznan, Wydawnictwo Naukowe UAM, 2005.

Herman Jan, Pelckmans Paul, Rosset François (éds), *Le Manuscrit trouvé à Saragosse et ses intertextes*, Louvain-Paris, Peeters, 2001.

KIRN Günter VON, *Jan Potockis Die Abenteuer in der Sierra Morena. Ein Roman zwischen Aufklärung und Romantik, zwischen Revolution und Restauration*, thèse dactylographiée, université de Hanovre, 1982, 298 p.

Kotwicz Wladyslaw, *Jan hr : Potocki i jego podrôz do Chin*, Vilna, Lux, 1935.

Krakowski Édouard, *Le Comte Jean Potocki*, Paris, Gallimard, 1963.

Kroh Alexandra, *Jean Potocki. Voyage lointain*, Paris, L'Harmattan, 2004.

OTOROWSKI Michal, *Konspiracjonizm polski. Zapoznana tradycja*, Varsovie, Lampa i Iskra Boza, 2006.

PIOTROWSKI Wojciech, *Horyzonty swiatopoglqdowe Rçkopisu znalezionego w Saragossie Jana Potockiego*, Shipsk, WSP, 1993.

RAPACKA Wanda, *Thèmes et structures dans le Manuscrit trouvé à Saragosse de Jean Potocki, avec la traduction et la reconstitution du texte*, thèse dactylographiée, université des sciences humaines de Strasbourg, 1984.

ROSSET François, *Le Théâtre du romanesque : le Manuscrit trouvé à Saragosse, entre construction et maçonnerie*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1991 [Rosset, 1991].

ROSSET François, TRIAIRE Dominique, *De Varsovie à Saragosse : Jean Potocki et son œuvre*, Louvain-Paris, Peeters, 2000.

ROSSET François, TRIAIRE Dominique, *Jean Potocki. Biographie*, Paris, Flammarion, 2004 [Rosset et Triaire, 2004].

Ryba Janusz, *Motywy podrôznicze w twôrczosci Jana Potockiego*, Wroclaw, PAN-Ossolineum, 1993.

SINKO Tadeusz, *Historia religu i filozofli w romansie Jana Potockiego*, Cracovie, PAU, 1920 [Sinko].

SZCZEPANIEC Jôzef, *Drukarnia wolna Jana Potockiego w Warszawie 1788-1792*, Wroclaw, Wydawnictwo Uniwersytetu wroclawskiego, 1998.

TRIAIRE Dominique, *Œuvre de Jean Potocki – Inventaire*, Paris, Honoré Champion, 1985.

TRIAIRE Dominique, *Potocki. Essai*, Arles, Actes Sud, 1991.

ZÔLTOWSKA Maria Evelina, *Un précurseur de la littérature fantastique : Jean Potocki et son Manuscrit trouvé à Saragosse*, thèse dactylographiée, Yale University, 1973.

Numéros de revues

Les Cahiers de Varsovie, 3, 1975.

Literary Studies in Poland – Études littéraires en Pologne, XXIII, 1990.

Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 51, 1999.

Europe, 863, mars 2001.

Comparative Criticism, 24, 2002.

Choix d'articles sur le *Manuscrit trouvé à Saragosse*

Antonowicz Kaja, « La tresse et la corde : les vampires du *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki », in Michel Porret et François Rosset (éds), *Le Jardin de l'esprit. Textes offerts à Bronislaw Baczko*, Genève, Droz, 1995, p. 11-25 [Antonowicz].

Aufrère Sydney, « Le comte Jean Potocki et l'Égypte du *Manuscrit trouvé à Saragosse* », *Égypte*, 6, septembre 1997, p. 31-38 [Aufrère, 1997].

Aufrère Sydney, « Jean Potocki et les savoirs égyptiens de l'Antiquité tardive », in Jan Herman, Paul Pelckmans et François Rosset (éd.), *Le Manuscrit trouvé à Saragosse et ses intertextes*, Louvain-Paris, Peeters, 2001, p. 73-89 [Aufrère, 2001].

Beauvois Daniel, « Jean Potocki voyageur », in Jean Potocki, *Voyages en Turquie et en Égypte, au Maroc, en Hollande*, Paris, Fayard, 1980, p. 7-41.

Beauvois Daniel, « Du cosmopolitisme à l'impérialisme », in Jean Potocki, *Voyages au Caucase et en Chine*, Paris, Fayard, 1980, p. 7-26.

Bellemin-Noël Jean, « L'érotisme dans le fantastique chez Jean Potocki », *Revue des sciences humaines*, 131, 1968, p. 415-425.

Citton Yves, « L'imprimerie des Lumières : filiations de philosophes dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki », in Pierre Hartmann (éd.), *Les Images du philosophe dans les romans du XVIII*e *siècle*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2007.

Dahan Jacques-Rémi, « Charles Nodier et le *Manuscrit trouvé à Saragosse* », *Bulletin du bibliophile*, 1988, 2, p. 161-174.

DAHAN Jacques-Rémi, « Une copie inconnue du *Manuscrit trouvé à Saragosse* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, LXXXIX, 1989, 2, p. 260-266.

Delon Michel, « Le *Manuscrit trouvé à Saragosse* ou la bizarrerie de la nature », *Europe*, 863, mars 2001, p. 93-102 [Delon].

Fabre Jean, « Jan Potocki, Cazotte et le roman noir », in *Idées sur le roman, de Madame de La Fayette au marquis de Sade*, Paris, Klincksieck, 1979, p. 228-315.

FinnÉ Jacques, « Jan Potocki et le *Gothic Novel* », *Revue des langues vivantes*, XXXVI, 1970, 2, p. 141-165.

FINNÉ Jacques, « Le fantastique chez Jan Potocki, emprunts et originalité », *Revue des langues vivantes*, XXXVIII, 1972, 1, p. 22-36, et 2, p. 116-130.

FRAISSE Luc, « Potocki voyageur et romancier : l'influence des *Voyages au Caucase et en Chine* sur le *Manuscrit trouvé à Saragosse* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 97, 1997, 1, p. 32-56.

FRAISSE Luc, « Les châteaux dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Potocki : une entrée symbolique dans les arcanes de la création littéraire », in François-Xavier Cuche (dir.), *La Vie de château. Architecture, fonctions et représentations des châteaux et des palais du Moyen Age à nos jours*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1998, p. 233-251.

FRAISSE Luc, « Les grandes peurs dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* », *Travaux de littérature*, XVI, 2003, p. 311-334.

HAFID-MARTIN Nicole, « Aspects symboliques d'un *topos* à propos du *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki », in Jan Herman et Fernand Hallyn (éds), *Le Topos du manuscrit trouvé. Hommages à Christian Angelet*, Louvain-Paris, Peeters, 1999, p. 277-285.

HERMAN Jan, « Le *Traité des sensations* de Potocki », in Jan Herman, Paul Pelckmans et François Rosset (éds), *Le Manuscrit trouvé à Saragosse et ses intertextes*, Louvain-Paris, Peeters, 2001, p. 219-229 [Herman, 20011].

HERMAN Jan, « La désécriture du livre », *Europe*, 863, mars 2001, p. 105-118 [Herman, 20012].

Hervier Julien, « Jean Potocki ou les métamorphoses du picaresque », in *De Shakespeare à Michel Butor. Mélanges offerts à Monsieur Charles Dédéyan*, Paris, Presses de l'université Paris Sorbonne, 1985, p. 43-53.

Kukulski Leszek, présentation et notes pour l'édition du *Rçkopis znaleziony w Saragossie*, Varsovie, 1965 [Kukulski].

McLendon Will L., « Compatibility of the Fantastic and Allegory : Potocki's *Saragossa Manuscript* », in Robert A. Collins et Howard D. Pearce (éds), *The Scope of the Fantastic-Theory, Technique, Major Authors*, Londres, Greenwood Press, 1985, p. 143-150.

MARKIEWICZ Zygmunt, « L'Espagne dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki », in *Espagne et littérature française. Actes du quatrième congrès national de la Société française de littérature comparée*, Paris, Didier, 1961, p. 85-97.

MARKIEWICZ Zygmunt, « Jean Potocki, auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse* et ses liens avec les intellectuels français des Lumières », in *Approches des Lumières. Mélanges offerts à Jean Fabre*, Paris, Klincksieck, 1974, p. 309-318.

MARKIEWICZ Zygmunt, « L'aspect préromantique du *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jan Potocki. Sa réception par les romantiques polonais », *Revue de littérature comparée*, L, 1976, 1-2, p. 67-75.

MOUSSA Sarga, « Le nomadisme chez Potocki : des récits de voyages au *Manuscrit trouvé à Saragosse* », *Revue de littérature comparée*, 287, 3/1998, p. 231-353.

PAUL Jean-Marie, « Le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jan Potocki : du maniement de l'invraisemblable à la perte du sens », in Suzanne Varga et Jean-Jacques Pollet (éds), *Traditions fantastiques ibériques et germaniques*, Arras, Presses de l'université d'Artois, 1998, p. 41-58.

Roger-Taillade Nicole (voir aussi sous Taillade), « La nostalgie du paradis perdu dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* », in Simone Bernard-

Griffith et Christian Croisille (éds), *Littérature et origines*, actes du colloque de Clermont-Ferrand, Paris, Nizet, 1997, p. 245-258.

Rosset François, « Le fantastique fantastique ou la feinte illusion de Jean Potocki », *Les Cahiers des paralittératures*, 4, 1992, p. 157-166.

ROSSET François, « Saragosse ou le siège du lecteur », in Jan Herman et Fernand Hallyn (éds), *Le Topos du manuscrit trouvé. Hommages à Christian Angelet*, Louvain-Paris, Pee-ters, 1999, p. 255-266.

ROSSET François, « Roman grotesque, parce que roman-somme : le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki », *Colloquium Helveticum*, 35, 2004, p. 61-75.

Ruiz Luc, « Don*[atien]* Belial*[phonse François]* de Guehenna : Sade chez Potocki », *Europe*, 863, mars 2001, p. 139-150 [Ruiz].

Skrzypek Marian, « La présence des philosophes français du XVIII^e^ siècle dans le roman de Potocki », in Jan Herman, Paul Pelckmans et François Rosset (éds), *Le Manuscrit trouvé à Saragosse et ses intertextes*, Louvain-Paris, Peeters, 2001, p. 205-218 [Skrzypek].

SOBOLEWSKA Anna, « Czytanie kabafy », *Twôrczosc*, XL, 1984, 7, p. 62-83 [Sobolewska].

SUEMATSU Claire, « Le récit labyrinthique : avatars et fonctions de l'enchâssement dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki », *Études de langue et littérature françaises* (Tokyo), 62, mars 1993, p. 29-41.

Swiggers Pierre, « L'Histoire de (ou des) Hervas et le savoir encyclopédique », in Jan Herman, Paul Pelckmans et François Rosset (éd.), *Le Manuscrit trouvé à Saragosse et ses intertextes*, Louvain-Paris, Peeters, 2001, p. 189-203 [Swiggers].

Taillade Nicole (voir aussi sous Roger-Taillade), « La construction du *Manuscrit trouvé à Saragosse* et sa portée », *Annales de l'université Toulouse-Le Mirail*, XIII, 1977-1978, p. 7-36.

VERCRUYSSE Jeroom, « Le *Manuscrit trouvé à Saragosse* sous le poids des Lumières », *Les Cahiers de Varsovie*, 3, 1974, p. 247-262 [Vercruysse].

WITT Piotr, « Talia kart », *Kultura*, 1 mars 1977, p. 13 [Witt].

Zôltowska Maria Evelina, « La démocratisation de l'idée de l'honneur dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki », *Études sur le XVIII^e^ siècle*, XI, 1984, p. 39-52 [Zôltowska].

ZÔLTOWSKA Maria Evelina, « Le manuscrit qui n'a pas été trouvé à Saragosse », in Jan Herman et Fernand Hallyn (éds), *Le Topos du manuscrit trouvé*, Louvain-Paris, Peeters, 1999, p. 267-276.

Ouvrages divers cités en notes

ARCHENHOLZ Johann Wilhelm VON, *England und Italien*, Leipzig, 1785 ; trad. française : *Tableau de l'Angleterre et de VItalie*, Strasbourg-Paris, 1788 [Archenholz].

BRYDONE Patrick, *Voyage en Sicile et à Malte*, Paris, 1781 [Brydone].

CASANOVA Giacomo, *Histoire de ma vie* [1826-1838], éd. F. Lacassin *et al.*, Paris, Laffont, 1993 [Casanova].

Chevalier Jean et Gheerbrant Alain, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Seghers, 1969, rééd. Laffont, 2000 [Chevalier et Gheerbrant].

COURT DE Gebelin Antoine, *Le Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, t. VIII, Paris, 1781 [Court de Gébelin].

Deluc Jean André, *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de Vhomme*, La Haye et Paris, 1778-1780 [Deluc].

Dictionnaire universel français et latin ou Dictionnaire de Trévoux [1704-1771], Genève, Slatkine Reprints, 2002 *[Trévoux]*.

Diderot Denis, *Contes et roman*, dir. M. Delon, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2004 [Diderot].

Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences ; des arts et des métiers, Paris, 1751-1772 *[Encyclopédie]*.

HAPPEL Eberhard Wemer, *Grôsseste Denkwürdigkeiten der Welt oder so genandte Relationes curiosœ*, Hambourg, 1687 [Happel].

LITTRÉ Emile, *Dictionnaire de la langue française*, Monte-Carlo, 1957 ; Chicago, 1982 *[Littré]*.

Makowiecka Gabriela, *Po drogach polsko-hiszpanskich*, Cracovie, Wydawnictwo Literackie, 1984 [Makowiecka].

Marmol-Carvajal, *Histoire de la révolte et du châtiment des Maures de Grenade*, Málaga, 1600 [Marmol-Carvajal].

MAUZI Robert, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises du XVIII*e *siècle*, Paris, Armand Colin, 1979 [Mauzi].

MORÉRI Louis, *Le Grand Dictionnaire historique*, Paris, 1759 [Moréri].

Reichard Hans Ottokar, *Guide d'Espagne 1793*, Paris, La Courtille, 1971 [Reichard].

RIEDESEL Johann Hermann VON, *Reise durch Sizilien und Gross-Griechenland*, Zurich, 1772 ; trad. française Lausanne, 1773 [Riedesel].

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Œuvres complètes*, éd. B. Gagnebin, M. Raymond *et al.*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959-1995 [Rousseau].

Saint-Simon Louis de Rouvroy, duc de, *Mémoires*, éd. Y. Coirault, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1983-1988 [Saint-Simon].

SHAW Thomas, *Voyage dans la Barbarie et le Levant*, La Haye, 1743-1746 [Shaw].

TWISS Richard, *Voyage en Portugal et en Espagne, fait en 1772 et 1773*, Berne, 1776 [Twiss].

TABLE DES MATIÈRES

Présentation.
Genèse de la version de 1810.
Note sur la présente édition.

MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE
(version de 1810)

Avertissement.

PREMIER DÉCAMÉRON.

Première journée.
Histoire du château de Cassar-Gomelez.
Seconde journée.
Histoire du démoniaque Pascheco.
Troisième journée.
Histoire d'Alphonse Van Worden.
Histoire de Trivulce de Ravenne.
Histoire de Landulphe de Ferrare.
Quatrième journée.

Cinquième journée.
Histoire de Zoto.
Sixième journée.
Suite de l'histoire de Zoto.
Septième journée.
Suite de l'histoire de Zoto.
Huitième journée.
Récit de Pascheco.
Neuvième journée.
Histoire du cabaliste.
Dixième journée.
Histoire de Thibaud de La Jacquière.
Histoire de la gente Dariolette du châtel de Sombre.

SECOND DÉCAMÉRON.

Onzième journée.
Histoire de Ménipe de Lycie.
Histoire du philosophe Athénagore.
Douzième journée.
Histoire de Pandesowna, chef des Bohémiens.
Histoire, de Giulio Romatiet de laprincesse de Mont-Salerne.
Treizième journée.
Suite de l'histoire de Pandesowna.
Suite de l'histoire de Giulio Romati.
Histoire de la princesse de Mont-Salerne.
Quatorzième journée.
Histoire de Rébecca.
Quinzième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Histoire de Marie de Torres.
Seizième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Suite de l'histoire de Marie de Torres.
Dix-septième journée.
Suite de l'histoire de Marie de Torres.

Dix-huitième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Histoire du comte de Penna Velez.
Dix-neuvième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Vingtième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.

TROISIÈME DÉCAMÉRON.

Vingt et unième journée
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Histoire de la duchesse de Medina Sidonia.
Vingt-deuxième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Histoire du marquis de Val Florida.
Vingt-troisième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Suite de l'histoire de la duchesse de Sidonia.
Vingt-quatrième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Suite de l'histoire de la duchesse de Sidonia.
Histoire d'Hermosito Giron
Vingt-cinquième journée
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Vingt-sixième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Histoire de Lope Soarez.
Histoire de la maison Soarez.
Vingt-septième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Suite de l'histoire de Lope Soarez.
Vingt-huitième journée.
Suite de l'histoire de Lope Soarez.
Histoire de don Roque Busqueros.
Suite de l'histoire de don Roque Busqueros.

Histoire de Frasqueta Salerò.
Vingt-neuvième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Suite de l'histoire de Lope Soarez.
Trentième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.

QUATRIÈME DÉCAMÉRON.

Trente et unième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Histoire de Frasqueta Salerò.
Trente-deuxième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Histoire du seigneur Cabronez.
Histoire de Diègue Hervas, père du réprouvé.
Trente-troisième journée.
Suite de l'histoire de Diègue Hervas,
rapportée par son fils, le pèlerin réprouvé.
Trente-quatrième journée.
Suite de l'histoire de Diègue Hervas.
Trente-cinquième journée.
Histoire de Blaz Hervas ou le pèlerin réprouvé.
Trente-sixième journée.
Suite de l'histoire du pèlerin réprouvé.
Trente-septième journée.
Suite de l'histoire de Hervas, pèlerin réprouvé.
Histoire du commandeur de Toralva.
Suite de l'histoire du pèlerin réprouvé.
Trente-huitième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Trente-neuvième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Quarantième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.

CINQUIÈME DÉCAMÉRON

Quarante et unième journée.
Histoire du marquis de Torres Rovellas.
Quarante-deuxième journée.
Suite de l'histoire du marquis de Torres Rovellas.
Histoire de monseigneur Ricardi
et de Laura Cerella, dite marquise Paduli.
Quarante-troisième journée.
Suite de l'histoire du marquis de Torres Rovellas.
Quarante-quatrième journée.
Suite de l'histoire du marquis de Torres Rovellas.
Quarante-cinquième journée.
Suite de l'histoire du marquis de Torres Rovellas.
Histoire du géomètre.
Quarante-sixième journée.
Suite de l'histoire du géomètre.
Quarante-septième journée.
Suite de l'histoire de Velasquez.
Quarante-huitième journée.
Suite de l'histoire de Velasquez.
Quarante-neuvième journée.
Système de Velasquez.
Cinquantième journée.
Suite du système de Velasquez.

SIXIÈME DÉCAMÉRON

Cinquante et unième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Cinquante-deuxième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Cinquante-troisième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Cinquante-quatrième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.

Cinquante-cinquième journée.
Suite de l'histoire du chef bohémien.
Cinquante-sixième journée.
Histoire du grand scheik des Gomelez.
Cinquante-septième journée.
Suite de l'histoire du scheik des Gomelez.
Cinquante-huitième journée.
Suite de l'histoire du scheik.
Cinquante-neuvième journée.
Suite de l'histoire du scheik des Gomelez.
Histoire de la maison d'Uzeda.
Soixantième journée.
Suite de l'histoire du scheik des Gomelez.
Soixante et unième journée.
Conclusion de tout l'ouvrage.
Chronologie.
Bibliographie.

GF Flammarion
07/12/134467-XII-2007
Impr. MAURY Imprimeur.
45330 Malesherbes.
N° d'édition L01EHPN000155N001.
Dépot légal : janvier 2008.

Printed in France

---

1. Les lignes ci-après ne rendent compte que des éléments de la vie de Potocki qu'il importe de connaître pour aborder son roman. Pour un exposé plus complet, voir F. Rosset et D. Triaire, *Jean Potocki. Biographie*, Paris, Flammarion, 2004.
2. Voir le volume I des *Œuvres* de Jean Potocki (Louvain, Peeters, vol. I-V, 2003-2006 ; édition désormais désignée par l'abréviation *Œuvres).*
3. *Voir le volume I des Œuvres.*
4. L'ensemble des textes politiques de Potocki ainsi qu'un choix de ses écrits historiques figurent dans le volume III des *Œuvres.*
5. Voir le volume I des *Œuvres.*
6. Voir, comme pour les *Parades*, le volume III des *Œuvres.*
7. Voir le volume I des *Œuvres*.
8. Propriété de M. et Mme Marek Potocki.
9. On trouvera une description des vingt-deux documents connus, sources des différentes versions du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, ainsi qu'un exposé très détaillé de la genèse du roman, dans l'introduction au volume IV, 1 de l'édition des *Œuvres* ; avec le volume IV, 2 de cette même édition est livré un CD-Rom comportant la transcription exacte de ces vingt-deux documents.
10. Nous avons daté ces versions d'après le moment où l'on a la preuve que Potocki les a commencées. La présente édition donne intégralement, en deux volumes séparés, les versions de 1804 et 1810 ; les sources lacunaires de celle de 1794 sont publiées dans l'annexe CD-Rom de l'édition des *Œuvres.*
11. *Voyage à Astrakan et sur les lignes du Caucase, Œuvres*, vol. II, p. 73.
12. Voir le volume II des *Œuvres*.
13. *Voyage à Astrakan et sur les lignes du Caucase, Œuvres*, vol. II, p. 35.
14. Archiwum Glôwne Akt Dawnych, Varsovie, Archiwum publiczne Potockich, 82a (5), p. 345.

15. Voir le volume III des *Œuvres.*
16. Lettre du 5 décembre 1804 ; le projet d'Académie avait déjà été décrit dans une lettre à Czartoryski du 6 avril. Voir *Œuvres,* vol. V, p. 87-91.
17. Pour plus de détails sur cette version du roman, voir la « Genèse de la version de 1804 », Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804), éd. F. Rosset et D. Triaire, GF-Flammarion, 2008, p. 50.
18. Lettre à A.G. Czartoryski du 13 septembre 1805, *Œuvres,* vol. V, p. 113.
19. Les relations du voyage en Chine sont publiées dans le volume II des *Œuvres.*
20. Lettre à Alexandre I[er] du 4 octobre 1806, *Œuvres,* vol. V, p. 148.
21. *Œuvres,* vol. V, p. 191.
22. Lettre à N.P. Roumiantsev du 27 juillet 1810, *Œuvres,* vol. V, p. 238.
23. Voir *Sophiôwka. Poème polonais par Stanislas Trembecki,* Vienne, 1815, p. 132-146.
24. Voir la « Genèse de la version de 1810 », *infra,* p. 48.
25. Voir *ibid.,* p. 50.
26. Soit : Monsieur le Comte Jean Potocki.
27. Voir F. Rosset et D. Triaire, *Jean Potocki. Biographie, op. cit.,* p. 463-466.
28. Voir la « Genèse de la version de 1804 », Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804), op. cit., p. 50.
29. Il faut toutefois ajouter que, dès le début des années 1970, Maria Ewelina Zôltowska avait attiré l'attention sur la nécessité de lire le roman dans sa totalité ; elle annonçait en même temps la parution d'une édition complète préparée par elle sur la base de nouveaux manuscrits, mais cette édition n'a pas paru à ce jour.
30. Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804*),* op. cit., p. 474.
31. Les notes explicatives renvoient aux sources quand elles ont pu être identifiées ; il est évident que l'on est loin de les avoir toutes mises au

jour.

32. Le titre du roman est hautement énigmatique, non seulement à cause de sa dimension métalittéraire (*Manuscrit trouvé*), mais aussi en raison de sa dimension référentielle (*à Saragosse*). Il a déjà été signalé ci-dessus que ce titre avait été fixé plusieurs années avant le siège de Saragosse par les armées de Napoléon, événement directement évoqué dans 1'« Avertissement » de l'ultime version du roman, mais inapte à justifier le titre inventé préalablement par Potocki. Plusieurs hypothèses ont été avancées par la critique pour tenter d'expliquer ce titre. Nous penchons, quant à nous, pour une réminiscence du *Don Quichotte* (voir F. Rosset, « Pourquoi Saragosse ? », in F. Rosset et D. Triaire, De Varsovie à Saragosse : Jean Potocki et son œuvre, Louvain, Peeters, 2000).
33. C'est la thèse avancée par Leszek Kukulski dans l'introduction à son édition polonaise de 1956.
34. Biblioteca Nacional de Madrid, cote 22185.
35. Archiwum Panstwowe, Poznan, fonds Jarocin, 4238.
36. Archiwum Panstwowe, Poznan, fonds Jarocin, 4239.
37. Archiwum Panstwowe, Poznan, fonds Jarocin, 4241.
38. Archiwum Parïstwowe, Cracovie, Archiwum Krzeszowickie Potockich, 293.
39. Collection privée de M. et Mme Marek Potocki.
40. Voir le tableau récapitulatif, « Copie de 1810 », p. 52 – le second décaméron a sans nul doute existé, même si, comme on l'a dit, il n'a pas encore été retrouvé.
41. Archiwum Panstwowe, Poznan, fonds Jarocin, 4240.
42. Archiwum Panstwowe, Poznan, fonds Jarocin, 4244 et 4245.
43. Archiwum Paristwowe, Poznan, fonds Jarocin, 4242.
44. Archiwum Paristwowe, Poznan, fonds Jarocin, 4243.
45. Signalons cependant l'étrange silence de Velasquez (seul son oncle ouvrira la bouche) au dernier décaméron : celui-ci aurait-il été écrit

avant le cinquième, avant même la version de 1810 ?

46. La paternité de cet Avertissement, qui ne figure dans aucune autre source du roman que l'édition parisienne de 1814, a été mise en doute (Zôltowska) ; nous l'attribuons néanmoins à Potocki, faute de preuve convaincante du contraire.

47. Les troupes de Napoléon sous le commandement du maréchal Jean Lannes (1769-1809) assiégèrent Saragosse à deux reprises du 15 juin 1808 au 21 février 1809 ; le titre du roman, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, figure cependant déjà dans la version de 1804.

48. Pablo Antonio José Olavides, comte de Pilos (1725-1803), homme d'État espagnol, gouverneur de l'Andalousie ; à ce titre, il dirigea la colonisation de la Sierra Morena par des paysans allemands et suisses (1767-1776) ; voir Casanova, t. III, p. 614-620. Olavides fut persécuté par l'inquisition en 1776 et trouva refuge en France en 1778 ; il retourna en Espagne en 1797. Parlant de la Sierra Morena, Casanova fait tout de suite le rapprochement qui s'impose à cette ouverture du roman de Potocki : « Nom célèbre en Europe et bien connu de tous ceux qui ont lu le chef-d'œuvre de Cervantès, le superbe roman qui fait l'histoire de D. Quixote » *(ibid.*, p. 620).

49. Peut signifier soit : « Les gitanes de Sierra Morena sont attirées par la chair humaine », soit : « Les gitanes de la Sierra Morena sont attirées par le corps des hommes »

50. D'où l'exploitation de la Sierra Morena dans certains romans noirs, comme *Le Moine* de M.G. Lewis (1795), dont on retrouve plusieurs motifs dans le *Manuscrit.*

51. Localité réelle, halte au pied de la Sierra Morena, à l'est de Cordoue, étape précédente d'Alphonse, comme on le verra.

52. Confrérie créée au XII^{e} siècle pour protéger les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle ; cette espèce de police fut mise au service de l'inquisition.

53. La géographie espagnole de Potocki est souvent fantaisiste : d'Andujar, la route de Madrid traverse la Sierra Morena par l'est en se dirigeant

sur Valdepeñas ; la route de Jaen va vers le sud-est, et celle de l'Estrémadure se dirige vers l'ouest !

54. Philippe V, petit-fils de Louis XIV, roi d'Espagne de 1700 à 1746.
55. Le corps des gardes wallonnes fut constitué en 1596. Malgré la perte, par l'Espagne, de ses territoires en Flandre, Philippe V conserva ce corps comme unité d'élite de la garde royale espagnole.
56. Votre Grâce, Votre Seigneurie.
57. Jeune garçon, valet.
58. Il existe une ville nommée La Carolina sur la route de Valdepeñas.
59. Los Alcornoques a pu être trouvé à partir de l'Alcornocal, mont situé à une trentaine de kilomètres à l'ouest d'Andujar.
60. Le guide de H.O. Reichard signale, en 1793, une *venta de Quesada*, au nord de la Sierra Morena, sur la route de Madrid, près de Manzanares, mais il existait une *venta Quemada* (aujourd'hui Aldeaquemada) au nord-est de La Carolina.
61. Spécialité du pays de Dulcinée louée dans le *Don Quichotte.*
62. L'ermitage d'Atocha, à Madrid, lieu de culte marial, abrite une de ces représentations de la Vierge noire, issues de la tradition
63. Alphonse est équipé comme le Huron de Voltaire qu'on voit se promener, à l'ouverture de *L'Ingénu*, « son fusil à deux coups sur l'épaule ».
64. Si Alphonse a bien emprunté la route de Valdepeñas, il est revenu sur ses pas puisque le Guadalquivir, qui traverse Andujar, coule d'est en ouest. Remarquons que ce fleuve, depuis la Sierra Segura où il prend sa source, coule en plaine. Potocki l'a-t-il confondu avec l'un de ses affluents, Guarrizas ou Guadalén ?
65. Los Hermanos : « les frères » ; premier indice du code maçonnique qui se manifestera abondamment dans la suite.
66. Chaîne de montagnes au sud de Grenade, dans la Sierra Nevada.
67. Réminiscence possible du *Bachelier de Salamanque (1736-1738) de A.R. Lesage et du* Diable amoureux (1772) de J. Cazotte ; le

personnage désigne en tout cas l'univers du roman picaresque.

68. Premier des nombreux énoncés manifestant, en dépit de la structure du journal (évidemment fictif), une rédaction ultérieure.

69. Impossible de dire à laquelle des innombrables histoires de faux-monnayeurs Alphonse fait ici allusion ; il faut toutefois relever l'importance de ce motif annoncé à l'ouverture d'un roman qui pose en permanence la question du rapport entre vérité et fiction.

70. Voir Potocki, *Œuvres*, vol. I, p. 93.

71. Ou pot-pourri : plat composé de différentes sortes de viandes ; son sens métaphorique, qui sera largement exploité par Potocki, est déjà clairement exposé dans le *Don Quichotte* (II, 47) ; Lesage l'avait aussi sollicité dans l'*Histoire de Gil Blas de Santillane* (1747, X, 12), de même que Lewis dans la préface au *Moine.*

72. Sous différentes formes, prénoms récurrents dans *Les Mille et Une Nuits* ; voir notamment les histoires de Zobéide et d'Amine entre les soixante-troisième et soixante-dix-neuvième nuits.

73. À une trentaine de kilomètres au nord de Malagza. Nulle trace de Sokka.

74. Les douceurs, le dessert.

75. Les Maures d'Espagne se répartissaient en cinq tribus : les Vanégas, les Alabez, les Gomelez, les Zégris et les Abencérages. Potocki n'avait pas pu connaître *Les Aventures du dernier Abencérage*, que Chateaubriand donna pour la première fois à lire à des proches en 1810 mais qu'il ne publia qu'en 1826. Il était déjà bien informé sur l'histoire du royaume de Grenade lors de son voyage en Espagne et au Maroc en 1791 ; ses connaissances lui venaient alors principalement de Marmol-Carvajal et de Shaw.

76. La version de 1804 comporte ici un intertitre centré : « Histoire d'Emina et de sa sœur Zibeddé ».

77. Province ottomane depuis 1574, l'ancien royaume de Tunis est gouverné, dès 1590, par un militaire, le dey, assisté du bey qui contrôle l'administration. Le second prendra bientôt l'ascendant sur le premier et Tunis sera désormais dirigé par une première, puis par une deuxième

dynastie beylicale. En 1739, c'est Husayn Ibn Ali (1705-1740), fondateur de la deuxième dynastie, qui est au pouvoir. On constate que Potocki traite plutôt librement la matière historique.

78. Layla et Majnûn, roman en vers du poète persan Nezâmi e-Gangavi (1140-1202) auquel Potocki avait fait déjà largement référence dans son conte *Le Voyage de Hafez (*Œuvres, vol. I, p. 194-197). La désignation de Ben-Omri est problématique ; le poème persan de Nezâmi n'a pas été traduit en arabe, c'est plutôt l'inverse qui est vrai, l'histoire de Layla et Majnûn étant un récit arabe qui fit l'objet de nombreuses imitations dans diverses langues du Moyen-Orient et du Caucase ; l'œuvre de Nezâmi en est une des plus célèbres. Le nom de Ben-Omri est probablement lié au poète légendaire Qays Ibn al-Mulawwah (VII^{e} siècle), surnommé couramment Majnûn Laylâ (« le fou de Layla ») – et par là même identifié, comme prototype de l'amant passionné, au héros du roman en cause – ou encore Majnûn Banû Amir (« le fou du clan des Banû Âmer ») ; appartenant à ce clan, il est un Ben Âmer (« fils des Âmir »), d'où l'altération Ben Omri.
79. En arabe Ibn Rochd (1126-1198), philosophe et médecin de la cour du Maroc, commentateur d'Aristote ; c'est sans doute du *Kitâb al-Kulliyât* (Livre de tous), recueil d'écrits médicaux, qu'il est question ici. La doctrine d'Averroès fut condamnée par le concile du Latran (1512).
80. Du turc *hazret*, « vénérable ».
81. Ou Koraïchites, principale tribu de La Mecque ; Mahomet en était issu.
82. Nom du port de Tunis.
83. Ou Hammam Lif, sources thermales, lieu de cures connu déjà dans l'Antiquité. Potocki a séjourné en Tunisie en 1779.
84. Région située au sud-est du Haut-Atlas ; la famille des Alaouites régnant au Maroc depuis le XVII^{e} siècle en est issue, comme le rappelle Potocki dans son *Voyage dans l'empire de Maroc (*Œuvres, vol. I, p. 97).
85. Un seul des enfants de Mahomet lui survécut, sa fille Fatima, raison pour laquelle la descendance par la mère est parfaitement reconnue chez les musulmans.

86. De l'arabe *gebel-al-Tarik*, « montagne de Tarik » ; Tarik (ou Taher, selon Potocki) était à la tête des armées arabes qui prirent Tolède et Cordoue après avoir vaincu les Wisigoths à Jerez en 711.

87. Le calife ou successeur est le chef temporel des tribus arabes. Les premiers califes, descendants directs de Mahomet, étaient installés à Médine. Quand le califat passa à la dynastie des Omeyyades, il fut déplacé à Damas (661-749). Il revint ensuite aux Abbassides qui l'installèrent à Bagdad en 762. Au temps de la conquête de l'Espagne, le calife était Walid Ier Aboul Abbas, qui exerçait son pouvoir à Damas, et non à Bagdad.

88. La géographie de Potocki est toujours aussi approximative : les Alpujarras sont de « hautes montagnes d'Espagne dans le royaume de Grenade au bord de la Méditerranée » (*Encyclopédie*), loin donc de la Sierra Morena. La chaîne évoquée ici devrait plutôt être la Sierra de Alcaraz.

89. Les Turdules sont l'un des peuples de l'ancienne province de Bétique (Andalousie et royaume de Grenade, de *Betis, nom latin du Guadalquivir), au riche patrimoine contenu dans des chroniques, des chants épiques et des recueils de lois (Strabon,* Géographie, III, I, 6, cité par Potocki, 1805, p. 13) ; voir *infra*, cinquante-sixième journée.

90. Après la mort de Mahomet, les musulmans se séparèrent en deux clans : les chiites (*chïat, « adepte [d'Ali] ») et les sunnites (sunnah*, « tradition »). Ceux-ci considéraient les Omeyyades comme les successeurs légitimes du Prophète, tandis que les chiites soutenaient que seuls le gendre de Mahomet, Ali, ainsi que ses deux fils Hassan et Hussein et les neuf descendants de ce dernier avaient droit au titre d'imam. Le douzième de cette lignée, l'arrière-petit-fils d'Ali, né en 872, avait disparu à l'âge de huit ans dans des circonstances mystérieuses. Les chiites croyaient qu'il se cachait pour réapparaître à la fin du monde en tant que Mahdi (« conduit [par le Prophète] »), qui achèverait l'œuvre de Mahomet en convertissant tous les infidèles.

91. Selon une croyance en faveur chez les musulmans, à la fin du monde, un monstre cyclope correspondant à l'Antéchrist de la Bible fera son

apparition ; il régnera pendant quarante jours avant d'être vaincu par le Mahdi.

92. Les musulmans avaient adopté la légende chrétienne des sept frères d'Éphèse qui s'étaient cachés dans une caverne pour échapper aux persécutions religieuses de l'empereur Dèce en 251. Dans la version du Coran (8, 8-25), les compagnons de la caverne *(Ashab al-Khaf) s'étaient retirés pour ne pas avoir à renier Allah et à vénérer les idoles païennes ; ils étaient accompagnés d'un chien* (kalb – d'où « Caleb »).
93. Après que la dynastie chiite des Abbassides eut renversé celle, sunnite, des Omeyyades (749), Abd-er-Rahman, le petit-fils du dernier calife omeyyade, s'enfuit en Espagne et, en 759, se proclama émir de Cordoue, indépendant du calife. Ses successeurs prirent le titre de calife en 929. Le califat de Cordoue fut morcelé en plus petites entités, en 1031 ; dès lors, c'est Grenade qui joua le rôle de capitale du monde arabe jusqu'en 1492.
94. La confusion est évitée dans la version de 1804 où il n'est pas question, dans les phrases qui précèdent, des Zégris, mais des Abencérages ; le texte de 1810 laisse voir ici une correction incomplète.
95. En 1492, Fernandez Gonzalvo de Cordoba (1453-1515), à la tête de l'armée du roi d'Espagne, prit Cordoue, dernier bastion conservé par les Maures ; ce fut le dernier épisode de la Reconquista commencée au XI^{e} siècle.
96. Valladolid demeura formellement capitale du royaume jusqu'en 1561.
97. Charles Quint, qui régna en Espagne sous le nom de Charles I^{er} de 1516 à 1556.
98. Teket, du turc *tekyeh*, signifie « ordre religieux ».
99. Comme le Graal de la tradition arthurienne. La symbolique de l'émeraude est particulièrement riche : pierre d'Hermès, liée, dans l'univers chrétien, aux créatures de l'enfer, elle est aussi pierre de la connaissance secrète.
100. On a pu lire cette scène comme un renversement parodique des propos de Condillac sur le sommeil et le réveil au chapitre 10 de la deuxième partie du *Traité des sensations* (Herman, 20011, Skrzypek).

101. Formule de salutation basque, proche de l'italien *auguri*.

102. Esponjado, sorte de biscuit.

103. On trouve beaucoup de Pacheco dans les fictions à couleur espagnole, à commencer par le *Gil Blas de Santillane* de Lesage, qui a fourni à Potocki un grand nombre de motifs ; notons aussi la présence d'un Pacheco dans *Inès de Castro d*e Mme de Genlis, que Potocki connaissait bien puisqu'elle avait été une proche amie de sa mère ; publié en 1817, ce dernier roman n'a toutefois pas pu inspirer l'auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse* ; c'est plutôt l'inverse qui pourrait être vrai. Rappelons en outre que Rodrigo de Pacheco, seigneur d'Argamasilla de Alba dans la Manche, qui passait pour fou et avait fait emprisonner Cervantès pour une sombre histoire d'impôts, est considéré comme le prototype du personnage de Don Quichotte.

104. Titre cumulant les fonctions de bourgmestre et de juge.

105. Comme en bien d'autres endroits, l'érotisme de la version de 1804 a été ici édulcoré : « Vous aimez Inésille et je vous aime. Il ne faut pas que de nous trois, deux soient heureux aux dépens du troisième. Je prétends qu'un seul lit nous serve cette nuit. »

106. Première occurrence du motif du tiers regardant, multiplié par la suite.

107. L'empire avait été divisé en dix entités administratives par Maximilien Ier en 1512. Le cercle de Bourgogne cessa de dépendre de l'empire en 1548. Il n'y a pas de lieu-dit Worden dans les Ardennes ; un tel toponyme serait d'ailleurs linguistiquement mal fondé dans cette région. En revanche, Potocki a passé par la ville de Woerden en Hollande, en 1787 (Œuvres, vol. I, p. 69-70). Dans le roman *Die Geschichte des Grafen von P* de J.G.B. Pfeil (1756 ; 1771 pour la traduction française), la marquise de R*** entreprend de violer le vertueux Worden. Le nom du personnage se prête aussi à une interprétation conforme à la dimension éducative du roman, le participe allemand (ge)worden signifiant « devenu ». Quant au prénom du héros, parmi toutes les réminiscences possibles, rappelons au moins le roi Alphonse VI d'Espagne, grand artisan de la première Reconquista au XI^{e} siècle, ou encore Alphonse VIII, roi de Castille de

1158 à 1214, héros de la nouvelle de Cazotte *Rachel ou la Belle Juive (1788)*, qui a pu inspirer Potocki. Le protagoniste de la comédie de Potocki, *Les Bohémiens d'Andalousie* (1794), s'appelle déjà Alphonse.

108. La guerre de Succession d'Espagne (1701-1714) conduisit à la perte de toutes les possessions espagnoles hors de la péninsule (hormis les colonies d'Amérique).

109. Juge du tribunal militaire.

110. Le duché de Bouillon, entre le Luxembourg, la Champagne et le gouvernement de Metz, était sous contrôle français depuis 1676 ; il le resta jusqu'en 1814.

111. Jeu de mot *hierro* signifiant fer.

112. Ou Cebada, place de Madrid, le long de la rue de Tolède.

113. Ville épiscopale à 125 kilomètres au sud-est de Madrid. Le nom du gradué de Cuenca a pu être inspiré par celui du bachelier de Salamanque don Inigo y Medroso y Comedios y Papalamiendo dans *Y Histoire de Jenni* (1775) de Voltaire (Vercruysse).

114. La vingt-troisième journée fera paraître un général don Estevan Lara. Potocki pensait peut-être à Rodrigue de Lara, comte de Frigiliana et d'Aguilar (1638-1717), que la princesse des Ursins fit entrer au conseil du cabinet en 1709 ; dans ses écrits politiques, il cite le véritable ministre de Philippe V : le vibrionnant Alberoni *(Œuvres,* vol. III, p. 371), lequel sera d'ailleurs évoqué à la cinquante-cinquième journée du roman. La princesse des Ursins y apparaîtra aussi, à la cinquante-troisième journée.

115. Unité de valeur monétaire de référence dans l'Espagne du XVIII^{e} siècle ; le réal se divisait en 32 maravédis.

116. L'histoire n'a retenu aucun illustre représentant de la famille forézienne d'Urfé au-delà de 1650. Potocki voulait-il rendre hommage à l'auteur de L'Astrée avant d'évoquer directement la littérature pastorale dans l'histoire d'Avadoro (voir infra, p. 308), ou aurait-il eu vent de cette marquise d'Urfé, grande amatrice de sciences occultes et dupe de Casanova (Casanova, t. II, passim) ?

117. Ou Tribunal des maréchaux de France ; créé au début du XVII^e^ siècle, il réglait toutes les affaires d'honneur de la noblesse ; en 1653, il édicta un règlement établissant toutes les modalités de réparations dans ce genre d'affaires. Des représentants de la famille de Saulx de Tavannes occupèrent d'importants emplois aux XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles : officiers, maréchaux de France, dignitaires ecclésiastiques. Mais aucun n'a été doyen des maréchaux de France à l'époque concernée.
118. La famille de Bellièvre a donné à la France d'illustres diplomates aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, mais l'histoire n'en a pas enregistré de représentant significatif au début du XVIII^e^ siècle, époque où le roman situe les événements en cause. On remarque qu'un Bellièvre et un Saulx de Tavannes ont accompagné Henri de Valois en Pologne en 1573. Potocki aurait-il recueilli ces noms dans quelque chronique ?
119. Depuis la « pragmatique sanction » de 1438-1439 limitant le pouvoir du pape sur le territoire français, l'Église de France entretenait une certaine autonomie par rapport à Rome, et le roi jouissait d'un pouvoir important d'intervention dans les affaires ecclésiastiques ; ce statut fut appelé « gallican ».
120. C'est-à-dire… des Français, puisque *gabacho* a ce sens en espagnol, nuancé de mépris.
121. Épisode de la guerre de Succession d'Espagne, le siège de Lérida eut lieu en 1707 ; point stratégique au pied des Pyrénées, Lérida (ou Lleida) fut prise par les troupes de Philippe V commandées par le duc Philippe d'Orléans.
122. À la lecture de ces lignes burlesques, on se rappelle que Potocki avait été nommé lieutenant dans le génie de l'armée polonaise en 1788, puis capitaine en 1790.
123. Mot venu de l'italien, *frasca* signifie, en espagnol, « fête », « joyeuse réunion ». On verra apparaître, à la vingt-huitième journée, le personnage haut en couleur de Frasqueta.
124. La justice concernant les militaires en service était exercée traditionnellement par le chef suprême des armées, le connétable. Ce

titre fut supprimé en 1627, mais subsista l'institution de la connétablie, tribunal militaire présidé par le doyen des maréchaux de France. Potocki commet ici une erreur historique : Tournai avait été prise par les Anglais en 1709 ; les Français ne la reprirent qu'en 1745.

125. Potocki séjourna lui-même à deux reprises au moins à Spa (Rosset et Triaire, 2004, p. 50 et 125).

126. La source de cette histoire, comme de celle qui lui succède, n'a pu être identifiée, au contraire de plusieurs autres qui suivront. Tout semble indiquer qu'il s'agit de deux histoires « italiennes » créées par l'auteur lui-même, sur des modèles bien connus, de la même façon qu'il avait donné, dans son *Voyage en Turquie et en Égypte* et à la suite du *Voyage dans l'empire de Maroc,* des contes de son cru composés dans le goût oriental.

127. On verra paraître bientôt l'histoire de Thibaud de La Jacquière.

128. Désignation problématique : il n'y a pas d'église Saint-Pierre à Ravenne. L'église Saint-François était primitivement dédiée à saint Pierre le Majeur, mais, cédée aux franciscains au XIII^{e} siècle, elle avait dès lors changé de nom. Potocki a fait de nombreux voyages en Italie, mais on ne sait pas s'il a visité Ravenne. Cette confusion dans la désignation des monuments pourrait laisser supposer qu'il s'est servi ici de matériaux de seconde main. On verra cependant qu'il manifeste la même liberté quand il s'agit de lieux, comme Madrid, qu'il connaissait très bien.

129. Le patronyme Sa, Sâ ou Saa relève de la haute aristocratie portugaise ; Potocki a côtoyé beaucoup de nobles issus des pays catholiques lors de son séjour de deux ans à Malte (1778-1781), il est probable qu'une partie des noms propres investis dans le roman soit inspirée par cette expérience.

130. La venta de Cardeñas est située á la sortie du Desfiladero de Despeñaperros, au sud de Valdepeñas.

131. Le motif de l'emprisonnement par l'inquisition est récurrent dans le roman picaresque. Dans *Estévanille Gonzalez* (1734-1741), Lesage y soumet deux fois son héros (I, 8 et V, 4).
132. Vercruysse a fait remarquer que cette scène devait beaucoup à deux textes de Voltaire : *l'Histoire des voyages de Scarmentado (1756)* et *Le Prix de la justice et de l'humanité* (Mil) ; on peut penser aussi au *Compère Matthieu* (1766) de Du Laurens.
133. « Se dit aussi figurément et poétiquement des hautes montagnes, parce qu'elles sont toujours couvertes de neiges » (Trévoux).
134. Notre petit pré. (Cette vision est impossible : les Alpujarras sont à près de 200 kilomètres de la Sierra Morena – dont le plus haut sommet culmine à 1300 mètres.)
135. Modalité d'exécution des duels extraordinaires destinés à régler des affaires de meurtre.
136. Potocki eut l'occasion d'observer les ravages de la peste dans cette partie du Bassin méditerranéen lors de ses navigations pour le compte de l'ordre de Malte en 1779-1781, puis au cours de son voyage en Turquie et en Égypte en 1784.
137. Le couvent de la Sainte-Croix, érigé en 1560 près de Cabo da Roca, à l'ouest de Cintra. Potocki s'est arrêté à Lisbonne en septembre 1791.
138. La province romaine de l'Hispania Bætica était connue dans l'Antiquité pour les veines d'or pur (natif), d'argent et de cuivre qu'on y trouvait (Strabon, *Géographie*, II, II, 8-9).
139. Potocki semble avoir composé cette histoire en associant des éléments légendaires dont il a pu avoir connaissance lors de son long séjour à Malte (1779-1781) ou lors de sa visite, en 1784, à Velletri, au cardinal Stefano Borgia (1731-1804), auteur d'une volumineuse *Histoire de Bénévent*, à des réminiscences de ses lectures. Il parlait déjà d'un Zoto dans les *Fragments historiques et géographiques sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves* : « Le premier Duc des Longbards à Benevent s'appelait Zotto, et il gouverna cette province pendant vingt ans » (Potocki, 1796, t. II, p. 186). Cette information est tirée du *De gestis Longobardorum* (III, chap. 34 selon Potocki) de Paul Diacre, dit

Warnefride (720-799). Par ailleurs, plusieurs motifs intégrés à cette histoire proviennent directement d'Archenholz.

140. L'once de Naples était une pièce d'or de 26,5 grammes.
141. À rapprocher de *bravo* « assassin à gages ».
142. Voir Archenholz, p. 157.
143. Dans un dialecte sicilien approximatif (comme ci-après) : « Regardez Lunardo qui s'est fait valet de sa femme ! » Les phrases en dialecte présentent ici des différences de graphie par rapport à la version de 1804.
144. Le mot fait problème : « Espèce de fantassins ou de brigands qui habitent les Pyrénées. Ils sont armés de pistolets de ceinture, d'une carabine à rouet, et d'une dague au côté » (*Encyclopédie*). C'est déjà le portrait de Testalunga et de sa troupe qui apparaîtront
145. Le duché de Bénévent était alors un État pontifical ; il faisait frontière avec le royaume de Naples.
146. Nom des policiers dans les États pontificaux.
147. Italianisme : de *bargello,* « geôlier ».
148. Le *taro* était une monnaie d'argent valant un soixante-dixième de l'once d'or.
149. Bizarrerie géographique, Brescia étant située à plus de 700 kilomètres de Bénévent, entre Milan et Venise, alors que Capoue, célèbre dans l'histoire de la Rome antique, est à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Bénévent.
150. Le *zechino* était une monnaie d'or valant deux tiers de l'once d'or.
151. Cet épisode du double assassinat est tiré directement d'Archenholz
152. Apulée, *Les Métamorphoses,* II, IV, 28.
153. La fin de cette journée diffère sensiblement de la version de 1804, notamment sur le plan de l'érotisme qui a été nettement édulcoré.
154. La Sicile fut un territoire espagnol gouverné par un vice-roi de 1504 à 1707.

155. Évoqué par J.H. von Riedesel (p. 167-168), Giuseppe Antonio di Biasi (1728-1767), dit Testalunga, est rapidement perçu comme le modèle du bandit sicilien héroïque et vertueux à sa façon ; Diderot l'introduira dans *Les Deux Amis de Bourbonne (1773)*, tandis que Sade en fera Brisa-Testa dans l'*Histoire de Juliette* (1797). Chronologiquement, le « vrai » Testalunga ne peut pas concorder avec le temps de l'enfance de Zoto.

156. Ordre mendiant fondé au XII^{e} siècle. Il existait à Messine une église Sant'Agostino, dépendant d'un couvent et qui sera bombardée en 1848.

157. Les crèches (en effet *presepe)* restent aujourd'hui une attraction typiquement napolitaine. Elles dépassent largement la thématique restreinte de la Nativité et occupent les artisans pendant toute l'année ; il n'est donc pas absurde d'en produire pendant le carême.

158. De *bracciero,* « garde d'honneur d'une femme riche ».

159. Ancienne sorte de justaucorps, ordinairement portée par les femmes.

160. « Maudite soit ta face de bandit. »

161. « Âne maudit, je ne suis pas le diable, je suis le petit bandit des Augustins. »

162. « Zoto, Zoto ! Je vois bien que tu seras bandit. »

163. « Maître Lettereo, prenez-le donc. »

164. Selon une tradition, l'apôtre Paul aurait fait une visite pastorale à Messine en 42 ; enthousiasmés par ses prédications, plusieurs habitants de la ville se seraient rendus en pèlerinage aux Lieux saints ; ils y auraient rencontré Marie de Nazareth qui leur aurait confié une lettre de protection pour les habitants de Messine, enroulée et liée par une mèche de ses cheveux, datée du 3 juin 42 (et non 1452). La Madone de la Lettre est la patronne de Messine, fêtée le 3 juin. Saint Janvier, martyr du IV^{e} siècle, est le patron de Naples ; le premier dimanche de mai et le 19 septembre, son sang, conservé dans deux ampoules à la cathédrale, est censé se liquéfier.

165. Navire à fond plat, assez large, ayant trois mâts à voiles latines, une poupe qui se prolonge par deux ailes et, à l'avant, un éperon.

166. Italianisme : *coltellata*, « coup de couteau ».

167. « Pauvres esprits, ce gamin est le fils de Zoto. Je ferais avaler son âme à celui qui portera la main sur lui. »

168. « Va-t-en bandit, va-t-en !»

169. Livourne appartenait au grand-duché de Toscane.

170. Avant le grand essor de la métallurgie, Birmingham était déjà « remarquable par son commerce en fer » (*Encyclopédie*).

171. Aucun atlas ne permet d'identifier ce lieu-dit, c'est probablement une nouvelle invention de Potocki.

172. Le *scudo* était une monnaie d'argent de 24 grammes.

173. La *scampavia* est un bateau léger et étroit, très maniable.

174. « Rends-toi, bandit, rends-toi chien sans foi ni loi ».

175. Au lof, au plus près du vent.

176. « Pauvres esprits, je ne me laisserai pas mettre aux galères. Priez pour moi la très sainte Madone de la Lettre. »

177. La toise, qui se décomposait en 6 pieds et 72 pouces, équivalait à 1,949 mètre.

178. « Petit cabinet vers la poupe d'un vaisseau » (Trévoux).

179. « La galère capitane est la galère principale, que monte le commandant » (Trévoux).

180. « Voilà le petit bandit des Augustins. »

181. La fin de cette journée diffère sensiblement de la version de 1804.

182. Lieu-dit non identifié, sans doute inventé par Potocki. On trouve, dans les parages de l'Etna, un Castronuovo di Sicilia.

183. Une violente éruption de l'Etna avait provoqué la mort de soixante mille personnes en 1693, mais, dans la chronologie du roman cette date est un peu précoce pour correspondre à l'enfance de Zoto.

184. Les trois vallées divisent toute la Sicile : « Cette partie de l'île où il [l'Etna] est situé a toujours été appelée *Val Demoni,* à cause des apparitions fréquentes des démons. Ce canton fait un tiers de l'île ; les deux autres sont nommés le *Val-di-Noto* et le *Val-di-Mazzara* » (Brydone, p. 50).

185. Bâtisse au sud du cratère de l'Etna. La légende voulait qu'elle eût abrité l'observatoire du philosophe Empédocle (V^e^ siècle av. JC.) ; en réalité, la tour fut érigée par l'empereur Hadrien au II^e^ siècle.

186. Ce passage rappelle les conseils de la Bohémienne à Alphonse dans *Les Bohémiens d'Andalousie (Œuvres, vol. III, p. 71).*

187. La fin de cette journée et le début de la suivante sont totalement recomposés par rapport à la version de 1804.

188. L'échange d'une tresse de cheveux contre la croix est un motif apparaissant dans *La Fiancée de Corinthe* de Goethe, créée en 1797, alors que Potocki avait déjà écrit son premier décaméron et l'avait peut-être donné à lire dans son entourage lors de son long séjour en Allemagne de 1794 à 1796.

189. Tandis que la version de 1804 avait largement développé l'histoire du Juif errant dans les troisième et quatrième décamérons, la version de 1810 ne contient plus que cette unique et furtive mention du personnage.

190. À partir de là, la version de 1804 offre du récit de Pascheco un développement sensiblement différent.

191. Les premiers ermites et anachorètes chrétiens (tels saint Antoine ou saint Macaire) s'étaient retirés, aux III^e^-IV^e^ siècles, dans les déserts de la Haute-Égypte, dite Thébaïde en raison de la ville de Thèbes qui était la capitale de cette région. C'est le lieu de la fameuse tentation de saint Antoine.

192. C'est là que le Juif errant fait une première irruption dans la version de 1804.

193. Nom fictif.

194. Depuis l'extradition des Juifs ordonnée par Isabelle de Castille en 1492, l'Inquisition continuait de surveiller de près les Juifs convertis restés en Espagne. Dans *Le Bachelier de Salamanque* de Lesage (I, 10), Chérubin est placé chez un duc d'Uzede à Madrid.

195. Soit le 23 août.

196. Entre le 21 mai et le 22 juin.

197. Soit la somme des connaissances linguistiques constituant le parfait savoir orientaliste.

198. Les Sephirot sont les dix éléments constitutifs de l'unité divine : Couronne, Sagesse et Intelligence ; Grâce, Force et Beauté ; Victoire, Gloire et Fondement ; Royaume. Le *Sepher Zohar (Livre de la splendeur)* est l'ouvrage fondamental de la cabale ; il a été écrit au XIII^{e} siècle par Moses ben Chemtob de Léon (1250-1305) qui l'a toutefois fait passer pour l'œuvre d'un rabbin du II^{e} siècle, Simon ben Jochaï, auteur d'un commentaire mystique du Pentateuque qui n'a jamais été retrouvé et qui aurait été justement intitulé *Sepher Zohar*. L'ouvrage de Moses ben Chemtob de Léon comporte des textes annexes : le *Siphra ditzeniutha* (Livre du secret), *l'Iddra rabba* (Grande assemblée) et *l'Iddra zouta* (Petite assemblée). Dans l'ancienne Jérusalem, le Sanhédrin, ou tribunal, était composé de deux chambres : le grand Sanhédrin, constitué de soixante et onze membres, qui traitait des affaires laïques, et le petit Sanhédrin, constitué de vingt-trois membres, dévolu aux affaires religieuses. Le Sanhédrin est aussi le traité du Talmud (commentaire de la Torah) relatif aux questions de justice et à l'exercice de celle-ci.

199. Selon plusieurs sources apocryphes, Élie aurait été emmené au ciel (1 Hénoch, 89, 51-56) dans la perspective d'un retour sur la terre pour annoncer la venue du Messie ou pour présider sur la terre à l'exécution du jugement dernier (Apocalypse d'Élie, 3, 86-95).

200. Pour les non-initiés, la principale source d'information concernant la cabale était l'ouvrage de Christian Knorr von Rosenroth (1631-1689), *Cabbala denudata* […] (1677-1678, puis 1684, cette dernière édition étant effectivement parue à Francfort).

201. Adunaï, comme ci-dessous Élohim, désignations hébraïques de Dieu. Voir Jean, 1, 1-2.

202. L'union du roi Salomon et de la reine de Saba n'est rapportée que par des textes apocryphes et des légendes du monde arabe ; la Bible (1 Rois, 10 et 11) raconte la visite de la reine à Jérusalem et son

admiration pour Salomon, mais ne la mentionne pas parmi les sept cents femmes princesses et trois cents concubines de ce dernier.

203. Partie du Temple de Jérusalem qui renfermait le Saint des Saints.

204. Poème biblique en cinq parties, construit sur la structure du dialogue entre l'époux et l'épouse, avec interventions intermédiaires du chœur ; la proposition de l'étudier de neuf en neuf versets instaure un rythme qui ne correspond pas au découpage irrégulier du dialogue.

205. De l'hébreu *Thoamim*, « jumeaux » ; Castor et Pollux, les Dioscures, fils jumeaux de Léda et de Zeus qui s'était présenté à celle-ci sous l'apparence d'un cygne ; les Kabires, dieux phéniciens père et fils, protecteurs de la navigation, dont le culte avait été transporté par les Phéniciens dans les ports grecs où on les identifia rapidement aux Dioscures. Paraît ici la première manifestation explicite d'une idée récurrente du Manuscrit : le syncrétisme mythologique et religieux.

206. Dans la tradition judaïque, les anges de service sont classés hiérarchiquement en vingt-six ordres, le vingt-sixième étant le plus proche de Dieu. Quant aux génies, ils sont les protecteurs des nations qui prennent leur défense lorsqu'elles se trouvent interpellées pour avoir failli moralement. Potocki semble donc mélanger la nomenclature juive des anges avec les figures des génies tels qu'ils apparaissent dans *Les Mille et Une Nuits.*

207. Dans la version de 1804, la lettre du ministre de la Guerre est apportée à Alphonse, de Puerto de Lapiche (étape sur la route de Madrid à Grenade, à environ 100 kilomètres au sud de Madrid), par un génie envoyé par le cabaliste. Potocki a oublié de tenir compte, ici, de la correction qu'il avait apportée plus haut.

208. Le Livre d'Hénoch fut longtemps connu seulement de seconde main et considéré comme un apocryphe ; des manuscrits éthiopiens furent rapportés à Londres en 1773 par le voyageur anglais James Bruce (1730-1794) que Potocki cite dans son *Voyage dans l'empire de Maroc* (Œuvres, vol. I, p. 105) ; la première traduction anglaise datant de 1821, on ne sait pas à quel texte Potocki a pu avoir accès, mais on peut supposer qu'il s'agissait d'une des versions apocryphes qui circulaient depuis longtemps. Dans ce livre, le prophète expose la révélation qui

lui aurait été confiée par les anges sur les mystères du monde visible et invisible, le cours du soleil et de la lune, la vie après la mort. Évoqué dans la Genèse (5, 21-24), Hénoch, comme Élie, est immortel (2 Rois, 2, 11). D'après le Livre d'Hénoch (1 Hénoch, 6-7), les Égrégores (ou Veilleurs) sont les anges qui se seraient liés aux filles de Seth (lui-même fils d'Adam) pour donner naissance à des géants, les Néphilims. La conception de ces géants est déjà évoquée dans la Genèse (6, 2-4) ; on verra que l'une des principales particularités de la version de 1810 consiste dans le développement du « système de Velasquez » qui se présente comme un commentaire de la Genèse.

209. Le Livre d'Hénoch décrit sept sphères célestes ; dans la deuxième résident les anges déchus, et la troisième abrite le paradis et l'enfer ; le septième ciel est le siège de Dieu (2 Hénoch, 3-20).

210. Il y a une incohérence : à la journée précédente, Alphonse a raconté qu'il avait lui-même trouvé Uzeda couché entre deux pendus. Potocki a oublié de tenir compte de la modification qu'il a apportée par rapport au texte de la version de 1804 (huitième journée), où Alphonse se réveillait en effet entre les pendus en compagnie du cabaliste.

211. Après avoir secondé Jason dans sa conquête de la Toison d'or, Médée, rejetée par celui-ci, tua sa rivale et ses propres enfants ; la mythologie lui attribue, en outre, des pouvoirs extraordinaires, propres à une sorcière.

1. Dieux reconnus par les anciens peuples sémites païens comme dieux de la Fertilité.
2. Il s'appelait Henri à la troisième journée. Ce lapsus se trouve déjà dans la version de 1804.
3. Tambourins et clochettes.
4. On retrouve ici certains des clichés présents dans la littérature européenne depuis *La Gitanella* de Cervantès (1613), notamment dans la pièce de Potocki lui-même, *Les Bohémiens d'Andalousie* (Œuvres, vol. III, p. 67).
5. En parure de gitane.
6. « Quand Paco me prend par la main pour danser, mon corps se fait tendre comme le massepain. » Le *polo* est une danse flamenco accompagnée de chant.
7. L'apparition des Bohémiennes donne lieu à un développement plus long dans la version de 1804.
8. E.W. Happel (1647-1690) fut notamment l'auteur des *Grôs-seste Denkwürdigkeiten der Welt oder so genandte Relationes curiosæ* (1687). On y trouve, au tome III, une nouvelle intitulée « Die stinckende Buhlschaft », qui raconte l'histoire de Thibaud de La Jacquière. Toutefois, le texte de Potocki, beaucoup plus développé, est plus proche de ce qui constitue la source de Happel, le recueil de F. de Rosset, *Histoires mémorables et tragiques de ce temps* (1614, nombreuses rééditions), et précisément la nouvelle « D'un démon qui apparaissait en forme de damoiselle au lieutenant du chevalier du guet de la ville de Lyon. De leur accointance charnelle, et de la fin malheureuse qui en succéda ». Ch. Nodier a plagié le texte de Potocki dans ses *Infernaliana* (1822), sous le titre « Aventures de Thibaud de La Jacquière ».
9. « En un sens fort libre, celui qui a commerce avec une femme » (Littré).
10. François I^{er}, roi de France de 1515 à 1547.

11. « Terme de raillerie. Méchant et misérable soldat dont on ne fait point de cas » *(Trévoux).*
12. Unité de mesure du poids des métaux précieux, un marc équivalait à 8 onces de Paris ou 244,5 grammes.
13. Mot attesté dès la fin du XIIIe siècle, *dariole* ou *dariolette* désigne une pâtisserie, sorte de flan au beurre et aux œufs ; Dariolette est aussi le nom de la confidente d'Elisenne, la mère du héros, dans *Amadis de Gaule ;* avec les premières traductions françaises de cette œuvre à la fin du XVI^{e} siècle, *dariolette* entre dans la langue comme nom commun avec le sens (perdu depuis) d'« entremetteuse », « soubrette », « confidente ».
14. Il n'y a pas de Sombre ni dans les Pyrénées ni ailleurs en France, mais un Sombrun au nord-ouest de Maubourguet, qui est au nord de Tarbes.
15. Basque.
16. L'expression n'est pas attestée mais elle peut signifier « au reste », « d'ailleurs ».
17. On attendrait un mode personnel.
18. De *portraire*, « faire la représentation d'une personne avec le pinceau, la plume, le crayon » (Trévoux).
19. Les détails de la grille et de la clef ne s'expliquent que par un développement de la version de 1804 au début de la journée précédente.
20. Simon le Magicien est un personnage évoqué dans les *Actes des Apôtres* (8, 9) ; la tradition ésotérique le considère comme le fondateur de la gnose, courant religieux propagé au Ier siècle, présentant un mélange des croyances orientales avec les religions juive et chrétienne et avec la philosophie platonicienne. Apollonius de Tyane, philosophe et thaumaturge né en Cappadoce au I^{er} siècle, était un adepte de la secte des néopythagoriciens ; il voyagea beaucoup, jusqu'en Inde, avant de s'établir à Rome d'où Néron le chassa. Auteur de guérisons miraculeuses, il fut considéré comme un nouveau Christ.
21. Flavius Philostratus (170-245), Grec établi à Rome, auteur d'une vie romancée d'Apollonius de Tyane qui fut traduite en français par

Castillon (sur la base de la traduction anglaise de Blount) et publiée à Berlin en 1773 avec une préface de Frédéric II. L'helléniste français Frédéric Morel avait en effet publié les œuvres de Philostrate en 1608. L'histoire de Ménipe de Lycie se trouve dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*, IV, 25. Potocki reprend assez fidèlement le texte de Castillon, mais il en élimine tous les éléments de commentaires du narrateur qui interrompent régulièrement le récit et brisent le suspens.

22. Pour avoir commis un crime, Tantale, favori de Zeus, fut condamné à éprouver perpétuellement la faim et la soif dans le séjour de l'Hadès où les branches des arbres fruitiers se dérobaient à sa main, tandis que les rivières déviaient de leur cours à son approche. Se trouver dans les jardins de Tantale signifiait donc n'exister nulle part (voir *Odyssée, XI, 582* sq.).
23. Les *Lettres de Pline le Jeune (62-113) comportent au livre VII (XXVII, 7) une « Histoire du philosophe Athénodore »*, écrite en 107. On remarquera que Potocki a confondu (volontairement ?) le nom du personnage Athénodore porté par deux philosophes stoïciens du I^er^ siècle, souvent pris l'un pour l'autre, et celui d'Athénagore, philosophe athénien du II^e^ siècle qui avait embrassé la foi des chrétiens après avoir lu leurs livres dans l'intention de les combattre (voir Rosset, 1991, p. 86-87). Le texte de Potocki est presque identique à celui de la traduction française des *Lettres de Pline* donnée par M. de Sacy (1752).
24. Avant de livrer bataille contre les Philistins, Saül avait consulté une nécromancienne à Endor (1 Samuel, 28, 1-25). Cette pythonisse (on ignore où Potocki est allé chercher le nom baltoyve) d'Endor réapparaît notamment dans *Le Taureau blanc* (1774) de Voltaire.
25. Potocki a sans doute lu le *Traité sur les apparitions des anges, des démons et des esprits et sur les revenants ou les vampires de Hongrie, de Bohême, de Moravie et de Silésie* de dom Augustin Calmet (1746), de même que l'article « Vampires » des *Questions sur l'Encyclopédie* (1770-1772) de Voltaire (Antonowicz, Vercruysse).
26. On trouve ici un mélange de formes plus ou moins espagnoles et trois mots en langue romani d'Espagne (le calo) : *baste* signifie « main »,

dirvanos peut être une forme adverbiale au sens de « très », tandis que *kamela* n'est pas un substantif, mais la forme verbale « il aime ». On notera que Potocki a puisé ici dans les formes du calo et non pas dans les parlers roms d'Europe orientale.

27. Tente de toile d'usage militaire.
28. Officiers de police.
29. Avadar signifie « se calmer », « dominer ses passions ». La combinaison Avadoro-Pandesowna fournit une anagramme de Van Worden.
30. L'une des rues principales de Madrid conduisant de la Plaza Mayor, près du Palais royal, au Manzanares.
31. L'ordre des Théatins avait été fondé à Rome en 1524 par l'évêque de Chieti (en latin *Teate,* d'où le nom de l'ordre), prônant la plus grande austérité dans la vie de l'Église ; ils avaient deux églises à Madrid : l'église de l'Hôpital des Italiens et celle des Saints-Millan-et-Gaëtan.
32. Cette rivalité était une particularité de la vie sociale madrilène que Potocki avait pu observer en 1791 ; les deux principaux théâtres, celui de la Cruz et celui del Principe, étaient soutenus par des factions rivales, celles, respectivement, des Polacos et des Chorizos (et non Sorices). Le nom des premiers semble venir d'un prêtre, peut-être polonais, particulièrement actif dans la faction, tandis que les seconds s'étaient appelés « Chorizos » en raison d'un acteur comique qui, au théâtre del Principe, présentait des sketches lors des entractes en mangeant toujours du chorizo (Makowiecka, p. 192). Avec les vampires de Pologne évoqués plus haut, c'est l'unique allusion polonaise du roman.
33. Auberge souvent évoquée par les voyageurs : « [Elle est] tenue par des Italiens ; on y trouve des appartements aussi propres qu'en aucune auberge d'Angleterre. Elle est située dans la rue d'Alcala, la principale de Madrid où vingt carrosses peuvent marcher de front » (Twiss, p. 162-163).
34. Le Palacio de Liria avait appartenu aux ducs d'Albe, mais il n'est possible de le voir d'aucun point de la rue de Tolède et il n'a été érigé qu'en 1770. Il pourrait s'agir aussi du Palacio de Buena-vista, rue

d'Alcala, qui avait été acquis en 1769 par le douzième duc d'Albe, Fernando Silva y Alvarez de Toledo (1714-1776), mais là encore, on est assez loin de la rue de Tolède. Les brouillages de Potocki se révèlent ici à la fois chronologiques et topographiques.

35. La librairie de Simon Moreno, établie à Madrid sur la calle Relatores, était effectivement un haut lieu de la vie intellectuelle, mais cela à la fin du XVIII^{e} siècle, c'est-à-dire au temps du séjour de Potocki en Espagne (1791), non pas un siècle plus tôt où se situe l'enfance d'Avadoro. Son nom est aussi le masculin de l'adjectif qui désigne la Sierra Morena.
36. La version de 1804 contient ici un développement d'Avadoro sur sa propre inconstance, suivi d'un dialogue entre lui et Alphonse qui l'interroge sur le caractère aventureux de sa vie.
37. Les fameux jardins du roi, établis au centre de Madrid par Philippe II, haut lieu de la sociabilité madrilène et *topos* du roman à trame espagnole.
38. Encore une évocation du pays de la Dulcinée du *Don Quichotte.*
39. Majo signifie « chic », « élégant » ; au XVIII^{e} siècle, cet adjectif était souvent utilisé pour qualifier les jeunes gens du peuple qui adoptaient l'élégance et la liberté d'allure de la noblesse.
40. Selon Reichard, en 1793, « c'est peut-être la rue la plus large de l'Europe » (p. 43).
41. Il en a onze dans la version de 1804.
42. Ici, garçon, jeune homme (Potocki le donne plus loin pour « valet d'écurie »).
43. À mi-chemin entre Madrid et Valladolid.
44. « Ustensile où l'on a du feu, un brasier » *(Littré).*
45. La version de 1804 donne le nom en italien : Monte-Salerno.
46. Localités au centre de la Sicile, respectivement à une quarantaine et à une soixantaine de kilomètres au sud-est de Palerme.
47. Evangelista Torricelli (1608-1647) avait effectué les premières mesures de la pression atmosphérique en 1643, avant que Blaise Pascal

et Florin Périer conçoivent le baromètre, quelques années plus tard.

48. Dialecte carthaginois de la langue des Phéniciens, proche de l'hébreu.
49. D'astronomie dans la version de 1804.
50. Gérigonza ou *ziriguenza*, sorte d'idiome factice, à l'usage des Bohémiens d'Italie et d'Espagne.
51. Les « arts » doivent être compris au sens ancien des arts libéraux ; l'école de Salerne s'est rendue célèbre aux XIII^{e} et XIV^{e} siècles dans le domaine de la médecine ; c'est elle qui a introduit notamment en Europe la culture médicale arabe. Cette allusion peu motivée donne l'impression que Potocki laisse parler ici son érudition d'historien et de voyageur qui a traversé plusieurs fois la région.
52. Aucun atlas n'a permis d'identifier ce lieu-dit.
53. Les porcelaines venaient de Chine ou du Japon, mais elles étaient transportées en Europe par des compagnies comme la Compagnie des Indes.
54. L'*Upificio delle pietre dure*, atelier florentin protégé par le grand-duc de Toscane depuis la Renaissance, réalisait des travaux du plus grand luxe ; les tables et tablettes qui y étaient produites constituaient des cadeaux diplomatiques fort recherchés. On ne connaît toutefois aucune exécution de sols en pierre dure. La description du palais pourrait être une évocation largement hyperbolique de la villa sicilienne Donnafugata, qui était fameuse au XVIII^{e} siècle et que Potocki avait pu visiter.
55. Le palais est orné d'œuvres d'art qui ont été perdues (si toutefois elles ont jamais existé), connues cependant par des copies ou des réalisations semblables. Il est ici question d'une peinture à l'huile présentée comme une étude pour la fameuse fresque de *L'École d'Athènes* (1510), qu'on admire dans la Chambre de la Signature au Vatican. Ces œuvres fictives ressemblent alors aux récits de diverses traditions que Potocki intègre à son roman en les modifiant à son gré. Le cas de Raphaël est d'ailleurs significatif ; le XVIIIe siècle cultive un goût prononcé pour les couleurs attractives, à l'opposé du *disegno* jugé froid de Raphaël ; l'exécution à l'huile de *L'École d'Athènes*, que

Raphaël n'a bien sûr jamais faite, réaliserait parfaitement la rencontre entre l'art authentique du maître et les attentes des contemporains de Potocki.

56. On ne connaît pas de réalisation de ce motif classique par Michel-Ange (1475-1564) rehaussé par une polychromie de Guido Reni (1575-1642). Le célèbre *Hercule aux pieds d'Omphale* de Luca Giordano (1634-1705), comme d'autres exécutions de ce motif, a souvent été vu comme la rencontre de l'esthétique de Michel-Ange (la *terribilità* marquant la réalisation du corps d'Hercule) et de celle de Guido Reni (le visage d'Omphale). Ce dernier sera longtemps considéré comme l'un des maîtres de la figure féminine idéalisée ; il a aussi laissé de remarquables tableaux du Paradis, ce qui n'est peut-être pas indifférent dans le contexte de cette histoire. Cette œuvre fictive évoque un autre aspect important du roman : l'esthétique du mélange, de l'hybride.

57. On remarque ici divers brouillages ou confusions : les trois premières statues sont attribuées à Praxitèle ; l'*Amour* qui aurait été offert par Phryné (et non Pythagore, comme le donne le présent texte, alors que la version de 1804 mentionnait Phryné), fameuse courtisane maîtresse de l'artiste, au temple d'Éros à Thespies, est connu par les copies conservées au musée du Vatican et au Louvre ; ce n'est donc pas une œuvre de Phidias, pas davantage que le *Faune* dont le torse est conservé au Louvre (une copie de la statue entière est au musée du Capitole à Rome). *La Vénus* ou *Aphrodite de Cnide* n'est connue que par la copie qu'en possède le musée du Vatican ; celle qu'on peut voir chez les Médicis, c'est-à-dire au musée des Offices à Florence, n'est pas attribuée. Quant à *Antinoüs*, le célèbre favori de l'empereur Hadrien, il a souvent été représenté par les sculpteurs, mais beaucoup de ces œuvres ont été perdues ; la plus fameuse est *l'*Antinoüs *du Belvédère* conservé au musée du Vatican (auteur inconnu).

58. Rivalisant avec Athéna dans l'art du tissage et finissant par la surpasser, Arachné, jeune fille de Lydie, fut métamorphosée en araignée par la déesse jalouse.

59. Coquillages nacrés.

60. On voit comment Potocki forme les noms de ses personnages : il ne va pas tarder à évoquer la région de la Sierra de Guadarrama, pourvoyeuse des meilleurs taureaux d'Espagne.
61. Nom burlesque à rapprocher de celui d'autres personnages du roman comme Busqueros, Frasqueta, Cabronez, don Belial de Guéhenna, etc.
62. Alexandre VI, Rodrigo Borgia, fut pape de 1492 à 1503 ; il se distingua par les désordres, la violence et l'indignité de sa conduite. Dans la version de 1804, c'est le successeur d'Alexandre VI, Pie III, pape du 22 septembre au 18 octobre 1503, qui est donné comme signataire de la bulle.
63. Nouvelle référence à Happel, où l'on trouve une histoire en cinq volets (t. III, p. 510-515) comportant un certain nombre de motifs qui ont pu nourrir l'Histoire de Giulio Romati ; mais là, à la différence de l'Histoire de Thibaud de La Jacquière, la source est très éloignée du récit composé par Potocki, et l'on ne dispose pas d'autres sources qui seraient plus proches de celui-ci.
64. Les prénoms Tanzaï et Zulica, dignes de Crébillon (Tanzaï, personnage de *L'Écumoire*, 1734, et Zulica, du *Sopha*, 1742) et de tant d'autres, renvoient à l'univers du conte libertin qui traverse cette histoire pseudo-cabalistique de Rébecca.
65. Première apparition du motif important de la généalogie ; belle-fille d'Abraham, l'épouse d'Isaac nommée Rébecca fut mère de Jacob dont le fils Lévi fut bisaïeul d'Aaron ; on apprendra plus tard (infra, p. 267, et surtout cinquante-neuvième journée, p. 815 *scj.)* que Rébecca et son frère sont donnés comme descendants directs d'Aaron.
66. Dans la tradition chaldéenne et perse, le zodiaque avait été divisé en 12 parties de 30 degrés de longitude désignées par des signes spécifiques, lesquelles étaient subdivisées à leur tour en 36 décades et 72 sous-décades. L'attribution de ce système à Zoroastre (ou Zarathoustra), prophète persan du VI^{e} siècle, n'est pas fondée ; elle repose sur la mythologie développée autour de ce personnage, notamment par le recueil apocryphe des *Oracles de Zoroastre* publié en 1690.

67. C'est-à-dire de la châsse en bois d'acacia qui renfermait la table des Dix Commandements ; elle avait été fabriquée par Besaleel sur l'ordre de Moïse (Exode, 37, 1-9) avant d'être placée par Salomon dans le Saint des Saints du Temple de Jérusalem (1 Rois, 6, 14-19). Le premier Livre de Samuel raconte comment l'arche faisait mourir les ennemis d'Israël qui l'avaient enlevée (1 Samuel, 5 et 6, 19).
68. Ou Shémêhaza, chef des anges déchus (1 Hénoch, 6).
69. Un épisode du mythe relatif à l'expédition des Argonautes raconte une scène de tempête en mer où le salut, pour les navigateurs, vint lorsque des langues de feu apparurent sur la tête des Dioscures ; voir Apollonius de Rhodes, *Argonautica, IV, 557* sq.
70. Edris ou Idris, « l'homme instruit », est l'épithète arabe communément associée à Hénoch ; Atlas, roi mythique de Mauritanie, est qualifié par la tradition d'excellent astronome ; selon Moréri, « quelques auteurs ont cru que ce savant astronome était le même qu'Énoch. Cette opinion n'est pas nouvelle, quoique très mal fondée, car Eusèbe en parle et cite Cornelius Polyhistor, comme le dit Josèphe ». Potocki avait beaucoup pratiqué Flavius Josèphe et Eusèbe de Césarée. Le livre en cause n'est donc autre que le Livre d'Hénoch (voir *supra*, p. 184, note 1).
71. Castor et Pollux sont deux étoiles de la constellation des Gémeaux.
72. Auriga ou Le Cocher est une constellation traversée par la Voie lactée, voisine de la constellation des Gémeaux. Dans la version de 1804, c'est de la ceinture d'Andromède qu'il est question. Potocki a corrigé pour gagner en pertinence.
73. Dix dans la version de 1804 ; une nouvelle fois, Potocki corrige pour introduire le chiffre douze.
74. Livre d'Hénoch.
75. Dans 1 Hénoch, 7, il est question de la conception par les Égrégores de trois géants hauts de trois mille coudées (voir supra, p. 184, note 1).
76. Selon le calendrier égyptien divisant l'année en trois périodes comprenant quatre mois chacune, le mois Thybi était le premier de la deuxième période appelée pert (printemps).
77. Sept heures et quarante-deux minutes dans la version de 1804.

78. Manéthon, prêtre et historien égyptien du III^e^ siècle av. J.-C., que Potocki a largement commenté dans ses travaux de chronologie, donne au pharaon Chéops le nom de Saophis. Il s'agit donc de la pyramide de Chéops érigée vers 2800 av. J.-C. à Gizeh, que Potocki avait visitée et dessinée en 1784.
79. Exode, 13, 21-22.
80. Ayant participé à l'expédition des Argonautes, les Dioscures non seulement étaient des marins, mais ils étaient considérés comme les protecteurs des navigateurs ; la Morée est un nom donné au Péloponnèse vers le VI^e^ siècle, en raison de la grande quantité de mûriers (*morus*) qui s'y étendait.
81. La route de Ségovie rejoint celle de Burgos à mi-chemin entre Labajos (étape précédente) et Valladolid.
82. À une quarantaine de kilomètres au sud de Valladolid.
83. Port sur le golfe du Mexique ; c'est là que Hernán Cortés débarqua pour entreprendre la conquête du Mexique le jour du vendredi saint de 1519, d'où le nom du lieu.
84. En Espagne, dignité supérieure de la noblesse établie par Charles Quint et répartie en trois classes.
85. De *parejo, signifiant la « paire », ou plus probablement d'*aparejo, signifiant le « harnais » ; « carrousel » est à comprendre au sens de parade de cavaliers.
86. Marie-Thérèse d'Autriche (1638-1683), fille du roi d'Espagne Philippe IV, qui épousa Louis XIV en 1660.
87. Comme Gil Blas (IX, 3).
88. Nobles ne portant pas la dignité de grand.
89. Lieu-dit non identifié, probablement inventé par Potocki. On trouve un Valseca au nord de Ségovie.
90. Diminutif d'Alonzo.
91. Deux catégories de taureaux sont effectivement distinguées dans la tauromachie et utilisées respectivement suivant les circonstances : les

taureaux *francos (sincères, droits) et les* marrajos (rusés, malins).

92. Au XVIII^e^ siècle, cet adjectif avait pris un sens péjoratif et, outre son sens originel qu'il avait conservé, il pouvait servir à désigner quelqu'un qui se mettait fidèlement au service de mauvaises actions.
93. Mes Seigneurs, Messieurs.
94. L'accumulation burlesque de ces titres est plus spectaculaire encore dans la version de 1804 où *« y otros »* est répété à quatre reprises. Potocki a pu s'inspirer des titres donnés par Voltaire au gouverneur de Buenos Aires au chapitre 13 de *Candide (1759).*
95. Monnaie d'or, la pistole d'Espagne valait la moitié d'un doublon, soit environ 12 francs ou livres (la pistole de France en valait 10). La version de 1804 parle de « cent pièces *a ocho dont chacune vaut huit pistoles », ce qui revient à la même valeur, le* dublon de ocho ou once d'or valant 80 francs.
96. On se rappelle, dans l'Histoire de Thibaud de La Jacquière, le château de Sombre dans les Pyrénées.
97. Ce *topos* de roman grec vient élargir encore l'assiette intertextuelle du roman.
98. Cette Elvire donnant naissance à une autre Elvire rappelle le processus central de création littéraire qui est en jeu chez Potocki, ce prénom étant l'un des plus récurrents dans les fictions espagnoles.
99. Le port d'Acapulco, sur la côte du Pacifique, s'était beaucoup développé au XVI^e^ et au début du XVII^e^ siècle en raison du trafic généré par les colonies du Sud-Est asiatique, en particulier le comptoir des Philippines à Manille.
100. Magistrat et juge nanti des pouvoirs de police à la fois civile et militaire.
101. La conquête du Nouveau-Mexique n'avait commencé qu'à la fin du XVI^e^ siècle et elle fut très lente ; au temps évoqué par le récit de Penna Sombre, elle était encore en cours, les populations indigènes exerçant une forte résistance. La révolte de Cusco n'est pas mentionnée par les

historiens comme un épisode significatif ; on peut même se demander s'il n'y a pas confusion ou nouveau brouillage de la part de Potocki.

102. Découvertes en 1521 par Magellan, les Philippines restèrent sous contrôle espagnol jusqu'en 1898, en dépit d'une grande rivalité d'intérêts avec la Hollande et l'Angleterre.

103. El Assiento de Propesa ou Guancabelica, célèbres mines d'argent au Pérou ; elles ont donné leur nom à l'une des principales banques qui géraient les affaires des colonies espagnoles.

104. La référence au mélodrame est un ajout par rapport à la version de 1804. S'agit-il d'une actualisation du texte, inspirée par la vogue obtenue par ce genre sur les scènes parisiennes aux lendemains de la Révolution ? Il faut toutefois relever que ce passage de Potocki renvoie plutôt au sens ancien du mot qui désigne une pièce dialoguée ou un monologue accompagné de musique.

105. Encore un *topos* ; cette fois-ci, c'est le roman d'amour qui est convoqué.

106. Ce roman n'a pas été identifié à ce jour ; il pourrait bien s'agir d'une référence fantaisiste.

107. Là encore, quelle que soit la source, s'il y en a une, c'est la tradition narrative qui est évoquée pour justifier cette scène qui pourrait être sortie tout droit de *Paul et Virginie*.

108. À l'intérieur même du roman, les personnages sont explicitement associés à des figures archétypales.

109. Placé vis-à-vis d'un classique de la littérature ésotérique, *L'Art d'aimer* sera bientôt revisité dans la perspective mathématique : transfert et contamination sont, dans le roman, les phénomènes qui affectent en permanence toute tradition.

110. Charles II, roi d'Espagne et de Naples de 1665 à 1700. Sans descendance, il légua le trône espagnol au duc d'Anjou qui devint Philippe V, déclenchant ainsi la guerre de Succession d'Espagne. Le nom du roi, qui n'était pas mentionné dans la version de 1804, apparaît comme pour renforcer la chronologie du roman.

111. Villaverde de Iscar, au sud-est de Valladolid, et Aldea-Real, au nord-ouest de Ségovie.

112. « Vive notre vice-reine ! »

113. Les théatins se sont consacrés à la vie strictement religieuse

114. L'équateur.

115. Dans la version de 1804 apparaît ici, sous le gibet de Los Hermanos, le géomètre Velasquez qui, par ses commentaires, va abondamment nourrir les encadrements narratifs et raconter sa propre histoire dès la dix-neuvième journée ; dans la dernière version du roman, cette histoire a été déplacée à la quarante-cinquième journée et sensiblement développée jusqu'à la cinquantième journée. C'est donc à partir de là que les deux versions diffèrent radicalement.

116. Ville située effectivement à mi-chemin entre Burgos et Valladolid. Comment ne pas songer à l'inquisiteur général, fray Tomas de Torquemada (1420-1498) ?

117. Affluent du Guadalquivir prenant sa source dans la Sierra Nevada.

118. Ni la *Diana de Jorge de Montemayor* (1559), ni la *Diana enamorosa* de Gaspar Gil Polo (1564), ni la *Galatea de Cervantès (1585),* prototypes du roman pastoral espagnol, n'ont pour cadre l'Andalousie ; c'est le cas en revanche du *Pastor de Filida* de Luis Galvez de Montalvo (1582) et des *Pastores del Betis* de Gonzalo de Saavedra (1633).

119. Note de l'auteur : Voyez les *Mémoires de madame d'Aulnoy.* [Référence étonnante, quoiqu'elle renvoie effectivement au contenu des *Mémoires de la cour d'Espagne* de Marie Catherine d'Aulnoy (1690), dans la mesure où le roman regorge de réemplois et de citations biaisées qui ne sont que rarement signalées par l'auteur. Toutefois cette référence, qui n'est donnée que dans *Avadoro, histoire espagnole* (voir infra, p. 596, note 2), peut être une addition de l'éditeur parisien.]

120. Allusion au débat sur l'allaitement des nourrissons provoqué en Europe par l'*Émile* de J. J. Rousseau (1762), anachronique à l'époque désignée

par l'histoire de Penna Sombre, mais encore d'actualité au temps de Potocki.

121. Incohérence : la récompense évoquée à la seizième journée était de cent pièces de huit.

122. La Plaza de Zocodover est à Tolède, non pas à Ségovie : confusion ou brouillage ?

123. C'est-à-dire le même nom que celui de Lonzeto.

124. Danse accompagnée de chant, d'origine andalouse ; elle connut une vogue particulière en Espagne dans les années 1780-1790, soit à l'époque où Potocki y avait séjourné (1791). C'est donc un détail qui permet de sentir à nouveau l'interférence entre le temps de l'expérience espagnole de l'auteur et le temps raconté. Dans la version de 1804, c'est une séguedille qui est chantée par Penna Velez.

125. Potocki a oublié que Penna Velez avait rencontré Henrique de Torres à Madrid, et que celui-ci aurait dû le reconnaître.

126. Ancien nom du golfe de Californie. Dans la désignation des Indiens, Potocki fait preuve de son habituelle approximation : si les Chiricahuas (ici Chirigoas ; Chirigous dans la version de 1804) sont peu éloignés du golfe de Californie, les Appalaches étaient installés à l'est du continent ; a-t-il confondu avec les Apaches ? Quant aux Assenipoels, Acapaleques ou Ascapelques (1804), il ne nous a pas été possible de les retrouver, à moins d'admettre une déformation du nom « Aztèques ». Peut-être Potocki reçut-il des informations de son ami J.U. Niemcewicz qui avait vécu aux États-Unis plusieurs années.

127. C'est une intervention assez longue et comique du géomètre, ainsi qu'une annonce du Juif errant, incohérentes l'une et l'autre dans cette version, qui sont ici coupées.

128. Il s'agit de la vingtième journée de la version de 1804, la dix-neuvième comprenant le début de l'histoire du géomètre qu'on retrouvera à la quarante-cinquième journée de la présente version.

129. Monnaie d'argent espagnole, la piastre forte valait environ 5 francs ou livres ; 20 réaux faisaient une piastre. La somme globale de la fortune

est la même dans la version de 1804, mais les éléments la constituant diffèrent.

130. Curieux anachronisme, les Incas du Pérou comme les Aztèques du Mexique ayant été définitivement vaincus au XVI^e^ siècle déjà. En revanche, des rescapé ? des Mayas s'étaient maintenus jusqu'en 1697 à Tayasal, sur une île du lac Paten Itza, dans le Yucatán. La confusion est d'autant plus étrange que l'histoire des Aztèques sera largement développée à partir de la quarante-troisième journée et que Potocki a toujours étudié l'histoire des différents peuples avec la plus grande attention.

131. Les colonies espagnoles en Amérique étaient appelées « Indes occidentales », selon le nom donné par Christophe Colomb aux terres qu'il avait découvertes.

132. Incohérence qui n'apparaissait pas dans la version de 1804 : la lettre citée à la dix-septième journée fait état d'une interdiction de cinquante lieues (supra, p. 298).

133. Il existait plusieurs ordres de l'Annonciade dont aucun ne semble avoir eu de couvent à Burgos.

134. On n'a pas trouvé trace d'une telle enseigne à Burgos.

135. Voir l'annexe I du Manuscrit trouvé à Saragosse, version de 1804 (GF-Flammarion, 2008, p. 729 : extrait de la version de 1794) qui présente un tout autre dénouement de la scène, proche de nombreuses satires romanesques sur la vie des couvents, à commencer par *La Religieuse* (1780-1782) de Diderot.

136. Il s'agit de la vingt-sixième journée de la version de 1804.

137. Encore un nom parlant, sanudo signifiant « fou ». Le personnage et les scènes qui se dérouleront autour de lui font penser à Ambrosio dans Le Moine de Lewis et aussi, plus furtivement, au père Ange de Jacques le Fataliste (1778), dont l'histoire intervient juste au moment où le cheval de Jacques s'immobilise au pied des fourches patibulaires (Diderot, p. 699-702), motif qui a pu inspirer le gibet de Los Hermanos du Manuscrit.

138. Dans Gil Blas, le héros reçoit d'Alphonse de Leyne la terre et le château de Lirias (X, 3).
139. Ce roman au titre parfaitement conventionnel n'a pas été identifié ; ce pourrait bien être une nouvelle référence fictive.
140. Chercher son père.
141. Dans la version de 1804, Avadoro interrompt son récit pour en faire un bref commentaire à son auditoire.
142. Dans la version de 1804, le récit est brièvement interrompu, ce qui permet un rapide changement du niveau de narration.
143. Italianisme ; imbalsamare, « embaumer »
144. Nouvelle interruption brève dans la version de 1804.
145. Probable avatar du Docteur Sangrado dans Gil Blas (II,3 4)
146. Deux courants opposés traversent la médecine du XVII^{e} siècle : la conception iatrophysique ou iatromécanique, qui fonde l'explication des maladies sur les principes de la physique (en particulier la statique et l'hydraulique), et la conception iatrochimique, qui voit la source principale des pathologies dans la lutte entre l'acidité et l'alcalinité des humeurs, et cherche les remèdes dans les substances chimiques, en particulier celles contenues dans les minéraux.
147. Artémise, sœur et épouse de Mausole, roi d'Halicarnasse au IV^{e} siècle av. J.-C., avait été si désespérée à la mort de son mari qu'elle prépara et but un breuvage composé d'os et de cendres du défunt, broyés et mélangés à de l'eau parfumée (Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, X, 18). Elle lui fit ériger ensuite un splendide tombeau – d'où le mot « mausolée ».
148. Après le deuxième décaméron qu'il a fallu reconstituer, faute de document fiable de la dernière version du roman pour cette partie, nous trouvons maintenant et jusqu'à la fin le texte complet et cohérent de la version de 1810.
149. Val Florida est un nom fictif qui, associé à celui de Penna Sombre, donnera lieu à diverses combinaisons. Il ne manque pas non plus de faire penser au nom du comte F.A. de Floridablanca (1730-1808), tout-

puissant ministre du roi d'Espagne lors du séjour de Potocki dans ce pays en 1791.

150. Astorga est situé à l'ouest de León. C'est aussi le nom d'une noble et ancienne famille d'Espagne ; une marquise d'Astorga, au XVII^e^ siècle, tua de sa main la maîtresse de son mari et lui en fit manger le cœur lors d'un festin.

151. Nom d'une des principales villes des Asturies, sur le golfe de Gascogne. Dans la version de 1804, la gouvernante s'appelle Giralda et son mari n'a pas de nom.

152. Hermoso signifie « beau ».

153. Ordre de chevalerie créé par la maison de Bourgogne, passé à l'Autriche, puis à l'Espagne par les Habsbourg.

154. Grande figure de l'histoire espagnole du XVII^e^ siècle, Gaspar Alonzo Pérez de Guzman, duc de Medina Sidonia avait été gouverneur d'Andalousie. Beau-frère de Jean IV de Bragance qui restitua le trône du Portugal en 1640, il tenta de soulever l'Andalousie pour la soustraire à son tour à l'autorité du roi d'Espagne. Ce n'est donc pas sans ironie que Potocki fait d'un Medina Sidonia l'ambassadeur d'Espagne à Lisbonne une vingtaine d'années après ces événements. Comme celle des ducs d'Albe, la lignée des ducs de Medina Sidonia se prolongera longtemps ; Casanova aura affaire à l'un de ses représentants, d'ailleurs époux d'une d'Albe (Casanova, t. III, p. 622 *sq.)*.

155. Pierre II de Bragance, d'abord régent (depuis 1667), puis roi du Portugal de 1683 à 1706 ; il signa avec l'Espagne la paix qui signifiait la reconnaissance de l'indépendance du Portugal (1668).

    Dans la chronologie du roman, l'adolescence de la duchesse ne peut guère se situer après 1670 ; Pierre II n'est donc pas encore roi à cette époque.

156. La version de 1804 ajoute : « Telles sont les mœurs des religieuses portugaises » ; au reste, l'allusion littéraire est brouillée par l'ambiance de conte libertin qui marque ce passage.

157. Gaspar Guzman d'Olivarès (1587-1643) fut le Premier ministre du roi Philippe IV de 1621 à 1640 ; Luis de Haro, son neveu (1598-1661), lui succéda dans cette fonction ; à ce titre, il signa le traité des Pyrénées (1659) qui mit fin au conflit hispano-portugais. Le récit des derniers épisodes de cette guerre est beaucoup plus précis et détaillé ici que dans la version de 1804.

158. Les deux villes se situent de part et d'autre de l'actuelle frontière hispano-portugaise, à 200 kilomètres à l'est de Lisbonne.

159. Dans la version de 1804, le chef de l'armée s'appelle don Sanche de Saavedra ; un nom évoquant Cervantès a donc été remplacé par un patronyme historique, la maison castillane des Lara ayant fourni de nombreux dignitaires à la couronne espagnole.

160. Potocki a oublié de suivre la correction qu'il avait apportée au nom du général par rapport à la version de 1804.

161. Les révoltes de Catalogne éclatèrent en 1641 déjà lorsque Philippe IV voulut retirer à cette province les privilèges extraordinaires dont elle jouissait depuis son rattachement à la couronne espagnole à la fin du XV^{e} siècle. Louis XIII prit la Catalogne sous sa protection, puis celle-ci fut rendue à l'Espagne en 1659, dans le cadre du traité des Pyrénées. L'épisode raconté par Val Florida se situant peu avant la conclusion de ce traité, on constate que Potocki fait concorder des événements historiques distants de près de dix-huit ans.

162. La version de 1804 situait ces événements plus au nord, à l'endroit où le Douro forme la frontière entre l'Espagne et le Portugal.

163. La principauté de Malines, qui était passée sous le contrôle de la maison de Bourgogne à la fin du XIV^{e} siècle, connut une histoire agitée au XVII^{e} siècle, passant successivement sous l'autorité tantôt de l'Espagne, tantôt de la France. On ne connaît pas de baronnie de Deulen dans la région.

164. Dans la version de 1804, à Coïmbra.

165. Caton l'Ancien (234-149 av. J.-C.), haut dignitaire de la République romaine, consul (notamment en Espagne), puis censeur, est célèbre pour la rigueur et la sévérité de ses principes.

166. Rhée : déesse identifiée à Cybèle, épouse de Saturne, mère de Jupiter, Neptune, Pluton, Vesta et Cérès. Quand Saturne fut chassé de l'Olympe, elle le suivit en Italie et l'aida à y faire fleurir l'agriculture et les bonnes mœurs. Val Florida oppose à ce temps béni de la mythologie romaine, marqué par la simplicité et la raison, l'âge d'or grec qu'il prétend voué plutôt à Dionysos.
167. On peut s'étonner qu'aux côtés de Van Worden et de .Van Berg, Potocki ait orthographié ainsi ce nom très courant et non pas, comme il convenait, Van Dijk (« de la digue ») ; la version de 1804 présente ce Wandyk comme un bourgeois d'Anvers.
168. « Huit cent mille livres tournois » dans la version de 1804. La valeur de la somme reste la même (la piastre espagnole valant environ cinq livres), mais la vraisemblance se trouve renforcée par cette substitution.
169. Divers Fonseca ont joué des rôles importants dans l'histoire de l'Espagne et du Portugal.
170. La version de 1804 présente une version plus rare du duel, le combat se jouant aux dés. Ses conséquences sont aussi racontées de manière fort différente.
171. La version de 1804 apporte ici un épisode spectaculaire où intervient le père d'Alphonse Van Worden. Visiblement, dans son souci de simplifier la structure du roman, Potocki a renoncé à cette espèce de mise en abyme.
172. À rapprocher de : « Car en Politique, la question n'est pas, ceci est-il bien ? mais, tel bien peut-il se faire ? » (*Œuvres*, vol. III, p. 314).
173. Potocki a dû renoncer ici à l'encadrement de la version de 1804 où Velasquez (qu'il ne pouvait maintenir à cet endroit, puisque son apparition dans le roman avait été ajournée) et Rébecca se plaignaient de la complexité du récit du chef bohémien, le géomètre postulant que « les romans et autres ouvrages de ce genre devraient être écrits sur plusieurs colonnes comme les traités de chronologie » (vingt-huitième journée). C'est justement en suivant ce précepte et alors qu'il travaille à ses Principes de chronologie que Potocki remanie toute la matière de son roman pour en donner cette ultime version, dans une structure non

plus d'intrication des récits, mais de juxtaposition « sur plusieurs colonnes ».

174. Cette intéressante mention de Saragosse ne figurait pas dans la version de 1804, de même que les détails concernant les usages nobiliaires en Aragon ; la version de 1810 est nettement « hispanisée ».

175. Allusion au duc Fernando Alvarez Alba de Toledo (15071582), général et homme d'État sous Charles Quint et Philippe II ; gouverneur des Pays-Bas de 1567 à 1573, il y réprima durement les troubles sans pouvoir empêcher la perte des Provinces-Unies, puis il conduisit victorieusement l'occupation du Portugal en 1581.

176. Lors de l'invasion des Arabes au VIII^{e} siècle, des rescapés de l'armée des Wisigoths s'étaient réfugiés dans les montagnes des Asturies ; les nobles asturiens se considéraient comme issus de cette souche et donc de plus ancienne noblesse que les Habsbourg. Les Asturies appartenaient à la Castille depuis 1037 ; depuis 1388, le successeur du trône espagnol portait le titre de prince des Asturies.

177. Il n'y a pas de coupure à cet endroit dans la version de 1804 ; le récit réparti ici entre les vingt-troisième, vingt-quatrième et vingt-cinquième journées occupe en 1804 la seule vingt-neuvième.

178. Le Pays basque appartenait à la Castille depuis 1379 ; il conservait toutefois certains privilèges (notamment dans le domaine des impôts et de la levée des troupes). Les rois d'Espagne tentaient régulièrement de limiter ces privilèges, ce qui occasionnait des troubles.

179. Ce nom ne correspond à aucun personnage notable dans l'histoire d'Espagne.

180. Là encore, rien ne permet d'identifier ce personnage.

181. Aucune description de Madrid ne mentionne d'église Saint-Roch à cette époque ; Potocki a-t-il voulu rendre un hommage dérisoire à son personnage don Roque Busqueros qui apparaîtra bientôt ?

182. Incohérence : le liard est une monnaie de cuivre française ; en Espagne, les pièces de cuivre sont le *quarto, l'ochavo* et le *maravedi*.

183. Plusieurs critiques ont relevé l'importance des figures du tarot comme clés d'interprétation du *Manuscrit* (Sobolewska, Witt).

184. Italianisme : *bevande, « boissons ». Le mot français* buvande, quoique déjà vieilli, était encore en usage au XVIII^{e} siècle.

185. En remaniant la rédaction de ce passage pour la présente version, Potocki introduit ce synonyme pour ne pas répéter le mot *échantillon.*

186. Dans la version de 1804, le récit d'Avadoro est interrompu ici par un dialogue entre Velasquez et Rébecca sur la confusion de cette histoire et sur l'usage des mathématiques dans la valorisation des objets ; Alphonse retrouve ensuite ses cousines, puis, à la journée suivante (la trentième), il descendra dans la mine d'or des Gomelez, chose qu'il ne fera pas avant la cinquante-cinquième journée dans la présente version.

187. Sur les liens de Potocki avec l'ordre des chevaliers de Malte, voir Rosset et Triaire, 2004, chap. 2.

188. Il s'agit du pont de Ségovie qui, selon Twiss (p. 165), avait « 695 pieds de long et 36 de large » ; il avait été construit sous Philippe II en 1584.

189. Planche ou planchette de bois ; aujourd'hui, le mot est utilisé spécifiquement dans le domaine de la reliure.

190. « Ordre de religieux fondé par S. Romuald en 1009 […]. Leur règle est celle de S. Benoît ; par leurs statuts, leurs maisons doivent être éloignées au moins de cinq lieues des grandes villes » (*Encyclopédie*). Les camaldules étaient présents en Pologne depuis le XVI^{e} siècle.

191. Dans les parages nord-est du parc de Buen-Retiro. Dans la version de 1804, c'est la rue Saint-Roch, inexistante à Madrid, qui est citée.

192. Ces phrases rappellent la dixième *Lettre philosophique* de Voltaire.

193. Les Espagnols Soarez ne répètent-ils pas, dans la banque, la vieille rivalité avec les Mores (liés, comme on le verra, aux Gomelez) ? On se souvient que Moro est aussi le nom du traître dans la bande de Zoto (septième journée).

194. Immenses mines d'argent sur le mont Cerro de Potosi au Pérou, creusées de plus de cinq mille puits (potosi en espagnol), et exploitées depuis le XV^{e} siècle. *Apalte est un italianisme :* apalti, « adjudication

». Ce détail prendra bientôt des allures d'épithète récurrente chaque fois qu'il sera question d'Inigo Velez, ce qui constitue une innovation par rapport à la version de 1804 ; on peut se demander si le nom « Potosi » n'a pas amusé… Potocki.

195. Dans la version de 1804, l'histoire est interrompue ici par une intervention de Velasquez qui propose de figurer mathématiquement les récits enchâssés.

196. Petite ville à 80 kilomètres au nord-ouest de Madrid où se trouve la résidence d'été du roi, La Granja.

197. Cadix est bâtie sur une péninsule de l'île de León ; Potocki y a abordé à son retour du Maroc le 7 septembre 1791.

198. On retrouve l'enseigne favorite du père d'Avadoro.

199. Nom burlesque, *buscar* signifiant « chercher » ; Busqueros se révélera être le fouineur par excellence.

200. La pièce d'or de quadruple qui portait un huit à l'effigie valait 320 réaux ou 80 livres de France, soit, en effet, 8 ducats de Hollande.

201. Comme lieu de galanterie, le jardin de Buen-Retiro est en effet un topos de la nouvelle, de la romance et même de la comédie espagnoles du Siècle d'or.

202. Dans la version de 1804 (trente-troisième journée), le récit est interrompu ici par un dialogue entre Rébecca et Velasquez, ce dernier poursuivant, en l'appliquant à Lope Soarez, l'exposé de sa théorie de la représentation mathématique des sentiments.

203. Le déterminant, qui n'apparaît pas dans la version de 1804, souligne le nom parlant du personnage.

204. Au contraire de la Croix de Malte, cette enseigne n'est pas connue à Madrid à cette époque.

205. On appréciera l'usage biaisé de cette expression convenue du récit libertin.

206. Dans la version de 1804, il est cinq heures quand Lope Soarez reçoit le billet et le soleil se couche à neuf heures ; le suspens a été visiblement renforcé.

207. Italianisme : *alfiere*, « enseigne ou porte-drapeau » (mais pas exclusivement dans l'infanterie).

208. Anagramme de Lozoyuela, village au nord de Madrid ? Rébecca indiquera cependant que Busqueros est asturien (trente-troisième journée).

209. Busqueros devient ainsi un avatar d'Asmodée, héros du *Diable boiteux de Lesage* (1707 et 1726 ; adaptation d'El Diablo cojuelo de Guevara, 1641).

210. Le motif du rat prendra bientôt une tournure plus ample avec l'Histoire de Diègue Hervas.

211. On se rappelle que la mère d'Alphonse Van Worden avait une femme de chambre nommée Frasca (voir *supra*, *p.* 108).

212. Dans la version de 1804, cette interruption n'intervient qu'à la fin du récit de Frasqueta.

213. On se rappelle que Busqueros a pour prénom Roque et qu'Avadoro s'était associé à une bande de jeunes mendiants établis sous le portail de l'église Saint-Roch.

214. Il y avait quatre couvents de dominicains à Madrid au XVIIIe siècle ; le plus important était celui de la Vierge d'Atocha, au bout de la rue d'Atocha.

215. Alors que le reste de cette histoire est quasiment identique dans la version de 1804, ce passage est ici plus explicite ; pourtant, du fait que l'histoire est racontée en continu, sans les longues interruptions qui caractérisent la version de 1804, il semble qu'il n'était pas nécessaire d'en rajouter ; on voit bien, à ce détail, le souci de clarté qui préside à la recomposition de la version de 1810.

216. L'histoire a retenu le nom de Rodrigo Ponce de Leon, duc d'Arcos, qui fut vice-roi de Naples, disgracié en 1648 suite au soulèvement

populaire dirigé par le pêcheur Masaniello qu'il fit assassiner le 16 juillet 1647.

217. Dans la version de 1804, cette suite n'apparaît qu'à la quarante-troisième journée.

218. Agudeza signifie « acuité », mais est aussi un terme du vocabulaire esthétique espagnol désignant le trait d'esprit, le mordant dans la satire ; Potocki semble affectionner ce terme qu'il utilise déjà dans son *Voyage dans l'empire de Maroc (*Œuvres, vol. I, p. 104). On verra qu'il poussera le jeu jusqu'à rendre Agudez… aveugle (cinquante-cinquième journée) ! L'accoutrement du personnage peut faire penser à la figure du pendu dans le tarot.

219. Famille de diplomates, de militaires et de savants qui se sont illustrés particulièrement au XVI^{e} siècle. Aucun hôtel d'Avila ne figure au patrimoine architectural de Madrid à cette époque.

220. Le récit a été passablement modifié dans ce passage par rapport à la version de 1804.

221. Fontaine de Béotie, consacrée aux Muses et à Apollon ; ses eaux, qui avaient jailli du mont Hélicon suite à une ruade de Pégase, avaient le pouvoir de donner l'inspiration poétique.

222. Potocki évoque déjà le débat romantique résumé dans le célèbre vers de Victor Hugo : «Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire » (Les Contemplations, I, 7).

223. Dans la version de 1804, le récit est interrompu à cet endroit par Velasquez qui se plaint de l’enchevêtrement des histoires racontées par Avadoro ; intervient alors la suite de l’Histoire de Frasqueta Salero et de Cornadez (devenu ici Cabronez) qui apparaîtra un peu plus loin dans la présente version.

224. Il ne peut s'agir que de Philippe IV qui régna de 1621 à 1665.

225. Philippe IV eut huit enfants, mais aucune fille prénommée Béatrice ; on voit bien ici comment la fiction s'insinue dans l'histoire.

226. Voir *supra,* p. 366, note 1.

227. Allusion à la belle Gabrielle d'Estrées, maîtresse d'Henri IV et duchesse de Beaufort ?

228. Note de l'auteur : Le peuple en Espagne a l'habitude de désigner les grandes dames simplement par leur nom. On dit *la de Alba*, *la de Santa Cruz.*

229. Tertulia désigne à la fois la réunion et le lieu de réunion, le promenoir, le salon.

230. Pedro Tellez y Giron, duc d'Ossuna (1579-1624), fut vice-roi de Sicile, puis de Naples. Dans *Le Bachelier de Salamanque* de Lesage (I, 12), Chérubin négocie le mariage de la fille du duc d'Uzede avec le fils du duc d'Ossune, gouverneur de Naples.

231. Rapprocher quelqu'un : se rapprocher de quelqu'un. Littré donne cet emploi comme archaïque.

232. Fils d'Éole, Salmonée voulut rivaliser avec Jupiter en faisant semblant de produire le tonnerre et les éclairs ; Jupiter le punit en le précipitant dans les Enfers.

233. La Puerta del Sol est aujourd'hui encore la place principale de Madrid.

234. On ne connaît pas de pièce espagnole portant ce titre. En revanche, le théâtre français du XVIII^{e} siècle a donné deux pièces intitulées *Le Siège de Grenade* : celle de Mme Riccoboni, jouée et imprimée en 1745, et celle de Parisau, jouée par les élèves de l'Opéra en 1779.

235. Reprise fidèle de l'adjectif au sens que lui avait donné Rousseau pour qualifier le paysage des rives du lac de Bienne dans la « Cinquième promenade » des *Rêveries du promeneur solitaire* (1782). À la dix-huitième journée, Penna Velez avait parlé dans le même sens des « bords du romantique Genil ».

236. Dans le troisième décaméron, le « nom supposé » était Ursule (voir p. 440-441) : un prénom pastoral remplace une évocation de couvent.

237. Encore un nom parlant : cabrôn signifie « bouc », mais aussi « cocu » ; dans la version de 1804, le personnage s'appelle Cornadez, qu'on lit facilement comme « cornu ».

238. Le doublon d'or ou pistole d'or valait 80 réaux ou 20 livres de France.

239. On aura remarqué que cet « être de raison », incarnation parfaite du produit de la fiction, porte un nom qui réunit Penna Sombre, Penna

Velez et Val Florida. Mais Penaflor est aussi un toponyme récurrent en Espagne ; on trouve par exemple une localité de ce nom dans la province de… Saragosse. Dans *Gil Blas,* le héros prend le chemin d'un autre Penaflor, dans les Asturies (I, 2).

240. Archaïsme : *détaillant* avait remplacé *détailleur* au milieu du XVII^e^ siècle.

241. Ordre bénédictin fondé au XIII^e^ siècle et qui atteignit deux siècles plus tard puissance, richesse et… relâchement. Mais s'il est solidement implanté en Italie, en France et dans certains États allemands, on n'en connaît pas d'établissements en Espagne à l'époque concernée. Dans la version de 1804, la scène se passe au Buen-Retiro.

242. Dans une note d'auteur, Potocki donnera une piste pour l'identification de la source du personnage : voir *infra,* p. 501, note 2. Il s'agit du père jésuite Lorenzo Hervas y Panduro (1735-1809), polygraphe et savant qui se retira en Italie après l'expulsion des jésuites d'Espagne en 1767 et publia une longue série d'ouvrages d'érudition, en particulier dans le domaine de l'histoire comparée

243. La Géométrie de R. Descartes (1596-1650) parut en 1637 ; *l'Artis analyticæ praxis* de T. Harriot (1560-1621) en 1631 ; les *Varia opéra mathematica* de R Fermât (1601-1665) en 1679 ; quant aux travaux pionniers du mathématicien et physicien G. Personne de Roberval (1602-1675), ils furent publiés successivement dans les mémoires de l'Académie des sciences.

244. Le véritable Lorenzo Hervas avait aussi publié une analyse, mais dans le domaine théologique : *Analisi filosofico-teologica délia natura délia Carità* (1792). Leibniz avait inventé, dans les années 1670, le calcul différentiel et intégral, soit le calcul des infinités d'ordres d'infini et de toutes les compositions possibles.

245. G. Pic de La Mirandole (1463-1494) avait annoncé, à l'âge de vingt-trois ans, qu'il publierait un recueil du savoir universel, *De omni re scibili* ; il ne put cependant mener ce projet à bien, certaines de ses neuf cents propositions initiales ayant été qualifiées d'hérétiques.

246. Première des allusions qui permet de lire l'histoire de l'encyclopédie de Hervas comme une fable burlesque se référant à l'histoire mouvementée de *l'Encyclopédie.* Cette allusion est plus claire encore dans la version de 1804 où il est question d'une « société de gens de lettres ».

247. Comptable ou compteur. Dans Le Bachelier de Salamanque de Lesage, Chérubin commence par exercer ses talents chez un contador (I, 4).

248. Plusieurs encadrements de ce décaméron n'ont été qu'esquissés, ce qui montre le caractère purement formel que l'auteur y attachait désormais, alors que la version de 1804 présentait un rapport beaucoup plus complexe entre encadrements et récits.

249. Luis de Granada (1504-1588) n'était pas jésuite, mais dominicain, auteur d'une œuvre immense en théologie morale ; son *Guide des pécheurs ou* Guia de peccadores parut à Lisbonne en 1555-1557 ; on y trouve différentes mises en garde contre une pratique de la science découplée de la vertu, mais pas d'exemples concrets (voir *infra,* p. 510-511, note 3).

250. Selon le modèle de l'*Encyclopédie méthodique* de Ch.J. Panckoucke (1736-1798), qui est en cours de publication quand Potocki écrit son roman. Mais l'ordre d'énumération des sciences établi par Hervas a pu être aussi interprété comme un antimodèle encyclopédique où se trouverait parodié le « Système des connaissances humaines » placé par Diderot et d'Alembert en tête de l'*Encyclopédie* ; cette démarche rapprocherait alors le personnage potockien de celui du savant fou dans *Le Compère Matthieu* (I, 5) de Du Laurens, auteur d'un *Traité de la science universelle* en cent soixante volumes.

251. Cette définition de la grammaire est directement tirée de celle proposée par Lorenzo Hervas dans son *Catalogo de las lenguas de las naciones conocidas […] (1800-1805, 6 vol.), développement et refonte du tome XVII de l'*Idea deïïuniverso ; le passage en cause se trouve au volume I, p. 23 (Swiggers).

252. Potocki n'a pas cru bon d'ajouter : « ou connaissance des os ».

253. Parmi les « arts militaires », Potocki privilégie nettement son arme, le génie.

254. Voltaire donne les mêmes exemples à propos de l'oniro-critique dans l'*Essai sur les mœurs* (1756-1769,1, 18-22, et III, 9-11).

255. Sénèque, *Questions naturelles*, II, XXXII, 2-6, et II, XXXIV, 2.

256. En marge, Potocki a écrit : « peut-être Onanes ». Onastes de Médie, mage chaldéen semi-légendaire, revendiqué comme son maître par l'auteur inconnu du traité *Physica et mystica* – le plus ancien traité grec d'alchimie remontant au III^{e} siècle au moins, évoqué par certains des premiers auteurs chrétiens : Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin. La note marginale autographe laisse à penser que Potocki écrit ici de mémoire ; il n'y a en effet aucune raison de supposer une esquisse de brouillage avec le personnage biblique Onan (Genèse, 38, 4-10).

257. Cette définition a été précisée par rapport à la version de 1804.

258. Potocki n'a pas ajouté : « partie de l'optique qui traite de la réflexion de la lumière ».

259. Note de l'auteur : Un ex-jésuite espagnol appelé Hervas a imprimé à Rome en 1780 et suiv. vingt in-quarto qui étaient autant de traités complets de différentes sciences. Il était de la famille de notre Hervas. [Cette note située en bas de page n'a pas d'appel dans le texte d'origine.]

260. C'est bien ce que dit d'Alembert dans le « Discours préliminaire » à *l'Encyclopédie.*

261. Potocki entra dans sa quarantième année le 8 mars 1801 ; l'histoire de Hervas, qu'on trouve sous la même forme dans la version de 1804, avait pu être conçue à ce moment-là. Il est en tout cas certain qu'il nourrissait alors de vifs espoirs quant à sa réputation de savant suite à la publication de ses premiers grands ouvrages d'histoire. Mais si l'on relève les indices de projection autobiographique que laisse voir le personnage de Hervas, on doit aussi remarquer l'ironie profonde qui marque son traitement.

262. On pense aux Fanfreluches antidatées ou traité contenant la généalogie de Gargantua, dont le commencement avait été « brouté » par les rats (Gargantua, chap. 2) ; rapprochement d'autant plus suggestif si l'on songe à la thématique récurrente de la généalogie dans le Manuscrit.

263. Depuis Newton, on a appelé « transcendantes » les courbes non algébriques que Descartes avait qualifiées de « mécaniques ».

264. Dans la version de 1804, il y a ici une interruption d'Avadoro qui suscite un commentaire de Velasquez affirmant qu'il y avait, dans la bibliothèque de son père, un ouvrage anonyme publié à Salamanque en 1642, intitulé *Secrets de l'analyse dévoilés*, ce qui semble être encore une fausse référence ; suivent quelques propos contradictoires sur la véracité de l'histoire de Hervas et ce commentaire du géomètre : « Il est vrai que vos récits sont remplis d'inconnues qui pour la plupart deviennent des valeurs imaginaires, et j'ai beaucoup de peine à les mettre en équation » (fin de la quarante-troisième journée).

265. Soit les symptômes caractéristiques décrits par le docteur S.A. Tissot (1728-1797) dans *De la santé des gens de lettres* (1775), qui cite lui-même un passage de la préface au Narcisse de Rousseau.

266. Ce passage a été mis en lien avec la pensée de Diderot sur l'« énergie de la nature », exposée notamment dans *Le Rêve de d'Alembert (*ce qui n'est pas impossible vu que Potocki avait eu accès à la *Correspondance littéraire* dans laquelle ce texte avait été publié en 1782) ; plus généralement, le personnage de Hervas aurait pu être inspiré par l'article « Théosophes » du même Diderot (Skrzypek). Dans son *Système de la nature* (1770), d'Holbach avait aussi soutenu que la nature inerte pouvait venir à la vie sans intervention extérieure, par une seule combinaison de mouvements.

267. Ce passage et les développements qui suivent présentent des variations plus ou moins fantaisistes sur le grand thème des réactions des acides sur les alcalis qui, au XVII^{e} siècle, organise tout le champ du savoir chimique. Mais en parlant de bases alcalines, Potocki fait un anachronisme, la notion de base n'ayant été définie qu'au milieu du XVIII^{e} siècle par G.Fr. Rouelle (1705-1770), maître notamment de R J. Macquer (1718-1784), l'auteur d'un célèbre *Dictionnaire de chimie* (1766) que Potocki avait beaucoup pratiqué.

268. La notion d'effervescence a été mise en lumière par R. Boyle (1626-1691), qui apporta un progrès considérable à la connaissance des

rapports entre acides et alcalis.

269. Note de l'auteur : Hervas est mort vers l'an 1660. Ses connaissances en physique ne pouvaient être que très bornées ; on reconnaît ici l'acide principe de Paracelse. [Le chimiste et médecin suisse Paracelse (1493-1541) avait introduit dans la médecine la notion de force vitale qu'il avait appelée *archeus* et qu'il considérait comme l'ordonnateur de toutes les fonctions organiques. Il considérait alors la maladie comme une perturbation de *l'archeus* par des « puissances spirituelles » extérieures que peut combattre la nature ou l'art médical. C'est sur cette base que F.A. Mesmer (1733-1815) développera sa fameuse théorie du magnétisme animal et du fluide magnétique, théorie que Potocki ne tenait pas pour sérieuse (Rosset et Triaire, 2004, p. 135-136). Un rapprochement a été fait entre la théorie de Hervas et les exposés de divers libertins chez Sade, notamment la Durand dans *l'Histoire de Juliette* (Ruiz). L'évocation des papiers de couleur renvoie aux expériences de Boyle qui mit au point le premier indicateur coloré des acides et des alcalis. Relevons enfin qu'en faisant mourir son Hervas fictif en 1660, Potocki rend lui-même incohérente l'attribution de l'Histoire de Hervas qui avait été donnée comme tirée de Luis de Granada, mort en… 1588 !]

270. Ancien historien de la Phénicie, Sanchoniathon aurait vécu entre le XX^{e} et le VI^{e} siècle av. J.-C. On lui a attribué une *Théologie phénicienne, une* Théologie égyptienne et une *Physique d'Hermès.* Seuls quelques fragments de la première ont été conservés. A. Court de Gébelin (1725-1784) en publia une traduction française et un commentaire en 1773. Selon ce texte, le monde, au commencement, était plongé dans le chaos et l'obscurité. La voix de Dieu ordonna la matière issue de ce chaos, avant de donner vie aux animaux et aux hommes.

271. Ce passage fait penser aux mises en gardes apportées par J. de Maistre à Potocki qu'il avait tenté de ramener sur le droit chemin de la foi en lui représentant la honte que ses enfants ne manqueraient pas d'éprouver devant les errances intellectuelles de leur père (Rosset et Triaire, 2004, p. 421-424). Malgré les réprimandes de son ami,

Potocki, qui tient à l'Histoire de Hervas, la reporte sans opérer de censure dans la version de 1810.

272. Cet ordre avait été fondé à Grenade en 1540 par saint Jean de Dieu pour le soin des malades.

273. Cette scène a été mise en rapport avec le motif devenu largement littéraire de la mort de Socrate (Swiggers). Dans une perspective plus générale, on a aussi associé l'histoire du savant Hervas à deux textes contemporains du *Manuscrit : La Chaumière indienne* (1790), conte de Bernardin de Saint-Pierre, et *Le Crocodile ou la Guerre du bien et du mal arrivée sous le règne de Louis XV* (1799), poème allégorique de Louis Claude de Saint-Martin (Delon).

274. Dans la version de 1804, le récit est interrompu ici par le passage à la quarante-cinquième journée.

275. La fontaine de Cybèle, sur la place du même nom au centre de Madrid (Plaza de la Cibeles), présente une statue de la déesse de la Fécondité dressée sur un char tiré par deux lions. Elle a été créée par J. Hermosilla et V. Rodriguez en 1780. L'allusion à ce monument pose un problème : chronologiquement, le « où l'on a placé depuis » ne peut être assumé par aucun des narrateurs internes du roman, le texte du journal d'Alphonse Van Worden étant prétendument écrit en 1739 (et, il est vrai, recopié après 1760). C'est évidemment l'expérience espagnole de Potocki qui transparaît ici en bousculant la vraisemblance interne du récit.

276. Des vertus aphrodisiaques ainsi que des liens avec l'univers diabolique appartenaient en premier lieu aux qualités attribuées au chocolat découvert par les Espagnols en Amérique. Ce rappel semble s'imposer ici, même si l'on aura déjà remarqué la récurrence significative du motif du chocolat dans le Manuscrit (à ce sujet, voir Herman, 2001).

277. On aura remarqué la concordance avec le prénom d'Inès Moro ; Santarez fait penser à un jeu de mots latin (sancta res, « chose sacrée ») qui se justifiera bientôt par antiphrase.

278. De Veracruz dans la version de 1804.

279. Emanuel Esparvez dans la version de 1804. Dans les deux cas, Potocki a donné à ce personnage des prénoms résolument christiques.

280. Dans la version de 1804, il porte le nom de Leganez, soit celui d'un village aux abords de Madrid ; on remarque ainsi que les trois noms de cette histoire sont réduits à la même initiale « S » dans la présente version.

281. Maraña signifie « broussaille », « enchevêtrement », « confusion » ; *marañon est le nom du* spondias ou prunier d'Amérique.

282. Rota, port d'Andalousie vis-à-vis de Cadix, était en effet réputé pour ses vins ; on se souvient qu'à la première journée, c'est du vin d'Alicante qui avait troublé les sens d'Alphonse Van Worden.

283. Les *cortès*, parlement dans l'ancienne Castille, se composaient de trois chambres : celles de la noblesse, du clergé et des représentants des villes.

284. Ruiz a proposé une lecture sadienne de ce nom : don[atien] Belial[phonse-François] de Gehenna ; dans son *Voyage en Turquie et en Égypte*, Potocki avait créé une curieuse association des mots turcs *Guehennet*, « enfer », et *cennet, « paradis »* (Œuvres, vol. I, p. 31). Rappelons que *Belial*, mot hébreu, désigne des vauriens (Proverbes, 16, 27), des puissances mauvaises, enfin Satan lui-même. Ce nom n'était pas mentionné dans la version de 1804.

285. La version de 1804 s'interrompt ici brusquement à la quarante-cinquième journée

286. On pense inévitablement à l'affaire des bonbons cantharidés dans laquelle Sade fut impliqué en 1772 et qui agita vivement l'opinion. Mais Potocki n'avait pas eu besoin de cette source d'inspiration : les *diavolini* étaient couramment utilisés dans le milieu de l'aristocratie polonaise ; l'autopsie du beau-père de Jean, Stanislas Félix Potocki, mort en 1805, révéla une pourriture des reins provoquée, au dire des médecins, par l'abus des *diavolini* (Kukulski).

287. En fait le soixante-septième.

288. Ce passage a été mis en lien avec les propos de Ghigi dans *l'Histoire de Juliette* (Ruiz) et avec certains passages du *Discours sur le bonheur*

(1751) de La Mettrie (Skrzypek).

289. Les échos de Hobbes, de Locke, de La Mettrie, d'Helvétius et de Sade sont évidents dans ces lignes. L'« association puissante » de don Belial fait penser à la Société des amis du crime dont Sade expose le projet dans *l'Histoire de Juliette* et qui, considérant le crime comme conforme à la loi naturelle, renverse le lieu commun que Blaz Hervas vient de rappeler : « C'est le propre du crime d'étouffer les sentiments de la nature. »

290. C'est chez Helvétius, au chapitre 2 du deuxième discours de *De l'esprit* (1758), que Potocki est allé chercher cet apologue.

291. Sans doute pour Larache, ville marocaine sur la côte atlantique, où Potocki s'était arrêté en 1791 en y admirant notamment les fortifications (*Œuvres*, vol. I, p. 128-129).

292. Là, c'est à la légende de Faust que Potocki renvoie ses lecteurs.

293. Dans ses visions, Ézéchiel raconte que pour punir l'idolâtrie des habitants de Jérusalem, Yahvé fera périr tous les hommes, à l'exception de ceux qui auront été marqués du signe, c'est-à-dire de la lettre *taw (le* tau grec), en forme de croix (Ézéchiel, 9, 1-6). Renversé, ce signe sera donc celui de la réprobation, non du salut. Dans la version de 1804, le personnage du Juif errant est marqué du tau, mais pas renversé.

294. Célèbre sanctuaire à une vingtaine de kilomètres au sud-est d'Ancône, passant pour abriter la maison de la Vierge, transportée par les anges de Galilée en Dalmatie, puis de là à Lorette. Comme le tableau de Notre-Dame d'Atocha, la statue de la Vierge en bois de cèdre, à Lorette, passe pour avoir été créée par saint Luc.

295. Le grand maître, chef suprême de l'ordre, était choisi parmi les huit chefs des « langues » ou nations qui composaient l'ordre : les langues de Provence, d'Auvergne, de France, d'Italie, d'Aragon, de Castille, d'Allemagne (où étaient inclus les Polonais) et d'Anglo-Bavière. Potocki, lui-même chevalier de Malte, avait séjourné sur l'île et sur les bateaux de l'ordre pendant deux ans ; il connaissait parfaitement les usages des habitants et des chevaliers, lesquels sont devenus, au cours du siècle, des personnages de choix dans l'univers du roman où ils incarnent souvent des débauchés, selon l'exemple créé par l'abbé

Prévost dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Malte, ou Histoire de la jeunesse du commandeur* (1741). Avant seize ans, l'âge requis pour commencer à servir, les jeunes gens étaient reçus comme pages.

296. C'est-à-dire les chevaliers accomplissant leurs « caravanes », service armé sur les bateaux de l'ordre chargés de combattre les pirates en Méditerranée. Ce service avait été appelé ainsi au temps où les chevaliers de Malte servaient d'escorte aux caravanes de pèlerins qui se rendaient à Jérusalem.
297. Au contraire de Potocki, comme en témoignent les italianismes qui parsèment son texte.
298. « Malte est peut-être le seul pays du monde où le duel soit permis par la loi. Comme tout cet établissement est originairement fondé sur les principes romanesques et féroces de la chevalerie, l'abolition du duel n'a jamais pu être d'accord avec ces maximes ; on y a mis cependant des restrictions qui en diminuent beaucoup les abus : elles sont assez curieuses. Les combattants sont obligés de décider leur querelle dans une rue particulière de la ville ; et s'ils osent se battre ailleurs, ils sont sujets à la rigueur de la loi. Ce qui n'est pas moins singulier et leur est plus favorable, c'est qu'ils sont contraints, sous les peines les plus sévères, de remettre leur épée dans le fourreau lorsqu'une *femme, un* prêtre ou un *chevalier* le leur ordonne » (Brydone, p. 252-253).
299. Comme on l'a vu : les « langues » de Provence, d'Auvergne et de France.
300. Cardinal dirigeant la Pénitencerie apostolique, office chargé d'accorder les dispenses et absolutions dans les situations particulières.
301. La stylisation archaïque qui s'accentuera dans la suite du récit peut faire penser à l'existence d'une source qui n'a pas pu être retrouvée. On se demande par ailleurs où Potocki est allé chercher ce *manzier* qui ne figure dans aucun dictionnaire du français médiéval ; « bâtard » se disait bastard, mais aussi bastier, et le préfixe mausignifie « mal » ; on ne peut que conjecturer sur une éventuelle source ou sur une erreur de copie. Entre les X^{e} et XII^{e} siècles, cinq comtes d'Anjou régnèrent sur leur comté sous le nom de Foulques I à V ; un Guillaume Taillefer fut

comte d'Angoulême au X^e^ siècle et un autre, Aymard, se fit appeler Taillefer au XII^e^ siècle (Moréri).

302. « Justaucorps fait de la peau d'un *buffle,* qui est fort épaisse et qui, étant bien préparée, sert d'une arme défensive » *(*Trévoux).
303. Comme dans les autres ordres religieux, les chevaliers de Malte prononçaient les vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, mais ils pouvaient s'en défaire moyennant tribut (c'est ce que fit Potocki pour se marier en 1785).
304. Potocki s'était arrêté à Bayonne en allant en Espagne en 1791.
305. Chacune des langues était représentée à Malte par un grand prieuré.
306. Au début du décaméron, la parente s'appelle Gia-Salez.
307. Jusque-là, il se nommait Heronimo.
308. Des corporations.
309. Encore un nom que les annales d'Espagne n'ont pas retenu.
310. Dans le cadre de ses grandes réformes de l'armée, Louvois avait introduit et précisément défini l'uniforme en 1670.
311. Ce devrait plutôt être « Retirada » mais on n'a pas pu identifier cette rue.
312. On se rappelle que l'ermite avait annoncé à Alphonse qu'il passerait par la venta del Pegnon (de penon, « rocher ») ; il n'y avait pas de couvent d'ursulines dans les environs de Madrid à la fin du XVII^e^ siècle, cet ordre ayant encore peu essaimé en Espagne à cette époque.
313. La fille du duc d'Âvila devait bien passer par les Carmélites, ordre réformé par sainte Thérèse d'Âvila (1515-1582).
314. Charles Mordaunt, comte de Peterborough (1662-1735), grand militaire et diplomate, commanda les troupes anglaises en Espagne dans la guerre contre la France en 1705-1706.
315. Le royaume des Deux-Siciles était contrôlé par la couronne d'Espagne depuis 1503, situation régulièrement contestée de l'extérieur (principalement par la France) et de l'intérieur (révoltes populaires). Naples sera donc un enjeu d'importance dans la guerre de Succession

d'Espagne (1701-1714) provoquée par la mort de Charles II qui, sans descendance, avait pour héritier Philippe d'Anjou, petit-fils de sa sœur Marie-Thérèse et de Louis XIV ; l'Autriche, de son côté, entendait placer sur le trône l'archiduc Charles (1685-1740) ; les Autrichiens le nommèrent roi de Naples en 1707, puis il devint empereur d'Allemagne en 1711 ; trois ans plus tard, en vertu du traité d'Utrecht qui sanctionna la fin de la guerre, il abandonna définitivement l'Espagne à son rival Philippe V et obtint la cession de Naples, des duchés de Milan et de Mantoue, de la Sardaigne et des Pays-Bas. Les Anglais, avec leurs troupes dirigées par Peterborough, soutenaient le parti autrichien dans cette guerre ; la fictive duchesse d'Âvila s'engage dans le même camp.

316. L'ordre de Calatrava était un ordre religieux et militaire institué au XII^{e} siècle dans le contexte de la lutte contre les Maures. Rattaché à la couronne espagnole à la fin du XV^{e} siècle, il était devenu un ordre honorifique du plus haut prestige.

317. Comme le personnage central du *Moine* de Lewis.

318. Dans la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin (1225-1274), question 8, 1, sol. 4.

319. Cette fois-ci, le personnage de Lesage est désigné directement.

320. Ici s'achève le texte envoyé au libraire parisien Gide. En réunissant la plus grande part du deuxième décaméron, le troisième et le quatrième, ce libraire donna *Avadoro, histoire espagnole* en 1813 ; l'année suivante, il composa *Dix journées de la vie d'Alphonse Van Worden* avec le premier décaméron et l'Histoire de Rébecca. Ainsi, dans la matière des quatre premiers décamérons, seuls ne furent pas utilisés l'Histoire de Ménipe de Lycie, l'Histoire du philosophe Athénagore (onzième journée), et bien sûr les encadrements des deuxième, troisième et quatrième décamérons.

321. L'archipel des Moluques, en Océanie, appelé aussi « îles aux Épices », avait été reconnu possession portugaise par l'Espagne en 1529.

322. C'est là que Potocki a chevillé l'une des transformations les plus importantes de son roman. Dans la version de 1804, c'est une jeune

femme qui est « couchée et même évanouie dans une litière » (quarantième journée) ; seule la traduction polonaise de Chojecki lui donnera une identité en en faisant une folle égarée nommée Dolorita ; mais faiblement motivée, elle est le seul personnage qui n'est impliqué d'aucune façon dans la trame complexe du roman où pourtant tout se tient. En associant les versions de 1804 et de 1810, Chojecki était contraint de poursuivre ce fil narratif interrompu ; il l'a neutralisé assez simplement en inventant une destinée au personnage dans la quarante-sixième journée de son édition. Or, dans la présente version, on voit que c'est là seulement qu'apparaît le géomètre Velasquez, dont l'histoire avait couru depuis la dix-neuvième journée dans la version de 1804 et qui accompagnait de ses commentaires scientifiques burlesques les segments successifs des récits d'Avadoro et du Juif errant. Cette histoire sera livrée ici en bloc, mais elle est aussi profondément modifiée et enrichie d'un spectaculaire développement du « système de Velasquez » qui compense partiellement la disparition de l'Histoire du Juif errant.

323. En 1542, Charles Quint avait promulgué l'interdiction de l'esclavage des indigènes d'Amérique ; seuls les Noirs transportés d'Afrique pouvaient être esclaves dans les colonies, mais pas sur le territoire espagnol où toute forme d'esclavage était prohibée. Sur ce point rendu sensible par le servage en Pologne, Potocki avait pris jadis des positions ambiguës (*Œuvres, vol. I, p. 78, et* Œuvres, vol. III, p. 271).
324. Bornéo était sous contrôle hollandais depuis 1604.
325. Francisco Pizarro (1475-1541) avait conquis le Pérou et Diego Almagro (1464-1538) le Chili ; après le maître d'armes Garcias Hierro et le docteur Sanero-Moreno. voici donc maintenant Hierro Sangre.
326. Au cinquième chant de l'Odyssée, on apprend qu'Ulysse a été retenu pendant sept ans par la nymphe Calypso sur son île verdoyante d'Ogygie où elle vivait dans une grotte.
327. Ce lieu-dit est introuvable dans les atlas, comme il devait l'être, pour les Gomelez, dans la réalité. Ici, le recours à un toponyme fictif est fortement motivé par le contenu de l'intrigue.

328. Allusion probable à la théorie du fluide magnétique de F.A. Mesmer, publiée en 1779 dans le Mémoire sur la découverte du magnétisme animal.
329. On trouve des calculs analogues dans les *Principes de chronologie*, livre V (Potocki, 1815, p. 39-43).
330. Messager des dieux.
331. Dans la version de 1804, la période est de six mois, correspondant au noviciat d'Elvire ; Potocki semble avoir eu souci de la vraisemblance en prolongeant ce délai et en évoquant le trop jeune âge de Lonzeto.
332. Haut tribunal de l'Église, la rote est composée de douze juges ou auditeurs. La famille toscane (et non génoise comme cela sera dit bientôt) Riccardi avait acquis le palais Medici à Florence au milieu du XVII^{e} siècle ; c'est là que fut installée la célèbre bibliothèque Riccardiana ; à plusieurs occasions, Potocki fréquenta les bibliothèques de Florence.
333. Corps des cardinaux, divisé en congrégations chargées d'attributions particulières ; il participe à la fois au gouvernement général de l'Église et à l'administration civile du Vatican (autrefois des États pontificaux).
334. Le palais Barberini, célèbre à l'époque pour sa bibliothèque et sa galerie de peintures.
335. Nom d'une localité dans la région de Bénévent que Potocki avait traversée plusieurs fois.
336. Monsieur l'étranger.
337. Allusion à la mathesis universalis conçue par Descartes, puis développée et propagée par Leibniz, science universelle de l'ordre et de la mesure, permettant de traiter mathématiquement l'ensemble des phénomènes, tant physiques que moraux.
338. Dans la version de 1804, cette facétie mathématique figure à la trente-troisième journée, en commentaire à l'Histoire de Lope Soarez. Isaac Newton (1642-1727) a découvert en 1665 la formule du binôme qui porte son nom et qui sert à trouver le développement d'une puissance

quelconque d'un binôme ; cette formule a été gravée sur le tombeau du savant à Westminster.

339. Cinq jours dans la version de 1804.

340. Le type d'Arnolphe, comme dit le personnage de Potocki, « est venu dans l'idée de bien des gens avant et après lui », et déjà dans celle du sire de Sombre (dixième journée).

341. Elle porte donc le prénom que vient de s'attribuer Rébecca.

342. Près de Venise dans la version de 1804. Gorizia, au nord-est de Trieste, à la frontière actuelle avec la Slovénie. Dans ses nombreux allers et retours entre Vienne et l'Italie, Potocki avait pu passer par cette ville.

343. Le port de Civitavecchia, à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Rome, ville épiscopale et siège de consulats étrangers, a été construit par le pape Clément XIII en 1761 : encore une entorse à la chronologie, sauf à imaginer Sylvia débarquant dans un port de pêcheurs, mais alors pourquoi pas plus près de Rome ?

344. Dans la version de 1804, le lord porte un nom burlesque (« Taf ») et le duché est celui de Modène.

345. Quatre mille *scudi* dans la version de 1804.

346. Renvoi aux travaux de J. de Lagrange (1736-1813) qui portèrent aussi sur la chaînette ou calcul des variations (quarante cinquième journée).

347. En géométrie, le rebroussement est l'inflexion d'une courbe qui revient sur elle-même.

348. Reprise parodique de Matthieu, 16-19.

349. Ou jardins flottants, phénomène qui fit la célébrité du lac Xochimilco, au sud de la capitale mexicaine. Le détail linguistique manquait dans la version de 1804.

350. Montezuma II, né en 1466, dernier empereur des Aztèques, fut tué par les troupes de Cortés lors du soulèvement de son peuple contre les Espagnols en 1520. Un de ses fils fut baptisé au nom de Pedro et conserva le titre de comte de Montezuma ; sa descendance s'éteignit en 1836.

351. Potocki donne à la princesse le nom de la république de Tlascala, enclave rivale dans l'Empire aztèque du Mexique. Le motif avait été mis à la mode notamment par Voltaire dans *Alzire ou les Américains* (1736) et dans l'*Essai sur les mœurs*, dont le chapitre 147 présente une synthèse de *Yl'Histoire de la conquête du Mexique* (1691) de A. de Solis. Dans une note du *Contrat social* (1762), Rousseau fait une allusion à cette république en des termes prouvant qu'il pouvait compter sur une certaine connaissance du sujet par ses lecteurs (Rousseau, t. III, p. 390-391).

352. Au vu de l'association avec Diane, on peut supposer que Potocki pense à l'Atalante chasseresse plutôt qu'à la princesse d'Arcadie qui défiait ses prétendants à la course.

353. Grand lac aux abords nord-est de la capitale mexicaine.

354. L'exemple devient plus lisible à la lecture de la version de 1804 (fin de la vingt-deuxième journée), où l'Histoire du Juif errant contient un long développement sur l'épisode des relations entre Auguste, Antoine et Cléopâtre, ponctué par une analyse de Velasquez qui est semblable à celle-ci dans son contenu, mais exposée en termes plus géométriques.

355. Il s'agit d'une des questions traditionnelles de mécanique céleste posée par Newton au livre II de ses *Principia* (1687), puis développée par A.C. Clairaut (1713-1765), L. Euler (1707-1783) et d'Alembert (1717-1783). Elle consiste à essayer de déterminer les trajectoires de trois corps soumis mutuellement à leur attraction gravitationnelle. La remarque de Rébecca, située dans la chronologie du roman en 1739, anticipe d'une vingtaine d'années l'actualité du débat noué autour de cette question au début des années 1760.

356. Les rameaux d'acanthe sont souvent représentés dans l'ornementation antique et médiévale ; on les voit, avec leurs piquants caractéristiques, sur des chapiteaux corinthiens, des chars funéraires, des vêtements de grands hommes où ils signifient que l'être commémoré a surmonté les difficultés de sa vie (Chevalier et Gheerbrant). Cette scène peut faire penser à un passage des *Tusculanes* où Cicéron raconte la découverte

qu'il a faite à Syracuse du tombeau d'Archimède : « Un fouillis de ronces et de buissons l'entourait et le masquait de toutes parts […]. L'inscription y était reconnaissable, bien que le temps eût rongé l'extrémité des vers dont il ne subsistait guère que la moitié » (V, XXIII, 64-66).

357. Plusieurs termes amérindiens ont été ajoutés dans cette version, dont la précision concernant le prêtre Xoar ; ils furent peut-être le résultat de la correspondance avec Th. Jefferson (lettre du 19 août 1810) ou B. Smith Barton. Il faut aussi se souvenir de l'expérience américaine de J.U. Niemcewicz.
358. Fille d'un cacique mexicain, Marina (1505-1530) fut livrée en otage à Cortés en 1519 ; elle apprit rapidement l'espagnol et devint traductrice auprès de son nouveau maître. Attachée à lui, elle l'instruisit des mœurs indigènes et contribua ainsi au succès militaire des conquistadores. Cortés et Marina eurent un fils, Martin, qui fut jugé par l'inquisition pour impiété et condamné à mort.
359. Le nom aztèque de l'acanthe est absent de la version de 1804.
360. Cnide, ville de Carie en Doride consacrée à Vénus, abritait un fameux temple orné notamment par la *Vénus de Praxitèle,* celle-là même qui se trouvait dans le château de la princesse de Mont-Salerne dans *l'Histoire de Giulio Romati (*supra, p. 243). Montesquieu en avait honoré le souvenir dans son récit *Le Temple de Gnide* (1725). Vénus était née de l'écume de la mer au large de Paphos, ville de Chypre où un temple lui avait été dédié ; les fêtes qu'on y célébrait et les oracles qui y étaient rendus attiraient un grand nombre de visiteurs.
361. Il est possible d'entendre ici un écho autobiographique : à trente-huit ans, Jean Potocki épousa Constance Potocka qui n'en avait que dix-sept…
362. Archaïsme : *automne* n'apparaît plus au féminin depuis le XVI^{e} siècle.
363. Courbe marquée par un fil pesant suspendu librement par ses deux extrémités.
364. L'histoire commence comme celle qui débute, dans la version de 1804, à la dix-neuvième journée.

365. Charles II (1661-1700), roi d'Espagne en 1665.

366. Blanche, petite-fille du duc d'Albe : le jeu de mots s'imposait.

367. On ne connaît aucun Hereria, ambassadeur d'Espagne en France, mais Martin Alvarez de Toledo, duc d'Albe (1669-1711), époux d'une fille du duc d'Arcos, arriva à Paris en 1703, et un autre duc d'Albe, Fernando Silva y Alvarez de Toledo, fut ambassadeur en France de 1746 à 1749.

368. Après l'épisode de Hervas, on trouve une nouvelle formulation du rêve que Potocki lui-même poursuivit toute sa vie.

369. Sébastien Le Prestre de Vauban (1633-1707), commissaire général des fortifications sous Louis XIV, puis maréchal ; il conçut et réalisa un système complet de fortifications du royaume de France et laissa notamment un *Traité de l'attaque et de la défense des places* (posthume, 1737-1742). Menno Van Coehoorn (1641-1704), ingénieur au service des Provinces-Unies de Hollande, était son grand rival ; conditionné par la constitution marécageuse du sol dans son pays, celui-ci accordait une attention particulière à l'aménagement des fosses autour des fortifications, tandis que Vauban apportait le plus grand soin à la construction des fortifications elles-mêmes. Lorsque Coehoorn se brouilla avec son maître, le prince d'Orange, Vauban le fit venir en France. L'ingénieur hollandais donna un traité intitulé *Nouvelle Fortification* (1706). Ces ouvrages étaient évidemment connus de Potocki qui avait été officier du génie entre 1788 et 1790.

370. Vauban adopta successivement trois systèmes, mais les historiens discutent encore de la pertinence de cette distinction.

371. Introduit par la mode de la comédie italienne qui s'était imposée à Paris sous Louis XIII, le personnage de Scaramouche, poltron fanfaron, avait remplacé dans le répertoire le type du capitan matamore ; il apparaissait généralement vêtu du costume noir en faveur à la cour espagnole.

372. Lapsus déjà présent dans la version de 1804 : la golille est une sorte de fraise très large et très ajustée.

373. Philibert, comte de Gramont (1621-1707), courtisan célèbre par son esprit, sa galanterie et son adresse au jeu ; il fut un temps écarté de Versailles pour avoir disputé au roi le cœur de Mlle de Lamotte-Houdancourt ; il épousa la sœur de l'écrivain A. Hamilton (1646-1717) qui publia les *Mémoires de la vie du comte de Gramont* (1714). Gaston, duc de Roquelaure (1615-1683), militaire et fameux courtisan, connu pour ses innombrables facéties ; le *Momus français ou Aventures divertissantes du duc de Roquelaure.*

374. La sarabande, importée d'Amérique, était apparue en Espagne dans le dernier quart du XVI^{e} siècle. Son caractère vif fut jugé inconvenant, ce qui lui valut d'être interdite en Espagne. Adoptée dans d'autres pays, elle prit différentes formes ; en France, elle se rapprocha du menuet.

375. Jean-Baptiste Lully (1632-1687), musicien du roi, ne pouvait pas manquer dans cette évocation caricaturale de la cour de Louis XIV.

376. Comme il l'avait déjà fait en 1653 dans *Le Ballet de la nuit* et en 1662 dans l'*Ercole amante*, Louis XIV joua le rôle du soleil dans *Le Ballet de Flore* en 1669. Avec ces *Galanteries dans l'Olympe* que la version de 1804 désigne sous le titre *L'Olympe amoureux*, Potocki fait probablement référence à la comédie-ballet de Molière, *Les Amants magnifiques* (1670), où le roi devait figurer en Apollon, paré en astre solaire.

377. Dans la version de 1804, la lettre est adressée au duc, et Carlos y est mentionné à la troisième personne.

378. Prise aux Portugais en 1580, Ceuta reste jusqu'à ce jour une enclave espagnole sur la côte marocaine. Le sultan Moulay Ismaël, qui régna de 1672 à 1727, fit le siège de Ceuta pendant vingt-six ans ; celui-ci fut définitivement levé en 1743, mais le harcèlement se poursuivit et, en 1791, le sultan Moulay Yazid lança une nouvelle attaque contre la ville espagnole ; Potocki a assisté à ces événements qu'il a relatés dans son *Voyage dans l'empire de Maroc*. Le harcèlement quasi permanent de Ceuta par les Arabes donnera bientôt le prétexte d'une scène cocasse dans l'Histoire de Velasquez.

379. Port espagnol en face de Ceuta, à l'est de Gibraltar.

380. Jacques Bernoulli (1654-1705), célèbre mathématicien bâlois, fut l'un des premiers à comprendre et à appliquer le calcul différentiel et intégral inventé par Leibniz ; il s'est distingué en résolvant plusieurs problèmes mathématiques considérés jusque-là comme insolubles ; il posa en outre les bases du calcul des probabilités ; son *Ars conjectandi* fut publié après sa mort en 1713. Son frère Jean Bernoulli (1667-1748) travailla d'abord avec son aîné, avant qu'une brouille les sépare ; Jean s'établit alors à Paris où il découvrit notamment le calcul exponentiel ; ses *Opéra omnia* furent publiés en 1742.

381. Les deux fils d'Œdipe et de Jocaste finirent par s'entretuer, faute de pouvoir s'entendre sur le principe établi à la mort de leur père et selon lequel ils régneraient chacun alternativement sur Thèbes pendant un an.

382. Guillaume François Antoine, marquis de L'Hospital (1661-1704), mathématicien que Jean Bernoulli avait beaucoup fréquenté à Paris ; il avait publié en 1696 une *Analyse des infiniment petits* qui apportait une contribution d'importance au calcul infinitésimal ou calcul différentiel et intégral élaboré par Leibniz et Newton.

383. J. Rey (mort en 1645), chimiste et médecin du Périgord ; son ouvrage *Essais sur la recherche de la cause pour laquelle l'étain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine* (1630) l'a fait regarder comme l'un des précurseurs de la chimie pneumatique. Déjà évoqué plus haut (p. 510), R. Boyle apporta une contribution majeure dans l'étude des acides et des alcalis (bases), ainsi que dans le développement de la théorie des gaz, tout comme son élève J. Mayow (1641-1679). Rey, Boyle et Mayow sont associés dans le *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles* présenté par G. Cuvier (Potocki, 1810, p. 53) avec celui de J. Dacier, qui citait Potocki (Rosset et Triaire, 2004, p. 410) : c'est très certainement la source de cette référence aux trois chimistes qui n'apparaissent dans aucune autre version du cinquième décaméron, toutes donc antérieures à celle-ci.

384. Potocki confond Jacques Bernoulli, auteur de l'Ars conjectandi, avec son neveu Nicolas (1687-1759), lui aussi célèbre mathématicien et

éditeur de l'ouvrage de son oncle.

385. Allusion aux analyses développées par Velasquez au terme du récit de Torres Rovellas à la quarante-cinquième journée *(supra, p. 650* sq.). Ce rappel est absent de la version de 1804 où cette première partie de l'Histoire du géomètre n'est pas répartie sur deux journées.

386. Nouveau problème de chronologie : Velasquez est un jeune homme en 1739 ; *l'Ars conjectandi* de Bernoulli parut en 1713 ; si quinze ans se sont passés entre cette lecture et le mariage de son père, Velasquez pourrait avoir au maximum onze ans au moment où il apparaît dans la Sierra Morena.

387. « Dans une place, il est le second officier de guerre d'une ville. Il commande en l'absence du gouverneur » *(Trévoux).*

388. On retrouve le prénom d'Inès Moro, l'épouse de Lope Soarez.

389. La version de 1804 coupe l'Histoire de Velasquez au même endroit, à la fin de la dix-neuvième journée, mais elle ne reprend qu'à la vingt-troisième, interrompue qu'elle est par la suite du récit d'Avadoro et le début de l'Histoire du Juif errant.

390. Hispanisme : « galicienne ».

391. Connues déjà depuis longtemps par les mathématiciens chinois et arabes, les équations font l'objet de premières descriptions, en Europe, à la Renaissance. Newton et Leibniz, dans le cadre de leurs investigations sur le calcul infinitésimal, ont posé les bases de la résolution des équations différentielles, mais ces premiers pas impliquent encore une très grande lourdeur des calculs ; la recherche et le débat mathématiques sur cette question se concentrent alors sur les possibilités de développement des méthodes de calcul approché des solutions d'équations et de systèmes différentiels.

392. L'étude des coquillages qui faisait l'objet du huitième volume de l'encyclopédie de Hervas.

393. Le récit, par ailleurs quasi identique, est interrompu ici, dans la version de 1804, par le passage de la vingt-troisième à la vingt-quatrième journée.

394. Cet apprentissage autonome peut faire penser à plusieurs scènes de la *Vie de Pascal* (1684), racontée par sa sœur, Gilberte Périer.

395. J. Cassini (1677-1756), astronome et géomètre qui se distingua notamment par ses travaux sur l'inclinaison des satellites et de l'anneau de Saturne ; J. Hadley (1682-1744), astronome, inventeur de l'octant ou quartier de réflexion qui porte son nom et qui permet, dans les observations astronomiques, de mesurer les angles. Dans la version de 1804, ce n'est pas Hadley qui est cité, mais C. Huygens (1629-1695) ; dans ce cas, c'est J.-D. Cassini (1625-1712), père de Jacques, qui devrait lui être associé. La correction de Potocki est intéressante : elle révèle une actualisation des références scientifiques au détriment de la cohérence chronologique interne du roman.

396. Encore une référence aux découvertes de Newton et Leibniz.

397. L'Arithmetica universalis avait paru en 1707 ; Newton en donna une nouvelle version en 1722. Dans la chronologie interne du roman, la scène se passe avant 1724.

398. On se rappelle qu'à la dixième journée, Alphonse avait trouvé le livre de Happel « ouvert et la page pliée à dessein sur le commencement d'un chapitre » (voir *supra*, p. 193-194).

399. Dans la version de 1804 intervient, au cours de ces quinze années, la naissance d'une sœur de Velasquez, prénommée Blanche, qui ne jouera toutefois aucun rôle dans la suite de l'histoire ; c'est sans doute pour cette raison que Potocki a renoncé à ce personnage faiblement motivé.

400. Cinq ans dans la version de 1804.

401. J. Napier ou Neper (1550-1617), mathématicien écossais, découvrit les logarithmes *népériens* (1614).

402. Ce commentaire comique est un ajout par rapport à la version de 1804 ; plus généralement, cette partie de l'Histoire du géomètre a été passablement retravaillée.

403. Ce passage peut être lu comme une inversion de la leçon donnée par la courtisane Zulietta au jeune Rousseau à Venise : « *Zanetto, lascia le Donne, e studia la matematica » (*Confessions, in Rousseau, t. I, p. 322).

404. Le discours de Velasquez père renvoie un écho du débat philosophique sur la morale de l'intérêt.
405. Dans la version de 1804, c'est le cabaliste qui adresse ce compliment à Velasquez.
406. Cet élément de dialogue est un ajout par rapport à la version de 1804.
407. Soit le même menu offert à Alphonse à la huitième journée.
408. Posé par le mathématicien grec du IV^{e} siècle av. J.-C. Dinostrate, qui avait tenté de carrer le cercle en utilisant la quadratrice d'Hippias, le problème de la quadrature du cercle (construire à la règle et au compas un carré de même périmètre qu'un cercle donné) avait hanté les mathématiciens jusqu'en 1766, date de la démonstration définitive que le nombre pi, rapport du périmètre du cercle au diamètre, est un nombre irrationnel. Le problème pouvait donc être discutable au temps fictif de l'Histoire de Velasquez, mais il ne l'est plus pour Potocki, lequel avait peut-être lu l'ouvrage de J.-E. Montucla, *Histoire des recherches sur la quadrature du cercle* (1754). Pour $m = 1$, l'équation citée $(ym – 2ax – xm)$ donne une famille de droites *; pour* m = 2, elle donne une famille de courbes.
409. Description théorique des phénomènes étudiés par la physique, se caractérisant par le fait qu'ils se déroulent dans des temps égaux.
410. Courbes qui se touchent en un point de tangence.
411. Dans la version de 1804, l'Histoire de Velasquez s'interrompt ici.
412. Potocki utilise comme métaphore la figure de l'aveugle qui a servi d'exemple et d'objet d'expérimentation favoris auprès des philosophes du XVIII^{e} siècle : depuis Locke jusqu'à Condillac, en passant par Berkeley, Diderot, La Mettrie et bien d'autres, ils se sont interrogés sur le lien entre la perception et la connaissance. Cette figure acquerra bientôt une consistance romanesque sous les traits du poète Agudez devenu aveugle dans sa vieillesse (cinquante-cinquième journée).
413. Cette ouverture du discours de Velasquez fait écho à bien des débats philosophiques du siècle. On y voit d'abord une référence à la division, mise en question par Descartes, entre matière inerte et matière vivante (significativement qualifiée par Velasquez d'« organisée »), qui allait

permettre le développement des théories mécanistes. On verra aussi par la suite que Velasquez inclut, dans sa conception de la matière, les fluides et ce qu'il n'appelle pas encore les gaz, réactualisant ainsi, comme il se devait au temps de Potocki, la définition cartésienne des corps. En outre, en introduisant la notion de « germe » qu'il va bientôt développer dans une déclaration typiquement vitaliste, Velasquez semble se ranger dans la ligne spiritualiste représentée entre autres par Réaumur et sa théorie des « germes préexistants », conception violemment critiquée par Diderot, notamment dans ses *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1753-1754). Ainsi, ces propos semblent pouvoir déjouer toute tentative d'interprétation du discours de Velasquez dans le sens d'une lecture mécaniste et matérialiste ; mais on verra bientôt que c'est un leurre. Il faut d'ailleurs ajouter à cela que ce début d'exposé du système du géomètre présente certaines contradictions avec les réflexions très audacieuses sur la religion qu'il avait été amené à exposer, suite à l'Histoire du Juif errant, à la trente-septième journée de la version de 1804. Le présent passage illustre très bien l'une des différences centrales entre les deux versions. Dans celle de 1804, le discours de Velasquez, conjoint à celui de Hervas, assume une profession de foi nettement matérialiste, dont il subsistera quelques traits dans la version de 1810, mais que le développement ultérieur du système de Velasquez tendra à réorienter dans le sens d'une rêverie mystico-scientifique. Ici, Potocki a réutilisé cette entrée en matière du système du géomètre, sans trop se soucier du fait qu'il n'était plus en accord avec les nouvelles idées développées par le personnage dans la suite.

414. Cette phrase a été ajoutée dans la présente version ; on ne sait pas à quel philosophe il est fait ici allusion.

415. Ces exemples animaux appartiennent aux classiques de la science naturelle du siècle. On retrouve notamment des traces du débat sur le caractère animal ou végétal des coraux dont les protagonistes furent Ch. de Peyssonel (1700-1757), B. de Jussieu (1699-1777) et A.F. de Réaumur (1683-1757), ainsi qu'une référence à l'une des découvertes les plus spectaculaires du temps : le polype à bras décrit par A. Trembley (1700-1784) en 1744.

416. Le fameux principe scolastique *Nihil est in intellectu quodprius non fuerit in sensu* avait été forgé sur l'autorité d'Aristote qui, s'inspirant lui-même de Zénon de Citium, avait posé ces bases pré-sensualistes notamment dans *De l'âme* (III, 8) et dans les *Seconds analytiques* (I, 18).

417. Allusion à la notion d'idées innées introduite par Descartes *(Méditations, III, 8),* puis combattue par Locke, et aussi aux principes a priori de la connaissance formulés par Kant dans la *Critique de la raison pure.*

418. Dans ses *Éléments*, Euclide a établi les bases de la géométrie (géométrie du plan, rapports et proportions, théorie des nombres, géométrie de l'espace).

419. La sensitive ou *mimosa pudica* a fait l'objet de multiples descriptions et expériences du fait de son irritabilité particulière, faculté qui conférait à cette plante un intérêt majeur pour les naturalistes occupés à affiner la différenciation entre espèces animales, végétales et minérales.

420. « En algèbre, se dit de l'opération qu'on fait en transposant dans une équation un terme d'un côté à l'autre », selon d'Alembert à l'article « Transposition » de *l'Encyclopédie.*

421. Cette partie de l'exposé doit beaucoup à La Mettrie. Dans le *Traité de l'âme* (1751), Potocki a puisé l'essentiel des propos de son personnage sur le sommeil, sur la perception, de même que sur les liens entre l'homme et l'animal, notamment les exemples du sourd, de l'aveugle et de l'homme sauvage que La Mettrie présente au chapitre 15. Dans *L'Homme-machine* (1751), il a pu trouver les fondements de ses aperçus sur l'organisation des espèces et la faculté de combinaison de l'esprit. En revanche, Velasquez se distingue de La Mettrie quand il accorde à l'homme une capacité innée qui le distingue des animaux et qui est la faculté d'abstraction, laquelle, selon La Mettrie, résulte d'un apprentissage.

422. Potocki n'a pas complètement achevé la rédaction des idées de Velasquez : aucun des trois manuscrits du cinquième décaméron ne donne une version définitive. Le texte ici interrompu reprend à la fin

de la journée suivante (p. 729). Pour comprendre l'échelle des calculs de Velasquez, il faut partir du principe que parmi les « 2 à la puissance *n* » parties d'un ensemble de *n* lettres qui sont dénombrées sur une ligne de triangle arithmétique, il ne compte que celles qui figurent à partir de la troisième colonne, c'est-à-dire qu'il ne compte ni l'unique partie sans aucun élément (première colonne) ni les *n* parties à un seul élément (deuxième colonne), lesquelles, en effet, ne constituent pas des combinaisons à proprement parler. La formule exploitée ici par le personnage de Potocki n'est donc pas celle qu'on utilise couramment en mathématiques s'agissant de combinaisons (où les trois colonnes sont prises en compte) ; elle peut s'exprimer, pour *n* lettres, comme suit : 2 à la puissance *n moins n moins 1*. La suite de valeurs qu'il établit n'est donc pas celle des puissances de 2, mais la suite obtenue en ôtant à chacun de ces nombres le nombre *n* + 1. Il devrait alors obtenir la suite 1, 4, 11, 26, 57, 120, 247, 502, 1 013, 2 036, etc. On voit qu'il s'est trompé de dix unités pour la combinaison de cinq lettres (mais un manuscrit de la version de 1804 donne le bon chiffre, 26), d'une unité pour huit lettres (121 au lieu de 120), de onze unités pour neuf lettres (236 au lieu de 247), de sept unités pour dix lettres (495 au lieu de 502) ; il retrouve un compte exact pour onze lettres avant de reperdre une unité pour douze (2035 au lieu de 2036).

423. La remarque de Rébecca renvoie évidemment à un passage qui a été perdu ou que Potocki projetait d'écrire.

424. Comme beaucoup de ses contemporains, Potocki continue à attribuer à Moïse la rédaction du Pentateuque, alors que plusieurs exégètes, notamment anglais et hollandais, avaient mis en évidence, dès les années 1680, le caractère hétérogène du texte biblique et établi ainsi la non-mosaïcité du Pentateuque. Voltaire revient ironiquement sur cette question à l'article « Moïse » de son *Dictionnaire philosophique* (1764). En revanche, comme Voltaire, Potocki a pleinement assimilé les conséquences de ces découvertes pour la lecture du texte biblique qui se trouve désacralisé et peut être désormais considéré comme un document anthropologique ; on voit très bien cela dans l'Histoire du Juif errant racontée dans la version de 1804. Comme il l'indique dans son *Voyage dans quelques parties de la Basse-Saxe (Œuvres*, vol. I, p.

214), Potocki a lu avec intérêt Deluc ; la suite de l'exposé de Velasquez se situe nettement dans le prolongement de cet ouvrage typique de la science genevoise du XVIII^{e} siècle où l'exposé des sciences naturelles s'accompagne d'une défense de la lecture religieuse du monde. Les réflexions de Velasquez sur la notion de « jour » sont un emprunt direct à Deluc : « Le mot jour, dans l'histoire de la Création, n'exprime point nos jours de vingt quatre heures, mais des périodes sans détermination de longueur. Cela est évident, en ce que le Soleil, dont les apparitions diurnes marquent la longueur de nos jours, n'exista qu'au quatrième de ces jours mentionnés dans le récit de Moïse » (Deluc, V, p. 638-639). C'est cette dimension du discours de Velasquez qui est complètement nouvelle dans la version de 1810 et qui semble s'opposer au matérialisme latent qu'on pouvait facilement déceler dans la version de 1804, même si le savant apparemment converti reste encore très ambigu. Potocki développe des conceptions semblables au livre V des Principes de chronologie (1815).

425. *Vayehi erev vahehi boger yom ehad* (Genèse, 1,5:« Dieu appela la lumière *jour et les ténèbres* nuit ») ; ici comme dans les fragments d'hébreu qui suivent, la forme du texte révèle que Potocki opère une transcription reproduisant la prononciation typique des Ashkénazes, c'est-à-dire des communautés juives d'Europe centrale. Ces fragments d'hébreu semblent montrer que Potocki, qui avait fréquenté les rabbins de Podolie, avait une connaissance orale de cette langue. Il écrit d'ailleurs, dans ses *Principes de chronologie pour les temps antérieurs aux olympiades* : « J'écris comme prononcent les rabbins » (Potocki, 1810, p. 31).

426. *Bereshit bara elohim et hachamayim veet haaretz* (Genèse, 1,1: « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre »).

427. L'hésitation entre *ch et* r de *hoshekh*, « les ténèbres », tient au fait que la prononciation ashkénaze est fortement gutturale ; là encore, on voit que Potocki transcrit d'oreille. Même remarque pour erev dont l'initiale est « mouillée » par les Ashkénazes. On constate aussi, plus généralement, que Potocki ne cite la Bible ni dans la traduction de Lemaistre de Sacy qui était la plus courante en son temps, ni dans celle de Dom Calmet. Il se distingue en outre en conservant le nom hébreu

d'Élohim, ce qui n'était pas en usage dans les traductions de la Bible, mais permettait d'éluder un débat qui agitait les exégètes, au sujet du caractère pluriel de ce mot, lequel devait engendrer une traduction problématique dans l'optique chrétienne, « Dieu » devenant « les dieux ». La version française des versets bibliques proposée par Potocki se caractérise par sa proximité littérale par rapport au texte hébreu.

428. « Il n'entre point seulement des molécules salines dans la formation des cristaux de sels, il y entre aussi une portion d'eau qui ne leur est point essentielle, attendu qu'elle peut leur être enlevée sans que les sels perdent aucune de leurs propriétés, sinon la figure. C'est cette eau que M. Roüelle appelle *l'eau de la cristallisation » (Encyclopédie).*

429. *Rouah,* en hébreu, toujours transcrit phonétiquement dans la prononciation ashkénase. « Le chanoine Agio a composé une grammaire de la langue maltaise où il démontre que toutes les racines dérivent de l'arabe. J'ai trouvé effectivement des gens qui ont passé des années entières à Alexandrie, qui m'ont assuré que les Maltais et tous les habitants de la côte d'Afrique, sans excepter l'Égypte, s'entendaient très bien entre eux » (Riedesel, p. 74).

430. Le naturaliste anglais F. Glisson (1597-1677) avait défini l'irritabilité comme une propriété de tous les éléments organiques d'entrer en mouvement sous certaines influences. Elle fut ensuite associée aux différentes propositions de définition de la vie, notamment celles des vitalistes (dont on a pu voir des traces dans le discours de Velasquez) qui y voyaient la manifestation de la force vitale. Dès ce commentaire du premier verset, on voit que le propos de Velasquez se distingue nettement des débats philologiques et historiques dont Voltaire se fait l'écho à l'article « Genèse » du *Dictionnaire philosophique,* pour s'avancer sur la piste de l'histoire naturelle, dans le sens d'un Deluc, mais en apportant des commentaires originaux. Le géomètre se tournera pourtant bientôt vers des considérations plus voltairiennes avec l'évocation de Sanchoniathon.

431. En hébreu *raquia,* dont Potocki donne une traduction exacte. « On martela l'or en feuilles et on les coupa en fils » (Exode, 39, 3).

432. En citant une nouvelle fois Rey, Boyle et Mayow, Velasquez rappelle les premiers pas effectués par la science dans la définition de l'air ; avant la découverte de la nature chimique de l'air opérée par S. Haies (1677-1761) en 1727, Boyle et Mayow avaient permis, grâce à des expériences liées aux phénomènes de la combustion, de la respiration et de la fermentation, de définir 1'« air factice » (Boyle) ou 1'« esprit nitro-aérien » (Mayow), et d'apporter ainsi les premières distinctions qui allaient permettre de considérer l'air comme une substance chimiquement active et non plus seulement comme un élément de nature physique dans lequel s'opèrent les déplacements de substances solides et liquides.

433. Probable erreur du copiste pour Tasmanie.

434. Mongolie.

435. G.B. Riccioli (1598-1671), astronome italien, jésuite, avait été engagé par ses supérieurs à réfuter les thèses de Copernic, ce qu'il fit à contrecœur ; on lui doit non pas la première carte de la lune, mais une description beaucoup plus détaillée que les précédentes, marquée par le recensement de six cents taches auxquelles il a donné une partie des noms encore en vigueur, dont celui de… Copernic ! Sa carte fut imprimée à Bologne en 1651. Comme Potocki, Riccioli s'est aussi occupé de chronologie ; il établit notamment, d'après la Vulgate, que Jésus-Christ était né en l'année du monde 4184, mais il trouvait plus crédible le chiffre qu'il tirait de la version des Septante (première traduction grecque de l'Ancien Testament réalisée aux III^{e} et II^{e} siècles av. J.-C.) et qui se montait à 5634 *(Chronologia reformata et ad certas conclusiones reduc ta,* 1669). On verra que Velasquez va bientôt se lancer à son tour dans une semblable entreprise de datation

436. Le royaume de Sennaar, qui s'étendait entre le Nil Blanc et le Nil Bleu sur le territoire de l'actuel Soudan, fut indépendant jusqu'en 1822, date où il fut conquis par Mehmet Ali et rattaché à l'Égypte.

437. Là encore, en s'engageant de façon comique sur la voie du calcul, Velasquez esquive la grande discussion qui fait rage entre philosophes et théologiens sur la préexistence de la lumière par rapport à la création du soleil et sur l'absurdité consistant à faire de la lune un

luminaire alors qu'il était établi que cet astre ne faisait que renvoyer la lumière du soleil.

438. Les Arcadiens s'attribuaient l'épithète, *« qui ont précédé la lune » (Plutarque,* Moralia, 282 a).

439. *Nefesh haya* (Genèse, *2,1 : «* l'homme devint un être vivant »).

440. Dans son article « Antipathie » de *l'Encyclopédie,* d'Alembert compare le corps humain à « une espèce de clavecin ». Mais là, il est question des nerfs et, plus généralement, de physiologie, non pas d'âme.

441. Beaucoup plus diffus et subtil que dans la version de 1804, le caractère subversif du propos de Velasquez affleure ici, lorsque Dieu est dit satisfait d'avoir créé les passions que la philosophie morale chrétienne a toujours tenues pour manifestation, voire origine du mal.

442. Région de la Perse occidentale.

443. Chaîne du Grand-Altaï à l'ouest du lac Baïkal.

444. Outre les voyageurs, Potocki s'inspire évidemment aussi des philosophes pour qui l'enfant sauvage est un objet d'étude et un exemple constamment sollicité lorsqu'il s'agit d'établir la différence (ou l'absence de différence) entre les humains et les animaux. Là, c'est de nouveau vers les sensualistes matérialistes que le discours de Velasquez semble pencher.

445. On se souvient que Hervas avait déjà fait référence à l'historien phénicien Sanchoniathon, ce qui permet d'ailleurs de renforcer l'hypothèse de lecture proposée par Sinko relativement à la complémentarité philosophique des discours du géomètre et du savant impie. Ici, Potocki opère comme en passant une spectaculaire manipulation en associant Sanchoniathon de Bérite (d'où le « culte de Baryt ») avec le fameux juge d'Israël, Gédéon d'Ophra, dont il est question au chapitre 6 du Livre des Juges. L'auteur chrétien Eusèbe de Césarée (début du IV^{e} siècle), qui est l'unique truchement par lequel nous sont parvenus des fragments de l'œuvre de Sanchoniathon, cite l'historien phénicien pour mettre en évidence les erreurs des polythéismes phénicien et égyptien (La Préparation évangélique, I, Ix et X).

446. Selon les fragments cités par Eusèbe, il apparaît que Sanchoniathon, ayant fait le projet de reconstituer l'histoire du monde depuis ses origines, était parvenu à retrouver, dans les sanctuaires d'Ammon, l'œuvre de Taautos (l'équivalent du dieu Thot égyptien que les Grecs ont appelé Hermès), inventeur de l'écriture et auteur des premiers ouvrages d'histoire. Inspiré par cette source unique, il présente une cosmogonie qui s'ouvre évidemment sur le récit de la création du monde, lequel ressemble passablement à celui de la Genèse, à la différence que l'origine du monde viendrait d'un souffle opaque et venteux d'où toute vie aurait découlé. Eusèbe commente alors sans appel : « Voilà à peu près leur cosmogonie, prélude manifeste à l'athéisme » *(La Préparation évangélique, I, xx,* 3).

447. Ce passage de Sanchoniathon cité par Eusèbe *(La Préparation évangélique, I, XX, 9-11)* a été beaucoup lu par les contemporains de Potocki ; il a par exemple inspiré un roman de F. Vernes de Luze, *La Franciade* (1789).

448. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, LX, 1-4 ; on reconnaît aussi, dans le discours de Velasquez sur la création du monde, certains échos de ce qu'expose à ce sujet le même Diodore en I, 7 et 8. Dans tout ce passage, on retrouve la perspective relativiste qui touche les thématiques religieuses des exposés du Juif errant et de Velasquez dans la version de 1804.

449. Beaucoup des exemples géologiques allégués proviennent des observations faites par Potocki lui-même au cours de ses nombreux voyages ; il avait vu les côtes tunisiennes au moins une fois en 1779.

450. Voir le *Voyage dans l'empire de Maroc.*

451. Une faute de copiste rend cette phrase incompréhensible.

452. Typhon est cité dans les généalogies de Sanchoniathon ; frère d'Osiris, il personnifiait le principe du mal. Après avoir tué son frère, il périt à son tour de la main d'Horus, fils d'Osiris, qui le précipita dans le lac Sirbon, au nord-est de la Basse-Égypte. Typhon est aussi représenté sur la quinzième carte du tarot : « on l'a fait aussi laid, aussi diable qu'on a pu. À ses pieds sont deux petits Diablotins à longues oreilles, à grande queue, les mains liées derrière

453. L'article « Âge du monde » de *l'Encyclopédie* évoque assez ironiquement les entreprises de datation de la terre à partir de la Bible : « Les chronologistes ont divisé l'âge du monde en six époques principales entre lesquelles ils laissent plus ou moins d'intervalles, selon qu'ils font le monde plus ou moins vieux » ; il distingue ensuite ceux qui placent la création six mille ans avant J.-C., ceux qui ne comptent que quatre mille ans et d'autres encore qui, au lieu de compter le premier intervalle entre la Création et le déluge, le font entre la Création et la prise de Troie. Diderot renchérira dans la raillerie contre ces chronologistes dans son article « Chronologies bibliques ». Bien que chronologiste acharné, Potocki, éminemment relativiste, s'arrange pour donner une double dimension à ces calculs du géomètre qui, énoncés le plus sérieusement du monde, se révèlent cependant bien dérisoires si on les confronte aux autres opérations de calcul entreprises à tout propos par ce personnage.

454. Objet de raillerie chez les philosophes les plus virulents, la localisation du paradis reste une opération tout à fait sérieuse pour beaucoup de contemporains de Potocki. Si les commentateurs étaient habituellement d'accord pour voir, dans trois des quatre fleuves, le Tigre, l'Euphrate et le Phase, le quatrième, appelé Géhon dans la Bible, faisait l'objet de diverses spéculations ; Dom Calmet pense à l'Araxe qui prend sa source dans le mont Ararat pour se jeter dans la mer Caspienne (Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, 1723, I, p. 25), tandis que Voltaire penche pour le Nil ou le Niger (Dictionnaire philosophique, « Genèse »). Potocki propose une autre solution, celle d'un fleuve de la Perse occidentale comme le Rûd-e-Dez. Deluc règle la question mystérieuse des « quatre fleuves » en expliquant que la configuration géographique de la région du Tigre et de l'Euphrate a changé par rapport au récit originel, du fait de l'incontestable catastrophe du déluge qui est intervenue entre-temps : « Ce séjour de la parfaite innocence est perdu ici-bas, physiquement comme moralement » (Deluc, V, 643).

455. Elohim, qui est effectivement, en hébreu, le pluriel de *El, « dieu »*, est néanmoins couramment utilisé dans la Bible pour désigner Dieu au singulier. Dans la langue bohairique, *nouti* signifie « Dieu », mais la

construction *Ni-ounouti* est aberrante : elle équivaudrait à « les-un-dieu » ; quant à *Phtha*, c'est un amalgame entre *Ptah*, désignation bohairique du dieu Héphaistos, et *Phti, graphie abrégée de Phnouti, « Dieu »* (litt. « le dieu »). Pour ces considérations linguistiques, Potocki a pu s'inspirer du dictionnaire de M. Veyssiere de La Croze, *Lexicon Ægyptiaco-latinum* […] (1775, p. 62-63), mais il a pu aussi avoir accès, par l'intermédiaire du cardinal Stefano Borgia, à un manuscrit de G. Bonjour, *Elementa Linguæ copticæ seu Ægyptiacæ* (1698), ou s'inspirer de l'ouvrage de A. Kir-cher, *Prodromus sive Ægyptiacus* (1636, p. 152-170), d'où a pu être tirée la remarque concernant le hiéroglyphe représentant « l'esprit porté sur les eaux ». Ce passage manifeste une fois de plus, chez Potocki, l'exploitation en cascade d'une érudition toujours riche et souvent imprécise.

456. Allusion à J.K. Lavater (1741-1801) et à son *Art de connaître les hommes par la physionomie* (1781-1803), qui étaient très admirés dans l'entourage de Potocki, notamment par sa belle-mère, la princesse maréchale Élisabeth Lubomirska (1733-1816) qui rendit visite au savant zurichois et échangea avec lui une abondante correspondance.

457. L'Ancien Testament est rempli de références à ce peuple issu de Kouch, fils de Cham, établi finalement en Afrique orientale, parvenant même à constituer une dynastie de pharaons d'Égypte au VII^{e} siècle. Certains passages situent toutefois le pays de Kouch en Mésopotamie (Michée, 5, 5-6).

458. Traduction très littérale de Genèse, 6, 2.

459. Voir Potocki, 1805.

460. La montagne de l'Hermon, appelée par les Amorrhéens Sanir (Deutéronome, 3, 8-9), massif méridional de l'Anti-Liban ; d'après le Livre des secrets d'Hénoch, c'est sur cette montagne que les géants auraient pactisé avant de partir à la conquête des filles des hommes (2 Hénoch, 18, 3). En hébreu, les habitants d'Hermon sont appelés *Hermonim* (Psaumes, 42, 7).

461. Les traductions modernes de la Bible nomment Chinéar le pays que les traductions du XVIII^{e} siècle nomment Sennaar ; ce dernier nom favorise la confusion avec le pays de Sennaar en Afrique orientale,

déjà cité par Velasquez. Chinéar désigne une région de la Mésopotamie du Nord ; c'est là que la Genèse situe la construction de la tour de Babel (Genèse, 11, 2). Plus généralement, Chinéar désigne, dans la Bible, le royaume de Babylone.

462. En historien averti de l'Égypte, Potocki donne un nom au pharaon qui reste anonyme dans l'épisode de l'enlèvement de Sara (Genèse, 12, 11-20), commenté par Philon d'Alexandrie dans son *De Abrahamo* (93-95), ouvrage explicitement cité dans la version de 1804. Il peut s'agir du pharaon que Potocki nomme Uchoréus ou Achorreus dans ses *Dynasties du second livre de Manéthon* (Potocki, 1803, p. 15), et ses *Principes de chronologie pour les temps antérieurs aux olympiades* (Potocki, 1810, p. 31).

463. Troisième fils d'Adam et Ève, né après l'assassinat d'Abel par Caïn, Seth, dont le nom signifie « le fondateur », eut pour descendant Lamech, père de Noé (Genèse, 4, 25-26, et 5, 6-8). Selon l'apocryphe *Vie grecque d'Adam et Ève* (32-36), Adam aurait été emporté au ciel après sa mort et Ève aurait appelé Seth pour l'aider à scruter le ciel où ce dernier aurait reconnu le soleil et la lune – d'où le titre de premier astronome qui lui a été attribué.

464. Voir *Œuvres*, vol. III, p. 189 et 236. Tout ce passage doit être lu en rapport avec les travaux chronologiques menés par Potocki à la même époque.

465. La comète restait un phénomène mystérieux pour beaucoup et suscitait toutes sortes de débats, fonctionnant même parfois comme un emblème de la confrontation entre rationalistes et superstitieux. Parmi les premiers, plusieurs savants ont posé des hypothèses dont Potocki pouvait se souvenir : PS. Laplace (1749-1827) expliquait le déluge par le choc d'une comète avec la terre *(Exposition du système du monde*, 1796), tandis que D. Gregory (1661-1708) avait avancé, à propos de la queue des comètes, des conjectures bien proches du propos de Velasquez : « Si la queue de quelque comète atteignait notre atmosphère […], les exhalaisons y causeraient des changements fort sensibles pour les animaux et pour les plantes » *(Astronomía physicæ et geometricæ Elementa*, 1702). Il n'est pas étonnant que la comète

supputée par Velasquez ait paru six fois si l'on sait que la comète, apparue en 1744 et qui fit beaucoup parler d'elle, avait six queues.

466. « L'étoile si fameuse de Vénus […], Castor écrit qu'elle fut le théâtre d'un grand prodige : elle changea de couleur, de grandeur, d'aspect et de cours », *La Cité de Dieu*, XXI, 8 ; saint Augustin cite ici Varron, *De gente populi romani.*

467. Dans un récit fondateur de la Chine est racontée l'histoire du prince guerrier monstrueux Gonggong qui voulut renverser le souverain du ciel Zhuang-Xu. N'y étant pas parvenu, il se mit en colère et, d'un coup de tête, renversa la montagne Buzhou, ce qui provoqua une inclinaison de la terre vers le sud-est. Toutes les eaux coulèrent dans cette direction et l'inondation aurait été fatale si la déesse Nügua n'était pas intervenue pour rétablir l'équilibre du ciel et de la terre et faire périr le monstre.

468. Dans la généalogie du Christ donnée dans le texte grec de l'Évangile de saint Luc, il y a deux Kaïnam (3, 35-36) : l'un dans la lignée de Sem, fils aîné de Noé, l'autre petit-fils de Seth. Ce nom correspond à celui de Qénâm apparaissant dans la Genèse (5, 6-14).

469. Japhet était le troisième fils de Noé, frère de Sem et de Cham ; les enfants de Japhet sont les peuples eurasiens : Mèdes, Cimmériens, Caucasiens, Scythes, Ioniens, habitants de la côte orientale de la Méditerranée, de l'Espagne, ainsi que les Étrusques (Genèse, 5, 32 et 10).

470. Fils de Kouch et descendant de Cham, Nemrod « commença à être puissant sur la terre. Il fut un violent chasseur devant le Seigneur. De là est venu ce proverbe : violent chasseur devant le Seigneur comme Nemrod » (Genèse, 10, 9). Ce passage l'a fait considérer comme le premier puissant de l'histoire des hommes, le fondateur d'un empire qui n'a pas laissé de traces.

471. Aucun des descendants de Sem mentionnés dans les généalogies bibliques ne porte le nom de Ninus ; il faut peut-être le mettre en lien avec la légende selon laquelle Nemrod aurait été le fondateur de Ninive.

472. Genèse, 9, 27.

473. La leçon de Socrate établissant le lien entre le beau et le bon, transmise par Xénophon (*Mémorables*, III, VII, 4), est assimilée par Platon dans sa théorie idéaliste où s'établit la fameuse triade du vrai, du bon et du beau (notamment *Phèdre*, 246^{e}).

474. Avec l'usage du concept de « perfectibilité », Potocki rend évidemment anachronique le discours de Velasquez par rapport au temps de la fiction ; après Ferguson, Kant, Turgot et Condorcet, c'est Mme de Staël, bientôt suivie par B. Constant, qui avait placé la perfectibilité au cœur de la réflexion philosophique sur l'histoire *(De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1800). Potocki avait beaucoup fréquenté Mme de Staël à Paris en 1785-1787.

475. La voix de Jésus-Christ, bien sûr.

476. Là encore, Velasquez enlève d'une main au discours orthodoxe ce qu'il lui avait donné de l'autre, en enracinant le dogme canonique de la Trinité dans la tradition légendaire d'Hermès Trismégiste ou dieu Thot des Égyptiens, père de toutes les sciences et des arts, inventeur de l'alphabet et de l'écriture, mais surtout source de toute la philosophie hermétique. Au lieu de s'en référer au concile de Nicée (325) ou, mieux encore, à saint Augustin (La Trinité), comme il conviendrait à un zélateur de la foi chrétienne, Velasquez en appelle au philosophe juif Philon d'Alexandrie (v. 20 av. J.-C.-v. 50) dont les écrits ne révèlent aucun lien avec le christianisme naissant, même s'ils ont pu être allégués plus tard comme prémices de la pensée trinitaire. D'ailleurs, dans la version de 1804, l'Histoire du Juif errant comporte un long développement sur le dogme de la Trinité dont l'origine est attribuée aux cultes égyptiens, puis à la tradition hermétique. Ces phrases de Velasquez n'en sont plus qu'un discret rappel.

477. Ce lieu-dit n'est pas connu ; Potocki a dû l'inventer à partir du toponyme italien de Sorrento. En revanche le Tage, bientôt évoqué, prend sa source dans la Sierra de Albaracin, traverse une grande partie de l'Espagne avant de se jeter dans l'Atlantique à Lisbonne.

478. Le cardinal Luis de Porto-Carrero (1629-1709), archevêque de Tolède, remplaça, en tant que Premier ministre de Charles II, le comte

d'Oropesa (Manuel Joachim Alvarez de Portugal-Tolède, mort en 1707 ; Saint-Simon en parle abondamment dans ses *Mémoires*), tombé en disgrâce en avril 1699. Il fut l'un des inspirateurs du testament du roi qui donnait la couronne au petit-fils de Louis XIV. Dans la suite, le récit revient donc sur la situation de rivalité entre la France et l'Autriche qui donna lieu à la guerre de Succession d'Espagne.

479. Ferdinand Bonaventura von Harrach (1637-1706) fut ambassadeur de l'empereur d'Autriche Léopold I^er^ à Madrid dès 1698 ; au nom de son maître, il protesta vigoureusement en 1700 contre le contenu du testament de Charles II.

480. La locataire de la rue *Retrada* ne pouvait évidemment que se *retirer.*

481. Charles II mourut le 1^er^ novembre 1700.

482. Juan de Silva-Mendoza, duc del Infantado (1672-1728), partisan de l'archiduc Charles ; de Juan Enriquez de Cabrera, comte de Melgar, dit l'amirante de Castille (mort en 1705), Saint-Simon a donné un superbe portrait (I, p. 854-857).

483. La veuve de Charles II était Maria Anna von Pfalz-Neuburg (1667-1740), sœur d'Éléonore, deuxième épouse de Léopold Ier, et de Hedwige, épouse de Jacques Sobieski, fils de Jean. Elle avait pour favorite la comtesse Marie Gertrude de Berlepsch « qui amassait pour elle et pour les siens des trésors à toutes mains » (Saint-Simon, I, p. 593).

484. Il fut rappelé en 1703.

485. L'explication de l'ondoiement (rituel simplifié où seule est prononcée l'absolution baptismale) est évidemment un nouveau leurre : il faut penser d'abord à l'ondine comme génie élémentaire lié à la tradition cabalistique, vivant au fond des lacs ou des océans. Plusieurs œuvres littéraires du temps de Potocki avaient repris le motif de l'ondine, notamment *Dos Donauweibchen d*e K.F. Hensler, pièce qui avait été adaptée en féerie musicale par C.A. Vulpius en 1798 (Die Saalnixe) et était beaucoup jouée en Allemagne et en Autriche ; c'est cette féerie, vue par Mme de Staël à Weimar en février 1804, qui lui donna une des premières idées du personnage de *Corinne.* On peut penser aussi au conte fantastique de F.H.K. de La Motte-Fouqué, *Ondine* (1811). La

fille d'Avadoro appartient ainsi à l'ordre des génies élémentaires et du merveilleux, de même que son histoire, comme toutes les autres qui sont racontées à Alphonse Van Worden, ressortit à l'univers de la littérature.

486. Selon la loi juive formulée dans le Lévitique (25, 2-16), il convient de laisser les champs et les vignes en jachère chaque septième année ; on se nourrit alors seulement de ce que la terre produit par elle-même. Au terme de la septième année sabbatique, chaque cinquantième année est déclarée année du jubilé. Le livre de Josué (6, 1-20) raconte la prise de Jéricho par Josué, les murailles de la ville ayant cédé lorsque résonnèrent les sept trompettes « dont on se sert dans l'année du Jubilé », au septième jour du siège et au septième des tours de la ville effectués par les sonneurs.

487. Ou *speronade,* bateau maltais à fond plat.

488. L'archiduc Charles de Habsbourg, futur empereur Charles VI, alors prétendant autrichien au trône d'Espagne ; en 1700, c'est-à-dire au temps de l'histoire racontée par Avadoro, il n'était pas encore roi de Naples (il le deviendra en 1707).

489. Maria Anna Orsini, dite des Ursins (1642-1622), veuve établie à Paris ; en 1701, elle suivit Philippe d'Anjou devenu Philippe V d'Espagne à Madrid où elle fut *camerara mayor* de la reine, position qui lui permit de faire jouer toutes ses dispositions à l'intrigue.

490. Le cardinal César d'Estrées (1628-1714), diplomate français, suivit Philippe V à Madrid où il demeura de 1700 à 1704, jouant un rôle important à la cour.

491. Le duc de Mantoue s'était tourné du côté du parti français au début de la guerre.

492. L'archiduc partit en 1703 pour Londres d'où il aborda à Lisbonne, en janvier 1704, à la tête d'une armée de douze mille soldats anglais.

493. L'anecdote est rapportée par Voltaire dans *Le Siècle de Louis XIV* (1751, chap. 20).

494. Peterborough, à la tête des troupes anglaises, avait fait victorieusement le siège de Barcelone en 1705 ; l'archiduc Charles se rendit dans la

ville catalane où il se fit proclamer roi d'Espagne, le 23 octobre, sous le nom de Charles III. La Catalogne était la seule province du royaume à le soutenir, dans l'espoir qu'une fois sur le trône il accorderait l'autonomie sans cesse revendiquée et toujours refusée par les rois d'Espagne.

495. En tant qu'ambassadeur, le cardinal d'Estrées tentait d'agir sur Versailles pour éloigner la princesse des Ursins de Philippe V. Après une courte période de « quarantaine » qu'elle passa à Paris (et non à Rome) où elle sut se faire bien voir, elle revint à Madrid plus puissante que jamais, obtenant la disgrâce de d'Estrées qui dut retourner en France. Ce n'est qu'en 1714 que la seconde femme de Philippe V, Élisabeth Farnèse, obtint l'éloignement de la princesse ; c'est alors qu'elle se retira à Rome.

496. Puissante famille espagnole dont l'un des membres, Louis de La Cerda, duc de Medina Celi (mort en 1711), était alors président du conseil des Indes ; il était beau-père de l'amirante de Castille et beau-frère du duc… d'Uceda.

497. Après l'accession au trône de l'archiduc Charles, les Anglais perdirent de leur ardeur dans la guerre d'Espagne, craignant qu'au lieu des Français ce soit l'Autriche qui devienne trop puissante en Europe ; c'est cette nouvelle donne qui permit de mettre fin à la guerre par le traité d'Utrecht en 1713, puis d'entériner la paix entre les coalisés et les Bourbons par la paix de Rastatt l'année suivante.

498. Ayant perdu leurs espoirs de voir l'archiduc Charles accéder au trône espagnol, les Catalans se révoltèrent à nouveau. Barcelone fut assiégée, pour la seconde fois, par les troupes françaises et espagnoles, celles-ci étant dirigées, en effet, par le duc de Popoli (1651-1723) – Saint-Simon en parle aussi. Elle capitula le 11 septembre 1714. Ce fut le dernier épisode militaire de la guerre de Succession d'Espagne.

499. Qui ressemble beaucoup à La Flariola, autre « hameau de pêcheurs » (sixième journée), et semble être un toponyme tout aussi fictif.

500. Si l'on peut, en effet, passer en Algarve, au sud du Portugal, en partant de l'embouchure de la Guadiana à l'ouest du golfe de Cadix, il n'y a pas de lieu-dit Val-Santa dans la région.

501. Plutôt Michel, comte d'Althann (1682-1722), favori de Charles VI.

502. Aucun de ces noms n'est significatif dans l'histoire d'Espagne, mais il est vrai que plusieurs personnalités engagées dans le camp autrichien trouvèrent refuge à Vienne.

503. Giulio Alberoni (1664-1752), agent du duc de Parme, avait notamment œuvré au mariage de la nièce de celui-ci, Élisabeth Farnèse, avec Philippe V. Il fut depuis lors en faveur à la cour de Madrid, devint Premier ministre en 1714, puis cardinal trois ans plus tard. Il monta une intrigue politique très compliquée dans le but de récupérer certains territoires d'Italie que l'Espagne avait perdus suite au traité de Rastatt et de placer Philippe V sur le trône de France. Une guerre s'ensuivit où le régent de France, le duc d'Orléans, associé à l'Angleterre et à l'Autriche, infligea à l'Espagne une lourde défaite. En décembre 1719, sous la pression de ses vainqueurs, Philippe V dut prononcer la disgrâce d'Alberoni.

504. Jan Willem Riperda (1680-1737), colonel de l'armée hollandaise, arriva à Madrid en 1718 en qualité d'ambassadeur. Trois ans plus tard, converti au catholicisme, il se mit au service de l'Espagne. Après avoir œuvré à la disgrâce d'Alberoni, il obtint la confiance du roi qui en fit son ministre des Affaires étrangères. Détesté par les nobles espagnols, il chuta en 1726. Après de multiples péripéties, il se mit au service du sultan du Maroc.

505. C'est donc ici seulement qu'Alphonse effectue sa première descente dans la mine d'or, alors qu'il le fait déjà à la trentième journée dans la version de 1804.

506. Dans l'Antiquité, trois peuples ibériques habitaient la Bétique : les Turdétains (au sud), les Turdules (au centre) et les Orétains (au nord). Le nom de Tarsis (Tartesson) désignait un lieu célèbre pour ses très riches mines d'argent découvertes par les Phéniciens qui avaient fondé Cadix vers 1100 av. J.-C. et qui furent épuisées par les Romains.

507. De *desconocido*, « inconnu ».

508. Jah apparaît dans différentes traditions comme une contraction de Jehovah, mais il y a aussi Iah, le dieu égyptien de la lune, tandis qu'en

arabe *jahannam* signifie « enfer ». Ni Strabon ni Pline qui, comme on l'a vu, fournissent à Potocki l'essentiel de son information sur les peuples de la Bétique, ne parlent en détail de leurs cultes

509. Cadix avait été colonie carthaginoise du V^e^ au II^e^ siècle av. J. C.

510. Merwan I et Merwan II furent des califes de la dynastie des Omeyyades établie à Damas depuis 661. Ce n'est qu'en 762, après qu'il fut passé aux mains de la dynastie des Abbassides, que le califat fut déplacé à Bagdad.

511. Nom donné aux descendants d'Ali.

512. Sur Abd-er-Rahman, petit-fils du dernier calife omeyyade, voir *supra*, p. 81, note 1.

513. Les Fatimides, descendants de Fatima, fille de Mahomet, régnèrent en Égypte et en Mauritanie dès le début du X^e^ siècle.

514. Le Mahdi est le sauveur attendu qui achèvera l'œuvre de Mahomet et rétablira la justice dans le monde (voir aussi *supra*, p. 80, note 1).

515. Le fondateur de la dynastie des califes fatimides, Obeid-Allah, se proclama Mahdi en Mauritanie en 894, puis il s'empara de Tunis, étendit ses conquêtes en Afrique et jusqu'en Sicile. Kairouan, ville forte à 130 kilomètres au sud-est de Tunis, fut fondée en 675 par le général arabe Okbah.

516. Les successeurs d'Obeid-Allah prirent l'Égypte en 968 ; ils y fondèrent la ville d'Al-Kahira (« ville victorieuse »), Le Caire, qui devint la capitale de ce nouveau califat. Vers la fin du X^e^ siècle, les Fatimides étendirent leur puissance jusqu'en Syrie et en Palestine. Leur territoire était ainsi devenu beaucoup plus étendu que l'espace contrôlé par le califat de Bagdad. Les Mongols turkmènes, qui avaient mis sous leur domination les territoires des Turcs seldjoucides en Perse et en Syrie, renversèrent le califat de Bagdad des Abbassides sunnites en 1258.

517. Ce massacre eut lieu en 1480, précédant de peu la chute des Maures vaincus par Ferdinand V en 1492 (voir *supra*, p. 81-82).

518. Charles Quint.

519. Les Turcs ottomans étendirent leur domination sur les Balkans aux XIV^e^ et XV^e^ siècles.

520. Il en va presque de même pour les six décamérons du *Manuscrit trouvé à Saragosse*.

521. Villes évoquées à plusieurs reprises par Potocki dans le *Voyage dans l'empire de Maroc*.

522. Moulay Ismaël, qui régna de 1672 à 1727, assit définitivement le pouvoir de la dynastie des Alaouites au Maroc. Potocki en parle abondamment dans son *Voyage dans l'empire de Maroc*.

523. L'Albaycin (de l'arabe Rabad et bayassin, « quartier des fauconniers »), le plus vieux quartier de Grenade, était habité autrefois par l'aristocratie maure.

524. Près de Grenade se trouve encore le *Barrio de Santiago* (quartier de Saint-Jacques), où des grottes creusées dans la terre font office d'habitations qui furent longtemps occupées par des Bohémiens.

525. Dans la mythologie perse, les *péri* sont des êtres immortels éthérés, d'une grande beauté ; ils défendent les humains contre les mauvais démons.

526. Hikâye ou *hikâyet, mot turc signifiant « récit »*. *Voir le* Voyage en Turquie et en Égypte p. 25).

527. Près de Zeghouan, à une quarantaine de kilomètres au sud de Tunis, se trouve le *Nymphæum*, puits lié à l'aqueduc de Carthage construit par les Romains au II^e^ siècle. Le puits est entouré d'un temple en demi-cercle, orné autrefois de vingt-quatre statues de nymphes dont il ne reste aujourd'hui que les niches.

528. L'amphithéâtre d'El Djem se trouve en réalité à une bonne centaine de kilomètres au sud de Zeghouan. Potocki l'avait visité en 1779 et sans doute, selon son habitude, dessiné. L'écrivain se représente donc lui-même à l'intérieur de son roman et il est important de constater qu'il s'attribue le rôle de dissiper le merveilleux dans l'esprit du jeune Gomelez.

529. Avant de fonder Le Caire, les Fatimides avaient établi leur siège à Kairouan, soit à mi-chemin entre Zeghouan et El Djem.

530. Potocki évoquait déjà le Balad El Jarid (« pays des palmiers à dattes »), nom désignant le territoire étendu entre l'Ouest marocain et l'Est libyen, dans son *Voyage dans l'empire de Maroc (*Œuvres, vol. I, p. 106). Ghadamès était une sorte de république indépendante réunissant une petite centaine de bourgades, au sud-ouest de Tripoli dont elle était néanmoins tributaire.

531. Ce sont les souvenirs culinaires du voyageur qui s'expriment ici, alors que, s'agissant des mêmes objets, le *Voyage dans l'empire de Maroc* prend une tournure plus naturaliste (Œuvres, vol. I, p. 107).

532. L'oasis de Syouah, appelée *Ammonius* en latin, se situe à environ 500 kilomètres au sud-ouest du Caire ; on y trouve les ruines du temple de Jupiter-Ammon.

533. Dans la vallée de Wadi n-Natrun, à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest du Caire, se trouvent des lacs salés saturés de natron (bicarbonate de soude naturel) qui sèchent en été et sont alors recouverts d'une épaisse couche de sel cristallisé.

534. Ouvrage artificiel fabriqué par les hommes antiques en Égypte, le labyrinthe d'Osymandias fait pendant au labyrinthe naturel des cavernes et galeries qui servent de refuge aux Gomelez dans les montagnes d'Andalousie. Le labyrinthe avait été construit par le pharaon Amenemhat III (1850-1800 av. J.-C.) pour lui servir de temple funéraire à Crocodilopolis (aujourd'hui Médinet el-Fayoum). Hérodote, qui affirme l'avoir visité, dit que ce monument « surpasse tout ce que peut faire la main de l'homme » y compris les pyramides ; il aurait pu parcourir les salles du haut, mais pas les parties souterraines qui restaient inaccessibles et renfermaient les tombeaux des rois ainsi que les bassins des crocodiles sacrés (L'Enquête, II, 148). Les figures sculptées qui en ornaient les murs étaient censées contenir la clé des grands mystères de la religion égyptienne ; les figures du tarot en seraient inspirées. Le labyrinthe d'Osymandias, dont il reste encore quelques vestiges, avait fait l'objet d'une description détaillée, à la fois érudite et imaginaire, dans le roman de l'abbé J. Terrasson,

Séthos (1731). La veine égyptienne avait été plus largement exploitée dans la version de 1804, en particulier dans l'Histoire du Juif errant, mais on ne peut manquer de rappeler le lien qui s'impose entre l'ancienne culture des pharaons qui passionnait Potocki et la horde des Bohémiens (ou Égyptiens) dirigée par Avadoro.. La distance du labyrinthe à Louxor et à Thèbes, soit la longueur des souterrains dont il est question, est de plus de 500 kilomètres.

535. Hakim-Biamrillah fut en réalité le sixième calife fatimide ; il régna de 996 à 1026. Dans les dernières années de son règne, un prêtre nommé Mahomet ibn Ismail ed Darari proclama la divinité de Hakim ; après la mort de celui-ci, Darari s'enfuit en Syrie où il institua la secte des Hakimites qu'on assimile aux Druzes. Ceux-ci croyaient que Hakim n'était pas mort, mais qu'il avait seulement disparu pour réapparaître à la fin du monde.

536. Cette partie du voyage initiatique recoupe la géographie du *Voyage de Hafez*, conte philosophique publié par Potocki à la suite de son *Voyage dans l'empire de Maroc*.

537. La dynastie des Sophis régna sur la Perse de 1499 à 1736.

538. Les Yézidis sont une peuplade kurde reconnue comme une secte autonome tenant les musulmans en vive détestation. On comprend mal l'accueil qu'ils auraient pu réserver à un Fatimide ainsi que leur participation à l'anniversaire de la mort de Hussein. Mais, comme le dit le texte, « ce nom est donné à plusieurs sortes de sectaires ».

539. Abou-Hafsa-Ibn-al-Khattab, cousin de Mahomet, succéda au premier calife Abou-Bekr en 634. Grand conquérant, chef de la faction des Omeyyades, il étendit les frontières du califat jusqu'en Syrie, en Mésopotamie, en Perse, en Égypte et en Libye ; c'est lui qui instaura l'ère de l'hégire. Sa mémoire est vénérée chez les sunnites, mais les chiites le considèrent comme un usurpateur. Ali, le gendre de Mahomet, parvint à renverser les Omeyyades et à obtenir le califat en 656, mais il fut assassiné cinq ans plus tard. Son deuxième fils, Hussein, prit les armes en 680 pour tenter de renverser à son tour les Omeyyades qui avaient repris le califat, mais il périt dans la bataille de

Kerbela ; les partisans de la faction des Alitides célébraient particulièrement le jour de la mort de Hussein.

540. En 1715, l'Empire ottoman entreprit une guerre contre la république de Venise, puis, l'année suivante, contre l'Autriche. Après plusieurs défaites, les Turcs finirent par signer la paix de Passarowitz, en 1718, au terme de laquelle ils perdaient une partie de la Serbie au profit de l'Autriche.

541. Le prince Eugène de Savoie-Carignan (1663-1736), feld-maréchal autrichien. Il dirigeait les troupes autrichiennes qui remportèrent contre les Turcs les victoires de Peterwaradin et de Belgrade. Le prince de Ligne – que Potocki connaissait – avait donné une *Vie du Prince Eugène de Savoie écrite par lui-même* (1809).

542. Cette généalogie suit assez fidèlement 1 Chroniques, 5, 29-41.

543. Le Livre des Chroniques (5, 36) mentionne effectivement Azarya comme grand prêtre au temps de Salomon, mais aucune source biblique ne lui attribue la paternité de chroniques, pas plus qu'un rôle dans les troubles provoqués par l'idolâtrie de Salomon (1 Rois, 11).

544. Ce passage est significatif du traitement réservé par Potocki à la matière biblique, comme à toutes ses sources ; Abdias (non pas Sabdiel) est une transposition occidentale du nom d'Obadya, signifiant « serviteur de Yahvé » ; il y a quatre personnages qui portent ce nom dans la Bible, dont le prophète auteur du Livre d'Abdias (d'où l'évocation, au paragraphe suivant, des « mémoires écrits de sa main », dont le contenu cité ne correspond d'ailleurs en rien au texte biblique), mais aucun n'a été lié à la scène célèbre du refus de consommer des viandes impures par Daniel et ses trois compagnons lors de leur captivité à la cour de Nabuchodonosor (Daniel, 1, 8-15).

545. Nabopolassar était le père de Nabuchodonosor II, alors que les événements relatés ici concernent le roi de Babylone Nabuchodonosor I (Daniel, 1-3, en particulier 3, 1). Le récit d'Uzeda s'éloigne ici aussi du texte biblique.

546. Là, ce sont des variations sur le Livre d'Esther qui se développent. Le roi de Perse Xerxès a été assimilé au roi Assuérus du Livre d'Esther (on ne s'étonnera donc pas de voir Uzeda rattacher bientôt à cette

lignée le Juif errant, appelé lui aussi Assuérus) où il est effectivement question de la rivalité entre Aman et Mardochée qui s'achève sur la pendaison du premier ; mais Salathiel, par ailleurs évoqué dans les généalogies évangéliques (Matthieu, 1, 12 et Luc, 3, 27), n'apparaît pas dans ces épisodes.

547. Ici, c'est le Livre de Néhémie (en particulier le chapitre 13) qui est exploité. On ne sait pas à quoi renvoie l'évocation des « mémoires » de Zaphadie ; s'agit-il du Livre de Zacharie, dans lequel on ne trouve toutefois aucun passage correspondant au contenu mentionné ? Au reste, la descendance de Salathiel énumérée par Uzeda perd désormais tout rapport avec ce qu'en disent les sources bibliques.

548. Faut-il lire *Carteia* (aujourd'hui Algésiras), ville fondée par les Carthaginois à la pointe sud de l'Espagne ?

549. Il y eut trois Onias, grands prêtres à Jérusalem (Maccabées), mais la Bible ne dit rien d'un bâtisseur de temple en Égypte.

550. Caligula, qui régna de 12 à 41, avait fait ordonner par le sénat que des statues de l'empereur fussent érigées dans tous les temples de l'empire. Cet ordre suscita beaucoup de résistance auprès des Juifs de Jérusalem, si bien que le proconsul de Syrie, Publius Petronius, s'arrangea pour ralentir son exécution ; la mort de Caligula le tira alors d'embarras.

551. Vespasien, empereur de 69 à 79, avait d'abord été envoyé en 66 par Néron à la tête des armées romaines pour mettre fin à la révolte des Juifs ; c'est finalement son fils Titus qui acheva cette guerre en prenant et détruisant Jérusalem en 70.

552. Gundéric fut roi des Vandales au début du V^{e} siècle ; installés en Andalousie, ils lui donnèrent son nom (Vandalusia). Du I^{er} au V^{e} siècle, Uzeda ne compte ainsi que sept générations… Chronologiste scrupuleux et acharné, Potocki prend décidément toutes les libertés dans son roman.

553. Il a déjà été question de Youssouf et de son frère Massoud à la première journée (voir *supra, p. 78).*

554. Ferdinand V le Catholique, qui fut roi d'Espagne de 1479 à 1516, reprit Grenade en 1492.

555. Unité de mesure espagnole équivalant, selon les usages, à un poids de 12 à 15 kilogrammes.

556. Sébastian Eslava (1714-1789), vice-roi de la Nouvelle-Grenade (Colombie).

557. Il n'y a pas de calle Mayor à Tolède ; c'est à Madrid qu'elle constitue l'une des rues principales conduisant de la place de la Puerta del Sol au complexe du Palacio Real.

558. En 1713, l'empereur Charles VI avait promulgué la « pragmatique sanction » qui établissait l'indivisibilité des terres de l'empire d'Autriche et réglait les principes de la succession au trône, lequel devait revenir à l'aîné de la descendance du dernier souverain, qu'il fût homme ou femme. En 1740, à la mort de Charles VI, c'est sa fille aînée Marie-Thérèse qui héritait du pouvoir impérial, mais une coalition d'États européens (France, Espagne et Prusse) se forma pour contester ce fait ; c'est ainsi qu'éclata la guerre de Succession d'Autriche qui dura de 1741 à 1748.

559. Don Philippe (1720-1765), fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, qui devint duc de Parme au terme de la guerre de Succession d'Autriche.

560. Aujourd'hui Malaga.

561. Ferdinand VI régna de 1746 à 1759.

562. Devenu Pennaflorida, Alphonse serait-il dès lors, comme Penna Flor, un « être de raison » ?

563. Comble du syncrétisme pour un personnage portant le prénom de la fille de Mahomet.

564. En 1784, la princesse Lubomirska fera des démarches pour obtenir en faveur de son futur gendre une dispense du tribut qui devait être versé à l'ordre lorsqu'un chevalier sollicitait la permission de se marier.

565. Voir les travaux récents d'Emiliano Ranocchi (à paraître dans l'ouvrage collectif en préparation,, Jean Potocki ou le Dédale des Lumières) et la correspondance de Stanislas Kostka Potocki in Archiwum Glôwne Akt Dawnych, Varsovie, Archiwum publiczne Potockich, 262/1.

566. Six Potocki furent élus à la Diète : les trois frères Ignace, Stanislas Kostka et Georges, les deux frères Jean et Séverin, Pierre enfin.

567. À la suite du deuxième partage, Catherine obligea tous les propriétaires polonais absents de leurs domaines à les vendre. L'oukase du 18 août fut rendu à la demande de Stanislas Félix Potocki qui attestait que pendant toute cette période Jean Potocki était resté avec lui ; ses domaines comptaient seize villages et 4 296 âmes dans le district de Vinnytsia.

568. Il existe au moins trois villages de ce nom en Ukraine ; l'un est à l'ouest de Vinnytsia, sur la Ruda.

569. Cet ouvrage n'a pas été retrouvé, mais il est probablement le résultat des travaux qu'il poursuivait depuis sa retraite de 1808.